D. 18

10.31.07.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division BS635

Section R53

V. 1

LE MESSIE

DANS LES LIVRES HISTORIQUES DE LA BIBLE

ET

JÉSUS-CHRIST

DANS LES ÉVANGILES

(INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE)

LE MESSIE

DANS

LES LIVRES HISTORIQUES DE LA BIBLE

ET

JÉSUS-CHRIST

DANS LES ÉVANGILES

(INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE)

PAR

M. L. RICHOU

Prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'histoire ecclésiastique
au Grand-Séminaire de Rodez

TOME PREMIER

PARIS
BERCHE & TRALIN, ÉDITEURS
69, RUE DE RENNES, 69

RODEZ
EUGÈNE SASSÈRE FILS
LIBRAIRE

1879

AURILLAC. — IMPRIMERIE DE L. BONNET-PICUT.

LETTRE DE Mgr BOURRET,

ÉVÊQUE DE RODEZ ET DE VABRES,

A M. l'abbé RICHOU,

Prêtre de Saint-Sulpice, Professeur d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Rodez.

Cher monsieur le Directeur,

Rien ne m'est plus agréable que le zèle de ceux qui mettent leur soin à favoriser le développement des études ecclésiastiques. Vous nous aviez donné dans ce but d'excellents travaux ; vous venez aujourd'hui compléter votre œuvre par une nouvelle publication : *Le Messie dans les livres historiques de la Bible et Jésus-Christ dans les Évangiles*. C'est, tout à la fois, l'introduction et le couronnement de votre histoire ecclésiastique. Bien qu'il ait paru des écrits de toute sorte sur l'Ancien Testament et sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on désirait vivement un ouvrage simple et intéressant où fussent exposés, avec le récit des faits historiques de la Bible, leur explication et leurs rapports avec le Messie et l'histoire du catholicisme, l'indication des découvertes modernes qui les ont confirmés et soutenus contre les attaques de l'incrédulité, enfin la solution des principales difficultés auxquelles ces faits pouvaient donner lieu. Vous avez très-heureusement comblé cette lacune.

Votre ouvrage est un excellent traité sur la partie historique de l'Écriture Sainte, et un agréable récit des événements les plus considérables de l'histoire de l'ancien monde ; il fait paraître d'une manière lumineuse les liens merveilleux par lesquels la divine Providence a rattaché à Jésus-Christ tout ce qui s'accomplit sur la terre. C'est donc un travail fort utile pour toutes les personnes qui veulent étudier sérieusement l'histoire Sainte et même l'histoire Ancienne. Je vous félicite, et je vous remercie de l'avoir entrepris ; je désire qu'il se répande dans mon diocèse, et je le recommande à mon clergé et à toutes les personnes chargées de l'éducation de la jeunesse.

Agréez, cher monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

† ERNEST,
Évêque de Rodez et de Vabres.

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage intitulé : *le Messie dans les livres historiques de la Bible, et Jésus-Christ dans les Evangiles,* n'est qu'une simple introduction à l'étude de l'histoire de l'Église. L'auteur ne s'est point proposé de décrire la personne et la vie du Messie, d'après le tableau si complet que nous en donnent les prophètes dans leurs livres ; il ne s'agit que des faits qui préparent sa venue, et de l'histoire du peuple de Dieu, toute remplie de l'espérance du Médiateur; la personne même de Jésus-Christ apparaît ensuite comme le couronnement de cette histoire, et le récit évangélique est seul capable de retracer sa vie, ses miracles, ses souffrances et sa gloire, dans un langage que l'homme n'a pu inventer. Mais l'histoire sainte, apprise dès l'enfance, est presque aussi loin de nous par le souvenir, que par les temps qu'elle rappelle.

Si nous avons conservé quelque notion des principaux événements qui forment le tissu de cette histoire, le lien qui les rattache aux faits de l'histoire profane nous échappe, ou se brise en nos mains.

Cette histoire divine est cependant le véritable nœud de toutes les autres. N'aurions-nous pas le désir d'en rafraîchir, en quelque sorte, le souvenir aux sources de la Sainte Écriture, si nous ne craignions de nous perdre et de nous noyer dans la profondeur des saints livres ? Essayons, comme parlent saint Grégoire et saint Bonaventure, de

puiser à ces eaux, où le plus petit agneau trempe ses pieds et s'abreuve, tandis que les plus gros éléphants y nagent. « *Ut in fluviis scripturarum agnus pedilet, et elephas natet.* »

Les livres historiques de la Bible émanent tous d'un seul Esprit, quoiqu'ils soient l'œuvre de plusieurs mains ; ils commencent leur récit aux premiers jours du monde, et embrassent une longue série de siècles ; ils touchent aux événements les plus considérables de l'histoire des peuples dont ils assignent la première origine, décrivent le partage aussi bien que le berceau, et suivent de loin en loin la marche, au moins dans la relation de ces peuples ou de ces empires avec le peuple juif. Enfin le récit de ces livres se trouve en contact avec les monuments historiques de toutes les nations, et profite des découvertes de la science, que l'on essaie en vain de tourner contre la révélation. C'est ainsi que les études récentes d'égyptologie et d'assyriologie éclairent d'une lumière inattendue les plus anciennes pages de la Bible.

Sans parler du cardinal Wisseman, qui a été l'un des premiers à montrer l'accord de la vérité révélée avec les différentes branches de la science, d'autres savants écrivains, tels que M. F. Lenormant et Félix Robiou, restreignant leurs études au point de vue historique, ont refait, en quelque sorte, l'histoire des peuples d'Orient, mis en rapport avec le peuple juif, à l'aide des inscriptions assyriennes, des listes de rois, etc., retrouvées dans les textes cunéiformes de Ninive. Parmi les ouvrages remarquables, auxquels nous faisons des emprunts et que nous aimons à citer, revient le livre intitulé : *La Bible et les Découvertes modernes en Égypte et en Assyrie,* de M. l'abbé F. Vigouroux ; l'auteur y suit de près le texte de nos premiers livres historiques de la Bible, et confirme par une foule de rapprochements et de traits la véracité de la *Genèse* et de l'*Exode* ; c'est en donnant le résultat de ces précieuses recherches, qu'il fait servir, comme on a dit, les dépouilles des Égyptiens

à la construction et à l'ornementation du tabernacle des Hébreux.

Lorsque la science incrédule semble vouloir tout remettre en question, et traite la Bible comme un ouvrage vulgaire, ne devons-nous pas rendre grâces à ces défenseurs aussi érudits que pieux de notre histoire sacrée, qui fait la base de toute la religion. Ils empruntent souvent leurs armes à l'arsenal de la critique allemande, pour mieux combattre le rationalisme contemporain, et savent user de la tactique familière à nos ennemis, pour les vaincre.

Le côté apologétique ou critique de ces ouvrages est propre à relever et à confirmer la vérité de l'histoire ; mais la simplicité du récit y perd quelque chose, et le rôle de l'historien est presque changé : nous tenons à conserver ce rôle modeste de narrateur ou d'abréviateur.

L'objet de notre travail est donc moins étendu : il consiste à reproduire, dans une courte analyse, la suite des faits et de la Religion, que nous présentent les livres historiques de l'Ancien Testament. Notre but est de fondre ensemble les récits parallèles, contenus en divers livres, tels que sont les livres des *Rois* et des *Paralipomènes*, les deux livres des *Machabées*, etc., sans mêler autre chose à l'exposé des faits que ce qui paraît nécessaire à leur intelligence et à leur enchaînement. L'indication des sources, et en particulier des chapitres et des versets de nos livres saints supplée à de longs développements, surtout quand il s'agit de faits, la plupart déjà connus, ordinairement rapportés en substance, toujours rangés dans leur ordre chronologique, et rapprochés, de temps en temps, par leur date, des principaux événements de l'histoire profane. Ce résumé d'un grand nombre de documents, séparés ou trop prolixes dans le texte, facilite la mémoire et aide les recherches du prédicateur autant que de l'historien.

Telle est la marche que nous nous sommes proposé de suivre dans l'histoire de l'Ancien Testament, qui nous conduit jusqu'à Jésus-Christ.

La vie de Jésus-Christ, que nous entreprenons de raconter, d'après la concorde des évangélistes, et toujours à l'aide du texte sacré, offre, il faut le dire, un nouveau genre de difficulté dans le choix même de la concorde qui paraîtra la plus autorisée.

Ce travail, exécuté d'une manière différente par le P. de Ligny, par Mauduit, de l'Oratoire, et d'autres concordistes, est présenté par M. l'abbé Dehaut, dans son bel ouvrage sur l'Évangile, avec autant de science que d'habileté, autant de piété que de talent. La seule remarque que nous jugeons importante de faire sur l'ordre chronologique des actions du Sauveur, est que cet ordre, toujours discutable selon les règles de la critique, n'a pas d'autre autorité que celle des commentateurs eux-mêmes, pour un certain nombre de faits, qu'ils croient pouvoir placer les uns avant les autres.

Au milieu de ces divergences, qui sont inévitables, nous demandons la permission de nous attacher de préférence à la concorde des évangiles, tracée par M. Le Hir, le savant et regretté professeur de Saint-Sulpice.

Il serait trop long de vouloir justifier ici en détail la classification des faits évangéliques adoptée par M. Le Hir. Une seule chose peut donner la clef de sa méthode d'observation et de comparaison sur le texte des quatre évangiles. Il distingue, avec soin, dans les évangélistes, plusieurs *groupes* ou *séries de faits bien liés ensemble*, et réunis sous des chefs principaux, comme on le voit en saint Matthieu, où l'on compte, pour le commencement du ministère de Jésus en Galilée, jusqu'à huit groupes distincts : il s'agit de fixer l'ordre de ces chefs ou de ces groupes, qui ne paraissent pas également enchaînés entre eux ; la comparaison attentive des mêmes faits, chez les deux autres synoptiques, aide à se rendre compte des transpositions partielles, et à donner sa préférence à l'ordre suivi par un ou plusieurs évangélistes, sur tel point particulier.

Quoi qu'il en soit de ces transpositions, qui peuvent se

rapporter quelquefois à toute une série de faits, nous nous contentons d'alléguer l'autorité d'un maître exercé, qui a lui-même consulté les travaux de ceux qui l'ont précédé. Ce n'est du reste qu'un simple livre d'histoire, et non d'exégèse, que nous prétendons faire, en dehors de toute discussion libre.

Nous avons emprunté à différents écrivains la traduction des passages de l'Évangile, aimant à nous rapprocher du texte par la version la plus littérale.

Quoi qu'il en soit au reste du système de concorde que nous avons suivi, et de la version de nos saints Évangiles, il est un grand fait que nous ne perdons jamais de vue, et qui domine toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ, c'est le fait et le dogme de la divinité du Sauveur. Ce dogme, le plus attaqué de nos jours, resplendit d'un éclat toujours ancien et toujours nouveau, à la simple clarté du récit. Tel est l'objet, ou plutôt le vrai trésor de notre foi, auquel s'attache notre admiration autant que notre amour, depuis la première page de l'Évangile jusqu'à la dernière.

Il nous reste à soumettre d'esprit et de cœur tout ce travail, entrepris pour la gloire et l'amour de Notre Seigneur, à Celui qu'il a établi, dans l'Évangile, son vicaire en terre, le juge et le docteur infaillible de la vérité.

Séminaire de Rodez, le dimanche, 20 octobre 1878,
fête de la pureté de la B. V. M.

LE MESSIE

DANS

LES LIVRES HISTORIQUES DE LA BIBLE

ET

JÉSUS-CHRIST

DANS LES ÉVANGILES.

« *Jesus-Christus heri et hodie ipse et in sæcula.* » (Heb. XIII. 8.)

N° 1. — Unité de l'histoire de la religion dans son objet et triple vie de Jésus-Christ dans le monde. — La religion est aussi ancienne que le monde, dit Fénelon, et Jésus-Christ attendu dans l'Ancien-Testament et régnant dans le Nouveau est tout le fond de l'instruction chrétienne. « La seule Église catholique, ajoute Bossuet, remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ ; être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère de Jésus-Christ en qui nous croyons : « Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, il est aux siècles des siècles. »

Telle est, d'après l'enseignement de saint Paul, l'unité de l'œuvre de Dieu, et, par ce nœud sacré qui relie le ciel et la terre, l'origine de l'Église et tout le

secret de son histoire, depuis la création du monde. « Jésus-Christ, en effet, dit l'Apôtre, est l'image du Dieu invisible et le premier-né de toute créature, puisque tout a été créé en lui, au ciel et sur la terre, les choses visibles et invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances; tout a été créé par lui et pour lui; et lui-même est avant tous, et tout subsiste en lui; et lui-même est la tête du corps de l'Église, lui, le principe, et le premier-né d'entre les morts, de sorte qu'en tout il tient lui-même la primauté. C'est ainsi qu'il a plu au Père de faire habiter en lui toute plénitude, et par lui de se réconcilier toutes choses, pacifiant, au jour du calvaire, par le sang de sa croix, tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux (1). » Ce rôle de médiateur unique et universel est d'autant plus admirable que, d'après certains Pères de l'Église, la foi au mystère de l'Incarnation aurait servi d'épreuve à la confirmation des anges dans la grâce, avant d'être offerte aux hommes comme moyen de salut.

Mais puisque le grand mystère du Verbe fait chair ne devait s'accomplir que dans la plénitude des temps et vers le milieu des années, selon le langage de nos Écritures, les temps de la *promesse* ou de la préparation devaient précéder ceux de la *venue ;* et de la succession des temps *prophétiques, évangéliques* et *apostoliques* devait se former notre histoire de la religion et de l'Église dans le monde.

Cette histoire embrasse donc, dans toute son étendue, la vie *prophétique* ou *préexistante* de Jésus-Christ, sa vie *réelle* et *visible* sur la terre, enfin sa vie *mystique* ou *morale* dans la société chrétienne ou l'Église qui porte son nom.

(1) Coloss. I. 15-20.

Ire SECTION.

VIE PROPHÉTIQUE DE JÉSUS-CHRIST, OU SA PRÉEXISTENCE DANS L'ANCIEN-TESTAMENT, PRÉPARATION A LA VENUE DU MESSIE.

Ire PÉRIODE.

Les origines du Monde et de la Religion. — Les Patriarches et la Religion de la famille.

CHAPITRE Ier.

LA CRÉATION ET LA CHUTE DE L'HOMME ET LA FOI AU SAUVEUR PROMIS.

N° 2. — L'œuvre des six jours (1). — « Où étais-tu, dit le Seigneur à Job du milieu d'un tourbillon, où étais-tu quand je fondais la terre? Dis-le, si tu as l'intelligence. Qui en a déterminé les dimensions? Tu le sais bien! Qui a étendu sur elle le cordeau? Sur quoi ses fondements sont-ils assis, ou qui en a posé la pierre angulaire, aux acclamations unanimes des astres du matin, parmi les jubilations de tous les enfants de Dieu? Et qui a renfermé la mer dans ses digues, lorsqu'elle sortait impétueuse du sein maternel, quand je lui donnai les nuages pour vêtements, et pour langes d'épais brouillards; quand je lui imposai ma loi, et que je l'entourai de portes et de verroux; que je lui dis : tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin; ici se brisera l'orgueil de tes flots (2). »

(1) *Genèse*, I, II. (4004 av. l'ère vulg.) — (2) Job. XXXVIII, 4. 11.

« Au commencement, raconte la *Genèse*, dans un langage plus simple et non moins sublime, Dieu créa les cieux et la terre. »

Cet acte créateur, qui émane d'une *puissance* infinie, a précédé tous les temps et tiré du néant toutes les substances spirituelles et corporelles, visibles et invisibles; la création des anges paraît seulement antérieure à celle de l'homme, et l'origine de la terre, informe ou nébuleuse, vide et dénuée d'ornements, laisse place à une ère de formation que l'Écriture abandonne à la dispute et à la recherche de nos savants. Cette terre qui allait devenir le séjour de l'homme attendait son organisation de la *sagesse* de Dieu; et comme il plaisait à Jéhova-Eloim, le Dieu de majesté, de montrer dans ses œuvres extérieures sa *liberté* aussi bien que ses autres attributs, il voulut accomplir l'organisation et le progrès d'un même ouvrage en six jours, afin que l'action de ce puissant architecte, selon la remarque de Bossuet, ne parût rien avoir de la nécessité fatale ou de l'impétuosité aveugle que lui attribuaient quelques philosophes. Moïse renverse ainsi d'un seul mot le système de Platon et de Zénon, qui ne reconnaissent qu'un Dieu organisateur du monde; et le système d'Aristote, qui n'admettait qu'un monde *éternel,* soumis à l'action du premier moteur.

Le grand dogme de la création, joint à celui de l'unité de Dieu, n'est point inscrit dans les livres de la philosophie grecque, non plus que dans les livres sacrés de l'Inde et de la Chine, où s'affiche la doctrine de l'*émanatisme* oriental. Jusqu'ici la bibliothèque de Ninive, composée des textes *cunéiformes*, traduits par M. Georges Smith, ne nous a rien révélé de ces vérités premières, malgré l'antiquité des tablettes qui contiennent la *Genèse* du monde, d'après l'historien chaldéen. Ces fragments que nous possédons, des douze tablettes relatives à l'œuvre des six jours, ne sont que la copie

d'un texte plus ancien, venant de Chaldée, et ces tablettes elles-mêmes trouvées dans le palais d'Assurbanipal, ce roi bibliophile, nous font déjà remonter à l'an 670 avant Jésus-Christ. Voici, selon le poème assyrien, la description du chaos, que l'on peut rapprocher du récit de la *Genèse* : « Autrefois, ce qui est en haut ne s'appelait pas (encore) le ciel ; et ce qui est en bas sur la terre n'avait pas de nom. L'abîme infini fut leur origine ; la mer, qui a tout engendré, était un chaos. Les eaux furent rassemblées ensemble. Alors, c'était une obscurité profonde, sans aucune lueur, un vent d'orage sans repos. Autrefois, les Dieux n'existaient pas encore, aucun nom n'était nommé, aucun destin déterminé. Et furent faits les grands Dieux. » Les autres fragments, si curieux, tout mutilés qu'ils sont, renferment les principaux traits de l'œuvre des six jours : l'émersion de la terre, la formation des corps *célestes* et leur destination ; des corps *terrestres*, des grands monstres et des animaux des champs ; enfin la création de l'homme et la guerre déclarée entre les Dieux et les esprits mauvais (1).

Le premier élément d'ordre, pour débrouiller le chaos et faire mériter au monde organisé le nom de *Cosmos*, devait être la lumière ; aussi, Dieu dit par son Verbe, avec une intelligence et l'autorité souveraine d'un Maître qui crée des lois : « la lumière sera, et la lumière fut. » Elle fut l'œuvre du premier jour, composé du soir et du matin.

Après avoir séparé la lumière des ténèbres, et donné au fluide lumineux des qualités conformes à son dessein, Dieu sépara les eaux inférieures de l'abîme de celles qui flottaient dans l'atmosphère et au-dessus

(1) La *Bible et les Découvertes modernes*, etc., par M. l'abbé Vigouroux. I. p. 136.

des cieux, en disposant le *firmament* ou l'étendue qu'il appela *ciel.*

Il ne restait plus, au troisième jour, qu'à dégager la terre de ses langes, et à rassembler dans un seul lieu les eaux qui sont sous le ciel, pour former le bassin des *mers;* et l'Esprit de Dieu, qui avait plané sur l'abîme et répandu sur le globe les germes de vie, faisait émerger des flots le sommet des montagnes, le flanc des collines, la fertilité des plaines; tout se couvrait de vertes prairies, de riches plantes et d'arbres fruitiers; et chaque espèce du règne végétal portait avec elle sa semence, comme une création continuée, pour se conserver et se reproduire. « Et Dieu vit que cela était bon. »

Le quatrième jour, Dieu fit briller les deux grands luminaires destinés, dans le firmament du ciel, à concentrer la lumière ou la chaleur, pour éclairer ou féconder la terre, selon les lois établies, et pour être à la fois les signes des temps et des saisons, des jours et des années. Il fit aussi les étoiles et les plaça dans le firmament du ciel pour luire sur la terre, malgré leur incommensurable distance; car tout était fait pour l'homme, « et les étoiles répandirent leur lumière, gardant leur poste et pleines de joie! Dieu les appelait, elles dirent: nous voici, et se montrèrent heureuses de luire, à l'envi, pour celui qui les avait formées (1). »

Dieu dit encore: « Que les eaux produisent des reptiles, animaux vivants et des volatiles sur la terre et sous le firmament du ciel. » Du même élément devenu fécond à la voix de Dieu, sortirent les premières créations du règne animal, ces grands monstres marins qui se meuvent dans les abîmes de l'Océan, et ces légers oiseaux qui planent dans les airs. « Qui a fait

(1) Baruch. III. 34.

marcher, ramper, glisser les animaux, s'écrie Bossuet dans son admiration (1) ? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et les airs ?.... Celui qui a donné aux poissons leur triste et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur créateur. » Dieu donna à toutes ces nouvelles créatures la faculté de se reproduire et leur commanda de croître et de se multiplier.

Le sixième jour ne fut pas signalé par de moindres merveilles. Les *eaux* et les *airs* étaient peuplés ; mais la *terre* était encore déserte. Dieu lui ordonna de produire tout animal vivant, chacun selon son espèce, quadrupèdes et reptiles, animaux domestiques et bêtes sauvages de la terre. La terre obéit, et toute la nature devint animée. Dieu loua cet ouvrage qui remplissait les vues de sa sagesse et de sa bonté.

N° 3. — La création de l'Homme et le Paradis terrestre (2).— L'univers avait reçu les différents degrés de perfection qui en faisaient l'ornement, et déjà les cieux racontaient la gloire de leur auteur : le jour lançait avec sa lumière sa parole au jour, et la nuit révélait son secret à la nuit. Cette armée des cieux, comme parlent nos Écritures, était en ordre ; il manquait néanmoins sur la terre un œil intelligent pour contempler ces merveilles, un cœur pour en jouir, une âme, un chef et un pontife à toutes ces créatures pour faire remonter leur hommage vers Dieu par un culte digne de lui. Le Seigneur Dieu s'applique donc à faire l'homme qui sera pétri du limon de la terre, mais animé d'un souffle divin ; il portera en lui comme un abrégé du monde :

(1) V^me^ Semaine, 1^re^ Élévation. — (2) *Gen.* II.

cet être nouveau, qui tient au monde visible par son corps, et au monde invisible par son âme, réunit dans sa personne tous les degrés d'être de la nature végétale et sensitive, intelligente, spirituelle et immortelle, et rapproche les deux extrémités de la création. Il est produit après les autres créatures et doit être comme le couronnement du plan divin : « Il ne convenait pas, dit saint Grégoire de Nysse, que le Prince et le Maître parût avant les choses sur lesquelles il devait régner ; mais il était de l'ordre que le roi ne fût proclamé qu'après la formation de son empire. » Faisons l'homme, dit le Seigneur, à notre image et à notre ressemblance, afin qu'il soit le Maître de toutes les créatures, et que la terre devienne son domaine. » Ce n'est plus la parole impérieuse des premiers jours, qui commandait à la lumière, aux flots, aux astres, à la nature animée et inanimée ; c'est une parole douce et non moins efficace, qui émane de plusieurs personnes, de la Trinité sainte et qui s'inspire du conseil de son amour à l'égard de l'homme, placé seulement un peu au-dessous de l'Ange. « C'est avec raison, dit Tertullien, que toutes les créatures, comme des esclaves, s'étaient présentées sur un simple commandement de la part du Seigneur. L'homme, au contraire, comme leur maître a été *formé* par Dieu même, afin que le glorieux privilège d'être formé par le Seigneur rendît Adam capable d'être Seigneur lui-même : « *Ut Dominus esse posset, dùm fit a Domino.* »

Dieu, dans la délibération de ce conseil divin, n'adresse pas la parole à ses anges qui n'ont point de part à l'œuvre créatrice, mais à un autre lui-même, à des personnes distinctes dont l'action est commune ; et puisque cette parole : « Faisons l'homme à notre « image, » est suivie de ces mots : « *Et ad imaginem « Dei creavit illum....,* » c'est bien l'image divine et non celle de l'ange que le Seigneur veut imprimer en

Adam : il porte déjà sur son visage les beautés de l'univers matériel, et frère des anges, il est doué de raison, d'intelligence et de liberté. Dieu lui-même paraît tirer de son propre fonds le souffle de vie qu'il communique à l'homme; il semble partager avec lui son âme et sa vie. Cet état d'innocence et de justice originelle, qui élève le premier homme jusqu'à Dieu et dépasse toutes les forces de la nature créée, nous est exprimé par une sorte de pléonasme, *d'image et de ressemblance divine.*

Au sortir des mains du Créateur qui avait mis tant de soin à le former, l'homme fut, par un second bienfait, placé dans l'Éden ou jardin de délices. Ce paradis de volupté, comme parle l'Écriture, avait été préparé dès le commencement, et le Seigneur-Dieu, faisant sortir de la terre tout arbre beau à voir et suave au goût, avait mis au milieu du paradis l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. Et un fleuve sortait de ce lieu de délices pour arroser le paradis.

Le souvenir du paradis terrestre s'est conservé chez presque tous les peuples, avec la tradition de l'âge d'or et de la première innocence. Il est moins facile de retrouver les vestiges de l'ancien Éden. Un assyriologue distingué, sir Henry Rawlinson, président de la société asiatique de Londres, invoque, à l'appui du récit de la *Genèse,* des documents semblables à ceux que M. George Smith a découverts et tirés de la même bibliothèque du roi de Ninive : ce sont, pour la plupart, des hymnes et des légendes des Babyloniens primitifs. Il paraît résulter de l'étude de ces nouvelles tablettes, que le jardin, appelé par les Hébreux *Gan-Eden,* était en réalité le nom national de la province de Babylone, que les quatre rivières qui arrosaient le jardin étaient le double Euphrate et le double Tigre, qui fertilisaient tout le pays. Le savant anglais croit pouvoir identifier le Gihon, « qui entoure toute la terre

« de Cusch, » avec le *Juha,* c'est-à-dire le bras gauche du Tigre, lequel formait un coude jusque près du pied des *Monts Cosséens ;* et les recherches du même savant l'ont conduit à reconnaître dans le Phison le bras droit de l'Euphrate, appelé par les Assyriens *Ugni,* c'est-à-dire le Brillant. Quoi qu'il en soit, l'explication donnée par sir Henri Rawlinson concorde avec l'indication de Moïse, qui place le paradis terrestre « à l'Orient, » selon l'interprétation littérale du texte hébreu et la traduction des *Septante* (1).

L'homme, établi dans le paradis terrestre comme au siège de son empire, à la source de ces grands fleuves qui portaient leur tribut à la mer, et sous ces ombrages hospitaliers que les oiseaux remplissaient de leurs chants, fut chargé de cultiver et de garder, dans toute sa beauté, ce jardin délicieux. La culture des fruits et des fleurs, confiée au roi de la création, était bien plus un délassement qu'un travail, lorsque les plantes germaient sur la terre sans effort et sans peine, image des vertus déposées dans le cœur d'Adam innocent ; et Dieu avertissait Adam de garder son bonheur, en gardant sa place dans le paradis, avec l'innocence dans laquelle il avait été créé. C'est ainsi que Dieu, selon la remarque de Bossuet, « se devait à lui-même « de rendre son image heureuse. »

Il semblait, du reste, qu'il n'y avait point d'ennemi sur la terre qui pût troubler cette félicité du premier homme ; car, dans l'état d'innocence, tous les animaux lui devaient être soumis, tant qu'il serait lui-même soumis à son Dieu. Le premier acte d'autorité que Dieu lui fit exercer sur eux fut de leur donner des noms.

Il fit donc venir devant Adam les animaux de la

(1) Revue des quest. histor. *La Bible et l'Assyriologie*, t. XIII, 382. — *La Bible, etc.*, par M. l'abbé Vigouroux, t. I, p. 151.

terre et les oiseaux du ciel, et, comme en signe de sa prise de possession, Adam leur imposa un nom qui convenait à la nature et à l'espèce de chacun d'eux. Tous avaient été créés par couple. Il n'y avait que l'homme qui n'eût point une compagne semblable à lui. Et le Seigneur dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui une aide qui lui ressemble. » Aussitôt Dieu envoya le sommeil à Adam, et comme il dormait, il prit une de ses côtes et la remplaça par de la chair. Et le Seigneur-Dieu édifia en femme la côte qu'il avait tirée d'Adam, et la lui présenta à son réveil. « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair, » dit Adam, heureux de se contempler dans un autre lui-même : Celle-ci s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme (Ischah, Isch.), parce qu'elle tire de l'homme son origine; telle est la raison de l'unité et de l'indissolubilité du mariage, que le divin Maître allègue dans l'Évangile en ramenant le contrat matrimonial à la pureté de son institution, et en l'élevant à la dignité de Sacrement. Et tous les deux, Adam et sa compagne, revêtus d'innocence, n'avaient point à rougir de leur nudité, parce que la chair n'avait pas d'autre loi que celle de l'esprit, encore soumis à Dieu.

La désobéissance de nos premiers parents ne devait pas tarder à renverser tout cet ordre admirable, et la violation du précepte divin fit entrer, avec le péché dans le monde, la mort et toutes les calamités qui pèsent sur le genre humain.

N° 4. — Le précepte imposé à nos premiers parents : leur désobéissance et leur chute (1). — Dieu avait dit à l'homme : « Tu mangeras de tous les fruits du paradis. Mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; car le jour où tu en auras mangé, tu mourras de mort. »

(1) *Genèse, III.*

Il fallait un précepte à l'homme pour lui faire sentir sa dépendance et le souverain domaine de son Dieu; et ce précepte *positif* de sa nature, surajouté à la loi nécessaire et éternelle, n'en était que mieux choisi pour consacrer l'autorité pleine et entière du Maître sur le sujet; cette conduite semblait dire : ne me demandez pas les raisons de ma défense, car ma volonté seule doit être votre règle, lors même que l'obéissance ne pénètre pas les motifs du précepte ; ce précepte était attaché à une chose *sensible,* parce que l'homme était fait avec des sens ; précepte *facile* à retenir et à observer, puisqu'il ne s'agissait que de s'abstenir d'un seul fruit, au milieu de la variété de tant d'arbres et de l'abondance du jardin ; et Dieu voulait ainsi, par condescendance à l'égard de l'homme, lui rendre la vie commode tant qu'elle serait innocente. Enfin, ce précepte, léger par sa matière, ne laissait pas que d'être grave dans les termes et les conditions où il fut imposé dans sa *sanction* et dans *sa fin*, comme on le voit par la double menace d'une mort spirituelle et temporelle, et par le but de cette épreuve, destinée à enseigner à l'homme le légitime usage de son libre arbitre et sa pleine sujétion à Dieu (1).

« Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait placés sur la terre. ».

Voilà le tentateur.... C'est le démon, sous la forme du serpent, ce souple et sinueux animal, qui représente mieux, dit Bossuet, l'esprit malfaisant dans sa malice, dans ses embûches et ensuite dans son supplice. Aucun des animaux ne pouvait nuire à l'homme avant sa chute, ni lui causer d'horreur ; le langage même du serpent ne devait pas causer l'étonnement que nous

(1) Bossuet. III[e] Élévat., V[e] semaine. — *Discours sur l'Hist. univers.*, II[e] part., chap. 1[er]. — *Traité de la Concupiscence*, chap. XXV.

sommes portés à croire, parce que le Seignenr se manifestait à l'homme sous une image sensible, et que les anges conversaient avec lui, sous quelque forme corporelle, toujours subordonnée à la permission que Dieu leur en donnait.

Ève ne parut point surprise d'entendre parler le serpent qu'animait un esprit; et sans distinguer assez si cette voix était la parole d'un bon ou d'un mauvais ange, elle prêta l'oreille.

« Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres du paradis ? » C'est à la femme, comme à la plus faible ou la moins éclairée, que s'adresse le serpent, et à la femme pendant qu'elle est seule; ce n'est qu'une question à faire, un doute à insinuer.

Ève répondit ce qui était vrai ; mais le premier mal fut de répondre : « Dieu a mis tous les autres fruits en notre puissance; il n'y a que l'arbre qui est au milieu de ce jardin de délices, dont il nous a commandé de ne manger point de fruit, et même de ne le point toucher, de peur d'en mourir peut-être. — Vous ne mourrez point, dit le tentateur, passant du doute à la décision ; mais Dieu sait qu'au jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » Déjà séduite à demi par ces artificieuses promesses et par une secrète complaisance en elle-même, Ève considéra le fruit défendu, qu'apparemment, ajoute Bossuet, elle n'avait encore osé regarder, par respect pour l'ordre de Dieu.

Elle vit qu'il était bon à manger, beau à voir, et promettant par la seule vue un goût agréable. Elle en mangea et en donna à manger à son mari, qui, le prenant de sa main, avec les mêmes sentiments qui l'avaient séduite, mit le comble à notre malheur, et fut pour toute sa postérité une source éternelle de péché et de mort. Dans une si grande félicité, dans une si grande

facilité de ne pécher pas ; n'ayant dans le corps nulle faiblesse, nulle révolte dans les sens, nulle sorte de cupidité dans le cœur ou d'ignorance dans l'esprit, l'homme n'était accessible au mal que par la complaisance pour soi-même, par l'amour de sa propre excellence, et, en un mot, par l'orgueil.

L'orgueil fut le commencement de tout péché, et chez l'ange rebelle et chez l'homme coupable, voulant se faire dieu. Adam, remarque ici saint Augustin, Adam, à qui aucune violence n'était faite pour le porter au mal, qui, au contraire, avait pour rempart contre sa chute le redoutable commandement de Dieu, maître de sa libre volonté dans une si extrême facilité de ne point pécher, ne sait pas se tenir au sein d'une félicité si grande ; et les martyrs, que le monde épouvante, que dis-je ? torture, restent inébranlables dans la foi, alors qu'ils n'ont pour se soutenir que l'expectative des biens invisibles et incréés.

Tout change, en un instant, à l'égard des coupables, et ce que Dieu avait fait pour leur bonheur, va tourner à leur supplice. Leurs yeux sont ouverts, mais c'est pour voir leur nudité ; et ce n'est point contre les injures de l'air qu'ils se couvrent de feuilles, de ces feuilles larges et épaisses du figuier. Des sens révoltés contre l'esprit, quand l'esprit est révolté contre Dieu, une intelligence obscurcie, une volonté inclinée au mal, et la première sentence de mort infligée à l'âme, au jour même où la faute est commise, tels sont les *effets immédiats* et le prompt châtiment de la désobéissance de nos premiers parents.

Le remords qui suit le péché est déjà la punition du crime ; mais il ne saurait en être l'expiation qu'à la condition de se changer en repentir et en aveu volontaire pour fléchir le courroux du Ciel. Ce n'est point de la sorte que nous voyons Adam et Ève se jeter dans le sein de la divine miséricorde ; ils s'efforcent, au con-

traire, de fuir la présence de leur Dieu, qui leur était autrefois si douce. Contre des yeux si pénétrants, dont le regard les poursuit, des feuilles ne suffisent pas; ils cherchent l'épaisseur des arbres dans le bois d'Éden, pour se dérober aux yeux de Celui qui faisait auparavant leur bonheur par sa présence. Leur conscience les accuse avant que Dieu parle.

Au bruit des pas de la justice divine qui approche, au son de cette voix qui perce la forêt, les coupables ne vont-ils point rentrer en eux-mêmes? Et l'avertissement paternel que Dieu leur donne ne les pressera-t-il pas de revenir à lui? « Ils entendirent la voix du Seigneur-Dieu s'avançant dans le paradis, vers le soir, à l'heure où souffle la brise, et ils allèrent se cacher loin de sa face. Adam, où es-tu, dit le Seigneur? Adam répondit : j'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur, parce que je suis nu et je me suis caché. Le Seigneur reprit : et qui donc a pu t'apprendre que tu étais nu, si tu n'avais touché à l'arbre dont je t'ai défendu de manger le fruit? Adam répondit : la femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a offert du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. » Triste dissimulation mêlée de fausses excuses, qui ne font qu'aggraver le crime, lorsque le premier homme semble faire remonter jusqu'à Dieu la cause de son péché. « Et le Seigneur Dieu dit à la femme : pourquoi as-tu fait cela? Elle répondit : le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » Cet aveu tardif ne pouvait pas détourner le cours de la justice de Dieu..

Cette justice éclate d'abord contre le serpent, instrument maudit de la perte de l'homme : « Parce que tu as fait cela, dit le Seigneur, sois maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la terre tant que tu vivras. J'établirai la guerre entre toi et la femme; elle te brisera la tête et tu voudras perfidement la mordre au

talon. » La juste sentence, irrémédiable pour le démon, laisse entrevoir pour l'homme la miséricorde de Jésus notre Rédempteur et l'immaculée conception de Marie, sa divine Mère. Sans doute, l'état de déchéance, qui constitue le péché d'origine ou de race, doit passer à toute la postérité d'Adam ; mais le Sauveur du monde, exempt lui-même de cette loi par sa propre sainteté et sa naissance virginale, a voulu préserver Marie de la tache universelle par un privilège spécial qui se trouve consigné dès les premières pages de nos Écritures.

Il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans la discussion du texte original comparé à la traduction de la Vulgate, parce que la pensée est la même ; quoique le sujet de la phrase paraisse différer, il se rapporte toujours, d'une manière plus ou moins prochaine au dogme de l'Immaculée conception de Marie. *Ipsa conteret caput tuum* de la Vulgate latine caractérise mieux le rôle de Marie ou de la Femme ; *Ipsum* du texte hébreu se rapportant à *Semen*, ou le masculin *autos* des septante qui s'accorde avec le mot grec sous-entendu *Christos*, et non avec le mot neutre *sperma*, désigne la postérité ou le Fils de la femme. Dieu dit aussi à la femme qui, la première séduite, avait entraîné l'homme : « Je multiplierai tes angoisses durant ta grossesse, et tu enfanteras dans la douleur. Tu seras sous la puissance de ton époux et il sera ton maître. » Enfin Dieu dit à Adam, qui représentait en sa personne le genre humain tout entier : « Parce que tu as cédé à la voix de ta femme et mangé du fruit de l'arbre auquel je t'avais défendu de toucher, la terre sera maudite dans ton travail, et c'est à force de fatigues que tu en tireras ta nourriture, durant tous les jours de ta vie. Elle te donnera des ronces et des épines et tu vivras de l'herbe des champs. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre dont tu es sorti, car tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

La sentence de mort que Dieu vient de prononcer ne devait avoir son exécution qu'après un certain nombre de jours ou d'années de vie que Dieu accordait à l'homme pour faire pénitence. Aussi Adam, paraît-il avoir cherché une consolation dans ce nom de *vie*, donné à *Eve* la *mère de tous les vivants;* et Dieu, par le ministère de ses anges, revêtit nos premiers parents de tuniques de peaux, en signe de la perte de leur innocence, et pour les garantir des injures de l'air. Et comme pour opposer l'ironie à ce profond orgueil, qui est la plaie du cœur de l'homme : « Voici donc Adam, dit le Seigneur, devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal! Et maintenant, craignons qu'il n'avance la main, et ne prenne aussi du fruit de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive éternellement. » C'est avec cette amère dérision que le Seigneur mit Adam hors du Paradis, et l'envoya labourer la terre d'où il avait été tiré; et il plaça sur le seuil du jardin un chérubin armé d'un glaive pour en fermer l'entrée et la voie qui conduisait à l'arbre de vie. Le texte original parle même de plusieurs chérubins qui faisaient rouler dans leurs mains une épée de feu.

N° 5. — Le libérateur promis à la postérité d'Adam. — Le sacrifice du juste Abel et la jalousie du fratricide Caïn (1). — Le Libérateur était promis à nos premiers parents, chassés du paradis terrestre; mais avant que Dieu l'envoyât, il fallait que le genre humain connût par une longue expérience le besoin qu'il avait d'être secouru et délivré. C'est ainsi que Dieu, pendant plusieurs siècles, « laissa, comme le dit saint Paul (2), toutes les nations marcher dans leurs voies sans cesser, néanmoins, de rendre témoignage de ce qu'il est, en répandant ses

(1) *Genèse*, III, 15, IV. — (2) *Actes*, XIV, 15.

biens du haut du ciel, avec les pluies et les saisons qui font mûrir les fruits, et en donnant aux hommes la nourriture avec abondance pour remplir leurs cœurs de joie. »

Dès la première génération, nous voyons apparaître les deux cités dont parle saint Augustin : « Deux amours ont bâti deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu. » Caïn appartient à la première cité, Abel à la seconde. L'Écriture dit, en effet, que Caïn bâtit une ville, et lui donna le nom de son fils ; Abel, étranger sur la terre, ne bâtit rien, car la cité des saints est au Ciel. Ces saints, que nous verrons bientôt appelés du nom d'*enfants de Dieu*, fidèles adorateurs de Jéhova depuis Abel et Seth jusqu'à Jésus-Christ, quoique nés longtemps avant le Messie, lui appartiennent aussi réellement que ceux qui l'ont suivi, parce qu'ils ont été justifiés par la même foi au divin Médiateur, sauvés par le même nom de Jésus, ornés de ses mérites et rachetés par son sang.

Le premier de ces justes est considéré comme *vierge, prêtre et martyr*. Abel était frère de Caïn, fils aîné d'Adam et d'Ève. Le nom de Caïn signifie « acquisition, fruit », et la racine de ce mot, conservé dans la langue de Ninive et de Babylone, désigne « ce qu'on possède, ce qui nous appartient ». On donne au nom d'*Abel* le sens de « néant » de « vanité » ou de « deuil » ; mais la vraie signification d'*Abel* paraît venir de l'assyrien, qui emploie le mot « habal » pour exprimer l'idée de « fils, enfant » dans une multitude d'inscriptions et de noms propres. L'exemple de ces deux fils d'Adam nous fait voir que le sacrifice, le grand acte de la religion, est aussi ancien que le monde, et le consentement unanime des peuples dans l'observation de ce culte extérieur et public, est une preuve qu'il n'est point arbitraire, mais fondé sur l'institution divine.

Quant à la forme du sacrifice, qui emportait la destruction de la victime, c'était la reconnaissance la plus parfaite du souverain domaine de Dieu sur ses créatures, et l'aveu formel de l'exécution de sa justice sur les pécheurs indignes de subsister devant lui. Dans ces jours, si voisins du berceau du monde, la famille est comme le centre religieux de ce culte domestique, chaque fils aîné de la famille est un prêtre, et chaque foyer devient un autel.

Un sacrifice offert de chaque côté, par les deux frères, fut, comme on le sait, l'occasion d'une mortelle jalousie que Caïn conçut et nourrit contre Abel, le premier occupé à cultiver la terre, le second à conduire et élever un troupeau. « Il arriva longtemps après, dit la *Genèse,* que Caïn offrit au Seigneur des fruits de la terre et, comme le remarque saint Ephrem, quelques maigres épis. Abel offrit, de son côté, les premiers nés de son troupeau et ce qu'il y avait de meilleur, et le Seigneur regarda d'un œil propice Abel et ses offrandes, mais il n'abaissa point ses regards sur Caïn ni sur ses présents. » La différence de ces deux sacrifices était bien plus dans le cœur de ceux qui les offraient, que dans la nature de leurs dons ; et c'est ainsi que nous l'explique saint Paul *(Hebr.*, XI, 4) et saint Jean *(I ép.*, III, 12) : « *Fide plurimam hostiam Abel quam Caïn obtulit Deo.* » Abel était juste et ses œuvres étaient saintes ; mais Caïn était enfant de l'esprit malin, et ses œuvres étaient mauvaises. Le feu descendu du Ciel sur les victimes qu'Abel offrait de si bon cœur, fût-il donné pour marque de l'acceptation divine, ou quelque autre signe extérieur, révéla-t-il, aux yeux de tous, la préférence du sacrifice? Ce qui demeure bien établi par l'Écriture, c'est que la disgrâce dont Caïn fut l'objet, ne fut pas pour lui une leçon salutaire ; craignant encore plus le jugement des hommes que celui de Dieu, il fut profondément blessé de se voir découvert aux yeux des

siens, sa colère fut grande et son visage en fut tout abattu.

Dieu eut pitié de Caïn, et daigna essayer de guérir cette âme ulcérée : « Pourquoi es-tu donc irrité? D'où vient cet abattement sur ton visage? Si tu fais bien, n'en auras-tu pas la récompense? et si tu fais mal, n'auras-tu pas devant toi ton péché et la peine de ton péché. Mais tu restes toujours libre de vaincre la concupiscence, et de maîtriser tes passions. » Cet avertissement faisait assez connaître à l'homme que, même après sa chute, il avait conservé son libre arbitre, quoique incliné au mal, et qu'il ne tenait qu'à lui, avec l'aide de la grâce, d'éviter le péché. Toute paternelle que fût la réprimande du Seigneur, elle n'adoucit point ce cœur aigri et jaloux. Et Caïn dit à son frère Abel : Sortons ; et lorsqu'ils furent dans la campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel, et le tua. La voix du souverain Juge avait fait rentrer Adam au fond de sa conscience, elle ne fit qu'endurcir le cœur du fratricide : « Où est ton frère Abel? — Je n'en sais rien; suis-je le gardien de mon frère? et Dieu dit : Qu'as-tu fait? voilà le cri du sang de ton frère, qui s'élève de la terre jusqu'à moi. Maintenant donc tu seras maudit sur cette même terre qui vient d'ouvrir ses entrailles pour recevoir le sang de ton frère versé par tes mains. Et tu essayeras en vain de la cultiver, elle te refusera ses fruits, et tu seras fugitif, *tremblant* et vagabond dans l'univers. Et Caïn dit au Seigneur : Mon crime est trop grand pour que je puisse en obtenir le pardon..... »

Tel fut le désespoir de Caïn, ajouté au mensonge dont il voulait couvrir son crime et à son insolence envers Dieu après sa cruauté envers son frère. Une seule crainte agite le coupable, c'est de trouver la mort qu'il vient de donner. « Non, répond le Seigneur, cela ne sera pas; mais quiconque tuera Caïn, en sera sept fois puni. » Et Caïn fut marqué d'un signe qui devait servir

à protéger la vie du premier fratricide, sans adoucir la rigueur de son châtiment. Encore si cet exemple terrible avait pu réussir à détourner du mal ses propres descendants aussi méchants que leur père. Un d'eux, nommé Lamech, épouse deux femmes, et semble s'applaudir, comme en chantant, d'avoir commis un double meurtre. C'est dans cette race que l'on commence à se faire une habitation sur la terre : les enfants de Jubal sont des joueurs d'instruments, et Tubalcaïn se rend habile à travailler les métaux.

N° 6. — La généaologie et la longévité des premiers patriarches servent de base à la chronologie biblique (1). — Après avoir fait connaître la généalogie de Caïn, qui s'arrête à la septième génération, l'Écriture nous donne la généalogie de Seth jusqu'au dixième descendant, afin de nous montrer comment la religion du vrai Dieu s'est perpétuée dans cette race nouvelle. Il n'est point question des autres enfants d'Adam, étrangers au but que se proposait l'historien sacré. Eve mit au monde un fils qu'elle appela Seth, en disant : Le Seigneur m'a donné un autre fils à la place d'Abel, tué par Caïn ». Adam l'engendra, dit l'Écriture, à son image et à sa ressemblance, ayant déjà vécu lui-même cent trente ans; sa vie se prolongea encore huit cents ans, et après avoir eu plusieurs fils et plusieurs filles qui peuplèrent la terre, il mourut âgé de neuf cent trente ans. La vie des hommes, avant le déluge, atteignait ou dépassait même ce terme, comme on le voit par les 969 ans de Mathusalem, le huitième après Adam. Dieu donnait cette longue vie aux patriarches, soit que leur tempérament encore neuf fût plus robuste, soit qu'il plût à Dieu de favoriser ainsi la propagation du genre humain.

(1) *Gen.* V.

Les siècles que vécut Adam, furent une longue expiation de sa faute, et l'exemple de sa pénitence servit d'instruction à tous les siens. « La sagesse conserva celui que Dieu avait formé le premier, pour être le père du monde, ayant d'abord été créé seul. C'est aussi la sagesse qui le tira de son péché ». (1).

Seth eut un fils qui fut appelé Énos, célèbre par le culte public qu'il rendit au nom du Seigneur, et non moins célèbre pour avoir mérité d'être appelé du nom du Seigneur, lui et tous les siens. Ce fut en effet de son temps que l'on commença à donner le nom d'*enfants de Dieu* à la famille de Seth, tandis que les descendants de Caïn et les autres habitants de la terre furent appelés *les enfants des hommes*.

Hénoch, sorti de la même race bénie, marcha de concert avec Dieu ; il demeura sur la terre pendant trois cent soixante-cinq ans, marcha toujours en la présence de Dieu, et ne parut plus, parce que Dieu l'enleva et l'exempta de la mort. « En récompense de sa foi, dit saint Paul, Hénoch fut enlevé de ce monde, pour qu'il ne souffrît pas la mort. Il ne se retrouve plus parce que le Seigneur l'avait enlevé. » (*Hebr.* XI. 5). Il avait mérité le témoignage que lui rend l'Ecriture, d'avoir été agréable à Dieu. « Hénoch plut au Seigneur, dit l'auteur de *l'Ecclésiastique* (2), transporté dans le Paradis, il doit en revenir un jour pour faire entrer les nations dans la pénitence. » Lorsqu'il était parmi les hommes, nous apprend saint Jude (3), il les y exhortait avec force, annonçant le jugement de Dieu sur les méchants : « Voici que le Seigneur approche. Il vient entouré des saintes milices, pour exercer son jugement sur tous les hommes, il vient punir les impies de toutes leurs œuvres d'iniquité, de tous les

(1) *Sagesse.* X, 1. — (2) Eccli. XLIV. 16. — (3) Epit. cath. V. 14, 15.

blasphèmes que les pécheurs ont osé jeter à la face de Dieu. » C'est ainsi, dit saint Jude, que prophétisait Hénoch, le septième après Adam.

L'enlèvement d'Hénoch et l'exécution de la sentence de mort appliquée au père de tous les hommes et à tous les ancêtres du genre humain présentaient une autre leçon à ceux qui devaient lire ce chapitre de la *Genèse* écrit par Moïse, comme le nécrologe des premières générations : « *Vixit et mortuus est.* »

D'Adam jusqu'à Noë, c'est-à-dire depuis la création jusqu'au déluge, la Bible compte dix patriarches. Les traditions chaldéennes admettaient également dix rois antédiluviens. Il est impossible de ne pas reconnaître, dans ce nombre de dix, un débris de la tradition primitive ; car il apparaît avec une persistance remarquable dans les souvenirs légendaires d'un très-grand nombre de peuples, soit qu'ils fassent remonter leurs ancêtres avant ou après le déluge, soit que le mythe ou l'histoire prédomine dans les traditions sur leurs origines. Chez les Iraniens, ce sont les dix monarques, « les hommes de l'ancienne loi » ; chez les Hindous, les neuf descendants de Brahmah, qui, réunis à leur auteur, sont appelés les dix *Pitris*, pères ou patriarches ; chez les Germains et les Scandinaves, les dix ancêtres d'Odin ; chez les Chinois, les dix empereurs qui participent à la nature divine avant l'aurore des temps historiques ; chez les Arabes, les dix rois des Adites, ou habitants primitifs de la Péninsule comprise entre la mer Rouge et le golfe Persique, etc. Ce nombre invariable de dix est d'autant plus frappant qu'il ne se rapporte, en aucune façon, aux spéculations religieuses et philosophiques de date postérieure sur la valeur mystique des nombres.

La tradition babylonienne, au temps de Bérose, vers le IV^e^ siècle avant Jésus-Christ, attribuait une durée prodigieuse au règne de chacun des rois antédiluviens,

si l'on s'en tient à la manière dont on compte ordinairement les *sares*, période dont se sert l'historien chaldéen dans sa chronologie. Bérose et ses abréviateurs, en donnant au *sare* une durée de 3,600 ans, et en multipliant ce chiffre par 120, le nombre des *sares* adjugé au règne successif des dix rois, composent une somme totale et fabuleuse qui s'élève à 432,000 ans. Un précieux passage de Suidas, lexicographe et compilateur grec du IX^e^ ou X^e^ siècle, nous apprend que cette période représentait aussi chez les Babyloniens un espace de temps de 18 ans et 6 mois. « Les *sares*, dit-il, sont chez les Chaldéens une mesure et un nombre. Cent vingt *sares*, selon le calcul des Chaldéens, font deux mille deux cent vingt-deux ans ; car le *sare* contient deux cent vingt-deux mois lunaires, ce qui équivaut à 18 ans et 6 mois. » Le *sare* avait donc une double valeur, l'une astronomique, l'autre civile. D'après Suidas, c'est le calcul de l'usage civil qu'il faut appliquer aux 120 *sares* antédiluviens de Bérose ; et l'on arrive ainsi, par des voies différentes, à un résultat presque identique au calcul des Septante, qui, par le moyen de l'âge des patriarches, trouvent avant le déluge une durée de 2,242 ans, approchant de ce chiffre de 2,222 ans mentionné par Suidas (1).

La version des septante, comparée au texte hébreu et au texte samaritain, offre, comme on sait, des divergences beaucoup plus considérables : la chronologie des septante, en effet, à partir de ce premier âge du monde, s'écarte de 586 ans du texte hébreu actuel et de la Vulgate qui le suit, et de 940 ans en plus du texte samaritain ; puisque la Vulgate ne compte, de la création jusqu'au déluge, que 1656 ans, et le texte samaritain que 1302. Pour déterminer la durée de cet âge,

1) Revue des *Quest. histor.* T. XIII, 390.

qui commence avec l'apparition de l'homme sur la terre, la Bible nous fournit une donnée aussi simple que précise : elle énumère les patriarches qui se sont succédé d'Adam à Noë, et elle indique l'âge qu'avait chacun d'entre eux quand naquit le suivant. Une simple addition suffit donc pour résoudre le problème. Mais la *Genèse,* qui renferme les éléments de ce problème, est un livre bien ancien, et les éditions que nous en possédons semblent, au premier coup d'œil, différer étrangement les unes des autres dans les nombres qu'elles assignent.

L'ancienne version latine, qui fut la Vulgate de l'Occident pendant les cinq premiers siècles, ayant été faite sur les septante, en avait adopté la chronologie, ramenée seulement à celle du texte hébreu par saint Jérôme. « Suivant nos manuscrits, dit à ce sujet saint Augustin *(Cité de Dieu,* l. XV, c. 10) en parlant de l'ancienne Vulgate, appelée *vetus italica,* Adam engendra Seth à l'âge de 230 ans ; suivant les manuscrits hébreux, ce fut à l'âge de 130 ans. Mais nos manuscrits portent qu'il vécut 700 ans après avoir engendré. Tandis que les manuscrits hébreux portent 800. Les uns et les autres s'accordent donc sur le total. Il en est de même pour les générations suivantes ; le texte hébreu ôte à chaque patriarche 100 ans avant la naissance du fils nommé, et lui donne, en retour, après cette naissance, 100 ans de plus que nos textes ; ainsi, des deux parts, la somme des années est la même. A la sixième génération, les deux textes ne présentent aucune différence. A la septième, même désaccord que dans les cinq premières, et même accord sur la somme des années. Suivant tous les textes, Hénoch vécut 365 ans avant sa disparition. » La huitième et la neuvième génération offrent encore une différence, mais légère et d'une autre nature, qui se retrouve au total ; cette différence est de 20 ans pour Mathusalem et de 6 ans

pour Lamech. L'historien Josèphe rétablit les chiffres véritables, 187 ans pour Mathusalem et 182 pour Lamech, tels qu'il avait pu les lire dans le texte grec de son temps et tels que nous les lisons aujourd'hui dans notre Vulgate.

Ces deux dernières corrections de fautes, qui semblent échappées aux copistes, sont d'autant plus conformes à la saine critique, que sans cela on s'expose à faire survivre de 14 ans, au déluge, le patriarche Mathusalem, qui n'a point été renfermé néanmoins dans l'arche avec les enfants de Noë. Cette remarque est de saint Augustin, qui l'applique au cas où l'on voudrait conserver le chiffre actuel des septante. En adoptant les deux dates ainsi corrigées, l'une indispensable et l'autre presque certaine, il se produit une coïncidence frappante entre les septante et l'hébreu : les nombres donnés par les septante sont identiques avec les nombres donnés par l'hébreu, ou en diffèrent tous de la même quantité, c'est-à-dire juste d'une centaine. Quatre nombres deviennent tous semblables, ce sont : les années de Noë, de Lamech, de Mathusalem et de Jared. Les six autres diffèrent de 100 invariablement. On s'est demandé pourquoi cette identité d'une part, cette différence toujours la même de l'autre ? L'uniformité semblerait parfaite si le texte hébraïque portait seulement 62, 87 et 82, au lieu de 162, 187 et 182. Le Pentateuque samaritain supprime ces trois centaines et s'accorde en tout le reste avec le texte hébreu. Voilà ce qui a suggéré un moyen de conciliation entre les textes divergents, et l'on a supposé un rapprochement facile entre les deux séries : la première, avec l'hébreu antique, n'aurait fait que supprimer 100 dans toutes les dates de naissances lorsque la suppression était possible ; et la seconde, en mettant sous les yeux le chiffre sous entendu, n'aurait fait qu'interpréter le texte primitif et traduire la pensée

toute entière pour ceux qui étaient étrangers à l'usage de la langue hébraïque (1).

Nous ne discutons pas la valeur de cette opinion, qui s'accommode mieux au texte de nos Écritures, dans la supputation de la seconde époque pour l'âge des patriarches après le déluge, qu'elle ne s'adapte au texte hébreu actuel et à la Vulgate dans la fixation de l'âge des patriarches de la première époque. Il suffit de noter que les trois systèmes de chronologie biblique sont libres dans l'Église, qui a inséré au martyrologe pour la nativité du Sauveur la date de la création du monde empruntée aux septante, et qui, par le concile de Trente, approuve la Vulgate conforme au texte hébreu, sans trancher une pure question de critique. Ajoutons que l'*antiquité du globe*, livrée aux disputes des savants : « *Mundum tradidit disputationi eorum...* » doit toujours être distinguée avec soin de l'antiquité de l'homme ; car toute notre chronologie a pour base ou point de départ l'âge d'Adam et des patriarches.

La série des révolutions du globe ne saurait entrer dans ce calcul que par voie de conséquence ; et comme l'interprétation du texte de la *Genèse*, même d'après saint Augustin et plusieurs autres Pères, laisse place à une ou à différentes périodes indéterminées, qui précèdent ou accompagnent l'œuvre des six jours, les découvertes de la science moderne serviront bien plus à éclaircir la Bible qu'à la combattre. Moïse a laissé le champ libre aux explications et aux systèmes géologiques sur la formation de la terre ; et la division ou la longueur des périodes adoptées par les savants, n'est qu'un objet de curiosité, d'étude et de patientes recherches ; on a multiplié les ouvrages qui nous don-

(1) *Etudes littér.* V^e^ série. Février 1872. 207.

nent le résultat, jour par jour, des investigations de la science (1).

CHAPITRE II.

LE DÉLUGE ET LA TOUR DE BABEL. — NOÉ, LE SECOND PÈRE DU GENRE HUMAIN.

N° 7. — La justice et la bonté de Dieu dans le châtiment infligé aux hommes par le déluge (2348) (2). — Après que les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre, selon le récit de la *Genèse*, les crimes et les abominations se multiplièrent avec eux, et comme la source de la vie était empoisonnée, elle infecta des générations entières. Déjà la race de Caïn, aussi corrompue que méchante, s'abandonnait à la fougue de ses passions, et la contagion du mal menaçait d'envahir la postérité de Seth. Le nombre des justes devenait de jour en jour plus petit. Ces derniers, appelés *Enfants de Dieu*, et qui ne peuvent être que les *enfants de Seth*, comme on vient de le faire voir au sujet d'Énos, se laissèrent bientôt séduire par la beauté des filles des hommes, et suivirent tous les caprices de leur cœur. De pareilles alliances avec les Caïnites achevèrent de pervertir l'ancienne race fidèle à Dieu, et donnèrent naissance aux *Géants* de la Bible, plus grands par l'excès de leurs déprédations et de

(1) *Discours sur les Rapports entre la Science et la Religion révélée*, par le cardinal Wiseman. — Conférences du R. P. Monsabré : *Œuvre de Dieu*, *Genèse du Monde*. — *Le Monde et l'Homme primitif*, par Mgr Meignan. — *Géologie et Révélation*, par le R. G. Molloy, etc. — (2) *Gen.*, VI, VII.

leurs débordements que par leur taille, et dont le souvenir s'est conservé dans la guerre célèbre des Titans avec les dieux de l'Olympe. La malice des hommes était prodigieuse sur la terre, et toute la pensée de leur cœur inclinait vers le mal, en tout temps. Il semble que Dieu ne tient plus à ce spectacle de sa créature, animée autrefois de son esprit, et qui n'est plus que chair. Dieu paraît se repentir d'avoir fait l'homme sur la terre, et comme touché de douleur jusqu'au fond de l'âme, il dit avec cette autorité de langage et ce droit de vengeance qui n'appartient qu'à lui : « J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, aux reptiles et aux oiseaux du ciel; car je me repents de les avoir faits. » Les animaux étaient créés pour l'homme, destinés à son service ou à sa subsistance : si leur maître n'est plus, ils n'ont plus de raison d'être, et s'il les a fait, en quelque sorte, prendre part à son péché, ils prendront part à son châtiment. Voilà donc la justice divine prête à éclater, et le terme de ces générations coupables est fixé à près d'un siècle.

« Que les hommes ne pensent plus, dit Bossuet (1), que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage. Il n'avait besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avait fait d'une parole : mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes. Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avait

(1) Disc. sur l'hist., IIe partie, ch. 1er.

préservé par sa grâce du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'allait plus être qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et qu'il s'en serve pour la gloire de son Créateur. »

Aux menaces de la colère divine, suspendue sur la tête des coupables, viennent se joindre les témoignages de condescendance et de bonté, prodigués à l'homme juste et parfait dans ses voies, qui marchait toujours en la présence du Seigneur et avait trouvé grâce devant lui. Dieu s'adresse à Noë, et lui confie d'abord le secret de sa vengeance et sa résolution arrêtée de faire périr dans les eaux du déluge tout ce qui respirait sur la terre : il lui fait connaître la cause de ce châtiment universel; la terre est remplie de l'iniquité des hommes; il lui commande de bâtir une arche, pour se sauver du déluge, lui et sa famille, avec des bêtes et des oiseaux de toute espèce, mâles et femelles, qui repeupleront l'univers; il marque lui-même à son serviteur la forme, les mesures et les proportions de ce grand vaisseau, qui devait avoir la figure d'un coffre, long de trois cents coudées, large de cinquante, et haut de trente, enduit de bitume en dedans et en dehors, et distribué en trois étages, dont chacun devait avoir plusienrs loges; et pour éclairer ce vaste édifice et répandre en même temps l'air et la lumière, Dieu prescrit de faire une ouverture supérieure d'une coudée de haut, dimension qui sera conservée pour l'inclinaison du toit. La coudée, mesure commune aux Égyptiens et aux Juifs, représente les vingt pouces anciens, ou $0^{m},54$ centimètres.

Nous pouvons nous en reposer, comme le fidèle Noë, sur l'architecte divin qui a tracé les dimensions de l'arche, et laisser aux géomètres et aux savants le soin de montrer la sagesse de Dieu dans le plan, la cons-

truction et la capacité de l'arche, si bien adaptée à la fin que Dieu se proposait (1). Le nombre des animaux qui durent entrer dans l'arche, remarque M. l'abbé Glaire, se réduit à la majeure partie des espèces d'oiseaux et de mammifères. Il ne pouvait être, en effet, question ni des mollusques, ni des poissons, ni des amphibies, ni des oiseaux vivant sur l'eau, ni des cétacés, ni des pachydermes aquatiques. Or, si l'on considère que ces espèces d'oiseaux et de mammifères sont presque toutes connues, et si l'on veut se donner la peine de visiter le musée de Paris, l'un des plus complets du monde, on voit que les salles qui contiennent la plus grande partie des espèces connues dans leur grandeur naturelle forment à peine un étage d'un bâtiment qui est loin d'avoir la dimension de l'arche.

Noë crut à la parole de Dieu et se mit sans délai à exécuter ce qui lui était ordonné. Ce ne fut point en secret que se firent les préparatifs de la vengeance du ciel, et ce ne fut pas non plus soudainement qu'elle tomba sur les géants superbes. Ici se montrent la patience et la longanimité de Dieu, non moins que sa justice. Les avertissements de Noë ne manquèrent pas à cette race incrédule, et la lente fabrication de l'arche donnait à tous le temps de se convertir : les hommes étaient témoins de cette étonnante construction, qui s'élevait par degrés et qui demandait des années entières de travail. Si ce spectacle inspira de l'inquiétude à quelques-uns, il ne servit qu'à provoquer la raillerie des autres ou à endormir leur indifférence, à repaître leur curiosité. « Les antiques géants, dont l'*Ecclésiastique* rappelle le souvenir (2), n'eurent pas une prière

(1) *Mémoires relatifs à la marine*, par M. le vice-amiral THÉVENARD. Témoignage de Deluc, etc. — *Soirées de Montlhéry*, par M. DESDOUITS. — (2) *Eccli.* XVI, 8.

pour leurs péchés; ils périrent avant d'avoir humilié leur orgueil et perdu la confiance qu'ils mettaient dans leurs forces. » Saint Pierre et saint Matthieu nous peignent cette génération d'hommes frivoles ou endurcis; ils mangeaient et buvaient, épousaient des femmes et mariaient leurs filles, et ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il arriva et les fit tous périr (2). Mais saint Pierre dit « que le Christ, après avoir souffert la mort pour nous, porta la bonne nouvelle de la Rédemption aux âmes renfermées dans les limbes, à ces esprits autrefois incrédules que la patience de Dieu attendait, aux jours de Noë, alors qu'il construisait l'arche. »

La miséricorde eut donc place, même dans le châtiment infligé aux pécheurs, en leur ouvrant la porte du repentir, lorsque celle de l'arche eut été fermée. L'entrée, qu'on peut appeler miraculeuse, des animaux dans l'arche, lorsque Dieu les fit venir devant Noë comme autrefois devant Adam, n'était qu'un signe de la puissance divine, pour frapper les yeux et corriger le cœur des impies. Selon la remarque de saint Éphrem, qui nous décrit la marche, l'ordre et le concert de toutes ces bêtes domestiques ou sauvages, le lion suivant paisiblement le bœuf pour habiter le même toit, le loup avec l'agneau, et la colombe auprès de l'aigle ou du vautour : « *Hæc ad impiorum correctionem agebantur.* » Et lorsque Noë fut entré le dernier dans l'arche avec sa famille, Dieu l'enferma lui-même par le dehors, et scella de ses propres mains la porte inviolable, afin que l'arche pût résister à l'impétuosité des flots et à tous les assauts des méchants. « Encore sept jours, dit le Seigneur, et je détruirai toute chair, qui est mon ouvrage. » Et quand les sept jours furent passés, sans amener les hommes à la pénitence, Dieu sembla n'avoir plus d'autre ressource

(2) S. Matth. XXIV, 38. — I. Petr. III, 18.

que l'inondation progressive des eaux, afin de sauver encore les âmes au moment où les corps se sentaient périr.

L'Écriture nous a conservé la date précise de cette grande catastrophe, dont le souvenir se retrouve dans les annales de presque toutes les nations. Ce fut l'an 600 de la vie de Noë, et 1656 depuis la création, selon la chronologie de l'Hébreu et de la Vulgate, le dix-septième jour du second mois de l'année, à peu près vers le milieu du printemps, que les sources du grand abîme se rompirent et que les cataractes du ciel s'ouvrirent. Dieu sut bien réunir ce vaste amas des eaux, dont il avait une première fois dégagé la terre, comme de ses langes ; et les eaux supérieures, tenues en réserve, ne cessèrent pas de tomber pendant quarante jours et quarante nuits, avec une continuité et une abondance sans exemple. Bientôt la terre fut inondée et devint une mer sans rivages. Les eaux crûrent à un tel point qu'elles surpassèrent de quinze coudées les plus hautes montagnes. Tout périt, oiseaux, quadrupèdes, reptiles, et aucun homme ne fut épargné sur la terre : si l'on excepte ce qui était dans l'arche, il ne resta rien de tout ce qui a vie et respire sous le ciel.

Malgré l'énergie de ces expressions, qui témoignent autant de l'universalité que de la violence du déluge, rien ne nous oblige à admettre que le déluge fut une inondation qui couvrit en même temps toute la surface de la terre. Le récit génésiaque, selon la remarque de M. H. Reusch (1), ne nous fournit aucune donnée qui nous permette d'évaluer en termes précis l'extension véritable du déluge. Nous devons croire, seulement, qu'il fut assez grand pour engloutir tous les hommes alors vivants, excepté Noë et sa famille, et pour cou-

(1) *La Bible et la Nature*, p. 381.

vrir de ses eaux la terre qui s'étendait sous l'horizon de Noë et les lieux habités par les hommes.

Cependant l'arche flottait sur les eaux et s'élevait avec l'inondation croissante, sans craindre l'écueil ni la tempête, sous la conduite de Dieu, dont la sagesse gouvernait ce bois fragile : « *Cùm aqua deleret terram, sanavit iterum sapientia, per contemptibile lignum justum gubernans* (1). » La terre demeura couverte des eaux du déluge pendant cent cinquante jours, après lesquels Dieu, qui paraissait avoir oublié Noë, se souvint de lui et de tous les animaux qui étaient dans l'arche, pour venir en aide à son serviteur. Il fit souffler un grand vent qui diminua les eaux et dessécha la terre au point que le vingt-septième jour du septième mois, l'arche cessa d'être à flot et s'arrêta. Elles continuèrent de décroître sensiblement, et le premier jour du dixième mois, le sommet des montagnes commença à paraître.

Noë attendit encore quarante jours, et lâcha, par la fenêtre de l'arche, le corbeau, animal carnassier, qui trouva dans les cadavres une abondante pâture, et ne revint point. Mais la colombe, lâchée après le corbeau, n'eut pas où poser le pied, et revint dans l'arche, et Noë lui tendit la main pour la recevoir. Une deuxième épreuve fut faite sept jours après, et la colombe apporta le soir, dans son bec, un rameau d'olivier, dont les feuilles étaient fraîches et vertes. Le premier jour de l'année 1657, Noë ayant découvert le toit de l'arche, vit que la terre commençait à se dessécher ; elle fut parfaitement raffermie le 27 du même mois. Ce fut alors seulement que Dieu donna l'ordre à Noë de sortir de l'arche, avec tous les animaux qui y étaient renfermés.

(1) Sap. X, v. 4.

N° 8. — Sacrifice offert à Dieu par Noë, et signe de l'alliance que le Seigneur fait avec lui (1). — Le premier soin de Noë fut d'offrir un sacrifice au Seigneur, qui agréa son holocauste, comme un doux parfum, avec les sentiments de reconnaissance du second père du genre humain. Toute la terre n'était qu'une solitude, dit l'auteur des *Elévations* (2), les maisons et les villes étaient renversées ; il n'y avait d'animaux que ce qu'il en avait conservé ; des autres il n'en voyait que les cadavres. Sa famille subsistait seule, et l'eau avait ravagé tout le reste. Il charge l'autel dressé au Seigneur de toute sorte d'animaux purs, oiseaux et autres, et offre à Dieu son holocauste. Il ne dit pas en son cœur par une fausse prudence : il nous reste peu d'animaux, il faut en ménager la race, il savait bien qu'on ne perdait pas ce que l'on consacrait à Dieu, et que c'était au contraire attirer sa bénédiction sur le reste : « Je ne maudirai plus la terre à cause des hommes, dit le Seigneur, car l'esprit et la pensée du cœur humain sont enclins au mal dès la jeunesse ; donc, je ne frapperai plus tout être vivant comme je l'ai fait. » Paroles étonnantes, qu'inspire à Dieu le sentiment d'une compassion profonde pour l'homme tombé ; puissance infinie de la miséricorde qui est au-dessus de toutes les œuvres du Seigneur, et qui lie en quelque sorte les mains à sa justice, parce que le juge n'a point cessé d'être père, et qu'il voit tous les hommes revêtus des mérites et du sang de son Fils, comme s'ils brillaient déjà des couleurs de l'arc-en-ciel de la paix.

Aussi toutes les bénédictions viennent-elles à la suite de ce serment libérateur et de cette alliance nouvelle que Dieu frappe avec Noë, avec toute sa race, et, comme il le dit lui-même avec tous les animaux. Dieu bénit Noë et ses enfants, qu'il invite à croître et à mul-

(1) *Gen. VIII*, IX. — (2) VIII[e] Semaine. VI[e] Elévation, p. 191.

tiplier, sur la face renouvelée de la terre. Il confirme l'empire de l'homme sur les animaux, qui, même après la chute d'Adam, reconnaissent leur maître par leur tremblement, et se dérobent à ses regards dans les ténèbres de la nuit : la chair de ces animaux est livrée à l'homme en nourriture, aussi bien que les légumes des champs ; mais l'horreur du sang humain versé par le premier fratricide, entraîne la défense de manger celui des animaux ; ainsi est proclamé le respect de la vie de l'homme, qui est une créature faite à l'image de Dieu, et son sang criera vengeance, comme celui d'Abel. L'arc-en-ciel, formé par une pluie douce, rayonnant des plus vives couleurs, soit qu'il parût pour la première fois peint sur des nuages fournis par les eaux du déluge, soit qu'il eût déjà été vu, et que Dieu en fît seulement un nouveau signal de sa clémence, est établi dans l'atmosphère comme un signe ou un sacrement éternel de l'alliance de miséricorde et d'amour ; et cette alliance embrasse l'universalité des hommes et des temps, et fait participer les animaux et tout ce qui a vie aux bienfaits de la promesse.

Mais la leçon du déluge est bientôt oubliée dans la race impure et maudite de Chanaan, qui justifie par sa perversité le précepte d'extermination porté contre elle. Le péché de Cham, qui s'est raillé de l'ivresse involontaire de son père et de sa nudité, retombe sur sa postérité par Chanaan. Nemrod, descendant de Cham, ce robuste chasseur, qui passa selon quelques uns pour avoir été le fondateur de la tour de Babel, fait revivre Caïn, le fondateur de la cité terrestre et le meurtrier de son frère ; il couvre d'un nom pompeux ses homicides projets. Le dessein d'élever jusqu'au ciel une tour ambitieuse est aussitôt confondu que formé. C'est l'orgueil qui divise les langues et les cœurs ; c'est la charité de l'Évangile qui rétablira l'unité des nations. L'antique et primordiale unité du

langage favorisait l'unité de religion ; elle nous explique plus facilement la conservation des vérités révélées, et la mémoire des grands événements historiques perpétuée dans la famille des patriarches, jusqu'à la construction de la tour de Babel, grâce surtout à la longévité des hommes. Noë vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge.

Ce grand fait de la conservation du genre humain par Noë et sa famille s'est transmis de peuple en peuple, et de génération en génération.

Si l'Égypte a paru jusqu'ici plus avare de ses témoignages ou moins précise en faveur du déluge, la Chaldée abonde en documents, aussi précieux par leur clarté que par leur antiquité.

N° 9. — Le déluge et la tradition chaldéenne. — Sous Noë, le dixième patriarche selon la Bible ; sous Xisuthrus, le dixième roi antédiluvien, d'après la tradition chaldéenne, eut lieu le déluge. « La tradition du déluge est la tradition universelle par excellence, parmi toutes celles qui ont trait à l'histoire de l'humanité primitive » (1).

« C'est sous Xisuthrus, dit Bérose, qu'arriva le grand déluge, dont l'histoire est rapportée dans les documents sacrés. Cronos lui apparut dans son sommeil et lui annonça que le 15 du mois de *Dœsius* tous les hommes périraient par un déluge. Il lui ordonna de construire un navire et d'y monter avec sa famille et ses amis les plus chers ; de déposer dans le navire des provisions pour la nourriture et la boisson, et d'y faire entrer les animaux, volatiles et quadrupèdes, enfin de tout préparer pour la navigation.... Xisuthrus obéit et

(1) M. F. Lenormant. *Essai de Commentaire*, p. 266. — *Manuel d'Histoire* (3me édit.), t. 1, p. 20. — *Revue des Quest. hist.*, t. xiii, p. 394. — *La Bible et les Découvertes modernes*, par M. l'abbé Vigouroux, t. 1, p. 178.

construisit un navire long de cinq stades et large de deux ; il réunit tout ce qui lui avait été prescrit, et embarqua sa femme, ses enfants et ses amis intimes. Le déluge étant survenu et bientôt décroissant, Xisuthrus lâcha quelques uns des oiseaux. Ceux-ci, n'ayant trouvé ni nourriture ni lieu pour se poser, revinrent au vaisseau quelques jours après. Xisuthrus leur donna de nouveau la liberté ; mais ils revinrent encore au navire avec les pieds pleins de boue. Enfin, lâchés une troisième fois, les oiseaux ne retournèrent plus. Alors, Xisuthrus comprit que la terre était découverte ; il fit une ouverture au toît du navire, et vit que celui-ci était arrêté sur une montagne. Il descendit donc avec sa femme, sa fille et son pilote, adora la terre, éleva un autel, et y sacrifia aux dieux ; à ce moment il disparut avec ceux qui l'accompagnaient.... Du vaisseau de Xisuthrus, qui s'était enfin arrêté en Arménie, une partie subsiste encore dans les monts Gordyens, en Arménie, et les pèlerins en rapportent l'asphalte qu'ils ont raclé sur les débris ; on s'en sert pour repousser l'influence des maléfices. »

Sauf la couleur mythologique, la ressemblance ne saurait être plus frappante entre Moïse et Bérose, et elle accuse une même source traditionnelle, quoique l'historien chaldéen ait omis la cause morale du déluge, occasionné par la perversité des hommes. La plupart des détails sont identiques : l'ordre de construire un navire pour échapper à l'inondation universelle, l'introduction de toutes les espèces d'animaux dans l'arche ; l'envoi, à la fin du déluge, de plusieurs oiseaux, revenant une première et une seconde fois, et enfin ne retournant plus, etc. Il n'y a pas jusqu'aux amulettes, faites avec l'asphalte raclé sur les débris du navire de Xisuthrus (1), qui ne rappellent le récit de la Genèse,

(1) Nom de Xisuthrus, expliqué par M. Lenormand, *Essai de Commentaire*, 296.

où nous lisons que l'arche était enduite de bitume à l'extérieur et à l'intérieur. La Bible nous apprend que l'arche « se reposa sur les montagnes de l'Ararat », et Bérose raconte que le vaisseau de Xisuthrus s'arrêta en Arménie.

Le fragment de Bérose, que nous venons de citer, est connu depuis longtemps, ainsi qu'une foule d'autres témoignages tirés de la tradition des différents peuples en faveur du déluge. Il n'en est pas ainsi d'un récit analogue, fourni par les textes cunéiformes dont nous avons déjà parlé, découvert dans les tablettes d'Assurbanipal, et traduit récemment par M. Georges Smith, attaché au *British Museum*. Bérose nous assurait qu'il avait puisé dans les bibliothèques de son pays les éléments de son histoire. Il ne sera plus permis sur ce point d'émettre le moindre doute. Comme on devait s'y attendre, la narration cunéiforme, plus ancienne que celle de Bérose, se rapproche davantage de la narration biblique. Du reste, ces tablettes sont des copies exécutées par l'ordre de ce roi Assurbanipal, dans le VII^e^ siècle avant notre ère, sur un original très-ancien qui existait dans la ville d'Erech, cité savante de la Chaldée. La date de l'original n'est point connue ; cependant M. Georges Smith n'hésite pas à la faire remonter au moins dix-sept siècles avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à une époque antérieure à Moïse. Quoi qu'il en soit de cette prodigieuse antiquité, le poëme, transcrit par les scribes assyriens, est l'histoire épique d'un héros appelé par M. Smith *Izdubar*, auquel Sisit, ou Sisithrus, le Noë chaldéen raconte l'histoire du déluge, dont nous relevons seulement les principaux traits. Il est facile au lecteur de comparer ce récit avec celui de la Bible.

« Sisit en ces termes parla à Izdubar : Je te révélerai, Izdubar, l'histoire cachée, et je te ferai connaître la sagesse des dieux.

Une tempête..... leur dieu, les grands dieux, Anu,

Bel, Adar révélèrent leur volonté... Dieu me parla ainsi :

« Fais un grand vaisseau pour toi. Je détruirai les pécheurs et la vie.... Fais y entrer la semence de vie pour les préserver tous (les êtres). Le vaisseau que tu construiras, tant de coudées seront la mesure de sa longueur, et tant de coudées celle de sa largeur et de sa hauteur ; lance-le sur l'abîme.

« Je compris et dis : Ao, mon Seigneur, ce que tu m'as commandé, je l'accomplirai, cela sera fait.... Je plaçai son toit dessus.... je l'entourai.... ses planches en lui laissaient entrer les eaux.... je fis des fissures et des trous... je versai à l'extérieur trois mesures de bitume, je versai trois mesures de bitume à l'intérieur.... Tout ce que je possédais des semences de la vie, je le réunis ; je fis entrer le tout dans le vaisseau ; je fis entrer dans le vaisseau tous mes serviteurs mâles et femelles, les animaux des champs et les jeunes gens de l'armée, tous je les fis entrer.

« *Samas* (le dieu du soleil) fit une inondation et il parla, disant dans la nuit : « Je ferai pleuvoir du ciel abondamment ; entre au milieu du vaisseau et ferme la porte. » Il souleva l'inondation.... Dans ce jour, je célébrai sa fête..... j'étais en crainte.

« J'entrai au milieu du vaisseau et fermai la porte. Pour guider le vaisseau, je confiai à Buzursadirabbi le pilote, je confiai la demeure à sa main. Le déchaînement d'une tempête dans la matinée s'éleva, de l'horizon du ciel fondit, large et immense. Bin (le dieu de la tempête) tonna... L'inondation de Bin atteignit le ciel. La terre brillante fut changée en un abîme ; cela balaya la surface de la terre... cela détruisit toute vie de la face de la terre. La forte tempête sur le peuple atteignit jusqu'au ciel ; le frère ne vit plus son frère... Dans le ciel les dieux craignirent la tempête et cherchèrent un refuge... Les dieux, comme des chiens cachant leurs queues, se couchèrent à terre... Les dieux, sur leurs

siéges, étaient en lamentation ; leurs lèvres étaient closes à cause du mal qui venait. Six jours et six nuits se passèrent ; le vent, la tempête et l'orage surmontèrent tout. Le septième jour, dans sa course, se calma l'orage, et toute la tempête, qui avait détruit comme un tremblement de terre, s'apaisa. Il fit sécher la terre, et le vent et la tempête finirent.

« Je fus porté à travers la mer. L'auteur du mal, et tout le genre humain qui avait tourné au péché, leurs corps flottaient comme des roseaux. J'ouvris la fenêtre et la lumière entra au-dessus de mon refuge, et dans mon refuge vint la paix. Je fus porté sur le rivage à la limite de la mer. De douze coudées elle était montée au-dessus de la terre. Au pays de Nizir alla le vaisseau ; la montagne de Nizir arrêta le vaisseau et il ne put passer au-dessus. Le septième jour, j'envoyai dehors une colombe et elle partit. La colombe alla et chercha et elle ne trouva pas une place de repos et elle revint. J'envoyai dehors un corbeau et il partit. Le corbeau alla, vit les corps sur les eaux et il les mangea, erra au loin et ne revint pas. J'envoyai dehors les animaux aux quatre vents.

« Je versai une libation, j'élevai un autel sur le pic de la montagne... Les dieux se réunirent à sa conflagration ; les dieux se réunirent au-dessus du sacrifice. Anciennement aussi, le grand Dieu, dans sa course, avait créé la grande lumière d'Anu (ou plutôt du ciel). En ces jours je priai que pour toujours je n'eusse pas à souffrir... Bel avait voué tout mon peuple à l'abîme depuis longtemps... Ao ouvrit la bouche et parla au guerrier Bel : « Toi, prince des guerriers, quand tu étais irrité, tu as fait une tempête. Le pécheur a fait son péché ; celui qui a fait le mal a fait le mal ; que ceux qui sont élevés ne soient pas brisés... Au lieu que tu fasses désormais une tempête, que les lions s'accroissent et que les hommes soient réduits... Au lieu

que tu fasses une tempête, que la peste s'accroisse et que les hommes soient détruits... » Quand son jugement fut accompli, Bel entra au milieu du vaisseau, il prit ma main et me conduisit dehors, il me conduisit dehors, il me fit conduire ma femme à mon côté. Il purifia le pays, il établit un pacte et conduisit le peuple. »

La traduction de ce récit curieux du déluge, que nous ne faisons qu'abréger, ne peut être contrôlée que par les assyriologues, après la publication du texte cunéiforme des tablettes. Mais ce fragment suffit à mettre en lumière le récit véridique de la Bible, en tenant compte des couleurs et des exagérations de la poésie dans la description chaldéenne. Le déluge, envisagé dans l'inscription de Sisit, comme un châtiment du péché des hommes, est le trait saillant de ce tableau, et le point capital omis dans les fragments de Bérose. Les détails qui se rapportent aux dimensions de l'arche, à la date de l'inondation et à la durée du déluge, aux oiseaux envoyés hors de l'arche et au lieu précis où elle s'arrêta, sont des points secondaires qui peuvent offrir des divergences plus ou moins sensibles; mais rien n'est plus frappant que la parfaite analogie de tous ces traits ensemble reproduits dans le récit de Moïse. Les trois documents racontent de la même manière l'élévation de l'autel et l'oblation du sacrifice offert à la divinité par l'homme sauvé de l'inondation. La *Genèse* et la *Tablette de Ninive* parlent l'une et l'autre de l'alliance faite entre Dieu et l'homme. La première dit très-clairement, la seconde d'une façon un peu vague, que Dieu promit à l'homme de ne plus envoyer le déluge sur la terre. En un mot, malgré la conformité des deux narrations, nous rencontrons assez de diversité pour reconnaître que nous sommes en présence de deux traditions distinctes.

N° 10. — Les patriarches après le déluge et la Chronologie de la Bible. — C'est à Sem que paraît avoir été confié, plus spécialement après Noë, le dépôt de la doctrine touchant le vrai Dieu et le culte à lui rendre. Ce dépôt précieux se conserva dans sa famille, ainsi que les vieilles traditions plus ou moins altérées chez les autres peuples. Noë avait vécu avec Mathusalem, qui était né, comme on le voit plus haut, du vivant d'Adam. La vie des patriarches commence à décroître après le déluge : Noë, qui appartient aux deux époques, atteignit l'âge de 950 ans ; son fils Sem ne vécut que 600 ans.

Dans ce renouvellement de la terre, qui sortait encore une fois du sein des eaux, il demeurait, dit Bossuet (1), une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature était plus forte et plus vigoureuse ; par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle renfermait furent altérés ; l'air chargé d'une humidité excessive fortifia les principes de la corruption ; et la première constitution de l'univers se trouvant affaiblie, la vie humaine, qui se poussait jusques à près de mille ans, se diminua peu à peu : les herbes et les fruits n'eurent plus leur première force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Quoi qu'il en soit de cette explication en elle-même, Bossuet en suggère une autre digne de son génie et de sa foi : « La mort qui s'avançait fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte ; et comme tous les jours ils s'enfonçaient de plus en plus dans le crime, il fallait qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice. »

(1) *Disc. sur l'Hist.*, II^e^ part., 170.

Sur l'âge des patriarches postdiluviens, et sur l'enchaînement de ces différentes générations dont la vie est décroissante, se fonde la chronologie de la seconde période, dont les divergences ressemblent à celles de la première. Ainsi, d'après l'hébreu, Arphonat naquit 2 ans après le déluge, et à 35 ans il devint père de Salé ; Salé en avait 30 quand naquit Heber ; celui-ci 34 à la naissance de Phaleg, et Phaleg 30 à celle de Reu. Reu engendra Sarug à 32 ans ; Sarug engendra Nachor à 30 ans ; Nachor, Tharé à 29 ans ; Tharé avait 70 ans quand naquit Abraham, et celui-ci atteignait l'âge de 75 ans lorsque Dieu lui ordonna de sortir de la Chaldée. Ces nombres réunis ne donnent que 367 ans.

Ce résultat, comme on l'a remarqué (1), est absolument inadmissible, non seulement si l'on tient compte des découvertes faites depuis un demi-siècle, en Égypte surtout, mais encore si l'on s'arrête aux seuls faits énoncés par la Bible. Car la Genèse nous apprend entre autres choses qu'à la naissance de Phaleg les hommes s'étaient séparés, parce que leur multitude ne leur permettait plus de subsister dans les plaines si fertiles de la Chaldée. Il fallait donc que, dans un espace de cent ans les quatre couples sortis de l'arche, ou seulement les trois enfants de Noë qui propagèrent alors le genre humain eussent donné le jour à des multitudes vraiment considérables. Ce fait contenu dans les limites d'un siècle, et les explications que cherchent à en donner les partisans du texte hébreu pris à la lettre, au sujet du nom de Phaleg et de la séparation des peuples, laissent subsister la difficulté toute entière.

L'addition du nombre 100, comme nous le lisons dans le grec et le samaritain, en exceptant seulement le personnage de Tharé, uni à celui d'Abraham, réta-

(1) *Études littér.* février 1872, p. 211.

blit entre les trois listes généalogiques, à un seul nom près, la même série de chiffres :

2, 135, 130, 134, 130, 132, 130, 179, 70 et 75.

Le seul chiffre des années de Nachor reste discordant entre celui des Septante que nous venons d'écrire, 179, celui du Pentateuque samaritain, 79, et l'addition faite à l'hébreu qui porte le chiffre à 129. Le nombre des années de Tharé et d'Abraham, étant partout le même dans les trois listes, ne doit pas être changé; c'est ce que demande, au reste, l'ordre et la vraisemblance des faits racontés dans la *Genèse*. En effet, si l'on suppose qu'Abraham soit né d'un père âgé de 170 ans, comment à 100 ans se serait-il trouvé trop vieux pour avoir un fils? La difficulté particulière, tirée de l'insertion du nom de Caïnan entre Arphaxad et Salé, dans les Septante et dans saint Luc, est un point de discussion, laissé encore à la critique et que nous négligeons en ce moment. Ainsi, sans tenir compte du nom de Caïnan qui manque dans le texte primitif, dans le samaritain, dans les versions syriaque, arabe, chaldaïque, etc., nous avons pour la durée de cette seconde période 1,067 ans, que nous pouvons ajouter aux 2,242 de la première période.

N° 11. — Première carte ethnographique des peuples sortis des plaines de Sennaar, où la tour de Babel est le vieux témoin de leur dispersion. (1) —La question *ethnographique* tient encore plus de place dans la Bible et offre plus de difficultés peut-être que la question *chronologique*. Le dixième chapitre de la *Genèse*, connu sous le nom de *table ethnographique*, parce qu'il nous trace le tableau de la distribution des peuples primitifs sur le globe, est une mine en quelque sorte inépuisable pour l'histoire, mais il a toujours été, comme on le sait, un sujet d'effroi pour les interprètes

(1) *Genèse*. X, XI.

de la Sainte-Écriture, à cause des difficultés dont il est hérissé, et de l'impossibilité où l'on s'est trouvé pendant longtemps d'identifier les noms hébraïques avec les noms connus (1).

Moïse commence par nommer les sept fils de Japhet, qui se disséminèrent en Europe et dans une grande partie de l'Asie, et donnèrent naissance à un grand nombre de peuples aussi variés par les mœurs et le langage que par les climats et les zônes qu'ils habitaient.

Gomer, de race japhétique, est le premier père des Cimmériens, et selon quelques-uns, des Cimbres, des Germains, etc.; dans le prophète Ezéchiel (2) Gomer désigne les pays reculés du Nord, et ses descendants *Ascénez, Riphat* et *Thogorma* rappellent les peuples établis sur les bords de la Mer Noire, dans la Chersonèse taurique ou la Crimée, dans les chaînes des monts Riphéens, dans l'Arménie et le Caucase.

Magog est la souche des peuples scythiques et désigne les Mongols, habitants de la Tartarie, et peut-être aussi les Chinois.

Madai, écrit dans les textes cunéiformes absolument de la même façon que dans la Bible, désigne la Médie, ou le peuple des Mèdes, auxquels se rattachent les Perses, et, d'une manière plus éloignée les Indiens Aryas, qui supplantèrent les enfants de Cham sur les bords du Gange.

Javan est le nom de l'Ionie ou de la Grèce dans les inscriptions de Sargon à Khorsabad et de Darius à Behistoun. Les descendants de Javan sont *Élisa,* ou les Grecs proprement dits, *Ellénés; Tharsis,* les habitants de Tarse, en Asie mineure ou de Tartesse au sud

(1) *Revue des quest. hist.* t. XIII, 416 et t. XXIII, 385. *Théâtre des événements des Divines Écritures,* par M. le Dr Gratz, etc. —(2) XXXVIII, 6.

de l'Espagne; *Cethim,* ou les Macédoniens, les îles de l'Archipel et les terres d'Italie; enfin *Dodanim,* le père des Pélages qui, des bords de l'Asie, émigrèrent vers l'Occident, et cherchèrent par l'érection d'un sanctuaire, sous le nom de *Dodone,* à conserver en divers lieux le souvenir de leurs premiers ancêtres.

Thubal, chef des *Tibaréniens,* et *Mosoch,* dans lequel on a cru reconnaître le chef des *Moscovites,* habitaient entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, c'est-à-dire à peu près dans la Géorgie actuelle et au nord de l'Assyrie.

Enfin de *Thiras* sont sortis les *Thraces.*

La *Genèse* énumère ensuite les descendants de Cham, qui peuplèrent principalement l'Afrique et une partie de la basse Asie. Les quatre fils de Cham sont Chus, Messaïm, Phut et Chanaan.

Chus est la source des Ethiopiens et des Arabes du Midi, et sa race représente l'élément de population de ces contrées qui est d'origine asiatique : ainsi le nom de Chus ou Kousch ne doit comprendre que les Abyssins et les Nubiens, étrangers à la race nègre. Nous connaissons déjà le plus célèbre de ses enfants, Nemrod, qui peupla la Babylonie et la Mésopotamie. Les autres fils de Chus, désignés par leur nom dans le X^e^ chapitre de la *Genèse,* sont les ancêtres des Éthiopiens et des Indiens primitifs, des habitants de Sobotha et de Saba dans l'Arabie méridionale, des tribus de Regma et de l'île de Daden sur les bords du golfe Persique, et de celles qui sont répandues sur les côtes orientales.

Les villes que la *Genèse* place dans le Sennaar, au temps de Nemrod, sont *Babylone,* dont la situation sur les bords de l'Euphrate a toujours été connue; *Erech* ou *Arach,* que saint Jérôme et saint Ephrem prenaient pour Edesse, quoique cette dernière ville fût située hors de la Babylonie, et que M. Oppert et quelques

autres savants croient mieux reconnaître dans Orchoë, la Warka actuelle, située sur la rive gauche du bas Euphrate, au sud-est de Babylone ; Erech paraît avoir été la nécropole de la Chaldée ; on y rencontre du moins un grand nombre d'anciens tombeaux babyloniens ; *Accad,* troisième ville dont le nom s'est conservé dans la Bible et qui est inconnue aux écrivains classiques, se rencontre à tout instant dans les inscriptions assyriennes, et désigne une ville, un pays et un peuple. M. Oppert est porté à reconnaître Accad dans la Niffar actuelle, l'ancienne Nipour, à cause de sa position et de sa haute antiquité. Elle était située au sud-est de Babylone, au nord d'Erech. La dernière ville du Sennaar, mentionnée comme faisant partie de l'empire de Nemrod est *Chalanné* (Kalné), appelée *Calno* par Isaïe (X. 9), et située, de l'avis presque unanime des exégètes et des critiques, sur la rive orientale du Tigre, dans la Babylonie, à l'endroit où s'éleva plus tard Ctésiphon, vis-à-vis de Séleucie.

La Bible achève l'histoire de Nemrod en désignant le pays d'Assur comme sa conquête, et le sens du texte paraît être celui-ci : le maître des villes de Chaldée remonte du sud vers le nord, en Assyrie, et y bâtit Ninive, Challeh et Resen : c'est là la grande cité. Avant donc que Ninive et Challeh fussent les capitales de l'Assyrie, Resen avait joué le rôle de ces grandes villes dans l'histoire de ces contrées. Mais son éclat s'est éteint dans la nuit des temps. On n'a pas même retrouvé son nom dans les textes assyriens. « Néanmoins il s'est perpétué, et nous le retrouvons, dit M. Oppert, là où nous ne l'aurions pas cherché, dans Xénophon, qui parle de *Larissa* comme d'une ancienne ville ruinée et jadis habitée par les Mèdes. *Larissa* rappelle fidèlement le nom de *Resen,* et il y a longtemps, Bochart a déjà rapproché ces deux noms avec raison. *Resen* était située entre Calach et Ninive, non sur les bords du

fleuve, mais à l'intérieur des terres, à six heures de Mespile ou de Khorsabad. »

L'auteur de la *Genèse*, après s'être étendu sur Nemrod, descendant de Chus, passe à Mesraïm et aux autres descendants de Cham. *Mesraïm* ou *Musri*, sur les monuments assyriens, indique l'Égypte et ses habitants. Les fils de Mesraïm ont eux-mêmes donné naissance à diverses tribus d'Afrique, aux Lybiens, aux habitants du désert de Neptys, sur la limite entre l'Asie et l'Égypte; aux habitants du district de Phaturite, la Thébaïde d'Égypte; aux habitants du mont Casius, vers la limite orientale de Péluse. C'est du milieu de ces tribus que sortirent les habitants de la Colchide, près du Pont-Euxin. Les Philistins paraissent, d'après la Bible, avoir la même origine, étant sortis, ainsi que les Crétois (Caphtorim) de Phétrusim et de Chasluim, enfants de Mesraïm et de Cham. Quelques auteurs, sans preuves suffisantes, les font descendre de Japhet par la race pélasgique.

Les textes cunéiformes ont souvent occasion de parler des Philistins et de leurs principales villes. Ils nous apprennent que ces ennemis des Hébreux ont été très-souvent tributaires des rois d'Assyrie, et ils confirment tout ce que nous apprend la Bible sur leur situation géographique et sur leur caractère belliqueux.

De Phut, troisième fils de Cham, descendent les Mauritaniens et les tribus du Maroc, qui portaient aussi le nom de Lybiens.

Enfin de Chanaan, la race impure et maudite, descendent les *Sidoniens*, habitants de la Phénicie; les *Hétéens*, qui désignent la contrée d'Hébron et toutes les peuplades de la Syrie répandues dans la plaine de Damas et dans la vallée de l'Oronte; les *Jébuséens*, maîtres de Jérusalem et de la contrée environnante; les *Amorrhéens*, sur le côté occidental de la Mer-Morte; les *Gergéséens*, sur la rive occidentale du

Jourdain ; les *Hévéens,* au pied de l'Hermon et du Liban, ainsi que les *Aracéens ;* les *Sinéens,* autour de la ville de Sin, au nord de Tyr et de Sidon ; les *Aradéens,* les *Samaréens* et les *Anathéens,* près des côtes et à l'intérieur de la Phénicie.

Les *Chamites,* divisés en trente peuples, se répandirent principalement dans les pays brûlants du midi. Ce qu'il y eut de plus caractéristique dans la race de Cham fut une avidité insatiable de gloire et de jouissances terrestres, jointe à une volupté cruelle et à un penchant inné pour le brigandage.

Sem, dont les descendants peuplèrent l'Asie centrale, eut cinq fils : Elam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram.

Elam est souvent cité dans les documents assyriens. Les anciens exégètes, Josèphe, Eusèbe, saint Jérôme ont cru que les Elamites étaient les Perses ; mais ceux-ci étaient de la race des Aryas ou de Japhet, tandis qu'il est ici question des fils de Sem.

Elam est non pas la Perse, mais la Susiane, comme l'indique sa position géographique dans le texte persan de l'inscription de Behistoun.

Assur est le père des Assyriens. Cette race primitive avait sans doute été conquise au temps de Nemrod, qui s'empara de l'Assyrie et y fonda plusieurs villes ; mais restée en possession de sa patrie, elle conserva un assez grand degré d'esprit national pour faire figurer au rang de ses dieux le premier de ses ancêtres.

Arphaxad engendra Salé, et celui-ci Héber, qui a donné son nom aux Hébreux. Parmi les enfants d'Héber on compte *Jectan* et *Phaleg.* Jectan, père de treize fils, devint par eux le chef de plusieurs tribus arabes.

De *Lud* tirent leur origine les *Lydiens,* en même temps que les Cariens et les Mysiens, dans l'Asie-Mineure.

Enfin, *Aram* est la souche des peuples de la Syrie et de la Mésopotamie.

Selon le langage habituel de la Bible, le nom d'Aram sert à désigner la région assyrienne qui s'étend entre l'Anti-Liban et l'Euphrate; c'était là, pour les Assyriens et les Hébreux, le pays d'Aram-Saba, fort distinct d'un autre pays d'Aram, bien plus souvent cité dans les textes cunéiformes et que la Bible nomme *Aram-Naharaïm*, c'est-à-dire Aram des *deux fleuves* ou Aram *Mésopotamienne*. Cette dernière contrée comprenait la grande île qui forme l'extrémité orientale de la région circonscrite par le cours du Tigre au nord et à l'est, par l'Euphrate au sud, et par le Shat-el-hié à l'ouest. L'Aram des deux fleuves ou le Padam-Aram du texte hébraïque de la *Genèse* n'était séparé que par le lit de l'Euphrate de la ville d'Ur, lieu natal d'Abraham. Aussi le texte mosaïque décrit-il le voyage de la terre de Chanaan au pays d'Aram, comme une marche vers le levant.

Les *Sémites*, au nombre de vingt-six peuples, reçurent pour héritage l'Asie centrale et la place d'honneur de l'ancien monde. Ils devinrent les dépositaires et les propagateurs des révélations divines qu'ils avaient mission de conserver jusqu'à la venue du Messie et qu'ils gardent encore, dans la race juive, malgré le bandeau qui les empêche de voir le sens des Écritures.

A la dispersion des peuples se rattache l'histoire de la *Tour de Babel*. Cette tour n'est pas un mythe : on en a retrouvé l'emplacement et les restes dans ces dernières années (1). A douze kilomètres au sud-est de Hillah, l'ancienne ville proprement dite de Babylone, on rencontre une énorme masse de ruines informes, composées de briques en partie vitrifiées par le feu, qui en s'éboulant ont produit de véritables collines : c'est *Birs-Nimroud*, « la tour de Nemrud, » l'antique Borsippa. On l'aperçoit bien loin au-delà de l'Euphrate,

(1) *Revue des Quest. hist.* T. XIII. 438.

dès à moitié chemin entre Bagdad et Babylone. Quand on sort d'Hillah, le Birs-Nimroud apparaît bientôt après comme une montagne qu'on semble toucher et qui recule toujours. Le Birs, dans son état actuel, a encore quarante six mètres de hauteur. Son pourtour, au niveau du sol, sans tenir compte des inégalités, est de sept cent dix mètres. Le côté sud-ouest est escarpé. On y pénètre du côté de l'est par un ravin qui monte insensiblement. Cette partie du monument est faite de briques cuites. On croirait d'abord un monceau de terre informe, mais l'examen le plus superficiel fait reconnaître sur le champ qu'on a sous les yeux une œuvre faîte de main d'homme. « Allons, avaient dit les premiers hommes après le déluge, faisons des briques et cuisons-les au feu. » Et ils eurent des briques au lieu de pierres et du bitume au lieu de mortier. La plaine de Babylone étant un terrain d'alluvion, la pierre y fait totalement défaut ; le bois même y est rare et de mauvaise qualité ; de sorte que les premiers hommes, comme plus tard les fiers conquérants qui élevèrent en ces lieux la ville la plus grande et la plus magnifique qui ait jamais existé, ne purent employer comme matériaux de leurs monuments que de l'argile.

En suivant le ravin dont nous avons parlé, on arrive d'abord à une plate-forme qui a 25 mètres de largeur sur 78 de longueur. De là, enfin, on parvient sur le haut de la colline, d'où l'œil domine la plaine entière de Babylone. Un énorme pan de mur de l'antique tour de Nabuchodonosor est encore debout ; il mesure 11 mètres et demi de hauteur, sur 8 de largeur et autant d'épaisseur. Il est construit en briques d'un rouge pâle. A la vue de ces couches de briques, qui sont encore visibles et qui se présentent, non dans une direction horizontale, mais courbées et ondulées, tourmentées par la violence de l'incendie, on se rappelle avec une émotion involontaire que ce lieu est celui-là même où

la colère divine se manifesta d'une manière terrible contre les hommes rebelles, et l'on ne considère qu'avec je ne sais quel effroi ces débris informes et gigantesques, qui ont servi peut-être à construire la tour de Babel, et qui nous donnent certainement une idée de l'état où fut la grande tour primitive, lorsque le souffle de Dieu l'eut abattue et renversée.

« La ruine de Birs-Nimroud, dit M. Oppert, à qui nous avons emprunté la description qui précède, est la plus importante de Babylone. Peu de restes de l'antiquité, nous parlant du monde entier, peuvent lui disputer la palme de la majesté sévère et inspirent un semblable intérêt, à cause des traditions qu'elle rappelle à notre mémoire. » Cependant, au milieu de ces ruines désolées brille un rayon d'espérance. Le 16 février 1865, un intrépide missionnaire, le Père carme Marie-Joseph de Jésus, a placé sur le point le plus élevé du mur, comme un symbole de paix et un gage de célestes bénédictions, une statue de la Très-Sainte Vierge, solennellement bénite à Paris par le curé de Notre-Dame-des-Victoires, pour que la Mère de Dieu prît possession de cette terre, antique témoin de la révolte des fils de la première Ève (1).

Grâce aux remarquables travaux de M. Oppert, le doute n'est plus possible sur l'emplacement de la tour de Babel, qui s'élevait à Borsippa, à l'endroit même où sont amoncelées les ruines que nous avons décrites. Borsippa, Barsip, signifie « la tour des langues. » Voici la traduction, donnée par ce savant, de la partie la plus intéressante d'une inscription de Nabuchodonosor relative à ce fait : « Le temple des sept lumières de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un roi antique (on compte de là quarante-deux vies humaines) mais il n'en éleva

(1) Ibid. p. 440.

pas le faîte. *Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre, proférant leurs paroles.* Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fondu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à le rebâtir; je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des arcades. J'ai mis la main à reconstruire la tour et à en élever le faîte; comme jadis elle dut être dans les temps éloignés, ainsi je l'ai fondée et rebâtie; comme elle dut être dans les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet (1).

Au sujet de la phrase qu'il traduisait : « Les hommes l'avaient abandonnée depuis le déluge, en désordre, prononçant leurs paroles. » M. Oppert disait : « Personne ne contestera le grand intérêt qui se rattache à cette phrase et qui fait de ce monument un des plus remarquables, sinon le plus important de tous les documents trouvés jusqu'ici. » Hâtons-nous d'ajouter que le sens donné à la phrase de Nabuchodonosor est loin d'être certain ; contesté par plusieurs assyriologues, il a été, paraît-il, abandonné par M. Oppert lui-même qui l'avait défendu. Quoi qu'il en soit, l'inscription reste avec les précieux détails qu'elle contient, et désigne ce vieux sanctuaire du dieu Bel-Merodach, avec cette consécration du temple aux *sept lumières* ou aux sept planètes, dans ce lieu nommé *Borsippa*.

L'assyriologie, en confirmant le récit de la Bible sur la tour de Babel, confirme par là même historiquement le grand fait de l'unité primitive du langage, et dans

(1) M. Oppert : *Études assyriennes*, p. 192-193.

la personne de Noë, comme dans celle d'Adam, l'unité de l'espèce humaine, malgré la diversité des races. M. Max Müller, après avoir résumé, dans ses belles leçons sur la *Science du Langage,* tous les travaux de la linguistique, conclut en ces termes : « Dans l'étonnante fécondité de la première émission des sons, et dans le triage instinctif de ces racines, que firent ensuite différentes tribus, nous pouvons trouver l'explication la plus complète de la divergence des langues, toutes issues d'une même source. Nous pouvons comprendre non seulement comment le langage s'est formé, mais aussi comment il a dû nécessairement se scinder en une foule de dialectes, et nous arrivons à cette conviction que, quelque diversité qui existe dans les formes et dans les racines des langues humaines, on ne peut tirer de cette diversité aucun argument concluant contre la *possibilité* de l'origine commune de ces langues. C'est ainsi que la science du langage nous conduit jusque sur cette cime élevée, d'où nous pouvons contempler l'aurore même de la vie de l'homme sur la terre, et où ces paroles de la *Genèse,* que nous avons si souvent entendues depuis notre enfance : « toute la terre n'avait qu'un seul langage et un seul parler, » nous offrent un sens plus naturel, plus intelligible et plus scientifique que nous ne leur connaissions auparavant (1). »

La philologie comparée a démontré isolément la parenté qui relie entre elles les différentes langues de la famille indo-européenne et de la famille sémitique, ainsi que de plusieurs branches de la famille touranienne. La science continue ses travaux et même ses découvertes dans ces champs si vastes et longtemps

(1) Max Müller *Science du Langage.* Traduct. Harris, 1re éd., 426 ; 2e éd., 495.

inexplorés ; et la vraie science, comme on l'a dit, rapproche de la religion ; « peu de science éloigne de la religion, et beaucoup de science y ramène (1).

CHAPITRE IIIe

ABRAHAM, LE PÈRE DES CROYANTS, ET LES PATRIARCHES DU PEUPLE ÉLU.

N° 12. — Vocation d'Abraham, tige de la nation sainte (1921) (2). — La vocation d'Abraham est le grand événement qui ouvre le troisième âge, quatre cent vingt-six ans après le déluge.

Lorsque la tradition des vérités saintes commence à s'altérer dans les familles dispersées et dans le langage confus des peuples, le Seigneur choisit son serviteur Abraham, comme autrefois Noë, pour sauver d'un second naufrage la croyance au Dieu créateur et rédempteur du monde. « Représentez-vous donc le monde encore nouveau, dit Bossuet (3), et encore pour ainsi dire tout trempé des eaux du déluge, lorsque les hommes si près de l'origine des choses n'avaient besoin, pour connaître l'unité de Dieu et le service qui lui était dû, que de la tradition qui s'en était conservée depuis Adam jusqu'à Noë. Tel est le premier état de la religion qui dura jusqu'à Abraham, où pour connaître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avaient à consulter que leur raison et leur mémoire. Mais la raison était

(1) *Discours sur les rapports de la science et de la Religion*, par le cardinal Wiseman, t. 1, 19. — (2) *Gen.* XII, XIII. — (3) *Disc. sur l'Hist. univ.* IIe parlie, p. 176, T. XIV, édit. Gauthier.

faible et corrompue ; et à mesure qu'on s'éloignait de l'origine des choses, les hommes brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Les enfants indociles ou mal appris n'en voulaient plus croire leurs grands-pères décrépits, qu'ils ne connaissaient qu'à peine, après tant de générations ; le sens humain abruti ne pouvait plus s'élever aux choses intellectuelles, et les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyaient, l'idolâtrie se répandait par tout l'univers. L'esprit qui avait trompé le premier homme goûtait alors tout le fruit de sa séduction, et voyait l'effet entier de cette parole : « Vous serez comme des dieux ». Dès le moment qu'il la proféra, il songeait à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissait. Les hommes, ensevelis dans la chair et le sang, avaient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine, qui se soutenait par sa propre force, mais qui brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisait adorer toutes les choses où il paraissait quelque activité et quelque puissance. Ainsi, le soleil et les astres qui se faisaient sentir de si loin, le feu et les éléments dont les effets étaient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérants qui pouvaient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes portèrent la peine d'être soumis à leurs sens : les sens décidèrent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adore sur la terre. »

C'est au milieu de cette confusion plus grande et plus profonde que celle de la tour de Babel, qu'il plût à Dieu d'appeler d'en haut son fidèle serviteur Abraham, dans la famille duquel il voulait établir son culte, et conserver l'ancienne croyance au dogme de la création

et à celui de la Providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Abraham, surnommé le *Père des croyants,* se montra jusqu'à la fin digne de la haute mission qu'il avait à remplir, et dans les épreuves de sa vie domestique, et dans le rôle politique de chef de tribu, et surtout dans l'adhésion ferme et généreuse aux divines promesses.

Abram, dont le nom qui signifie *père élevé,* fut changé plus tard, après le pacte de la circoncision, en celui d'Abraham, *père de la multitude* ou *des peuples,* était issu de Sem par Héber. Il habitait avec Tharé, son père, et ses deux frères Nachor et Aran, la ville d'Ur, en Chaldée, où il avait épousé Sara, ou Saraï, femme d'une rare beauté, mais stérile. Loth était fils d'Aran qui mourut en Chaldée; Nachor, père de Batuel, fut l'aïeul de Laban. Cette famille, riche en troupeaux, était plus riche encore des biens célestes, plus versée dans la connaissance du vrai Dieu que dans toutes les sciences des Chaldéens, où l'on dit qu'excellait Abraham, et plus fidèle au culte de ses pères. Mais entre tous les siens, Abraham se distinguait par sa piété et la droiture de son cœur. Le Seigneur lui apparut en songe et lui ordonna de sortir du pays de Chaldée pour aller s'établir dans la terre de Chanaan.

La Chaldée, assignée pour patrie au fils de Tharé, était située au sud de Babylone, dans la partie arrosée par le bas Euphrate et limitrophe du golfe persique. Ur en Chaldée, *Ur Kesdim,* d'après les renseignements de nos assyriologues, sir Henry Rawlinson et M. Oppert, occupait le terrain où s'élève aujourd'hui la ville de *Mughéir,* « la ville de l'asphalte », ainsi nommée parce qu'on y rencontre à chaque pas de vieux débris de briques réellement couverts de bitume. Lorsque le voyageur descend le cours de l'Euphrate, à peu près à moitié distance entre Babylone et l'embouchure du fleuve dans le golfe persique, il remarque à l'ouest, sur une

légère élévation, un monceau de ruines qui attestent l'ancienne splendeur de la ville de Chaldée. Ces ruines forment un ovale de près d'un kilomètre de longueur sur sept hectomètres de largeur, et sont entourées d'une enceinte bâtie d'abord par le roi Uruk, assez bien conservée. C'est là que le saint patriarche entendit le premier appel du Seigneur (1).

Abraham, prêt à quitter son pays, sur la parole de Dieu, sans même savoir quel chemin prendre, eut bientôt persuadé à Tharé, son père, de partir avec lui, Sara, sa femme, Loth, son neveu, et toute leur maison. Il fit ainsi cent lieues, vivant sous des tentes, songeant à la patrie céleste au milieu de ce long pèlerinage, et changeant souvent d'habitation, comme font encore les Arabes; il s'arrêta enfin à Haran, appelée Charran par les *Actes des Apôtres* (2), Carrhæ, par les Grecs et les Latins, et qui est devenue célèbre dans l'histoire profane par la victoire que les Parthes remportèrent sur le Romain Crassus. Cette ville est le point d'intersection où se croisent les routes qui conduisent les caravanes aux gués de l'Euphrate d'une part, aux gués du Tigre de l'autre. Quoi qu'il en soit, ce n'était point là qu'Abraham devait trouver l'héritage qui lui était destiné.

Dieu se manifesta donc de nouveau à lui en ce pays, et ce n'est qu'à cette dernière époque qu'on fixe la vocation d'Abraham, celle de son départ de la Chaldée n'étant point assignée (3).

« Je ferai, lui dit le Seigneur, sortir de vous un grand peuple ; je vous bénirai, je rendrai votre nom célèbre, et tous les peuples de la terre seront bénis en vous. » La foi d'Abraham était simple et soumise : il n'hésita pas, et toujours accompagné de Sara, sa femme, et de Loth, son neveu, il reprit la route de Chanaan, sur

(1) *La Bible* etc., par M. Vigouroux, I, 295. — (2) VII, 4. — (3) An du monde 2083. — Avant J.-C. 1921.

l'ordre du Seigneur. Tharé, son père, était mort à Haran, âgé de 205 ans ; Abraham lui-même en avait alors 75. Il arriva ainsi à Sichem, où Dieu lui fit connaître que cette terre était réservée à sa postérité. De là il vint à Béthel, et dans l'un et l'autre lieu, il consacra un autel au Seigneur.

Son séjour en Égypte l'y rendit célèbre, lorsqu'il y passa pour chercher des secours contre la famine qui désola la terre de Chanaan. Il en habitait alors la partie la plus méridionale, et n'était pas fort éloigné de la basse Égypte, dont Tanis était la capitale. Les Sémites qui y régnaient, après avoir chassé les princes successeurs de Ménès, sont connus dans l'histoire profane sous le nom de *rois-pasteurs*. L'impression que fit la beauté de Sara sur le Pharaon d'Égypte ne servit qu'à mettre au grand jour la tendresse d'Abraham pour son épouse, sa confiance en Dieu, et la protection de Dieu sur lui. Du reste, selon la remarque de saint Ambroise, ces pérégrinations du serviteur de Dieu avaient le double but de l'exercer, comme *un athlète,* aux durs combats de la vie, et de le montrer aux peuples comme un *prophète* et un *apôtre* de la vérité, un de ces oints du Seigneur auxquels Dieu défend de toucher.

Abraham, étant rentré dans le pays de Chanaan, s'avança jusqu'à l'orient de Béthel (maison de Dieu), où il avait campé et dressé un autel avant son voyage d'Égypte ; et il y invoqua le nom du Seigneur. Il était très-riche en troupeaux, en esclaves, en or et en argent. Loth, qui était avec lui, possédait aussi de grandes richesses, en sorte que le pays où ils étaient ne pouvait nourrir les troupeaux de l'un et de l'autre. Il y eut même des querelles entre les pasteurs d'Abraham et ceux de Loth. Abraham dit donc à son neveu : « Qu'il n'y ait point, je vous prie, de contestation entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens, parce que nous sommes frères. Voilà toute la terre devant vos yeux ;

retirez-vous, je vous prie, d'auprès de moi. Si vous allez à la gauche, je prendrai la droite ; si vous choisissez la droite, j'irai à la gauche. »

Loth, attiré par les rives fertiles du Jourdain, se retira vers l'Orient, où florissaient alors Sodome et Gomorrhe, villes trop fameuses par la dépravation de leurs habitants. Abraham demeura dans la contrée où il se trouvait établi. Et Dieu lui dit : « Levez les yeux, et du lieu où vous êtes, regardez au Septentrion et au Midi, à l'Orient et à l'Occident ; car je vous donnerai, à vous et à votre postérité, pour jamais, tout ce pays que vous voyez. Je multiplierai votre race comme la poussière de la terre. Partez et parcourez toute l'étendue de ce pays ; car je vous le donnerai. » Abraham, repliant ses tentes, quitta le lieu où il était, et s'en alla camper dans la vallée, près de ce fameux chêne de Membré qui existait encore, au témoignage de saint Jérôme, dans les premiers siècles du christianisme et qui tomba de vétusté sous le règne de Constance. Ce campement n'était qu'une habitation passagère ; car Dieu, comme il est marqué au livre des Actes (1), ne donna aucun fonds à son serviteur, pas même un pied de terre, dans ce pays dont on lui promettait la possession.

N° 13. — Caractère d'Abraham, chef de tribu, aussi vaillant au combat qu'il se montre reconnaissant à Dieu de la victoire ; noble et désintéressé envers ses alliés, et généreux envers ses hôtes (2). — Cependant une guerre éclate dans le pays où Loth s'était fixé. Le roi d'Elam, Chodor-Lahomor, probablement le chef de la dynastie mède de Chaldée, qui s'intitule dans les monuments : « le ravageur de l'Ouest », vint avec ses trois rois tributaires ou vassaux : Amraphel, roi de *Sennaar*, Arioch, roi

(1) VII, 5. — (2) *Gen.* XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX.

de *Pont*, ou d'Ellassar, en Mésopotamie, et Thargal, roi de *Gutium*, ou du désert qui s'étend entre l'Euphrate et la Syrie ; ce conquérant, qui régnait de la Susiane à la Méditerranée, marcha contre les cinq rois de *Sodome*, de *Gomorrhe*, de *Seboïm*, de *Ségor* et d'*Adama*, qui, après avoir reconnu sa suprématie pendant douze ans, avaient fait défection et refusé le tribut.

La grande bataille, la première en Palestine qu'enregistrent nos livres saints, fut livrée dans la vallée de Siddim. La défaite des Chananéens fut complète ; deux de leurs rois sur cinq restèrent parmi les morts. Le *ravageur de l'Ouest* balaya tout sur son passage, depuis le Nord, à l'est du Jourdain, Jusqu'à Pétra, au sud, et le désert des Amalécites, à l'ouest. Chodorlahomor pilla le pays et fit des prisonniers. Il emmenait déjà Loth et sa famille parmi les captifs ; mais Abraham, toujours plein d'une tendre affection pour son neveu, le secourut et le délivra, en se jetant sur le roi vainqueur, qu'il surprit au milieu de la nuit ; et, à la tête de trois cent dix-huit de ses braves serviteurs et de quelques alliés fournis par les tribus du désert, il mit en déroute le *ravageur de l'Ouest*, recouvra les prisonniers et tout le butin fait à Sodome (1).

Ici nous apparaît dans Abraham le *chef politique de tribu*, que les historiens de Syrie ont fait roi de Damas, et que les souvenirs des populations de l'Orient nous représentent comme le souverain du pays d'alentour. Le désintéressement de ce grand homme égale son courage, et la fierté du prince ne le cède qu'au pieux sentiment de reconnaissance, avec laquelle il offre la dîme du butin à Melchisédech, prêtre du Très-Haut, qui le bénit. Quand le roi de Sodome veut abandonner

(1) *La Bible et les découvertes mod.*, *par* M. F. Vigouroux, t. 1, 369.

tout ce qu'il possède lui-même à son libérateur, le héros lui répond, avec un mélange de franchise et de noblesse : « Mon Dieu, devant qui je lève la main, est témoin de mon serment, je jure par le Dieu Très-Haut, Seigneur du ciel et de la terre, je ne recevrai rien de vous, pas même un fil ou un cordon de chaussure, et vous ne direz jamais : « J'ai enrichi Abraham. » Il ne consent à faire une exception que pour la nourriture que ses gens ont prise, et pour la part du butin qui revient à Aner, à Escol et à Mambré, ses alliés. Le courage et le désintéressement du chef de tribu n'ont d'égal que la générosité de son âme et la douceur de ses mœurs hospitalières.

L'amour de l'hospitalité lui fera épier un jour, pendant les ardeurs de la canicule, les pas des voyageurs, lorsqu'il se tient assis à la porte de sa tente et qu'il interroge de ses yeux le désert, pour y découvrir, vers l'heure de midi, ceux qui seraient fatigués de la route et qui auraient besoin de fraîcheur et de repos. Le ciel se charge de lui envoyer et de lui donner des hôtes, et il court au devant d'eux, se prosterne jusqu'à terre, et leur dit en s'adressant au premier : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ne passez pas la maison de votre serviteur. » Puis, s'offrant à laver les pieds aux trois voyageurs, et à leur servir une bouchée de pain pour réparer leurs forces, pendant qu'ils se reposent sous l'arbre, lui, s'en va donner ordre à Sara de pétrir vite trois mesures de farine, et de faire cuire les pains sous la cendre. Il vole à son troupeau, choisit un veau très-tendre et le plus excellent, le remet à l'un des serviteurs, qui se hâte de l'apprêter. Abraham prend aussi du beurre et du lait pour accompagner le mets principal ; et lorsque le veau tout entier est servi sur la table, le maître du festin fait asseoir les convives, et se tient debout, devant eux, sous l'arbre (1).

(1) La Bible etc., par M. F. Vigouroux, I. 378.

Après ce repas, où les lois de l'antique hospitalité sont si bien observées, vient, de la part du Seigneur la promesse d'un fils, qu'Abraham déjà vieux engendrera et verra naître de Sara, vieille aussi et longtemps stérile. Une année encore et le rire furtif de Sara, reprise par l'ange de sa défiance et de son mensonge, se changera en une joie non dissimulée, que la naissance et le nom d'Isaac rendront perpétuelle.

Mais un autre secret pesait en quelque sorte à Dieu, qui ne peut le cacher à son serviteur. C'est la vengeance qu'il s'apprête à faire éclater sur Sodome, dont le péché est monté jusqu'à son comble. Les deux anges se sont déjà éloignés pour visiter la ville coupable : Abraham reste encore en présence du Seigneur, et s'approchant de celui qu'il vient de recevoir comme un hôte ; « Perdrez-vous, lui dit-il, le juste avec l'impie ? Ne pardonnerez-vous pas à la ville à cause des justes, s'il y en a cinquante ? Non jamais vous ne confondrez l'innocent avec le coupable, vous, Seigneur, qui êtes le juge de toute la terre. » Et continuant avec cette respectueuse liberté d'un homme admis à la familiarité de son Dieu, tout en se reconnaissant cendre et poussière : « S'il en manquait cinq sur cinquante, perdriez-vous toute la ville, pour cinq justes de moins ? » « Mais s'il y a seulement quarante justes, que ferez-vous ? » Le saint patriarche s'enhardit, et priant le Seigneur de ne se point fâcher, il réduit le nombre en proportion plus forte, et finit par obtenir grâce, si dix justes seulement se trouvent dans la ville. Les dix justes ne s'y trouvèrent pas.

Loth, le neveu d'Abraham, sera seul arraché à la ruine de Sodome, et devra la vie au serviteur de Dieu, qui lui avait déjà rendu la liberté. Délivré, en considération d'Abraham, et par la main des anges, Loth fuyait avec sa femme et ses deux filles, sous l'expresse défense de ne point regarder derrière eux, afin de se

dérober au plus vite à l'imminence du fléau ; mais effrayée du bruit et des cris qui partaient de Sodome ravagée par les flammes, la femme de Loth retourna la tête, et paya de sa vie sa désobéissance et son retardement. Enveloppée de ces vapeurs pénétrantes dont l'air était embrasé, elle fut changée, à l'instant, en statue de sel, et ce monument d'une âme incrédule est demeuré, dit l'auteur de la *Sagesse* (1) comme un signe et une leçon pour les siècles à venir. Loth, avec cette foi chancelante, qui lui fit demander à se réfugier dans Ségor, ne s'y crut pas encore en sûreté, malgré la parole de l'ange, et se retira dans une caverne des montagnes voisines. Abattu par le malheur, et trompé par ses deux filles qui le firent tomber l'une et l'autre dans un inceste involontaire, il devint le père de Moab et d'Ammon, deux peuples ennemis des enfants d'Israël.

N° 14. — Foi d'Abraham et pacte de la circoncision. — Abraham, au contraire, espérait contre toute espérance, toujours confiant à la promesse de Dieu ; et c'est ici qu'il convient de réunir, d'après la Genèse et d'après saint Paul, les traits merveilleux de cette foi du *Père des croyants*. Il avançait en âge, et sa femme n'avait pas cessé d'être stérile. Sara voulut du moins avoir un fils par sa servante, ce que les mœurs du temps ne réprouvaient pas. Son mari consentit à recevoir d'elle Agar, qui lui donna Ismaël ; le fidèle Abraham pouvait voir dans cet événement l'accomplissement de la parole de Dieu, selon la première promesse qui lui avait été faite, qu'un enfant naîtrait de lui. Ismaël parvint ainsi à sa treizième année ; et Abraham entrait dans sa quatre-vingt-dix-neuvième, lorsque Dieu lui envoya une vision prophétique, et

(1) X, 7.

après avoir changé son nom, lui donna la circoncision pour signe de son alliance, en même temps que pour marque extérieure de cette foi, qui lui avait déjà fait croire à la parole de Dieu et acquérir cette justice surnaturelle et gratuite au nom du Rédempteur promis.

Avant la naissance d'Ismaël, Dieu avait déjà fait un pacte solennel avec son serviteur, à la manière des habitants du pays, et dans un sacrifice mystérieux, où le Seigneur lui-même, sous la forme d'une lampe de feu, passa au milieu des victimes partagées, Abraham avait reçu l'assurance de voir sa postérité se multiplier comme les étoiles du ciel. C'était au milieu des ombres de la nuit, et après le coucher du soleil, comme le dit l'Ecriture, que s'alluma cette fournaise et que parut cette flamme symbolique, avec la révélation des épreuves réservées à la race d'Israël et aux enfants d'Abraham. Dieu lui fit voir dans un songe, au milieu des sentiments de frayeur et des ténèbres qui l'enveloppaient, ses descendants réduits à une dure servitude et accablés de maux, pendant quatre cents ans, dans une terre étrangère ; mais il laissa entrevoir la délivrance miraculeuse de ce peuple et sa sortie d'Egypte avec de grandes richesses. L'âge avancé de Sara persuadait Abraham que ces promesses mêlées de tristes prévisions n'auraient leur accomplissement qu'en Ismaël; Dieu lui prédit que tout s'accomplirait en Isaac, le fils qui lui serait donné dans l'année même par Sara, et avec qui son alliance serait éternelle, Isaac, appelé l'*enfant du rire,* parce qu'il fut conçu et vint au monde malgré le rire incrédule de sa mère. Voyant aussi la tendresse paternelle du cœur d'Abraham pour Ismaël, le Seigneur lui fit connaître les destinées temporelles de cet enfant, qui deviendrait lui-même le chef de douze peuplades, et par l'une d'elles la tige d'une race conquérante, levant la main contre tous, et tous levant la main contre lui, comme

on l'a vu surtout dans la tribu guerrière des Hachemites et dans l'empire colossal de Mahomet, le faux prophète.

La foi d'Abraham, uniquement attentive à la personne du Messie qui naîtrait de la semence d'Isaac, s'accommode en quelque sorte aux différents degrés de la promesse et grandit avec la révélation divine ; aucune ombre d'hésitation ne paraît dans cette foi, aucun regard d'indiscrète curiosité ne la trouble, aucune pensée d'enflure ou d'amour-propre ne s'y mêle, aucun sentiment de faiblesse ne la fait chanceler. Bien que Sara eût douté de la parole de l'ange qui lui annonça la bonne nouvelle, elle conçut à l'âge de 90 ans et mit au monde un fils qu'elle nourrit de son lait (1896). Devenue moins indulgente pour Agar, qui s'était enorgueillie de sa fécondité, et comme un jour Ismaël lui parut maltraiter Isaac enfant, en jouant avec lui, elle appela leur père commun et lui demanda de chasser la servante et son fils, parce qu'il ne devait point être héritier avec le sien. Abraham fut affligé de ce discours et de la violence faite à son cœur par une telle séparation ; mais ayant connu que c'était l'ordre de Dieu, il se leva dès la pointe du jour, chargea Agar d'un pain et d'un vase d'eau, lui donna son fils et la renvoya. Ces provisions furent bientôt épuisées. Abandonnée dans le désert, Agar pleurait son fils et s'éloignait déjà pour ne pas le voir mourir. Elle fut consolée par un ange, qui lui découvrit un puits et lui révéla ce que serait un jour Ismaël. L'enfant crût au milieu du désert, se montra bientôt habile à tirer de l'arc, et lorsqu'il fut grand, sa mère, qui était Egyptienne, lui fit épouser une femme de sa nation.

N° 15. — Héroïsme de la foi d'Abraham dans l'immolation de son fils et gage de son espérance dans le soin d'ensevelir Sara (1). — Abraham se voyait au comble de la prospérité, honoré des peuples et des

(1) *Gen.* XXII et XXIII.

rois, favorisé de l'amitié de son Dieu, il faisait reposer toutes ses espérances sur le fils de la promesse, et ce fils allait lui être demandé en sacrifice (1859. Il était déjà grand ce bénit enfant, remarque Bossuet (1), et dans un âge où son père ne pouvait espérer d'avoir d'autres enfants, lorsque le Seigneur appela deux fois Abraham dans son repos : « Abraham, Abraham ! — Me voici. — Et Dieu dit : Prends ton fils unique, celui qui t'est si cher, Isaac ; va me l'offrir en sacrifice sur la montagne que je te marquerai. » Avant le jour Abraham se leva, prit avec lui deux jeunes serviteurs, sans rien laisser échapper de son secret ; puis ayant coupé le bois qui devait servir à l'holocauste, il s'en alla où Dieu lui avait ordonné, à la montagne de la *Vision*. Mais la route était longue, et le cœur du père ne succomba ni à la fatigue, ni à la tristesse.

Le troisième jour de marche, ayant levé les yeux, il vit de loin le lieu du sacrifice, s'arrêta, mit le bois sur les épaules d'Isaac, porta dans ses mains le feu et le couteau, et ils marchaient ensemble. « Mon père, lui disait Isaac, voici le feu et le bois, où donc est la victime ? » — Dieu y pourvoira, mon fils. » Ils arrivèrent ainsi au sommet de la montagne de Moriah. Alors Abraham dressa un autel, disposa le bois dessus, lia Isaac sur ce bois ; et déjà il étendait la main pour immoler son fils, lorsque le Seigneur, l'appelant par son nom, arrêta son bras : « Ne mets pas, lui dit-il, la main sur l'enfant. Je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque pour m'obéir tu n'as point épargné ton fils unique. » « Je jure par moi-même, reprit le Seigneur, que puisque tu as fait cette action et que tu n'as pas épargné ton fils unique, je te bénirai et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer. » C'est

(1) *Disc. sur l'Hist. univers.* II[e] partie, 181.

ainsi qu'Abraham pensait, dit l'Apôtre, que Dieu était assez puissant pour ressusciter, après son immolation, l'enfant de la promesse. Dieu seul paraît s'attendrir à ce spectacle, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de l'obéissance du fils ou de la foi ferme du père, et le serment du Seigneur nous avertit qu'il s'agit d'un mystère au-dessus de la conception et des forces de l'homme.

En cette même année du sacrifice d'Abraham (1), Sara mourut à Hébron, âgée de 127 ans. Abraham la pleura et prit soin de sa sépulture en signe de l'espérance de la bienheureuse résurrection, et lui qui ne possédait pas un pied de terre, vivant comme un étranger en ce monde, s'empressa d'acheter un sépulcre des enfants de Heth pour ensevelir son mort. Rien n'égale le charme et la simplicité de cette convention, modèle d'urbanité autant que de justice dans cette première forme des contrats. Ce n'est point un pur don qu'Abraham entend recevoir de la part de ceux qui le lui offrent en témoignage de déférence ; il veut acquérir droit de sépulture, à titre onéreux, et ayant fait prix avec Ephron, fils de Séor, à 400 sicles d'argent, de bonne monnaie, pour une caverne double, regardant Mambré, avec le champ où elle était et les arbres plantés autour, il lui paya le prix convenu en présence de tout le peuple assemblé aux portes de la ville. Cette sépulture lui fut assurée en bien propre, et il y ensevelit son épouse.

La caverne appelée *Makpelah, caverne double,* où se trouve le tombeau de Sara et des patriarches, est creusée dans un rocher par la nature, et située à l'est, au point culminant d'Hébron. Son emplacement est parfaitement connu. Aujourd'hui les tombeaux des patriarches sont enfermés dans une mosquée inacces-

(1) 2145 du monde et 1859 avant J.-C.

sible aux Européens ; mais sainte Paule les vit encore quand elle se rendit à Hébron en pèlerinage. Quelques voyageurs modernes, déguisés en Arabes, ont pu réussir à pénétrer jusqu'au seuil de la caverne et entrevoir les sarcophages de pierre blanche qui gardent les dépouilles vénérées (1).

N° 16. — Derniers traits de la foi d'Abraham dans le mariage qu'il procure à son fils Isaac. — Il meurt dans une heureuse vieillesse (2). — Avant de quitter lui-même cette vie, qui n'était, pour le père des croyants, qu'un lieu d'hôtellerie et de pèlerinage, Abraham ne songea plus qu'à donner à son fils une épouse de même race que lui, digne de partager ses hautes destinées, afin de mieux assurer les effets de la divine promesse. Il s'adressa donc au fidèle Éliézer, l'intendant de sa maison, et lui fit jurer, dans la forme usitée alors, que jamais il ne prendrait, pour être la femme d'Isaac, aucune des filles du pays de Chanaan, race idolâtre, perdue de vices et vouée à l'extermination; mais qu'il irait lui-même en chercher une du sang d'Abraham, et la lui amènerait en cette même terre que Dieu avait juré de donner à sa race. Abraham reçut le serment d'Éliézer, qui mit la main sur sa cuisse en souvenir du pacte de la circoncision et du Fils qui devait naître du Père des peuples ; il fit entourer son serviteur d'un cortège de dix chameaux et les chargea de tout ce qu'il avait de plus précieux, pour le voyage de la Mésopotamie. Éliézer se rendit à la ville de Haran ou Charan, qu'habitait Nachor, et que l'on croit être la même que celle où Abraham s'était d'abord arrêté.

Arrivé aux portes de la ville, à l'heure où toutes les filles, sans distinction de rang et de fortune, venaient

(1) *La Bible et les Découvertes modernes*, par M. F. Vigouroux, T. I. 382. — (2) *Gen.* XXIV, XXV.

puiser de l'eau, l'intendant d'Abraham, avec la même foi que son maître, pria Dieu de lui faire connaître, à la marque d'une hospitalité généreuse conservée comme une tradition de famille, celle qui était destinée à devenir l'épouse d'Isaac. La première qui se présenta fut une vierge resplendissante et pure, unissant dans sa personne, comme la belle Nausicaa du poète grec, toutes les grâces de son sexe et de son âge à la plus parfaite modestie et à l'obligeance la plus condescendante. Elle avait puisé à la fontaine et s'en retournait déjà vers la ville, portant sur son épaule une cruche pleine d'eau, lorsque le serviteur s'approcha d'elle et lui dit : « Je vous prie, donnez-moi à boire. » — « Buvez, mon seigneur, » répondit-elle, et en même temps elle pencha sa cruche et lui donna à boire. Puis elle courut au puits, remplit d'eau les canaux et en fournit abondamment aux chamaux de l'étranger. Éliézer observait tout en silence, et ne doutant pas que sa prière n'eût été exaucée devant Dieu, il tira les bracelets et les pendants d'oreilles d'or destinés à la fiancée de son jeune maître et les fit accepter à la jeune fille avant même qu'elle se fût nommée. Il ne fut pas surpris d'apprendre qu'elle était fille de Bathuel, fils de Nachor, le frère d'Abraham, et d'une famille où la crainte de Dieu, l'amour de la pudeur et la bienfaisance envers les étrangers étaient des vertus héréditaires.

Le bon accueil fait à Éliézer par Laban, frère de Rébecca, le soin donné à ses chameaux, et la sollicitude à laver les pieds des hôtes, engagèrent le serviteur d'Abraham à faire sans délai, sur les signes du ciel qu'il raconta lui-même, la demande de Rébecca pour le fils de son maître. Laban et Bathuel répondirent : « Le Seigneur a déclaré lui-même sa volonté ; nous ne pouvons dire autre chose que ce qui est conforme à ses ordres : Rébecca est à votre disposition ;

emmenez-la avec vous. » Le serviteur se prosterna en terre et adora le Seigneur. Il offrit à Rébecca de riches présents, des vases d'argent et d'or, des vêtements précieux, et l'on se mit à table pour souper.

Le lendemain, la jeune fille, de l'aveu de sa mère et de tous les siens, consentit à suivre cet homme et partit avec lui, sous la conduite de Débora, sa nourrice. On lui souhaita mille prospérités : « Vous êtes notre sœur, croissez en mille et mille générations, et que votre postérité demeure victorieuse de ses ennemis. » Le voyage fut prompt et heureux. En approchant des terres d'Abraham, Rébecca, montée sur un chameau, comme chacune des jeunes filles dont elle était accompagnée, aperçut dans la campagne, un homme qui se promenait en méditant. Elle n'eut pas plutôt appris que c'était Isaac lui-même, qu'elle se couvrit de son voile, en signe de pudeur et de respect. Isaac la reçut comme l'épouse que Dieu lui envoyait, la fit entrer dans la tente de Sara, sa mère, la prit pour femme, et sa tendresse envers elle fut si grande qu'elle tempéra la douleur que la mort de sa mère lui avait causée (1856).

Le saint patriarche Abraham parvint à l'âge de cent soixante-quinze ans. Deux ans après le mariage d'Isaac, il avait épousé Céthura, dont il eut six fils, entre autres Madian, tige des Madianites. Il mourut dans une heureuse vieillesse (1821) et fut enseveli près de Sara, dans la caverne double qu'il avait acquise de Séor Héthéen. Isaac et Ismaël se réunirent pour faire les obsèques de leur père.

L'éloge de ce grand homme est tracé en peu de mots au X^e^ chapitre (1) du livre de la *Sagesse :* « Lorsque les nations conspirèrent ensemble pour s'abandonner au mal, ce fut la divine sagesse qui connut le juste »,

(1) V. 7.

et le discerna par une vocation sainte ; « qui le conserva irrépréhensible devant Dieu, et qui lui donna la force de vaincre la tendre compassion qu'il ressentait pour son fils. » Le livre de l'*Ecclésiastique* (1) revient sur le même sujet avec une complaisance marquée : « Le grand Abraham a été le père de la multitude des nations, et nul ne s'est trouvé semblable à lui en gloire. Il a conservé la loi du Très-Haut, et il a fait alliance avec lui. Le sceau de cette alliance fut imprimé sur sa chair par la circoncision. Il fut trouvé fidèle dans la plus rude de toutes les épreuves ; c'est pourquoi Dieu lui promit avec serment de lui donner une postérité qui ferait sa gloire, de multiplier ses descendants comme la poussière de la terre, d'élever sa postérité comme les étoiles en nombre et en magnificence, et d'étendre son partage héréditaire depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités du monde. Il a traité de même Isaac, à cause d'Abraham, son père. »

N° 17. — Isaac, béni de Dieu, transmet la bénédiction patriarcale à Jacob (2). — Dieu bénit, en effet le fils de la promesse, et la mort du saint patriarche ne rompit nullement la chaîne des bénédictions qui devaient se perpétuer dans sa race jusqu'à la venue du Messie. Isaac était âgé de quarante ans, lorsqu'il épousa Rébecca. Ils furent vingt ans ensemble sans avoir d'enfants, parce que Rébecca était stérile. Enfin le Seigneur exauça les prières qu'Isaac lui faisait pour sa femme ; elle devint mère de deux jumeaux (1836). Mais la rivalité de ces deux frères, qui s'entrechoquaient dès le sein maternel, fit presque regretter à leur mère sa propre fécondité. Elle consulta le Seigneur, qui lui répondit : « Deux nations sont dans vos entrailles, et deux peuples sortant de votre sein se diviseront l'un

(1) Ch. XLIV, v. 20. — (2) *Gen.* XXVI, XXVII.

contre l'autre. L'un des deux aura l'avantage, et l'aîné sera assujetti au plus jeune. » La préférence des Israëlites, enfants de Jacob, sur les Iduméens, enfants d'Esaü, était annoncée clairement en ces termes. Le contraste de physionomie, de mœurs et de caractère entre les deux fils de Rébecca, devait se reproduire dans l'histoire des deux peuples, le peuple juif et le peuple chrétien, dont le second supplanta le premier ; cette prophétie allégorique, embrassait tout un ordre et tout une série d'actions d'autant plus remarquables dans le dessein de Dieu qu'elles étaient plus singulières en elles-mêmes. Jacob vint au monde suivant de près Ésaü, qu'il tenait par le talon, comme pour le retenir et le dépasser. Ils grandirent tous les deux, et celui qui était couvert de poil, aimant l'indépendance, la chasse et les bois, fut supplanté, dans son droit d'aînesse, qu'il vendit au plus jeune pour un plat de lentilles ; le droit d'aînesse emportait avec lui une double portion de l'héritage, la succession ou l'exercice de l'autorité paternelle et la fonction du sacerdoce.

Jacob, aussi doux au fond de l'âme qu'à l'extérieur, profitant de la convoitise de son frère, avait déjà reçu la cession de son droit d'aînesse confirmé par le serment. Isaac, en le bénissant, ne fit que le mettre en possession de ce droit, que le ciel lui-même lui avait donné. Isaac, privé de la vue dans sa vieillesse, accomplit, sans le savoir, les desseins de Dieu que Rébecca connaissait la première, et se laissa surprendre la bénédiction paternelle (1759) ; son étonnement extrême, à l'arrivée d'Ésaü venant de la chasse, n'est qu'un sentiment profond d'admiration de la volonté divine qui lui est manifestée : il confirme la bénédiction acquise à Jacob, et ne promet à Ésaü, en le bénissant à son tour, que la graisse de la terre et la puissance de l'épée. C'est ainsi qu'Isaac prédit à Ésaü qu'il s'établirait dans un pays fertile, que les Iduméens, ses descendants, se-

raient un peuple guerrier, qu'ils deviendraient sujets des Israëlites dont ils secoueraient le joug après quelque temps, ce qui arriva en effet sous Joram, roi de Juda.

Ésaü, irrité d'avoir perdu, avec son droit d'aînesse, l'héritage de la bénédiction paternelle, se mit à *rugir*, dit l'Écriture, dans l'excès de sa douleur, et fit entendre des menaces de mort contre son frère. La tendresse de Rébecca veillait sur son fils chéri : « Voilà, dit-elle à Jacob, votre frère Ésaü qui menace de vous tuer. Croyez-moi, mon fils, partez, et allez-vous en à Haran, chez Laban, mon frère, et demeurez-y quelque temps, jusqu'à ce que la colère de votre frère soit apaisée, et qu'il ait oublié ce que vous lui avez fait ». Isaac donna une seconde fois sa bénédiction à Jacob : « Allez en Mésopotamie dans la maison de votre mère, et épousez une des filles de Laban, votre oncle. Que le Dieu tout puissant vous bénisse : qu'il multiplie votre race pour faire de vous le chef d'une foule de peuples » ; souhait prophétique qui ne s'applique bien qu'à la race spirituelle du patriarche ; « qu'il vous donne, et à votre postérité après vous, les bénédictions qu'il a promises à Abraham, et qu'il vous fasse posséder la terre, où vous demeurez comme étranger, et qu'il a donnée à Abraham. »

Le souvenir d'Abraham domine toutes ces promesses, confirmées de la bouche de Dieu même à son fils Isaac, lorsque chassé par la famine et vivant étranger à Gérare, au milieu des Philistins, il se voyait exposé aux querelles des pasteurs qui s'emparaient des puits qu'il avait creusés de ses mains, pour abreuver ses troupeaux : « Je serai avec toi, lui disait le Seigneur, et je te bénirai, et j'accomplirai le serment que j'ai fait à Abraham, ton père..... » et encore : « Je suis le Dieu d'Abraham, ton père ; ne crains point, car je suis avec toi ; je te bénirai et je multiplierai ta race, à cause

d'Abraham, mon serviteur. » Et Isaac éleva en ce lieu un autel, et ses gens creusèrent des puits pour ses troupeaux.

N° 18. — Jacob, s'exilant en Mésopotamie, reçoit un signe céleste de la protection de son Dieu (1). — Mais Jacob, en quittant la maison de sa mère, n'avait ni troupeaux ni gens de service : héritier des promesses, il manquait de tout ; nous le voyons partir seul, à pied, et un bâton à la main. Il arrive sur le soir en un lieu appelé Luza ; il s'y arrête pour s'y reposer, prend une pierre qu'il met sous sa tête, et s'endort. Dieu se penche vers lui, et le ciel entier s'occupe de ce mystérieux voyageur. Pendant son sommeil, Jacob voit une échelle posée sur la terre, et dont le haut touche au ciel, et les anges de Dieu qui montent et qui descendent, figure de ce commerce tout divin qui relie l'homme à Dieu par l'Incarnation de son Fils et le ministère de ses Anges. Et le Seigneur, appuyé sur le haut de l'échelle, disait à Jacob dans son exil : « Je suis le Seigneur, Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. Je te donnerai la terre sur laquelle tu dors, à toi et à ta postérité. Et ta postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre ; tu seras dilaté à l'Occident et à l'Orient, au Septentrion et au Midi, et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en celui qui sortira de ton sang, et je serai ton protecteur partout où tu porteras tes pas, et je te ramènerai dans cette contrée, fidèle en tout à ma parole. »

« Vraiment, le Seigneur est ici, dit Jacob en s'éveillant, et je ne le savais pas ! » et tout saisi de frayeur, il ajouta : « Que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Et dès le matin, il

(1) *Gen.*, XXVIII.

prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête; il l'érigea en monument, versant de l'huile dessus en signe de consécration, et il appela ce lieu *Béthel,* qui veut dire *Maison de Dieu.* Puis il fit ce vœu, en s'abandonnant au Seigneur : « Si Dieu demeure avec moi, et qu'il me protége dans le chemin ; s'il me donne du pain pour me nourrir, et des vêtements pour me couvrir; et si je retourne heureusement à la maison de mon père, le Seigneur sera mon Dieu ; et cette pierre que jai dressée comme un monument, sera la maison de Dieu, et je vous offrirai, Seigneur, la dîme de tout ce que vous m'aurez donné. » La prière de Jacob ne pouvait manquer d'être exaucée, et dans le cours de son voyage, et pendant son séjour en Mésopotamie.

N° 19. — Jacob épouse les deux filles de Laban, et donne naissance aux douze patriarches, chefs des tribus (1). — Jacob arriva enfin à Haran, près de ce même puits où Eliézer avait autrefois distingué Rébecca entre toutes les filles de ce lieu. Le puits était fermé d'une grosse pierre qui ne se levait qu'au moment où tous les troupeaux étaient rassemblés. Rachel, fille de Laban, survint avec les brebis de son père, et Jacob l'ayant vue, s'approcha du puits, ôta la pierre qui en fermait l'entrée, fit boire les brebis ; puis ayant déclaré à Rachel qu'il était frère ou neveu de Laban, son père, il embrassa sa cousine avec tendresse, éleva la voix et pleura. Laban, apprenant que le fils de sa sœur était venu, accourut au-devant de lui, l'embrassa et le baisa, et le mena chez lui, où Jacob lui raconta ce qui lui était arrivé et le sujet de son voyage. Un mois étant écoulé, Laban proposa une récompense à celui qui le servait si bien dans le soin de ses troupeaux. Jacob consentit à servir sept ans pour obtenir

(1) *Gen.* XXIX et XXX.

la main de Rachel ; et ce temps lui parut court, dit l'Écriture, tant son amour était grand, et l'objet de son affection au-dessus du prix de ses travaux. Le terme étant révolu, Laban trompa l'espérance de son neveu, qui reçut dans sa tente Lia au lieu de Rachel (1752). Sept ans encore le patient exilé consentit à garder les troupeaux de son oncle, qui lui donna enfin celle qu'il aimait (1745). Lia, épouse moins chérie, fut consolée de Dieu par sa fécondité, tandis que Rachel était stérile.

Les enfants de Lia furent Ruben, *le fils* que Dieu m'a donné ; Siméon, l'objet de ma *prière exaucée* par le Seigneur ; Lévi, le signe d'*union,* cimentée entre mon mari et moi ; Juda, le sujet de ma *louange* à Dieu. Affligée de sa propre stérilité, Rachel recourut au moyen qu'avait employé Sara, et eut ainsi deux fils par Bala, sa servante : Dan, appelé *le jugement,* et Nephtali, le *combat* ou *la victoire,* comme si Dieu avait ainsi prononcé en faveur de Rachel. Mais Lia, lorsqu'elle eut cessé d'avoir des enfants, obtint pareillement deux fils par Zelpha : Gad, c'est-à-dire *prospérité* et Azer, *bonheur.* Bientôt elle-même eut un cinquième fils, Issachar, *récompense,* et un sixième, nommé *Zabulon,* qui signifie *demeure ;* et enfin une fille, nommée Dina. Le Seigneur se souvint aussi de Rachel et l'exauça, en lui donnant un fils qu'elle appela Joseph, *accroissement,* pour montrer le désir d'accroître son bonheur, avec l'espérance d'avoir un autre fils. Celui-ci ne fut accordé à Jacob qu'à son retour dans la terre de Chanaan : Rachel devint la mère de Benjamin, *le fils de la droite,* et mourut en mettant au jour ce Benoni, *enfant de sa douleur.*

L'augmentation de la famille de Jacob par la naissance de ses douze fils, qui devinrent les chefs des douze tribus d'Israël, fut suivie de l'augmentation de ses biens. Jacob avait servi gratuitement Laban durant

quatorze ans, quoiqu'il fût son gendre et son neveu. Il n'en avait pas voulu recevoir une brebis, et maintenant dans les nouvelles conventions passées avec son oncle, au sujet du produit des troupeaux, il ne devra, en quelque sorte, l'accroissement de ses richesses qu'à Dieu seul; et le stratagème qu'il emploie, destiné à couvrir le miracle, ne rend que plus évidente la protection de Dieu sur son serviteur. Quoi qu'il en soit, l'art avec lequel il sut grossir la part qui lui avait été attribuée dans les troupeaux de Laban, où il n'avait droit qu'aux petits de couleurs mêlées, qui seraient le produit d'un troupeau d'une seule couleur, lui procura, dans les six dernières années de son séjour chez Laban, un bénéfice considérable. Il faisait boire les chèvres et les brebis mères sur des branches vertes, dont il ôtait en partie l'écorce; en sorte qu'étant frappées de cette couleur bigarrée, elles la reproduisissent sur leurs petits; ce qui lui réussissait. Ainsi Jacob devint extrêmement riche, et il eut de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres, des esclaves, des chameaux et des ânes.

Mais il s'aperçut bientôt que les enfants de Laban étaient jaloux, et que Laban, son oncle, ne le regardait plus du même œil qu'auparavant, et dans le même temps il reçut ordre du Seigneur de retourner au pays de ses pères, et vers sa famille (1739). Lia et Rachel approuvèrent son dessein; il partit un jour avec elles de grand matin, emmenant ses troupeaux et tout ce qui lui appartenait. Son départ fut ignoré pendant trois jours; à la première nouvelle qu'il en eut, Laban irrité se mit à la poursuite de Jacob et l'atteignit le septième jour en Galaad. Mais Dieu lui apparut en songe, et lui défendit, avec menaces, de dire même la moindre parole offensante à son gendre. Sa colère s'apaisa, et il ne se plaignit à Jacob que du larcin de ses téraphim ou de ses dieux. Rachel, à l'insu de tous, avait

en effet dérobé les idoles de son père. Laban en fit une recherche exacte, mais arrivé à la tente de Rachel, il la trouva elle-même assise et immobile, alléguant pour excuse une indisposition, qu'il respecta. Les idoles étaient cachées sous la litière d'un chameau, et Rachel se tenait assise dessus. Toute recherche fut inutile.

Il paraît que Laban avait abandonné déjà la foi de ses pères, ou, par une alliance sacrilége qui n'eut dans la suite que trop d'imitateurs, sans doute il partageait son hommage entre le Dieu éternel et les faux dieux du pays. C'est alors que Jacob, ému de la conduite de son oncle, et ne pouvant contenir sa colère, fit à son tour à Laban des reproches mieux mérités : « Qu'avais-je donc fait de mal, lui dit-il, et en quoi vous avais-je offensé, pour vous obliger de me poursuivre avec tant de chaleur? et de fouiller et de renverser tout ce qui est à moi? Qu'avez-vous trouvé ici de toutes les choses qui étaient dans votre maison? Faites le voir devant mes frères et devant les vôtres ; et qu'ils soient juges entre vous et moi. Est-ce donc là ce que je méritais, après avoir été vingt ans à votre service? Vos brebis et vos chèvres n'ont point été stériles, je n'ai point mangé les moutons de votre troupeau. Si quelque brebis avait été dévorée par les bêtes, ou enlevée par les voleurs, j'en portais la perte, et vous m'en faisiez rendre compte. J'étais brûlé par la chaleur pendant le jour et transi de froid durant la nuit, et le sommeil fuyait loin de mes yeux. Je vous ai servi ainsi vingt ans durant, quatorze pour vos filles, et six pour vos troupeaux ; et vous avez changé dix fois ce qui m'était promis en récompense. Si le Dieu de mon père Abraham, et le Dieu que craint Isaac, ne m'eût assisté, je crois que vous m'auriez renvoyé tout nu. Mais Dieu a regardé mon affliction, et le travail de mes mains, et il vous a arrêté cette nuit par ses menaces. Laban alors rentrant en lui-même, dit à Jacob : ces filles

sont mes filles ; ces enfants sont mes enfants ; et ces troupeaux sont mes troupeaux... Que puis-je contre mes propres filles, et contre les enfants dont elles sont mères ? Venez donc, faisons ensemble une alliance, qui serve de témoignage entre vous et moi, et ils élevèrent un monceau de pierres, pour servir de monument et comme de témoin ; et ils se promirent l'un à l'autre une sincère amitié.

N° 20. — Le retour de Jacob est signalé par la protection divine, mais aussi par l'envoi de nouvelles épreuves (1). — Échappé à ce danger, Jacob sentit renaître ses craintes à l'approche de son frère Ésaü, dont il était séparé depuis vingt ans, et qui venait à sa rencontre avec quatre cents hommes. Il ne pouvait mettre son espérance dans le secours de Rébecca, sa mère, qui ne vivait plus alors ; du moins, n'en est-il fait aucune mention, et sans doute elle n'eût point été oubliée s'il lui eût été donné de revoir son fils chéri. Mais il avait le secours du ciel et l'armée des anges, qu'il vit autour de lui former deux camps pour sa défense. Jacob mit tous ses soins pour se ménager un bon accueil auprès de son frère. Il eut recours au Seigneur, envoya des présents à son frère Esaü, avec de bonnes et douces paroles, et rassuré par sa lutte mystérieuse avec un ange, se présenta lui-même devant Esaü, avec sa famille rangée en trois bandes. Il appela son frère son Seigneur, et au lieu de le suivre à Séïr, alléguant la marche trop lente de ses petits enfants, de ses brebis et de ses vaches pleines, il se dirigea vers Salem, et se fixa dans les environs, près de cette ville de Chanaan. C'est ici que la *Genèse* nous raconte l'enlèvement de Dina par Sichem et la vengeance terrible de Siméon et de Lévi, ses frères, qui

(1) *Gen.* XXXII, XXXIII et suiv.

massacrèrent tous les habitants de la ville, et joignirent à leur cruauté la trahison et le sacrilége. Aussi Jacob, étranger à cette perfidie, s'écriait dans sa douleur : « Vous m'avez mis tout en confusion; vous m'avez rendu odieux aux Chananéens et aux Phéréséens ».

Mais bien d'autres chagrins domestiques étaient réservés à ce patriarche le plus pur, le plus doux, le plus affligé des hommes. La mort de son père Isaac, qui prolongea sa carrière jusqu'à cent quatre-vint-dix ans, fut une plaie sensible à son cœur, et cette douleur ne put être surpassée que par le regret que lui causa la mort de Rachel, donnant naissance à Benjamin. Un sentiment plus délicat encore et plus relevé, où vient se mêler la pensée de Dieu outragé en même temps que la nature devait occuper cete grande âme, lorsqu'il se vit obligé de faire disparaître toutes les idoles, sans doute enlevées à Sichem, et demeurées entre les mains de ceux de sa maison, et surtout lorsqu'il connut l'inceste de Ruben, son fils aîné qui avait déshonoré la couche de son père, en s'unissant à Bala.

Une dernière épreuve attendait le vieillard habitant à Hébron : la perte de son fils Joseph, que l'Egypte devait lui rendre un jour.

N° 21. — L'histoire de Joseph (1). — Ce premier né de Rachel était cher à son père qui l'aimait plus que tous ses autres enfants ; il lui témoigna sa prédilection en lui donnant une robe de diverses couleurs : *tunicam polymitam*. Ses frères en furent jaloux ; et Joseph irrita leur haine et enflamma leur jalousie en révélant à son père une très-mauvaise action qu'ils avaient commise, et en leur racontant les songes qu'il avait eus : sa gerbe adorée par les gerbes de ses frères ; le

(1) *Gen.* XXXVII et suiv.

soleil, la lune et onze étoiles prosternés devant lui. Un jour (1728) donc que Jacob l'envoyait vers ses frères qui gardaient leurs troupeaux dans la vallée de Dothaïm, située dans la chaîne septentrionale des montagnes d'Ephraïm, ils se dirent : « Voici notre *songeur* » ou faiseur de songes « qui vient à nous, tuons-le, et nous verrons ce que deviendront ses songes. » Mais Ruben les dissuada de tremper leurs mains dans le sang de leur frère, et, de son avis, ils le jetèrent dans une vieille citerne sans eau, dont il espérait le retirer pour le rendre à son père. Deux puits ou citernes (Dothaïm) rappellent le souvenir de ce lieu ; et l'un de ces puits, nommé par les Arabes *khan* ou *hôtellerie de la fosse de Joseph*, attestent le séjour qu'on lui fit faire dans cette espèce de tombeau ou puits desséché. Pendant que les frères de Joseph s'étaient assis pour prendre leur repas, vinrent à passer des marchands ismaëlites ou madianites, conduisant leurs chameaux. Cette caravane faisait le trafic des parfums et, à l'occasion, le commerce des esclaves. Juda, qui voulait aussi sauver son frère, proposa de le leur vendre ; et Joseph partit avec ces marchands pour l'Égypte ; il avait alors seize ans. Sa robe, de plusieurs couleurs, trempée dans le sang d'un chevreau, fut apportée à Jacob, qui la reconnut et s'écria : « C'est la robe de mon fils ; une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph ! » Et pendant qu'il déchirait ses vêtements et se lamentait couvert d'un cilice, ne demandant plus qu'à pleurer jusqu'à ce qu'il eût rejoint son fils dans le tombeau, Joseph était emmené en Égypte et vendu à Putiphar, eunuque du Pharaon et général de l'armée égyptienne, un des principaux personnages de la cour.

Le jeune exilé plut à son maître, qui lui confia l'intendance de toute sa maison et même le soin de présider aux travaux des champs. Beau de visage et d'une

taille avantageuse, il attira aussi les regards et même le cœur de la femme de son maître. Celle-ci, dans le premier transport de sa passion, alla jusqu'à faire au jeune Hébreu des propositions coupables. Mais Joseph, ayant horreur du mal, répondit : « Vous voyez que mon maître m'a confié toutes choses, au point qu'il ignore lui-même ses richesses. Il n'y a rien chez lui dont il ne m'ait donné la disposition, à l'exception de vous seule, qui êtes sa femme. Comment donc pourrais-je commettre un si grand crime et pécher ainsi contre mon Dieu ? » Elle continua durant plusieurs jours d'attrister Joseph par de semblables paroles, et lui, n'ayant jamais cessé de repousser avec force des sollicitations criminelles, ne put se dérober au danger que par la fuite, et laissa son manteau dans les mains de celle qui l'avait saisi. La femme de Putiphar, furieuse de se voir méprisée, produisit hardiment, comme un témoignage de sa fidélité, ce manteau qui n'était que la preuve de son infamie, et réussit à faire jeter en prison le chaste Joseph (1). Le Seigneur y descendit avec lui et lui suggéra par son esprit l'interprétation des songes, qui prédisaient au grand échanson du roi sa grâce et son rétablissement, et au pannetier sa prochaine condamnation à mort par le supplice de la croix. La prédiction s'accomplit à la lettre, le troisième jour, qui était celui de la naissance de Pharaon. Deux ans s'écoulèrent encore avant que l'oublieux échanson se souvint du prisonnier, dont il avait partagé les fers ; et il ne fallut rien moins que le songe de Pharaon, la vision des sept vaches maigres et des sept épis desséchés pour engager à recourir à Joseph (1715). Il donna l'explication du songe par les sept années de disette qui devaient dévorer les sept années d'abondance.

(1) *La Bible et les Découvertes modernes*, par M. F. Vigouroux, T. II, 34.

« C'est Dieu qui t'a inspiré ce que tu viens de dire, s'écria Pharaon, où pourrais-je trouver quelqu'un de plus prudent et de plus sage que toi? Tu seras donc à la tête de ma maison ; tout le peuple obéira au commandement de ta bouche. Je ne serai plus grand que toi que par mon trône. Je te constitue maître de toute l'Égypte. » Et il tira l'anneau qu'il portait et le lui passa au doigt. Il le fit revêtir d'une robe de lin et lui mit un collier d'or, comme aux personnages de grande distinction en Égypte, et il ajouta : « Je suis Pharaon. Je veux que nul ne remue le pied ni la main, dans toute l'Égypte, en dehors de ta puissance. » Et il changea le nom de Joseph en celui de *Sauveur du monde*, selon le sens du mot égyptien. Joseph avait alors 30 ans.

Par les soins de Joseph, le roi avait accumulé dans ses greniers les blés des récoltes surabondantes. Lorsque la famine se fit sentir, les Égyptiens payèrent d'abord le froment avec leurs richesses ; puis ils livrèrent leurs champs, puis leurs personnes, si bien qu'ils devinrent, eux et leurs terres, la propriété de Pharaon. Des pays les plus lointains, on venait en Égypte acheter du blé. Les fils de Jacob y vinrent à leur tour, envoyés par leur père, qui ne conserva près de lui que le seul Benjamin. Joseph, l'objet des songes glorieux révélés autrefois à ses frères, les vit prosternés à ses pieds, les reconnut, les interrogea et les traita même comme des espions, non par aucun sentiment de vengeance personnelle, mais comme le ministre de la Providence et de la justice de Dieu, et par le désir de vérifier ce qu'on lui disait de Benjamin. Il retint Siméon en otage et les força tous, à un second voyage, de lui amener leur plus jeune frère, Benjamin, dont Jacob ne voulait pas se séparer. « Vous voulez donc me laisser sans enfants, disait le patriarche à ceux qui le pressaient de leur confier le dernier de ses fils ;

Joseph n'est plus, Siméon est captif, et vous voulez m'enlever Benjamin ! Toutes ces afflictions retombent sur moi. » Ruben avait beau promettre de le ramener et de garantir le retour de Benjamin sur la tête de ses propres enfants. « Non, répondait Jacob, Benjamin n'ira point avec vous ; son frère est mort, et il reste seul. S'il lui arrivait quelque malheur pendant ce voyage, vous précipiteriez ma vieillesse dans la douleur et dans la tombe. » Cependant la famine désolait de plus en plus la terre. Il fallut bien laisser aller l'enfant. Juda sollicita l'envoi de Benjamin pour le salut de toute la famille menacée de périr. « Je me charge de lui, dit-il, et c'est à moi que vous en demanderez compte... Nous serions déjà revenus sans cette cause de retard. » Israël, leur père, céda : « Si c'est là une absolue nécessité, ajouta-t-il tristement, faites ce que vous voudrez. » Enfin, il recommanda de porter des présents, de la résine, du miel, du storax, de la myrrhe et d'autres productions du pays, avec le double de l'argent au gouverneur de l'Egypte, en allant retrouver cet homme ; et son dernier mot fut une prière à Dieu pour que le gouverneur rendît Siméon prisonnier et aussi Benjamin.

A la vue de Benjamin, le tendre Joseph ne put retenir son émotion et sortit pour pleurer ; mais afin de mieux s'assurer des sentiments de ses frères à l'égard de Benjamin, qui eut, dans le festin, une part cinq fois plus grande que celle des autres, il se servit de la coupe divinatrice, placée à l'insu de tous, dans le sac du plus jeune.

Le serviteur de Joseph, ayant exécuté ses ordres, courut dès le lendemain matin après les voyageurs qui étaient déjà hors de la ville, et les ayant atteints, il leur dit : « La coupe que vous avez volée est celle dans laquelle boit mon maître, et dont il a coutume de se servir pour connaître les choses cachées. » Allusion

à cette espèce de divination pratiquée par les Égyptiens, et assez commune même aujourd'hui, dans tout l'Orient. Cette coupe vraiment divinatoire au moment où elle fut trouvée dans le sac de Benjamin, révéla les secrets des cœurs ; mais ce ne fut pas sans jeter tout d'abord les frères de Joseph dans la stupeur et la consternation. Ils rentrèrent à la ville et parurent devant le gouverneur. Juda se présenta le premier à la tête de ses frères, et tous étant prosternés vérifièrent le songe des gerbes inclinées devant celle de Joseph. Alors celui qui avait promis de ramener Benjamin, prit la parole avec un accent de vérité, que la Bible seule a pu reproduire.

Touché du noble dévouement de Juda, encore plus que de son éloquence, Joseph laissa enfin échapper, avec ses larmes, ce cri qui fait toujours couler les nôtres : « Je suis Joseph, votre frère, mon père vit-il encore ? » Et comme aucun d'eux ne répondait, tant ils étaient saisis d'étonnement, il leur parla avec toute sa douceur, à eux qui ne savaient autrefois rien lui dire en paix. Et lorsqu'ils se furent approchés, il dit : « Je suis Joseph, vote frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Ne vous chagrinez point, et n'entrez point en indignation contre vous-mêmes, de ce que vous m'avez traité ainsi ; car Dieu m'a envoyé avant vous dans ce pays, pour vous conserver la vie... Dieu m'a rendu comme le père de Pharaon, et le seigneur de toute l'Égypte. Retournez promptement vers mon père... Il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux, ajouta-t-il, et les yeux de mon frère Benjamin voient aussi, que c'est moi-même qui vous parle. » Puis il se jeta au cou de Benjamin, son frère, et pleura. Benjamin pleura aussi en l'embrassant. Joseph embrassa de même ses autres frères et pleura sur eux. Après quoi étant revenus de leur étonnement et de leur frayeur, ils commencèrent à lui parler. Jacob, en

apprenant cette nouvelle : « Votre fils Joseph est vivant, et domine sur l'Égypte entière, » se réveilla comme d'un profond sommeil, et il n'en voulait rien croire. Mais enfin ayant entendu le récit de ce qui s'était passé, et voyant les chariots et les autres choses que son fils lui envoyait, il dit : « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore : j'irai et je le verrai avant de mourir. »

Confirmé dans sa résolution par une révélation divine, Jacob rassemble ses enfants et ses petits enfants, et quittant avec eux la terre promise à sa postérité, il arrive dans cette partie de la basse Égypte alors connue sous le nom de terre de Gessen (1706). Joseph vint en ce lieu au-devant de lui, et se jetant dans ses bras, il l'embrassa étroitement, en l'arrosant de ses larmes. Alors Jacob dit à Joseph : « Je mourrai content, puisque je vous ai vu et que je vous laisse après moi. » Interrogé sur son âge par Pharaon : « Il y a cent trente ans, répondit Jacob, que je suis voyageur sur la terre, et ce petit nombre d'années, qui n'a pas égalé les années de mes pères, a été traversé de beaucoup de maux. » Et après avoir salué et béni le roi, il prit congé de lui. Joseph, selon le commandement de Pharaon, établit son père et ses frères dans la terre de Gessen, qui était le meilleur pays d'Égypte.

Jacob vécut encore dix-sept ans. Sentant sa fin approcher (1689), il réunit tous ses fils, et leur donna sa bénédiction, en prédisant à chacun ce qui regardait sa postérité. Il avait déjà béni sur son lit de mort Ephraïm et Manassé, qui devaient continuer le patriarcat de leur père, et représenter deux tribus, comme si Joseph eût reçu double part dans l'héritage paternel, au préjudice de Ruben, le fils aîné, qui s'était écoulé comme l'eau, et qui ne devait pas croître. Celui qui doit croître d'une prospérité temporelle, et justifier son nom dans le royaume d'Israël, c'est Joseph, l'*ac-*

croissement, le fruit d'une vigne féconde. Il a été rempli d'amertume par ceux qui n'ont pu vivre en paix avec lui et qui l'ont percé de leurs traits, mais son arc et sa défense ont été dans le Dieu fort : ses bras et ses mains se sont fortifiés par les mains du Dieu puissant de Jacob ; c'est ainsi qu'il est devenu le pasteur et la pierre fondamentale d'Israël. « Le Dieu de ton père, ô mon fils, sera ton soutien, et le Tout-Puissant te comblera des bénédictions de la rosée du ciel, des bénédictions des eaux de l'abîme ou de la mer, des bénédictions du lait des mamelles et du fruit des entrailles. Les bénédictions que te donne ton père, surpassent les bénédictions qu'il a reçues de ses pères, jusqu'au jour où viendra le désiré des collines éternelles. Que toutes ces bénédictions reposent sur la tête de Joseph, sur la tête de celui qui est comme *Nazaréen* entre ses frères. »

Néanmoins, ces brillantes promesses faites à Joseph, le type le plus accompli du Messie, sont loin de la prédiction célèbre qui élève Juda au-dessus de tous ses frères, comme ancêtre du Messie lui-même et le représentant de l'autorité dans la nation jusqu'à la venue de J.-C. : « O Juda, tes frères te loueront ! Ta main mettra sous le joug tes ennemis ; les enfants de ton père t'adoreront. Juda est un jeune lion ; qui osera le réveiller ? A lui le sceptre de la puissance, et le *sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que vienne celui qui doit venir* et qui sera l'attente des nations. Il liera son ânon et son ânesse à la vigne ; il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang de la grappe. »

Les frères de Juda et de Joseph ne sont désignés que par le châtiment qu'ils ont mérité, par leur rôle pacifique ou belliqueux, et par la limite de leur partage : Zabulon habitera sur les bords de la mer, près du port des navires, et voisin de Sidon ; Issachar, comme l'âne plein de force, a baissé l'épaule, et s'est assujéti à

payer le tribut; Dan, juge d'Israël, ressemble au céraste dans le sentier, mordant le pied du cheval, et renversant le cavalier; de lui sortira Samson, le fléau des Philistins. Gad est présenté comme un guerrier, en tête d'Israël et couvert de ses armes. Aser produit un pain savoureux, les délices des rois. Nephtali a la vitesse du cerf qui s'élance, et le jeune Benjamin la fureur d'un loup qui dévore sa proie : Tout se prête à la prophétie, dans la bouche de Jacob, jusqu'au nom, que lui-même a donné à chacun de ses enfants.

Le corps de Jacob fut embaumé à la manière des Égyptiens, et après un deuil de soixante-dix jours, Joseph à la tête de ses frères, se rendit avec toute sa maison et un nombreux cortége en Chanaan, où selon la promesse qu'il en avait faite à son père, il l'ensevelit dans la caverne double d'Ephron Ethéen, qui gardait la dépouille d'Abraham et d'Isaac. Rachel seule avait été ensevelie au lieu où elle mourut, sur le chemin d'Ephrata, depuis Bethléem.

Joseph vécut jusqu'à l'âge de cent dix ans (1635), révéré de l'Égypte comme un sauveur, traité par le Pharaon de la race des rois Pasteurs, comme un sage et habile ministre, et chéri de ses frères, qu'il s'empressa de rassurer, après la mort de Jacob. « Ne craignez point, leur dit-il, pouvons-nous résister aux décrets de Dieu? Il a changé le mal en bien, et m'a élevé, comme vous voyez, pour le salut de plusieurs peuples. Ne craignez rien, je vous nourrirai, vous et vos enfants. » Et il les consola tous, en leur parlant avec beaucoup de douceur et de tendresse. Dans le sentiment de foi qui avait dirigé Abraham, Isaac et Jacob, et comme pour prendre possession de l'héritage promis, il voulut que ses ossements fussent transportés un jour dans la terre de Chanaan, afin de jouir de la sépulture des saints patriarches.

L'histoire égyptienne confirme celle de Joseph dans

les détails les plus minutieux, et rend compte de cette recommandation singulière faite à ses frères par le ministre de ce roi Pasteur, que l'on croit avoir été Apophis ou Apapi II, selon les monuments de cette époque : « Lorsque le Pharaon vous fera venir et vous demandera quelles sont vos occupations, vous lui répondrez : vos serviteurs sont pasteurs de brebis depuis leur enfance jusqu'à présent, comme nos pères. Vous direz cela, afin de pouvoir habiter la terre de Gessen ; car les Égyptiens détestent tous les pasteurs de brebis. » C'est comme s'il eût dit, en parlant de la dynastie régnante, les Égyptiens détestent leurs vainqueurs. Les Hyksos, au contraire, étant de la race des *Sémites*, et, de la même profession que les Hébreux, devaient aimer ceux-ci comme pasteurs et comme frères. L'historien Josèphe, trompé par la vanité nationale, confond les Hébreux avec les rois Pasteurs eux-mêmes. La Bible ne dit rien qui puisse favoriser cette prétention, et les monuments indigènes la contredisent. Ces étrangers appelés Hyksos, ou princes des *Sus* ou *Schasu*, étendirent leur domination sur le Delta pendant plus de quatre cents ans. Ils furent expulsés par les anciens rois de l'Égypte qui, refoulés d'abord au sud, finirent par reconquérir tout leur ancien domaine. La guerre commencée par les derniers rois de la XVII^e^ dynastie, ne fut terminée que par les rois de la XVIII^e^, après la mort de Joseph, vers l'an 1600 avant J.-C. (1).

N° 21 (bis). — Les figures du Messie dans la vie patriarcale. — Les principaux traits de la vie patriarcale ou domestique nous font assez connaître la suite de la *promesse* faite à nos premiers parents, et renouvelée en termes exprès et avec un serment solen-

(1) *La Bible et les découvertes modernes*, par M. F. Vigouroux, II. 80.

nel dans le pacte de la Circoncision et dans le sacrifice d'Abraham. Des hommes choisis de Dieu : Abraham, Isaac et Jacob devaient garder cette promesse et la faire passer à leurs descendants comme un testament et comme un héritage. Mais en même temps qu'ils étaient les dépositaires de la promesse, ils figuraient eux-mêmes les mystères chrétiens confiés à leur foi, en sorte qu'ils nous ont laissé comme une prophétie vivante des actions et des vertus de l'Homme-Dieu. C'est ainsi que nous voyons l'*Agneau divin immolé dès l'origine du monde,* sinon en réalité, du moins en figure ; et Dieu le Père ne voulait reconnaître les hommes pour ses enfants qu'en plaçant sur eux et en eux l'image de son Fils.

Le premier Adam, tiré du limon de la terre, nous conduit au second qui est descendu des cieux, et nous ne saurions plus nous étonner du soin que prend le Créateur de former de ses doigts et d'animer de son souffle cette nature humaine, qui sera élevée jusqu'à l'union personnelle avec Dieu ; ce limon revêtait l'image du Christ dans sa chair future : œuvre d'un Dieu, dit Tertullien, il était de plus le gage d'un Dieu. « Non tantum Dei opus erat, sed et pignus. » Dieu met déjà sa complaisance en ce nouveau lui-même, fait à son image et à sa ressemblance, abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges, et qu'il se propose d'établir à la tête des œuvres de ses mains, quand il aura tout soumis à l'empire du Fils de l'homme : les troupeaux des champs, les oiseaux de l'air et les poissons errants dans les sentiers de la mer, enfin quand il aura détruit la mort au jour de la Résurrection. Avant que ce nouvel Adam se fût endormi sur la croix, il ne voyait, comme le premier, rien qui lui ressemblât. Tous les hommes étaient devant lui, comme les animaux devant Adam, pleins d'industrie pour la vie présente, mais sans justice, sans vertu, sans religion et

sans reconnaissance envers Dieu. Il a été plongé dans le *profond sommeil* de la mort ; et de son côté ouvert est sortie son épouse, qui est l'Église. Le sang et l'eau lui ont donné, avec la vie, la vertu d'engendrer des enfants à son épouse ; et ces enfants portent sa ressemblance, vivent de sa vie, sont animés de son Esprit. Jésus-Christ peut dire d'elle ce qu'Adam, à son réveil, dit de sa femme : « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. » Et cette expression, selon saint Paul, convient tellement à l'Église, qui est son corps, qu'elle convient aussi à chacun de nous, qui « sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os : *membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus.* » De même que la régénération et la vie nous sont données par la mort du second Adam, l'arbre de vie du Paradis terrestre nous est rendu par la croix du Sauveur. Le vrai fruit de vie pend à cet arbre mystérieux, dit Bossuet, et je le mange dans l'Eucharistie de dessus la croix, en célébrant ce mystère selon le précepte de Jésus-Christ, en mémoire de sa mort, conformément à cette parole : « Faites ceci en mémoire de moi, » et celle-ci de saint Paul : « *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain céleste et que vous boirez de cette coupe bénite, vous annoncerez la mort du Seigneur.* »

Il était convenable que la prédiction du sacrifice et de la mort du Messie, renfermée dans la promesse faite à Adam, fût suivie de sa représentation. On reconnaît sans peine, dans les deux frères Abel et Caïn, l'image de Jésus-Christ et celle des Juifs qui l'ont crucifié. Abel et ses sacrifices étaient agréables à Dieu ; Caïn et ses présents étaient rejetés. Rien ne peut plaire à Dieu que le sacrifice de son Fils, et ce qui lui est uni par la foi. Les Juifs charnels offraient des milliers de victimes ; et ils étaient en horreur à Dieu, eux et leurs sacrifices, parce qu'ils prétendaient l'ho-

norer et se réconcilier avec lui par ce culte extérieur, sans penser au besoin qu'ils avaient du Médiateur. Abel *le Juste*, comme Jésus-Christ et l'Église l'appellent, est haï par son frère, à cause du témoignage que Dieu rend à sa piété ; il est emmené hors de son pavillon et mis à mort. Jésus-Christ, la sainteté même, l'auteur et le principe de toute justice, que Dieu le Père a reconnu pour son fils bien aimé, est haï et persécuté par les Juifs, ses frères selon la chair ; ils ne peuvent supporter la pureté de sa vie et de sa doctrine ; ils poursuivent sa mort avec une fureur qui étonne le magistrat romain convaincu de son innocence ; et enfin ils l'emmènent hors de Jérusalem et le crucifient. « Le sang d'Abel, versé sur la terre, dit Bossuet (1), cria vengeance au ciel contre Caïn ; et quoique *le sang de Jésus-Christ jette un cri plus favorable*, comme dit saint Paul, puisqu'il crie miséricorde; toutefois, par l'ingratitude et l'impénitence des Juifs, *le sang de Jésus fut sur eux et sur leurs enfants*, comme ils l'avaient demandé. Abel le Juste est le premier des enfants d'Adam qui subit l'arrêt de mort prononcé contre eux : la mort faite pour les pécheurs commença par un innocent à exercer son empire ; et Dieu le permit ainsi, afin qu'elle eût un plus faible fondement : le diable perdit les coupables en attaquant Jésus, en qui il ne trouvait rien qui lui appartînt. C'est ce que figure Abel, et injustement tué, il fit voir, pour ainsi parler, que la mort commençait mal et que son empire devait être anéanti. » Pour les Juifs charnels et fratricides, comme Caïn, ils ont été dispersés dans toute la terre, et ils le sont encore. Ils n'ont aucun lieu fixe qui soit à eux. Errants et vagabonds, ils vivent au milieu de leurs ennemis, et toujours tremblants, ils ont toujours raison de trembler. La haine universelle,

(1) *Élévations*, t. IX, p. 128.

jointe au mépris universel, les suit partout. Ainsi s'accomplit cette parole que Jésus-Christ dit aux Juifs peu de jours avant sa mort : « Achevez donc de combler la mesure de vos pères.... afin que tout ce qu'il y a eu de sang innocent répandu sur la terre, retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie. « Et comme Dieu mit sur Caïn un signe qui le protégeait, sans le rendre pour cela moins odieux, de même les Juifs, depuis qu'ils ont été chassés de leurpays, à cause du meurtre du véritable Abel, subsistent par un effet singulier de la Providence, au milieu de toutes les natious, malgré la haine et le mépris qu'ils affrontent, et les efforts qu'on a faits diverses fois pour les détruire. C'est ainsi qu'ils annoncent aux gentils appelés à leur place, la grandeur de la colère de Dieu et la profondeur de ses jugements.

Après la mort violente d'Abel, qui offrit lui-même à Dieu un sang plus pur et plus agréable que celui des agneaux immolés par sa main, Enos, parmi les enfants de Seth qui furent appelés les *enfants de Dieu*, rendit un culte public et social au Seigneur, et l'un des descendants de la même famille, Henoch, fut enlevé sans mourir du sein de cette génération que les scandales des *enfants des hommes* ne devaient pas tarder à corrompre. « Hénoch a plu à Dieu, est-il écrit au livre de l'Ecclésiastique (1), et ce juste a été transporté dans le paradis, pour faire entrer les nations dans la pénitence. » Mais une des plus belles figures du Sauveur des hommes est Noë, qui est appelé par Lamech, son père, *repos* ou *consolation*, et qui ne vient au monde que pour le régénérer et pour être le sauveur de sa famille, le médiateur d'une alliance éternelle.

« Noë a été trouvé juste et parfait, et au temps de la colère, il est devenu la réconciliation des hommes,

(1) Ch. XLIV. 16.

l'alliance des siècles a été scellée devant lui, et désormais le déluge ne détruira plus toute chair. » Image de Jésus-Christ, il est le seul juste entre tous les hommes, et Dieu a pu lui dire : « Je vous ai vu juste devant moi dans cette génération. » Sans lui le monde entier allait être englouti, et le genre humain n'avait point d'autre espérance que son arche, ni d'autre planche de salut que son nom. Il a sauvé les hommes par le bois, et la sagesse de Dieu, qui a veillé sur le juste, en confiant son salut à un bois fragile et méprisable, a béni d'avance le bois de la croix qui sert à la justice et à la rédemption du monde : « *Benedictum est enim lignum, per quod fit justitia.* » Cette arche, dit saint Augustin, n'est-elle pas la figure évidente de la Cité de Dieu, exilée dans le siècle, ou de l'Eglise sauvée par le bois où est suspendu le Médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme. Et cette porte ouverte sur son flanc, c'est le côté du crucifié percé par la lance ; cette plaie, par où entrent ceux qui viennent à lui : car de cette plaie les sacrements découlent, par lesquels les croyants sont initiés. Et c'est de poutres carrées qu'elle doit être construite pour figurer la stabilité absolue de la vie des saints (1). Dieu a prescrit la construction et les dimensions de l'arche à Noë, comme il a voulu présider lui-même, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, à la fondation de son Église. Il est facile de reconnaître dans l'arche de Noë tous les caractères et tous les priviléges de l'Église chrétienne : 1° L'arche est *unique* comme l'Église, et le seul vaisseau qui au temps de Noë n'ait pas fait naufrage. Quiconque n'y entre pas est noyé, et quiconque en sortirait avant l'écoulement des eaux, c'est-à-dire du siècle, périrait dans les eaux du déluge. L'adresse, la force, la science, l'expérience des hommes, tout de-

(1) *Cité de Dieu,* Liv. XV. 26.

vient inutile à ceux qui refusent de connaître l'Église, qui la combattent ou s'en éloignent. 2° *L'unité intérieure* de l'Église ne pouvait être mieux représentée que par la paix profonde où vécurent les hommes et les animaux sous la conduite de Noë, leur pasteur ; et son *universalité* est figurée par l'admission de tous les genres d'animaux, purs et impurs, doux et féroces, domestiques et sauvages, oiséaux et reptiles ; afin de mieux marquer la grâce offerte à tous, aux justes et aux pécheurs, aux Juifs et aux Gentils, aux Grecs et aux Barbares, aux esclaves et aux hommes libres. 3° La *visibilité* de l'arche et de l'Église apparaît, avec son élévation au-dessus des flots ; c'est comme le seul objet que l'on puisse distinguer, la seule chose que l'on doive désirer, lorsque le naufrage de l'univers rend cette arche plus illustre et fait paraître la protection du ciel plus miraculeuse. 4° La *sainteté* des mœurs de l'Église, qui consiste dans l'observation des préceptes, et qui, par un privilége particulier, passe jusqu'à la perfection des conseils, est dignement figurée par la continence observée pendant l'année du déluge, selon la remarque des Pères. 5° *L'antiquité* de l'Église est comme celle de l'arche : on ne peut remonter plus haut qu'elle ; le nouveau monde lui doit sa naissance, et l'ancien sa conservation. Elle renferme, avec la promesse de Jésus-Christ, la tradition du passé et les espérances de l'avenir. 6° Enfin, la *durée* et la *perpétuité* de l'Église sont annoncées par la destruction du monde et la subsistance de l'arche. Le règne de Jésus-Christ et de son Église anéantira tous les autres, et le vaisseau, longtemps ballotté par les tempêtes, ne se fixera qu'à la fin des temps sur la montagne de l'éternité.

C'est au sortir de l'arche que Noë fait alliance avec le Seigneur par un sacrifice, qu'il plante la vigne et en exprime le vin, choisi par le Sauveur pour en faire la

matière du Sacrement de l'Eucharistie. Toute l'antiquité chrétienne a vu dans le sommeil causé par l'ivresse de Noë l'image de la mort du Sauveur, causée par l'excès de son amour ; sa nudité signifiait les ignominies de Jésus-Christ, entre lesquelles sa nudité à la flagellation et sur la croix fut une des plus humiliantes ; l'impudence de Cham et ses railleries étaient l'image et la prédiction des insultes outrageantes dont les Juifs accompagnèrent les souffrances et la mort du Fils de Dieu ; le respect de Sem et de Japhet figurait la foi des élus, pris d'entre les Juifs et les Gentils, qui ont adoré Jésus-Christ humilié jusqu'à la mort de la croix et jusqu'au tombeau ; qui ont détourné les yeux d'un spectacle où il ne paraissait rien que de honteux, pour le considérer selon les lumières de l'Esprit de Dieu, qui y découvre une profonde sagesse et le mérite d'une gloire infinie. Enfin, le réveil de Noë, après son assoupissement, représente la résurrection de Jésus-Christ.

Le sacrifice de Melchisédech et celui d'Abraham viennent ajouter un nouveau trait à ce tableau, pour nous peindre le sacerdoce du Pontife éternel et l'immolation de la victime toujours obéissante et toujours immortelle.

Saint Paul a pris soin de nous expliquer, après David, comment Jésus-Christ a *été établi prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech.* « Ce Melchisédech, roi de Salem, dit-il, dans son épitre aux Hébreux (1), prêtre du Dieu très-haut, lorsque Abraham retournait de la défaite des rois, alla au-devant de lui, et le bénit ; et c'est à lui, prêtre du Très-Haut, qu'Abraham, même, donna la dîme de tout le butin ; le nom de Melchisédech signifie roi de justice, et le titre de roi de Salem, veut dire roi de paix. » Ce personnage mystérieux, dont l'Écriture, contre sa coutume, n'explique

(1) Ch. VII, 1.

point « l'origine, ni la naissance, ni la mort ; sans père, sans mère, sans généalogie, dont la vie n'a ni commencement ni fin, est rendu semblable au Fils de Dieu » qui est sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre, sans prédécesseur et sans successeur ; sans naître, ni sans mourir, il paraît éternel comme Jésus-Christ ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu Très-Haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance, et de celui qui est appelé le *juste*, le *roi* et le *prince de la paix*. Abraham lui paie la dîme de toute sa dépouille, et il reconnaît l'éminence de son sacerdoce, lui qui portait en lui-même Lévi et Aaron qui devaient sortir de son sang ; il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi ; et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron était renfermée, paie la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Mais quelle est, ajoute Bossuet (1), la simplicité du sacrifice de ce pontife ! *Du pain et du vin font son oblation :* matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devait cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice.

Le mystère de Jésus-Christ s'offrant pour les hommes et ressuscitant plein de gloire est si profond et réunit tant de merveilles, qu'il ne peut être dignement représenté par un seul personnage : dans la mort réelle d'Abel on ne voit que le crime des hommes et l'innocence de la victime, dans l'ivresse de Noë que les ignominies de la passion et la nudité du calvaire, et dans l'oblation de Melchisédech que la matière de l'Eucharistie et la figure du sacerdoce éternel. La volonté du Père qui livre à la mort son Fils pour nous, et l'obéissance du Fils qui se livre lui-même, ne paraissent point encore. Mais elles éclatent d'une manière admirable dans le sacrifice d'Isaac, offert par

(1) VIII[e] Semaine, 10[e] élévation.

Abraham, le *Père élevé de la multitude*. « C'est par la foi qu'Abraham s'élève, dit saint Paul, quand il est éprouvé en Isaac; il offre à Dieu ce fils unique, malgré la promesse qu'il a reçue et les paroles qu'il a entendues : en Isaac ta postérité aura son nom; mais il pense que Dieu sait rappeler de la mort à la vie. Et c'est pourquoi Dieu l'a proposé en figure. » En figure de qui? se demande saint Augustin (1), si non de Celui dont l'Apôtre dit encore : « Dieu n'a pas épargné son Fils unique, mais pour nous tous l'a livré à la mort, » Aussi, comme Notre Seigneur portera sa croix, Isaac porte jusqu'au lieu du sacrifice le bois où son sang doit couler. Enfin, comme il ne faut pas qu'Isaac meure, au moment où le bras de son père est retenu, quel est ce bélier qu'Abraham aperçoit embarrassé par ses cornes dans le buisson, et dont le sens figuratif accomplit le sacrifice? De qui est-il la figure, si non de Jésus-Christ, que les Juifs avant de l'immoler couronnent d'épines?

Isaac, survivant à son sacrifice, s'unit à Rébecca, qui est la figure de l'Église, comme Éliézer est celle des apôtres. De même que Sara et Agar, la femme libre et l'esclave, avaient déjà figuré les deux Testaments, les deux fils de Rébecca représentent les deux peuples, les Juifs et les Chrétiens, par la diversité de leur caractère et de leur inclination, par la translation du droit d'aînesse au plus jeune et par la réconciliation tardive des deux frères. Les Juifs sont comme les aînés dans l'ordre du temps, et les Chrétiens les puînés. Les Juifs se sont opposés avec une opiniâtreté invincible à la naissance et aux progrès du christianisme, et tant de siècles écoulés depuis son établissement n'ont pu éteindre leur haine contre les Chrétiens, qui de leur côté ont toujours combattu contre eux avec avantage,

(1) *Cité de Dieu*, Liv. XVI, c. 32.

et les ont vaincus par leurs propres armes, je veux dire par les Écritures. Les Juifs sont jusqu'ici nos esclaves, porteurs des titres où tous nos biens, tous nos privilèges sont renfermés ; mais ils n'en ont aucune connaissance ; tout est scellé pour eux, et l'héritage éternel promis aux enfants ne les regarde pas. C'est pour servir l'Eglise chrétienne qu'ils sont dispersés par toute la terre, où ils rendent malgré eux à toutes les nations un témoignage non suspect de la certitude des prophéties, qui convainquent leur incrédulité et qui établissent la vérité de notre foi.

Mais Jacob, le chef de son peuple et le père des douze patriarches, est de plus l'image du Juste par excellence, qui, s'étant humilié jusqu'à notre chair, n'a point quitté le sein de son père ; il est devenu le lien de la terre et du ciel, le réconciliateur de Dieu et des hommes, le médiateur qui est au dernier degré de l'échelle mystérieuse, parce qu'il est aussi bas que nous ; et qui est encore au premier degré, puisqu'il est une même chose avec son Père. C'est sur sa tête que montent et descendent les anges, comme Jésus-Christ le dit en s'appliquant la vérité de cette figure : « En vérité, en vérité je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. » Il est dans son sommeil, c'est-à-dire dans sa mort, l'objet unique de l'attention de Dieu, qui ne voit les hommes qu'en lui. Il est dans sa pauvreté et sa nudité, n'ayant pas où reposer sa tête, la véritable source de toutes nos bénédictions, et dans le temps où il paraît abaissé au-dessous des anges, il en est le maître, et ils sont tous appliqués à le servir comme ses ministres. Au retour de Jacob, les anges viennent à sa rencontre et forment comme un double camp pour le défendre. Enfin, dans sa lutte mystérieuse contre Dieu, d'où lui vient le nom d'Iraël, apparaît tout le drame du Calvaire. Ce n'est plus Jacob,

c'est Jésus-Christ qui est frappé de Dieu et terrassé par sa main appesantie sur lui ; et c'est en tombant par terre, et paraissant vaincu, qu'il devient victorieux de son adversaire. Sa mort désarme la justice divine : le Père avoue qu'il est vaincu par l'humilité et la charité de son Fils. A la pointe de l'aurore, il lui donnera, en le ressuscitant, la bénédiction qu'il a demandée sur la croix avec des prières et des supplications accompagnées de grands cris et de larmes. Mais cette bénédiction ne sera pas pour lui-seul. Il l'a demandée pour tous ceux que Dieu lui a donnés, et elle est le fruit de sa victoire. Le Père céleste qui est la source de toute bénédiction et de toute miséricorde, bénira le chef et les membres, le pasteur et le troupeau, l'époux et l'épouse, le père de famille et ses enfants. Il était juste et glorieux à Dieu de céder à une telle violence et d'abandonner ses droits et ses intérêts à un Fils si digne de l'adorer et si zélé pour sa gloire.

Une dernière figure de Jésus-Christ nous est exprimée dans cet admirable personnage de Joseph, qui vient clore l'âge patriarcal et qui semble appartenir aux temps évangéliques. Son histoire est un résumé des principaux traits que nous venons de lire, et sa vie est vraiment celle de Jésus-Christ.

Né d'un père déjà vieux et de l'épouse bien-aimée, Joseph était le fruit d'une longue attente, et sa naissance fut le sujet d'une grande joie, comme celle du *Désiré des nations*. La prédilection de Jacob pour son fils Joseph excite la haine et la jalousie de ses frères, et cette haine, aussi injuste que celle des Juifs et des Pharisiens, les empêche de parler avec douceur à celui qui les accuse hautement d'un grand crime, qui leur prédit par des songes sa grandeur future, et qui vient, en qualité d'envoyé de son père, chercher ses frères éloignés et perdus. Ceux-ci l'aperçoivent de loin et se disent l'un à l'autre : « Voici notre songeur qui vient ;

allons, tuons-le..... et l'on verra à quoi lui serviront ses songes. » Ne semble-t-il pas entendre conspirer les chefs de la nation juive : « Que ferons-nous ? Cet homme fait beaucoup de miracles..... Ils ne pensèrent donc plus depuis ce jour qu'à le faire mourir. » Ils se contentent, sur l'avis de Ruben, de le dépouiller de cette longue tunique aux diverses couleurs, qui leur était si odieuse, et le jettent au fond d'une citerne; d'où ils le retirent bientôt pour le vendre quelques pièces d'argent à des étrangers. La robe de Jésus-Christ, c'est-à-dire son humanité, remarque Bossuet, est teinte de son sang. Joseph, dépouillé de sa robe par ses frères, qui ne se laissent point toucher de la douleur dont ils le voient accablé, jeté dans une fosse profonde et sortant de là plein de vie, n'est-il pas visiblement l'image de la mort violente et douloureuse de Jésus-Christ, de sa sépulture et de sa prompte résurrection? Car, pour figurer ces mystères, il n'était pas nécessaire que Joseph, non plus qu'Isaac, fût réellement mis à mort, et qu'ensuite il ressuscitât. L'esclavage et la prison de Joseph en Égypte, son silence devant Putiphar qui le condamne, et son admirable patience, représentent sous de nouvelles images le mystère des humiliations du Fils de Dieu. Placé entre deux criminels, Joseph prédit à l'un sa grâce, à l'autre sa condamnation, comme Jésus doit le faire à l'égard des deux larrons crucifiés avec lui. Les trois ans dans la prison sont les trois jours dans le tombeau. Il sera vrai du premier et du second Joseph, que la voie des humiliations et des souffrances est la seule qui fasse entrer dans la gloire. L'un est établi sur la maison de Pharaon et sur l'Égypte entière ; l'autre est chef de l'Église et domine sur toute créature : nul ne remue le pied ni la main sans le commandement de cet homme qui est appelé, en langue égyptienne, le *Sauveur du monde*, et qui ne reconnaît au-dessus de lui que Pharaon et

Dieu. Tous fléchissent le genou devant lui. La famine est partout ; il n'y a du pain qu'en Égypte, où Joseph gouverne ; il n'y a de grâce et de vérité que dans l'Église où règne Jésus-Christ. Toutes les nations viendront s'approvisionner à ce grenier d'abondance. Les frères de Joseph, les Juifs eux-mêmes reviendront un jour à Jésus-Christ, le reconnaîtront et entreront dans l'Église. Les songes de Joseph seront pleinement accomplis : le soleil, la lune et les étoiles l'adoreront, et les gerbes de ses frères se courberont devant la sienne.

A la vue de ces premiers prodiges opérés par la main de Dieu, et de ces événements prophétiques dont la foi seule a le secret, ne devons nous pas dire, avec l'auteur de la Sagesse : « Qui aura votre pensée, Seigneur, si vous ne donnez la sagesse et si vous n'envoyez votre Esprit d'en haut? C'est par la sagesse, Seigneur, qu'ont été guéris tous ceux qui vous ont plu dès le commencement. » Et l'auteur inspiré décrit lui-même avec amour ces mystères, comme pour nous initier à tous les desseins de la sagesse divine : « La sagesse a voulu conserver celui que Dieu avait formé, seul d'abord, pour être le père du monde ; et elle le tira de son péché et lui donna la force de gouverner toutes choses. Lorsque l'homme inique, dans sa colère, se sépara d'elle, un frère périt par la colère de l'homicide. Et, le déluge ayant couvert la terre, la sagesse sauva encore le monde en conservant le juste par un bois fragile. Et lorsque les nations enivrées d'orgueil s'abandonnèrent au mal, c'est elle qui discerna le juste, qui le rendit irréprochable devant Dieu et le conserva fort contre la tendresse qu'il ressentait pour un fils. Elle délivra le juste lorsqu'il fuyait du milieu des méchants livrés au feu qui tomba sur les cinq villes. En témoignage de leurs crimes, cette terre déserte est toujours fumante ; les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point, et une statue de sel est debout, sou-

venir d'une âme qui ne voulut pas croire. Car ceux qui se sont détournés de la sagesse, non-seulement en sont venus à ignorer le bien, mais ils ont encore laissé aux hommes des signes de leur folie, et leurs fautes n'ont pu demeurer cachées. Mais la sagesse a délivré des douleurs ceux qui la révèrent. Elle a conduit par des voies droites le juste, lorsqu'il fuyait la colère de son frère ; elle lui a montré le royaume de Dieu et lui a donné la science des saints ; elle l'a fait prospérer dans ses travaux et mis le comble aux fruits de ses labeurs. Elle l'a secouru contre la perfidie de ceux qui l'enveloppaient dans leurs pièges et elle l'a comblé d'honneur. Elle l'a gardé contre ses ennemis, l'a défendu contre les séducteurs et lui a préparé un rude combat avec un ange, afin qu'il en sortît victorieux et qu'il apprît que la sagesse est plus puissante que toutes choses. Elle n'a point délaissé le juste, lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a délivré des mains des pécheurs, elle est descendue avec lui dans la fosse. Elle ne l'a point quitté dans ses chaînes jusqu'à ce qu'elle lui eût remis le sceptre royal et la puissance contre ceux qui avaient été injustes envers lui ; elle a convaincu de mensonge ceux qui l'avaient déshonoré et lui a donné une gloire éternelle (1). »

N° 22. — Chronologie du troisième âge de la Bible. — La chronologie de ce troisième âge présente encore des difficultés qui partagent les savants et qui demandent un examen à part (2).

Le troisième âge se divise en deux parties : la première depuis la vocation d'Abraham jusqu'à l'entrée de Jacob en Égypte, que quelques-uns placent vers l'an 2050 avant Jésus-Christ ; c'est la période histori-

(1) *Sapient.* Ch. X. — Mesenguy, *Hist. de l'Ancien Testament.* — Duguet, *Explic. de la Genèse.* — (2) *Études littér.*, V^e^ série, t I, 1872. p. 2 14.

que que nous venons d'analyser ; la seconde partie s'étend depuis cette époque jusqu'à la délivrance des enfants d'Israël. Sur la première partie tout le monde est d'accord : elle dura 215 ans, dont 25 depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la naissance d'Isaac, 60 depuis cette naissance jusqu'à celle de Jacob, 130 enfin depuis la naissance de Jacob jusqu'à son entrée en Égypte.

La grande difficulté roule sur la seconde partie, la durée du séjour des Israëlites en Égypte. Le texte hébreu, suivi par la Vulgate, par les versions syriaque, chaldaïque, arabe, se contente de dire que « le séjour des enfants d'Israël, quand ils demeurèrent en Égypte, fut de 430 ans. » Mais le Samaritain, la version des Septantes et la tradition juive ajoutent formellement que « le séjour des fils d'Israël *et de leurs pères*, dans la terre d'Égypte et *dans la terre de Chanaan*, fut, pour eux et *pour leurs pères*, de 430 ans. » L'historien Josèphe fait sortir les Israëlites d'Égypte « 430 ans après que notre père Abraham fût venu en Chanaan, et 215 ans après que Jacob fût descendu en Égypte. » Cette opinion, adoptée par saint Jean-Chrysostome, saint Épiphane, saint Jérôme, saint Augustin et les anciens commentateurs, est appuyée sur l'avis de saint Paul : « Des promesses, dit-il, ont été faites à Abraham... Pour le testament confirmé par Dieu, la loi qui a été portée 430 ans plus tard ne l'a pas rendu vain (1). » Mais si le séjour des Israëlites en Égypte est réduit ainsi au chiffre de 215 années, ce court espace de temps rend plus difficile à résoudre l'objection tirée de la multiplication si rapide des enfants d'Israël : Jacob, à son entrée en Égypte, y comptait 12 fils, 49 petits-fils et 4 arrière-petits-fils, 65 enfants mâles en tout ; et quand sa famille en sortit au

(1) *Gal.*, III, 16.

bout de 215 ans, elle se composait de 600,000 hommes en état de porter les armes, soit 1,000,000 de mâles au moins. Encore est-il nécessaire d'ajouter qu'un Pharaon avait gêné la multiplication des Hébreux par des lois cruelles. Ce résultat paraît prodigieux, il est vrai, comme le suppose du reste le texte sacré ; mais ce prodige ne dépasse point les limites du possible. En effet, la multiplication du peuple juif suppose seulement que leur nombre soit un peu plus que triplé tous les 25 ans, et cette supposition ne paraîtra pas exorbitante si l'on observe que la vie moyenne des Israëlites dépassait 100 ans, que tous se mariaient, qu'ils se mariaient même fort jeunes, et que la polygamie était autorisée parmi eux.

L'*Exode,* ou le moment de la *sortie d'Égypte*, dont nous allons avoir à parler, ne se trouve ainsi séparé de la dispersion des peuples que de 1100 ans à peu près.

L'âge d'Abraham, si voisin de la première formation des sociétés, conservait encore les occupations et les habitudes que les enfants de Noë s'étaient faites entre eux. La principale occupation était le soin des troupeaux. Les rois n'étaient souvent que les plus puissants des pasteurs, les chefs d'une petite contrée ou de quelque bourgade. Cependant de grands empires se formaient à l'orient et à l'occident de Chanaan.

Le premier est l'empire de la Chaldée sous Nemrod et la dynastie Chusite.

Le premier empire de la Chaldée est caractérisé dès son début par le génie de la conquête et de la domination. Nemrod, le chef de cet empire, fut le fondateur de Babylone, la première grande capitale du monde. L'histoire ne nous offre que peu de renseignements sur ce fils de Chus. Cependant on sait par la Bible qu'il fut un grand conquérant, qu'il fonda non-seulement Babylone, mais Érech, Accad et Chalanné, et que ces quatre

cités dominantes sur le reste du pays, servaient de base à son empire.

Nemrod, qui laissa une immense renommée, fut la souche d'une dynastie de onze rois, à laquelle on attribue une durée de deux siècles. Nous ne savons rien, du reste, par les sources littéraires sacrées ou profanes de l'histoire des princes successeurs de Nemrod.

Cette première dynastie Chusite fut renversée par une invasion étrangère. Les envahisseurs, que Bérose qualifie de Mèdes, étaient des Aryas, de race Japhétique. Bérose rattache à cette conquête un nom célèbre dans les traditions de l'Orient, celui de Zoroastre. Mais il ne paraît guère vraisemblable que Zoroastre soit venu en personne à Babylone, et sans doute l'intervention de son nom à cette époque dans les traditions historiques chaldéennes, indique seulement que les envahisseurs Aryens professaient déjà la religion dualiste. Quoi qu'il en soit, le règne des Aryas à Babylone dut bientôt finir.

Après la dynastie Aryenne, Bérose enregistre une nouvelle dynastie qui l'avait supplantée. Malheureusement les fragments de cet historien tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous, ne donnent ni la durée ni l'origine de cette famille de princes. Les savants sont depuis un certain temps d'accord pour admettre qu'elle régna un peu plus de deux siècles. Quant à sa patrie, d'après des textes cunéiformes récemment découverts, elle était Élamite, et elle s'était implantée par la conquête dans la personne de Chodornakounta, premier roi de cette dynastie.

Une nouvelle dynastie, proprement chaldéenne, succède à celle-ci dans les listes de Bérose et nous conduit, par sa durée de 458 ans, jusqu'à la conquête de la Mésopotamie par les Pharaons égyptiens, de la XVIII[e] dynastie, au milieu du XVI[e] siècle avant notre

ère. Bérose, il est vrai, dit que les princes chaldéens furent remplacés par des rois Arabes qui régnèrent 245 ans. Mais on peut, avec M. F. Lenormant, ne voir dans ces rois Arabes, que les princes Sémites installés à Babylone par les rois d'Égypte pour y représenter leur autorité. D'autre part les découvertes assyriologiques conduisent à admettre qu'avant la fin de la suprématie égyptienne (1555–1314), peut être à la faveur des troubles qui marquèrent en Égypte la fin de la XVIII^e^ dynastie, une famille royale chaldéenne s'était substituée sur le trône de Babylone à la famille arabe, mais en continuant à reconnaître la suzeraineté pharaonique, jusqu'au jour où la monarchie assyrienne s'empara de la Babylonie (1314).

Mais quelle est l'origine de cet empire d'Assyrie, l'un des plus grands empires du monde ancien? Pendant que Nemrod et la race de Chus occupaient les plaines du Sennaar, et y fondaient l'empire de Babylone, Assur, le fils de Sem, s'éloignant de la tour de confusion, descendait vers le Tigre, et aux bords de ce beau fleuve, marquait l'emplacement de la cité qui fut Ninive.

Depuis lors, une longue période d'incertitude et de ténèbres enveloppe les destinées de l'empire d'Assur. Vint une époque où le prince qui régnait sur les bords du Tigre, triompha du monarque qui régnait sur les rives de l'Euphrate, où Ninive et Babylone furent réunies sous un même sceptre. Mais quelle est cette époque, dans quelles circonstances se produisit ce grand événement? Ici l'histoire hésite.

Suivant les historiens grecs, les origines et la période de gloire et de grandeur de ce nouvel empire se rattachent aux noms si célèbres dans tout l'Orient de Ninus et de Sémiramis. D'après leurs récits, la Babylonie venait d'être démembrée à la suite d'une invasion d'Arabes, lorsque Ninus entreprit de délivrer le pays

de ces barbares et parvint, en effet, à s'emparer de Babylone. Chef des Assyriens du droit de son père, des Chaldéens qui le regardaient comme leur libérateur, des Arabes qui avaient été forcés de reconnaître sa supériorité, pendant dix-sept ans il guerroya à la tête de ses formidables armées et étendit sa domination sur toutes les contrées comprises entre la Méditerranée et l'Indus. Au retour de ces expéditions, et pour donner à ses États une capitale digne de lui, il reconstruisit Ninive qu'il appela de son nom et qui devint la plus grande et la plus florissante cité du monde. Après avoir exécuté de gigantesques travaux, Ninus entreprit la conquête de la Bactriane. Il battit les Bactriens en rase campagne, mais il assiégeait depuis quelque temps, sans pouvoir s'en rendre maître, leur capitale, quand une femme, déguisée en guerrier, trouva moyen d'escalader la forteresse, et par un signal élevé sur le mur, avertit de son succès les troupes de Ninus qui emportèrent la place. Émerveillé d'une telle bravoure, Ninus épousa l'héroïne, et mourut quelque temps après en lui laissant l'empire. C'était la fameuse Sémiramis, qui apparaît ainsi pour la première fois dans l'histoire. Quand elle fut en possession du pouvoir suprême, Sémiramis donna l'essor à son génie naturellement entreprenant. Elle fit pour Babylone ce que Ninus avait fait pour Ninive, et exécuta de gïgantesques travaux. Puis, à la tête d'une armée immense, Sémiramis parcourt l'Orient partout triomphante, signalant chacune de ses expéditions par de prodigieuses constructions. Enfin, ayant entrepris une campagne contre l'Inde, Sémiramis vit son armée mise en fuite et détruite aux deux tiers. A la suite de cet échec, elle rentra dans ses États, d'où elle ne sortit plus. Mais ayant appris que son fils Ninyas lui tendait des embûches, elle prit le parti d'abdiquer en faveur de ce fils dénaturé, et l'histoire n'a pas conservé le souvenir de sa mort.

Après Sémiramis, la monarchie assyrienne déclina rapidement. Ses successeurs, dont on connaît à peine les noms, ont vécu à la manière orientale, enfermés dans leurs palais, livrés à tous les excès de la débauche, ce qui permit aux peuples vaincus de se soustraire, les uns après les autres, à la domination assyrienne, sans même avoir besoin de lutter pour rentrer dans leurs droits.

Tel est le récit des historiens grecs. Pendant vingt siècles, la critique n'a pas fait difficulté de l'admettre ; mais les progrès de la science, l'étude directe des monuments assyriens et de leurs inscriptions sont venus battre en brèche cette antique histoire.

Tout en admettant l'existence réelle de Ninus et de Sémiramis, leurs grandes opérations militaires, leurs prodigieuses constructions, un certain nombre de critiques ne font pas difficulté d'avouer que l'imagination orientale a entouré d'un prestige fabuleux ces grandes figures, que les faits de leurs règnes ont été exagérés par l'orgueil national, et qu'on a rattaché à leur vie des travaux et des événements qui devraient se partager entre plusieurs vies.

D'autres, avec M. F. Lenormant, vont beaucoup plus loin et ne craignent pas d'affirmer de la manière la plus positive, que ni Sémiramis, ni Ninus n'ont jamais existé, que leur histoire est une pure légende, une fable sans fondement réel, qu'il faut rayer désormais des annales de l'Asie. A les en croire, la monarchie assyrienne aurait commencé dans le XV^e^ siècle avant notre ère. Loin de débuter par des conquêtes du genre de celles qu'on attribuait à Ninus, ses commencements auraient été modestes, et il ne se serait agrandi que peu à peu, en absorbant graduellement les autres petits États ses voisins. Ils s'appuient principalement sur une précieuse tablette du Musée Britannique, où est racontée l'histoire des premières épo-

ques de la royauté Ninivite et de ses relations avec Babylone. Le récit ne commence malheureusement pas avec la monarchie dont nous ignorons ainsi le fondateur. Mais le premier prince dont elle parle régnait vers 1450 avant Jésus-Christ, était encore très-voisin de l'établissement de la royauté assyrienne. Il s'appelait Assourbelnisisou. D'après cette tablette, le conquérant de Babylone fut Téglat-Samdam Ier, et une inscription de Sennachérib nous apprend que ce grand événement eut lieu en 1314 avant notre ère. A partir de ce prince, la métropole de la Chaldée dépendit de la suprématie des Assyriens. Mais elle ne fut, ni alors ni jamais, sous les rois d'Assyrie, traitée comme une simple ville de province, soumise à un gouverneur; elle garda ses princes particuliers, qui se succédèrent héréditairement et furent seulement vassaux du roi de Ninive. La Bible nous ramène plus tard vers ce grand empire d'Assyrie, et nous fait assister à la ruine de ces deux grandes villes : Babylone, la riche, la commerçante, la religieuse ; Ninive, la forte, la puissante, la belliqueuse (1).

On rapporte au temps d'Abraham la fondation du royaume d'Argos par Inachus, le plus ancien roi des Grecs connu, lorsque les descendants de Javan ou Jon commencèrent à se multiplier dans la Grèce.

Un demi siècle environ après la dispersion du genre humain, une colonie de cent familles vint se fixer dans la province de *Chensi*, ou dans la Chine, et habita le pays montagneux voisin du Thibet. Elle avait pour chef, selon les traditions, le grand Fo-Hi, et elle appartenait, selon toute vraisemblance, à des tribus repoussées successivement de la plaine de Sennaar. Yao,

(1) *Histoire du Monde*, par Riancey, t. 1, liv. II, chap. 1er. — *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, par F. Lenormant, t, II, chap. 1 et 2.

le premier souverain que l'on peut appeler de race humaine, parmi ceux qui prennent encore aujourd'hui le nom de *Fils du ciel*, établit une monarchie patriarcale et confia le gouvernement des douze provinces à douze princes qui portaient le titre de pasteurs. Toutefois, cette première dynastie ne s'étendait que sur une faible partie de la Chine actuelle, et l'autorité des empereurs, qui continuèrent à résider dans la province de Chen-si, ne s'affermit que peu à peu sur toute la plaine ; ces empereurs se distinguèrent par leur haute sagesse, et par les grands travaux qu'ils entreprirent pour régler les inondations périodiques des fleuves et rendre le pays propre à la culture. Cette première dynastie, appelée celle de Hia, fut détrônée, dans le XVIII^e^ siècle avant notre ère, par les princes de la province de *Chang ;* et la seconde dynastie de *Chang*, régnant sur toute la Chine, fit même respecter son autorité par les peuples de l'Asie centrale, qui envoyèrent des ambassadeurs à la cour de ces princes.

Vers la même époque où la Chine reçut sa première population, quelques autres tribus, venues des plaines de la Babylonie et qui appartenaient à la même nation que les Mèdes et les Assyriens, pénétrèrent d'abord dans les contrées septentrionales de l'Inde et descendirent dans les plaines en suivant le cours de l'Indus et du Gange. Ces tribus portaient le nom d'Aryas ou d'Arii. Gouvernées par des chefs héréditaires, ainsi que par une caste sacerdotale, elles vivaient indépendantes les unes des autres. L'histoire primitive de ces tribus est encore enveloppée de ténèbres impénétrables, et se confond avec les récits fabuleux de leurs poëmes nationaux.

Les découvertes récentes des hiéroglyphes et des papyrus égyptiens nous ont livré une partie des secrets de l'antique pays des Pharaons. Ainsi que nous l'avons déjà dit en traitant du tableau ethnographique de la

Genèse, la population de l'Égypte descendait de Cham par Mesraïm. Les souvenirs des premiers temps du séjour des fils de Mesraïm sur la terre où ils avaient fixé leur demeure sont entièrement perdus dans la nuit des traditions mythiques. C'est l'époque que Manéthon remplit par les fabuleuses dynasties des dieux et des héros. Il est vraisemblable que la population de l'Égypte se composa d'abord de tribus distinctes, qui furent réunies plus tard sous un seul et même sceptre. Alors commence, à proprement parler, l'histoire de l'Égypte dont le premier roi s'appela Menès, originaire de la ville de Thinis, dans l'Égypte moyenne. Menès, qu'on a quelquefois confondu avec Mesraïm, fonda Memphis et construisit les premières digues qui préservèrent le pays de l'inondation. Toutefois, il faut arriver à la quatrième dynastie pour que cette histoire s'éclaircisse un peu. C'est l'âge de la construction des grandes pyramides. La splendeur et la richesse intérieure du pays paraissent avoir été immenses sous les princes qui le gouvernaient alors, et les travaux qui restent de cette époque attestent que l'intelligence des arts était très-développée.

La cinquième dynastie se composa de neuf rois dont les règnes paraissent avoir été florissants et paisibles, sans avoir été marqués cependant par quelque événement bien saillant.

Dans la sixième dynastie figure le roi Apap, surnommé Méri-ra, dont les Grecs ont fait Mœris. C'est lui qui fit creuser le fameux lac Mœris, destiné à corriger les inondations du Nil en recevant le trop-plein des eaux quand la crue était excessive, et y suppléant par le moyen d'écluses quand elle n'était pas suffisante. D'autres auteurs, cependant, attribuent à un Pharaon de la douzième dynastie la construction de ce fameux lac. Depuis la septième dynastie jusqu'à la onzième, l'histoire de l'Égypte, si mutilée qu'elle nous soit par-

venue, nous induit à croire que ce pays subit une longue série de déchirements, de démembrements et d'affaissements politiques.

De Thèbes, qui paraît avoir été fondée pendant cette période d'anarchie, sortit la onzième dynastie, qui commença à relever la monarchie égyptienne. Une dynastie qui se rattache probablement à celle-ci par les liens de la parenté et de l'origine thébaine lui succéda. Elle régna pendant 213 ans, d'après Manéthon, et son époque fut une époque de prospérité intérieure et de grandeur au dehors. Pendant que des guerres glorieuses étendaient au loin la domination des Pharaons, ils imprimaient, dans leurs États, un vigoureux élan à toutes les branches de la civilisation et exécutaient des travaux non moins prodigieux que ceux de la quatrième dynastie.

Avec la treizième dynastie nous retombons dans une période de troubles, de révolutions et d'obscurité historique. Il est très-vraisemblable que la quatorzième dynastie s'éleva dans la Delta, en compétition avec la treizième dynastie qui avait Thèbes pour capitale. La division de l'Égypte en deux royaumes rivaux et ennemis, ainsi que la décadence qui avait dû résulter de ces troubles, aurait été la cause principale qui facilita le succès de l'invasion des Pasteurs, à laquelle nous arrivons. Cette invasion des pasteurs, des Hycshos, comme Josèphe les appelle, couvrit l'Égypte de ruines et de dévastation. Ces étrangers maintinrent pendant quatre siècles leur domination ; Thèbes, il est vrai, conservait encore une royauté indigène qui forme ce qu'on a coutume d'appeler la quinzième et la seizième dynasties ; mais les princes de ces deux dynasties étaient tributaires des Hycshos. C'est sous l'un de ces rois-pasteurs que les enfants d'Israël firent leur entrée en Égypte, et que Joseph exerça son ministère, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Il est difficile, dans l'état actuel de la science, de

préciser le nombre de siècles qu'embrassent ces seize dynasties égyptiennes, et il est très-permis de croire que toutes ces dynasties n'ont pas été successives mais que plusieurs ont été simultanées, régnant à la fois sur différentes parties de l'Égypte (1).

IIe PÉRIODE.

Organisation du peuple de Dieu sous Moïse. — Le culte lévitique et la religion nationale.

CHAPITRE Ier.

MOÏSE LIBÉRATEUR ET LÉGISLATEUR D'ISRAEL.

N° 23. — Job, contemporain des patriarches, adorateur du vrai Dieu chez les Gentils. — Vers la troisième génération qui suivit le patriarche Jacob, selon le sentiment d'Eusèbe et de saint Augustin, ou tout au moins selon D. Calmet, avant l'entrée des Israélites dans la terre promise, vivait parmi les Gentils un adorateur du vrai Dieu, un homme simple et droit, Job, cet illustre modèle de patience, qui nous montre que, même au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, Dieu n'avait point voulu laisser sa vérité sans témoignage. La réalité du personnage de Job ne saurait faire l'objet d'aucun doute, malgré la forme poétique de son livre et la variété des opinions sur le temps

(1) Vid. DE RIANCEY, *Histoire du Monde*, t. I, liv. II, ch. VIII. — ROBIOU, *Hist. anc. des Peuples de l'Orient*, ch. V. — F. LENORMANT, *Manuel d'hist. anc. de l'Orient*, t. I, liv. III, ch. I et II. — MOELLER, *Hist. ancienne et primitive*, I, 26, 35, 48.

où il vécut (1). Ézéchiel, à deux reprises et dans un même chapitre (2), place le nom de Job à la suite de ceux de Noë et de Daniel, et cite également ces trois personnages comme des modèles de justice et de sainteté. L'auteur du livre de Tobie compare les épreuves de celui dont il écrit la vie avec celles du saint homme Job (3), et saint Jacques, en son épître (4), rappelle sa patience admirable et le propose aussi pour modèle. Ces trois auteurs inspirés, partant de l'idée que Job est un personnage historique, ne pouvaient offrir en exemple à la postérité un personnage imaginaire. Du reste, toute l'antiquité juive et chrétienne, si on excepte quelques Talmudistes, est dans la même persuasion, et nous en avons un garant fort ancien dans la généalogie donnée par les Septante, généalogie qu'on lit aussi dans la version syriaque. On sait d'ailleurs, indépendamment des preuves tirées de la tradition, que les auteurs anciens, surtout chez les Orientaux, ne choisissaient pour héros de leurs poëmes que des hommes dont l'histoire fût connue du public.

L'époque de Job peut être déterminée d'une manière assez approximative. Deux de ses amis descendent d'Abraham, l'un par Ésaü, l'autre par Suah. Job serait donc postérieur au moins à Ésaü. Il vécut plus de deux cents ans. Son livre fait mention du *quesita*, monnaie dont il n'est plus parlé après Moïse; il rappelle le déluge, la ruine de Sodome, et ne dit rien du passage de la mer Rouge ni des miracles du désert. De toutes ces circonstances réunies, on peut inférer que Job est antérieur à Moïse. Il aurait donc vécu pendant la captivité d'Égypte.

Mais dans quel lieu se trouvait la terre de Hus, assignée à Job pour patrie? Les uns la placent dans le

(1) *Livre de Job*, par M. Le Hir. 228. — (2) XIV. 14, 20. — (3) *Tobie*. II, 12. — (4) V. II.

nord du désert arabique, vers la Mésopotamie, et cette opinion a de nombreux partisans chez les modernes; les autres se prononcent pour la contrée située au sud-est de la mer Morte et de la montagne de Séir, entre l'Idumée et l'Arabie déserte, et c'est le sentiment auquel se range M. Le Hir, après avoir discuté les raisons alléguées de part et d'autre. Il discute aussi la question des détails historiques et de l'auteur du livre, et il pense, avec le plus grand nombre des interprètes, que la poésie du style et la régularité du plan peuvent être attribuées au travail artistique de l'écrivain sacré quel qu'il soit, mais il soutient que le fond des discours appartient aux interlocuteurs, et que rien ne nous autorise à n'y voir « qu'une fiction poétique et une simple parabole. »

Ce livre, dont la composition est renvoyée par quelques-uns au temps des Juges, ou même, d'après Rosenmüller, au règne de Salomon, et par quelques autres au règne d'Ézéchias, remonte au temps de Job lui-même, qui en a sans doute fourni les matériaux. Les auteurs qui soutiennent que le livre de Job, dans sa forme actuelle, appartient aux temps les plus florissants de la littérature hébraïque, et qui veulent en faire honneur au règne de Salomon, allèguent la régularité du plan de l'ouvrage, la perfection du style et la richesse des descriptions.

Le trait principal de ce dialogue savamment conduit est la proclamation du gouvernement de Dieu dans la répartition des biens et des maux sur la terre, et le plus parfait acte de foi au Rédempteur ou *Vengeur* promis, et à la résurrection de la chair. Ce n'est pas au nom de la science qu'il est permis de faire disparaître ou d'infirmer une pareille preuve en faveur de la vie future (1).

(1) Note de Mgr Freppel. Voir *le Monde* des 17 et 18 mars 1873, — *Annales catholiques* de M. J. CHANTREL, t. III, 358, 396, etc.

Nous voyons, par l'histoire de Job, que la croyance au vrai Dieu et à nos principaux mystères s'était conservée parmi les nations, et que des personnages, tels que Melchisédech, dans la terre de Chanaan, Job, dans la terre de Hus, et plus tard Jéthro, à Madian, gardaient fidèlement, pour le transmettre aux Gentils, le dépôt des vérités saintes. Mais c'est au sein de l'Égypte et parmi les enfants de Jacob qu'il nous importe de suivre ce rayon de lumière, et de voir le parfait accomplissement de la prophétie faite à Abraham, sous le voile allégorique des victimes immolées et partagées.

N° 24. — Israël, opprimé par le nouveau Pharaon d'Egypte, et délivré par Moïse (1). — Quatre cent trente ans devaient s'écouler avant que Dieu donnât à son peuple l'héritage de la terre promise. La famille de Jacob se multiplia donc dans la terre de Gessen, et son accroissement fut si rapide, qu'en peu de temps elle devint un véritable corps de nation. Ce peuple étranger, déjà méprisé des Égyptiens à cause de sa profession et de ses mœurs pastorales, était par sa croyance l'ennemi du culte idolâtrique qui régnait dans les temples et qui était entretenu par la caste des prêtres ; le nombre grandissant des enfants d'Israël ne pouvait manquer de les rendre suspects à la politique des rois, dans ce pays où de grandes révolutions s'étaient accomplies, après que l'on eut chassé les souverains de la Basse-Égypte.

Un Pharaon, que l'on croit être Rhamsès, appartenant à la dix-neuvième dynastie, roi nouveau qui ne connaissait pas Joseph et les anciens services rendus par le fils de Jacob, accabla les Israélites de travaux et les employa, sous la conduite de *chefs de corvée*, à

(1) *Exode*, I et suiv.

toutes les plus rudes opérations de la construction des villes. C'est à des travaux forcés de ce genre que les rois d'Égypte avaient coutume d'appliquer leurs prisonniers de guerre ; les peintures de plusieurs tombeaux égyptiens retracent des scènes où l'on voit des prisonniers de race sémitique fabriquant des briques et élevant des murailles sous l'œil de surveillants égyptiens armés de longs fouets. Une inscription hiéroglyphique, datée du règne de Rhamsès, énumére les populations ainsi employées aux travaux publics et mentionne dans le nombre les *Aberiou* ou Hébreux. Ils construisirent dans leur servitude deux villes à l'Orient du Delta, Phitom et Ramessés ou *Rhamsès,* cette dernière ainsi appelée du nom même du roi (1).

« Sur les rives du canal d'eau douce, qui traverse aujourd'hui les Ouady Tumilat, à l'Est, près de Maschûta, à l'endroit où l'on aperçoit les vestiges d'un ancien canal, on voit encore un immense bloc de granit, représentant en relief, sur sa face antérieure, un Pharaon assis entre le dieu Ra et le dieu Tum. Ce Pharaon n'est autre que Ramsès II, dont le nom se lit six fois dans l'inscription gravée sur la face postérieure du bloc. Les ruines au milieu desquelles se trouve ce monument sont des restes de briques faites du limon du Nil, mélangé avec de la paille, vieux débris du mur d'enceinte de la ville. On rencontre ainsi réunis en cet endroit, comme l'a remarqué le premier le docteur Lepsius, tous les traits caractéristiques de la ville de Ramsès, le portrait de son fondateur et ces briques que façonnèrent les Hébreux assujétis à la corvée (2). »

Cependant tout accablé qu'il était par ce système

(1) NATALIS ALEXAND. *Historia ecclesiastica,* édit Roncaglia. t. I. p. 319. — (2) *La Bible et les découvertes modernes,* par M. F. VIGOUROUX, t. II, 194, 207.

d'oppression, Israël ne s'en multipliait pas moins dans l'Égypte, appelée la maison de servitude, et la jeune population devenait plus florissante, à mesure que la terre était rendue plus fertile par les canaux qu'on l'occupait à creuser. C'est alors que le Pharaon, Ramsès II, le Sésostris des Grecs, de la XIX^e^ dynastie, voulut faire entrer les sages-femmes dans son dessein barbare, en leur ordonnant d'étouffer les enfants mâles qui naîtraient des femmes israélites. Les sages-femmes surent éluder l'injonction ; mais on ne put se soustraire à l'édit inhumain, qui prescrivait aux Égyptiens, exécuteurs complaisants de la haine de leur roi, de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui naîtraient des Hébreux. Moïse, fils d'Amram et de Jochabed, l'un et l'autre de la tribu de Lévi, vint alors au monde (1571). Après Aaron et Marie, Dieu leur donna cet enfant, dont la ravissante beauté fut prise pour un signe du ciel ; l'élégance de cet enfant béni et les grâces répandues sur son visage, touchèrent encore plus la foi de ses parents, qu'elles n'éveillèrent leur tendresse et leur amour.

Sa mère le cacha pendant trois mois ; enfin forcée de l'abandonner aux soins de la Providence, elle l'exposa sur les bords du fleuve, parmi les roseaux, dans un panier de jonc enduit de poix et de bitume ; et elle enjoignit à la sœur de l'enfant de se tenir assez près pour voir ce qui arriverait. Ce dernier espoir ne fut pas trompé. La fille de Pharaon, que l'historien Josèphe appelle Thermutis, étant venue au bord du fleuve, vit l'enfant dans la corbeille, fut touchée de sa vue et de ses cris, le recueillit et le rendit, sans le savoir, à sa propre mère, qui fut offerte et acceptée pour nourrice. Le petit enfant, destiné à périr, fut ainsi adopté par la fille de Pharaon, qui le nomma *Moïse*, ou *sauvé des eaux*, et le fit élever dans toute la sagesse et la science des Égyptiens, à la cour de ces rois superbes, contre

lesquels il serait un jour réduit à lancer des fléaux.

Devenu homme, il retourna parmi ses frères, et témoin d'un outrage fait à l'un d'eux par un Égyptien, il tua celui-ci dans un mouvement d'indignation, si ce ne fut pas sous une impulsion surnaturelle qui présageait sa mission future (1531). Cette action ne resta point cachée et parvint même aux oreilles de Pharaon. Moïse prit la fuite et se retira dans l'Arabie-Pétrée, à Madian, où Jéthro, chef et prêtre de la tribu lui offrit l'hospitalité et la main de sa fille Séphora, pour le récompenser de sa conduite tenue à l'égard des siens; les filles de Jéthro, en effet, avaient été protégées par l'exilé contre l'agression des bergers qui les empêchaient d'abreuver leurs troupeaux.

Moïse conduisait, depuis quarante ans, les troupeaux de Jéthro, son beau-père, après avoir passé un temps égal à la cour du roi Pharaon, Ramsès II, dont le règne dura près de 70 ans. Un autre Pharaon, que les monuments égyptiens appellent Merenphtah Ier, était monté sur le trône; mais l'oppression était toujours la même, et les Israélites élevèrent leurs cris vers le Seigneur.

Un jour (1491) que Moïse avait pénétré bien avant dans le désert jusqu'au pied du mont Horeb, Dieu lui fit entendre sa voix du milieu d'un buisson ardent qui brûlait sans se consumer : « Je suis, dit Jéhova, celui qui suis. Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » — Et Moïse se cachait la face n'osant regarder le Seigneur. — « J'ai vu l'affliction de mon peuple, ses cris ont monté jusqu'à moi, je veux le délivrer de la servitude, je vous enverrai vers Pharaon, pour faire sortir les fils d'Israël de l'Égypte.

Dieu, suivant l'expression de Bossuet, se fait connaître à ce grand homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant. Il lui apparaît d'une manière

également magnifique et consolante : il lui déclare qu'il est celui qui *est*. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. « *Je suis celui qui suis :* l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul. » Un dialogue s'établit entre le Maître et le Serviteur, dont la langue s'embarrasse et dont la crainte augmente à la pensée de sa redoutable mission. Il faut, en quelque sorte, que le Seigneur se fâche pour la lui faire accepter, et que pour vaincre les répugnances de Moïse et sa défiance extrême, il lui adjoigne son frère Aaron, qui portera la parole devant un roi puissant. Enfin Moïse armé de sa verge, qu'il avait déjà vu se changer en serpent, est *constitué le dieu de Pharaon,* qui s'obstine à retenir les Israélites et les accable encore de plus rudes travaux. Le refus opiniâtre du roi d'Égypte, qui ne voulait pas laisser les Hébreux aller sacrifier dans le désert, amena, comme il est raconté dans l'*Exode,* une série de prodiges et de fléaux vengeurs. Le théâtre de ces prodiges fut la résidence royale de Tanis, située à droite, sur le bras du Nil auquel elle donnait son nom, et décorée par le géographe Strabon, du titre de « Tanis la grande. » Son temple principal avait des proportions gigantesques : il en reste onze obélisques, renversés et brisés qui portent le nom de *Ramsès II* (1).

N° 25. — Les dix plaies d'Égypte et la sortie des Hébreux, traversant la Mer-Rouge à pied sec (2).

Dans les desseins de Dieu, la *miséricorde* ne devait pas plus rester étrangère que la *justice* aux dix plaies de l'Égypte. Les desseins *miséricordieux* du Seigneur tendaient à faire éclater son amour pour son peuple, sa gloire suprême et sa puissance sur la nature entière,

(1) *La Bible et les découvertes,* etc. ibid. II, p. 245. —
(2) Exode V, etc.

afin de relever la foi défaillante des Israélites en même temps que leur courage, et de forcer, dans ses derniers retranchements, et sur les marches du trône, l'idolâtrie du prince, aidée de tous les prestiges de l'art des magiciens. La *justice* avait encore à châtier l'endurcissement de ce monarque incrédule et l'obstination du peuple égyptien lui-même, vieilli dans les habitudes du paganisme, que la rapide succession de tant de fléaux ne pouvait rappeler aux lois de l'humanité ni au culte du Dieu véritable (1). A cette double fin se rapportent, comme il est facile de s'en convaincre, le choix, la nature et le nombre des fléaux, qui, par une marche graduée, corrompent les éléments : l'*eau*, la *terre* et les *airs*, détruisent sans pitié les divinités égyptiennes, tirées du règne *minéral*, *végétal* ou *animal*, et tournent en instruments d'éclatante vengeance de vils insectes et les fangeux habitants des marais.

Il est important de bien saisir le caractère *miraculeux* des plaies d'Égypte, opposé à la contrefaçon de l'œuvre des magiciens, qui ne tardèrent pas eux-mêmes à s'avouer vaincus, en reconnaissant le *doigt de Dieu* à la troisième plaie des moucherons. La réputation des enchanteurs de la vallée du Nil est très-ancienne : on la trouve consignée dans le *Dialogue de Lucien*, intitulé *Philopseudès*, et dans les livres égyptiens de magie qui remontent à une époque antérieure à celle de Moïse et de Joseph. Les enchanteurs de serpents, ou les *Psylles* sont connus de nos jours et semblent avoir conservé la science ou l'art des magiciens, si habiles à charmer le bêtes venimeuses. La verge de Moïse, qui dévora celles des magiciens, accusait déjà l'infériorité des enchanteurs, dans une première lutte, où le produit de leur art eut le dessous. Quoi qu'il en soit, du reste, de la pâle imitation des prodiges divins, ce n'est pas

(1) Exode VII, 5.

dans la nature des fléaux, plus ou moins connus dans la terre d'Égypte, qu'il convient de chercher le miracle, mais dans les circonstances prédites et réalisées à point nommé, dans l'intensité des fléaux et dans leur cessation à l'ordre de Dieu et à la volonté de son ministre ; signes non équivoques d'une intervention surnaturelle, où se révèle seul le Maître des cieux et de la terre (1).

Le changement de l'eau en sang, à la première plaie de l'Égypte, a pu donner lieu à des explications diverses, comme si l'on devait confondre ce que Moïse fit des eaux du fleuve, avec le phénomène de la *coloration du Nil*, appelé le *Nil rouge*. Les observations des voyageurs sur le temps et sur la partie du fleuve où se produit cette altération des eaux, à l'époque de l'inondation, ne sauraient faire abandonner l'interprétation commune, que semble confirmer le passage du livre de la *Sagesse*.

Le Nil, qui paraissait complice du meurtre de tant d'enfants engloutis dans ses eaux, est changé en sang, comme pour représenter plus vivement, aux yeux des coupables, l'image de leur crime : « Au lieu de cette source intarissable, dit l'auteur de la *Sagesse* (XI, 7), et de ce fleuve qui coulait toujours, vous avez donné, Seigneur, du sang humain à boire aux méchants. » Moïse, le prophète de Dieu, est devenu le maître de ces flots qui ont failli lui donner la mort, au grand étonnement des Égyptiens, qui avaient fait de son exposition le sujet de leur raillerie ! « Et parce que vous avez voulu punir les folles passions de l'iniquité, continue le même auteur, les égarements de ces peuples qui adorent les serpents muets et les animaux les plus vils, vous avez envoyé contre eux une multitude de muets animaux, ministres de votre vengeance ; afin qu'ils

(1) *La Bible*, etc. *Ibid.* II, 258.

apprissent que chacun est tourmenté par où il a péché: car il n'était pas difficile à votre main puissante qui a créé l'univers d'une matière informe, d'envoyer contre eux une multitude d'ours et de fiers lions, et des animaux d'une espèce inconnue, pleins d'une fureur jusque là sans exemple, faisant jaillir de leurs naseaux des tourbillons de flamme ou de noire fumée, et lançant par leurs yeux d'horribles étincelles ; il n'eût pas été besoin de leurs morsures pour exterminer vos ennemis : le souffle de leur bouche les aurait fait mourir de frayeur..... Mais vous avez réglé toutes choses avec nombre, avec poids et avec mesure. Comme ce grain de poussière qui incline la balance, comme la goutte de rosée du matin qui descend sur la terre, ainsi l'univers est devant vous. Mais vous avez pitié de tous les hommes.... Vous êtes indulgent envers tous, parce que tout est à vous, Dieu, qui aimez les âmes. »

La première plaie frappait, selon les desseins de la divine Sagesse, le *dieu Nil,* personnifié dans un fleuve, regardé comme la providence de l'Égypte ; la deuxième humiliait les stupides adorateurs du dieu à la tête de *grenouilles ;* la troisième et la quatrième, avec ses différentes espèces d'*insectes* et de *moucherons,* atteignait les hommes et les animaux qui en étaient couverts, piqués et dangereusement blessés ; la cinquième était la *peste,* infectant les troupeaux des campagnes, et la sixième, des *ulcères* qui rongeaient la chair des hommes, et même des magiciens, n'osant plus paraître devant Moïse; la septième ravageait toute sorte de plantations par la *grêle* et le *tonnerre ;* et la huitième enlevait jusqu'à l'herbe des champs dont se nourrissent les troupeaux. Et dans cette conjuration de tous les fléaux contre l'Égypte, une seule oasis est épargnée, c'est la terre de Gessen, par un nouveau miracle de sa bonté, qui met le comble à ceux de sa puissance.

Dieu se sert ainsi des plus faibles moyens, des mou-

cherons et des sauterelles pour réduire l'orgueil de Pharaon et le forcer à demander grâce ; il envoie des châtiments lents et progressifs sur les villes et sur les campagnes, sur les hommes et sur les animaux, pour amener le peuple à la connaissance du vrai Dieu et à la pénitence ; et ces fléaux divers sont autant la marque de la puissance et de l'ironie du Seigneur contre les grands, que l'ingénieux secret de sa miséricorde envers les petits.

Une multitude innombrable de petit peuple, gagné par ces prodiges, suivra bientôt Israël jusque dans le désert. Enfin, après ces *ténèbres épaisses,* symbole de la superstition profonde et de la nuit palpable qui couvrait l'Égypte, et la terreur causée par le vent du *Chamsin* (1), le glaive de l'ange exterminateur doit venger une dernière fois, en atteignant jusqu'au fils du monarque, la mort des enfants des Hébreux par celle de tous les premiers nés des Égyptiens. Le fils aîné de Merenphtah, associé à l'empire et mort avant son père, paraît être ce prince royal désigné par Moïse comme étant assis sur le trône.

Dans cette même nuit, où passa l'ange exterminateur, les Israélites avaient mangé la pâque ou la victime du *passage,* les souliers aux pieds et un bâton à la main, selon le rite prescrit par le Seigneur, en marquant leurs portes du sang rédempteur de l'Agneau. Ils partirent au nombre de six cent mille hommes, non compris les femmes et les enfants, emmenant avec eux leurs troupeaux afin de sacrifier dans le désert ; ils emportaient aussi une grande quantité d'habits, de vases d'or et d'argent, et de bijoux qu'ils avaient demandés aux Égyptiens, par l'ordre de Moïse ; et ces riches dépouilles devinrent leur propriété, soit à titre de dédommagement d'une longue et injuste servitude, soit par le transfert

(1) Sup. XVII.

du domaine que leur en faisait le Seigneur et maître de toutes choses. Ils avaient pris avec eux les ossements de Joseph.

Leur marche ne pouvait être que très-lente; ils furent trois jours à gagner les bords de la Mer-Rouge, par un itinéraire dont il est difficile maintenant de déterminer les stations précises, comme ont essayé de le faire dom Calmet, le père Sicard et des géographes plus modernes, M. Léon de la Borde, et plus récemment encore M. Lecointre, au moyen des *lacs salés*, prolongement de la Mer-Rouge, etc. (1). L'égyptologie n'a pas encore fourni de documents assez sûrs pour trancher cette question. Le troisième jour après le départ des Hébreux, Pharaon se repentit et rassembla, à la hâte, ses gens de pied, les restes de sa cavalerie épargnée par la grêle et par les autres fléaux, et tous ses chariots de guerre. Il se mit à leur poursuite et les atteignit vers l'extrémité du golfe de Suez, dans un défilé où s'élevaient à droite et à gauche des montagnes inaccessibles ; pressés par l'armée de Pharaon, les Israélites n'avaient devant eux que la mer. Le peuple, oubliant les faveurs du ciel, se mit à murmurer et à dire : « N'y avait-il pas des sépulcres en Égypte ? Qu'était-il besoin de nous amener ici pour nous faire périr dans la solitude ? » Moïse essaya de les rassurer et leur promit que Dieu combattrait pour eux. La nuit approchait. Une première merveille annonça manifestement aux Hébreux la protection que le ciel leur accordait : la colonne de nuée, qui les précédait, quitta la tête du camp et alla se placer entre les Égyptiens et les Hébreux. Dieu permit qu'elle fût ténébreuse du côté des premiers, tandis que de l'autre elle répandait la lumière et éclairait les

(1) *Études littéraires des Jésuites*, 1869, p. 557. — Juillet, août 1873.

Israélites. Il fut impossible aux Égyptiens d'attaquer.

Cependant Moïse, par l'ordre de Dieu, étendit sa main sur la mer. Aussitôt les flots se séparèrent, formant un mur de chaque côté. Un vent qui souffla toute la nuit dessécha l'intervalle que les eaux avaient laissé à découvert. Les enfants d'Israël, conduits par Moïse, s'engagèrent dans le sentier miraculeusement frayé entre les flots suspendus, et toute la nuit fut occupée par le passage, qui s'opéra, selon quelques-uns, dans le voisinage du mont Attaka, où la mer a maintenant six lieues de largeur, et, selon d'autres, à travers les *lacs amers* qui faisaient autrefois le prolongement de la Mer-Rouge. Au point du jour les Égyptiens s'élancèrent, dans la même voie, sur les traces des Hébreux, et firent entrer dans le lit du golfe leurs chars et leurs chevaux. Tout-à-coup Moïse étendit de nouveau sa main sur la mer de la rive opposée. Les flots retombèrent de tout leur poids, et le bruit des tonnerres, selon les psaumes, vint se joindre à l'embarras de la marche pesante des chariots et à la confusion des guerriers, qui furent précipités au fond, comme la pierre, et périrent engloutis, chefs et soldats, cheval et cavalier. Le cantique de Moïse a immortalisé le souvenir de ce miracle dans un style inspiré qui n'appartient qu'à la poésie de nos saints livres.

Diodore de Sicile, qui vivait au siècle d'Auguste, nous parle de la Mer-Rouge entièrement mise à sec, selon une ancienne tradition. Le géographe grec Strabon, l'abréviateur latin, de Trogue-Pompée, Justin, qui nous a conservé l'histoire de Joseph vendu par ses frères, et l'Égyptien Manéthon lui-même rapportent le fait miraculeux du passage de la Mer-Rouge, avec de simples variantes, qui sont moins une altération qu'une confirmation de la vérité, prise dans son ensemble. L'histoire égyptienne suppose que Menephta survécut au désastre de son armée, et rien, dans le

texte sacré, n'oblige à croire que le Pharaon ait été noyé dans les flots de la Mer-Rouge.

A l'époque de la sortie d'Égypte, la Grèce ne faisait que de naître. La chronologie des marbres de Paros remonte à l'an 2422 de la création du monde. Vers ce temps, Cécrops, que quelques-uns disent Égyptien, fondait le royaume d'Athènes, composé de douze bourgs, et instituait l'aréopage (2448). Lélex abordait, avec une colonie de la même nation, dans la Péloponèse, et se faisait premier roi de Sparte (2484). Un demi siècle après, Danaüs, frère du grand Sésostris, selon quelques-uns, ayant échoué dans la conspiration tramée contre lui, conduisit une autre colonie d'Égyptiens dans le Péloponèse et s'empara d'Argos, dont il chassa la race d'Inachus, que nous avons vu contemporain d'Abraham (2530). Enfin Cadmus, venu des côtes de Phénicie, débarqua en Béotie et y bâtit une citadelle où fut depuis la ville de Thèbes (2547), cav. 1447 av. J.-C.

A ces temps obscurs remonte l'institution de l'aréopage et du conseil des amphictyons, assemblée générale de la Grèce, composée de députés représentant les peuples confédérés de cette contrée. Cette réunion de plusieurs petits Etats en un même peuple contribua beaucoup à la puissance de cette nation célèbre. Du reste, ces commencements des Grecs, comme ceux de tous les peuples anciens, ne présentent qu'un tissu de fables et de faits défigurés. Hérodote, appelé le père de l'histoire, ne fleurissait que moins de cinq cents ans avant Jésus-Christ, au retour de la captivité de Babylone, et se trouvait déjà bien loin de Moïse.

N° 27. — Les miracles et les épreuves du désert (1431-1451). (1) — Après la sortie d'Égypte au travers des flots de la Mer-Rouge, l'*Exode* nous fait suivre la

(1) *Exode*, XVI et suiv.

marche des Hébreux jusqu'au pied du mont Sinaï, où fut donnée et promulguée la loi ancienne. Une multitude de gens du petit peuple, comme on le voit au chapitre XII, v. 38, avait suivi les enfants d'Israël dans le désert. C'étaient, selon toute apparence, des tribus étrangères à la race égyptienne, qui, opprimées aussi, avaient saisi cette occasion pour se soustraire à la servitude ; une partie du peuple égyptien lui-même avait pu s'attacher aux pas des Hébreux, après tant de miracles opérés en leur faveur. Cette foule immense, que l'on ne peut guère évaluer à moins de trois millions d'âmes, conduisait avec elle de nombreux troupeaux dans un désert où à peine quelques tribus arabes trouvent de loin en loin un peu d'eau et de pâturages. Les miracles étaient nécessaires à tout ce peuple, non-seulement pour briser le joug d'un honteux esclavage et l'arracher à la mort, mais aussi pour l'arracher aux superstitions de l'Égypte.

Ces prodiges, multipliés par la main de Moïse, avaient pour effet de rappeler à la connaissance du seul Dieu véritable ceux qui s'étaient accoutumés à le confondre avec d'impuissantes idoles, et de concilier à Moïse, le lieutenant du Seigneur, l'autorité dont il avait besoin pour promulguer la loi. Les épreuves du désert et les campements de quarante années au milieu des sables de l'Arabie marquaient une dépendance plus entière du peuple de Dieu, dont le Seigneur dirigeait les pas, soutenait la vie et réprimait les murmures, fallût-il au besoin faire disparaître toute une génération devenue incorrigible et qui n'avait pu être domptée à force de prodiges, mais qui laissait à une génération nouvelle l'exemple du plus terrible châtiment.

Parmi ces *miracles* du désert, opérés sous les yeux d'un peuple innombrable et souvent murmurateur, les uns nous présentent le caractère *permanent* d'une série de faits miraculeux, soutenus pendant quarante an-

nées, tels que cet ordre des campements auxquels préside la *colonne conductrice,* pour écarter les ténèbres de la nuit, et protéger contre les feux du jour tout un peuple voyageur; la *manne du désert,* appelée le pain du ciel, recueillie avant le lever du soleil, pour prévenir l'aurore en bénissant le Seigneur, et mesurée, selon son précepte, pour la consommation d'un seul jour, excepté la veille du sabbat; enfin la conservation des chaussures des Israélites pendant de longues années et de longues marches, et l'état sanitaire des tribus, au milieu desquelles, dit le Psalmiste, on ne voyait ni malades ni infirmes. Les autres miracles n'ont qu'un caractère *passager* et *local* : c'est Dieu qui adoucit par Moïse les eaux amères de Marah; première station qui doit correspondre au lieu actuel de Howara, à quelque distance au sud du point où s'était effectué le passage, lieu dont les eaux, encore aujourd'hui, ont retenu leur ancienne amertume; c'est la verge de Moïse, qui fait jaillir des torrents du rocher d'Horeb; ses bras en croix qui assurent la victoire dans le combat contre Amalec; l'abondance des cailles, qui nourrissent pendant un mois une armée de 600,000 hommes et un peuple entier; et avec bien d'autres prodiges, le miracle renouvelé de ce même rocher d'Horeb, qui, au témoignage des voyageurs, porte encore les marques de l'ancien écoulement.

Vers le milieu du vallon de Raphidim, et à plus de cent pas du mont Horeb, écrit le P. Sicard, on découvre une haute roche entre plusieurs autres plus petites, laquelle a été, par la succession des temps, détachée des montagnes voisines. Cette roche est une grosse masse d'un granit rouge; sa hauteur est de douze pieds avec pareille épaisseur; elle est plus large que haute; son circuit est d'environ cinquante pieds; elle est percée de vingt-quatre trous : chaque trou a un pied de longueur et un pouce de largeur; la face plate du

rocher contient douze de ces trous, et la ronde qui lui est opposée en a autant. Ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher et sur une même ligne. Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre. Il est important de remarquer que cette roche et les autres sont dans un terrain très-sec et stérile, et que dans tous les environs de ce rocher on ne découvre pas même l'apparence d'aucune source ou de quelque eau saumâtre, provenant du voisinage de la mer.

Partis de Raphidim, où les prières de Moïse et les armes de Josué obtinrent la victoire sur les Amalécites, les enfants d'Israël arrivèrent, le troisième mois après leur sortie d'Égypte, au pied du mont Sinaï. C'est du haut de son sommet, que couvrait la fumée, que sillonnaient les éclairs, et que faisaient retentir le bruit des trompettes et les roulements de la foudre, qu'il plut au Seigneur de dicter sa loi, et de graver, de sa main, sur deux tables de pierre, les préceptes fondamentaux de la religion et de la société. Jusque là, remarque Bossuet, Dieu n'avait rien donné, par écrit, qui pût servir de règle aux hommes. Il ne voulut point abandonner plus longtemps à la seule mémoire des hommes le mystère de la religion et de son alliance. Il était temps de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie, qui inondait tout le genre humain et achevait d'y éteindre les restes de la lumière naturelle. Le vrai Dieu n'était plus connu en Égypte, au temps de Moïse, comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais *comme le Dieu des Hébreux*. On adorait jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. « Tout était Dieu, excepté Dieu même, ajoute l'Aigle de Meaux, et le monde, que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions. C'est par là que l'amour impudique eut tant d'autels et que

des impuretés qui font horreur commencèrent à être mêlées dans les sacrifices (1). »

N° 28. — La promulgation de la loi de crainte sur le Sinaï et les différentes parties de la loi mosaïque (2). — Lorsque les nations avaient déjà perverti jusqu'à ce point le dogme et la morale, et poussaient l'ignorance jusqu'à prétendre renfermer la divinité dans les statues faites de main d'homme, Moïse fut chargé de recueillir la tradition patriarcale, historique et religieuse de son peuple et de la fixer par écrit, en même temps qu'il recevait de Dieu les tables de la loi, et les ordonnances que lui dictait le Seigneur, en lui parlant bouche à bouche, comme un ami fait avec son ami. La *fin principale*, que se proposait Moïse au nom du souverain Législateur, était de maintenir, non-seulement par la promulgation du décalogue, mais encore par l'injonction de tant de préceptes divers, la pureté de la foi autant que de la morale chez cette nation privilégiée de patriarches, de pasteurs et de prophètes, où devait dominer la tribu sacerdotale de Lévi. Il ne faut donc pas chercher dans la législation mosaïque ce qui fait le développement de l'industrie et du commerce, le progrès matériel et le culte des arts, non plus que le génie militaire et la gloire des conquêtes. Mais il faut considérer les *moyens* choisis par Dieu, pour atteindre cette *fin*, et la grandeur des *obstacles* qu'il avait à vaincre chez un peuple, dont l'éducation avait tant souffert de son contact avec les Égyptiens et de sa condition d'esclave dans une terre étrangère.

La loi de Moïse mérite d'être étudiée dans sa partie *morale*, dans sa constitution *politique* et *civile*, et dans sa partie *cérémoniale*.

(1) Bossuet. *Disc. sur l'Hist. univers.* Suite de *la Religion*, ch. III. — (2) *Exode* XIX, XX.

La partie *morale,* et toujours subsistante de la loi mosaïque, est le décalogue.

En tête de la loi, promulguée du haut du Sinaï, Dieu se nomme à son peuple et lui rappelle le bienfait de la délivrance : « Je suis Jéhova, ton Dieu ; c'est moi qui t'ai fait sortir de la terre d'Égypte, de la maison de servitude. » Après ce sublime préambule, viennent les dix préceptes, qui ne sont que l'intimation de la *loi naturelle* déjà gravée dans le cœur des hommes. Le décalogue se partage en deux tables : la première contient les trois préceptes qui se rapportent directement à Dieu ; la deuxième contient les sept autres, qui ont trait au prochain.

Les trois principaux devoirs, inscrits sur la première table, glorifient trois grands attributs de Dieu, et désignent à leur manière les trois personnes divines : l'*adoration* exclusive rendue à *Dieu créateur* proclame son domaine suprême et incommunicable, qui est en même temps universel et s'étend sur toute créature. La *défense* expresse de prendre le *nom de Dieu en vain,* est un hommage rendu à Dieu, *vérité* immuable et éternelle ; et le *culte,* ou la religion qui procède du cœur est une dette amoureuse payée à Dieu, dont l'essence est *amour* et *bonté* souveraine ; tel est le triple lien d'adoration, de foi et d'amour qui nous rattache à Dieu.

Deux prescriptions positives entrent dans ces préceptes de droit naturel et n'en sont que le complément accessoire et variable : la première prohibe les images destinées à représenter le Dieu unique et invisible (1). Cette recommandation était fondée sur la propension des Juifs à imiter les autres peuples et à se laisser entraîner dans l'idolâtrie. La seconde déterminait le

(1) L'abbé Guénée. *Lettres de quelques Juifs,* t. I, 204, *fig. sculptées.* — III, 2. *Lois religieuses et morales.)*

sabbat comme le jour consacré au Seigneur, et n'était sans doute que la confirmation solennelle d'une coutume antique et patriarcale : « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. »

Les devoirs contenus dans la seconde table placent en première ligne la *paternité* et le respect qui lui est dû, comme le fondement de toute société humaine, car le principe d'autorité qui réside dans le *père* découle de Dieu même et nous offre, avec la plus vive image de sa puissance le reflet le plus sensible et le plus doux de sa bonté. Ensuite viennent les devoirs respectifs qui nous lient *à nos égaux*, en nous ordonnant de ne porter aucun préjudice *à nos semblables* ni dans leur *vie temporelle*, ni dans la *sainteté du mariage*, ni dans *leurs biens extérieurs*, ni dans leur *vie sociale* ou dans leur *réputation*. Enfin, pour aller jusqu'à la racine du mal, la loi de Dieu condamne jusqu'aux *mauvais désirs* : « *Non concupisces.* »

La partie politique et civile de la loi mosaïque renferme le *droit public* et le *droit privé* des Hébreux.

Le *droit public* peut être considéré comme *administratif, judiciaire* et *militaire*.

Le Seigneur voulut donner à son peuple une *forme d'administration* qui pût s'adapter au *gouvernement divin* et au dessein que lui-même avait sur Israël. En effet, la *constitution* octroyée par Moïse, au nom du Seigneur, en faveur de son peuple, présente le phénomène réalisé d'une théocratie où le régime politique a pour base nécessaire la religion, et où les *institutions* de l'ordre civil sont, en quelque sorte, *canonisées*, comme les *préceptes* et les *dogmes* de la loi religieuse. Le même Dieu, qui s'imposait comme Seigneur et maître aux adorations d'Israël, se faisait accepter comme roi par la reconnaissance des tribus, dont il réglait d'avance les possessions et les droits, par le pouvoir *législatif* concentré dans ses mains. Élu roi solennelle-

ment sur le Sinaï, comme sur un trône majestueux, environné de foudres et d'éclairs, il avait exigé le serment de fidélité de son peuple au pied de la montagne, et le même serment renouvelé entre les mains de Moïse, à la veille de sa mort, fut juré, dans la terre promise, à Josué, et enchaîna les générations suivantes.

Le tabernacle, et plus tard le temple de Jérusalem, dut être considéré comme le sanctuaire de Dieu et le palais du roi. Nous ferons remarquer que ce gouvernement, appelé *théocratique,* ne consistait pas uniquement dans l'adoption et la proclamation d'une *religion nationale,* et ne réservait pas non plus exclusivement les charges publiques à la tribu des lévites et des prêtres; mais ce qui faisait l'essence de la théocratie judaïque était le plein droit que Dieu s'adjugeait à lui-même dans la confection des lois fondamentales, auxquelles personne ne pouvait rien ajouter, retrancher ou changer. En outre, Dieu exerçait directement son pouvoir dans l'application de certaines peines temporelles qui supposaient son intervention immédiate, providentielle ou miraculeuse. Enfin Dieu produisait quelquefois son action en des circonstances graves par la mission confiée à des hommes extraordinaires ou à des prophètes.

Il fallait néanmoins des ministres ordinaires et comme un pouvoir régulier, qui fût confié aux hommes par ce Dieu invisible, qui avait établi son trône sur le propitiatoire de l'Arche. En dehors du pouvoir sacerdotal, gardien de la loi et de la constitution lévitique, nous voyons en Israël une double *forme d'administration,* qui place successivement le peuple de Dieu sous les *Juges* et sous les *Rois.* Mais dans ces deux états, quel que soit le rôle du principe électif ou du principe héréditaire, la principale part d'autorité demeure *toujours* au *Dieu roi,* et l'on peut dire qu'il s'en montre vérita-

blement jaloux. Ainsi, pour rappeler à son peuple la souveraineté de son empire, le Seigneur se plaira, sous les Juges, à susciter des sauveurs ou des libérateurs, qu'il revêtira de sa puissance et dont il fera ses lieutenants pour arracher Israël au joug des étrangers ou pour le ramener à l'observance des lois et du culte divin.

Lors même que l'autorité royale sera constituée d'une manière permanente, ce pouvoir nouveau, quoique très-étendu, sera contenu dans les limites mêmes posées par Moïse, au nom du Roi des rois. Le premier frein mis au caprice de l'autorité monarchique était ce code de lois immuables, dominant la volonté du prince aussi bien que celle des sujets, Le second tempérament de cette puissance trop absolue était la haute surveillance de la tribu sacerdotale, qui formait le corps des jurisconsultes, interprètes et gardiens de la loi. Enfin, pour ne laisser jamais perdre de vue son action prépondérante et divine, le Seigneur employait le ministère des prophètes, qui, comme orateurs sacrés et politiques, devenaient en même temps, au nom de leur Dieu, les censeurs des mœurs publiques et privées et les intrépides défenseurs de la justice.

La suprématie divine, inscrite en tête de la constitution des Hébreux, est tout le nerf de leurs lois politiques, et fait tout le fond de leur histoire. Rien ne convenait mieux à la destinée de ce peuple, appelé par excellence le peuple de Dieu, que ce régime théocratique, appuyé sur une série de miracles, qui font comme un prodige non interrompu des événements racontés dans les annales d'Israël et de Juda. Si jamais un roi a cru pouvoir dire : « l'État, c'est moi, » il était bien plus vrai de dire chez les Israélites : « l'État, c'est Dieu. » Avec cette forme de gouvernement s'expliquent sans peine les châtiments infligés à certains crimes, tels que la nécromancie, la violation du sabbat, etc.,

qui se changeaient en crime de lèse-majesté divine, et qui rendaient les blasphémateurs passibles de la peine de mort.

Si nous considérons maintenant la *condition* du peuple hébreu sous ce régime, nous reconnaîtrons dans l'esprit de la loi une nouvelle preuve de sagesse. Il est vrai que le peuple d'Israël devait être séparé des nations, mais non par égoïsme ; et c'était pour éviter le danger de contagion et d'idolâtrie, que Moïse, en confinant les tribus dans la Palestine, les avait en même temps comme entourées de barrières, au moyen des prescriptions de sa loi, pour conserver ce peuple dans la simplicité de ses mœurs et de sa croyance héréditaire.

Moïse pose comme fondement de la société civile des Hébreux l'honorable profession de l'agriculture, qu'il substitue à la vie nomade, afin d'immobiliser sa nation en l'attachant au sol. De là le partage des terres, et surtout la loi du *Jubilé,* qui ne permettait pas l'aliénation perpétuelle du fonds, et conservait les héritages dans les familles, sans réduire les citoyens à la mendicité ; problème difficile que les anciens législateurs : Lycurgue, Solon, Numa, la loi des douze tables n'ont jamais pu résoudre, et qui a suscité tant de troubles chez les Grecs et chez les Romains, sans parler des crises de nos sociétés modernes (1). La faveur donnée à l'agriculture et refusée aux arts de luxe et à l'industrie mercantile était un trait de prévoyance qui enlevait l'occasion et le danger de se laisser séduire par les peuples idolâtres. Il était sans doute plus facile de conserver les traditions de la vérité et les pratiques de la loi, au milieu de la simplicité des champs, de la vie de famille et des mœurs pastorales.

La même condition commune à tous, en quelque

(1) *Lévit.* XXV, 10. — *Guénée.* III, p 16, extrait 264.

sorte, faisait disparaître les causes de rivalité entre les classes de citoyens, sans aucune distinction de nobles ou de plébéiens ; car tous faisaient également remonter leur généalogie jusqu'à l'illustre patriarche Abraham, le père des croyants, et c'était là leur plus beau titre de noblesse. Si l'on rencontrait parmi eux des riches et des pauvres, cette différence inévitable ne tenait pas aux lois de Moïse, qui avait tout fait, au contraire, pour empêcher les richesses de se concentrer dans les mains de quelques citoyens ; car l'admirable organisation qu'il avait donnée à la propriété prévenait, autant que possible, l'aristocratie déguisée de la richesse. Les Hébreux jouissaient donc des mêmes droits civils, à l'exception des esclaves dont nous aurons à parler. Tel était le lien étroit d'amitié et de sainte fraternité qui unissait les enfants d'un même père, dans une même communauté de promesses faites à leurs aïeux, dans une même communauté de culte et de sacrifice relevant d'un seul autel, et dans une même communauté de patrie.

Une chose toutefois était à craindre, c'était qu'à force de s'aimer entre frères et concitoyens, on n'en vînt à concevoir de la haine ou de l'antipathie contre les étrangers. Afin de prévenir cet abus, Moïse s'efforça d'inculquer dans sa loi l'amour du prochain qui découlait de l'amour de Dieu, le premier de tous les commandements ; il recommanda, de la manière la plus touchante à ses concitoyens l'hospitalité envers les étrangers, en rappelant aux Israélites qu'ils avaient eux-mêmes été étrangers en Égypte (1). S'il est défendu de contracter alliance avec certains peuples, les exceptions sont motivées, comme nous le dirons pour les peuples criminels et abominables de la Palestine, les

(1) *Exode* XXII. 21. — *Lévit.* XIX. 34. — *Deuter.* X. 18, 19. — XXIV. 17, etc.

Philistins et les Chananéens (1), les Amalécites (2), les Moabites et les Madianites (3). Les alliances avec tous les autres peuples étaient permises à Israël, comme on le voit, par les traités conclus entre David et les rois de Tyr, et par ceux que signèrent les Machabées avec les Spartiates et les Romains ; et lorsque les prophètes reprennent le peuple d'Israël ou de Juda des alliances faites avec les rois d'Égypte et d'Assyrie, ce n'est que pour reprocher aux princes et aux tribus leur défiance à l'égard du Seigneur, vrai et puissant souverain de son peuple. Il est facile, en parcourant les lois de Moïse, de voir combien celui-ci diffère des législateurs grecs et romains, qui comptaient autant d'ennemis que d'étrangers. C'est le témoignage que rend Cicéron lui-même dans son livre *De Officiis*, à propos de la loi des douze tables : « *Hostis apud majores nostros is dicebatur, quem nunc peregrinum dicimus.* »

La deuxième partie de la loi de Moïse, qui entre dans le *droit public* des Hébreux, est la partie *judiciaire* et *pénale*, distincte de la *forme administrative* que nous venons d'étudier.

L'autorité *judiciaire*, que les chefs de famille avaient exercée primitivement sous le régime patriarcal, fut transportée par Moïse à une classe de magistrats. Il institua d'abord cette magistrature en confiant à des hommes choisis la conduite de mille, de cent, de cinquante, ou seulement de dix citoyens, selon le conseil de son beau-père, Jéthro (4), et il organisa ensuite les fonctions propres de ces juges, appelés à siéger aux portes, c'est-à-dire dans le lieu le plus fréquenté des villes d'Israël (5). Un tribunal suprême, présidé

(1) *Exode.* XXIII. 31. — XXXIV. II. 7. — (2) *Exode.* XVII. 8. — (3) *Deut.* XXIII. 7. — *Exode* XXII. 2. etc. — (4) *Exode.* XVIII. 21. — (5) *Deuter.* XVI. 18.

par le grand-prêtre, devait prononcer en dernier ressort et mettre fin aux causes les plus litigieuses. Les jugements étaient publics, et se tenaient, comme nous venons de le voir, aux portes des villes, et le matin, à l'heure où une plus grande foule entrait ou sortait pour vaquer aux travaux du jour. La forme en était fort simple, et ne paraissait point devoir être retardée par la longueur des plaidoieries, car les avocats étaient absents et les lois peu nombreuses. Du reste, Moïse ne donna aucun détail sur la procédure et la forme des jugements. Il se contenta de rappeler à son peuple la justice de Dieu, première source des justes jugements des hommes, et d'interdire les présents qui aveuglent les yeux des juges. Il pourvoit aussi à la sécurité des innocents, en défendant de condamner personne sur la déposition d'un seul témoin (1).

Le *Code pénal* dressé par Moïse, reposait sur deux principes, qui démontrent assez la supériorité de sa législation en ce point, quand on la compare à celle des autres peuples. Le premier principe était l'*égalité des peines*, qui atteignaient indistinctement les Hébreux, sans égard à la différence de condition (2). Le second principe était ce que nous appelons aujourd'hui la *personnalité des délits* (3). Ainsi, les parents du coupable ne devaient jamais être enveloppés dans la condamnation.

Les peines avaient plusieurs degrés :

1° La peine de *mort* s'infligeait par le glaive ou par le supplice de la lapidation. En certains cas, afin d'augmenter l'infamie du crime et l'horreur du délit, on brûlait le cadavre du supplicié, ou bien il restait suspendu au poteau ou enseveli sous un monceau de pierres (4). La décollation, la strangulation et le cruci-

(1) *Exode*. XXIII. 1 et 8. — *Lévit*. XIX. 15. — *Num*. XXXV. 30. — (2) *Lévit*. XXIV. 22. — (3) *Deut*. XXIV. 16. — (4) *Lévit*. XX. 14. — *Josué*. XV.

fiement chez les Juifs sont d'une date plus récente et empruntés aux autres peuples. La loi de Moïse ne parle pas non plus des tortures, de la question qu'on faisait subir ailleurs aux accusés ;

2° La peine du *talion* consistait à traiter le coupable comme il avait traité son frère et à exiger œil pour œil, dent pour dent, etc. La première application de cette peine était la mort pour les homicides ; en tout autre cas, la lésion d'un membre du prochain exposait l'injuste agresseur à subir une lésion semblable ; enfin, le faux témoignage donnait lieu à faire encourir au calomniateur la même peine ou le même traitement qu'il avait dessein de faire subir à son frère (1). Ce droit du *talion* n'était pas sans dureté, et l'Évangile en a repris la sévère rigueur ; il avait précédé Moïse et venait des anciens peuples, qui l'avaient jugé nécessaire pour comprimer la férocité des hommes dans les premiers âges de la société. Du reste, une transaction pécuniaire pouvait en délivrer quelquefois, par un accommodement avec la partie lésée : l'homicide seul ne comportait jamais cette transaction (2).

3° La peine des coups ou de la *flagellation*, usitée en Orient, n'imprimait pas la note d'infamie que nous y attachons. Mais pour en prévenir l'excès et en modérer la cruauté, Moïse ordonne que le juge soit présent à l'exécution, et que le nombre des coups soit proportionné à la gravité du délit ; jamais il ne dépassera quarante, même pour les délits les plus considérables (3).

4° La peine d'*amende* était quelquefois une peine *vindicative* (4) ou la réparation d'un dommage (5), ou l'effet d'une transaction pécuniaire (6).

(1) *Exod.* XXI. 23. — *Lévit.* XXIV. 19. — *Deuter.* XIX. 16, 21. — (2) *Lettres de quelques Juifs.* IV^e^ partie, lettre IV^e^. — (3) *Deut.* XXV. 2. — (4) *Deut.* XXII, 19. — (5) *Exod.* XXI, 21. — (4) *Ibid.* V. 90.

5° Enfin, les *sacrifices expiatoires* avaient la valeur d'un acte religieux et le salutaire effet d'une pénitence publique. Tel était l'avantage de la loi de Moïse, où l'intime union des devoirs religieux et sociaux permettait d'atteindre le for intérieur de la conscience. Ces expiations, en forme de sacrifices, étaient imposées le plus souvent pour les omissions et les négligences dans l'observation des lois cérémonielles, pour la violation d'une promesse confirmée par le serment (1), pour le parjure qui n'avait pas porté dommage à un innocent (2), pour les fraudes commises dans le paiement des dîmes, etc. (3).

Nous ne nous arrêterons pas à justifier ici la loi du Goël ou du vengeur du sang, non plus qu'à faire ressortir la sagesse du divin législateur dans l'établissement des villes de refuge, etc. Le Goël, ou proche parent de la victime appelé à venger le sang de sa famille par la punition de l'assassin, qu'il devait immoler lui-même, tirait son origine de la justice primitive, telle qu'elle avait dû être exercée dans l'état de *nature* antérieur à la société civile. Il faut donc apprécier l'exercice de ce droit au point de vue des mœurs antiques, et c'est une raison de plus pour admirer le sage tempérament que Moïse dut apporter à cette coutume déjà en vigueur, en mettant à l'abri d'une vengeance qui aurait pu être injuste, le réfugié innocent que le recours aux tribunaux et le droit d'asile rendaient inviolable (4).

Nous terminons cette esquisse du *droit public* des Hébreux par ce qui touche à la discipline militaire et aux guerres de la nation.

La sagesse et la douceur des lois militaires se montrent : 1° dans la loi du recrutement de l'armée, qui

(1) *Levit.* V. 4. — (2) *Levit.* V. 9 — (3) *Ibid.* 14 et 15, *Levit.* VI. XIX. 20 et 21. — (4) *Guénée.* 4e partie, lett. 4 du 3e vol. 39.

admet des exemptions et des tempéraments pleins de prudence (1); 2° dans les règlements qui concernent la propreté des camps et la pureté des mœurs (2); 3° dans la préparation même qui annonce le combat (3) et dans les purifications qui suivent la victoire (4).

Le droit de la guerre en général chez les Hébreux, comparé aux coutumes barbares des autres nations, l'emporte évidemment par l'esprit d'humanité, qui adoucit autant qu'il est possible la barbarie de ces âges lointains, si différents des temps où nous vivons sous l'empire pacifique de la loi chrétienne. Cette humanité se manifeste dans les prescriptions de la loi mosaïque au sujet d'une guerre ou d'un siège qui commence par les sommations obligées (5); dans l'abstention d'un carnage inutile ou d'une dévastation sans but (6); enfin dans les conditions imposées à ceux qui voudraient épouser leurs captives (7).

Quant au droit de la guerre, observé à l'égard des Chananéens et des peuples particuliers désignés à la mort, cette exception était fondée sur la *justice* même de Dieu qui avait choisi les Israélites pour les ministres de sa vengeance, en même temps que sur l'*équité* naturelle qui rendait aux Hébreux d'antiques possessions en les arrachant à de cruels spoliateurs. C'est la réponse de saint Augustin. « *quia ergo eos dupliciter invenit reos divinæ censuræ, pro eo quod et terras alienas invaserant et crimina inaudita commiserant, justo judicio puniuntur, et israelitico populo antiquorum possessio reformatur.* »

2° *Droit privé des Hébreux.*

Nous ferons mention uniquement des principales dispositions de la loi mosaïque concernant le *droit* des

(1) *Nomb.* I, 3. — XXVI, 2. — *Deuter.* XX, 5. — (2) *Guénée.* T. III, p. 26. — (3) *Deuter.* XX, 3 et 4. — (4) *Ibid. Guénée.* — (5) *Deuter.* XX, 10. — (6) *Ibid.* 14. 19. — (7) XXI, 10 et suiv.

pères de famille, le droit *matrimonial* et le droit de *propriété*.

La puissance paternelle, si étendue sous le régime patriarcal, fut restreinte par Moïse qui enleva aux pères le droit de vie et de mort pour laisser aux juges le soin d'instruire la cause et de prononcer la sentence définitive (1). Les parents conservèrent néanmoins la faculté de vendre leurs enfants comme esclaves, quand la disette les y contraignait, ou de les vouer au service du temple par esprit de religion ; mais dans le premier cas, la servitude était temporaire et ne pouvait aller au delà de l'année sabbatique (2), et dans le second elle pouvait se racheter (3). Le père n'était pas libre de priver ses enfants de l'héritage qui leur revenait ; l'aîné continuait à percevoir une *double* part, et les autres avaient entre eux une égale portion du reste à l'exclusion des filles. Il n'était pas non plus permis au père de transférer le droit d'aînesse au fils d'une épouse plus chérie (4). Les devoirs réciproques qui unissent les pères et les enfants sont développés avec soin par Moïse (5) et le châtiment qui menace les fils opiniâtres ne leur est pas caché (6). La loi se tait sur le parricide comme sur un crime inouï (7).

Le droit du père sur les épouses en tolérant la différence qui existait entre celles du premier et celles du second rang, ne réduisait pas ces dernières à l'état d'esclaves. L'usage n'était point de les tenir captives dans leur maison, comme on le fit plus tard en Orient sous l'inspiration d'un maître jaloux. Les exemples de Débora, de Judith et de plusieurs autres nous montrent comment les femmes se produisaient librement en pu-

(1) *Deuter* XXI. — (2) *Deuter* XV, 12 et 14. — (3) *Lévit.* XXVII, 1. — (4) *Deuter* XXI, 15. — (5) *Exod.* XII, 25. — XX, 12. — *Lévit*, XIX. 3. — *Deuter*, VI, 7. 20. XI, 19. — (6) *Exod*, XX, t. 15, 17. — *Lévit*, XX, 9. — *Deuter*, XXI, 18, XXVII, 14. — (7) *Guénée*, t. III, lett. 9, p. 133.

blic pour remplir les devoirs de la vie religieuse et civile.

Enfin le droit du maître sur ses propres esclaves avait été singulièrement adouci par Moïse, en comparaison de ce qui se passait chez les autres peuples : 1° Les esclaves avaient une entière liberté de contracter le mariage (1) ; 2° ils avaient le repos du sabbat et des fêtes qui leur permettait ainsi qu'aux autres Israélites de vaquer au culte de leur Dieu et de leur père commun (2) ; les festins et les joies publiques étaient aussi pour eux, et l'antique droit de goûter aux fruits qu'ils cultivaient leur était maintenu (3) ; 3° le maître homicide ou cruel ne devait pas rester impuni (4) ; 4° des conditions particulières et des adoucissements prévus par la loi étaient réservés aux esclaves d'origine hébraïque (5) qui étaient mis en liberté par l'année *jubilaire* (6) et même par l'année *sabbatique*, à moins qu'ils ne renonçassent à ce privilége.

Le droit qui réglait les *contrats matrimoniaux* était conforme à la principale fin du mariage, et prévenait au moins par des mesures répressives ou par de salutaires entraves, les désordres qu'entraînaient partout ailleurs à leur suite la polygamie, le divorce et la licence des mœurs.

La fin légitime du mariage étant de propager le genre humain par une nombreuse postérité, ainsi que Dieu l'avait promise aux patriarches, Moïse ne manqua pas de mettre en honneur la fécondité chez sa nation, où le nombre des enfants fut toujours réputé comme un bienfait divin, en même temps que la stérilité passait pour un opprobre. La vie simple et les travaux de la

(1) *Exode*, XXI, 1, 7, 11. — (2) *Deuter.*, XII, 17, 18. — (3) *Job*, XXIV, 10. — *Deuter.*, XXV, 4. — V° 14 et 15. — (4) *Exod.*, XXI, 20, 27. — (5) *Lev.* XXV, 39, 42, 7 à 55. — *Exod.* XXI, 2 et suiv. — *Deuter.*, XV, 12 à 18. — (6) *Guénée* IV° partie, lett. 10 p. 145. — Ibid, t. 14, p. 140.

campagne exigeant un grand nombre de bras favorisaient cette multiplication, et l'usage des généalogies stimulait encore à l'accomplissement d'un devoir à la fois glorieux et sacré. De ce désir ardent qui poussait à transmettre le nom de sa famille aux siècles futurs, avait pris naissance le droit du *Lévirat,* antérieur à Moïse. Il consistait à faire épouser au frère la veuve de son frère, mort sans enfants, afin que le nom de ce dernier ne périt pas dans Israël, faute de postérité, et que la distinction des familles se maintînt avec la succession des biens dans la même branche. Sans faire disparaître ce droit onéreux, Moïse crut devoir le circonscrire, sous certaines conditions, qui permettaient de renoncer devant les juges à ce fardeau quelquefois un peu lourd (1).

Le législateur des Hébreux en usa de même pour la polygamie et le divorce. Non content d'avoir relevé l'*unité* du mariage dans sa première institution et d'avoir flétri Lamech, le premier bigame, il interdit spécialement aux rois qui devaient s'élever plus tard un trop grand nombre d'épouses et restreint pour tous, au moyen de lois indirectes, la facilité d'avoir plusieurs femmes (2). Quant à la permission du divorce, Moïse exige : 1° un écrit de répudiation, *libellum repudii ;* 2° un motif, *propter aliquam fœditatem,* et ce motif, obscur dans *la Vulgate,* était sans doute mieux connu des anciens Hébreux, qui en précisaient la nature ; 3° la conséquence de ne jamais reprendre celle qui avait été renvoyée (3).

Enfin la loi mosaïque veille à l'honnêteté et à la pureté des mœurs, soit dans le mariage, soit en dehors du mariage, par des précautions qu'un législateur hu-

(1) *Deuter.*, XXV, 5 et suiv. — *Guénée,* t. III, p. 116. — (2) *Deuter.*, XVII, 17. — *Lév.* XV, 16. — (3) *Deut.* XXIV, etc. — *Guénée,* t. III, p. 129. — Loi du *Lévirat,* ibid, p. 228.

main n'aurait pu seul faire adopter, et par des sanctions sévères, quelquefois miraculeuses, comme on le voit par la terrible épreuve appelée *sacrificium zelotypiæ*, sacrifice de jalousie, accompagnée de rites funèbres et menaçants (1) contre la femme accusée d'adultère.

Le droit de *propriété* trouve dans la loi mosaïque une garantie sacrée, comme le droit du mariage.

Ainsi : 1° Changer les bornes qui font la limite des champs et distinguent les héritages, c'est encourir la malédiction divine (2) ;

2° Se servir de faux poids, c'est se rendre abominable à Dieu et assumer l'obligation de restituer (3) ;

3° Si le délit manque de témoin, le coupable est renvoyé à sa propre conscience, et la religion du serment atteint les crimes les plus secrets (4).

Ces droits stricts de la justice qui semblaient surtout protéger les riches étaient joints à d'autres prescriptions exclusivement favorables aux pauvres. On devait : 1° leur prêter gratuitement et ne point se montrer trop dur en retenant leur habit pour gage (5) ; 2° leur laisser recueillir les épis après la moisson et les grappes après la vendange (6) ; 3° les admettre aux festins sacrés et publics (7).

3°. Prescriptions rituelles ou cérémonielles.

Ces lois traitent : 1° des *lieux sacrés*, dans la construction du tabernacle et le détail des objets qui tenaient à son ornementation ainsi qu'à son ameublement ; 2° des *personnes sacrées*, de la hiérarchie des ministres, de

(1) *Nomb.*, v. 11, 12, etc. — *Guénée*, t. III, p. 121. (2) *Deut.*. XIX. 14. — XXVII, 17. — (3) *Lév.*, XIX, 35. — *Deut* , XXV. 13. — (4) *Exod.* XXII, 7, etc. — *Guénée*, 4e partie, lett. VII. — (5) *Exod.* XXII, 21, etc. — *Lév.* XXV, 5, 37. — *Deut.*, XV, 2, etc. — (6) *Lév.*, XIX, 9, 10. — XXIII, 22. — (7) *Deut.*, XVI, 11. — XXVI, 11. — *Guénée*, t. III, p. 149.

leur consécration, de leurs offices et de leurs vêtements ; 3° des *temps sacrés*, du sabbat, des néomenies et des fêtes principales de l'année sabbatique ; 4° des *sacrifices*, des prémices, des dîmes, du rachat des premiers nés, des vœux, des purifications légales, de la guérison des lépreux, et des mets défendus.

Nous relèverons seulement les motifs généraux qui peuvent mettre en lumière la sagesse du législateur.

La fin *principale* de ces rites multpliés était, comme nous l'avons dit ailleurs, la conservation même de la vraie religion chez les Israélites. Plusieurs de ces prescriptions rappelaient vivement, par leur propre nature, les insignes bienfaits de Dieu : la création, la prédilection divine pour Israël, la délivrance de l'Égypte, etc., etc., comme des monuments impérissables de la foi qui devait se transmettre de génération en génération. — Par leur pompe et leur multiplicité, ces actes parlaient aux sens et imprimaient dans toute la vie d'un peuple le souvenir continuel de Dieu en l'attachant à son culte. « Une religion chargée de beaucoup de pratiques, dit Montesquieu, attache plus à elle que celle qui l'est moins ; on tient beaucoup aux choses dont on est continuellement occupé. » Enfin, par leur *singularité* même et quelquefois par leur opposition avec le culte superstitieux des nations, ces rites éloignaient le peuple juif d'un commerce et d'une familiarité dangereuse avec les païens.

A cette fin *religieuse* s'adjoignait une raison *politique*. Rien, en effet, ne servait mieux à entretenir l'esprit national et à exalter l'amour de la patrie, que cette fraternelle concorde nourrie par les objets d'une piété commune et d'un usage quotidien. Le tabernacle devenait le centre de cette société religieuse et civile ; les lévites étaient dispersés dans les tribus, et tant de pieuses coutumes, qui étaient un gage des faveurs du ciel autant qu'un reproche et un blâme infligés au

paganisme sensuel des nations, resserraient le peuple élu autour du même trône et du même autel (1).

Des raisons *hygiéniques* venaient en outre légitimer certaines purifications prescrites et certaines précautions commandées. De là cet isolement des lépreux, cette destruction des maisons malsaines, ces purifications de toute sorte après avoir touché un cadavre, etc.; de là encore la défense de certains mets insalubres, pesants, comme la graisse, le sang et plusieurs espèces d'animaux, enfin la circoncision et d'autres rites en rapport avec le climat (2).

Il faut ajouter une dernière raison *morale* ou *mystique :* les rites et les sacrifices de la loi mosaïque étaient pleins d'enseignements et de mystères qui se rapportaient à la loi nouvelle. La plupart de ces pratiques cachaient sous leur forme extérieure une leçon de pureté, d'innocence ou de repentir; toutes ou presque toutes figuraient le grand objet de notre foi, qui est l'immolation de l'Homme-Dieu, en mêlant le souvenir de la *chute* à celui de la *réparation.* Il serait trop long d'entrer ici dans les détails que la foi seule sait apprécier et que les auteurs catholiques n'ont pas manqué de faire ressortir (3).

Après avoir parlé de la fin générale et du but précis où tendaient les prescriptions de la loi mosaïque, et avoir comparé entre elles les différentes parties de cette loi, il ne nous reste plus qu'à dire un mot de sa *sanction.*

Trois sortes de sanctions garantissaient l'observance de la loi de Moïse : la première consistait dans cette gradation de peines correspondant au genre varié de

(1) *Guénée*, 2e p., lett. 2. — (2) *Guénée*, 4e p., 5e lett., t. III, 272. — *Ibid.*, 3e p. *Petit Comment.*, 10, 11, 12, p. 224. — (3) Bossuet. *Élèv.*, p. 209; Lhomond. *Histoire abrégée de la Religion*, p. 90, 101, 102, 105. Pour l'année sabbatique. V. *Guénée*, t. III, p. 80.

délits prévus et désignés par le législateur. La deuxième contenait des menaces ou des promesses qui regardaient le corps entier de la nation, et qui attestaient la providence visible du Dieu-Roi sur son peuple. Tels étaient ces événements prospères ou malheureux qui devaient récompenser la pratique fidèle, ou châtier l'inobservance de la loi ; et l'histoire des Juifs confirme la double vérité de ces prédictions. Enfin, le troisième genre de sanction était purement spirituel et ne pouvait manquer d'atteindre les infracteurs qui avaient l'espoir d'échapper aux deux autres. En effet, les supplices ou les couronnes de l'autre vie devenaient le complément nécessaire de la loi mosaïque, comme de toutes les autres lois, pour rétablir dans les cas individuels la justice qui paraissait violée par le partage inégal des biens et des maux sur la terre.

Les peines du premier genre avaient besoin d'être précisées par le législateur, afin de donner une règle certaine à la sentence des juges. La deuxième sanction, relevant de la volonté libre et positive du Seigneur, qui se plaît à donner à son peuple ce gage sensible de sa présence et de son action constante, sortait de l'ordre commun et méritait d'être inculquée en termes exprès et solennels, comme la condition propre de l'alliance contractée entre Dieu et son peuple. Quant à la troisième sanction, universellement connue et supposée, découlant des pures lumières de la raison et des notions transmises par la révélation primitive, Moïse n'était pas obligé d'en faire une mention plus formelle. La nature même de certains préceptes de la loi qui s'adressaient uniquement à la conscience et commandaient des *actes intérieurs*, l'autorité du Dieu suprême inscrivant son nom comme le sceau authentique d'une ordonnance dont il demandera compte : « *Ego Dominus....* » ; en un mot, l'esprit même de la loi, surtout dans sa partie morale, tirant toute sa force

du dogme de l'immortalité de l'âme, que l'on retrouve chez presque tous les peuples, avertissait suffisamment les Hébreux de ce qui les attendait au-delà du tombeau. Nous serons encore moins étonnés de cette omission apparente de Moïse, si nous faisons attention qu'un certain nombre de critiques attribuent à ce grand homme le livre de Job, cet antique et fidèle témoin de la résurrection des corps, soit que Moïse ait composé lui-même le fonds de l'ouvrage, ou du moins qu'il l'ait rédigé sur des mémoires écrits par Job lui-même.

De ces trois sanctions, la seconde est particulière à la loi mosaïque et fournit un argument péremptoire de sa divinité ; car Moïse, le plus sage des législateurs, ne se serait pas avisé de donner un fondement qui devait évidemment ruiner son œuvre, si Dieu n'eût été le garant de sa parole. Ce caractère propre de la loi mosaïque peut donc être mis en opposition avec le caractère spirituel de la loi évangélique, mais non d'une manière exclusive (1).

N° 29. — Dieu grave les tables dela loi et s'entretient avec Moïse, pendant que son peuple se prosterne aux pieds du veau d'or (2). — Après la promulgation du décalogue, des sommets du Sinaï, où Dieu fit entendre lui-même sa voix à son peuple, le camp d'Israël demeura au pied de la montagne. Moïse avait marqué des limites que le peuple ne devait pas franchir, sous peine de mort. Le législateur remit, pour un temps, son autorité entre les mains d'Aaron ; puis, accompagné de Josué qui ne le quittait jamais, il vint, avec Aaron, Nadab et Abiu, deux de ses fils, et les soixante-dix anciens d'Israël, adorer sur la montagne ; d'où les ayant ensuite renvoyés vers le peuple,

(1) *Guénée*, 3e partie, lett. 4e et 13e. Conclus., p. 171, t. III, 5, 9.
—(2 *Exod*, XXXII et suiv.

il passa au travers de la nue ; et disparaissant aux yeux de Josué lui-même, il entra en communication intime avec Dieu, et y resta ainsi quarante jours et quarante nuits.

Ce temps si court parut sans terme à l'impatience d'Israël, qui se mit à murmurer étant encore au pied du Sinaï : « Qu'est devenu, disait le peuple, celui qui nous a tirés de l'Égypte ; nous ne savons ce qui lui est arrivé. » Et la multitude, entraînée par des esprits turbulents, au souvenir des superstitions de l'Égypte, ou, selon quelques uns, au souvenir du vrai Dieu, représenté, malgré la défense du Seigneur sous un vain simulacre, la multitude de ces Juifs à tête dure, se rassembla en tumulte autour d'Aaron : « Lève-toi, fais-nous des dieux qui marchent à notre tête ; car, pour Moïse, cet homme qui nous a tirés de l'Égypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. » Effrayé ce ce langage séditieux, Aaron crut sans doute réussir à calmer l'effervescence populaire en exigeant un sacrifice : « Prenez, dit-il, les pendants d'oreilles de vos femmes et de vos filles, et apportez-les moi. » Le peuple ayant fait, comme à l'envi, ce que disait Aaron, il fondit tous ces bijoux, en fabriqua un veau d'or, et tous les Israélites s'écrièrent : « O Israël ! voilà tes dieux qui t'ont tiré de l'Égypte. » Aaron dressa même un autel et annonça la fête que tous voulaient célébrer : « Ce sera demain la solennité de Jéhova ! » Les enfants d'Israël s'étant levés de grand matin, entourèrent le veau d'or, dansèrent, se réjouirent et offrirent des sacrifices.

Moïse, en ce moment, instruit par le Seigneur, descendait de la montagne, portant dans ses mains les tables sacrées, où Dieu avait écrit de son doigt la loi sur la pierre. A la vue de l'autel et du veau d'or, au bruit des danses et des chants du peuple, transporté d'une sainte indignation, il brisa à ses pieds les tables de la loi ; et, s'avançant d'un front irrité, il renversa le

simulacre, image du veau qui broute l'herbe, le fit jeter dans une ardente fournaise, le réduisit en poudre, et en fit boire la cendre aux Israélites, surpris et confondus. Moïse fit de vifs reproches à son frère sur sa lâche et coupable complaisance ; et pour laver dans le sang des criminels la honte d'une pareille prévarication, il fit appel aux vengeurs du scandale : « Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi. » Les enfants de Lévi, qui n'avaient point pris part à l'idolâtrie du grand nombre, se rangèrent autour de lui, et, armés du glaive, traversèrent le camp d'une extrémité à l'autre, frappant sans distinction tout ceux qu'ils rencontraient.

Il y aurait eu ainsi en ce jour, selon le chiffre de la *Vulgate, vingt-trois mille* hommes punis de mort ; ce chiffre se trouve réduit à *trois mille* d'après le texte hébreu, et d'après les anciennes versions, même latines, les versions grecque, arabe, syriaque, chaldaïque, etc. Exemple terrible néanmoins, mais nécessaire pour faire connaître à cette multitude indomptée la grandeur de son offense, et contenir par la crainte ceux qu'une bonté toute divine n'avait pas su gagner. Après cet acte éclatant de justice, Moïse, se prosternant à la tête de son peuple humilié, invoqua le nom du Seigneur, et s'offrit lui-même pour victime, si sa colère n'était pas désarmée. Dieu ne repoussa point la prière de son serviteur ; Israël repentant obtint miséricorde pour son ingratitude. Aaron lui-même trouva grâce pour sa faiblesse.

Dans un nouvel espace de quarante jours passés par Moïse sur la montagne sainte, après la réconciliation de son peuple, il reçut de Dieu la suite de ses ordonnances pour la construction du tabernacle, les habits des prêtres et les fonctions sacerdotales. Il en rapporta aussi de nouvelles tables de la loi, semblables en tout aux premières. Comme il descendait cette fois de la

montagne, tous furent éblouis des rayons de lumière qui s'échappaient de son front, et Moïse, qui ignorait encore ce prodige, fut obligé pour converser avec les chefs du peuple, de voiler son visage dont ils ne pouvaient soutenir l'éclat.

Avant de lever le camp de Sinaï, le peuple y célébra la seconde Pâque, depuis la sortie d'Égypte. Le quatorzième jour du premier mois, sur le soir, les enfants d'Israël mangèrent l'agneau pascal, avec des pains azymes et des laitues sauvages, selon les cérémonies réglées par les ordonnances du Seigneur.

N° 30. — Le sacerdoce d'Aaron et la punition des lévites, Nadab et Abiu (1). — Le tabernacle fut dédié quelques jours après la seconde pâque, avec tous ses ornements et le riche voile qui séparait le Saint-des-Saints et abritait l'Arche-d'Alliance. On y voyait le chandelier d'or aux sept branches et la table des pains de proposition, l'autel des parfums, les vêtements sacerdotaux et tous ces merveilleux ouvrages exécutés par Béséléel, rempli de l'Esprit de Dieu. Les dépouilles des Égyptiens fournirent sans doute la matière de ces travaux splendides et de ces broderies délicates qui demandaient un art consommé. De savants explorateurs de l'Arabie-Pétrée, M. le comte de La Borde, et plusieurs autres ont trouvé dans le massif montueux du Sinaï, tout auprès de l'endroit où les Hébreux séjournèrent sous la conduite de Moïse pendant ces deux années, dans un lieu qui s'appelle aujourd'hui Ouady-Magurah, d'importantes mines de cuivre exploitées par les Égyptiens depuis le temps de leurs plus anciennes dynasties. Ce fut là, sans doute, remarque M. F. Lenormant (2), qu'avec les fourneaux établis par les Pharaons et l'outillage qui en dépendait,

(1) *Lévitique*, IX, X. — (2) *Manuel d'hist. anc.* I, 177.

Beséléel et Ooliab fondirent les différents objets d'or, de cuivre ou de bronze qui formaient le mobilier du tabernacle.

La consécration d'Aaron et de ses enfants suivit celle de la maison du Seigneur. Néanmoins un événement funeste vint troubler ces pompeuses cérémonies. Nadab et Abiu, fils d'Aaron, ayant négligé de prendre sur l'autel le feu qui devait garnir leurs encensoirs, se présentèrent dans le tabernacle avec un feu étranger. Cette prévarication, qui semblait légère, ne demeura pas impunie : une flamme sortie de l'autel des parfums les dévora, et laissa leurs corps privés de vie sur le seuil du sanctuaire. Moïse commanda qu'on enlevât ces corps, revêtus de la tunique sacerdotale, et qu'on les emportât ainsi hors du camp. Il défendit de les pleurer ; et le pontife Aaron, avec les fils qui lui restaient ne dut se montrer sensible qu'à la profanation de la maison sainte.

N° 31. — Les stations et les murmures d'Israël dans le désert. Révolte de Coré et de ses complices (1). — Partis du Sinaï, les Israélites avaient d'abord marché vers le nord, à travers le désert de Pharan, puis se rabattant vers le sud-est, ils avaient atteint Asiongaber, situé à l'extrémité du golfe d'Akaba, autrefois golfe Élanitique, au nord-est de la Mer Rouge. Dès le début du voyage, le bas peuple *(vulgus promiscuum),* ennuyé de la manne, comme d'une nourriture trop légère, se prit à regretter l'abondance dont il avait joui en Égypte, les viandes, les poissons et les délicieux légumes qu'il lui était si facile de se procurer autrefois. Dieu entendit ces murmures, et, joignant la sévérité à la condescendance, après avoir fait souffler un vent extraordinaire de la mer et poussé des nuées de

(1) *Nombres* XI, XII et suiv.

cailles dans le camp, il frappa ce peuple glouton qui avait encore cette chair entre les dents, et en fit périr un grand nombre, dans le lieu, qui fut appelé depuis : *les sépulcres d'intempérance.*

On parvint enfin à Cadès, dans un second désert de Sin, très-près de l'extrémité méridionale de la Mer-Morte. C'est là que les nouvelles de l'exploration dans la terre promise causèrent des murmures de défiance, et même une nouvelle sédition populaire, qui s'attaquait au Seigneur encore plus qu'à ses envoyés. Le peu de foi d'Israël dans les promesses divines, à la suite de tant de miracles, fut puni d'un séjour prolongé dons le désert, où la génération actuelle devait rester ensevelie toute entière, à l'exception de Caleb et de Josué, couverts de la gloire et de la protection du Seigneur. Aucun de ceux qui avaient alors accompli leur vingtième année ne put entrer dans la terre de Chanaan. Ce fut à Cadès et dans Cadès-Barnée que se passèrent les trente-huit années de cet obscur et malheureux séjour dans le désert.

Au commencement de ce séjour, le peuple voulut, malgré la défense de Moïse, forcer le passage et gravir les hauteurs qu'occupaient les Amalécites et les Chananéens. Mais Dieu ne prêta point assistance aux Israélites, qui furent vigoureusement repoussés, et les ennemis, descendant à leur poursuite dans la vallée, en firent un grand carnage. Bientôt des mouvements séditieux d'une autre sorte troublèrent le bon ordre du camp et le repos de Moïse. Ces troubles étaient le fruit de l'ambition de quelques hommes; Coré, de la tribu de Lévi, en fut l'instigateur : il s'associa Dathan, Abiron et Hon, tous les trois appartenant à la famille de Ruben, l'aîné des fils de Jacob. Ils conspirèrent ensemble contre Moïse et Aaron, et entraînèrent dans leur parti deux cent cinquante Israélites des plus distingués de la Synagogue. Coré, à la

tête de sa troupe, vint trouver Moïse, et lui demanda de quel droit il s'arrogeait, lui et sa famille, toute l'autorité. Moïse, plus affligé qu'irrité de cet orgueil jaloux, se prosterna le visage contre terre, et après s'être relevé, se contenta de répondre : « Le Seigneur jugera entre nous ; demain, trouvez-vous à la porte du tabernacle avec vos encensoirs ; et Dieu fera connaître ceux qui lui appartiennent. » Le lendemain, Coré, acceptant le défi, au milieu de ses deux cent cinquante partisans armés de leurs encensoirs, se présenta devant la porte du tabernacle. Pour Dathan et Abiron, qui s'étaient refusés à comparaître, ils se tinrent renfermés dans leurs tentes. Le quatrième coupable, Hon, fils de Pheleth, n'est plus nommé, peut-être parce qu'il s'était repenti.

Dieu daigna d'abord manifester sa présence par un grand éclat de lumière, et on entendit une voix menaçante : « Séparez-vous de cette troupe, parce que je vais l'effacer du nombre des vivants. » Moïse ordonna au peuple, selon la parole de Dieu même, de s'éloigner au plus tôt des tentes des conspirateurs, en ajoutant avec autorité : « Si ces hommes meurent d'une mort ordinaire, ce n'est point le Seigneur qui m'a envoyé, et si par un prodige nouveau la terre les engloutit et qu'ils descendent vivants dans les enfers, vous saurez qu'ils ont blasphémé contre le Seigneur. » A peine avait-il cessé de parler, que la terre s'entr'ouvrant, dévora les trois coupables avec leurs tentes et tout ce qui leur appartenait. Au même instant, une flamme sortie du tabernacle consuma les deux-cent cinquante hommes qui offraient l'encens. Par ordre de Dieu, l'airain des encensoirs de la troupe sacrilège fut converti en lames qu'on attacha à l'autel, comme un monument subsistant de la punition du crime.

Mais telle était l'irritation des esprits, qu'un si grand exemple ne put la calmer. Une grande partie du peuple

s'en prit de la mort des coupables aux deux ministres du Seigneur, Moïse et Aaron, qui se réfugièrent dans le tabernacle où une nuée les couvrit. Cette fois Dieu appesantit, d'une manière sensible, son bras sur la foule et frappa ces insensés d'une plaie cruelle qui porta la mort dans leurs rangs. A cette vue, et sur l'ordre de Moïse, le grand prêtre, touché d'une tendre compassion, accourut au milieu d'eux, l'encensoir à la main; et se tenant debout entre les vivants et les morts, il pria pour le peuple et la plaie cessa. Quatorze mille sept cents hommes avaient péri par ce fléau. Dieu, voulant récompenser la charité du pontife, fit connaître, par un second prodige, qu'il l'avait choisi de préférence à tous les autres pour l'élever au sacerdoce suprême. Douze verges d'amandier, présentées par les princes d'Israël, et marquées chacune des noms des douze tribus, furent déposées sur l'arche d'alliance. La verge seule d'Aaron poussa des feuilles et des fleurs, et se trouva chargée d'amendes. Tout le peuple applaudit, et Moïse, en témoignage de ce miracle, enferma, par l'ordre de Dieu, cette verge fleurie dans le tabernacle, pour y être conservée avec la manne et les tables de la loi.

N° 32. — Les eaux de contradiction et le serpent d'airain (1). — La quarantième année après la sortie d'Égypte, le peuple fut ramené dans les lieux où il avait campé trente-huit ans auparavant. Arrivé à Cadès, l'eau étant venue à manquer, il se laissa encore aller aux plaintes et aux murmures. Moïse en fut affligé jusqu'à l'excès. Déjà, dans une autre circonstance, il s'était demandé comment il trouverait de la viande pour toute cette multitude qui s'obstinait à en demander; et dans cette dernière épreuve, lorsque, de l'or-

(1) NOMBRES, XX.

dre de Dieu même, il se fut avancé jusqu'à la pierre autour de laquelle le peuple était tumultueusement assemblé, il ne sut point se garder lui-même de quelque trouble, et, levant avec une sorte de défiance sa verge de miracles, il en frappa la pierre deux fois. Aaron se tenait à ses côtés et prit sans doute part à son hésitation. L'effet n'en fut pas moins sûr et rapide : les eaux sortirent avec abondance et désaltérèrent le peuple et les troupeaux. Mais Dieu ne laissa pas impuni le doute passager de Moïse et d'Aaron, offense traitée par le Seigneur, comme un péché plus grave dans la personne de ses ministres : « Puisque vous n'avez pas cru, leur dit-il, vous n'introduirez point mon peuple dans la terre de promission. » Ainsi les deux frères, qui jusque là n'avaient pas été compris parmi ceux qui devaient mourir dans le désert, se trouvèrent soumis à l'arrêt commun avec les Israélites murmurateurs, ce qui fit donner à la fontaine sortie du rocher le nom d'*eaux de contradiction.*

La sentence ne devait pas tarder à s'accomplir. Marie, sœur de Moïse, mourut au camp de Cadès, Aaron lui survécut peu. Moïse le conduisit lui-même sur la montagne de Hor, à l'extrémité du pays d'Edom, le dépouilla de ses ornements pontificaux, et en revêtit son fils Éléazar. Le peuple pleura le grand prêtre pendant trente jours.

Moïse venait de demander le passage aux Édomites, descendants d'Ésaü, en faisant appel aux souvenirs de leur commune origine et aux marques visibles de la protection dont Dieu avait couvert leurs frères, les Israélites. Les habitants de l'Idumée refusèrent, quoique Moïse eût promis que le peuple paierait, sans s'écarter de la route frayée, jusqu'à l'eau qu'il pourrait boire. Comme le Seigneur avait défendu aux Hébreux de combattre leurs frères, Israël fut obligé de se détourner au sud-est jusqu'au rivage du golfe élamitique pour

remonter ensuite par le nord. Dieu avait défendu également d'attaquer les Moabites et les Ammonites, descendants de Loth. Les enfants d'Israël suivirent la lisière du désert jusqu'au torrent de Zared, qui a son embouchure au sud-est de la Mer-Morte, et s'avancèrent jusqu'au torrent d'Arnon, frontière des Amorrhéens, où Moïse les fit camper. Mais ce ne fut pas sans être exposés, dans le trajet, aux attaques d'Arad, l'un des rois de Chanaan, qui leur fit éprouver un échec, réparé bientôt par une éclatante victoire. Des serpents enflammés eurent aussi à venger l'injure faite à Dieu par de nouveaux murmurateurs, et il fallut que Moïse élevât le serpent d'airain, comme un signe de salut, au milieu du camp, afin que les blessés fussent guéris en tournant vers lui leurs regards.

N° 33. — La victoire sur les Amorrhéens et la prophétie de Balaam en faveur d'Israël (1). — Pendant que Moïse était campé près du torrent d'Arnon, il envoya des ambassadeurs à Sehon, roi des Amorrhéens, pour lui demander le passage, en suivant la voie publique et sans causer aucun dommage. Au lieu de l'accorder, ce roi conquérant, qui avait formé ses États, avec Hésébon pour capitale, aux dépens des Ammonites et des Moabites, vint fièrement présenter le combat aux Israélites ; il fut taillé en pièces, et toutes les villes des Amorrhéens devinrent la proie du vainqueur. Og, roi de Basan, qui prit les armes pour venger Sehon, eut le même sort. Ce roi géant, suivant le témoignage de Josèphe, avait un lit en fer de neuf coudées de long et de quatre de large qui fut trouvé dans sa capitale. Moïse, pour se conformer aux ordres du Seigneur, qui avait interdit toute alliance avec les habitants du pays, ne leur fit point de quartier. Les

(1) *Nombres*, XXI, XXII et suiv.

vainqueurs se trouvèrent dès lors en possession de deux royaumes, qui s'étendaient, à l'Orient, depuis les montagnes de l'Anti-Liban jusqu'à l'extrémité méridionale de la Mer-Morte. Après ces deux victoires, le peuple d'Israël vint camper en face de Jéricho.

Balac, roi de Moab, effrayé de l'approche d'une armée si puissante, ne se contenta pas de faire alliance avec les chefs des Madianites; il eut recours à un devin fameux, nommé Balaam, qu'il fit venir du pays des Ammonites, pour maudire ses redoutables ennemis. Sollicité par l'ambassade et par les riches présents du roi, mais retenu par les ordres formels du Seigneur, Balaam, incertain de ce qu'il avait à faire, partit cependant : il s'acheminait sur son ânesse, quand celle-ci, tout à coup, se détourna de la route, broncha et blessa le pied du devin, qui ne cessait de la frapper. Soudain sa langue se délia, et le muet animal, gratifié pour un instant du don de la parole, fit la leçon à son maître. Balaam vit alors, de ses yeux, le chemin fermé par un ange, qui, l'épée nue à la main, menaçait de le tuer s'il passait outre. L'ange lui permit cependant de poursuivre sa route, mais avec expresse défense de rien dire que ce qui lui serait commandé.

Étant arrivé à la cour de Balac, le devin éleva la voix en présence des deux peuples ; et au lieu de maudire Israël, il ne sut plus que le bénir. Il annonça la défaite de tous les ennemis du peuple de Dieu, publia sa magnificence et sa gloire , et prophétisa qu'une étoile sortirait de Jacob, un rejeton s'élèverait d'Israël, dévoilant, bien des siècles à l'avance, en termes inspirés, les caractères du Messie, le véritable dominateur de toute les nations. Après avoir dressé une première fois sept autels, et déposé sur chacun un veau et un bélier, l'homme inspiré n'ayant plus dans la bouche que les paroles de l'Ange, enveloppe d'un seul regard tout le peuple d'Israël et s'écrie : « Je le verrai de la cîme

des rochers, je le contemplerai du haut des collines. Ce peuple habitera seul et il ne sera point mis au nombre des nations. Qui pourra nombrer la poussière de Jacob et compter la race d'Israël ? Que je meure de la mort des justes et que la fin de ma vie ressemble à leur fin ! »

Une seconde fois, conduit par Balac dans un autre lieu d'où il ne peut voir qu'une partie d'Israël, le devin dresse encore sept autels, consulte l'Ange et reprend son discours prophétique : « Il n'y a point d'idoles dans Jacob, et on ne voit point de simulacres en Israël. Le Seigneur son Dieu est avec lui, et le son des trompettes annonce déjà la victoire de son Roi. Dieu l'a tiré de l'Égypte, et sa force est comme celle du rhinocéros. »

Plus le roi des Moabites presse le devin de maudire Israël ou s'efforce du moins de l'empêcher de le bénir, plus la voix de Balaam accentue la prophétie et découvre les visions du Tout-Puissant : « Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! Quelles sont belles vos tentes, ô Israël ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres ; comme des jardins le long des fleuves... L'eau coulera de cette source et cette race se multipliera comme l'eau des fleuves. Son roi sera rejeté à cause d'Agag, et le royaume lui sera ôté. »

Une dernière prédiction plus étonnante encore va jusqu'aux temps messianiques : « Je le verrai, mais non à présent, je le contemplerai, mais non de près. Une étoile sortira de Jacob, un rameau s'élèvera d'Israël. Il frappera les chefs de Moab et il ruinera les enfants de Seth. » Et enfin, perçant l'avenir, aussi loin que Daniel, et atteignant jusqu'à Rome, il se demande : « Quels seront les vainqueurs quand Dieu fera toutes ces choses ? Ils viendront de l'Italie et dans des navires. Ils terrasseront les Assyriens ; ils ruineront les Hébreux, et à la fin ils succomberont eux-mêmes. »

Mais Balaam, cédant à un autre esprit qui lui était familier, ne quitta point le roi de Moab sans lui donner un perfide conseil, qui ne fut que trop bien suivi. Le culte immoral, ou les mystères voluptueux de Béel-Phégor séduisirent un grand nombre d'Israélites. Moïse, profondément affligé de ces désordres, vit un fléau vengeur lancé contre son peuple moissonner des milliers de victimes. Phinées, fils du grand prêtre Éléazar, lava dans le sang même des coupables la honte et le scandale de leur crime ; le Seigneur fut apaisé et la plaie cessa. Mais déjà vingt-quatre mille hommes étaient morts. Phinées, déjà connu par son zèle, fut encore appelé à venger l'opprobre d'Israël sur les Madianites. A la tête de douze mille hommes, pris dans les douze tribus, il entra dans le pays de Madian, tailla en pièces tout ce qui s'opposait à sa marche, passa les hommes au fil de l'épée, pilla leurs villes et emmena leurs femmes captives. Balaam, qui s'était arrêté dans le pays pour voir l'effet de son pernicieux conseil, y trouva la mort qu'il méritait.

On fit le dénombrement des enfants d'Israël, qui donna 601,730 hommes en état de porter les armes. Les enfants de Lévi étaient exceptés du dénombrement général, parce qu'ils ne devaient point venir au partage de la terre promise. Il fut constaté que de tous les Hébreux qui avaient atteint l'âge de vingt ans à la sortie d'Égypte, il n'existait plus que Josué et Caleb.

N° 34. — Mort de Moïse à la vue de la terre promise (1451). (1) — Moïse lui-même, le chef du peuple de Dieu, devait mourir à la vue, mais non sur le sol de la terre promise. Il ajouta les derniers préceptes à la loi et donna ses dernières instructions à son peuple. Après avoir autorisé les tribus de Ruben

(1) *Deuter.*, XXXI et suiv.

et de Gad et la demi-tribu de Manassé à occuper les terres conquises sur les Amorrhéens et le royaume de Basan, il désigna le grand prêtre Éléazar et Josué, déjà choisi de Dieu pour son successeur, comme devant présider au partage des terres au delà du Jourdain. Puis il donna des bénédictions prophétiques aux tribus d'Israël, telles que nous les lisons au chapitre XXXIII du *Deutéronome* : « Que Ruben vive ! qu'il ne meure pas ! dit Moïse, comme en demandant grâce pour l'aîné des fils de Jacob, mais qu'il soit en petit nombre ! » car il avait été déshérité par son père.

« Juda aura cette bénédiction : Écoutez, Seigneur, le cri de Juda, et donnez lui dans son peuple la part que vous lui avez assurée, » selon que Jacob le lui a promis, en lui transférant tous ses droits, avec la gloire de donner naissance au Messie.

La gloire de Lévi est celle du sacerdoce, et cette tribu, à laquelle appartient Moïse, est réhabilitée pour avoir vengé l'honneur de Dieu, outragé par l'idolâtrie de Béel-Phégor ; et les descendants de Phinées hériteront de la dignité de leur père, autant que de son zèle, qui lui a fait sacrifier sa famille aux intérêts du culte de Dieu et à la garde de son alliance.

Siméon est passé sous silence par Moïse et n'est point relevé de la sentence prononcée par Jacob.

Benjamin est appelé le *bien-aimé du Seigneur*, parce que le temple de Jérusalem, élevé au milieu de sa tribu, lui devait rendre plus familière la présence de son Dieu.

Joseph est confirmé dans les bénédictions du Seigneur annoncées par Jacob : « Que sa terre soit remplie des fruits et de la rosée du Ciel, et de l'eau des sources profondes... La tête de Joseph sera bénie par le Dieu du buisson ardent comme la tête d'un Nazaréen au milieu de ses frères. »

Zabulon obtiendra, dans son partage, une sortie sur

les mers ; Issachar habitera ses pavillons. Gad est toujours un guerrier qui saisira le bras et la tête de sa proie comme un lion ; et Dan est aussi un jeune lion par sa force, comme il est un serpent par son astuce.

Nephtali possédera la mer du Midi.

Azer, déjà connu par l'abondance de ses moissons, trempera son pied dans l'huile.

« Il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu des cœurs droits, » s'écrie Moïse, et il proclame le bonheur de son peuple qui trouve son salut dans le Seigneur.

Enfin, retiré sur le mont Nébo, dans la terre de Moab, en face de Jéricho, le grand législateur d'Israël y termina sa vie par une mort douce et sainte, à l'âge de cent vingt ans. Un ange prit soin de l'ensevelir dans la vallée de Moab, et nul homme, dit l'Écriture, n'a connu son tombeau (1). L'épître de saint Jude nous apprend que l'archange saint Michel eut une dispute, au sujet du corps de Moïse, avec le diable qui voulait sans doute, en découvrant aux Israélites la dépouille mortelle de cet homme à miracles, tendre un piège à son peuple déjà si enclin à l'idolâtrie. Dans cette discussion qui s'éleva entre l'ange de lumière et l'ange de ténèbres, saint Michel n'ose condamner Satan avec exécration, mais il se contente de dire : « Que le Seigneur te condamne », et le ministre du Seigneur remit à Dieu seul le jugement de son adversaire.

N° 34 (bis). — Les figures du Messie sous la loi mosaïque. — De nouvelles figures du Messie apparaissent avec les différents chefs et les différentes formes du gouvernement que nous venons de voir chez le peuple de Dieu, et cette continuité de personnages ou de types, qui représentent Jésus-Christ, ne fait

(1) *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par M. F. Robiou, et *Manuel* de M. F. Lenormant. — *Histoire des Hébreux*, par M. Rabelleau, etc.

qu'ajouter de nouveaux traits à ceux que nous connaissons déjà. Le nombre même de ces figures, comme celui des sacrifices de l'ancienne loi, témoigne assez de leur impuissance, selon la remarque de saint Paul; car rien ne saurait approcher de la perfection du divin modèle.

Moïse s'offre à nous le premier en qualité de sauveur, de législateur et de conducteur de son peuple, avant que Dieu suscitât du milieu de ses frères un prophète semblable à lui : « *Prophetam de gente tuâ, et de fratribus tuis sicut me suscitabit tibi Dominus Deus tuus ; ipsum audies.* »

Celui qui devait être le sauveur de son peuple est d'abord lui-même sauvé des eaux, comme nous le dit son nom, et il échappe à la persécution de Pharaon, image de la persécution d'Hérode, à laquelle se déroba l'Enfant de Bethléem par sa fuite en Égypte. Le peuple d'Israël, petit enfant exilé dans cette terre étrangère, aimé de Dieu comme son propre Fils, et ramené par Moïse, est une autre figure de l'Enfant divin rappelé de la terre des Pharaons. Mais à quel prix Moïse délivrera-t-il son peuple, après avoir vécu dans une longue retraite qui le prépare à son ministère, si ce n'est au prix du sang de l'Agneau divin ? Les enfants d'Israël immolent vers le soir l'agneau pascal et sans tache, dont ils mangeaient toute la chair sans en briser les os, avec des laitues amères et du pain sans levain; debout, comme des voyageurs et des étrangers, le bâton à la main, ils ne tiennent plus à l'Égypte et n'attendent que l'heureux signal du départ. Ils ne sont préservés de la colère du ciel et de l'ange exterminateur que par la vertu de cet agneau immolé, dont le sang teint le haut de leurs portes, et dont la chair leur sert de Viatique pour le chemin. Ainsi l'Église, délivrée de l'oppression de Pharaon, est sauvée par les eaux qui engloutissent ses ennemis. Les méchants

périssent sous les châtiments de Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint Paul; pour les saints, la Mer-Rouge est un baptême; pour les méchants, la Mer-Rouge est un abîme et un sépulcre.

Moïse, législateur du peuple de Dieu, passa quarante jours et quarante nuits avec le Seigneur, sur le mont Sinaï, sans manger du pain et sans boire de l'eau, en figure de ce jeûne rigoureux que s'imposa Jésus dans le désert, à la veille de sa prédication. C'est du haut de la montagne où résidait le Seigneur, dans un tourbillon de fumée, que furent apportées les tables de la loi, avec les anciens préceptes, dont l'intelligence parfaite et le complément ne devaient nous être donnés que sur la montagne des béatitudes. Le bruit du tonnerre et des trompettes accompagnait la loi de crainte, et les enfants d'Israël ne pouvaient contempler le front de Moïse tout rayonnant de lumière, ni approcher de la montagne. Le bruit que Dieu envoya, comme celui d'*un vent impétueux qui remplit toute la maison,* n'eut rien de si terrible et de si menaçant; et la flamme innocente qui reposa sur la tête des disciples était un symbole mieux accommodé à la loi d'amour. Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approcha pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entra au dedans du cœur. Ce beau feu prend la figure d'une langue, dit Bossuet; le Saint-Esprit vient parler au cœur des Apôtres, et de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'univers.

Moïse conduit son peuple au milieu des ténèbres et des aridités du désert, et nous annonce Jésus, qui seul a pu dire de lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » La colonne lumineuse, qui se changeait en nuée pendant le jour et donnait le signal de la marche, n'était qu'une ombre de la vérité qui nous éclaire dans l'Évangile, où Jésus se proclame la lumière du du monde : « *Ego sum lux mundi, qui sequitur me*

non ambulat in tenebris. » La manne, tombée du ciel, est la figure du pain vivant descendu du ciel, de Jésus-Christ lui-même, qui nous donne *la manne cachée... que personne ne connaît que celui qui en goûte.* L'eau du rocher d'Horeb est la fontaine d'eau vive, *la fontaine jaillissante à la vie éternelle ;* et le rocher lui-même est la *pierre spirituelle* ou Jésus-Christ en personne, d'où sortent les eaux de la grâce, les célestes consolations, et dans un amour chaste et pur les divins rafraîchissements de la foi et de l'espérance. Moïse ne frappa qu'un seul rocher qui demeurait immobile : mais les ondes qui en découlaient, suivaient partout un peuple qui jamais ne demeurait dans le même lieu. D'où vient cela ? C'est, dit saint Paul, que cette pierre était Jésus-Christ, qui les accompagnait et fournissait des eaux en abondance : « *Petra autem erat Christus.* » Contre les serpents brûlants, Dieu a élevé par les mains de Moïse dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix, comme il l'explique lui-même ; Jésus-Christ qui se présenta à nous *dans la ressemblance de la chair de péché.* Qui le regarde à sa croix pour l'imiter et le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché. *Elevé de cette sorte il tire à lui tout le monde.* Enfin c'est encore par le même signe et par ses bras étendus en forme de croix que Moïse détermine la victoire sur les ennemis d'Israël (1).

Le sacerdoce d'Aaron est inséparable de la loi de Moïse ; aussi saint Paul nous invite-t-il à considérer comme réunies en un même Jésus-Christ les qualités et les vertus de ces deux grands personnages : « *Considerate apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum, qui fidelis est ut Moyses, et vocatus à Deo tanquam Aaron...* » (2) Que veulent dire tous ces sacri-

(1) MESENGUY, *Ancien Testament*, t. III, 18. — BOSSUET. *Elévations sur les mystères*, IX^e^ Semaine. — (2) *Hébr.* III, 1. — V, 4.

fices sanglants et ces holocaustes perpétuels? Tout, répond Bossuet, est en sang dans la loi, en figure de Jésus-Christ et de son sang qui purifie les consciences. L'ancien Testament a été consacré par le sang des victimes, dont l'aspersion, après la lecture de la loi, fut faite sur le livre même, sur le tabernacle, sur tous les vaisseaux sacrés, et sur tout le peuple, en disant : c'est ici le sang du Testament que Dieu a établi pour vous... » comme nous le lisons dans l'*Exode* (1) et dans saint Paul (2). Ainsi toute la loi ancienne porte le caractère de sang et de mort, en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de J.-C.; et sous l'Évangile nous voyons que le Testament nouveau, qui abroge l'ancien, n'a de force que par la mort du Testateur. Personne que le grand prêtre ne pouvait entrer dans le Saint des Saints, image du ciel, et il n'y entrait qu'une fois l'année, mais ce n'était qu'en vertu du sang de la victime égorgée : « *non sine sanguine.* » Ainsi, continue saint Paul, Jésus-Christ, notre avant-coureur, est entré une fois dans le Saint des Saints par son propre sang qui nous a ouvert le ciel. Le sacrifice continuel d'un agneau sans tache, que l'on immolait chaque jour, le matin et le soir, dans l'ancien temple, n'a-t-il pas donné occasion à saint Jean-Baptiste de proclamer, en le montrant du doigt, le véritable Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, et fourni à saint Jean, dans l'Apocalypse, le sujet de sa vision : l'Agneau se tenant debout devant le trône de Dieu et paraissant comme immolé : « *Agnum stantem tanquam occisum* » et cet Agneau est celui dont le sang ne cesse de couler depuis l'origine des siècles. Tous les sacrifices sanglants mettaient sous les yeux des Israélites cette vérité, que la rémission des péchés serait le fruit d'une mort volontaire, d'un

(1) XXIV. — (2) *Hébr* IX, 18, etc.

sang précieux, qui coulerait un jour pour les expier. Ils annonçaient un sauveur souffrant, qui nous guérirait par ses blessures. La mort sanglante du Sauveur était figurée par les sacrifices où l'on immolait la victime : et le sacrifice de la messe était manifestement le mystère caché sous l'oblation de pure farine et de vin, qui accompagnait les sacrifices sanglants et se faisait quelquefois seule. Ainsi le grand prêtre offrait en particulier des gâteaux cuits au four, de l'huile, de l'encens et du sel, mais surtout ce qui est appelé dans le langage poétique de nos Écritures, tantôt la fleur, tantôt la *graisse du froment*, « *ex adipe frumenti*, » ou bien le sang de la grappe qui arrosait le pied de l'autel dans les libations : « *libavit de sanguine uvæ, effudit in fundamento altaris odorem divinum excelso Principi* » (1).

Ce n'est point Moïse avec tous ses prodiges, ni son frère Aaron avec ses sacrifices impuissants, c'est Josué qui doit entrer dans la terre promise et y assigner l'héritage au peuple de Dieu. Qu'avait donc Josué de si excellent pour introduire le peuple à cette terre bénite plutôt que Moïse ? Ce n'était que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières ; il n'a pour lui que le nom de Jésus ; et c'est en la figure de Jésus qu'il nous introduit dans la patrie. Les saints Pères nous ont représenté les eaux du Jourdain comme la figure des eaux du baptême, qui nous ouvrent l'entrée de l'Église et du ciel, de même que le passage du Jourdain a ouvert aux Israélites l'entrée de la terre promise. Aussi fut-ce dans ce fleuve que saint Jean commença à baptiser le peuple, et que le Sauveur lui-même voulut être baptisé par son précurseur. Josué tira douze pierres des eaux du Jourdain pour en dresser

(1) MESSENGUY, *Ancien Testament*, II, 249, 270. — BOSSUET, *Élévations*, IX^e^ semaine. — LHOMOND, *Hist. de la Religion*, 102.

un monument, qui présageait la fondation de cet édifice mystique, élevé par Jésus-Christ et en Jésus-Christ sur ses douze apôtres : « *super ædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum in Christo-Jesu.* » Les conquêtes de Josué sont autant de victoires que devait remporter Jésus. Josué arrête le soleil et la lune, et prolonge le jour, comme Jésus en croix commande à la nature et change, par un autre miracle, le jour en ténèbres ; Josué extermine les Chananéens et partage la terre promise au moyen du sort. Jésus, après sa résurrection, se montre à saint Jean dans l'Apocalypse, avec un glaive à deux tranchants qui sort de sa bouche et menace ses ennemis, tandis qu'il partage le monde entre ses douze apôtres et fait entrer ses élus dans son royaume par une vocation et une prédestination gratuites. Enfin, l'alliance renouvelée solennellement avec le peuple par le ministère de Josué, est la figure de cette alliance nouvelle que Jésus-Christ fait avec ses disciples la veille de sa mort.

Il serait trop long de relever ici les différents traits de la vie des juges, appelés les *sauveurs* de leur peuple, et presque tous destinés à peindre dans leur rôle et dans leurs actions quelque partie de la vie de Jésus-Christ. Comment ne pas voir dans la prophétesse Débora l'une des plus belles figures de Marie, dans Barac et les princes d'Israël la mission des apôtres, inspirés et soutenus dans leurs combats par la Mère de Dieu, et dans Jahel, qui perce les tempes de Sisara, cette femme bénie qui devait écraser la tête du serpent? Le *glaive de Gédéon,* donné pour signe de ralliement avec le nom du Seigneur, le petit nombre de ses soldats, le stratagème de guerre employé pour vaincre les Madianites, tous ces éléments de faiblesse qui confondent les forts, ne sont-ils pas une vive image de ces vaisseaux d'élection, les apôtres et les martyrs, qui répandent la lumière de l'Évangile avec le bruit des

trompettes de leur prédication, et qui remportent la victoire en se laissant briser par la mort? Plus le vœu de Jephté est difficile à expliquer en lui-même, plus il est nécessaire de chercher dans cette action, comme dans celle d'Abraham, un sens plus relevé, qui est la consécration faite par Jésus-Christ de son Église à Dieu, pour être une *Vierge pure,* selon le langage de l'Apôtre, une hostie vivante offerte en holocauste au Seigneur sur l'autel de la croix, et consumée par le feu de la charité. Cette réflexion s'applique encore mieux à l'histoire de Samson, dont la naissance, la vie et la mort ne sont qu'une représentation anticipée des mystères du Sauveur. Le rapprochement est trop sensible pour ne pas le considérer un instant des yeux de la foi et du cœur.

Samson naît d'une mère stérile, et Jésus-Christ d'une mère vierge, l'un et l'autre contre les règles de la nature, et tous les deux sont annoncés par un ange; l'un a la profession de Nazaréen et l'autre en porte le nom; ils croissent et se fortifient dans leur enfance, assistés de l'Esprit et de la grâce de Dieu. Jésus-Christ, parvenu à l'âge viril, quitte la maison de son père, aussi bien que Samson, pour aller dans une terre étrangère chercher lui-même une épouse parmi les Gentils, et cette épouse, qui plaît à ses yeux, va devenir son Église, et sera préférée à la synagogue réprouvée des Juifs. Jésus-Christ, comme Samson, ne parle aux étrangers qu'en énigmes et en paraboles. L'Église, son épouse, par une prière humble et persévérante, a seule le privilége d'être admise à l'intelligence de ses mystères. Rien ne relève Jésus-Christ au dehors, rien ne le distingue du commun des hommes. Sa force est toute céleste et invincible; mais il la cache dans ce qu'il y a en lui de plus faible, je veux dire dans une chair passible et mortelle, figurée par les cheveux de Samson. Sa nation ingrate le prend pour le livrer aux Phi-

listins et aux Gentils ; mais ce n'est qu'après avoir reçu son consentement. Il se laisse lier, mais il est maître de rompre ses liens sans le moindre effort. Il combat toujours seul, et il se suffit à lui-même pour vaincre. S'il veut bien quelquefois se servir d'instruments, il choisit, comme Samson fit, la mâchoire d'un animal méprisé, ceux qui semblent tomber sous sa main, et qui, par leur bassesse et leur ignorance, paraissent moins propres à le servir.

Jésus-Christ s'affaiblit au jour de ses souffrances, mais par un excès d'amour pour son épouse, comme l'a fait Samson, il laisse échapper le secret de sa divinité, ou de sa force, cachée sous le voile de sa chair, et le voilà livré aux Gentils, qui lui font souffrir mille indignités. Il est lié et garroté comme un criminel ; il se laisse aveugler par le bandeau qu'on lui met sur les yeux ; il sert de jouet à une soldatesque insolente ; on le traite comme un fou, on le donne en spectacle aux princes des prêtres et au peuple, qui se félicitent d'avoir en leurs mains leur plus mortel ennemi. Ainsi humilié et rassasié d'oprobres, il se tourne vers Dieu, et lui recommande le soin de sa propre gloire, comme on le lit d'avance dans l'histoire de Samson et au psaume 68me. Les ennemis de Jésus-Christ, aussi bien que ceux de Samson, triomphent ; ils ne se croient pas si voisins de leur perte, lorsque le Samson du Calvaire, se faisant la victime publique du salut de son peuple, lui procure par sa mort la liberté et la paix. Il consent d'être écrasé par la justice divine, pourvu qu'il sauve les siens. Il expire en étendant les bras sur la croix, comme Samson étend les bras vers les deux colonnes. Il paraît succomber, et c'est alors qu'il ensevelit dans son propre tombeau le démon, l'enfer, le monde, le péché, la mort elle-même, et qu'il renverse d'un seul coup les deux plus fermes appuis de l'empire de Satan, la superstition judaïque et l'idolâtrie païenne. Il sort

bientôt du sépulcre, au point du jour, comme Samson de la ville de Gaza, sans craindre le nombre et la vigilance des gardes qui l'environnent. Il force les portes de l'enfer et va les déposer, comme un trophée, jusque sur les montagnes de la terre promise, c'est-à-dire au plus haut des cieux.

Nous touchons à Samuël, le dernier de tous les juges dans l'ordre des temps et le consécrateur des rois, portrait admirable de la vie cachée et de la vie publique du Sauveur, par son innocence et sa simplicité, par la droiture de son âme et la noblesse de son caractère. Mais nous avons hâte d'arriver à David, homme selon le cœur de Dieu, qui ne reçut pas en vain l'onction sainte de la main de Samuël.

La vie du saint Roi-Prophète, mêlée d'obscurité et de gloire, est tellement confondue avec celle de Jésus-Christ, qu'on ne sait ce qui doit le plus nous frapper en cet illustre personnage, la prophétie des actions ou celle des paroles. Il ne peut être ici question de ses psaumes, qui nous peignent en ses propres pensées et les dispositions intérieures de son âme, celles de Jésus-Christ lui-même. Mais tout l'extérieur de la vie du *berger* et du *prince* appartient à la vie de Jésus-Christ.

Le berger David partage en commun avec Jésus-Christ le lieu de son berceau, la petite ville de Béthléem, et sa famille, devenue la tige des rois, paraît presque inconnue; lui-même garde les troupeaux et vit comme oublié à la campagne. Saül demandera : « *De quâ stirpe descendit hic adolescens?* » et l'on dira de Jésus: N'est-ce pas là le fils de l'artisan, dont nous avons vu le père et la mère au fond d'une échoppe? Et néanmoins ce berger, encore enfant, a déjà étranglé un lion qu'il a pris à la gorge et lui a tiré la proie des dents. Il triomphe maintenant du géant Goliath. N'est-ce point là Jésus-Christ, le pasteur de nos âmes, qui a exposé et même donné sa vie pour sauver son trou-

peau de la mort? Il a vaincu le lion invisible et lui a ravi sa proie. Animé du zèle de la gloire de Dieu et du salut de ses frères, et revêtu d'une force divine, il ose seul entre tous les hommes attaquer l'ennemi des hommes. Il n'oppose au dehors à cet esprit superbe que des armes faibles et méprisables : mais il l'abat d'un seul coup par la force invisible et cachée dont il porte en lui-même le principe. Sa croix, figurée par le bâton de David, n'est qu'un objet de risée pour les cœurs incirconcis et idolâtres ; mais elle est la vertu toute puissante de Dieu pour renverser toute hauteur qui s'élève contre lui, pour vaincre le démon par ses propres armes et pour sauver de l'esclavage ceux qu'il regardait comme sa conquête. La jalousie de Saül contre David ne vient-elle pas nous rappeler celle des chefs de la Synagogue pour empêcher l'établissement du règne de Jésus-Christ, et l'amitié de David pour Jonathas n'est-elle pas la figure de l'amitié de Jésus pour saint Jean ?

Mais que dire du règne de David qui ne s'applique au règne de Jésus-Christ? David, sacré à Hébron, la ville des patriarches, établit bientôt le siège de son royaume à Jérusalem, sur la montagne de Sion, où le Messie doit recevoir l'onction divine et donner en sa personne au royaume spirituel de David une éternelle durée. Le transport solennel de l'Arche n'est que la prise de possession de la Montagne sainte, et les conquêtes de David, qui s'étendent d'une mer à l'autre, ne sont que le commencement de cet empire universel réservé à son Fils glorieux, lorsque celui dont Salomon n'était que la figure posera sa main sur les flots de la mer et sa droite sur les fleuves.

Un seul trait nous reste à peindre, et c'est le plus remarquable de tous : la pénitence du saint roi David et l'expiation de son crime dans la révolte de son fils Absalom. David avait figuré l'innocence de Jésus dans

les maux qu'il eut à souffrir de la longue et acharnée persécution de Saül. Il devait avoir sa passion comme le Sauveur, et laver son péché dans ses larmes, de même que Jésus, le vrai et universel pénitent de l'Église lava dans son propre sang toutes les iniquités du monde. David fugitif nous est représenté au *Livre des Rois* (1) gravissant la montagne des Oliviers dans le triste état où on l'avait vu passer le torrent de Cédron ; il marchait pieds nus et la tête couverte, et pleurait le long du chemin. Il est aisé de reconnaître en lui le véritable David humilié dans sa passion. Son peuple le renonce et se soulève contre lui ; ceux qu'il a comblés de bienfaits cherchent à lui ôter la vie. Il sort de l'ingrate Jérusalem et passe le torrent de Cédron le cœur plongé dans la tristesse et l'ennui. Il monte, avec ses disciples, la montagne des Oliviers pour y prier Dieu son Père. Là, abaissé profondément en sa présence, il accepte avec une soumission parfaite le calice que sa justice lui a préparé. Il souffre, sans se plaindre, la trahison d'un nouvel Achitophel, la désertion de ses amis et les malédictions de ses ennemis, pour expier les péchés dont il est chargé et pour détourner la malédiction de Dieu qu'ils ont méritée (2).

David, réintégré dans tous ses droits, transmit la couronne à son fils Salomon, le roi de paix, appelé aussi le bien-aimé du Seigneur. L'Écriture nous parle de son alliance avec la fille du roi d'Égypte, type de la gentilité convertie ; de l'admirable construction du temple, élevé par le concours des Juifs et des Gentils, qui entreront un jour eux-mêmes, comme des pierres vivantes, dans l'édifice de l'Église chrétienne ; enfin des richesses et de la gloire de ce roi pacifique, qui disparaît devant le vrai Salomon, orné de tous les trésors de la science et de la sagesse.

(1) XV, 30. — (2) MESENGUY, IV, 175.

Ces exemples nous ont entraîné bien loin au-delà des bornes prescrites. Que serait-ce si nous voulions compléter ce tableau et nous attacher maintenant à la vie des prophètes, surtout d'Élie et d'Élisée, qui nous représentent le sacerdoce de Jésus-Christ et la mission confiée aux apôtres, par leur maître qui monte au ciel et qui leur laisse son Esprit. Nous laissons cette partie intéressante, qui semble presque se confondre avec le *ministère prophétique*, dont nous allons parler.

CHAPITRE II.

JOSUÉ ET LES JUGES D'ISRAEL.

N° 35. — Josué, précédé de l'Arche d'alliance, passe le Jourdain et fait tomber les murs de Jéricho (1). — Après la mort du législateur d'Israël, exclu de l'entrée de la Terre-Promise, Josué, à l'aide de son nom de *Sauveur*, acquit le privilège d'y introduire le peuple et couronna l'œuvre commencée par Moïse (1451-1434).

Les trente jours de deuil étant terminés, Josué, qui s'appelle le serviteur de Moïse, dit au peuple : « Sanctifiez-vous, car Jéhovah fera demain parmi vous des merveilles. » Et il dit aux prêtres : « Portez l'Arche d'alliance et passez devant le peuple. » Quand ils furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds commencèrent à être mouillés, les eaux s'arrêtèrent, et elles paraissaient de loin comme une montagne ; mais les eaux qui étaient au-dessous descendirent dans la

(1) *Josué*, I et suiv.

Mer-Morte. L'armée marchait chacun selon sa tribu ; les femmes et les enfants étaient au milieu. Les sacrificateurs demeurèrent au milieu du fleuve, avec l'Arche, jusqu'à ce que tous l'eussent passé. Alors Josué choisit un homme de chaque tribu, et il lui dit : « Passez devant l'Arche de Jéhovah, votre Dieu, au milieu du Jourdain, et que chacun lève une pierre sur son épaule, selon le nombre des enfants d'Israël, afin que ce soit un monument au milieu de vous. Quand vos fils vous interrogeront un jour, disant : Que signifient ces pierres ? Vous leur répondrez : Les eaux du Jourdain se sont retirées devant l'Arche d'alliance de Jéhovah ; quand elle passait le Jourdain, les eaux se sont retirées : ces pierres en seront à jamais un monument aux enfants d'Israël. » Josué mit aussi douze autres pierres au milieu du fleuve, où les prêtres qui portaient l'Arche s'étaient arrêtées.

Voilà le récit de l'Écriture (1). Ceux qui ont visité les bords du fleuve de Palestine peuvent rechercher le lieu précis du passage, apprécier la largeur du Jourdain, selon l'endroit qu'ils désignent et selon la saison du grossissement ou de la diminution des eaux ; mais personne ne saurait contester la rapidité constante de ce fleuve qui va se décharger dans la Mer-Morte à un niveau très-inférieur, et surtout le débordement des eaux en avril, « au temps de la moisson des orges, » où devait s'effectuer le passage (2). Tel est le miracle des flots du Jourdain suspendus, comme ceux de la Mer-Rouge, attesté par le récit de Josué et par un double monument, et consigné dans les psaumes de David.

Le peuple s'établit aussitôt sur la rive opposée, au

(1) *Josué*, III, IV. — (2) Mgr MISLIN. *Lieux saints*, III, 168. — CHATEAUBRIAND. *Itinéraire à Jérus.* — M. le comte DE MARCELLUS.

camp de Galgala, sans éprouver aucune résistance. Il s'y prépara à la Pâque, qui était proche, par la circoncision, à laquelle furent soumis tous ceux qui étaient nés dans le désert. Israël célébra ensuite la Pâque, à la vue de Jéricho, en signe de la prise de possession de la Terre-Sainte ; et, comme il avait alors abondamment les fruits de cette terre, la manne cessa de tomber.

Les Chananéens, renfermés dans leurs murailles, observaient tous les mouvements de l'armée et du peuple, pendant que les espions envoyés par Josué et cachés dans la maison de Rahab pouvaient se soustraire aux recherches les plus rigoureuses. Josué, encouragé par l'apparition de l'ange conducteur de son peuple, sous la figure d'un guerrier armé d'une épée nue, marcha contre Jéricho, réputée imprenable. Les murs et les tours de cette ville s'écroulèrent, le septième jour, à la vue de l'Arche sainte et des enseignes déployées, et au bruit éclatant des trompettes ; ouverte de toutes parts, elle fut traitée en ville prise d'assaut. Une femme seule fut sauvée du massacre général, ordonné par le Seigneur en châtiment des crimes de la nation, et le ruban d'écarlate fut le signe du salut pour la maison hospitalière où Rahab et sa famille étaient réunis. Jéricho fut même livrée aux flammes, et Josué prononça la malédiction contre quiconque entreprendrait de la rebâtir.

Hay, bientôt après, fut emportée par un coup de main, à la suite d'une embuscade. Mais ce ne fut qu'après la découverte et la punition du crime d'Achan, qui avait dérobé une partie du butin voué à l'anathème, et s'était approprié en secret, au pillage de Jéricho, un manteau de pourpre, une règle d'or et deux cents sicles d'argent. On employa la voie du sort pour connaître le coupable, qui avoua son larcin et fut accablé sous un monceau de pierres, que longtemps après on voyait encore, comme un monument de la justice divine. Le

Seigneur, qui était le roi de son peuple, s'en montrait aussi le juge et tenait, dès le commencement, à faire respecter ses droits et ses ordonnances. La ville de Hay fut livrée à l'incendie, comme celle de Jéricho, et le roi attaché à une potence. Le peuple rendit grâce au Seigneur, qui lui avait donné la victoire. Josué lui éleva, sur le mont Hébal, un autel avec des pierres brutes, y offrit des holocaustes et l'hostie pacifique ; et, après avoir écrit le *Deutéronome* de la loi sur des tables de pierre, c'est-à-dire les bénédictions et les malédictions contenues dans le livre de la loi, il en fit la lecture au peuple assemblé devant l'Arche d'alliance. Les prêtres et les lévites l'entouraient ; le sénat, les princes des tribus, les juges, les magistrats inférieurs, se tenaient debout à la tête du peuple rangé en deux lignes : l'une appuyée sur le mont Garizim, et l'autre sur le mont Hébal. C'était la solennelle proclamation de la loi, selon les injonctions prescrites par Moïse.

N° 36. — Josué, allié des Gabaonites et vainqueur des cinq rois ligués contre lui, arrête le soleil (1). — Cependant une coalition générale se forma contre les Hébreux ; et ceux que le voisinage des côtes rendait puissants sur mer, et ceux que leurs montagnes semblaient devoir garantir des dangers de l'invasion, les Hétéens, les Jébuséens, les Amorrhéens se réunirent pour les combattre. Il n'y eut que les Hévéens de Gabaon, qui eurent recours à la ruse, pour se soustraire à l'extermination qu'ils redoutaient. Leurs députés, simulant avoir fait une longue route avec leurs chaussures et leurs habits usés, les restes de leur pain moisi, demandèrent à faire alliance avec Josué, et surprirent sa bonne foi, sans même qu'il songeât à consulter le Seigneur. Josué et les anciens

(1) Josué, IX et suiv.

accueillirent ces prétendus étrangers avec bienveillance, et traitèrent ce peuple inconnu comme un allié. Mais trois jours après on sut quels étaient ces Chananéens qui habitaient Gabaon et trois petites villes voisines. La foi jurée par Josué fit maintenir l'alliance, mais sous cette condition, que les Gabaonites, en punition de leur mensonge, seraient toujours assujettis envers Israël à lui fournir des serviteurs de leur race, pour couper le bois et porter l'eau dans la maison du Seigneur.

La défection des Gabaonites leur attira l'inimitié des rois ligués contre Israël. Cinq rois voisins marchèrent contre eux ; à leur tête était Adonisedech, roi des Jébuséens établis à Jérusalem. La ville de Gabaon assiégée, implora le secours de Josué. Celui-ci se mit en marche de Galgala, avec toute son armée, joignit l'ennemi près de Gabaon, le tailla en pièces et lui fermant la retraite des montagnes, le poursuivit jusqu'à Azeca, au couchant et bien au-delà de Jérusalem. Dieu même combattit pour les siens, et fit pleuvoir une grêle de pierres, qui écrasait ceux qui échappaient au glaive. C'est dans ce combat que Josué commanda au soleil de s'arrêter au-dessus de Gabaon, et à la lune, de stationner sur la vallée d'Aïalon, « Dieu obéissant en quelque sorte à la voix d'un homme, » dit l'Écriture qui cite l'ancien *Livre des Justes,* à l'appui de ce miracle consigné dans le livre de l'*Ecclésiastique,* au chapitre XLVI, v. 5. La marche apparente du soleil, ou la rotation de la terre fut suspendue, pour donner le temps d'exterminer les fuyards ; et cette interruption du mouvement diurne pût avoir lieu, sans troubler l'économie générale des autres planètes.

Les cinq rois ennemis qui s'étaient réfugiés dans la caverne de Macéda, dont Josué fit fermer l'entrée, ne sortirent de ce lieu que pour être pendus à un gibet, et leurs cadavres furent jetés dans cette caverne, où

l'on roula de nouveau de grosses pierres. Plusieurs villes, entre autres Lachis, Églon, Hébron tombèrent à leur tour ; et la partie méridionale de la Palestine, toutes les montagnes, depuis Cadès-Barnée, jusqu'à Gaza, se trouvèrent conquises.

Mais une seconde coalition se forma des Chananéens de l'est et de l'ouest, et de toutes les tribus du nord, Hétéens, Phéréséens, Hévéens du pied du mont Hermon, qui n'avaient pas encore pris part à la guerre, ou qui avaient survécu au premier désastre. Tout ce peuple, nombreux comme le sable de la mer, dit l'Écriture, sortit avec un appareil formidable qui représentait, au rapport de l'historien Josèphe, une armée de trois cent mille hommes de pied, de six mille cavaliers et de vingt mille chariots. Jabin, roi d'Asor, était à la tête de ces troupes dont le seul aspect était capable de jeter l'effroi au milieu du camp d'Israël. Mais Dieu avait résolu de châtier les crimes des nations chananéennes. Josué fut victorieux dans une bataille livrée sur les bords du lac Samochonitis, ou lac de Mérom, et poursuivit l'ennemi jusque dans les environs de Sidon, alors la principale des villes phéniciennes de la côte ; il fit brûler les chariots de guerre et couper le nerf des jambes aux chevaux, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu. Le roi Jabin, tombé aux mains des Israélites, fut mis à mort.

N° 37. — Josué, vainqueur des peuples chananéens au nord et au midi, fait le partage des terres (1). — Après six ou sept ans de luttes acharnées, dans lesquelles trente-une principautés chananéennes furent détruites, les Hébreux furent maîtres de la Palestine, depuis Baalgad, au pied de l'Hermon,

(1) Josué, XIII et suiv.

dans la plaine du Liban, jusqu'aux montagnes qui se rattachent à celles du Séir, au pays d'Édom.

Le livre de la Sagesse (1) nous explique le dessein de Dieu dans cette extermination progressive d'une race coupable, qui ne trouva plus que le châtiment de son incrédulité, après avoir méprisé la pénitence : « C'est pourquoi, Seigneur, vous châtiez ceux qui s'égarent; vous les avertissez, vous les reprenez de leurs fautes, afin que se séparant du mal, ils croient en vous, Seigneur. Vous aviez en horreur ces anciens habitants de votre terre sainte, parce qu'ils faisaient des œuvres détestables par des enchantements et des sacrifices impies; parce qu'ils tuaient sans pitié leurs propres enfants, mangeaient les entrailles des hommes et dévoraient leur sang, contre votre loi sacrée; vous les avez voulu perdre par les mains de nos ancêtres, afin que cette terre, qui vous était la plus chère, reçût un peuple digne d'elle, le peuple des enfants de Dieu. Cependant vous les avez épargnés, parce qu'ils étaient hommes, et vous avez envoyé, comme des avant-coureurs de votre armée, des frelons pour les exterminer peu à peu : non que vous ne pussiez assujétir par la guerre les impies aux justes ou les faire périr soudain par des animaux cruels ou par votre redoutable parole; mais en les jugeant les uns après les autres, vous donniez le temps au repentir, et vous n'ignoriez pas que leur race était méchante, que la malice leur était naturelle, et que leurs pensées ne changeraient jamais. »

Une inscription rapportée par Procope, auteur grec, qui vivait au VI^e^ siècle, prouverait que la ville de Tripoli a été fondée par les Chananéens fugitifs au temps de Josué. Sur deux colonnes en pierres blanches, l'historien grec a pu lire ces mots gravés en caractères

(1) Ch. XII.

phéniciens et en langue phénicienne : « Nous sommes ceux qui avons fui devant Josué, le brigand, fils de Navé. » Révoquée en doute par Gesenius et par Rosenmüller, l'authenticité de cette inscription est admise par le plus grand nombre. Il paraît au moins constant que la plupart des villes d'Afrique, Hippone, Leptis, Utique, Tingis, dont les noms sont phéniciens, sont des colonies de Tyr ou de Sidon, et l'on sait que la langue punique ou carthaginoise est la même que la langue phénicienne (1).

Le tabernacle du Seigneur fut établi à Silo, dans la tribu d'Éphraïm, au centre même de la conquête; et le partage des terres fut réglé, au nom du Seigneur lui-même, par le ministère de Josué et du grand prêtre Éléazar. Cinq tribus étaient déjà en possession de leur lot : les sept autres jetèrent le sort entre elles. Nephtali, Zabulon, Issachar, eurent toute la partie du nord, qui est la Galilée ; Azer, à leur couchant, se fixa le long des côtes de Phénicie. Juda retint la contrée du midi où toutefois Siméon prit sa part, renfermant dans son territoire Gerara et Bersabée. Dan reçut la sienne le long du pays des Philistins, entre Juda et Éphraïm. Le centre resta pour l'apanage d'Éphraïm et de la seconde demi-tribu de Manassé, celle-ci rejoignant Issachar. Enfin Benjamin, le dernier des fils de Jacob, ne fut pas séparé des enfants de Joseph. Il eut sa place entre Éphraïm et Juda ; et dans son territoire, le plus petit de tous, il put réunir Béthel sur la frontière d'Éphraïm, Jérusalem sur celle de Juda, Jéricho et Galgala, près le cours du Jourdain ; c'est ainsi que le bien-aimé du Seigneur était appelé à reposer sur son sein, lorsque le temple de Jérusalem deviendrait son partage. Lévi n'eut point

(1) *Mémoire* du P. Verdière de la *Compagnie de Jésus*, en 1874. *Émigration des Chananéens*, etc.

de territoire propre, si ce n'est quarante-huit villes, qui lui furent assignées pour habitation, et les dîmes levées sur le peuple pour sa subsistance. Ruben, Gad et la première demi-tribu de Manassé, purent retourner dans leur héritage, sur la rive orientale du Jourdain.

L'établissement dans les terres conquises ne se fit que successivement, afin que le pays ne fût pas dépourvu de bras et de fermiers, et ne restât pas sans culture, à défaut des nouveaux propriétaires qui n'avaient pas eu le temps d'en prendre possession.

Cependant quelques villes et quelques peuplades échappèrent à la conquête, soit par la négligence d'Israël, soit par un effet de la Providence divine, qui se réservait, dans ces ennemis, une verge pour châtier son peuple au jour de l'infidélité. Ainsi, Gaza, Geth et Azoth, au sud-ouest, restèrent indépendantes et offrirent un refuge aux Enacins ou géants, poursuivis par Josué dans leurs montagnes et accueillis par les Philistins. Les Jébuséens conservèrent la forteresse de Jérusalem jusqu'au règne de David. Des Chananéens demeuraient encore sur le territoire d'Éphraïm et sur les terres que la demi-tribu de Manassé obtint en deçà du Jourdain.

N° 38. — Mort de Josué. Son tombeau (1). — Josué, le sauveur d'Israël, se voyant arrivé à une extrême vieillesse, réunit le peuple de Dieu à Sichem, et lui fit promettre obéissance aux préceptes du Seigneur; après avoir mêlé à ses touchants adieux le récit des faveurs du ciel et de prophétiques menaces contre les infracteurs, il fit jurer un nouvel acte d'alliance avec Jéhovah et l'écrivit dans le livre de Moïse; puis il éleva sur le lieu de l'assemblée une

(1) *Josué*, XXIII, XXIV.

pierre monumentale, qui devait servir de témoin contre le peuple, si jamais il reniait son Dieu. Il mourut à l'âge de cent dix ans, et fut enseveli à Timnath-Serah, où un voyageur français, M. Victor Guérin, a récemment découvert son tombeau, vaste et creusé dans le roc. On était alors dans la seconde moitié du XV[e] siècle avant l'ère chrétienne (1).

N° 39. — Prééminence de la tribu de Juda et dessein particulier du Seigneur dans la conduite de son peuple (2). — Depuis la sortie d'Égypte, les Hébreux avaient été gouvernés dans le désert par Moïse, et dans la terre de Chanaan par Josué. Ce dernier ne fut point remplacé. Il paraît seulement que les anciens, conjointement avec le grand prêtre, furent investis de l'autorité. Cependant, selon les circonstances, et surtout dans les dangers pressants, elle était exercée, avec le titre de *juge*, par un magistrat particulier, que Dieu suscitait pour défendre ou délivrer son peuple, et que quelquefois les Hébreux choisissaient. Ce lieutenant du Seigneur avait le commandement des armées, veillait au maintien des lois et jugeait même les différends qui s'élevaient entre les tribus ou entre les particuliers. Il exerçait, en quelque sorte, le pouvoir royal sans en avoir l'appareil. Ce n'est pas néanmoins immédiatement après la mort de Josué que fut établie cette magistrature temporaire, née, comme la dictature ancienne, des calamités qui pesaient sur la nation ou sur quelqu'une des tribus. Une longue paix accrut d'abord la population, et chaque tribu s'occupa de se mettre en possession de la part qui lui était échue par le sort.

Les enfants d'Israël consultèrent le Seigneur pour

(1) *Manuel* de M. F. LENORMANT, t. I, 191. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par M. F. ROBIOU. — *Histoire des Hébreux*, par RABELLEAU, I. — (2) *Juges*, I et suiv.

savoir qui marcherait au premier rang contre les ennemis qu'on avait à combattre. La prééminence de Juda fut aussitôt consacrée par l'oracle divin. Une première victoire sur les Chananéens fit tomber entre les mains des Juifs Adonibésec, qui avait réduit soixante-dix chefs à recueillir sous sa table les restes de ses repas avec les extrémités des pieds et des mains coupées. « Dieu est juste, s'écriait avant de mourir le prince cruel, soumis à la loi du talion, je suis traité comme j'ai traité les autres. » Le siège fut mis ensuite devant Jérusalem, qui fut emportée d'assaut et livrée aux flammes, sans toutefois que les Jébuséens fussent chassés de leur citadelle. Les Philistins perdirent aussi temporairement leurs villes fortes de Gaza, d'Ascalon et d'Accaron, avec leur territoire. Ces succès obtenus par Juda et par Siméon excitèrent l'émulation des autres tribus. Dan, se sentant trop resserré par les Amorrhéens, se réunit aux enfants de Joseph pour battre ces peuples, les chassa de la plaine de Pétra et les refoula dans les montagnes. Vers le Nord, ceux qui avaient eu en partage la haute Galilée, reculèrent aussi leurs frontières et travaillèrent à purger l'intérieur de ce qui était resté de naturels du pays. Mais en rendant ces peuples tributaires, au lieu de les exterminer, selon le précepte du Seigneur, les enfants d'Israël s'exposèrent au danger d'avoir pour oppresseurs ceux dont ils imitaient l'idolâtrie et les crimes.

C'est ainsi que les rapports journaliers, avec leurs voisins de la terre de Chanaan, entraînèrent les Israélites dans une alliance monstrueuse de la religion divine avec le culte païen. L'histoire de Michas, de la tribu d'Éphraïm, en fournit une preuve. Ce Michas avait fait recouvrer à sa mère une somme considérable. Elle fut sensible à ce service, et ne crut pouvoir mieux récompenser son fils, qu'en lui donnant une partie de la somme pour s'en faire une idole. Michas,

selon le vœu de sa mère, n'eut pas de peine à se procurer une idole, acheta des vêtements sacerdotaux, institua un prêtre, et en fit accepter les fonctions à un homme de la tribu de Lévi. Les choses se passaient ainsi tranquillement dans l'intérieur de cette famille, lorsque quelques hommes de la tribu de Dan, traversant le pays d'Éphraïm, eurent connaissance de ce nouveau culte, rival de celui qu'on rendait au Seigneur dans Silo. Ils n'en témoignèrent point de surprise, mais ils imaginèrent d'enlever le prêtre et l'idole, comme une source de bénédictions pour eux-mêmes, et exécutèrent leur dessein dans un second voyage. L'idole, transportée avec honneur dans la tribu de Dan, y demeura longtemps et continua d'avoir un prêtre dans la famille de ce même lévite, qui le premier y avait été attaché. Une opinion assez vraisemblable prétend que ces sortes d'idoles n'étaient que l'imitation du culte saint rendu à Dieu dans son tabernacle. Mais la défense n'en était pas moins expresse et le danger de perversion toujours prochain.

Un autre exemple de désordre, que l'auteur du livre des juges ne cherche pas à pallier, est celui de l'outrage fait à la morale publique par les habitants de Gabaa, de la tribu de Benjamin, sur la femme d'un lévite d'Éphraïm, et la terrible vengeance que les autres tribus furent provoquées à en tirer contre celle de Benjamin, qu'ils faillirent presque anéantir : leçon donnée aux deux partis égarés dans leurs passions, « en ce temps où il n'y avait point de roi dans Israël, dit le livre des juges et où chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Car les Israélites vivaient alors sous le régime morcelé des tribus (1), qui rendait la guerre civile plus redoutable et la répression du crime plus difficile.

(1) MESSENGUY, *Hist. de l'Ancien Test.* III, 9, 4.

N° 40. — Les premiers juges ou sauveurs : Othoniel (1405), Aod (1325) et Samgar (1). — Les peuples de Chanaan, voyant leurs vainqueurs en guerre entre eux, en profitèrent pour réparer leurs pertes. Les Philistins entrèrent en campagne, reprirent sur Juda leurs villes de Gaza, d'Ascalon et s'établirent au milieu du pays. La tribu de Dan fut encore plus maltraitée. Obligée d'évacuer le pays plat, et fuyant à son tour devant les chariots de guerre des Amorrhéens, elle se retira dans les montagnes et s'éloignant de plus en plus, une partie de cette tribu s'arrêta enfin, dit Josèphe, dans une plaine fertile, près du Liban et aux sources du Jourdain où elle bâtit une ville et lui donna son nom. Pour comble de malheur, Dieu qui faisait sentir à son peuple infidèle le poids de sa vengeance, le livra dans le même temps, aux mains de Chusan, roi de Mésopotamie, qui le tint asservi pendant huit ans. Cette invasion, qui venait de si loin et qui des bords du fleuve Chaboras se répandit dans le nord de la Palestine et pénétra jusqu'au midi, assujétit la tribu de Juda, à laquelle appartenait Othoniel : l'impôt exigé par le vainqueur paraît avoir pesé sur la Palestine entière ; il dura jusqu'à la huitième année où le refus de payer le tribut occasionna une nouvelle et terrible attaque de celui qui est appelé roi de Syrie. Touché des prières et du retour d'Israël, le Seigneur suscita, pour sa délivrance, le brave Othoniel, neveu de Caleb, qui surprit les garnisons ennemies dans les places, tint hardiment la campagne et finit, dit Josèphe, au moyen des renforts qui lui arrivaient de toutes parts au bruit de ses succès, par livrer une bataille décisive aux Syriens et par les chasser jusqu'au delà de l'Euphrate. La liberté, l'ordre et la paix furent rétablis, et cet état prospère, sous Othoniel, dura qua-

(1) Juges. III et suiv.

rante ans. Aucun des juges, à l'exception d'Othoniel, ne paraît avoir étendu sa puissance sur les tribus de Juda et de Siméon. Il eut, en quelque sorte, la nation sous sa main, tandis que les autres n'exerçaient leur autorité que sur les tribus du nord, comme Débora; sur le centre de la Palestine, comme Gédéon; sur les tribus de l'orient du Jourdain, comme Jephté. Le premier juge d'Israël, dont la piété égalait la bravoure, ramena le peuple au culte du vrai Dieu, et, pendant sa vie qui fut très-longue, il maintint les enfants dans la fidélité de l'alliance que Josué avait fait jurer à leurs pères.

C'est là le commencement de ces alternatives de servitude et de délivrance, qui répondirent, durant la longue période des juges, aux alternatives d'infidélité et de retour vers Dieu ; mais on tomberait dans une grande erreur historique, ajoute M. Félix Robiou, et on se jetterait dans des difficultés chronologiques inextricables, si l'on croyait que ces années de servitude et d'indépendance s'étendirent *toujours* et *à tout* le peuple d'Israël. Ce point est dès longtemps éclairci, et l'on sait que les années des servitudes et celles des juges empiètent les unes sur les autres ; c'est la même question que celle des dynasties égyptiennes simultanées, mais résolue sans conteste pour ces diverses séries de judicatures. Rien n'empêche donc d'adopter pour cette époque entière, qui va depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la quatrième année du règne de Salomon, où l'on commença à bâtir le temple, le chiffre de 480 ans, que nous trouvons, d'une manière précise, au troisième livre des rois (1). La seule difficulté qui reste est de déterminer exactement, pour chaque invasion étrangère, la limite géographique dans laquelle elle est contenue et sa date relative. La servi-

(1) VII, 1.

tude de huit années, sous Chusan, paraît avoir été générale.

Après un intervalle de quarante ans commence l'invasion d'Eglon, roi des Moabites, unis aux peuples d'Ammon et d'Amalec. Eglon se rendit maître de la ville des Palmes, nom qui désigne probablement Jéricho. Il y fixa même sa résidence, s'il faut en croire Josèphe, et y construisit un palais. Israël prévaricateur fut assujetti pendant dix-huit ans à ce joug honteux, et l'ennemi, qui avait pénétré au cœur même de la Palestine, était comme le maître de la nation entière. Aod, fils de Géta, renommé par sa dextérité à manier ses armes de la main gauche comme de la main droite, fut contre Eglon ce qu'avait été Othoniel contre Chusan, roi de Mésopotamie. Chargé par le Seigneur de délivrer son peuple, il eut recours à ces stratagèmes que l'ancien droit de la guerre autorisait chez les Grecs et chez les Romains, ainsi qu'on le voit par l'action si vantée de Mucius Scevola se glissant dans le camp de Porsenna. C'est ainsi qu'Aod parvint jusqu'à Eglon, à qui, dans une première entrevue, il avait déjà offert ses présents. Ayant obtenu de nouveau le privilège d'entretenir le roi de Moab, que l'Écriture représente extrêmement gros, il le trouva seul, retiré dans un appartement élevé *(Aliyah)* pour y goûter la fraîcheur : « Prince, lui dit-il, c'est de la part de Dieu que j'ai à vous parler. » Il fit ainsi lever le roi de son siège pour le frapper plus sûrement. Puis étant sorti par une porte dérobée, il se rendit à la hâte dans la montagne d'Éphraïm, appela tout le peuple en armes, s'empara des gués du Jourdain, et lorsque les Moabites effrayés voulurent franchir le fleuve pour regagner leur ancien pays, il les massacra tous, sans qu'il en échappât un seul. Aod commanda, avec le titre de juge d'Israël, pendant 40 ans.

Samgar eut aussi l'honneur de venger la cause

d'Israël. C'était un homme d'une force égale à sa valeur, et qui préludait aux exploits de Samson contre les Philistins : lui seul en tua 600, armé d'un soc de charrue ou, selon le texte hébreu, d'un de ces aiguillons ou bâtons ferrés dont se servent les laboureurs d'Orient pour conduire les bœufs à la charrue ; ce pique-bœuf ou *lamod* devient en leurs mains un instrument terrible, au rapport de Maundrol.

N° 41. — Victoire remportée par Barac et chantée par la prophétesse Débora (1285) (1). — Les enfants d'Israël continuèrent encore à faire le mal, en présence du Seigneur, après la mort d'Aod ; et le Seigneur les livra entre les mains de Jabin, roi des Chananéens, établi dans la ville d'Asor, dont les ruines attestent encore la puissance. C'est avec 10,000 combattants que, sur l'ordre de la prophétesse Débora, appelée *la Mère en Israël*, Barac prit l'initiative de la guerre et gagna la bataille du torrent de Cison. Jabin était un descendant du chef de la confédération chananéenne du nord, écrasée par Josué sur les bords du lac Mérom.

Le roi d'Azor, environné de troupes nombreuses, comptait jusqu'à neuf cents chariots de guerre armés de faux, et avait pour général de ses armées le redoutable Sisara. La gloire de le vaincre était réservée à une femme, une autre femme devait le faire périr (2). Débora, l' « Abeille », surnommée la prophétesse, et qui s'éleva comme une mère en Israël, habitait la montagne d'Ephraïm ; elle s'asseyait sous un palmier qui rappelle le souvenir du chêne de Vincennes et jugeait tous les différends des enfants d'Israël, empressés de recourir à son tribunal. Arbitre de ses concitoyens dans les jours de paix, elle fut excitée à faire la guerre

(1) *Juges*, IV, V. — (2) *Revue des Quest. historiques*, t. XXII, p. 54. — *Les Juges*, ch. V, VI.

par un mouvement de l'Esprit de Dieu, encore plus que par un élan de patriotisme pour la délivrance de son peuple. Elle choisit Barac, de Cédès de Nephtali, homme de courage et de foi, comme exécuteur du plan qu'elle avait conçu : « Le Seigneur, le Dieu d'Israël, vous donne cet ordre, lui dit-elle ; allez et conduisez l'armée sur la montagne de Thabor ; prenez avec vous dix mille combattants des enfants de Nephtali et des enfants de Zabulon, je vous amènerai Sisara avec tous ses chariots et je vous le livrerai entre les mains. » Barac ne consentit à tenter l'entreprise qu'à la condition d'avoir auprès de lui Débora, comme le sûr garant de la victoire, dont l'honneur allait revenir à une femme.

Afin de ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi, les divers corps de troupes, réunis sans bruit, évitèrent dans leur marche les villes chananéennes et parvinrent au mont Thabor, situé dans la tribu d'Issachar, sur la limite de Zabulon. Les arbres, qui couvraient en partie les flancs de la montagne, pouvaient offrir un refuge aux soldats et dissimuler leur nombre ; et, d'un autre côté, l'élévation de la montagne, qui domine la plaine d'Esdrelon, ne laissait rien échapper à Barac et à Débora des mouvements de l'armée du général ennemi. Les dix mille hommes campés sur le Thabor appartenaient pour la plupart aux tribus du Nord, Zabulon, Nephtali, Issachar, qui avaient plus à se plaindre de l'oppression de Jabin. Éphraïm, Manassé et Benjamin envoyèrent aussi quelques secours. Ces troupes étaient déjà retranchées à leur poste, lorsque Sisara fut prévenu et partit de Mageddo, avec ses neuf cents chariots de fer qui roulaient dans la plaine, mais ne pouvaient franchir les hauteurs du Thabor. « Lève-toi, dit alors la prophétesse à Barac, voici le jour où Jéhovah livrera Sisara en tes mains. Va, c'est Jéhovah lui-même qui te conduit. »

Les guerriers d'Israël se précipitèrent dans la plaine et le ciel combattit pour eux. Les astres, dans leur course, se tournèrent contre Sisara ; un orage terrible éclata sur le front de l'armée chananéenne et fit rebrousser les chevaux et les chars. Il y eut un horrible carnage des Chananéens, et comme nous l'apprend le cantique de Débora, le torrent de Cison roula leurs cadavres. Sisara, entraîné dans la déroute, arriva jusqu'à la tente de Haber, le Cinéen, qui menait la vie nomade avec ceux de sa tribu et ne prenait point part à la guerre contre Jabin. Jahel, femme du Cinéen, couvrit d'un manteau le général ennemi et lui donna du lait pour étancher sa soif ; puis, le voyant plongé dans le sommeil, cédant elle-même à une inspiration subite ou seulement au désir de délivrer Israël du terrible ennemi qu'elle tenait en ses mains, elle enfonça un clou dans les tempes de Sisara, qui passa du sommeil à la mort. Barac, arrivant à sa poursuite, vit le guerrier gisant à ses pieds.

Débora chanta cette victoire avec cette inspiration puissante qui ne vient que d'en haut ; l'accent du triomphe et de l'enthousiasme se mêle quelquefois à celui du reproche, et nous peint tour à tour le courage ou l'inaction des tribus d'Israël : « Lève-toi, lève-toi, Débora ; lève-toi, lève-toi, chante un cantique ; lève-toi, Barac, saisis tes captifs, fils d'Abinoëm. Les enfants d'Éphraïm sont venus, établis près d'Amalec ; Benjamin te suit parmi tes braves. Les princes de Machis sont venus, et deZabulon, ceux qui portent le sceptre d'honneur. Les princes d'Issachar se joignent à Debora. Issachar appuie Barac. A sa suite ils se précipitent dans la plaine. Près des ruisseaux de Ruben il y a des cœurs magnanimes. Pourquoi donc rester dans tes foyers, écoutant les chalumeaux de tes pâtres ? Ruben, parmi tes ruisseaux on a vu de plus nobles courages. Galaad est resté au-delà du Jourdain ; et Dan, pourquoi de-

meurait-il près de ses vaisseaux? Aser, pourquoi s'arrêtait-il au bord des mers et se reposait-il en ses portes? Zabulon est le peuple qui a prodigué sa vie, et Nephtali sur les hauteurs de la plaine. » Tout ce tableau est de l'histoire autant que de la poésie, avec la description de Jahel, tenant dans sa droite le marteau de l'ouvrier.

Mais rien n'égale le dernier trait de ce cantique : « Penchée sur sa fenêtre, au travers des treillis, la mère de Sisara regarde et exhale sa plainte : Pourquoi tarde-t-il de venir? Pourquoi la marche de ses chars est-elle si lente? Les plus sages d'entre ses femmes lui font cette réponse ; elle-même se l'adresse en ces termes : Sans doute ils ont trouvé, ils partagent les dépouilles. Une, deux jeunes esclaves sont la part de chaque guerrier. Des étoffes de riche couleur échoient à Sisara, des étoffes à couleurs éclatantes et variées ; un, deux vêtements de belles couleurs pour le vainqueur... Ainsi périssent tous tes ennemis, ô Jéhovah, et que ceux qui t'aiment soient comme le soleil qui se lève dans la forêt ! »

N° 42. — Foi, vaillance et désintéressement de Gédéon (1245). **Tyrannie et mort d'Abimélech** (1236-1233). **Judicature de Thola** (1232-1209) **et de Jaïr** (1205-1187) (1). — Quarante années de paix furent le fruit de l'expédition de Débora et de Barac. Mais les prévarications d'Israël lui attirèrent un autre fléau, et il fut livré pendant sept ans à la tyrannie des Madianites. Les Amalécites, au sud de Juda, et diverses tribus de l'est, se joignirent aux premiers et répandirent chez les Juifs une affreuse désolation. Chaque année, après que ceux-ci réfugiés dans les lieux les plus forts de leurs montagnes, s'étaient hasardés à descendre dans

(1) *Juges*, VI et suiv.

la plaine pour y faire leurs semailles, l'ennemi venait, ravageait les moissons en herbe jusqu'aux confins de Gaza, égorgeait les troupeaux, et remplissant tout, dit l'Écriture, comme une nuée de sauterelles, rendait désert tout ce qu'il avait touché. Israël humilié cria vers le Seigneur qui entendit les gémissements de son peuple.

Dieu choisit pour le délivrer Gédéon, fils de Joas, alors occupé à battre et à vanner son blé, dans le pressoir, et non dans l'aire à découvert, pour l'emporter à la hâte et le sauver du pillage. L'ange du Seigneur lui apparut sous un chêne et le salua : « Le Seigneur est avec toi, ô le plus courageux des hommes. — Si le Seigneur est avec nous, reprit tristement Gédéon, pourquoi donc sommes-nous accablés de tant de maux ? Où sont les merveilles que le Seigneur a faites pour tirer nos pères de l'Égypte ? — Va, lui dit l'ange en le regardant, va, plein de ce courage dont tu es fort, et tu délivreras Israël. » Gédéon voulut s'excuser sur ce que sa famille était la dernière de la tribu de Manassé et lui le dernier de la maison de son père. Mais l'ange, parlant toujours au nom du Seigneur, lui promit son assistance et la victoire sur les Madianites, comme s'ils n'étaient qu'un seul homme. Gédéon, ne pensant point parler à un ange, demanda un signe pour confirmer la vérité de sa mission, et comme s'il se fut proposé d'exercer l'hospitalité envers cet étranger, il rentra dans sa maison et en apporta un pain sans levain et un chevreau nouvellement cuit, qu'il posa sur une large pierre. L'ange ne fit qu'y toucher de la verge qu'il tenait à la main, et un feu sorti de la pierre consuma cette offrande. La flamme en monta vers le ciel comme celle d'un holocauste, et l'ange disparut en laissant Gédéon rempli de l'esprit de Dieu et du courage des braves, mais aussi de la crainte d'avoir vu l'ange du Seigneur face à face.

Son premier acte fut de détruire l'autel que son père lui-même avait élevé à Baal, et le bois dont il l'avait entouré. Puis il fit retentir le son de la trompette et se trouva bientôt à la tête d'une armée. Les Madianites, irrités de l'outrage fait à leur Dieu et de l'audace de Gédéon, voulaient qu'il fût puni de mort ; mais son père, Joas, leur fit entendre que si Baal était un dieu, il saurait bien se venger. Ce fut alors que, pour autoriser sa mission près de ses frères, Gédéon obtint du Seigneur le prodige nouveau qu'il demandait sans en pénétrer le sens mystérieux. La toison, qu'il exposa au milieu d'un champ à découvert, y reçut seule la rosée du ciel, et seule ensuite y fut gardée de la rosée qui mouillait le terrain d'alentour. Alors, Gédéon, plein de confiance, marcha vers la fontaine d'Arad, près de laquelle les Madianites étaient campés. Mais sa foi, aussi grande qu'était son courage, fut mise à plus d'une épreuve avant de remporter sur l'ennemi une victoire qui ne devait être attribuée qu'au Seigneur et à l'épée de Gédéon.

Trente-deux mille hommes appartenant aux tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephtali, entouraient leur chef : il fit publier à son de trompe selon la prescription de la loi, que ceux qui avaient le cœur timide ou vacillant, pouvaient quitter l'armée ; vingt-deux mille se retirèrent. Le Seigneur jugea que les dix mille qui restaient composaient encore une armée trop nombreuse ; il les fit conduire à la fontaine appelée autrefois *Ain-Harod* ou *Harad,* selon la Vulgate, *Source de la terreur*. Cette fontaine très-abondante, coule au pied du mont Gelboë, au nord-ouest, et sort comme du creux d'une caverne, des flancs du rocher qui surplombe ; ceux qui s'étaient contentés de prendre quelque peu d'eau dans le creux de la main pour la porter à leurs lèvres, comme en courant, furent seuls choisis et ne formèrent qu'un bataillon de trois

cents braves. Ces troupes ainsi réduites, mais dignes de leur chef, devaient réaliser le songe du Madianite, qui racontait avoir vu un pain d'orge rouler dans le camp et renverser une tente. Les trois cents, opposés à plus de cent vingt mille hommes, se divisèrent en trois bandes, et sous les ordres de Gédéon qui voulait triompher sans soldats et sans armes, ils ne prirent pour combattre et pour se défendre que des vases de terre où des lampes étaient renfermées, et des trompettes. Mais le stratagème divin, favorisé par les ombres de la nuit et le cri de ralliement : « *A Jéhova et à Gédéon,* » donné aux soldats, suffirent à jeter l'épouvante et la mort dans le camp des Madianites. Ceux-ci, croyant sans doute voir un Israélite dans chacun de ceux qu'ils rencontraient, se massacrèrent les uns les autres. Ceux qui cherchèrent leur salut dans la fuite, furent poursuivis par les enfants d'Israël des tribus de Nephtali, d'Aser et de Manassé et enveloppés par la tribu d'Éphraïm qui s'était emparée des gués du Jourdain. Les deux principaux chefs, Oreb et Zeb, furent pris et mis à mort, et Gédéon tua de sa propre main Zébée et Salmana, deux rois de Madian

Le souvenir de cette victoire s'est perpétué dans Israël, depuis Samuel jusqu'à David et jusqu'à saint Paul. Isaïe parle de « la verge de l'oppression brisée comme au jour de Madian », et les psaumes que nous chantons ne cessent de flétrir les noms de ces rois et de ces généraux vaincus qui se flattaient en vain de « s'emparer de la maison d'Élohim. »

Gédéon ne parut point enflé de ses succès, dont il rapportait à Dieu toute la gloire, et lorsque les Éphraïmites vinrent se plaindre à lui avec arrogance de n'avoir pas été appelés au combat, il répondit par une fine allusion au rôle d'Éphraïm dans le dénouement de cette guerre. « Le grapillage d'Éphraïm vaut mieux que les vendanges d'Abiézer. » Mais il n'en châtia pas

moins, avec une sévérité exemplaire, les gens de Soccoth et de Phannel qui lui avaient refusé des vivres ; il détruisit leur tour et fit mourir sous la pointe acérée des épines, soixante-dix-sept chefs de la famille de Soccoth, par un traitement alors usité, qui devait rappeler avec plus de force aux différentes tribus le concours mutuel qu'elles devaient se prêter en faveur du bien public (1).

Les Israélites, pleins de reconnaissance pour leur libérateur, lui offrirent la royauté qu'ils voulaient assurer dans sa famille : « Je n'accepterai ce titre, répondit-il, ni pour mon fils, ni pour moi ; c'est le Seigneur qui est votre roi ; c'est à lui seul qu'il appartient de vous commander. » Il se contenta, comme par le passé, du titre de juge, et administra le peuple pendant quarante années, qui furent paisibles. Malheureusement, la fidélité à la loi divine, déjà au moins ébranlée sous sa direction (2), disparut tout à fait après sa mort, et Baal, dont Gédéon avait renversé l'autel, fut adoré chez le peuple de Dieu. L'un des fils de Gédéon, soutenu par les habitants de Sichem, recruta des misérables et des vagabonds, avec lesquels il égorgea presque tous ses frères, et obtint un pouvoir qui dura trois ans. Il périt dans une guerre civile, en essayant de mettre le feu à la porte de la tour de Thèbes, non loin de Sichem. Une femme lui lança d'en haut un quartier de meule qui lui fracassa la tête. Il put encore appeler son écuyer et lui dit de tirer son épée et de le tuer de sa main, de peur qu'il ne passât pour avoir été tué de la main d'une femme. C'est ainsi qu'il justifie l'apologue de Joathan sur les arbres qui voulaient se donner un roi ; et tandis que l'olivier, le figuier et la vigne préféraient à l'honneur de régner la douceur de porter

(1) *Revue des quest. hist. Les juges d'Israël*, t. XXII, p. 66.— (2) *Jud.* VIII, 27.

des fruits qui font la joie des hommes, le buisson avec ses épines ne sut que déchirer et ensanglanter et finit par se détruire lui-même en consumant les autres dans sa flamme.

Après Abimélech, Thola, frère de Gédéon, gouverna le peuple pendant vingt-trois ans, et n'eut qu'un rôle pacifique, en maintenant l'observation de la loi. Il fut remplacé par Jaïr, qui était puissant, au pays de Galaad, où il possédait trente villes de son nom. L'Écriture remarque que ses fils, en même nombre, commandaient dans chacune de ces villes, avec le titre de prince, et qu'ils montaient trente poulains d'ânesses. La race estimée des ânes de Palestine y remplaçait les chevaux (1). Le cantique de Débora parle aussi des mules brillantes réservées aux personnages considérables.

N° 43. — Jephté (1187-1181), vainqueur des Ammonites (2). — Trois siècles environ s'étaient écoulés depuis les premières conquêtes des Israélites en Palestine (3) jusqu'à l'invasion des Ammonites, repoussée par Jephté, en admettant le synchronisme que nous avons noté plus haut, et qui permet de faire concorder la chronologie du livre des juges avec celle du livre des rois (4).

Les Ammonites opprimèrent pendant dix-huit ans le pays de Galaad, au delà du Jourdain et poussèrent leurs incursions jusque sur les terres de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm. Frappés de tant de maux qu'ils s'étaient attirés, les Israélites reconnurent leurs péchés, brisèrent les idoles élevées dans leurs maisons et implorèrent la miséricorde de Dieu. Le Seigneur, touché de leurs cris, se servit de Jephté pour rompre

(1) Mgr Mislin, *Lieux-Saints*, II, 122. — (2) *Juges*, XI et suiv. — (3) *Jud.* XI, 26. — (4) *Histoire des peuples d'Orient*, par M. F. Robiou, 49.

leurs chaînes. Jephté n'était qu'un chef de bande du voisinage réfugié dans le pays de Tob, sans doute sur les confins du royaume des Ammonites; il pillait en toute occasion ces ennemis d'Israël et menait, avec les compagnons de sa fortune, la vie des Bédouins du désert. Originaire de Galaad, il avait été chassé de la maison paternelle par ses frères, parce qu'une autre mère, qui n'avait pas le rang d'épouse, lui avait donné naissance. Ses concitoyens, connaissant sa valeur, vinrent le trouver et lui offrirent le commandement. Premier exemple d'un juge d'Israël élu par le peuple et traitant avec lui pour garder le pouvoir même en temps de paix. Il fit ses conditions, en homme blessé de l'injure qu'il avait reçue; mais il accepta, et l'on n'eut qu'à se louer de la prudence de ses négociations et de la vigueur de son caractère.

Il commença par envoyer à deux reprises une ambassade au roi des Ammonites, et lui fit représenter que c'était aux Amorrhéens qu'il pouvait s'en prendre de la perte d'un vaste territoire s'étendant depuis Arnon jusqu'à Jaboc, dont Séon était maître, lorsque Israël s'en empara; qu'à son égard le droit de conquête, appuyé sur une possession non contestée pendant trois siècles, était à l'abri de toute discussion. Les Ammonites s'obstinant à combattre, il ne restait plus qu'à vider le différend par les armes. Déjà le peuple d'Ammon, allié à celui de Moab, s'était montré l'ennemi du peuple de Dieu, lorsque la victoire remportée par Aod, éloigna le danger. Ces deux races, dignes de leur origine, joignaient l'infamie à la cruauté, et poursuivaient les Hébreux depuis la sortie d'Égypte. On a vu les Ammonites refuser à Israël des vivres dans le désert et chercher à le pervertir de concert avec les Moabites, suivant les perfides conseils de Balaam. La lutte ne s'engage ici qu'avec les enfants d'Ammon.

Jephté fit alors au Seigneur ce vœu indiscret : « Si

vous livrez entre mes mains les enfants d'Ammon, je vous offrirai en holocauste ce qui sortira le premier des portes de ma maison et se présentera à moi, lorsque je retournerai victorieux. » Le Seigneur ayant plus d'égard à l'intention de celui qui pensait offrir un sacrifice, qu'au sacrifice lui-même, livra les enfants d'Ammon, aux mains du général et de ses troupes, qui en firent un grand carnage, depuis Aroër jusqu'au Pré des Vignes. Jephté rentrait triomphant dans sa maison, à Maspha, lorsque sa fille unique, à la tête de ses compagnes qui formaient des chœurs, et dansant elle-même au son des tambours, s'avança vers son père. Cette vue terrassa le vainqueur; il déchira ses vêtements : « Ah! qu'ai-je fait!... Ma fille vous m'avez trompé et vous vous êtes trompée vous-même. Ma bouche a promis au Seigneur et je ne puis faire autre chose qu'accomplir ma promesse. » — « Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi ce que vous avez promis à Dieu, après qu'il vous a lui-même accordé la vengeance et la victoire sur vos ennemis; donnez-moi seulement l'objet de ma prière : laissez-moi aller sur la montagne deux mois entiers, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes. » — Allez, répondit Jephté et il la laissa libre pendant ces deux mois. Elle s'en alla donc avec ses compagnes et ses amies et elle pleurait sa virginité sur les montagnes. Après les deux mois de deuil expirés, elle revint vers son père, et il accomplit son vœu à l'égard de sa fille, qui demeura vierge. De là vint la coutume qui s'est toujours depuis observée en Israël, de rassembler une fois l'année toutes les filles d'Israël pendant quatre jours pour pleurer la fille de Galaad.

Sous la simplicité de ce récit, plus mystérieux encore que touchant, les anciens Pères de l'Église, les Augustin, les Ambroise, les Chrysostome et les Jérôme, et saint Thomas lui-même, ont vu, dans le sacrifice de

Jephté, la promesse et l'exécution d'une immolation réelle; et ils qualifient cet acte, comme il le doit être, en ne l'excusant dans son auteur que par la bonne foi: « *In vovendo fuit stultus et in reddendo impius.* »

La tradition juive et la tradition chrétienne, jusqu'au-delà du onzième siècle, ont admis l'immolation sanglante, voilée, en quelque sorte, sous les termes généraux dont se sert l'Écriture. L'explication, ramenée au sens élevé et si chrétien d'une simple consécration à Dieu, ne s'appuie pas sur l'antiquité, et n'est guère en harmonie, il faut en convenir, avec les usages connus de cette époque. Il est cependant permis, dans une question qui ne touche pas à la foi, d'embrasser l'opinion des interprètes ou des critiques modernes, et de douter au moins que le vœu téméraire de Jephté ait coûté la vie à sa fille unique. Il est plus vraisemblable de penser qu'elle accomplit saintement son sacrifice, en consacrant à Dieu sa perpétuelle virginité; et le silence de l'Écriture gardé sur les circonstances d'un tel événement peut même favoriser cette dernière interprétation (1).

A la guerre étrangère succéda la guerre civile. La tribu d'Éphraïm se plaignit de n'avoir pas été appelée à combattre les enfants d'Ammon, et jalouse des succès de Jephté, elle se permit contre lui et les siens des insultes qui furent repoussées à main armée. L'événement tourna contre les provocateurs, et les Éphraïmites, s'étant avancés au-delà du Jourdain, furent vaincus et contraints à repasser le fleuve; ils en trouvèrent les gués bien gardés par ceux de Galaad, qui les reconnaissaient à leur manière de prononcer le mot *schibboleth,* qui signifie épi, et les massacraient les uns après les autres. La perte d'Éphraïm fut énorme.

(1) *Lettres de quelques Juifs.* Lettre III, § IV, t. II, 43. — *Hist. gén. de l'Église,* par M. l'abbé DARRAS. II, 193. — *Revue des Quest. histor.*, t. XXII, 373-377.

Jephté ne survécut pas longtemps à ce triste et dernier succès, et fut remplacé, après six ans d'administration, par trois juges, Abésan (1181-1174), Ahialon (1174-1164), et Abdon (1164-1156), qui tinrent le gouvernement de Zabulon, d'Éphraïm et de quelques tribus pendant vingt-cinq ans de paix. L'Écriture se contente de nommer ces différents personnages, environnés de leur nombreuse famille, et jouissant de la même prospérité qu'ils procuraient à leur peuple pendant tout le temps de leur judicature. Mais ces événements ne concernent pas directement les contrées de l'Ouest et surtout du Sud-Ouest, au moins pendant une partie de la domination que les Philistins exercèrent dans ces contrées. En effet, le livre des Juges (1) semble indiquer que l'invasion de ce peuple et celle des Ammonites commencèrent vers le même temps. Les quarante années de la domination des Philistins appartiennent à cette période, au milieu de laquelle vient se placer la naissance de Samson, dans le village de Saraa, situé à l'entrée de la vallée de Bethsamès.

N° 44. — Samson et les Philistins (1154-1117) (2). — La naissance de cet homme extraordinaire, de la tribu de Dan, fut annoncée par un ange à sa mère (1154). Consacré à Dieu en venant au monde, il fut nazaréen et soumis au vœu, prescrit en ce cas par une loi, de ne point boire de vin ni tout ce qui peut enivrer, de ne point se couper les cheveux et de se garder avec soin de toute impureté légale. La force que Dieu avait donnée en partage à Samson devait être le prix de sa fidélité à garder ce vœu, et à ne point laisser passer le rasoir ou le ciseau sur sa tête.

Les exploits de Samson dépassent autant les forces

(1) X, 6-8. — (2) *Juges*, XIII et suiv.

communes que les règles ordinaires de la conduite des hommes, et ne trouvent leur raison d'être et leur légitimité que dans l'inspiration et l'assistance divines, dans le caractère public dont le Seigneur lui-même avait revêtu Samson, et dans le dessein que Dieu avait conçu d'humilier les Philistins en opposant un seul homme à toute une nation, et un homme désarmé à plus de mille soldats. Quant à la singularité de ses actes, ils ne trouvent leur dernière et complète explication que dans un sens plus élevé, étant destinés à prophétiser la vie et les mystères du Sauveur, ainsi qu'il le figurait déjà par sa naissance et sa condition.

Tout le monde sait comment Samson fit l'essai de sa force musculaire contre un lion, qu'il déchira de ses mains et mit en pièces, comme il aurait fait d'un chevreau ; le miel sauvage et l'essaim d'abeilles qu'il trouva, quelque temps après, dans la gueule du lion, dont les ossements étaient déjà desséchés, et le secret gardé, même avec ses parents, sur l'origine de ce rayon de miel, permirent à Samson, le jour de ses noces, de proposer à ses conviés de Tamnatha l'énigme suivante : « De celui qui dévore est sorti ce qu'on mange, du fort est sorti le doux. » Il fut convenu que les trente Philistins, gaîment provoqués par la curiosité de cette énigme, recevraient chacun une robe et un vêtement de rechange s'ils la devinaient ; qu'ils les donneraient, au contraire, à Samson, s'ils ne devinaient point. La femme de Samson, Philistine de race, se joua de son mari ; ayant surpris son secret elle le livra. Mais lui, pour déclaration de guerre, en même temps qu'il dégageait sa parole, paya bientôt les trente robes, prix de la gageure, des dépouilles d'autant de Philistins. Irrité de voir, comme il disait lui-même, que les Philistins eussent labouré avec sa génisse, il revint dans la maison de son père et médita de tirer vengeance de la femme qui l'avait trompé et qui avait

même épousé un de ces jeunes gens, devenus maîtres de l'énigme par la trahison du secret.

Alors commença la dévastation des récoltes des Philistins, et les trois cents renards ou *chacals,* liés deux à deux, promenèrent des torches enflammées à travers les vignes, à travers les blés déjà mûrs, et causèrent un incendie général (1). Le chacal, ou *schougal,* dont parle le texte, mot traduit par *vulpes,* dans la Vulgate, tient le milieu entre le loup et le renard. Il n'est pas solitaire comme celui-ci ; mais il vit par troupes qui peuvent être de deux à trois cents. Les lions ont disparu de ces montagnes où Samson déchira un lionceau ; mais les chacals y sont encore aujourd'hui fort nombreux. Il n'était pas difficile à Samson d'en réunir trois cents, et, selon la remarque de Herder, l'ennemi des Philistins prenant sur lui seul toute la responsabilité de l'attaque, ne devait pas manquer de compagnons prêts à le seconder dans son entreprise, pour se donner le plaisir de la chasse, ou même celui d'attacher les torches résineuses à la queue des animaux qui devaient ravager les champs des Philistins (2).

Au milieu de ce désordre, Samson attaqua les Philistins et en fit un grand carnage. Ayant consenti à être livré par ceux de Juda entre les mains des Philistins, qui le réclamaient à grands cris, il brisa, comme un fil, les câbles dont on l'avait lié, et, armé d'une mâchoire d'âne qui était à terre, se précipita sur ses ennemis. Il en tua mille à la fois dans ce nouveau genre de combat, et le lieu appelé *Ranert-Lechi,* ou l'élévation de la mâchoire, devint célèbre, ainsi que la fontaine qui jaillit de ce lieu pour étancher la soif du guerrier. « Et Samson, ajoute l'Écriture, jugea

(1) Mgr Mislin, *les Lieux saints,* II, 156. — (1) *Revue des Quest. histor.,* t. XXII, 379-390.

pendant vingt ans le peuple d'Israël, dominé par les Philistins. » Ce rôle attribué au nouveau juge, qui avait pour mission de châtier les ennemis d'Israël, n'empêche pas l'historien sacré de raconter les faiblesses de cœur qui déparent la vie du guerrier ; il suffisait d'une femme pour dompter le vainqueur des Philistins, et même pour lui enlever toute sa force.

C'est ainsi qu'une passion coupable le conduisit d'abord à Gaza, au milieu de ses ennemis, dont il triompha encore une fois librement, grâce à Celui dont il était la figure et qui devait sortir victorieux du tombeau en forçant les portes de la mort. La ville de Gaza, environnée d'une forte garde, ne retint pas plus Samson prisonnier que ses premiers liens ne l'avaient rendu captif : il se leva en pleine nuit, arracha les portes, avec leurs poteaux et leurs ferrements, et transporta le tout sur la montagne qui regarde Hébron, en se riant des Philistins.

Mais le moment approchait où il allait devenir, par sa faute, le jouet de ses ennemis. Ce guerrier puissant et invincible, qui déployait contre eux toute sa force, était faible contre lui-même ; voilà ce que Bossuet appelle « la force prodigieuse d'un Samson et sa faiblesse étonnante. » Après avoir été trompé par une première femme, il en épousa une seconde de la même nation, nommée Dalila, qui, déjà gagnée par l'argent des Philistins, gagna Samson et lui arracha son secret ; elle parvint à endormir le redoutable athlète, protégé jusqu'alors par la fidélité à garder son vœu ; elle lui enleva sa force avec sa chevelure, et, le repoussant loin d'elle avec mépris, le livra sans défense à une troupe de Philistins apostés pour le saisir. Le fort, en s'éveillant, crut pouvoir rompre encore une fois les liens dont on le chargeait ; mais, abandonné de Dieu, il fut pris par les Philistins, mené à Gaza, enchaîné dans cette prison, dont il ne pouvait plus briser les portes,

et, les yeux crevés, condamné à tourner la meule, travail réservé aux femmes et aux esclaves.

Cependant les cheveux de Samson commençaient à repousser et sa force à revenir. Un jour que les Philistins célébraient la fête de leur dieu Dagon par de grands festins, en disant : « Notre Dieu nous a livré entre les mains Samson notre ennemi », ils commandèrent qu'on amenât Samson dans le temple de cette idole, pour s'en amuser, selon leur coutume. Lorsqu'ils s'en furent divertis assez longtemps, lui pria son conducteur de l'approcher de deux colonnes qui soutenaient l'édifice, afin, disait-il, de pouvoir s'y appuyer et s'y reposer un peu. Or, la maison était pleine d'hommes et de femmes, et il y avait bien trois mille personnes avec tous les princes des Philistins, occupés du haut de la maison à repaître leurs yeux de ce spectacle. Samson invoqua le Seigneur : « Seigneur, mon Dieu, souvenez-vous de moi ; mon Dieu, rendez-moi maintenant ma force première, afin que je me venge de mes ennemis, et que d'un seul coup, en les faisant périr, je répare la perte de mes deux yeux. » Étendant aussitôt ses deux mains, il ébranla fortement les colonnes sur lesquelles la maison était appuyée. Il dit : « Que je meure avec les Philistins! » Et il en tua beaucoup plus en mourant qu'il n'en avait tué pendant sa vie.

L'explication donnée par M. Sturk, dans son travail sur *Gaza et la côte philistine*, à ce dernier événement de la mort de Samson, aide à se former une idée de l'écroulement du temple ou de la galerie, qui reposait sur des colonnes. Un grand sacrifice est offert à Dagon, par les princes des Philistins, en présence d'une grande multitude de peuple. La maison ou le temple *baît* se remplit d'hommes et de femmes. De plus, trois mille hommes, qui veulent voir les jeux de Samson, couvrent le toit plat ou la galerie, qui domine la cour en plein air, où le sacrifice est offert au Dieu et Samson livré à

la moquerie. Le toit, en forme d'estrade, était soutenu par des colonnes et des poutres en bois. Samson se fait conduire par l'enfant près de deux de ces colonnes, que l'on suppose en plus grand nombre; il renverse, l'une après l'autre, deux colonnes du milieu, les principales de l'édifice, et fait ainsi tomber le bâtiment, qui écrase dans sa chute les Philistins placés sous la galerie avec ceux de l'estrade elle-même, affaissée sous leur poids. Les Philistins, qui survivaient au désastre, frappés de consternation, ne songèrent même pas à empêcher les Hébreux de prendre le corps de Samson, qui fut enseveli dans le tombeau de ses pères (1).

On voit qu'après la mort de Samson, l'autorité des Philistins, ébranlée comme le temple de leur dieu, s'affaiblit et commença à décroître. Le même peuple, hardi et opiniâtre, marcha de nouveau contre les Israélites, au temps du grand prêtre Héli, comme nous le dirons, et Saül et David eurent à lutter contre lui.

N° 45. — Ruth, la Moabite, et la famille de David. — Sous l'un de ces juges, que l'Écriture ne nomme pas, se place, comme une touchante églogue, l'histoire de Ruth, la Moabite, qui, à la gloire d'être comptée parmi les ancêtres de David et du Messie, joint celle de la plus pure vertu. Dans un temps de famine, Noémi, jeune et belle alors, comme son nom le disait, avait été contrainte de se retirer au pays de Moab, avec Élimélech, son mari, et ses deux fils. Élimélech mourut bientôt après, et les deux fils de Noémi, ayant épousé deux Moabites, moururent aussi l'un et l'autre sans enfants. Frappée dans ses plus chères affections, Noémi sentit son éloignement d'Israël et résolut d'y rentrer, parce qu'elle avait appris

(1) *Revue des Quest. hist.*, t. XXII, p. 400.

que le Seigneur avait regardé son peuple et lui avait donné de quoi se nourrir. Peut-être était-ce au temps de Gédéon, qui avait fait cesser la famine, causée, pendant plusieurs années, par les ravages des Amalécites et des Madianites. Les deux belles-filles de Noémi ne voulaient point l'abandonner et se mettaient en route pour la suivre. Noémi s'efforçait de les renvoyer: « Allez, leur disait-elle, en la maison de votre mère; que le Seigneur use envers vous de sa bonté comme vous en avez usé envers ceux qui sont morts et envers moi; et qu'il vous fasse trouver votre repos dans la maison des maris que vous prendrez. » Elle les baisa ensuite, et ses deux belles-filles, Orpha et Ruth, se mirent à éclater en pleurs. « Retournez, mes filles, ajouta-t-elle, pourquoi venez-vous avec moi? Retournez, je suis déjà usée de vieillesse. Votre affliction ne fait qu'accroître la mienne, et la main du Seigneur s'est appesantie sur moi!... » Elles recommencèrent toutes les deux à pleurer en élevant la voix. Orpha baisa sa belle-mère et s'en retourna.

Mais Ruth ne voulut jamais quitter Noémi : « Ne vous opposez point à moi, lui dit-elle, pour me forcer à m'en aller; partout où vous irez, j'irai; partout où vous demeurerez, je demeurerai aussi; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir, et me donnera la sépulture auprès de vous. » Toutes deux arrivèrent ensemble à Béthléem au moment où commençait la moisson des orges. Ruth, avec l'agrément de sa belle-mère, et pour la soulager, fut glaner dans le champ voisin, et fixa l'attention de Booz, riche propriétaire du champ, qui suivait alors les moissonneurs; et sur ce qu'il eut appris de cette étrangère et de sa tendre piété pour Noémi : « Écoutez, ma fille, lui dit-il, n'allez point glaner dans un autre champ, et ne bougez point d'ici, mais joignez-vous à mes filles; et quand vous

aurez soif, buvez de l'eau dont mes gens boivent..... Que le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel vous avez cherché votre refuge, vous rende le bien que vous avez fait. » Et il ordonna en secret à ses moissonneurs de laisser tomber des épis à dessein, afin que la glaneuse pût les recueillir sans rougir.

Ruth profita d'un si bon accueil, et s'en retourna, le soir, chargée d'une abondante récolte. Le récit qu'elle fit à Noémi de ce qui s'était passé fut pour cette femme sage et prudente le sujet d'une meilleure espérance. Booz était le proche parent d'Élimélech : c'était un titre pour qu'il épousât la veuve de son fils, et que, selon l'esprit de la loi, il lui donnât ainsi des enfants qui conservassent son nom en Israël. Docile aux leçons de sa belle-mère, et bien instruite par elle, Ruth gagna le cœur de Booz déjà prévenu en sa faveur; et il consentit à l'épouser si un parent, qui se trouvait être plus proche que lui, n'y mettait point opposition. Lui-même fut aussitôt chercher ce proche parent à la porte de la ville, le fit expliquer en présence des anciens, et ayant obtenu la cession de son droit dans les formes usitées, déclara, à haute voix, devant tout le peuple assemblé, qu'il prenait Ruth pour son épouse.

Cette union fut bénie du Seigneur. Booz eut de Ruth un fils que Noémi reçut entre ses bras; et les femmes, ses voisines, s'en réjouirent avec elle en disant : « Il est né un fils à Noémi. » Elles appelèrent cet enfant Obed. C'est lui qui fut père d'Isaï, père de David.

Ces temps de l'histoire des Hébreux sous les Juges concourent avec ce qu'on peut appeler l'époque des origines pour les peuples de la Grèce. Le principal fait que l'histoire profane dégage de cette époque, sur le monde, est celui de la guerre de Troie; encore appartient-il davantage au domaine de la poésie qu'à celui de l'histoire proprement dite.

Durant cette période, les Pharaons se succèdent sur

le trône d'Égypte, sans laisser des renseignements précis sur leur règne. L'entrée des Hébreux en Palestine et la conquête de la terre-promise par Josué sont des évènements contemporains de Séti II, dernier roi de la XIX[e] dynastie.

Enfin c'est aussi à l'époque des Juges, en 1209, que les Sidoniens forcés d'abandonner leur ville tombée au pouvoir des Philistins d'Ascalon, jetèrent les fondements de Tyr, où ils transportèrent la plus grande partie de leurs richesses et de leur marine. Tyr fut ainsi puissante presque en naissant; elle effaça la gloire de Sidon, et devint la reine des mers (1).

CHAPITRE III.

SAMUEL ET LES PREMIERS ROIS DES DOUZE TRIBUS RÉUNIES D'ISRAEL ET DE JUDA.

N° 46. — Héli et Samuel (2). — Samuel, élevé par le grand-prêtre Héli, fut le dernier des juges d'Israël et le consécrateur des rois.

Anne, mère de Samuel, longtemps affligée de stérilité, avait demandé, avec larmes, cet enfant au Seigneur, et le lui avait consacré par reconnaissance, en faisant pour lui le vœu du nazaréat, et en remerciant Dieu de ce bienfait par un cantique. Le jeune Samuel était occupé dans le temple au service de Dieu, sous les yeux du grand-prêtre, et sa mère lui faisait de ses mains une petite robe qu'elle lui apportait aux jours

(1) *Hist. des Hébreux*, par M. RABELLAUX, I. 277.— (2) *1[er] Livre des Rois*, ch. I et suiv.

solennels, lorsqu'elle venait, avec son mari, offrir le sacrifice accoutumé. L'enfant se fortifiait et croissait sous le regard du Seigneur, et il était agréable à Dieu et aux hommes. Parvenu à l'âge de douze ans, une nuit, pendant qu'il dormait dans un appartement du temple, avant que la lampe du sanctuaire fût éteinte et que l'aurore parût, il fut appelé jusqu'à trois fois. Croyant répondre à la voix d'Héli, il courut aussitôt vers le grand-prêtre, en disant : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Enfin, sur le conseil d'Héli, lorsque la même voix fit entendre ces paroles : « Samuel, Samuel...., » l'enfant répondit : « Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute! » Et le Seigneur lui révéla les châtiments terribles dont il allait frapper le grand-prêtre et ses fils ; châtiments qui avaient déjà été annoncés par un prophète à Héli, mais sans pouvoir guérir la faiblesse du père et sans apporter remède aux crimes et aux sacrilèges des enfants. « J'exécuterai, dit le Seigneur, toutes les menaces que j'ai faites à Héli et à sa maison. J'achèverai après avoir commencé. Car je lui ai prédit que j'exercerai à jamais mes vengeances contre sa maison, parce que connaissant le crime de ses enfants, qui me traitaient avec mépris, il ne les a pas regardés pour cela de plus mauvais œil. C'est pourquoi je jure à sa maison que son crime ne sera jamais expié par aucune victime, ni par aucune offrande. » Vingt-sept ans s'étaient écoulés sans amener la conversion des coupables, dont les iniquités allaient retomber sur la tête du grand-prêtre et du père trop indulgent dans sa molle tendresse. Ophni et Phinées devaient périr, entraînant dans une ruine commune Héli et la race d'Ithamar, pour faire passer le sacerdoce à la branche d'Éléazar, dans la personne de Sadoc, ainsi que l'Écriture le raconte, sous le règne de Salomon. Les premiers coups de la vengeance ne tardèrent pas si longtemps.

Les Philistins, humiliés par Samson, qui en avait tué un plus grand nombre au jour de sa mort que dans sa vie entière, ne songeaient qu'à laver leur affront. Ils marchèrent en force contre Israël, et, dans un premier combat, lui tuèrent quatre mille hommes. Ce revers, à l'ouverture de la campagne, porta la consternation parmi le peuple : n'ayant plus de chef à opposer à l'ennemi, Israël se souvint des merveilles opérées par le Seigneur en faveur de ses pères, et s'imagina qu'il serait invincible si l'arche sainte le guidait à un nouveau combat. Il n'y eut qu'un seul cri pour faire venir de Siloh l'arche de l'alliance du Seigneur des armées, qui est assis sur les Chérubins. Héli, sans même consulter le Seigneur, livra son arche redoutable et la confia aux mains sacrilèges de ses fils, Ophni et Phinées. Lorsqu'elle fut venue dans le camp, le peuple d'Israël se crut sauvé et jeta un grand cri qui ébranla tout le pays d'alentour ; et les Philistins disaient : « Malheur à nous! Qui nous arrachera des mains de ce Dieu si grand et si illustre? C'est ce Dieu qui a frappé l'Égypte de toutes sortes de plaies dans le désert ! » Puis, afin de se rassurer contre ce souvenir de la Mer-Rouge et des Égyptiens engloutis : « Prenez courage, Philistins, criaient-ils les uns aux autres, et soyez des gens de cœur; n'allez pas vous rendre esclaves des Hébreux, comme ils ont été les nôtres ; agissez en braves et courez à l'attaque. »

Les Philistins donnèrent la bataille, et Israël fut défait. Dieu, enflammé de colère contre son héritage, comme nous l'apprend le Psalmiste, fit passer son peuple au fil de l'épée, et, à cause des péchés des enfants de Bélial, le feu de sa fureur consuma les jeunes guerriers. Trente mille hommes de pied demeurèrent sur la place, du côté des Israëlites, et les deux fils d'Héli, Ophni et Phinées, furent tués; l'arche de Dieu fut prise : le Seigneur parut abandonner à ses ennemis

cette arche où résidait sa puissance, et laissa tomber en leurs mains le symbole de sa gloire (1). A cette nouvelle, Siloh retentit de gémissements. Héli, en apprenant la captivité de l'arche et la mort de ses fils, tomba de son siège à la renverse et se fracassa la tête, succombant à sa douleur encore plus qu'à son âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Il ne restait plus au Seigneur, après avoir puni les grands coupables, qu'à venger l'honneur de son nom, en présence des idoles. Son arche était entrée dans le pays des Philistins comme un trophée de guerre, et dans le temple de Dagon, comme une dépouille dont on voulait parer ses autels. Dagon (*Dag,* poisson) était le dieu principal des Philistins, comme Baal était celui des Chananéens, et rappelait, sous des images différentes, le même objet d'un culte aussi infâme que cruel. Chez les Philistins, on reconnaissait, à la forme de leur dieu, la préoccupation de leurs voyages maritimes. Nous connaissons, en effet, par la description du livre des Juges et par les monuments de Khorsabad, la forme de cette idole, nommée Dagon : homme par la partie supérieure, et poisson par la partie inférieure ; tandis que sa compagne, nommée *Atergatis* ou *Derketo* « porte ou fente » était représentée moitié femme et moitié poisson, comme nous le voyons dans une médaille (2). Le dieu des Philistins ne put en soutenir l'approche ; abattu lui-même devant l'arche, relevé avec peine et de nouveau mis en pièces, il souffrit que ses membres mutilés fussent foulés aux pieds par ses adorateurs, sur le seuil de son temple. L'arche sainte, portée de ville en ville, obtint les hommages forcés des populations, frappées d'une plaie honteuse et désolées par des rats innombrables. C'est ainsi que les Philistins et leur dieu deviennent l'opprobre des

(1) Ps. LXXVII. — (2) *Revue des quest. hist.* t. XXII. 415.

nations voisines, et reconnaissent la main du Seigneur qui s'était appesantie sur eux, comme sur les Égyptiens. C'est depuis cet évènement, et pour cette raison, comme il est dit au Ier livre des Rois (V. 5), « que jusqu'à aujourd'hui les prêtres de Dagon, et tous ceux qui entrent dans son temple de la ville d'Azot, ne marchent point sur le seuil de la porte. »

Enfin, les prêtres de cette nation, leurs devins et leurs princes sont contraints d'avouer la défaite de Dagon, et de congédier eux-mêmes, avec respect, l'arche du Seigneur, avec les signes non équivoques et les monuments éternels de sa gloire et de leur honte (1).

Les vaches des Philistins, chargées du redoutable fardeau, et tournant le dos à l'étable où leurs veaux étaient renfermés, prirent le chemin de Bethsamès; sans dévier ni à droite ni gauche, elles arrivèrent du même pas au champ de Josué, bethsamite, et s'arrêtèrent près d'une grande pierre, où l'arche du Seigneur fut déposée par les lévites. Les prêtres immolèrent ces deux victimes, au terme du voyage; et cinq princes des Philistins qui avaient suivi le chariot, témoins de tout ce qui s'était passé, retournèrent sur le champ à Accaron. La connaissance du vrai Dieu, offerte, comme on le voit, aux Gentils, sollicitait de plusieurs manières le peuple des Philistins, voisin des Israëlites, et en même temps peuple navigateur et commerçant, en relation avec bien d'autres peuples.

Cependant les Bethsamites eux-mêmes ne surent point respecter l'arche sainte : plusieurs osèrent porter, avec curiosité, sur elle, un regard téméraire et sacrilège; et cette profanation fut punie de la mort de soixante-dix de leurs principaux habitants, et même d'un grand nombre parmi le peuple, selon plusieurs

(1) Duguet. *Explic. des Rois et Paral.* t. I. 125.

interprètes, qui ne reculent pas devant le chiffre de cinquante mille, inscrit dans la Vulgate. Ce châtiment, digne de la loi de crainte, était bien fait pour réprimer l'indiscrétion des moissonneurs de Bethsamès, occupés alors à scier le blé dans la vallée. Mais la simple lecture du texte original permet de réduire le chiffre des morts aux soixante-dix personnes prises des cinquante mille du peuple. C'est du moins l'opinion de plusieurs savants critiques (1). Cet avertissement donné par le Seigneur aux téméraires scrutateurs de sa majesté suffisait à leur faire reconnaître leur faute, en s'écriant : « Qui pourra subsister en la présence de ce Dieu si saint et si terrible ? » Les Bethsamites, effrayés, envoyèrent vers ceux de Cariathiarim pour leur dire : « Les Philistins ont ramené l'arche du Seigneur ; venez la conduire chez vous. » Ce transport fut fait avec une crainte religieuse et profonde, et l'arche fut déposée dans le lieu le plus élevé de la ville, dans la maison d'Aminadab, dont le fils, Éléazar, demeura consacré à sa garde. Depuis le séjour de l'arche à Cariathiarim, toute la maison d'Israël vécut en paix un temps considérable, c'est-à-dire pendant vingt années, en suivant le Dieu d'Israël.

Samuel, élève du grand-prêtre Héli, fut reconnu pour juge de la nation. Les Philistins, après la grande victoire qu'ils avaient remportée, et malgré le châtiment qu'ils avaient subi de la part du Dieu d'Israël, n'avaient sans doute point cessé de faire peser sur son peuple le joug de la servitude. Le prophète Samuel promit la délivrance, à la condition que toutes les idoles, les dieux étrangers, Baal et Astaroth, seraient rejetés du sein d'Israël, désormais fidèle au Seigneur, et ne voulant servir que lui seul. Les Israëlites rejetèrent donc Baal et Astaroth et mirent leur confiance

(1) *Lettres de quelques Juifs.* I. 205. — II^e^ part., lettre V.

en Jéhovah. C'est alors que Samuel leur dit : « Assemblez tout Israël à Masphath, afin que je prie le Seigneur pour vous. » Quand ils y furent réunis, ils puisèrent de l'eau pour la répandre en signe de pénitence, et mêlèrent ces libations à leurs larmes, en présence de Jéhovah, et le cri sincère de leur cœur à l'austérité de leur jeûne, en disant : « Nous avons péché contre le Seigneur. » Les Philistins, armés, crurent surprendre Israël au milieu de ce deuil expiatoire. Mais Samuel rassura son peuple et promit le secours du ciel pour sa défense. Au moment où il offrait un agneau en holocauste, le tonnerre éclata d'une voix formidable sur le camp des Philistins; Dieu les frappa de terreur et ils furent défaits par Israël. Les hommes d'Israël étant sortis de Masphath, les poursuivirent jusqu'au-dessous de Best-Char et les taillèrent en pièces, eux, leurs princes, et les Tyriens, leurs alliés. Samuel prit une pierre, qu'il dressa comme un monument, et qu'il appela *la pierre du secours*. Le souvenir de cette grande victoire vivait encore plusieurs siècles après, et l'auteur du livre de l'Ecclésiastique (1), faisant l'éloge de Samuel, parle du sacrifice de l'agneau qui attira la protection du ciel, et de la voix retentissante du Seigneur qui dispersa les ennemis.

Les Philistins n'osèrent plus revenir sur les terres d'Israël tant que le saint prophète gouverna par lui-même, et la fidélité aux lois divines procura le repos du pays sous l'autorité de Samuel, qui s'étendit, comme tout porte à le croire, aux douze tribus. Mais Samuel étant devenu vieux, se déchargea en partie des soins de la judicature sur ses deux fils, Joël et Abia, qui se laissèrent corrompre par l'avarice, gagner par des présents, et rendirent des jugements injustes.

(1) XLVI, 20.

Les anciens d'Israël se réunirent et vinrent trouver Samuel à Ramatha pour lui dire : « Vous voyez que vous êtes devenu vieux et que vos enfants ne marchent point sur vos traces : donnez-nous donc un roi qui nous gouverne comme ceux qui gouvernent les autres nations. »

L'objet de cette demande déplut au Seigneur, parce qu'elle portait la marque de la défiance du peuple envers son véritable souverain, blessé en sa propre personne, plus profondément que Samuel dans le reproche fait à ses enfants. En vain le Seigneur exprima au prophète Samuel le ressentiment de sa colère, qui lui faisait dire plus tard par la bouche du prophète Osée : « *Dabo tibi regem in furore meo, et auferam eum in indignatione meâ !* » En vain il se plaignit de se voir comme rejeté de son peuple, en qualité de roi, après la constitution qu'il lui avait donnée et tous les bienfaits dont il l'avait comblé depuis si longtemps. En vain il fit représenter aux Hébreux par Samuel l'abaissement auquel sont réduits les peuples orientaux sous la domination d'un maître, qui ne reconnait ni la liberté des personnes ni l'inviolabilité des biens. Le peuple ne voulut rien écouter : il exigea un roi semblable aux rois des autres nations, pour le juger et le conduire à la guerre. Dieu exauça leurs désirs insensés.

N° 47. — Saül, choisi de Dieu pour roi de son peuple, est consacré roi par Samuel et désigné par le sort à l'assemblée de Masphath (1095) (1).— Saül, de la tribu de Benjamin, fut designé par lui, lorsque le futur prince ne songeait qu'à recouvrer les ânesses de son père; il fut sacré des mains de Samuel, et reconnu ensuite pour roi d'Israël, à Masphath, par

(1) I. *Rois*, IX et suiv.

une partie des Hébreux, lorsque le sort tomba sur la tribu de Benjamin, sur la famille de Cis et sur la personne de Saül. Car c'est ainsi que le Seigneur se réservait une part dans l'élection et que s'accomplissaient à la lettre les ordres et les prévisions de Moise, dans le Deutéronome (2) : « Quand vous aurez pris possession du pays que le Seigneur, votre Dieu, vous a donné, si vous dites, je veux avoir un roi pour me commander, comme en ont toutes les nations qui sont autour de nous, vous établirez celui que le Seigneur, votre Dieu, aura choisi parmi vos frères. »

Dieu, en faisant donner l'onction royale à Saül, lui changea le cœur, selon le langage de l'Écriture, c'est-à-dire lui donna un cœur de roi, éleva ses pensées et ses sentiments à la hauteur de sa dignité, mit plus de noblesse dans ses manières, plus de force et de majesté dans ses discours, avant de le présenter à son peuple. Saül, après avoir quitté Samuel, rencontra une troupe de prophètes : l'esprit du Seigneur se saisit de lui et il prophétisa lui-même au milieu d'eux. Ce nom de *prophètes* ne s'accordait pas seulement à ceux qui prédisaient l'avenir ou révélaient des choses cachées, mais, dans un sens plus large, à une autre classe de personnes, qui s'occupaient à chanter les louanges de Dieu ou à soutenir, comme on le voit du temps de David, la voix des chantres par le son des instruments de musique. Il y a tout lieu de croire que c'est à l'institution de Samuel que l'on devait ces écoles ou ces *collèges des prophètes*, qui vivant en commun et sous une certaine règle, se consacraient à l'étude de la religion et à ses divins exercices, sans renoncer nécessairement au mariage. Une de leurs principales occupations était d'apprendre à chanter avec mélodie les saints cantiques, à les accompagner du jeu de toutes

(2) XVII, 14.

sortes d'instruments, à parler de Dieu et de ses merveilles pour s'élever à lui; et cette formation de jeunes disciples nous représente jusqu'à un certain point l'image de nos séminaires ou de nos ordres religieux. C'est ainsi qu'il faut entendre la présence de Saül au milieu des prophètes et la participation qu'il prend à leurs saints exercices, lui qui n'était par profession, qu'un homme rustique, conduisant les bœufs et la charrue, comme un autre Cincinnatus.

N° 48. — Saül, victorieux des Ammonites, est acclamé roi par toutes les tribus (1). — Saül, tout roi qu'il était, revenait des champs à la suite de ses bœufs, lorsqu'il fut saisi de l'esprit de Dieu pour voler au secours de Jabès-Galaad, assiégée par les Ammonites. Naas, leur roi, ne voulait entrer en composition avec les habitants de cette ville, que sous la condition cruelle et honteuse de leur faire perdre à tous l'œil droit, afin de couvrir d'opprobre le peuple d'Israël. Lorsqu'on eut rapporté cette nouvelle à Saül, l'esprit du Seigneur s'empara de lui : le roi entra dans une violente indignation ; il prit les bœufs de sa charrue, les coupa en morceaux, envoya des courriers dans tout Israël et fit dire au peuple : « C'est ainsi que seront traités les bœufs de quiconque ne marchera pas à la suite de Saül et de Samuel. » Cet appel énergique aux armes, réunit trois cent mille hommes d'Israël et trente mille de Juda. Les habitants de Jabès-Galaad, voyant le secours assuré avant l'expiration du délai de sept jours, qu'ils avaient demandé, firent dire au roi d'Ammon : « Demain nous nous rendrons, et vous nous traiterez comme il vous plaira. » Le lendemain, dès le point du jour, selon la promesse faite par Saül, le roi d'Israël à la tête de son armée, investit le camp

(1) I *Rois* XI et suiv.

des Ammonites et tombant sur eux par trois côtés différents, en fit un horrible carnage : les ennemis échappés à la mort, se dispersèrent tellement dans leur fuite, qu'il n'en demeura pas deux ensemble. Israël, entraîné par l'enthousiasme de la victoire, voulait faire périr ceux qui avaient refusé d'abord de reconnaître Saül pour roi ; mais celui-ci, avec une modération qu'il ne devait pas conserver toujours, leur répondit : « On ne fera mourir personne en ce jour où il a plu au Seigneur de sauver Israël. » Samuel profita de ces dispositions pour dire au peuple : » Venez, allons à Galgala pour y confirmer la royauté. » Et tout le peuple, à la suite de cette victoire, établit de nouveau Saül roi en présence du Seigneur, à qui l'on offrit des victimes pacifiques : le règne de Saül sur toutes les tribus fut inauguré par de grandes réjouissances .

Deux ans s'écoulèrent et rien n'avait encore altéré les heureuses dispositions de Saül. Le prophète Samuel choisit ce moment pour rendre compte de son administration dans un discours éloquent, prononcé en présence du peuple, qu'il prit à témoin, devant le Seigneur et son Christ, le nouveau roi consacré par l'huile sainte, que jamais il n'avait fait tort à personne dans ses biens, sa réputation, sa liberté, par le vol d'un bœuf ou d'un âne, par l'imputation de faux crimes, par une violence quelconque ou par des présents reçus. Avec autant de dignité que de sagesse et de zèle, il sut relever l'honneur de son ministère, la droiture de ses intentions et la pureté de son innocence, que le ciel attesta par un miracle en faisant éclater les tonnerres et tomber la pluie à la voix du prophète ; il sut joindre avec habileté les réprimandes aux exhortations et fit sentir à Israël la faute qu'il avait commise en demandant un roi ; il ajoutait que le Seigneur dissimulait néanmoins l'injure faite à son nom et à son autorité par son peuple et consentait encore à le protéger avec le nouveau monarque, s'ils

demeuraient fidèles à sa loi et marchaient devant lui dans la sincérité de leur cœur.

N° 49. — Saül, en guerre avec les Philistins, puis avec les Amalécites, est rejeté de Dieu (1).— La seconde année du règne de Saül sur Israël, ce prince choisit trois mille hommes du peuple, restes de l'ancienne armée avec laquelle il avait délivré Jabès ; Jonathas, son fils, en prit mille à son service et battit la garnison des Philistins qui étaient à Gabaa, de la tribu de Benjamin. Ce peuple des Philistins, dans les derniers temps, avait tellement repris ses avantages sur Israël, qu'il lui avait imposé la loi de n'avoir ni forges, ni ouvriers pour fabriquer le fer, en sorte que non-seulement les armes lui manquaient, mais qu'il lui fallait encore recourir aux Philistins eux-mêmes pour faire aiguiser le soc des charrues. Jonathas, fils du roi, avec mille hommes seulement, battit la garnison de Gabaa. Mais les Philistins, qui étaient puissants, eurent bientôt levé une armée de trente mille hommes d'infanterie, six mille chevaux et trois mille chariots de guerre. Ils campèrent à Machmas. Les Hébreux, saisis de terreur et se voyant en face d'une multitude de gens de pied aussi nombreuse, dit l'Écriture, que le sable du rivage de la mer, allèrent se cacher dans les cavernes, dans les haies, dans les rochers, dans les forêts et dans les citernes. Quelques-uns passèrent au-delà du Jourdain, dans le pays de Gad et de Galaad. Saül demeura à Galgala, et tout le peuple qui l'accompagnait était saisi d'effroi. Le roi d'Israël attendit sept jours, suivant l'ordre que Samuel lui en avait donné au nom du Seigneur, sans doute pour apprendre au prince à ne compter ni sur lui-même, ni sur le nombre de ses soldats. Enfin, dans l'absence du prophète

(1) I. *Rois*, XIII et suiv.

qui tardait à paraître, et le découragement de ses troupes qui se débandaient, Saül usurpa la fonction réservée aux prêtres, se fit amener la victime et offrit l'holocauste. A peine avait-il achevé de l'offrir que Samuel arriva, lui reprocha vivement ce manque de foi et d'obéissance qui avait déplu au Seigneur, et avertit le prince qu'au lieu d'affermir le trône dans sa famille, Dieu cherchait un homme selon son cœur, plus fidèle à faire sa volonté.

Saül, réduit à six cents hommes, qui n'avaient ni lances ni épées, semblait abandonné de Dieu et de ses soldats. Dans cette extrémité, le courage de Jonathas changea tout-à-coup la face des affaires. Seul avec son écuyer, ce chevalier intrépide escalada un poste de Philistins, entre Machmas et Gabaa, tua les sentinelles avancées et porta le désordre dans le camp ennemi. Troublés par cet exploit, et sous l'impression d'une panique générale, comme celle des Madianites, les Philistins tournèrent leurs armes les uns contre les autres ; les Hébreux qu'ils avaient recrutés les abandonnèrent pour rejoindre leurs compatriotes, et ceux qui s'étaient cachés dans les montagnes d'Éphraïm sortirent de leurs retraites. Saül se trouva à la tête de 10,000 hommes, et l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Béthaven. C'est alors que ce prince, maudit dans son zèle indiscret, et dévoua même à la mort, avec serment, quiconque mangerait avant le soir, jusqu'à ce que la victoire fût complète.

Jonathas n'avait point entendu cette défense. Épuisé de fatigue et de besoin, en traversant une forêt dont les arbres étaient chargés de miel, il trempa sa baguette dans un rayon de miel, y goûta, et ses yeux reprirent leur vivacité. Mais nul autre que lui n'osa se le permettre, à cause du serment du roi qui était connu.

Saül, voulant faire piller le camp des Philistins, dit au grand prêtre de consulter le Seigneur à ce sujet.

Mais Dieu, pour faire respecter la sainteté du serment, ne donna aucune réponse. Saül comprit que le Seigneur était offensé, et qu'une trangression ignorée en était la cause. Il fit jeter les sorts pour découvrir le coupable, et jura que, fut-ce son propre fils, il ne l'épargnerait pas. Le sort, en effet, tomba sur Jonathas ; mais l'armée, pleine d'admiration pour le vainqueur, protesta qu'il ne tomberait pas un cheveu de sa tête, et lui sauva la vie (1).

Divers succès contre Moab, Ammon, Edom, les rois de Soba, les Philistins et les Amalécites, suivirent cette délivrance. Samuel vivait alors retiré, mais sans rien perdre de la grande autorité qu'il exerçait sur le peuple et de la sainteté de la mission qui lui avait été donnée sur les rois. Dieu lui fit connaître en ce temps que les abominations d'Amalec étaient à leur comble, et que, dans sa colère, il l'avait livré au bras d'Israël pour l'exterminer, sans faire grâce à un seul. Cet ordre était absolu, et il était pareillement défendu au vainqueur de rien conserver de ce qui appartenait à ce peuple abominable, en sorte que tout étant voué à l'anathème devait périr par le fer ou par le feu. Sur cet ordre suprême, Saül convoqua les tribus, leva deux cent mille hommes et entra dans le pays des Amalécites. Il engagea une bataille générale, la gagna et poursuivit l'ennemi jusque dans ses dernières retraites. La capitale lui ouvrit ses portes, et le roi d'Israël demeura maître de tout le pays, depuis Hévila jusqu'à Sur, aux confins de l'Égypte.

Agag, roi d'Amalec, était tombé vif en son pouvoir avec toutes ses richesses. Saül, sacrifiant l'ordre de Dieu à des vues intéressées, lui conserva la vie, et sauva de la destruction ce qu'il y avait de meilleur et de plus précieux dans le butin. Le Seigneur, irrité de

(1) *Les Lieux saints*, par Mgr Mislin, II, 178. — III, 305.

cette seconde désobéissance, dit alors à Samuel : Je me repens d'avoir fait Saül roi, parce qu'il m'a abandonné, et qu'il n'a point exécuté mes ordres. Samuel en fut vivement touché, et poussa toute la nuit des cris vers le Seigneur. S'étant levé avant le jour pour aller trouver Saül, on vint lui dire que ce prince était venu sur le Carmel, montagne située sur la frontière méridionale de la tribu de Juda, pour y ériger un monument en son honneur, et qu'ensuite il était descendu à Galgala. Samuel vint à lui, au moment où il offrait au Seigneur en holocauste des prémices du butin ; et entendant le bruit des troupeaux et des bœufs, et les bêlements de brebis qui trahissaient l'infidélité de Saül : « Prince, lui dit-il, permettez-moi de vous révéler ce que le Seigneur m'a dit cette nuit. Lorsque vous étiez petit à vos propres yeux, n'êtes-vous pas devenu le chef des tribus d'Israël ? Le Seigneur vous a sacré roi de ce peuple. Il vous a fait marcher à cette expédition avec ordre d'exterminer les pécheurs d'Amalec. Pourquoi n'avez-vous pas écouté sa voix ? Pourquoi vous êtes vous laissé prendre au désir des richesses ? » Et sur ce que Saül se rendait à lui-même le témoignage d'avoir exécuté l'entreprise pour laquelle il avait été envoyé, prétendant avoir réservé une partie du butin pour en faire une offrande au Seigneur : « Est-ce que les holocaustes et les victimes, répliqua Samuel, sont aussi agréables au Seigneur que l'obéissance à ses ordres ? Il vaut mieux lui obéir que d'offrir des victimes, mieux écouter sa voix que d'offrir la graisse des béliers.... Comme donc vous avez rejeté sa parole, le Seigneur vous a rejeté, et votre royaume a été donné à un autre, » — « J'ai péché, dit Saül, cependant honorez-moi devant mon peuple, en venant adorer avec moi. » — « Je n'irai point avec vous, répondit d'abord Samuel, voulant se séparer du roi, qui avait rejeté la parole du Seigneur. » Le prophète se tourna

pour s'en aller, et saisi par son manteau qui se déchira dans la main de Saül : « Ainsi, dit-il, le Seigneur déchire en vos mains le royaume d'Israël, et il le donne à un autre qui vaut mieux que vous. » Puis faisant amener Agag, chargé d'embonpoint, nourri dans les délices, et tout tremblant à la pensée amère de la mort qui sépare de tout : « Comme ton glaive, dit Samuel en lui appliquant la loi du talion, a ravi aux mères leurs enfants, ainsi ta mère, parmi les femmes, n'aura plus de fils. » Il le traita comme il avait traité les autres, et le mit en pièces, à Galgala, comme une victime dévouée à l'anathème, devant le Seigneur. Depuis ce jour, Samuel ne revit plus Saül, mais il ne cessa de le pleurer qu'avec la vie, parce que le Seigneur se repentait de l'avoir établi roi d'Israël.

N° 50. — David, choisi de Dieu, comme le roi selon son cœur, est sacré par Samuel (1070) (1) — Celui que le Seigneur avait choisi, de préférence à Saül, pour l'élever sur le trône d'Israël, était David, le plus jeune des enfants d'Isaï, de la tribu de Juda. Il était âgé de quinze ans seulement et gardait les brebis de son père, lorsque Samuel fut envoyé à Bethléem pour sacrer celui des fils d'Isaï que le Seigneur lui montrerait. Le jeune berger, que tout le monde paraissait oublier à la campagne, fut tiré de la conduite des troupeaux qu'il suivait, pour devenir le pasteur de Jacob, peuple chéri de Dieu. Samuel lui donna l'onction en présence de ses frères, qui pouvaient ignorer le véritable objet de cet acte, destiné à rester secret jusqu'à la mort de Saül, pour la sûreté des jours de David et même du prophète, tous les deux exposés à la haine de Saül. Celui-ci, en effet, abandonné de l'Esprit du Seigneur, qui se repose sur David, fut livré,

(1) *I. Rois.* XVI.

au moins par intervalle, à l'esprit malin et à des transports furieux. Les officiers de Saül lui proposèrent un joueur de harpe, qui sut opposer à la violence du mal la douceur du son des instruments. David excellait dans cet art par dessus tous les autres. Il quitta ses troupeaux sur la demande que Saül fit à son père, et vint avec des présents pour faire hommage au prince, après avoir chargé un âne de pain, d'une outre de vin et d'un chevreau. Il fut agréé, ainsi que ses présents, reçut la charge d'écuyer du roi, qui le prit en affection, commença son service et mit en fuite l'esprit malin, toutes les fois qu'il assiégeait Saül. Cependant, comme le mal avait de longues intermittences, il était permis à David de retourner à ses troupeaux. En effet, lorsque huit ans plus tard, les hostilités reprirent entre les Philistins et Israël, ce fut David que son père chargea de porter des provisions à ses frères, campés dans la vallée du Chêne, en face d'Azéca et de Socho, dans la tribu de Juda.

N° 51. — David, berger, vainqueur du Philistin Goliath (1). — Les deux armées étaient en présence sur deux collines opposées, que séparait une vallée de peu de largeur. Un géant de six coudées et une palme, c'est-à-dire d'une taille colossale de dix à onze pieds ou de trois mètres et demi, nommé Goliath, sortit du camp des Philistins. Sa force répondait à sa stature : il portait le casque en tête, était revêtu d'une cuirasse à écailles d'airain, et balançait une énorme lance, comme ces grands bois dont se servent les tisserands, et le fer seul pesait six cents sicles, environ dix-huit à vingt livres de nos poids. Ce Philistin, de haute taille, mais de très-basse extraction, bravait depuis quarante jours tout Israël, le matin et le soir,

(1) *I. Rois.* XVII.

et défiait le plus brave d'entrer en lice avec lui, à cette condition que celui des deux peuples, dont le champion aurait été vaincu, demeurerait assujetti à l'autre. Le roi d'Israël avait promis sa fille en mariage à celui des Hébreux qui sortirait vainqueur de ce combat singulier, et personne n'osait accepter le défi. David, sentant l'injure faite à Israël et à son Dieu, s'écria : « Qui délivrera Israël de l'opprobre ? Quel est ce Philistin incirconcis pour insulter de la sorte l'armée du Dieu vivant ? » Il fut repris avec aigreur par Éliab, son frère aîné, de ce qu'il tenait ce langage plein d'outrecuidance et d'orgueil, lui qui n'aurait pas dû abandonner dans le désert le petit troupeau confié à sa garde. « Qu'ai-je donc fait, répondit David, n'est-il pas permis de parler ? »

Les discours du petit berger furent rapportés à Saül, et lui-même se présenta au roi : « Que la vue de ce Philistin n'effraie personne, dit-il en s'adressant respectueusement au prince, qui semblait mépriser sa jeunesse ; lorsque votre serviteur menait paître les troupeaux de son père, il venait quelquefois un lion ou un ours enlever une brebis. Alors je courais après eux et je leur arrachais la proie des dents ; et quand ils se jetaient sur moi, je les prenais à la gorge, je les frappais et je les étranglais. C'est ainsi que votre serviteur a tué un lion et un ours. Il en fera autant de ce Philistin incirconcis. » — « Allez donc, lui dit Saül, et que le Seigneur soit avec vous. » Et le roi voulut revêtir ce berger de ses propres armes. Mais, en essayant le casque, la cuirasse et l'épée, David, gêné dans ses mouvements, se plaignit de ne savoir pas marcher avec une pareille armure de guerre, n'en ayant pas l'habitude ; il prit, comme un simple berger, son bâton et sa fronde, choisit dans le torrent cinq pierres polies et marcha droit au Philistin. « Suis-je un chien, lui cria le géant, pour que tu viennes à moi

avec un bâton? » Et il jurait par ses dieux, comme nous le lisons des héros d'Homère, de donner sa chair en pâture aux oiseaux carnassiers. « Tu viens à moi, lui répondit David, avec l'épée, la lance et le bouclier; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur, le Dieu des armées, auquel tu as insulté..... Je te tuerai et te couperai la tête, pour apprendre à tous qu'il y a un Dieu dans Israël. » Aussitôt, mettant la main dans sa pannetière, il en tira une pierre dont il arma sa fronde et la lança, si droit et si fort, au front du Philistin, qu'elle y entra toute entière. Le géant tomba le visage contre terre, et David, courant à lui, s'empara de son épée pour lui couper la tête.

Les ennemis, épouvantés de ce résultat inattendu, s'enfuirent devant l'armée d'Israël, qui les poursuivit jusqu'aux portes d'Accaron et de Geth. David, à son retour du combat, fut présenté à Saül, tenant encore à la main la tête de l'incirconcis. Mais cet exploit de David, relevé par le chant des femmes au son des tambours et des cymbales, excita la jalousie de Saül, qui trouvait qu'on faisait la part de David trop belle : « Saül en a tué mille, et David dix mille. » Le roi, cédant à l'esprit mauvais, essaya deux fois de percer de sa lance le jeune guerrier, qui ne put l'adoucir par les accords de sa harpe (1061).

N° 52. — David, persécuté, se dérobe à la jalousie de Saül (1). — Sauvé à différentes reprises par Michol, sa femme, fille de Saül; par les soins de Jonathas, dont l'âme était collée à son âme, ou par le grand-prêtre Achimélech, David se vit contraint de fuir chez Achis, prince de Geth, où il contrefit l'insensé, pour échapper à la vengeance des Philistins. Au sortir de Geth, David se retira dans la caverne

(1) *I. Rois.* XVIII et suiv.

d'Odollam, ville de la tribu de Juda. La plupart des montagnes de Palestine avaient de ces cavernes qui pouvaient servir de refuge en temps de guerre (1). Le pauvre fugitif, semblable au passereau, errait ainsi de ville en ville, de désert en désert. Ses frères et sa famille, qui se trouvaient enveloppés dans sa disgrâce, allèrent le joindre. Beaucoup de gens, qui étaient injustement opprimés et qui ne pouvaient obtenir justice de Saül, s'assemblèrent auprès de David. Le nombre était d'abord de quatre cents et formait une petite armée. David se mit à leur tête pour se garantir de la violence, et non pour rien entreprendre contre Saül, qu'il respecta toujours comme son maître, tandis que le roi déchargeait son courroux sur la ville sacerdotale de Nobé et faisait massacrer quatre-vingt-cinq de ses prêtres et le grand-prêtre Achimélech par Doëg, Iduméen, délateur perfide.

La victoire que remporta David sur les Philistins, au siège de Céila, ne fut point un titre pour fléchir Saül, qui ne songeait qu'à s'emparer du vainqueur, et qui demanda aux habitants de Ziph de lui livrer son ennemi. Les Ziphéens étaient des traîtres : ils découvrirent au prince la retraite de David dans le désert de Mahon. Saül se mit à sa poursuite et, côtoyant la montagne d'un côté pendant que David la côtoyait de l'autre, il était près de l'atteindre lorsqu'une irruption soudaine des Philistins le fit revenir sur ses pas. Les psaumes XVI et LIII contiennent les plaintes et les terreurs du juste persécuté, et le souvenir du miracle de sa délivrance. Après avoir repoussé les Philistins, Saül, acharné à sa proie, suivit de si près les traces du fils d'Isaï que, comme il battait les défilés presque inaccessibles d'Engaddi, le long de la Mer-Morte, il se trouva engagé seul dans une caverne où David, avec

(1) *Les saints Lieux*, par Mgr Mislin. III, 84.

ses gens, était entré quelque temps avant lui. Il en fut aussitôt reconnu et se trouvait ainsi en leur pouvoir. Mais David, respectant l'oint du Seigneur, modéra l'emportement de ses hommes et se contenta d'approcher du roi sans en être aperçu, dans l'obscurité de la caverne, et de couper un peu de son manteau, innocente action qu'il se reprochait plus tard comme un crime. Puis, lorsque le prince fut sorti de ce lieu, il l'appela à haute voix, mais à distance, le nommant avec respect son seigneur et son roi, et lui fit connaître ce qu'il aurait pu sur sa personne, et combien il était loin de mériter sa haine. Saül, surpris, jeta un grand soupir, versa quelques larmes et s'éloigna, confessant son erreur et sa folie, mais pour y revenir encore bientôt après.

Une seconde fois, la vie du prince fut encore épargnée lorsque David, avec Abisaï, pénétra jusqu'à la tente de Saül, plongé dans le sommeil, et lui déroba sa lance et sa coupe. Nul ne s'était éveillé, remarque l'historien de nos saints livres, parce que le sommeil du Seigneur les avait tous saisis ; et lorsque David fut passé de l'autre côté du camp, il s'arrêta sur le haut d'une montagne, puis, élevant la voix, il cria de loin vers le peuple et vers Abner, qui avait si mal gardé son prince et son seigneur : « Maintenant donc, regarde où est la lance du roi, où est sa coupe qui étaient près de lui ? » Et Saül reconnut cette voix : « N'est-ce pas ta voix que j'entends, ô mon fils David ? » « C'est ma voix, mon seigneur et mon roi, » et il ajouta : « Pourquoi persécute-t-il son serviteur ? Qu'ai-je fait de mal, mon seigneur et mon roi ?... Que mon sang ne soit pas versé devant le Seigneur, car le roi d'Israël s'est mis à la poursuite d'une puce ou d'un insecte ; il court comme le chasseur après la perdrix, à travers les montagnes. » Saül répondit : « J'ai péché ; reviens, ô mon fils David ! Je ne te ferai plus de mal désormais,

puisque ma vie a été précieuse en ce jour devant tes yeux, et il est manifeste que j'ai agi comme un insensé. » « Voici la lance du roi, » reprit aussitôt David, attendant qu'un serviteur du roi vînt la prendre et retirer ce gage de ses propres mains qui avaient épargné l'oint du Seigneur. « Sois béni, dit Saül, ô mon fils David! tu seras heureux et puissant dans tout ce que tu dois faire. » Et David s'éloigna prudemment, tandis que le roi Saül retourna dans sa demeure, oubliant déjà sa promesse, pour continuer à nourrir dans son cœur des projets homicides.

Enfin, David se vit contraint de se réfugier à Geth, comme il avait fait la première fois, et le prince Achis lui donna la ville de Siceleg. De là, David fit des incursions sur les terres des Amalécites ; mais, quand Achis entra en campagne contre Saül et amena David avec lui, celui-ci se trouva heureusement dégagé, par les défiances des chefs des Philistins, de la pénible alternative de trahir l'attente de son bienfaiteur ou de combattre ses compatriotes.

N° 53. — Mort et évocation de Samuel (1). — Samuel était déjà mort à cette époque et dans un âge fort avancé. « Ce prophète a été chéri du Seigneur, dit l'*Ecclésiastique* (XLVI, 16). Il a établi la royauté, il a sacré des princes pour gouverner son peuple. Il a exercé la judicature d'une manière conforme à la loi du Seigneur ; et le Seigneur a regardé favorablement Jacob. L'accomplissement exact de sa parole a prouvé qu'il était un prophète, et la fidèle exécution de ses oracles l'a fait reconnaître pour un véritable Voyant, parce qu'il a vu le Dieu de lumière. Il a invoqué le Seigneur tout-puissant en lui offrant un agneau, lorsque ses ennemis le pressaient de tous côtés. Le Seigneur tonna du ciel et fit entendre sa voix avec un bruit formidable.

(1) I. *Rois*, XXVIII.

Il tailla en pièces les chefs de Tyr et tous les princes des Philistins. Avant de s'endormir pour la suite des siècles, il protesta en présence du Seigneur et de celui qu'il venait de sacrer qu'il n'avait jamais pris de personne ni argent, ni quoi que ce fût, pas même une paire de chaussures ; et il ne se trouva personne qui pût l'accuser. Après s'être endormi du sommeil de la mort, il a prophétisé, en annonçant au roi Saül la fin de sa vie, et, sortant de la terre, il a élevé sa voix pour prédire la destruction du peuple prévaricateur. »

Ces dernières paroles font allusion à l'évocation de Samuel par la pythonisse d'Endor, à la demande de Saül, qui se disposait à livrer la bataille aux Philistins. Les Pères ont été partagés sur cette apparition de Samuel. Plusieurs ont cru que l'ombre seule ou l'image de ce prophète avait apparu à Saül ; et cette première opinion semble avoir été soutenue par Tertullien, par saint Basile et saint Grégoire de Nysse, qui attribuent cette évocation aux prestiges du démon ; et par saint Éphrem, saint Cyrille d'Alexandrie, etc., qui ne voient que l'art de la pythonisse dans cette apparition simulée. D'autres Pères, et le plus grand nombre des commentateurs, admettent l'apparition réelle : Origène et saint Augustin entendent cette évocation de l'*âme* de Samuel par l'effet des opérations magiques de la *nécromancie* et du *pouvoir du démon ;* et leur interprétation rend bien compte de cette plainte du prophète : « Pourquoi avez-vous troublé mon repos en me faisant évoquer? » Saint Ambroise, saint Thomas et Bellarmin ne veulent reconnaître que l'œuvre de la puissance ou de l'*intervention divine* dans cette apparition personnelle du prophète, comme tout nous conduit à le penser, et la simplicité du récit lui-même, et la force et la netteté d'une prédiction que Dieu seul pouvait faire, et l'énergie des expressions du livre de l'*Ecclésiastique* (1).

(1) Duguet. *Les Rois*, t. II, 12.

N° 54. — Mort de Saül et de Jonathas, pleurés par David (1055) (1). — Tout arriva bientôt selon la prédiction de Samuel. Le lendemain, les Philistins livrèrent la bataille aux Israëlites, et après les avoir mis en fuite, ils en tuèrent un grand nombre sur la montagne de Gelboë. Les trois fils de Saül, Jonathas, Abinadab et Melchisua périrent en combattant. Le roi, lui-même, fut dangereusement blessé par les archers et craignit de tomber vivant en leurs mains. Il dit à son écuyer de tirer son épée pour le percer, de peur que ces incirconcis ne vinssent lui insulter en lui ôtant la vie. Et sur le refus de son écuyer, Saül saisit sa propre épée et se jeta dessus. Eut-il besoin encore du secours d'un Amalécite pour exhaler un dernier souffle de vie, ou cet Amalécite qui porta au roi David la nouvelle de la mort de Saül, mêla-t-il quelque mensonge au récit de son exploit, comme il est permis de le supposer ? Quoiqu'il en soit, le résultat fut le même pour l'Amalécite empressé à offrir au nouveau roi le diadème et le bracelet de Saül. Celui qui disait avoir porté la main sur l'oint du Seigneur, avait prononcé son propre arrêt : David le fit punir de mort.

Il pleura lui-même amèrement Saül, son ennemi toujours respecté, et Jonathas, son ami fidèle, en composant ce chant funèbre, appelé le cantique *de l'Arc*. « Considère, Israël, qui sont ceux qui ont été blessés et qui sont morts sur tes collines ? Comment ont-ils péri sur tes montagnes, eux, la gloire d'Israël ? Comment les vaillants sont-ils tombés ? N'annoncez pas cette nouvelle dans Geth, ne la publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en triomphent ! Mont de Gelboë, que la rosée ni la pluie ne tombent jamais sur toi ; qu'aucun champ de tes co-

(1) *I. Rois*. XXIX et suiv. *I. Paralipomènes*, ch. X.

teaux ne donne jamais les fruits des prémices !... car c'est là qu'a été jeté avec mépris le bouclier des braves, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point reçu l'onction royale ! Jamais la flèche de Jonathas n'a retourné en arrière : elle s'est enivrée de sang et de carnage ! Jamais l'épée de Saül n'a été tirée en vain. La mort même n'a pas séparé Saül et Jonathas, unis pendant la vie d'une amitié si étroite et parés d'une égale beauté !... Plus prompts que les aigles, plus courageux que les lions ! Filles d'Israël, pleurez Saül, qui vous revêtait d'écarlate et d'ornements d'or. Comment les vaillants sont-ils tombés, comment Jonathas a-t-il été tué sur vos montagnes ? Et vous, mon frère Jonathas, ô le plus beau des princes, votre perte m'accable de douleur ! Comme une mère aime son fils unique, je vous aimais ! Comment les vaillants sont-ils tombés ? Comment leurs armes ont-elles été brisées ? »

N° 55. — David règne sept ans, à Hébron, sur Juda et se fait reconnaître chef d'Israël par les douze tribus (1). — Trois fils de Saül étaient morts, un quatrième restait, nommé Isboseth : il fut proclamé roi par Abner et reconnu dans Israël, tandis que Juda couronnait David à Hébron (1055). Isboseth ne survécut que deux ans, et sa mort prépara l'unité du peuple hébreu, sous le gouvernement d'un seul. Abner fut battu par Joab, vaillant général de David, près de la ville de Gabaon. Il passa au roi de Juda et fut bientôt assassiné par Joab et par Abisaï, dont il avait tué le frère en se défendant. David pleura la victime et reprocha tristement ce meurtre aux fils de Sarvia. Le règne de David à Hébron, fut de sept ans. Alors enfin tout Israël se rappela que le jeune guerrier, digne de lui commander, avait souvent mené les vaillants au com-

(1) *II. Livre des Rois*, c. I et suiv.

bat et les principaux de la nation vinrent lui dire à Hébron : « Nous sommes vos os et votre chair » et ils le sacrèrent roi d'Israël. Il avait reçu la première onction des mains de Samuel et par le choix de Dieu même : l'élection du peuple amène un double couronnement et après la soumission de la tribu de Juda, celle des douze tribus qui proclament David leur roi, comme celui à qui le Seigneur a dit : « Vous serez le pasteur et le chef de mon peuple d'Israël. »

Déjà pendant les quarante ans du règne de Saül, Israël avait considérablement agrandi son domaine : la tribu de Siméon, en se multipliant, avait reculé ses limites et s'était étendu à l'Orient dans la vallée, pour y chercher des pâturages, elle avait trouvé une terre spacieuse et fertile, occupée par la postérité de Cham, dont elle détruisit les restes épars, selon l'ordre qu'elle en avait reçu. La tribu de Dan, opprimée par les Philistins, quarante ans environ après la mort de Josué, avait conduit une colonie au pied du Liban, où elle avait bâti une seconde ville de son nom. Ruben, sur la rive gauche du Jourdain, avait poussé ses habitations au levant jusqu'au grand désert. Sous le règne de Saül, Ruben et Gad réunis, après avoir taillé en pièces les Israëlites, descendus d'Agar, étaient demeurés en paisible possession de tout le pays à l'Orient de Galaad. Enfin la demi tribu de Manassé, franchissant l'ancienne frontière du royaume de Basam, s'était rendue maîtresse de la montagne d'Hermon, d'où la communication était facile avec Damas et toute la Syrie. Nephtali rejoignait les mêmes limites au nord et Aser étendait les siennes jusqu'à Sidon. Toutes les tribus de l'intérieur, Juda, Benjamin, Éphraïm, la seconde demi tribu de Manassé, Zabulon, Issachar, offraient un nombre immense de familles, une jeunesse florissante et propre à la guerre, et mettaient à la disposition de David, une armée choisie de quatre cent mille hommes.

N° 56. — La prise de la citadelle de Sion sur les Jébuséens et les victoires sur les Philistins affermissent le trône du roi de Jérusalem (1). — Le premier exploit de ce prince, après son couronnement par toutes les tribus, fut la prise de Jérusalem (1048). Cette ville, déjà conquise sur les Jébuséens quatre cents ans auparavant, avait été relevée par ces peuples, devenus tributaires d'Israël. Ils avaient même si bien fortifié, à la faveur des troubles dont ils profitèrent, la partie haute de la ville, sur la montagne de Sion, qu'ils s'y croyaient inexpugnables. Les Jébuséens assiégés dirent à David qu'il suffisait de leurs aveugles et de leurs boiteux sur les remparts pour défendre leur citadelle. Le roi fit payer cher ce mépris aux insulteurs de son armée. Bientôt maître de la ville basse, il attaqua la forteresse et pressa l'assaut vigoureusement. « Quiconque, dit-il, battra le premier les Jébuséens, gagnera le haut de la citadelle et tuera les aveugles et boiteux qui haïssent David, sera établi chef et général. » Ce fut Joab, fils de Sarvia, qui monta le premier, toujours habile à racheter, par de grands services, les écarts de son ambition et la perfidie de sa cruauté. Il fut nommé général et se rendit de plus en plus nécessaire à son prince. David s'empara de la forteresse de Sion, et les Jébuséens furent exterminés de Jérusalem, qui fut appelée depuis la cité de David. Cette ville était connue sous le nom de Salem, au temps d'Abraham et de Melchisédech, le prêtre du Très-Haut, roi de cette ancienne cité *de paix* (2).

La puissance de David croissait de jour en jour. Hiram, roi de Tyr, pays renommé dans l'art des constructions, lui envoya des ouvriers et une quantité de bois de cèdre pour lui élever un magnifique palais et

(1) II. *Rois*, V.— *I. Paral*, XI, XII. — (2) *Hist. des Hébreux*, par M. Rabelleau, I, 328. — *Hist. ancienne* de M. F. Robiou, 59.

lui donner un gage de sa fidèle alliance. Les Philistins ne virent pas sans alarmes les prospérités d'un règne qui leur donnait pour terrible adversaire le vainqueur de Goliath. Ils cherchèrent des alliés dans la Syrie et dans la Phénicie, et s'avancèrent par deux fois jusque dans la vallée des Raphaïm ou des géants, assez près de Jérusalem ; mais deux fois aussi ils furent mis en pleine déroute. Après les avoir poursuivis jusqu'à Geser, frontière des deux royaumes, David revint piller leur camp, où il trouva de grandes richesses, et fit brûler leurs idoles qu'ils avaient abandonnées. Ce fut dans cette campagne que le prince connut mieux la valeur de l'élite de ses braves. Il était près du rocher ou de la caverne d'Odollam, qui lui servait de retraite ; et les Philistins, campés à Raphaïm, tenaient garnison dans Bethléem. Pendant que David habitait ce fort, il laissa échapper un souhait de ses lèvres : « Oh ! si quelqu'un, dit-il, pouvait me donner de l'eau de la citerne près de la porte de Bethléem ! » Aussitôt trois vaillants hommes, parmi les trente braves, s'élancèrent à travers le camp des Philistins, parvinrent à la citerne, y puisèrent de l'eau et revinrent la présenter au roi. Mais David refusa de la boire et en fit une libation au Seigneur, comme pour se punir de son vœu indiscret. « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je boive le sang de ces hommes, qui ont conquis cette eau au péril de leur vie ! » Ainsi, il ne voulut pas y tremper ses lèvres.

N° 57. — La translation de l'Arche (1045) et le règne éternel promis à la maison de David (1). — David, victorieux des Philistins et reconnu roi de tout son peuple, voulut rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Il fit un serment au Seigneur, ne voulant se résoudre à entrer dans son palais, ni à livrer

(1) II. *Rois*, VI, VII. — I. *Paral.*, XIII, XV, XVI et XVII.

ses yeux au sommeil, avant qu'il eût trouvé un lieu pour le tabernacle de Jéhovah, une demeure fixe pour le Dieu de Jacob. Il songea donc au transport de l'Arche, qui, depuis les premiers temps du gouvernement de Samuel, était restée à Cariathiarim, dans la maison d'Aminadab. Le temps était venu où Dieu, selon les paroles du Psalmiste (1), après avoir rejeté le tabernacle de Silo, dans la tribu d'Éphraïm, devait choisir la tribu de Juda et la montagne de Sion, qu'il chérissait, pour y fixer son sanctuaire. Le prince tint conseil avec ses principaux officiers et associa tout son peuple à ce grand acte de religion.

Tout le peuple entourait l'Arche, placée sur un chariot neuf traîné par des bœufs ; el le cortège se déployait avec pompe, au chant des cantiques et au bruit des instruments, de la lyre, de la harpe, du tambour et des timbales. Mais le Seigneur avait ordonné (2) que son Arche ne serait portée que sur les épaules des prêtres ou des lévites de la race de Caath ; Oza, au lieu de s'en charger avec son frère Ahio, puisqu'ils étaient lévites, conduisit les bœufs qui la traînaient. Lorsque l'Arche vint à pencher, le lévite étendit la main pour la soutenir et tomba lui-même aussitôt frappé de mort. Ce terrible châtiment d'une violation de la loi, pour une faute de simple irrévérence, d'imprévoyance ou de témérité, était bien fait pour inspirer au peuple le respect de Dieu et de ses mystères, et au roi la crainte profonde de l'Arche, qu'il se proposait de recevoir dans son palais. Il n'eut pas le courage d'introduire dans sa maison cet hôte redoutable, et l'Arche fut à l'instant déposée au lieu même où elle se trouvait, dans la maison d'Obédédom, où elle resta trois mois, comme une source de bénédictions pour ce pieux Israélite et pour tous les siens.

(1) *Ps.* LXXVII, 67, 68. — (2) *Num.*, IV, 15.

Enfin le roi se résolut de mettre Jérusalem en possession de ce dépôt sacré. Il fit venir les prêtres Sadoc et Abiathar, issus d'Aaron, et les chefs des lévites, donna l'ordre de se purifier à ceux qui devaient porter l'Arche et de se conformer exactement à ce qui avait été prescrit par Moïse dans le désert. Les enfants de Lévi la mirent sur leurs épaules : Obédédom l'accompagnait, et sept chœurs de musique faisaient retentir les louanges du Seigneur ; on amenait aussi un veau pour servir de victime ; et quand ceux qui portaient l'Arche de Dieu avaient fait six pas, on immolait un bœuf et un bélier. Et David, revêtu d'un éphod de lin, dansait de toute sa force devant l'Arche, environné de toute la maison d'Israël, il conduisit l'Arche de l'Alliance du Seigneur avec des cris de joie, au son des trompettes. Après tant de victimes offertes à Dieu dans le chemin, l'immolation de sept taureaux et de sept béliers mit fin à tout le trajet, pour remercier Dieu d'avoir assisté les lévites. L'Arche fut placée au milieu du tabernacle, et des holocaustes et des sacrifices d'actions de grâces furent offerts au Seigneur. David bénit ensuite les Israélites au nom du Seigneur des armées et fit au peuple, en signe d'allégresse, d'abondantes distributions de gâteaux, de viande et de vin. Cependant Michol, fille de Saül et femme de David, l'avait vu danser devant l'Arche et l'avait méprisé dans son cœur. Elle se railla du roi d'Israël qui avait mis sa gloire à paraître dans le simple costume et avec les gestes d'un bouffon, devant les servantes de ses sujets. David lui répondit : « Je danserai devant le Seigneur qui m'a choisi préférablement à votre père et à toute sa maison, pour me charger de conduire son peuple d'Israël ; oui, je danserai devant lui. Je me rendrai encore plus vil que je ne viens de le paraître : Je m'abaisserai à mes propres yeux et je n'en serai que plus digne de gloire aux yeux des servantes dont vous parlez. »

Michol fut punie de son discours par la stérilité, et David, pour récompense de son humiliation, reçut de Dieu la promesse que le Messie sortirait de sa famille.

Cette promesse fut confirmée solennellement au prince, lorsqu'il eut formé le dessein d'élever un temple au Seigneur. Voyant qu'il habitait lui-même un palais bâti de cèdre et que l'Arche était sous une tente, il confia son projet religieux à Nathan qui parut d'abord l'encourager dans son entreprise. Mais le prophète, instruit la nuit suivante par le Seigneur, vint apprendre à David, qu'il avait trop vécu au milieu des combats et répandu trop de sang, pour élever de ses mains le temple de la paix dédié au Seigneur. Cette gloire était réservée à l'un de ses fils, Salomon, le prince de la paix. David se contenta d'amasser les richesses et de préparer les matériaux du temple ; et Dieu le récompensa par ce pacte divin conclu avec la maison de David à jamais, comme l'a célébré le Roi-Prophète, surtout au psaume LXXXVIII. David, cet homme selon le cœur de Dieu, adressa son humble prière au Seigneur, et lui exprima toute sa reconnaissance pour le choix que le ciel avait fait de sa personne et de sa famille, et la gloire qui revenait à sa race de préparer au Messie un règne qui n'aurait point de fin.

N° 58. — Ligue des peuples contre David. Il étend ses conquêtes, épargne la maison de Saül, et venge, sur les Ammonites, l'insulte faite à ses ambassadeurs (1). — Cependant les peuples voisins s'assemblèrent en grand nombre et formèrent une ligue puissante contre le roi établi à Sion. La protection du Seigneur éclata sur David, et lui permit de porter ses armes jusqu'à l'Euphrate, et d'étendre, selon la promesse de Dieu, sa gauche et sa droite sur la mer et

(1) *II. Rois.* VIII, IX, X. — *I. Paral.* XIX. XX.

sur les fleuves. De nouveaux succès sur les Philistins assurèrent la fin du tribut que le peuple d'Israël leur payait, au moins en certains lieux et par intervalles; Geth et les bourgs de son territoire furent même conquis. Les Moabites furent écrasés et devinrent tributaires. Les Syriens de Soba furent vaincus à leur tour; ceux de Damas, ayant voulu les secourir, furent réduits à payer tribut, et le roi d'Émath, ennemi du prince de Soba, envoya son propre fils féliciter David de sa victoire. A l'autre extrémité du royaume, l'Idumée fut assujettie (1).

Au milieu de tant de succès, le souvenir de Jonathas ne s'était point effacé du cœur de David. Il s'informa s'il ne restait personne de la maison de Saül, à qui il pût faire du bien en considération de Jonathas. Il manda Siba, serviteur de la maison de Saül, et apprit qu'il restait encore un fils de Jonathas, Miphiboseth, prince disgracié de la nature et boiteux des deux jambes depuis l'âge de cinq ans. Le roi l'envoya chercher aussitôt. Miphiboseth se prosterna le visage contre terre devant le roi David, qui l'appela de son nom : « Me voici, pour vous obéir, répondit le jeune prince en tremblant. — Ne craignez point, lui dit David, car j'ai résolu de vous traiter avec toute sorte d'affection à cause de Jonathas votre père : Je vous rendrai toutes les terres de Saül, votre aïeul, et vous mangerez toujours à ma table. » Miphiboseth se prosterna devant lui, en disant : « Quel est votre serviteur, pour mériter que vous regardiez un chien mort, tel que moi ! » Siba fut chargé de l'administration de tous les biens recueillis de la succession de Saül, et pourvut à la subsistance du prince infirme, et Miphiboseth mangea depuis à la table du roi, comme un de ses enfants.

Une insulte, faite aux ambassadeurs de David par le

(1) Ps. XVII et LIX.

jeune roi des Ammonites, appelé Hanon, qui renvoya les Juifs comme des espions avec la barbe à demi rasée, ralluma la guerre entre les deux peuples (1037). Les Ammonites, voyant qu'ils s'étaient attiré la haine de David, achetèrent, pour mille talents d'argent, des chariots de guerre, avec des soldats et des cavaliers levés dans la Mésopotamie, dans la Syrie de Maacha et dans Soba. Mais Joab et Abisaï, son frère, généraux de David, leur livrèrent la bataille. Joab, opposé aux Syriens, remporta le premier succès, et les Ammonites, épouvantés de la fuite de leurs alliés, se mirent eux-mêmes en pleine déroute. Dans une seconde campagne David marcha lui-même contre les Syriens et les peuples d'au-delà de l'Euphrate, qu'Adarezer était parvenu à soulever, en mettant à la tête de cette armée formidable Sobach, son général. Celui-ci fut tué et son armée taillée en pièces, avec sept cents chariots et quarante mille chevaux ; il fut impossible à l'ennemi de rallier ses troupes, fortes encore de cinquante-huit mille hommes. Pour mieux venger l'affront fait aux ambassadeurs d'Israël, le roi, déjà vainqueur, porta la guerre jusque dans le pays des Ammonites. Rabbath, leur capitale, se vit assiégée par le vaillant Joab et succomba dans la lutte (1035).

N° 59. — David adultère et homicide. Sa pénitence. La révolte de son fils Absalon (1). — Ce fut pendant ce siège que David, resté à Jérusalem et se promenant sur la terrasse de son palais, vit Bethsabée, femme d'Urie, l'un des braves officiers qui servaient devant Rabbath, et fit exposer celui-ci aux coups meurtriers des assiégés. Le berger, devenu roi, qui avait triomphé de Goliath et de tant d'ennemis, et de la haine même de Saül, ne sut pas se défendre de son

(1) II. *Rois*, ch. XI et suiv.

propre cœur. Coupable d'adultère et d'homicide, et plongé dans un aveuglement qui dura près d'une année, il n'ouvrit les yeux qu'à la voix du prophète Nathan qui le fit se reconnaître lui-même dans la parabole de l'homme riche enlevant au pauvre son unique brebis pour la faire manger à un hôte qu'il reçoit à sa table. Le repentir de David, exprimé si vivement en présence du prophète, et comme éternisé dans les psaumes de la pénitence, obtint le pardon de son péché, mais non la remise de la peine, qui devait en réparer le scandale. Ce prince, qui avait méconnu si indignement les droits sacrés de la famille, se vit châtié dans son cœur de père, plus encore que dans sa dignité de roi, par l'ingratitude de l'un de ses propres enfants.

David avait déjà subi la première partie de l'arrêt prononcé contre lui, en voyant mourir le fils qui avait été le fruit de son crime, malgré ses larmes et ses prières, impuissantes à le sauver. Un autre coup plus sensible et plus cruel encore devait l'atteindre. Absalon se révolta contre son père et forma un parti considérable pour le détrôner. Il donnait des signes d'amitié à tous les mécontents et ne songeait à rien moins qu'à enlever d'un seul trait la couronne et la vie au roi de Juda. Il avait déjà trempé les mains dans le sang de son frère Amnon, pour venger lui-même l'outrage fait à sa propre sœur, et le père malheureux, après avoir éloigné le meurtrier de sa présence, avait consenti à lui laisser la vie et même à l'admettre au baiser de la réconciliation. Le signal de la révolte suivit de près le baiser du traître : Absalon se fit couronner à Hébron, et presque tout le peuple se rangea sous ses drapeaux.

David, accompagné seulement de deux cents hommes qui l'avaient suivi à Jérusalem, reconnut la justice de Dieu dans l'usurpation de son fils et sortit aussitôt, pieds nus et la tête découverte, les yeux baignés de larmes. Il passa le torrent de Cédron en fugitif et

monta la colline des Oliviers comme le Messie, souffrant et abandonné, dont il était l'image. En vain les deux grands-prêtres Sadoc et Abiathar se présentèrent à lui avec l'arche d'alliance : « Reportez l'arche dans la ville sainte, leur dit-il. Si je trouve grâce devant le Seigneur, il me reconduira à Jérusalem et il m'accordera la consolation de voir son tabernacle. Je suis prêt à tout, qu'il fasse de moi ce qui lui plaira. » L'insolence de Séméi ne le troubla point. Cependant Absalon entra comme en triomphe dans Jérusalem. Il assembla son conseil, où les avis du traître Achitophel furent déjoués par la prudence et l'habileté du fidèle Chusaï. Le séjour que fit Absalon dans la ville donna au roi David le temps de se reconnaître et de grossir son armée. Enfin, les rebelles se mirent en mouvement et campèrent assez près de l'armée royale. David céda le commandement à ses officiers en leur donnant cet ordre, où la tendresse du père parlait plus haut que l'autorité du roi : « Épargnez-moi la vie de mon fils Absalon. » Et tout le peuple entendait le roi donnant cet ordre en faveur d'Absalon.

La bataille se livra près de la forêt d'Éphraïm. L'armée de David tailla en pièces celle d'Israël. La défaite fut grande, et vingt mille hommes demeurèrent sur la place. Il y en eut, en ce jour, beaucoup plus qui périrent dans la forêt que par l'épée. Absalon prit la fuite, monté sur une mule : comme il passait, dans sa course rapide, sous un grand chêne fort touffu, sa chevelure s'embarrassa dans les branches et il resta suspendu entre le ciel et la terre. Joab, averti par un soldat, qui n'aurait pas voulu transgresser l'ordre du roi ni porter la main sur son fils, ne tint compte de rien, prit lui-même trois dards et il en perça le cœur d'Absalon. La nouvelle de la victoire fut portée à David ; mais quand il sut que la mort de son fils en était le prix, il se mit à pleurer, et, du fond de son appartement, où il était

monté, on n'entendait plus que ce cri de douleur : « Mon fils Absalon, mon fils, mon fils Absalon ! Que ne puis-je donner ma vie pour toi ! Mon fils Absalon, Absalon, mon fils ! » Et la victoire fut changée en deuil dans toute l'armée (1023).

N° 60. — Révolte de Séba. Dénombrement d'Israël et châtiment infligé à David (1). — De nouveaux troubles furent encore suscités dans l'intérieur du royaume par la jalousie des tribus d'Israël contre celle de Juda. Séba, fils de Bochri, souleva les Israélites ; mais Joab marcha contre lui, l'assiégea dans Abéla, et les habitants lui jetèrent la tête du rebelle. La guerre civile se trouva ainsi étouffée, et, malgré quelques campagnes entreprises contre les Philistins, le règne de David s'acheva assez paisiblement. La population s'accrut même dans une proportion considérable ; mais il paraît que le repos l'avait amollie et corrompue, car le Seigneur jugea son peuple digne de châtiment et permit que David attirât sur lui et sur ses sujets un fléau terrible. L'orgueil, ou peut-être le désir d'accroître ses trésors par des impositions nouvelles poussa le roi à ordonner un dénombrement général. Onze cent mille hommes, sans les enfants ni les femmes, furent trouvés en Israël, et quatre cent soixante-dix mille dans Juda ; encore Lévi et Benjamin ne furent-ils pas recensés. Une peste terrible frappa la Judée ; mais à peine avait-elle duré trois jours que Dieu, touché de la misère du peuple et de la douleur du roi, qui s'humiliait devant lui, arrêta l'ange de la justice (1017) (2).

N° 61. — Dernières années de David. Organisation militaire de son règne. Pompe du culte

(1) *II. Rois*, XX et suiv. — *I. Par.*, XXI. — (2) *Hist. ancienne des peuples d'Orient*, par M. F. Robiou, p. 61.

divin (1). — Les fatigues de la guerre et les chagrins domestiques avaient vieilli le roi David, déjà septuagénaire. Adonias, devenu l'aîné de ses fils par la mort d'Absalon et d'Amnon, crut qu'il pouvait profiter de cet état de faiblesse pour monter sur le trône. Il s'associa même Joab, fils de Sarvia, plus attaché à sa fortune qu'à la personne du roi David, le prêtre Abiathar et quelques autres personnages en crédit ; il prit aussi des gardes et affecta l'appareil royal. Il était sur le point de se faire déclarer roi, lorsque Nathan en fit prévenir Bethsabée, mère de Salomon. Elle alla trouver David et le fit souvenir qu'il avait promis la couronne à Salomon, son fils ; elle découvrit en même temps les intrigues d'Adonias. David, instruit par le prophète Nathan lui-même, fit appeler le grand prêtre Sadoc. Nathan, Banaïas, toute la cour de David, sa garde et les deux légions d'élite entourèrent le jeune prince monté sur la mule du roi, et le conduisirent au milieu de Jérusalem, près de la fontaine de Gihon, où se rassemblait d'ordinaire un grand concours. Là, Sadoc, à la vue de tout le peuple, répandit l'huile sainte sur la tête de Salomon ; les trompettes sonnèrent devant lui, et tout le monde cria : *Vive le roi !* (1015). Joab, au premier son de la trompette, avait été troublé ; le tumulte et les cris qui se firent entendre portèrent l'alarme parmi les convives qu'Adonias avait réunis dans un faubourg de Jérusalem, près de la fontaine du jardin du roi, et Adonias se réfugia sur l'heure dans le tabernacle, où il saisit la corne de l'autel en demandant la vie. Salomon le fit assurer que, s'il se conduisait en homme de bien, pas un cheveu ne tomberait de sa tête. Il vint donc se présenter à lui, rendit hommage à son prince et obtint son pardon.

David n'avait plus que quelques jours à vivre ; il fit

(1) II. *Rois,* XXIII et suiv. — I. *Paral,* XXII et suiv.

venir Salomon et lui recommanda de marcher dans les voies du Seigneur et d'observer ses préceptes. « Vous savez, ajouta-t-il, de quelle manière Joab en a agi avec moi, et comment, en pleine paix, il a répandu le sang d'Abner et d'Amasa, crimes qui ne doivent point rester impunis. » « J'ai laissé vivre Séméi qui m'a outragé dans ma fuite, dit encore le roi. Vous êtes assez sage pour savoir comment vous devez traiter de pareils hommes. » David n'oublia point les services que lui avaient rendus les sujets dévoués à sa cause, en même temps qu'il réclamait la punition des coupables au nom de la justice de Dieu. Il s'endormit avec ses pères, après un règne de quarante ans et une vie qui en avait dépassé soixante-dix (1014).

Une armée organisée, des chefs qui servaient à tour de rôle un mois chaque année, avec vingt-quatre mille soldats, des gouverneurs de tribus, un service des finances réparti dans les villes et les bourgs, des ministres chargés de surveiller chaque branche de l'agriculture, soit pour la levée des taxes, soit peut-être pour l'exploitation des domaines royaux, des conseillers d'État, un commandant général des troupes, nous laissent entrevoir, dit un historien de nos jours (1), combien l'exercice du pouvoir s'était modifié depuis le jour où Saül, proclamé roi d'Israël, ramenait lui-même ses bœufs du labourage.

Le culte divin fut encore plus l'objet des soins et de la piété du prince. Par le dénombrement qu'il fit faire des lévites au-dessus de trente ans, il en trouva trente-huit mille capables de diverses fonctions. Il destina vingt-quatre mille lévites au ministère journalier du temple et sous la conduite des prêtres, mais à tour de rôle; six mille investis de la dignité de juges, furent chargés de rendre la justice au peuple, comme

(1) M. Félix Robiou, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 63.

en première instance, et pour des causes moins considérables ; quatre mille, sous le nom de portiers, eurent soin des richesses du temple, et le reste remplit l'office de chantres. Parmi ces derniers, on comptait vingt-quatre classes de musiciens qui faisaient retentir les louanges du Seigneur par le son de leurs voix ou l'accord de leurs instruments, tels que la harpe, la lyre, le psaltérion, les hautbois, la guitare à huit cordes, les timbales d'airain, les trompettes, et d'autres encore dont les noms ne nous sont pas connus, et qui paraissaient réservés aux chants prophétiques et mystérieux. Deux cent quatre-vingt-huit maîtres furent préposés par le roi à l'instruction de ces diverses classes de musiciens. David fit aussi le recensement des prêtres descendant de la famille d'Aaron ; il en compta vingt-quatre familles, dont seize descendaient d'Éléazar, fils aîné d'Aaron, et huit d'Ithamar, son frère. Il ne changea rien en leurs offices et se contenta de les partager, par semaines, d'un sabbat à l'autre, en tirant au sort les diverses fonctions. Aux prêtres seuls appartenait de faire brûler l'encens, selon les rites prescrits, d'offrir le sacrifice perpétuel du matin et du soir, et d'entretenir le feu sacré. Tandis qu'ils étaient dans leur ministère, ils ne quittaient pas l'enceinte du temple, et n'avaient aucun commerce avec leurs femmes. Telle fut l'organisation vraiment royale du culte divin. Il ne restait plus, au moyen des trésors accumulés par David, qu'à élever un temple au Seigneur. Cette gloire, avons-nous dit, était réservée à Salomon.

N° 52. — Règne de Salomon et construction du temple de Jérusalem (1). — Salomon, ou le *Pacifique,* commença par faire disparaître tous les germes

(1) *III. Livre des Rois.* II et suiv. — *II. des Paralipomènes.* I. etc

de dissension ou de trouble, qui pouvaient nuire à l'intérieur de son royaume. Adonias, secondé par Joab, ayant élevé de nouvelles prétentions à la succession du trône, par la demande d'Abisag, qui avait appartenu au roi David, encourût, avec son officier, la peine de mort, qu'ils avaient déjà méritée une première fois. Abiathar, qui avait favorisé ce projet, fut privé du souverain pontificat, qui passa, selon la prédiction faite à Samuel, à la famille du grand-prêtre Sadoc. L'insolent et lâche Séméi, qui avait maudit David, et qui avait été épargné, à la condition de ne pas sortir de Jérusalem où il était confiné, viola cette défense expresse et perdit la vie. Salomon n'avait plus d'ennemi à combattre ni chez les peuples voisins, ni parmi ses sujets. « Juda et Israël habitaient sans nulle crainte, dit l'Écriture ; chacun habitait et vivait tranquille sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée (c'est-à-dire du nord au midi du royaume), durant tous les jours de Salomon. »

Le prince voulut en rendre de solennelles actions de grâces à Dieu dans le tabernacle, qui était à Gabaon. Ce fut alors que le Seigneur lui apparut pendant la nuit, et pour exaucer la prière, dans laquelle Salomon ne lui demandait ni la richesse, ni la pauvreté, mais seulement la prudence pour gouverner son peuple, le Maître de la Sagesse lui accorda ce don, et avec la sagesse, assistante de son trône, la puissance, l'opulence et la gloire. Salomon fit paraître son admirable sagesse dans le jugement qu'il prononça sur l'enfant réclamé par les deux mères. Rien dans la nature ne lui était caché : il écrivit des traités sur toutes les plantes, depuis l'hyssope et le lierre qui rampe contre la muraille, jusqu'au cèdre du Liban. Le livre des *Proverbes* fut le fruit de cette sagesse consommée, que la reine de Saba venait *tenter* par des énigmes ou des questions difficiles. Le *Cantique des Cantiques*, tout

mystérieux qu'il est dans son objet, a pu être composé par Salomon, à l'occasion de son mariage avec la fille du roi d'Égypte. Mais le sens allégorique est le seul admissible, dans l'interprétation de cet épithalame, où le vrai Salomon est Jésus-Christ, contractant une alliance avec l'Église des Gentils.

Salomon fonda Palmyre, dont les ruines gigantesques font encore l'admiration des voyageurs dans le désert qui s'étend de l'Anti-Liban à l'Euphrate; il étendit ses états de l'Euphrate aux frontières de l'Égypte, et envoya ses flottes, de concert avec celles de Hiram, son allié, roi de Tyr, montées par des matelots phéniciens, les plus hardis de l'antiquité, jusqu'au pays d'Ophir, où quelques-uns ont cru reconnaître l'Inde, et d'autres l'Afrique orientale, et certains géographes de nos jours la côte méridionale de l'Arabie, voisine de l'extrémité de la Mer-Rouge (1). Tous les trois ans, ces flottes unies de deux rois puissants faisaient encore le voyage de Tharsis, vers la côte occidentale d'Afrique ou d'Espagne, pour en rapporter l'or, l'argent et l'ivoire.

Le plus bel emploi de ces trésors ou l'objet principal des magnifiques travaux entrepris par Salomon était la construction du temple, commencé en la 480me année depuis la sortie d'Égypte, la quatrième du règne de ce prince, environ mille ans avant Jésus-Christ. Il devait être bâti sur le modèle du tabernacle, remarque Bossuet (2). L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert. Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'Arche d'Alliance fut posée

(1) M. Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la Géographie*, p. 24. — (2) *Disc. sur l'Hist. univ.*, IIe partie, ch. IV. 207.

dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et du Ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté, au sein d'une nuée miraculeuse qui remplissait l'édifice, en sorte que les prêtres ne pouvaient y demeurer, ni faire les fonctions de leur ministère. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte, et porta la défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu, ajoute Bossuet, fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Église, où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple, et du ciel où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

La description du temple de Salomon nous a été donnée par les livres des *Rois* et des *Paralipomènes*. Il était bâti sur la croupe du mont Moriah, sur l'emplacement de l'aire du Jébuséen Aréuna, achetée par David au temps de la peste, pour y offrir son sacrifice au Seigneur, Cet emplacement, de cinq cents coudées en carré, fut aplani pour y asseoir les fondations, creusées à une extrême profondeur, et on laissa quelque pente au terrain, en sorte qu'on montait aux différents parvis par des degrés. Toute la construction était en pierres d'une blancheur éblouissante, si polies et si bien jointes qu'on ne pouvait en apercevoir la liaison. Elles avaient toutes été taillées dans la carrière, comme le bois de charpente sur le chantier, et l'on n'entendit dans le temple ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun outil d'ouvrier pendant qu'on élevait les murs. Trente mille hommes, divisés en trois groupes, dont chacun travaillait pendant un mois de suite à couper et équarrir les arbres du Liban, avaient préparé le bois qui devait entrer dans la construction de l'édifice. Quatre-vingt mille avaient taillé les pier-

res; soixante-dix mille étaient occupés à porter les fardeaux, et trois mille six cents à diriger le travail. Ce nombre prodigieux d'ouvriers de toute nation et en toute matière, concourant à élever un seul temple, était une belle figure de l'unité de l'Église de Jésus-Christ, qui devait embrasser le monde entier, sans distinction de race, de condition et de caractère.

Trois vastes parvis enveloppaient le temple de Salomon : le parvis intérieur ou celui des prêtres, moins grand que les deux autres et attenant à l'édifice sacré; il n'avait que deux cents coudées sur chacun de ses côtés; le parvis intermédiaire, celui d'Israël ou du peuple, le plus large et le plus étendu; enfin le parvis extérieur ou des Gentils, qui entourait le précédent, et dont la largeur des murailles était de six coudées, ainsi que la hauteur. Ces parvis étaient de grandes cours environnées de galeries que soutenaient plusieurs rangs de colonnes, et de magnifiques portiques correspondant au milieu d'un parvis à l'autre, s'ouvraient aux quatre points cardinaux. Les galeries portaient deux étages d'appartements nombreux et symétriques, destinés à tous les usages et au service du temple, dont ils étaient la dépendance obligée.

Le temple proprement dit, que l'on considérait comme le palais ou la maison de Dieu, était reculé vers le fond et à l'occident du parvis des prêtres. Il s'ouvrait à l'orient, et ceux qui venaient prier dans le lieu saint avaient le visage tourné vers l'occident. Il était divisé en trois parties : le vestibule, le *lieu saint*, et le *saint des saints* ou sanctuaire. La hauteur, égale à la largeur, et commune aux trois parties, était de vingt coudées. Le *saint des saints* formait un carré sur toutes les faces. Le temple ou le *lieu saint* avait quarante coudées de long, et le vestibule n'en avait que dix. Deux ailes ou bas côtés accompagnaient le principal corps de bâtiment et ne venaient qu'à la moitié

de sa hauteur, en sorte que rien n'interceptât le jour des fenêtres pratiquées au-dessus des bas côtés. Tout l'édifice, y compris ses ailes, était un gros corps de logis de soixante-dix coudées de longueur sur quarante de large. Le bâtiment principal, élevé de trente coudées, dépassait les ailes de quinze.

A l'entrée du vestibule, auquel on montait par un grand nombre de marches spacieuses, était un magnifique portique. Les portes du vestibule étaient d'airain, damasquinées en or à l'intérieur, et au dehors revêtues de lames d'or poli; elles tournaient sur des gonds d'or. Il n'était pas dans l'édifice un seul clou apparent qui ne fût du même métal. En face du vestibule, était l'autel des holocaustes, plate-forme carrée, en airain, de quinze coudées de largeur, sur dix de hauteur, à laquelle on montait par une rampe en pente douce et sans degrés. On avait placé dans le même vestibule la mer d'airain, d'une prodigieuse grandeur, portée sur douze bœufs du même métal, rangés trois par trois sur les quatre faces. D'autres grands bassins étaient posés sur des bases roulantes. Il serait impossible d'énumérer tout ce qu'on fit alors de vases d'or et d'argent, les uns jetés en fonte, les autres battus au marteau, des lampes, des encensoirs, des cassolettes, des coupes, etc., profusion de richesses qui passèrent successivement à la cour des rois de Babylone, lorsque Jérusalem fut prise, rançonnée et pillée jusqu'à trois fois par Nabuchodonosor. Les habits pontificaux, les robes de lin, les ceintures de pourpre, et les décorations enrichies de pierres précieuses dépassent également tout calcul. L'historien Josèphe parle de deux cent mille trompettes et quarante mille instruments de musique, harpes, psaltérions et autres, d'un métal composé d'or et d'argent, c'est-à-dire en vermeil. Deux chérubins placés sur le *Saint des saints* furent le le plus admirable ouvrage de l'habile artisan, envoyé

par Hiram, et qui portait le même nom. Ils étaient sculptés en bois d'olivier, si parfaitement dorés qu'on les eût crus d'or massif, ils couvraient de leurs ailes toute l'étendue de ce sanctuaire redoutable ; la face tournée du côté du peuple. On les voyait aussi représentés sur le voile du temple, qui fermait l'entrée du *Saint des saints*, magnifique rideau, enrichi d'une broderie inimitable, qui réunissait l'éclat de l'or et toutes ses variétés, à la blancheur du lin et à l'assortiment de la pourpre et des plus belles couleurs (1).

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, que nous renonçons à décrire ; car ce fut sans doute une pareille opulence, qui avait rendu l'argent vulgaire dans son royaume, jusqu'au mépris, qui fit aussi descendre le monarque au degré de mollesse et de corruption que nos saints livres ne cherchent pas à dissimuler. Ce roi, orné du don de la sagesse, qui venait d'élever au vrai Dieu ce temple d'une magnificence incroyable, dans l'espace de sept années, en régna quarante, et se laissa gagner dans sa vieillesse par l'amour et par l'exemple pernicieux des femmes étrangères, malgré la loi de Dieu, qui prohibait ces alliances. Cette passion désordonnée aveugla autant son esprit qu'elle corrompit son cœur, et lui fit oublier le nom incommunicable de Jéhovah (981). Il adora Astarthée, déesse des Sidoniens, Moloch, idole des Ammonites, et Chamos, dieu de Moab. Il mourut en 974 après un règne de quarante ans : L'Écriture ne dit rien de sa pénitence, à moins que l'on ne regarde, avec plusieurs Pères anciens, le livre de l'*Ecclésiaste* comme l'expression de son repentir, et le désenchantement de toutes ses illusions après ses longs égarements.

(1) *Hist. des Hébr.* I, 383.

N° 63. — David et Salomon, prophètes et figures du Messie. — David et Salomon, malgré les taches qui obscurcissent la gloire de leur règne, n'en ont pas moins été les figures et les prophètes du Messie, dans sa vie cachée, publique, souffrante et glorieuse. Au temps de David, dit Bossuet (1), le mystère du Messie se déclara, plus que jamais, par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil. « David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon, son fils ; et tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au delà, il a vu celui *qui est plus que Salomon en gloire* aussi bien qu'*en sagesse*. Le Messie lui a paru assis sur un trône *plus durable que le soleil et la lune*. Il a vu à ses pieds *toutes les nations* vaincues, et ensemble *bénites par lui*, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore ; il l'a vu *dans les lumières des saints, et devant l'aurore, sortant éternellement du sein* de son Père, *pontife éternel* et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais *selon l'ordre de Melchisédech*, ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Il l'a vu *assis à la droite de Dieu*, regardant du plus haut des cieux *ses ennemis abattus*. Il est étonné d'un si grand spectacle ; et ravi de la gloire de son fils, il l'appelle *son Seigneur*. Il l'a vu *Dieu, que Dieu avait oint*, pour le faire régner sur la terre, *par sa douceur, par sa vérité et par sa justice*. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son fils unique : « Je t'ai engendré aujourd'hui, » à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel « qui s'étendra sur tous les Gen-

(1) Disc. sur l'*Hist. univ.* II^e^ partie, ibid. 209.

tils, et n'aura point d'autres bornes que le monde. Les peuples frémissent en vain ; les rois et les princes font des complots inutiles. Le Seigneur se rit du haut des cieux » de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug. Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures, sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David, les ignominies de ce béni fruit de ses entrailles. Cette instruction était nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité, et comme son unique récompense ; c'est pourquoi Dieu montra de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection, et l'objet de ses complaisances, abimé dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit *ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau* par tout le poids de son corps violemment suspendu, *ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui, et s'assouvissant de son sang.* Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : *tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu* oublié depuis tant de siècles ; *les pauvres* venus les premiers *à la table* du Messie, et ensuite *les riches et les puissants ; tous l'adorer et le bénir ;* lui présidant *dans la grande et nombreuse Église,* c'est-à-dire, dans l'assemblée des nations converties, et *y annoncer à ses frères le nom de Dieu* et ses vérités éternelles. David, qui a vu ces choses, a reconnu, en les voyant, que le royaume de son fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe ; et un

prince, toujours si humble sur le trône, voyait bien qu'un trône n'était pas un bien, où se dussent terminer ses espérances.

CHAPITRE IV.

SCHISME DES DIX TRIBUS D'ISRAEL. — MINISTÈRE PROPHÉTIQUE D'ÉLIE ET D'ÉLISÉE.

N° 64. — Synchronisme et durée du cinquième âge de la fondation du Temple. — Le cinquième âge chronologique, dans lequel nous sommes entrés, commence à la fondation du temple de Salomon, occupe un intervalle ou durée de 468 ans et se termine l'an 536 avant l'ère chrétienne. La date de la fondation du temple, assignée vers l'an mille avant J.-C., paraît devoir remonter, d'après le texte hébreu et la Vulgate, à l'an 1004. Par suite, l'Exode tombera en 1491, la vocation d'Abraham en 1921, le déluge en 2348, et la création du premier homme en 4004 (1).

La durée de 468 ans que nous adoptons pour le cinquième âge s'obtient en additionnant les années des rois de Juda, telles que les donnent les *Livres des Rois*. Il est vrai que le texte sacré offre de grandes difficultés dans les synchronismes qu'il établit entre les rois de Juda et d'Israël ; mais sans entrer dans aucune discussion ni alléguer les fautes de copistes, il suffit de remarquer que pour les Juifs les rois de Jérusalem étaient les seuls légitimes ; le canon de leurs règnes le seul officiel, auquel tout autre a dû être comparé.

Tyr et Sidon régnaient alors sur les mers, et ce peu-

(1) RABELLEAU. *Hist. des Hébreux.*

ple d'origine et de langue phénicienne avait un idiome commun avec les Hébreux. On ne saurait assigner d'époque aux voyages de long cours des Phéniciens. Cinq cents ans avant Salomon, ces habiles navigateurs connaissaient déjà la route de l'Espagne et avaient abordé en Bétique, aujourd'hui l'Andalousie. Il est constant, par les noms ou les inscriptions qu'ils ont laissés partout, que les Phéniciens, après avoir peuplé les côtes d'Afrique, passèrent le détroit, parcoururent ainsi les côtes des Gaules et remontèrent jusqu'aux îles britanniques.

Les colonies grecques prospéraient déjà sur les côtes de l'Asie-Mineure, où elles avaient changé la face de la Mésie, de la Lydie, de la Carie, de la Cilicie. Par elles commençaient à s'élever Smyrne, Éphèse, Halycarnasse, Tharsis ou Tarse. Les îles de la Méditerranée ou Grande-Mer reçurent aussi vers cette époque plusieurs colonies des Grecs qui fondèrent les premiers établissements de Samos, de Rhodes, de Crète et de Chypre.

La vingt-unième dynastie égyptienne, appelée des rois de Tanis, du lieu de leur résidence, parvint à régner sur l'Égypte entière. Ce fut un de ces rois, contemporain de Salomon, qui lui donna sa fille en mariage. Cette dynastie ne régna pas en tout beaucoup plus d'un siècle. Elle eut pour héritière une autre famille également venue de la basse Égypte, de la ville de Bubaste. Le roi Scheschonk, ou Sésac, comme il est nommé dans nos Écritures, donna asile à Jéroboam fugitif et envahit le royaume de Juda sous Roboam, ainsi qu'on va le raconter.

N° 65. — Roboam et le schisme des dix tribus prédit par Ahias de Silo. Châtiment prédit par Séméias et infligé par Sésac au roi de Juda (1).

(1) *III. Rois*, XII et suiv. — *II Paral.*, X-XII.

— Dieu, justement irrité de la conduite de Salomon, et voulant néanmoins l'épargner pendant sa vie en mémoire de David, son serviteur, fit savoir au roi de Juda et d'Israël qu'après sa mort son royaume serait divisé. Le prophète Ahias de Silo prédit en même temps à Jéroboam, de la maison d'Éphraïm, qu'il gouvernerait dix tribus. Le futur prince d'Israël essaya sans doute de hâter l'accomplissement de cette prédiction, et Salomon en ayant été instruit, voulut le faire mourir. Mais Jéroboam s'enfuit auprès de Sésac, roi d'Égypte, et y demeura jusqu'à la mort du fils de David.

Salomon avait accablé ses sujets d'impôts dans les dernières années de son règne. Lorsque son fils Roboam lui succéda, ils demandèrent un allègement à leur fardeau, et Jéroboam, revenu d'Égypte en toute hâte, se présenta lui-même devant le nouveau roi avec tout le peuple : « Votre père, dit-il, nous avait chargés d'un joug très-dur. Diminuez maintenant quelque chose de la dure servitude et du joug pesant qu'il nous a imposés, et nous demeurerons attachés à votre service. » Le roi fit attendre trois jours la réponse et, méprisant le conseil des vieillards, qui l'engageaient à donner satisfaction au peuple, il prit conseil des jeunes gens élevés avec lui et réunis autour de sa personne ; comme s'il eût gardé plus de force en son petit doigt que n'en avait Salomon dans la grosseur de son bras, il dit avec arrogance : « Mon père vous a imposé un joug pesant, je l'appesantirai encore ; mon père vous a châtiés avec des courroies, moi, je vous frapperai avec des scorpions ou des fouets armés de pointes de fer. » Le peuple, irrité de cette parole, consomma bientôt le schisme prophétisé par Ahias : une grande partie des Hébreux se souleva et massacra même l'officier du roi, nommé Aduram, préposé à la perception des impôts. Dix tribus se séparè-

rent et reconnurent pour roi Jéroboam (974). La tribu de Juda demeura, il est vrai, attachée au petit-fils de David; celle de Benjamin se réunit ensuite à elle. Roboam essaya de résister : il mit sous les armes 180,000 hommes pour marcher contre les tribus rebelles ou séparées; mais Séméias, homme de Dieu, lui dit, de la part du Seigneur, de ne point faire la guerre aux enfants d'Israël qui étaient ses frères, parce que tout ce qui s'était fait n'était que l'exécution de la volonté de Dieu même. L'armée se dispersa, et Roboam s'occupa à construire et à fortifier différentes villes dans le territoire qui lui était resté.

Il régna ainsi trois ans avec sagesse; mais ensuite, perverti par l'adulation, il s'abandonna à toutes les séductions d'une cour licencieuse; malgré la punition exemplaire qui avait signalé le commencement de son règne, il enchérit en quelque sorte sur l'idolâtrie de son père et se rendit abominable devant Dieu, qui s'en vengea par les armes de Sésac, roi d'Égypte. Ce prince, dans la cinquième année de Roboam, entra sur les terres de Juda avec une armée que Josèphe fait monter à douze cents chariots, soixante mille chevaux et quatre cent mille hommes de pied, la plupart Libyens et Éthiopiens. Le prophète Séméias avertit Roboam et les habitants de Jérusalem que Dieu les avait abandonnés à cet infidèle, parce qu'ils l'avaient abandonné lui-même le premier. Ces avertissements et ces reproches les touchèrent, et le Seigneur, voyant leur repentir, sauva Jérusalem, non de l'assujettissement à ce prince étranger, mais d'une ruine inévitable et entière. La paix se fit entre le roi de Juda et Sésac; mais ce dernier emporta tous les trésors du temple, avec les trois cents boucliers d'or qui étaient gardés dans le palais *des bois du Liban*, et qui furent remplacés par des boucliers d'airain. Roboam mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après dix-sept ans de règne. L'Écri-

ture-Sainte condamne sa mémoire comme celle d'un prince aussi téméraire à l'égard de ses sujets qu'infidèle à son Dieu : il fit le mal en sa présence et ne se mit point en peine de chercher le Seigneur.

N° 66. — Jéroboam roi d'Israël, et la prophétie d'un homme de Juda contre l'autel de Béthel. — Jéroboam fut encore plus impie, et cet apostat entraîna lui-même son peuple dans une idolâtrie sacrilège et publique. Craignant que ses nouveaux sujets, en allant à Jérusalem pour les fêtes prescrites, ne se réunissent avec leurs frères sous le même sceptre du roi de Juda, comme sous le même Dieu, il fit pécher Israël en établissant des veaux d'or, l'un à Dan et l'autre à Béthel, près de Sichem ou Samarie, siège de son royaume. Il dit aux siens : « Voilà tes dieux, Israël, les dieux qui t'ont tiré de l'Égypte. » En chaque lieu il érigea un temple et un autel, mit des prêtres et ordonna des sacrifices, contre la défense expresse de la loi de sacrifier sur les hauts lieux : enfin, sa politique mesquine et défiante voulut élever dans ses États un culte rival de celui de Jérusalem, et défendit à ses peuples d'aller adorer le vrai Dieu dans le seul temple qu'il eût dans l'univers. Il chassa les prêtres et les enfants de Lévi pour en créer d'autres tirés de la lie du peuple, auxquels il vendit le sacerdoce, et il se fit leur chef.

Une grande solennité fut indiquée à Béthel, pour le quinzième jour du huitième mois. Là, entouré du cortége de ses prêtres, il monta, comme un sacrificateur à l'autel ; déjà il était prêt à offrir l'encens, lorsqu'un homme de Juda vint par l'ordre du Seigneur, et cria d'une voix menaçante du milieu de l'assemblée : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur. Il naîtra, dans la maison de David, un fils qui s'appellera Josias. Il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux, qui brûlent maintenant sur toi de l'encens ; il brûlera leurs

os sur toi. » Et voici le signe que le Seigneur lui-même a parlé : l'autel va se fendre à l'instant, et la cendre se répandre par terre. Le roi entendant ces paroles que l'homme de Dieu venait de prononcer, étendit la main, et dit : « Qu'on l'arrête ! » Mais sa main sécha sur l'heure, sans qu'il pût la retirer à lui. Au même instant l'autel se brisa, et les holocaustes dont il était chargé furent renversés. Jéroboam changea de langage, et réclama le secours du prophète, qui pria pour lui, et lui rendit l'usage de sa main.

La mission de l'homme de Dieu était remplie, et l'évènement prédit se vérifia, comme nous le verrons, sous le prince qu'il avait nommé 340 ans à l'avance. Il se retira aussitôt, sans se rendre à toutes les instances que le roi fit pour le retenir ; car tel était l'ordre du Seigneur, qu'il devait s'abstenir de toute nourriture jusqu'à ce qu'il fût rentré chez lui. Mais en route, malgré cet ordre rigoureux, il se laissa surprendre par un vieux prophète, qui s'abusant lui-même, le décida à venir manger dans sa maison. Sa désobéissance fut sévèrement punie, comme pour ajouter un trait de plus à l'accomplissement extraordinaire de sa mission. Comme il s'en retournait chez lui, après un frugal repas, un lion se trouva sur son passage, et l'étrangla. Cependant son corps, resté intact sur la place, fut recueilli par ce prophète qui l'avait induit en erreur et en tentation ; et celui-ci, avec l'aide des siens, le déposa dans le sépulcre destiné pour lui-même, et pleura sa mort. Ceux qui entouraient Jéroboam se servirent de cette dernière circonstance, pour détruire l'effet des précédents miracles et des menaces divines. « Si cet homme, disaient-ils, eût été un homme de Dieu, il n'aurait point été tué par un lion à son retour. » Jéroboam ne profita pas mieux de l'avertissement qui lui fut donné par le prophète Ahias, au sujet de la mort de son fils, annoncée à sa femme, comme un prélude

de la ruine de sa maison. Ce prince persista et mourut dans son impiété.

N° 67. — Abiam, roi de Juda, vainqueur de Jéroboam, roi d'Israël (958-955) (1). — Abiam, fils et successeur de Roboam, au royaume de Juda, est célèbre par la grande victoire qu'il remporta sur Jéroboam, roi d'Israël. Le roi de Juda marchait à la tête de bonnes troupes, qui comptaient dans leurs rangs quatre cent mille hommes choisis. Jéroboam avait de son côté huit cent mille hommes, tous gens choisis et vaillants (2). Lorsque les deux armées furent en présence, Abiam, qui avait pris ses positions sur une montagne de la tribu d'Éphraïm, harangua ses troupes pour rappeler à Juda la fidélité qu'il devait garder à son Dieu et à son roi. Mais pendant qu'il parlait, Jéroboam opérait en silence un mouvement tournant derrière la montagne, dans le dessein d'envelopper l'armée ennemie. Juda, se voyant cerné et attaqué, cria vers le Seigneur, et les prêtres sonnèrent de la trompette ; et pendant que le signal de la charge retentissait avec les cris de l'armée, Dieu, dit l'Écriture, jeta l'épouvante dans Jéroboam et dans tout Israël, en présence d'Abiam et de Juda. Les Israëlites prirent la fuite devant les Juifs, et Dieu les livra entre leurs mains. Abiam et ses gens en firent un grand carnage, et il y eut cinq cent mille Israëlites des plus braves tués ou blessés. Les Juifs furent remplis de force, parce qu'ils avaient mis leur confiance dans le Seigneur, le Dieu de leurs pères. Le vainqueur s'empara de Béthel et de plusieurs places fortes, et Jéroboam, humilié avec son peuple, ne se releva pas de cet échec pendant le règne d'Abiam. Malgré une protection si marquée, le roi de Juda oublia le Seigneur, et se laissa pervertir par l'exemple et les discours de sa mère, princesse dévouée à l'idolâtrie. Son règne fut court et dura à peine trois ans (3).

(1) *III. Rois.* XV. — (2) *II. Paralip.* XIII. 3. — (3) Nous

N° 68. — Asa, roi de Juda : les prophètes Azarias et Hanani à la cour de ce prince (955-914) (1). — Asa, son fils, releva l'honneur du sanctuaire et soutint celui du trône. Il fit abattre tous les autels érigés aux idoles et abolit toutes les marques de l'impiété paternelle pour marcher lui-même, avec son peuple, dans les voies de David. Il mit dans le temple toutes les richesses qu'Abiam avait remportées de sa bataille contre Jéroboam. Rien ne manqua à ses actes de religion et de réparation, que d'avoir laissé subsister les autels élevés sur les collines et sur les montagnes ; car, bien qu'ils fussent bâtis en l'honneur du vrai Dieu, ce culte était contraire à la loi, qui ne permettait de sacrifier que dans le temple de Jérusalem. Le zèle que déploya ce prince contre l'idolâtrie ne lui fit point négliger la défense de son royaume contre les peuples étrangers : il fortifia les villes de Juda par de bonnes murailles et de hautes tours, et fut en mesure de repousser l'attaque formidable de Zara, roi d'Éthiopie, vers la quatorzième année de son règne.

Les Éthiopiens orientaux, avec une armée composée d'un million d'hommes et de trois cents chariots de guerre, entrèrent en Judée. Asa leva aussitôt trois cent mille hommes de la tribu de Juda, armés de boucliers et de piques, et deux cent quatre-vingt mille hommes de la tribu de Benjamin, habiles à tirer

n'entrerons point dans la discussion soulevée au sujet du chiffre considérable de soldats auquel le texte hébreu et la traduction de la vulgate portent les armées de Jéroboam et d'Abiam, et le nombre de ceux qui furent tués ou blessés dans le combat. Nous nous contenterons d'observer que plusieurs manuscrits et plusieurs bibles imprimées ne donnent à Abiam que quarante mille hommes et quatre-vingt mille à Jéroboam, et réduisent à cinquante mille hommes la perte des Israélites. On sait d'ailleurs que les interprètes de la Sainte-Écriture remarquent qu'il était facile aux copistes de laisser échapper des erreurs de ce genre dans leurs manuscrits, avec le système de lettres numérales usité chez les Hébreux.

(1) *III. Rois*, c. XV, v. 9. — *II. Par.*, XIV et suiv.

de l'arc, tous gens robustes et vaillants. Mais au lieu de mettre sa confiance dans le nombre ou dans l'adresse de ses soldats, comme les Gentils, qui s'appuyaient sur leurs chars et sur leurs cavaliers, il eut recours à Dieu, et Dieu, dit encore l'Écriture, épouvanta les Éthiopiens en présence d'Asa et de Juda; les Éthiopiens furent tués sans aucun quartier, parce que c'était le Seigneur qui les taillait en pièces, pendant que son armée combattait, et les Juifs remportèrent de grandes dépouilles. Azarias, fils d'Obed, rempli de l'esprit de Dieu, vint au devant du roi de Juda pour le féliciter de sa victoire et lui promettre l'assistance du Seigneur s'il demeurait toujours fidèle à l'invoquer dans ses entreprises. Frappé de ces prédictions, qui contenaient aussi des menaces contre Israël devenu *sans Dieu*, *sans prêtre*, *sans docteur et sans loi*, le prince extermina les idoles de toute la terre de Juda et de Benjamin, et des villes du mont Éphraïm qu'il avait prises; il rétablit et dédia l'autel du Seigneur, rassembla ses sujets à Jérusalem, et, devant un grand nombre d'Israëlites des tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Siméon, il immola au Seigneur, en ce jour, sept cents bœufs et sept mille moutons des dépouilles enlevées à l'ennemi. Il entra dans le temple pour apprendre à son peuple à chercher le Dieu de ses pères de tout son cœur et de toute son âme. Enfin, il retira l'autorité souveraine à Maacha, sa propre mère, parce qu'elle avait élevé à Priape une idole qu'il mit en pièces, et dont il brûla et jeta les restes dans le torrent de Cédron.

Cependant la piété du prince se dément en deux circonstances : le roi d'Israël, Baasa, fit une irruption dans les terres du roi de Juda, la trente-sixième année de son règne, et s'approcha jusqu'à quatre lieues de Jérusalem. Asa, au lieu de s'adresser au Seigneur, implora le secours de Benadad, roi de Syrie, et pour

le déterminer à se joindre à lui, il envoya à ce prince l'or et l'argent qui étaient dans le temple. Le prophète Hanani en fit des reproches au roi, de la part de Dieu. Asa se montra irrité de cette réprimande et fit mettre en prison le prophète, chargé de chaînes. Pour la punition exemplaire du roi, Dieu l'affligea d'une cruelle maladie. Asa ne comprit pas que le mal venait du Seigneur et que c'était de lui seul qu'il devait attendre du soulagement. Il mit toute sa confiance dans l'art des médecins, qui ne purent le guérir. Ses douleurs durèrent trois ans entiers; elles le conduisirent au tombeau, la quarante-unième année de son règne et la soixante-sixième de sa vie.

N° 69. — Race de Jéroboam exterminée dans Israël. Les chefs de l'armée se disputent le trône et la vie. L'impie Achab (1). — Nous ne ferons que nommer Nadab (954-953), successeur et imitateur de Jéroboam, son père. Baasa, un de ses généraux, le tua devant Gabathom, ville des Philistins, s'empara de son trône et extermina jusqu'au dernier de sa race. Le règne de Baasa fut de près de vingt-quatre ans (953-930), qu'il employa, comme nous avons vu, à faire la guerre au roi de Juda; mais il ne réussit pas mieux que Jéroboam à fonder une dynastie sur les ruines de celle qu'il avait détruite, en exerçant la vengeance divine et en l'attirant lui-même sur sa famille. Son fils Éla (930-929) ne régna que deux ans et fut assassiné dans un festin par Zambri, l'un de ses généraux, qui ne jouit pas longtemps du fruit de sa révolte. L'armée, alors occupée contre les Philistins, n'eut pas plutôt été instruite de cet acte de trahison, qu'elle se prononça en faveur d'Amri, qui la commandait. Le nouveau roi marcha contre son rival avec toutes ses for-

(1) *III. Rois*, XVI et suiv. — *II. Par.*, XVI.

ces, l'enferma dans Thersa, le septième jour après la mort d'Éla, et le réduisit à s'y brûler avec sa famille et toutes ses richesses. Amri (929-918) demeura enfin seul maître au milieu des partis divisés et fit sa capitale de Samarie, dont il était le fondateur. Tous les rois d'Israël avaient favorisé l'idolâtrie et s'étaient surpassés les uns les autres en tout genre de désordre ou d'impiété; Amri ne craignit pas d'aller jusqu'à prescrire le culte des idoles par une loi expresse. Il régna douze ans et fut dignement remplacé par son fils, l'impie Achab (918-896), qui épousa Jézabel, fille d'Itbaal, roi de Tyr et de Sidon.

N° 70. — Josaphat roi de Juda (914-890). Élie prophète en Israël (1). — Le règne du saint roi Josaphat, en Juda, contrasta avec celui d'Achab, en Israël, où le ministère d'Élie et d'Élisée opéra une série de prodiges aussi nombreux qu'éclatants.

Josaphat, fils d'Asa, monta sur le trône de Juda à l'âge de trente-cinq ans, sur la fin de la quatrième année d'Achab. Il se rendit recommandable par son insigne piété envers Dieu, par les effets de son zèle, qui abolit dans ses États les marques de l'idolâtrie et de la superstition, et par le soin qu'il prit d'envoyer partout des prêtres et des lévites, afin d'instruire le peuple dans la loi de Moïse. Un gouvernement si religieux et si sage fit affluer dans l'intérieur du royaume la gloire, la puissance et les richesses, et rendit le prince redoutable à ses voisins, qui recherchèrent son alliance ou devinrent ses tributaires. L'Écriture dit qu'il avait, dans la petite étendue de ses États, onze cent soixante mille hommes capables de porter les armes. Le seul reproche qu'on pût lui adresser était celui d'avoir donné pour épouse à son fils Joram,

(1) *III. Rois*, XVII. — *II. Par.*, XVII.

Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, ce qui faillit amener la ruine totale de sa maison.

Achab avait élevé un temple à Baal dans Samarie; et Jézabel recherchait partout les prophètes du Seigneur pour les faire périr. Entre tous, le plus illustre par sa sainteté et ses miracles était le prophète Élie, originaire de Thesbé, au pays de Galaad. Il vint trouver Achab et lui prédit, de la part du Seigneur, une famine horrible dans son royaume pendant trois ans, en punition de son impiété. La famine amenée par la sécheresse porta la désolation dans le royaume d'Israël; et selon la parole du prophète, le ciel fermé et devenu d'airain ne donna plus ni pluie ni rosée à la terre. Dieu se chargea de pourvoir à la subsistance d'Élie. Un corbeau lui apportait un pain le matin et le soir, sur le bord du torrent de Carith où il était caché ; et quand le torrent desséché ne lui fournit plus d'eau, le prophète se retira à Sarepta, ville des Sidoniens, où Dieu lui fit trouver une pauvre veuve qui partagea simplement avec lui les restes de son indigence, prête à mourir, disait-elle, avec son fils, quand tout serait consommé. En récompense de sa charité, le peu de farine et d'huile qui lui restait fut conservé en même quantité, dans le vase qui les contenait, aussi longtemps que dura la famine, et la veuve et toute sa maison purent s'en nourrir sans que la petite provision diminuât. Il arriva néanmoins que le fils de cette femme tomba dangereusement malade et rendit l'esprit. La veuve éplorée courut au prophète et sembla se plaindre à lui de ce qu'il eût fait mourir son fils pour la punir de ses péchés. Élie s'en prit à son tour au Seigneur et lui dit : « Seigneur, mon Dieu, voulez-vous aussi affliger cette veuve, qui exerce l'hospitalité à mon égard, en faisant mourir son fils? » Il se mesura ensuite par trois fois au petit corps de l'enfant et il adressa ses cris au Seigneur. L'âme de l'enfant rentra en lui et il

recouvra la vie. Le prophète le remit vivant à sa mère, qui dit alors : « Je reconnais que vous êtes un homme de Dieu, et que ce que dit le Seigneur par votre bouche est véritable. »

N° 71. — Élie paraît devant Achab et confond les prêtres de Baal, qui sont mis à mort (908) (1). — Vers la fin de la troisième année de la famine, le Seigneur dit à Élie : « Allez vous présenter devant Achab, et je ferai tomber la pluie sur la terre. » Élie sortit de sa retraite et rencontra Abdias, l'intendant de la maison d'Achab. C'était un homme rempli de la crainte du Seigneur, qui, au moment où Jézabel exterminait les prophètes, en avait caché cent au fond de deux cavernes et les avait nourris de pain et d'eau en exposant sa propre vie. Il trembla pour le prophète qui voulait se présenter devant son maître, et même pour lui qui était chargé d'avertir Achab ; mais Élie rassura l'intendant, et le pria seulement de le conduire auprès du roi. Achab vint au devant du prophète et lui dit : « Vous voilà donc, vous qui troublez tout Israël ? » — « Ce n'est pas moi qui trouble Israël, répondit Élie, mais c'est vous même et la maison de votre père, vous qui avez désobéi aux ordres du Seigneur pour aller aux autels de Baal. Envoyez sur le champ vers les Israélites et faites les tous assembler sur le mont Carmel, avec les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes des bois profanes que Jézabel entretient et nourrit de sa table. »

Au jour indiqué, les prêtres et les prophètes de Baal accoururent en grand nombre. Ils disposèrent à leur gré le bûcher pour le sacrifice, placèrent dessus le bœuf qu'ils avaient choisi, et invoquèrent leur dieu à grands cris, pour qu'il fît tomber le feu du ciel sur la

(1) III. *Rois*, XVIII.

victime, selon la condition acceptée de ne point approcher le feu de l'holocauste. Depuis le matin jusqu'à midi, ils ne cessèrent point de crier tous ensemble : « Baal, exaucez-nous. » — « Criez encore plus haut, disait Élie, car enfin c'est un Dieu ; mais peut-être qu'il s'entretient avec quelqu'un, ou qu'il est dans une hôtellerie ou en voyage ; peut-être aussi qu'il dort. » Ils se mirent donc à pousser de grands cris, pensant le réveiller ; et selon leur coutume, ils se faisaient de profondes incisions avec des couteaux et des lancettes, en sorte qu'ils étaient baignés dans leur sang. Après que midi fut passé, vers l'heure du sacrifice où se fait l'offrande de la pure farine, Élie dit à tout le peuple : « Approchez-vous de moi. » Il releva l'autel qui avait été autrefois érigé en ce même lieu au Seigneur, l'environna ensuite d'un double fossé qu'il fit remplir d'eau ; puis ayant placé l'holocauste sur le bûcher, il fit à haute voix cette prière : « Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur et que j'obéis à vos ordres. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi ; et que ce peuple apprenne à vous connaître, Seigneur, vous qui ramenez les cœurs et les convertissez. » A l'instant le feu du Seigneur tomba du ciel, consuma l'holocauste, le bois, les pierres et la poussière, et convertit même l'eau en aliment de flamme. Le peuple entier témoin de cette merveille, se prosterna le visage contre terre en disant : « C'est le Seigneur qui est Dieu, c'est le Seigneur qui est Dieu. » Les prêtres de Baal étaient convaincus d'imposture. « Prenez-les, dit Élie, sans qu'il en échappe un seul. » Le peuple se saisit d'eux ; Élie les mena au torrent de Cisson où il les fit mourir.

Le ciel, apaisé par le sacrifice d'Élie et par la mort des prêtres de Baal, s'ouvrit enfin pour répandre la pluie. Mais ce fut encore à la prière du prophète. Élie monta

sur le Carmel, où, se penchant vers la terre, il mit son visage entre ses genoux. Puis il dit à son serviteur de regarder du côté de la mer ; ce qu'il fit plusieurs fois, mais inutilement. Enfin la septième fois, il aperçut un petit nuage, qui ne paraissait pas plus grand que la main, et qui s'élevait de la mer. Sur le champ le prophète fit dire au roi d'atteler ses chevaux et de partir en toute hâte, de peur d'être surpris par la pluie, qui s'avançait comme une trombe, Le ciel en effet fut obscurci par la nuée, un grand vent s'éleva, et la pluie fut versée par torrents. Achab monta sur son char rapide, que précédait Élie, les reins ceints pour la course, et porté par l'esprit de Dieu. Ils arrivèrent ainsi à Jezraël, distant du Carmel d'environ douze lieues.

N° 72. — Élie fuit devant Jézabel ; il sacre Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël : il s'attache le prophète Élisée (1). — Cependant Jézabel ayant su comment Élie avait traité ses prophètes, jura, devant ses dieux qu'elle le ferait mourir dès le lendemain. Élie, qui peu auparavant avait bravé la colère d'Achab, sentit sa faiblesse et eut peur. Il s'enfuit précipitamment, et de Bersabée, ville de Juda, où il se dirigea d'abord, il prit la route du désert ; et lorsqu'il eut marché une journée de chemin, il s'assit à l'ombre d'un génevrier,et souhaita de mourir, en disant au Seigneur : « C'en est assez, retirez mon âme, car je ne vaux pas mieux que mes pères. » Il s'endormit de tristesse et de lassitude. Bientôt il fut éveillé par l'ange du Seigneur, qui le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Élie regarda, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il but donc et mangea ; et fortifié par cette nourriture, il reprit sa route, et marcha pendant qua-

(1) *III. Rois* et *II Paral.* ch. XIX.

rante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, la montagne élevée d'Horeb. Et là, il entra dans une caverne pour y passer la nuit. « Que faites-vous, Élie, lui dit le Seigneur ? » Élie demandant justice à Dieu contre les Israélites, lui répondit : « Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, détruit vos autels, égorgé vos prophètes, et qu'étant demeuré seul, voilà qu'ils cherchent encore à m'ôter la vie. »

Alors Dieu consola son prophète, en l'assurant qu'il s'était réservé sept mille hommes, c'est-à-dire un assez grand nombre de serviteurs, qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal ; il releva le courage d'Élie par une vision mystérieuse, et par un son doux et léger qui annonçait la divine présence et l'envoya pour sacrer Hazaël, roi de Syrie, Jéhu, roi d'Israël, et Élisée, fils de Saphat, prophète, tous ministres ou instruments de l'exécution de ses vengeances : « Quiconque aura échappé à l'épée d'Hazaël, sera tué par Jéhu ; et quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu, sera tué par Élisée. » Chemin faisant, Élie rencontra Élisée, qui labourait avec douze paires de bœufs ; il s'approcha de ce laboureur, que Dieu voulait changer en prophète, et le couvrit de son manteau. Aussitôt Élisée, quittant sa charrue, alla prendre congé de son père et de sa mère, pour suivre Élie ; il offrit deux de ses bœufs en sacrifice, et s'attacha désormais au prophète, pour demeurer son serviteur.

N° 73. — Différents prophètes sont envoyés vers Achab, qui bat les Syriens, par l'ordre et avec le secours du Seigneur (1). — Bénadad, roi de Syrie, après avoir assemblé toute son armée, sa

1) *III, Rois*, XX.

cavalerie, ses chariots, et trente-deux rois, vint assiéger Samarie, qui avait remplacé Thersa, l'ancienne capitale du royaume d'Israël. Achab lui offrit d'abord de grandes sommes d'argent et d'or, ses femmes et ses enfants, pour faire lever le siège, en disant avec une extrême soumission : « Tout ce que j'ai est à vous. » Mais le Syrien orgueilleux voulut ajouter à l'humiliation de l'esclavage des femmes et des enfants du roi la spoliation ou la rapine des biens de ses sujets ; et voyant le roi d'Israël préférer la résistance et la mort à ce dernier outrage, il répondit avec insolence aux ambassadeurs d'Achab, en jurant par ses dieux que la poussière de Samarie, destinée à la ruine ne suffirait pas à remplir le creux de la main de ses guerriers. Un prophète vint alors trouver Achab, roi d'Israël, et lui dit : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous voyez toute cette multitude innombrable, je vous déclare que je vous la livrerai aujourd'hui entre les mains, afin que vous sachiez que c'est moi qui suis Jéhova, *celui qui est.* » Sur cette parole, Achab, avec un reste de foi, reprit courage : il ordonna une sortie de sept mille hommes choisis, surprit Bénadad, qui buvait dans sa tente avec ses trente-deux rois, ivres comme lui, et mit les Syriens en pleine déroute.

Mais les serviteurs du roi de Syrie dirent à leur maître Bénadad : « Les dieux des montagnes sont leurs dieux ; c'est pour cela qu'ils nous ont vaincus ; il vaut mieux que nous combattions les Israélites en plaine, et nous l'emporterons sur eux. » Il se laissa persuader de remplacer les hommes, les chevaux, les chariots qu'il avait perdus, et rentra en campagne l'année suivante, avec des troupes incomparablement supérieures à celles d'Achab. Mais Dieu montra qu'il savait confondre les blasphèmes des ennemis d'Israël et dominer dans la plaine aussi bien que sur la montagne : cent mille Syriens furent taillés en pièces et Benadad rejeté

dans son pays. Ces événements se passaient la dix-huitième ou la dix-neuvième année d'Achab. Le roi de Syrie, se voyant ruiné et perdu, implora la clémence de son vainqueur ; il donna le titre de frère à celui qu'il avait tant méprisé, et demanda la paix et la vie en offrant pour condition de rendre les villes que son père avait prises sur Israël. Achab conclut aussitôt le traité, sans consulter le Seigneur, et Dieu fut offensé de ce pardon accordé à l'ennemi d'Israël qui était aussi le sien. Un prophète du Seigneur, après s'être fait frapper lui-même en signe du sort qui était réservé justement au roi de Syrie, se présenta devant Achab, et lui fit le reproche d'avoir épargné Bénadad : « Voici ce que dit le Seigneur : parce que vous avez renvoyé un homme, que j'avais dévoué à l'anathème, lorsqu'il était entre vos mains, votre vie répondra pour la sienne, et votre peuple pour son peuple. » Le roi d'Israël retourna à Samarie, et rentra chez lui rêveur et mélancolique.

N° 74. — La vigne et le sang de Naboth crient vengeance contre Achab et Jézabel (1). — Cette prédiction ne devait s'accomplir qu'au bout de trois ans, et la paix qui suivit la victoire ne procura aucune amélioration et ne parut guère amener de conversion dans le royaume d'Israël. Achab et Jézabel mirent le comble à tous leurs crimes, en faisant mourir le pauvre pour s'emparer de son bien. Naboth possédait une vigne, héritage de ses pères, non loin du palais qu'avait Achab à Jezraël. Le roi voulut obtenir ce petit bien, à titre d'achat ou d'échange. Naboth s'y refusa, parce qu'il trouvait dans la loi-même une raison de ne point l'aliéner. Achab en conçut un si violent chagrin que, rentré chez lui, il se mit au lit, tourné vers la muraille,

(1) III. *Rois*, XXI.

et ne voulut point manger. « Que veut dire cela? demanda Jézabel, d'où vient cette tristesse ? » Et quand elle en eut appris la cause : « Vraiment votre autorité est grande, ajouta-t-elle, et vous gouvernez bien le royaume. Levez-vous, mangez et réjouissez-vous ; je me charge de vous livrer la vigne de Naboth, de Jezraël. » Aussitôt elle écrivit, sous le sceau du roi, aux premiers de la ville où Naboth demeurait, pour le faire comparaître en jugement. Elle suborna des témoins qui l'accusèrent d'avoir blasphémé contre Dieu et mal parlé du roi. Sur la déposition de ces faux témoins, Naboth fut condamné à mort, ses enfants mêmes furent enveloppés dans sa condamnation, et tous ses biens furent confisqués par suite de l'exécution de cet arrêt. « Allez maintenant, dit Jézabel au roi, allez vous mettre en possession de la vigne de Naboth. »

Le lendemain, le Seigneur dit à Élie, de Thesbée : « Allez de suite au-devant d'Achab ; il est dans la vigne de Naboth, dont il s'est mis en possession. Vous lui parlerez ainsi : Vous avez tué Naboth et pris sa vigne ! Voici ce que dit le Seigneur : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi votre sang... Vous vous êtes vendu pour faire le mal aux yeux du Seigneur. Je vous rejetterai, j'exterminerai tout ce qui est à vous, jusqu'à un chien. Je réduirai votre maison au même état que celle de Jéroboam et que celle de Baasa, parce que vous avez excité ma colère et fait pécher Israël. Le Seigneur a prononcé aussi cet arrêt contre Jézabel : les chiens la mangeront dans les champs de Jezraël ; et ceux qui la verront en passant, s'écrieront : « Est-ce donc là cette Jézabel? » Les restes de son cadavre ne seront plus que du fumier sur la terre. » A ces paroles le roi Achab déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un sac, dormit dans le cilice, jeûna et marcha dans un extérieur

humilié. Et le Seigneur dit à Élie : « N'as-tu pas vu Achab humilié devant moi ? Puis donc qu'il s'est humilié devant moi, et qu'il a confessé son crime, je n'enverrai pas de son vivant les maux dont je l'ai menacé ; ce ne sera que sous le règne de son fils que je les ferai tomber sur sa maison. »

N° 75. — Alliance de Josaphat et d'Achab contre la Syrie. — Le prophète Michée. — Mort d'Achab (896) (1). — Josaphat avait associé au trône son fils Joram (898), l'époux d'Athalie, et Achab, son beau père, avait agi de même envers son fils Ochosias (898). Ils entreprirent la guerre contre les Syriens, quoique le prophète Michée en eût prédit l'issue malheureuse. Elle le fut tellement que Josaphat, désigné aux coups des ennemis par ses ornements royaux, qu'il portait seul, ne put échapper à la mort qu'en implorant la protection du ciel ; et le Seigneur écarta ceux qui le pressaient, en croyant poursuivre le roi d'Israël. Achab s'était déguisé pour marcher à ce combat de Ramoth, en Galaad. Une flèche tirée sans dessein vint le frapper au défaut de la cuirasse. Il perdit la vie avec le sang qui coulait de sa plaie, et demeura sur son chariot jusqu'au soir en tenant tête aux Syriens. On lava son chariot et ses armes dans la piscine de Samarie, et les chiens léchèrent son sang, comme l'avait dit le Seigneur. Il avait régné vingt-deux ans. Sous lui s'accomplit la malédiction prononcée par Josué contre quiconque relèverait Jéricho. Hiel, chef de cette entreprise, perdit Abiram, son fils aîné, lorsqu'il en jeta les fondements, et Segub, le dernier de sa famille, quand il en posa les portes.

N° 76. — Josaphat et le prophète Jéhu, fils d'Hanani. Victoire remportée sur les Ammonites et les Moabites, au chant des psaumes ; et der-

(1) III. *Rois*, ch. XXII.

nière défaite de Moab prédite par Élisée (1). — Le roi Josaphat reconnut sa faute d'avoir fait alliance avec ce prince impie, et la répara par de nouvelles actions de piété et de zèle, après l'avertissement du prophète Jéhu, fils d'Hanani. Il se vit attaqué, lorsqu'il y pensait le moins, par les Moabites et les Ammonites, accompagnés de quelques troupes d'Iduméens. La prière fut son arme de défense, et le chant des psaumes son hymne de victoire. Le lévite Jahaziel, de la famille d'Asaph, animé de l'esprit du Seigneur, prophétisa la défaite miraculeuse de tous les ennemis ligués contre Juda. Au jour du combat, Josaphat mit à la tête des troupes les chœurs de chantres, qui devaient entonner le cantique : « Louez le Seigneur, parce que sa miséricorde est éternelle. » Dès qu'ils commencèrent à chanter avec de grands cris les louanges du Seigneur, le Seigneur tourna les armes de ceux qui étaient en embuscade, contre les Moabites, les Ammonites et les habitants du mont Séir, et ces ennemis furent défaits par les troupes de Juda, ou s'entretuèrent les uns les autres abandonnés à leur propre vertige.

Achab eut pour successeur Ochosias, puis Joram, ses deux fils, dont le premier ne fit guère que passer sur le trône. Étant tombé d'une fenêtre de son palais, Ochosias envoya consulter Beelzebut, dans Accaron, ville des Philistins, pour savoir s'il relèverait de sa chute. Le Seigneur lui fit savoir par Élie, qu'il mourrait pour avoir eu recours à l'oracle d'un dieu étranger ; comme s'il n'y eut point eu de Dieu en Israël. L'événement ne tarda pas à vérifier la prophétie. Joram, son frère et Josaphat, alliés au roi de l'Idumée, portèrent la guerre chez les Moabites, qui avaient refusé au prince d'Israël le tribut accoutumé. Ces trois princes,

(1) *III. Rois*, XXII. — *II. Par.* XX.

contournant l'extrémité méridionale de la Mer-Morte, s'enfoncèrent dans le désert aride qui longe les montagnes des Nabathéens, pour se rendre au pays de Moab; et après sept jours de marche, l'armée toute entière, avec les bêtes de somme qui la suivaient, se vit en danger de périr de soif. Réduit à cette extrémité, Josaphat demanda s'il n'y avait point dans le camp quelque prophète de Jéhovah, pour implorer la miséricorde du Seigneur : « Élisée nous a suivis dans cette expédition, répondit un des officiers de Joram. C'est lui qui versait l'eau sur les mains d'Élie, le grand prophète. »

Josaphat, comblé de joie par la présence d'Élisée, qui avait toujours la parole de Dieu sur ses lèvres, se rendit auprès de lui, avec les rois d'Israël et d'Édom. Le prophète déclara, en s'adressant à Joram, le fils d'Achab et de Jézabel, accoutumé à consulter d'autres oracles, que, s'il ne respectait pas la présence de Josaphat, roi de Juda, il n'eût pas même jeté les yeux sur le roi d'Israël. Puis cédant au transport de l'Esprit-Saint que secondait un joueur de harpe par ses harmonieux accords : « Écoutez ce que dit le Seigneur, s'écria Élisée; creusez des fosses en grand nombre, le long du lit de ce torrent desséché, car voici ce que dit le Seigneur : vous ne verrez ni vent ni pluie; et pourtant le lit du torrent s'emplira d'eau, et vous boirez, vous, vos serviteurs et vos bêtes de somme. Et ceci n'est qu'une partie de ce que le Seigneur veut faire pour vous. Il livrera de plus Moab entre vos mains : vous détruirez toutes les villes fortes et les citadelles de choix, vous abattrez tous les palmiers, vous obstruerez toutes les fontaines, vous couvrirez de pierres tous les pâturages. » En effet, le lendemain matin, à l'heure du sacrifice, les eaux venant en abondance de l'Idumée, remplirent les fosses et fournirent aux besoins de l'armée entière. On en vint aux mains :

Moab fut taillé en pièces, et les fugitifs se renfermèrent dans leur capitale. Le roi de Moab, conformément aux affreuses superstitions de plusieurs peuples orientaux, immola son propre fils sur la muraille, à la vue des assiégeants, qui s'éloignèrent saisis d'horreur. La victoire promise par Élisée, et remportée sur les Moabites, fut la dernière action du saint roi Josaphat, qui mourut après un règne de vingt-cinq ans. Élie avait déjà été enlevé sur un char de feu, en laissant son disciple Élisée, héritier de son double esprit de prophétie et de miracle, et possesseur de son manteau avec lequel le nouveau prophète divisa les eaux du Jourdain.

N° 77. — Les deux rois nommés Joram. Race d'Achab et de Jézabel exterminée par Jéhu, roi d'Israël. Prédictions d'Élie, miracles d'Élisée (1). — A la mort de Josaphat (890), nous trouvons deux princes du nom de Joram, qui règnent en même temps, l'un sur Juda, l'autre sur Israël. Joram, roi de Juda, débarrassé de la tutelle de son père et livré aux cruels caprices de son épouse Athalie, fit d'abord mourir six de ses frères, et les premiers personnages de l'État qui avaient eu le plus de part à la confiance du roi. Il se montra aussi impie envers Dieu, que perfide et inhumain envers ses proches, et il imita toutes les abominations des rois d'Israël. Il dressa des autels aux idoles dans toutes les villes de Juda, et entraîna son peuple dans ses prévarications. Dieu voulut le ramener à son devoir par les malheurs de son règne : les Iduméens se révoltèrent contre lui, et la ville de Lobna se retira de son obéissance. Les Philistins et les Arabes firent une irruption dans la Judée, ravagèrent ses villes et pillèrent Jérusalem. Les femmes du roi et ses

(1) *IV^e Livre des Rois*, I et suiv. — *II. Paral.* XXI et suiv.

enfants y furent faits prisonniers dans son propre palais. Un seul, le plus jeune de tous échappa : c'était Joachas, le même qui régna bientôt après, sous le nom d'Ochosias. Mais toutes ces calamités ne changèrent point son cœur. Il mourut, frappé dans les entrailles d'une plaie honteuse, quatre ans après la mort de son père, et laissant le trône à son fils Ochosias, âgé de vingt-deux ans (885).

Les miracles d'Élisée remplissent toute cette période, aussi malheureuse que coupable des royaumes de Juda et d'Israël. Ce disciple d'Élie, qui surpassa en quelque sorte son maître par le nombre de ses prodiges, était respecté des princes, et Dieu ne laissait pas les enfants indisciplinés lui jeter l'insulte sans les punir, même de mort, comme on le vit par les quarante-deux enfants de Béthel, qui portèrent sur eux la malédiction du prophète et devinrent la proie des ours. Partout où Élisée paraissait, la main de Dieu paraissait avec lui. C'était ainsi qu'il avait multiplié l'huile de la veuve, selon le nombre des vases où on la versait, pour satisfaire les exigeances d'un créancier impitoyable et nourrir encore cette pauvre veuve avec ses deux fils (895). Il avait nourri de même cent personnes de quelques pains d'orge ; ôté l'amertume des herbes qui servaient d'aliment aux enfants des prophètes; promis un fils à la Sunamite qui lui avait offert, dans sa maison, une petite chambre, un lit, une table, un siège et un chandelier ; il ressuscita de plus l'enfant qui lui était né selon la promesse, et qu'elle avait perdu lorsqu'il était en âge de suivre son père aux champs.

Ce fils, exposé aux ardeurs du soleil de Palestine avec les moissonneurs, et atteint d'un violent mal de tête, avait été ramené par l'un des serviteurs à la maison et porté à sa mère, qui le tint sur ses genoux jusqu'à midi et ne put l'empêcher de mourir. C'est

alors que la mère, suivant l'instinct de sa foi plus encore que le mouvement de sa douleur, monta, chargée de son fardeau, à la chambre de l'homme de Dieu, et plaça l'enfant sur le lit du prophète. Puis, ayant fermé la porte et caché son deuil à son mari, ainsi que l'objet de son voyage, elle partit, accompagnée d'un serviteur, pour aller trouver Élisée au Carmel. L'homme de Dieu la voyant venir, dit à son serviteur Giézi : « Voici la Sunamite, va au devant d'elle. » Mais celle-ci, répondant à peine au serviteur, qui lui demandait des nouvelles de son mari et de son fils, courut droit au prophète. Elle se jeta à ses pieds et, noyée dans l'amertume de son chagrin, dont Élisée ignorait la cause, elle lui dit : « Ne vous ai-je pas demandé un fils, mon seigneur? Ne vous ai-je pas dit : ne me trompez point? » Élisée dit alors à son serviteur de partir au plus vite, de prendre son bâton et de le placer sur le visage de l'enfant. Mais la pauvre mère ne voulut point quitter le prophète et le força de la suivre. Le bâton du prophète, appliqué par Giézi, ne rendit au cadavre ni la parole ni le sentiment. Élisée, imitant aussitôt l'action de son maître Élie, s'enferma dans la chambre, pria le Seigneur, se rapetissa à la forme de l'enfant, et fit entrer dans le corps inanimé la chaleur et la vie. Une seconde fois il se coucha sur l'enfant, qui ouvrit les yeux, après avoir bâillé sept fois. Élisée dit à la Sunamite : « Emmenez votre fils. » La mère tomba aux pieds du prophète, prit son fils et s'en alla.

Enfin, Élisée avait guéri Naaman de sa lèpre en faisant baigner sept fois ce général du roi de Syrie dans les eaux du Jourdain, plus salutaires pour lui que celles de l'Abana et du Pharphar (894). Tous ces miracles, et beaucoup d'autres, lui attiraient la vénération des peuples, mais ne changeaient rien à la conduite des princes d'Israël.

La famine désola ce royaume et la guerre fut portée sous les murs de la capitale. Au milieu de ces maux, Joram, roi d'Israël (896), tantôt en imputait la cause au prophète, et tantôt recourait à lui comme à un libérateur. Les Syriens, dans cette guerre, avaient dressé à ce prince une embuscade dans laquelle il devait périr. Élisée la lui découvrit et le sauva. Bénadad, roi de Syrie, déjoué dans ses projets, envoya, de nuit, une colonne de ses meilleures troupes pour investir le lieu qu'habitait le prophète. Giézy, son serviteur, se crut perdu en voyant, le matin, tous les alentours couverts de cavalerie et de chariots de guerre. Mais Élisée, ayant invoqué le Seigneur, frappa toute cette troupe d'aveuglement et passa sans crainte au milieu d'elle, escorté par ses chefs jusqu'aux portes de Samarie, où il les congédia, après s'être fait reconnaître, sans permettre qu'on leur fît aucun mal. Cependant la ville de Samarie, où Joram était assiégé par les Syriens, se vit réduite à une telle extrémité par la famine, qu'une mère mangea son propre enfant. Néanmoins, Dieu voulut encore sauver ce peuple ingrat d'Israël et lui donner une occasion éclatante de se souvenir des merveilles prodiguées à ses pères et à lui-même. Il fit entendre à l'armée assiégeante un bruit miraculeux; elle s'enfuit dans les ténèbres, et le pillage de leur camp par les Israélites ramena subitement l'abondance dans Samarie, comme le prophète l'avait prédit au roi, pour le lendemain, devant l'un des principaux officiers de la cour, qui ne pouvait y croire et qui n'en profita pas, car il fut étouffé par la foule, dont il voulait arrêter le désordre et la précipitation. La famine avait duré sept ans, selon la prédiction d'Élisée. Une autre prédiction faite par Élie à Hazaël et à Jéhu devait s'accomplir. Hazaël, ayant appris de la bouche même d'Élisée que le trône de Syrie lui était destiné, hâta l'événement en profitant de la maladie de Bénadad et

en étendant sur le visage du roi une couverture trempée dans l'eau. C'est ainsi qu'il régna en sa place.

Joram, roi d'Israël, fortifié de l'alliance d'Ochosias, le nouveau roi de Juda, marcha contre Hazaël et mit le siège devant Ramoth de Galaad. C'était devant cette place que son père Achab avait été tué. Joram y fut blessé d'une flèche et revint à Jezraël pour se faire traiter de sa blessure. Ochosias l'y accompagna, laissant l'un et l'autre la conduite du siège à Jéhu, fils d'Amasa, qui avait été désigné à Élie comme l'instrument de la vengeance de Dieu sur la maison d'Achab. Un envoyé du prophète Élisée sacra de nouveau Jéhu, roi d'Israël, et lui apprit que l'heure de sa mission était arrivée. Les deux rois, retirés à Jezraël, n'avaient aucun soupçon de ce qui se passait au camp. Jéhu les prévint et retint auprès de lui les sentinelles qu'il rencontra sur le chemin. Joram, averti par la sentinelle de la tour, de l'approche de Jéhu, monta sur son chariot avec Ochosias, et s'avança jusqu'au champ de Naboth; il demanda au général, devenu roi, s'il apportait la paix : « Quelle paix, lui répondit Jéhu, peut-il y avoir avec vos désordres et ceux de votre mère Jézabel? » — « Nous voilà trahis, Ochosias, » s'écria Joram en tournant bride et prenant la fuite de toute la vitesse de ses chevaux. Mais Jéhu banda son arc, frappa le roi d'Israël d'une flèche entre les deux épaules et lui perça le cœur. « Prenez-le, dit Jéhu, voyant le prince tombé de son chariot, et jetez-le dans le champ de Naboth de Jezraël.... Jetez-le dans le champ, comme l'a dit le Seigneur. » Ochosias, roi de Juda, n'avait point été frappé, et cherchait à se dérober à la mort. Jéhu le fit poursuivre et massacrer. Mais les serviteurs du roi enlevèrent son corps et l'ensevelirent à Jérusalem, dans le tombeau de ses pères.

Jéhu entra dans Jezraël, et vit à une fenêtre une femme parée, les yeux et le visage peints avec art.

« Quelle est cette femme, dit-il ? » et reconnaissant la reine Jézabel, il la fit précipiter sur le pavé par la main de ses eunuques. La muraille fut teinte de son sang aussi bien que les chevaux qui la foulèrent aux pieds. Jéhu entra dans le palais pour boire et manger, et pensa bientôt après à faire ensevelir Jézabel, *parce qu'elle était fille de roi.* Mais on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les extrémités des mains. Ainsi l'avait déclaré le Seigneur par son serviteur Élie de Thesbé : « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezraël. » Soixante et dix enfants de cette race, vouée à la malédiction, furent aussi mis à mort ; et il ne resta plus une seule personne de la maison d'Achab (884). Jéhu démolit le temple que ce prince avait fait élever à Baal, fit brûler son idole et massacrer ses prêtres. Mais ce nouveau roi d'Israël qui avait commencé par exécuter les ordres du Seigneur n'acheva pas son ouvrage. Il adora lui-même les veaux d'or de Jéroboam, et Dieu l'en punit par Hazaël, roi de Syrie, qui ravagea et désola ses provinces, comme l'avait annoncé, en pleurant, le prophète Élisée. Il mourut après vingt-huit ans de règne et laissa le trône à son fils Joachas, idolâtre et pervers comme tous ses prédécesseurs.

N° 78 — Athalie et la maison de David. Joas rétabli sur le trône par le grand-Prêtre (1). Athalie, voyant son fils Ochosias mort (884) donna ordre de tuer tous les enfants de ce prince qui lui fermaient l'accès au trône. Mais Dieu veillait à la conservation de la maison de David, selon sa promesse, il sauva du massacre le dernier des fils d'Ochosias, nommé Joas. Ce petit enfant, encore au berceau, fut recueilli par Josabeth, sœur du feu roi et femme du grand-prêtre

(1) *IV. Rois.* ch. XI, — *II. Par.* XXIII et suiv.

Joïada ; caché et élevé dans le temple, il y vécut six ans, soustrait aux fureurs d'Athalie, qui avait cru envelopper dans son meurtre toute la race de Juda, elle qui restait seule de la race d'Achab. Cette reine impie, comme Jézabel sa mère, servait Baal dans le temple qu'elle lui avait bâti, et Mathan était son prêtre.

Au bout de sept ans, Joïada, sous l'inspiration du Seigneur, entreprit de venger les droits de la famille royale de Juda, et de rétablir sur le trône le légitime héritier, en rallumant, comme parle l'Écriture, la lampe éteinte de David. Il s'assura des principaux officiers de l'État et des chefs des troupes, leur confia son secret et reçut leur serment. Il divisa les chefs, les prêtres et les lévites en trois corps, dont l'un eut la garde du prince dans le temple, le second se saisit de toutes les avenues, et le troisième fut placé à la porte qui conduisait au palais du roi. Les magasins du temple furent ouverts, et tout ce que David avait fait fabriquer d'armes fut distribué aux sacrificateurs et aux lévites. Alors Joïada prit le jeune roi par la main, le fit monter sur le trône qui lui était préparé, le consacra de l'huile sainte, avec la couronne en tête, et le livre de la loi dans les mains. Il le fit ainsi reconnaître par les troupes et par le peuple au bruit des trompettes et des instruments de musique, qui accompagnaient les acclamations de *vive le roi* (878). Athalie, accourant elle-même au temple avec la foule, vit le roi assis sur son trône, et cria, transportée de colère : *à la trahison, à la conjuration.* Mais Joïada la fit saisir, entraîner hors de l'enceinte et mettre à mort. Le roi prit possession du palais de ses pères. Le temple de Baal fut détruit, et Mathan tué aux pieds de son idole.

Joas, formé à la vertu par le grand prêtre, observa fidèlement la loi du Seigneur tant que vécut Joïada. Le zèle et la reconnaissance du roi le firent songer à réparer le temple qu'Athalie avait laissé dégrader et

qu'elle avait dépouillé de ses principaux ornements pour en enrichir celui de Baal. Dans cette vue, il pressa le recouvrement de la taxe, instituée par Moïse, pour l'entretien des choses saintes ; mais cette taxe forcée fut convertie, par la sagesse de Joïada, en une contribution volontaire, et permit non-seulement de pourvoir aux réparations de l'édifice, mais encore de remplacer les vases nécessaires au service du temple. Joïada mourut, plein de jours et de mérites, à l'âge de 130 ans, et fut enseveli avec les rois dans la ville de David, pour récompenser les services qu'il avait rendus à la religion et à l'État. Une vie si longue avait encore été trop courte.

Après la mort de ce vénérable pontife, Joas, privé de son guide, se vit entouré de la flatterie des grands. S'il n'abandonna pas lui-même le temple du Seigneur où il avait été élevé, il permit à ceux de sa cour de quitter le Dieu de leurs pères pour s'attacher au culte des idoles. Ce péché attira la colère du Seigneur sur Juda et sur Jérusalem. Il leur envoya des prophètes pour les ramener à lui ; mais il ne voulurent point les écouter. L'Esprit de Dieu remplit alors Zacharie, fils du grand prêtre Joïada ; et se tenant dans un lieu élevé au-dessus du peuple, il leur dit ceci : « Voici ce que dit le Seigneur : Pourquoi violez-vous ses commandements ? Le Seigneur vous abandonnera puisque vous l'avez abandonné. » Il se forma aussitôt une conspiration contre lui : on le lapida par ordre du roi, dans le parvis de la maison du Seigneur. Et ce prince, oubliant la bonté qu'avait eue pour lui Joïada, père de Zacharie, fit tuer cet ami de son enfance, qui, sur le point d'expirer, dit : « Le Seigneur voit de ses yeux et jugera lui-même. » La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Hazaël, roi de Syrie, qui avait déjà commencé à démembrer le royaume des Israélites, entra dans la Judée et dans Jérusalem, fit mourir tous les princi-

paux du peuple et se fit livrer les trésors du temple et de la couronne, qui passèrent à la cour de Damas. Dieu abandonna aux mains d'une poignée d'hommes les nombreuses troupes des Juifs, parce qu'ils avaient eux-mêmes abandonné le Seigneur, le Dieu de leurs pères. Les serviteurs de Joas l'assassinèrent dans son lit, et son corps, déposé dans la ville de David, fut privé des honneurs de la sépulture royale. Il avait régné quarante ans (839).

N° 79. — Amasias, roi de Juda; Joachas et Joas, rois d'Israël. Dernières prophéties d'Élisée et vertu miraculeuse de ses ossements (1). — Amasias, son fils, qu'il avait fait couronner de son vivant, fut aussitôt reconnu et tint pendant vingt-neuf ans le trône de Juda (839-810). Il punit les meurtriers de son père et marcha contre les Iduméens révoltés, en se mettant à la tête d'une armée de trois cent mille hommes de Juda, et congédiant près de cent mille Israélites qu'il avait pensé prendre en auxiliaires, si Dieu ne lui eût interdit ces mélanges de soldats, à cause du danger de perversion. Il battit les enfants d'Edom dans la vallée des Salines. Mais, enflé par ce succès, au lieu d'en témoigner sa reconnaissance au Seigneur, il adora les dieux de ceux qu'il avait vaincus. Cette action irrita le Seigneur, qui lui envoya dire par un prophète : « Pourquoi avez-vous été chercher des dieux qui n'ont pu délivrer leur peuple de vos mains? » Amasias ne put supporter cet avis donné au roi. Il menaça de la mort ce prophète, qui lui prédit néanmoins l'humiliation et la punition que le roi d'Israël, nommé Joas, ne devait pas tarder à lui faire subir. Nous le verrons aussi mourir de mort violente et laisser le trône à Ozias, son fils, autrement appelé Azarias.

(1) IV. *Rois*, XIV. — II. *Par.*, XXV.

Joas, fils de Joachas, roi d'Israël, appartenant à la dynastie de Jéhu, parvint au trône, la trente-neuvième année du règne de Joas, roi de Juda (841). Alors deux rois du même nom se rencontrèrent, comme du temps de Joram, mais pour quelques mois seulement, régnant sur les deux peuples. Amasias de Juda se trouva en présence de Joas d'Israël, et les deux rivaux, avant de s'aborder, essayèrent leurs armes contre les étrangers. Amasias avait remporté la victoire sur les Iduméens ; Joas prit sa revanche contre les Syriens. Ce prince, tout porté qu'il fut à l'idolâtrie par l'exemple de ses pères, vénérait le prophète Élisée, et vint lui rendre visite dans sa dernière maladie. En contemplant cet homme de miracles cloué sur un lit de douleur, il trempa son visage de ses larmes, et dit à Élisée : « Mon père, mon père, vous, le char d'Israël et son conducteur !... »

Le prophète mourant se fit apporter un arc et des flèches, et les mit entre les mains du roi, qui commença par tirer du côté de l'orient. Elisée lui dit : «Cette flèche est le gage de la protection du Seigneur contre la Syrie. Vous taillerez en pièces les Syriens à Aphec. » Il invita ensuite le roi à frapper la terre avec les flèches. Joas la frappa jusqu'à trois fois. Le prophète, affligé, ou plutôt irrité, selon l'expression de l'Écriture, lui dit : « Si vous eussiez frappé la terre cinq, six ou sept fois, vous eussiez battu les Syriens jusqu'à les exterminer entièrement ; mais vous ne les battrez que trois fois. » Élisée mourut bientôt après, et le roi, trois fois vainqueur, chassa de son territoire Hazaël, roi de Syrie, et reprit sur lui les villes qu'Israël avait perdues. La prédiction fut ainsi vérifiée sur tous les points. Les ossements d'Élisée, comme parle l'Écriture, prophétisèrent même après sa mort, et conservèrent la vertu d'opérer des prodiges. Quelques personnes qui enterraient un mort aperçurent des troupes de Moabites sur

les terres d'Israël, et saisies de frayeur elles jetèrent le cadavre dans le sépulcre d'Élisée. Dès que ce corps eut touché les os du prophète, il ressuscita et se leva sur ses pieds.

La paix régnait en Israël et en Juda, et le roi Amasias n'avait point à se plaindre de Joas. Cependant il lui envoya dire : « Venez, et nous mesurerons nos forces. » Joas fit porter cette réponse fière et hardie au roi de Juda : « Un chardon du Liban a envoyé dire au cèdre de la même montagne : donnez votre fille pour épouse à mon fils. Mais une bête sauvage est venue à passer, et a foulé aux pieds le chardon. J'ai défait Édom, vous êtes-vous dit à vous-même, votre cœur s'est élevé ; jouissez de votre gloire et demeurez à présent en repos dans votre maison. Pourquoi cherchez-vous votre malheur pour faire périr Juda avec vous ? » Cette remontrance juste, mais acérée, ne servit qu'à piquer Amasias, qui alla lui-même au devant du châtiment que Dieu lui réservait, pour le punir des honneurs rendus aux dieux de l'Idumée. Joas, roi d'Israël, marcha contre lui, et ils en vinrent aux mains à Bethsamès, ville de la Judée. L'armée de Juda fut taillée en pièces par celle d'Israël, et chacun s'enfuit chez soi. Joas, roi d'Israël, prit, à Bethsamès, Amasias, roi de Juda, fils de Joas le fils d'Ochosias, et l'emmena à Jérusalem, où il fit à la muraille une brèche de quatre cents coudées de long, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à celle de l'Angle. Il emporta l'or et l'argent, avec tous les vases qui se trouvèrent chez Obédédom, dans la maison du Seigneur et dans les trésors de la maison du roi. Mais peu de temps après son retour à Samarie, il relâcha Amasias, qui lui dut ainsi la couronne et la vie.

N° 80. — Jéroboam II, roi d'Israël (1). — Joas survécut peu à sa victoire sur Juda. Jéroboam II, son fils, lui succéda en Israël (825), après avoir été associé à son père depuis douze ans (836). C'était un prince vaillant et heureux à la guerre. Il battit souvent les Syriens, reprit sur eux tout ce qu'ils avaient occupé de son royaume, et il y ajouta les villes de Damas et d'Emath ; il reporta les frontières de son royaume de la ville d'Emath, située au nord, jusqu'au lac Asphaltite au midi, dans les anciennes limites que Josué avait fixées. Dieu ne le traitait pas ainsi pour récompenser sa piété, puisqu'il suivait l'idolâtrie de ses pères, mais il le faisait pour accomplir les promesses faites à son grand-père Joachas, et les prédictions de Jonas contre les Syriens (2). Les succès de Jéroboam II ne le ramenèrent pas au Seigneur, non plus que le châtiment d'Amasias ne le fit rentrer en lui-même. Il augmentait tous les jours le nombre de ses crimes, et Dieu se servit de l'infidélité de ses sujets pour châtier la sienne. Une conjuration se forma contre lui dans Jérusalem ; il s'enfuit dans la ville de Lachis, pensant échapper aux coups de ses ennemis ; la justice divine l'y poursuivit : il fut atteint et massacré ; son corps, néanmoins, fut enseveli dans le tombeau de ses pères (810).

N° 81. — Synchronisme de l'histoire grecque et assyrienne. Mission du prophète Jonas à Ninive. — Vers le temps où règnait Athalie, Lycurgue donnait des lois à Sparte : lois primitives et presque féroces, qui altérèrent dans l'âme des Spartiates les plus doux sentiments de la nature ; lois habiles cependant, tout éloignées qu'elles étaient de la sagesse de celles de Moïse, puisqu'elles se maintinrent en vigueur

(1) *IV. Rois*, XV. — (2) *IV Reg.*, XIV, 25.

pendant cinq cents ans; et la puissance de Sparte dura autant que l'observation de ces lois. On place la législation de Lycurgue vers l'an 845 avant J.-C.

Le plus ancien des poètes grecs, Homère, florissait, selon quelques-uns, dès le X^e^ siècle (907 avant J.-C., d'après les marbres de Paros), et seulement au IX^e^, selon d'autres qui le font contemporain d'Hésiode. Ces deux écrivains, séparés de Moïse par plusieurs siècles, se rapprochent de l'auteur de la *Genèse* par la naïve couleur des tableaux. « Les mœurs antiques qu'ils nous représentent, dit Bossuet, et les vestiges qu'ils gardent encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées et la divine simplicité de l'Écriture. »

La reine Didon, du même sang qu'Athalie par Ithbal, roi de Tyr, jetait alors les fondements de Carthage, sur les côtes d'Afrique. Échappée au fer de Pygmalion, son frère, la veuve de Sichée aborda dans le golfe de la Méditerranée, où était dès lors la ville d'Utique, colonie tyrienne plus ancienne encore, et y bâtit sa nouvelle ville, tout près du lieu où subsiste aujourd'hui Tunis, l'une des villes barbaresques (1).

Sous Jéroboam II, le prophète Jonas fut envoyé à Ninive, la grande ville, pour y prêcher la pénitence. Au rapport des anciens, qui nous confirment les paroles de l'Écriture sur cette ville ayant *trois journées de chemin*, Ninive, bâtie sur le Tigre, était un carré long ou rectangle de sept lieues et demie sur un côté, et de quatre lieues et demie sur l'autre, formant un circuit de vingt-quatre lieues. Les murailles avaient cent pieds de haut, et leur épaisseur était si considérable qu'on pouvait y conduire à l'aise trois chars de front. Elles étaient flanquées de quinze cents tours,

(1) *Hist. des Hébreux*, par M. RABELLEAU, II, 45.

hautes de deux cents pieds. L'intérieur de cette enceinte n'était pas occupé tout entier par des maisons. Entre de grandes places il y avait d'immenses jardins, des bocages et des temples. Le cri des désordres de cette grande cité était monté jusqu'aux cieux. Jonas, le premier prophète choisi par le Seigneur pour annoncer sa parole aux Gentils et travailler publiquement à leur conversion, déclina d'abord une mission qui lui semblait encore plus le signe de la réprobation prochaine d'Israël, que la marque d'élection et de salut pour les autres peuples. Il craignait de plus qu'une bonté trop facile ne fît tort à la justice de Dieu, et que le pardon accordé ne démentît la parole du prophète.

Jonas se leva, mais pour s'enfuir de devant la face du Seigneur, jusqu'à Tharsis, du côté de l'Occident, à l'extrémité du monde alors connu ; s'il cherchait à fuir dans les terres lointaines, sur les côtes de l'Afrique ou de l'Espagne, ce n'est pas qu'il crût pouvoir se dérober à la face du Seigneur en sortant de son domaine. Cette face de Dieu, qu'il voulait éviter, était sa présence intérieure, dont le rayon éclaire l'esprit de ses prophètes. Il s'éloigna donc, dit Bossuet, tout ensemble de la Terre-Sainte et de Ninive, où il ne crut pas que Dieu voulût le ramener malgré lui d'un pays si éloigné. Il fut ramené par une tempête et sauvé par le poisson énorme qui l'engloutit et le rendit à la lumière au bout de trois jours. On sait que c'était une opinion ordinaire dans l'antiquité, que les tempêtes dont un navire était assailli, dénonçaient la présence sur ce navire de quelque grand coupable ; Diagoras fut ainsi jeté à la mer, comme pour apaiser le ciel par son sacrifice, et saint Paul passait pour un assassin poursuivi dans les eaux de Malte par la colère céleste.

Sous l'influence de cette opinion des anciens, les passagers se dirent l'un à l'autre : « Venez, jetons le sort afin de savoir qui nous a attiré ce malheur. » Ils

jetèrent le sort, et le sort tomba sur Jonas, que le pilote avait réveillé de son profond sommeil, au fond de la barque, pour le presser d'invoquer son Dieu. Celui qui dormait ainsi, au fort de la tempête, comme un jour le Sauveur dans la barque de Génésareth, allait figurer d'une manière non moins mystérieuse, et le calme de Jésus dans la mort acceptée pour ses frères, et la gloire de sa résurrection au terme de trois jours. Il vit tomber sur lui le sort sans s'effrayer, étant déjà prêt à subir le châtiment de sa faute, heureux de sauver par sa mort tant d'innocents qui allaient périr : « Prenez-moi, s'écria-t-il, et jetez-moi à la mer, et elle cessera de vous menacer, car je sais que c'est à cause de moi que cette violente tempête a fondu sur vous. » Les matelots hésitaient à le livrer et agitaient leurs rames pour regagner la terre. Enfin, devant cette mer furieuse qui les couvrait de ses vagues, ils invoquèrent Jéhovah et le prirent à témoin qu'ils accomplissaient sa volonté. Puis, saisissant Jonas, ils le jetèrent à la mer, et aussitôt la tempête cessa. Or Jéhovah, dit l'Écriture, avait préparé un énorme poisson pour engloutir Jonas, et Jonas resta dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits. Cette vivante sépulture a été chantée par le prophète et rappelée par le Sauveur comme le signe miraculeux de son glorieux sépulcre. L'Éternel, continue l'historien sacré, commanda au poisson et il jeta Jonas sur le rivage. Alors le prophète, devenu docile à la voix de Dieu, se leva et marcha vers la grande ville de Ninive.

Rien n'est plus présent aux populations qui habitent près des ruines de Ninive que la mémoire de Jonas. Non-seulement on vénère près de Mossoul le tombeau de Jonas ; mais une fête annuelle y est célébrée par un pèlerinage, où se rendent de temps immémorial des milliers de personnes, et par trois jours de jeûne, suivis d'un jour de réjouissance. C'est, dit M. Victor

Place, consul de France à Mossoul, la commémoraison de la pénitence imposée aux Ninivites (1). M. Victor Place a été le témoin oculaire de la consécration que tous les ans une ville entière donne à un des faits les plus anciens et les plus étranges de la Bible. Les deux points extrêmes, jusqu'ici explorés des ruines de Ninive, sont à une distance de quatorze kilomètres en ligne droite. La partie située sur la rive occidentale du Tigre porte aujourd'hui le nom de Mossoul.

C'est dans cette ville immense que Jonas entra en plein jour, précédé peut-être par le bruit du miracle dont il avait été l'objet, et il se mit à crier à haute voix : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Les Ninivites, appelés ainsi à la pénitence, crurent à la parole du prophète, et le roi lui-même descendant de son trône, changea ses habits royaux contre un cilice, et se tint humilié dans la cendre. Un jeûne général fut aussitôt ordonné, et les animaux privés de nourriture, augmentèrent en quelque sorte, par leurs plaintes et leurs mugissements, le deuil universel ; et Dieu eut compassion des hommes et des animaux. Jonas seul parut fâché, et se retira dans un lieu élevé près de la ville, du côté de l'Orient, jusqu'à ce qu'il eût vu ce qui arriverait de la justice annoncée ou de la miséricorde du Seigneur. Dans son affliction extrême que nous avons peine à comprendre, le prophète s'était plaint à Dieu, en lui adressant une prière bien différente de celle d'Abraham, implorant le salut de Sodome : « Seigneur, n'est-ce pas là ce que je disais, lorsque j'étais encore dans ma patrie ? C'est pourquoi j'ai voulu fuir à Tharsis, parce que je sais que vous êtes un dieu plein de miséricorde, facile à vous attendrir, lent à vous irriter, riche en bienfaits et toujours prêt à vous repentir des maux dont vous menacez. Je vous en conjure, ô Éter-

(1) Lettre à M. l'abbé Lévêque, 12 mai 1853.

nel, retirez mon âme de mon corps, car la mort est préférable pour moi à la vie. » Le Seigneur cherchait à calmer en quelque sorte la colère intempestive de son prophète. Il se servit du langage énigmatique de l'Orient et fit naître une plante, dont le feuillage semblable à celui de la courge, s'éleva au-dessus de la tête de Jonas, pour le protéger contre l'ardeur insupportable du soleil. Dieu avait préparé cette tige aux larges feuilles qui fut piquée d'un ver, la nuit suivante ; arbuste desséché, que Jonas regretta plus amèrement que s'il l'eut cultivé lui-même : « Eh ! quoi, lui dit le Seigneur, pour le reprendre de ses murmures, tu te fâches et te désoles pour la perte d'un lierre que tu n'avais ni planté ni cultivé ; et moi je consentirais à celle de tant d'hommes. » qui sont mon ouvrage, et dont l'ignorance excuse la malice. « Et moi je n'épargnerais pas la grande ville de Ninive, où il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas discerner leur main droite d'avec leur main gauche, et de plus un grand nombre d'animaux. »

Saint Épiphane rapporte que Jonas se retira, avec sa mère, près la ville de Sur, dans le désert au sud-ouest de la Palestine, où il séjourna jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant Jésus-Christ. La tradition locale de Ninive n'en persiste pas moins à revendiquer le tombeau de Jonas (Nebi ounous), qui donne son nom au village arabe, à cause d'une pierre ornée de caractères que les musulmans conservent religieusement dans une petite mosquée attenante au village. Le fanatisme des habitants ne permet pas de voir cette pierre, qu'ils disent être la pierre sépulcrale du prophète.

CHAPITRE V.

LES ROIS DE JUDA ET D'ISRAEL, ET LE MINISTÈRE DES GRANDS ET DES PETITS PROPHÈTES JUSQU'A LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

N° 82. — Le règne d'Ozias et le ministère prophétique (1). — Sous les règnes de Jéroboam II, roi d'Israël (825), et d'Ozias, roi de Juda (810), commencent à paraître les grands et les petits prophètes qui se succèdent, pour ainsi dire, et s'échelonnent avec leurs écrits, dans tout cet intervalle d'environ trois siècles, jusqu'au retour de la grande captivité. Parmi les grands prophètes, Isaïe remplit sa mission à partir de la dernière année du règne d'Ozias jusqu'à la première du règne de Manassès. Jérémie précéda un peu la grande captivité, avec Baruch, son secrétaire, et survit à la troisième prise de Jérusalem. Ézéchiel prophétisa la cinquième année de la prison de Jéchonias. Daniel, emmené captif à Babylone dès l'âge de douze ans, embrasse toute la période de la captivité. Parmi les douze petits prophètes, Jonas, Osée, Amos, Michée, précédèrent la destruction du royaume d'Israël; Nahum et Joël vécurent entre cette première catastrophe et la captivité de Juda; Habacuc, Abdias et Sophonie, au temps de la prise de Jérusalem et de la captivité; Aggée, Zacharie et Malachie, depuis le retour de Babylone.

Ozias ou Azarias manifesta, jeune encore, et dès son avènement au trône de Juda, un grand attachement pour la loi et le culte du Seigneur. Chéri pour sa

(1) *IV Rois*, XV, 32. — *II Par.*, XXVI.

bonté, estimé pour son courage, il fit régner la paix à l'intérieur, calma les discordes des partis, fit fleurir les arts et l'agriculture, et fortifia les villes de son royaume pour ne pas laisser envahir ses frontières. Il étendit même au dehors la gloire de ses armes : il acheva la soumission des Iduméens, en reprenant et fortifiant la ville d'Élath, sur le golfe élanitique ; il reprit sur les Philistins les villes de Geth et de Jamnia, dont il rasa les fortifications, attaqua et battit les Arabes, voisins de l'Égypte, et se ménagea une place forte près de la Mer-Rouge ; il dompta les Ammonites et les rendit tributaires. Non content de rétablir l'enceinte des murs de Jérusalem, dont la brèche attestait encore le triomphe de Joas, roi d'Israël, il y éleva plusieurs tours, fit creuser des aqueducs et construisit de nouveaux forts. En un mot, dans un règne de cinquante-deux ans, l'un des plus longs et des plus prospères, il rendit à Juda l'éclat et la force que ce royaume avait perdus sous ses mauvais princes; et tant qu'il se laissa conduire par les conseils d'un prophète du nom de Zacharie, il fut récompensé de sa foi. Mais enorgueilli par ses succès, il tenta la même usurpation que Saül. Il voulut, au mépris de la loi et malgré les représentations des prêtres, s'arroger les fonctions sacerdotales. La lèpre le frappa subitement, au moment où il offrait lui-même de l'encens sur l'autel des parfums ; et, selon l'historien Josèphe, un tremblement de terre, qui entr'ouvrit la voûte du temple, fit craindre une punition aussi prompte que celle de Nadab et d'Abiu. Il fallut séquestrer le lépreux, tout roi qu'il était ; et ce prince fut condamné à finir ses jours dans un complet isolement (758). Son fils Joathan prit possession du gouvernement, sous le titre de grand maître du palais.

Dans le cours de ce long règne d'Ozias tombent les dates les plus célèbres de la chronologie, et en même temps les plus sûres, comme un point de départ pour

l'histoire profane : l'*ère des olympiades* commence 776 ans avant Jésus-Christ ; la fondation de Rome est assignée à l'an 753 ; l'ère de Nabonassar, roi de Babylone, débute à son avènement en 747 ; depuis lors, l'astronome grec Ptolémée nous a conservé un canon des rois de Babylone dont les données sont pleinement confirmées par les monuments.

A partir de cette époque, qui établit comme le synchronisme de tous les grands peuples, nous pouvons suivre, en quelque sorte, à la lumière des prophètes, les principaux événements qui concernent les royaumes d'Israël et de Juda, et qui préparent, avec la succession des empires, la venue du Messie.

N° 83. — Les prophètes Osée et Amos, et la ruine du royaume d'Israël. — Osée se présente à nous le premier, après que nous avons parlé de Jonas, le prophète de Ninive. Il a prophétisé sous Jéroboam II, roi d'Israël (825-784), et sous Ozias(810-758) Joatham (758-742), Achaz (742-727) et Ézéchias (727-698), rois de Juda, pendant au moins soixante années. On pense qu'il était originaire du royaume d'Israël, auquel il adressa ses discours, dans un style très-imagé, mais très-concis et souvent obscur. Il menace ce peuple rebelle et infidèle à son Dieu de la colère du Seigneur, et lui prédit la ruine de Samarie et la captivité dans une terre lointaine, sous le voile d'actions réelles ou symboliques, plus ou moins éloignées de nos mœurs, et dont l'allégorie est assez transparente. Le Seigneur dit à Osée : « Va, prends pour épouse une prostituée, dont tu auras des enfants sur qui rejaillira l'opprobre de leur mère ; car ce pays s'éloigne de l'Éternel pour vivre dans la prostitution. » Il lui dit encore de retirer une autre femme de l'adultère, comme il a retiré la première de ses désordres. C'est la double figure de l'idolatrie d'Israël dans la terre des fornications. Le pro-

phète s'en alla donc, et prit pour sa femme Gomer, fille de Débélaïm, qui conçut et lui enfanta un fils.

Que l'on admette la réalité historique de cette action, avec la plupart des SS. Pères ; St-Irénée, St-Augustin, Théodoret et St-Thomas, comme le récit incline à le croire ; ou bien qu'avec St-Jérôme et la plupart des Juifs anciens et modernes, on ne reconnaisse dans ce trait qu'une simple parabole et une allégorie, la prédiction n'en offre pas moins un sens clair, et chacun des enfants d'Osée n'en présage pas moins, par son nom ou par sa destinée, les différents degrés de la ruine d'Israël. Le premier est appelé Jezraël, en signe de la vengeance que Dieu tirera de la maison de Jéhu, en mettant fin à la dynastie de ce prince, comme il avait mis fin, par la main de Jéhu, à la race d'Achab, dans les champs de Jezraël. Et en effet la prédiction faite à Jéhu par le Seigneur, que ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération, devait s'accomplir à la lettre comme le marque le livre IV des Rois (1).

Les quatre héritiers du trône de Jéhu furent Joachaz (856-841), Joas (841-825), Jéroboam II (825-724) et Zacharias (773). Ce dernier fut tué par Sellum, fils de Jabès, qui périt lui-même de la main de Manahem (772). C'est ainsi que le Seigneur brisa l'arc d'Israël dans la vallée de Jezraël. Le second enfant du prophète Osée fut appelé *Lo-Ruchamah*, c'est-à-dire *sans miséricorde;* et la fille qui portait ce nom annonçait le commencement de la captivité d'Assyrie, sous Theglat-Phalasar ; enfin le nom d'un autre fils, appelé *Lo-Ammi*, c'est-à-dire *tu n'es plus mon peuple*, et je ne serai plus ton Dieu, déclarait la dissolution entière d'Israël, après la ruine de Samarie par Salmanasar, et la colonisation nouvelle du pays sous Assaraddon, l'un

(1) Ch. X. 30. — XV. 12.

de ses successeurs. « Alors, s'écriait le prophète, en faisant une allusion pleine d'ironie aux idoles de Béthel, les habitants de Samarie trembleront pour la vache de Béthâven ; son peuple versera des larmes sur lui-même, et ses prêtres pleureront l'objet de sa gloire qui lui sera enlevé. Il sera enlevé, transporté lui-même en Assyrie pour être offert au grand roi. Le roi de Samarie est devenu semblable à l'écume qui couvre la surface de l'eau. »

Les mêmes circonstances du châtiment divin, qui suit en quelque sorte la gradation dans le crime, se retrouvent, sous d'autres images, chez le prophète Amos, simple berger de Thécué (822-759). Il représente la terre d'Israël ravagée par les sauterelles, et lorsque l'herbe commence à repousser, à l'arrière-saison, il conjure Jéhovah, le roi-suprême, d'user de miséricorde, d'épargner au moins Jacob, à cause de sa faiblesse. Exaucé une première fois, il tremble à la vue d'une flamme dévorante qui met à sec le grand abîme et consume une partie de la terre : « Éternel, dit le pauvre berger, usez de miséricorde ! Qui relèverait Jacob, lui si petit et si faible ? » Et le Seigneur se laisse encore toucher de compassion. Mais une troisième vision lui montra le Seigneur debout sur une muraille crépie, la truelle ou le fil à plomb à la main ; et le Roi-Suprême dit, en parlant de son peuple, qu'il avait traité jusque là avec tant de prédilection, comme s'il ne connaissait que lui entre tous les peuples : Je ne l'épargnerai plus, je ne lui passerai plus rien.

Après l'accomplissement de la première prédiction, relative à la race royale de Jéhu, qui laissa le trône à la merci des assassins ou des sicaires, Manahem qui avait tué Sellum, régna dix ans à Samarie (772-761), et ne se retira point des péchés de Jéroboam, fils de Nabat. Les avertissements ne servaient de rien à ces princes, et la punition du ciel ne les faisait même pas

rentrer dans la voie droite. Phul, *roi des Assyriens*, vint alors dans la terre d'Israël et reçut de Manahem une somme de mille talents d'argent pour lui garantir la possession de son trône. Manahem leva cet argent par une contribution forcée sur ses plus riches sujets, qui payèrent cinquante sicles d'argent par tête.

Jusqu'alors, sous le nom commun d'Assyriens, il faut entendre les peuples divers dont se composait leur empire, borné au levant par le cours de l'Indus. Désormais ce vaste empire est scindé en plusieurs parties : le premier empire assyrien, dont Ninive était la capitale, fait place au second empire assyrien, que représente Phul, appelé *Bélésis* ou *Balazar* le terrible ; ce prince, avec le concours d'Arbace, gouverneur des Mèdes, venait de renverser Sardanapale, le dernier roi de Ninive, réduit à se brûler dans son palais avec ses femmes et toutes ses richesses. Sans examiner si la grande ville de Ninive fut détruite elle-même, selon le récit de Ctésias, ou si elle ne fit que passer en d'autres mains, comme la suite des faits porte à le croire, un royaume puissant se forma des Assyriens de Ninive, gouvernés d'abord par le Chaldéen Phul, et séparés des Chaldéens de Babylone, à l'avènement de son successeur, Théglath-Phalasar IV, vers 769. Ce prince, descendant de l'ancienne maison royale de Ninive, fut proclamé roi d'Assyrie à la mort de Phul, chassa les Chaldéens et rétablit son autorité sur les provinces occidentales, l'Orhoësne et la Syrie. Le second royaume, composé des débris de l'empire assyrien, donna naissance à l'empire babylonien, qui après avoir été réuni au premier sous le Phul de la Bible ou le Bélésis des Grecs, resta séparé sous Nabonassar, son successeur. Mais, après Nabonassar, le royaume de Babylone tomba rapidement en décadence ; il fut en proie à des désordres que nous ne connaissons que d'une manière imparfaite ; mais à l'aide de ces troubles et de ces révo-

lutions, les rois d'Assyrie ne tardèrent pas à rétablir leur suzeraineté sur la Chaldée. Enfin, le troisième royaume fut celui des Mèdes, qu'Arbace, par sa révolte combinée avec celle de Phul, affranchit alors du joug étranger, à la chute du premier empire de Ninive, et dont le premier roi fut Dejocès, fondateur d'Ecbatane (1).

Le roi chaldéen Phul, que nous venons de voir prêter main forte à Manahem, contre les ennemis de l'intérieur, ne consentit à retirer ses troupes qu'en faisant peser une lourde taxe sur le royaume d'Israël. Un trône acquis par un meurtre, conservé à force de cruautés et d'infâmes brigandages, enfin acheté à prix d'argent, ne pouvait qu'augmenter la haine des Israélites contre le tyran et sa famille. Phacéias (761–759), fils de Manahem, hérita néanmoins de son trône et ne répudia pas les vices de son père. Mais deux ans après, un des officiers de ce prince, Phacée, fils de Romélie, forma, avec cinquante hommes de Galaad, une conspiration contre Phacéias, qui fut assassiné dans son palais de Samarie (759). L'assassin s'empara de la couronne par un crime semblable à celui de Manahem. Osée nous retrace dans ses prophéties ce temps d'anarchie, de violence et d'impiété : « Jéhovah, dit-il, plaide avec les habitants du pays ; car il n'y a dans le pays ni vérité, ni charité, ni connaissance de Dieu. Faux serment, mensonge, meurtre, vol, adultère, tous ces crimes se répandent, et le sang vient se joindre au sang. C'est pourquoi le pays sera en deuil, et tous ses habitants seront anéantis, avec les animaux des champs et les oiseaux du ciel, et jusqu'aux poissons de la mer, ils périront tous... Tous leurs rois tombent, nul d'entre eux ne m'invoque... Ils se sont donné des rois sans

(1) *Hist. des Hébreux*, par M. RABELLEAU, t. II, 58. — *Manuel d'histoire ancienne*, par M. F. LENORMANT, t. II, p. 212-213. — *Hist. anc. des peuples d'Orient*, par M. F. ROBIOU, 173-184.

moi ; ils ont élevé des princes sans que je le susse ; de leur argent et de leur or, ils se sont fait des idoles, afin qu'ils soient exterminés. »

N° 84. — Joathan (758-742), Achaz (742-727) et Ézéchias (727-698), rois de Juda, et les prophètes Isaïe et Michée (1). — La piété de Joathan, successeur d'Ozias, avait donné au royaume de Juda un autre aspect. Ce prince, dans un règne de seize ans, restaura le temple et éleva d'importantes constructions à Jérusalem. Il combattit avec succès les Ammonites et les força de payer pendant trois ans un tribut considérable. Mais son fils Achaz, élevé sur le trône, à l'âge d'environ vingt ans, rivalisa d'impiété avec les princes d'Israël. Il encouragea par son propre exemple l'idolatrie phénicienne : il fit élever des statues à Baal, et prit part à l'abominable culte de Moloch, en faisant passer par le feu un de ses enfants dans la vallée de Hinnom. Le châtiment ne se fit pas attendre : Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, lui firent éprouver tous les désastres de la guerre. Achaz, qui n'avait pas su prévoir cette attaque, ne fut pas plus habile à la repousser. Ses troupes furent défaites, ses villes pillées et leurs dépouilles transportées à Damas. Ces revers ne le rendirent que plus endurci dans les superstitions et le crime, et ce fut alors qu'il consacra son fils aux idoles de Chanaan. Il crut sans doute, avec l'aide de son dieu Moloch, pouvoir vaincre le roi d'Israël, réduit à ses propres forces par le départ du roi de Syrie. Mais Phacée tailla son armée en pièces, lui tua cent vingt mille hommes, les plus braves de Juda, et fit deux cent mille captifs, de tout âge et de tout sexe, qu'il emmena à Samarie, et qu'il ne relâcha que sur la prière et les instances du prophète Obed.

(1) *IV Rois.* XVI et suiv. — *II. Par.* XXVII et suiv.

Rasin et Phacée vinrent assiéger Jérusalem. C'est alors que le prophète Isaïe offrit à ce prince incrédule de demander au Seigneur un prodige au ciel ou sur la terre, et le prince refusa, disait-il, de tenter le Seigneur. Malgré cet hypocrite respect, qui était une injure de plus faite à son Dieu, Isaïe donna l'admirable prophétie de la naissance du Messie par une vierge, avec l'assurance d'une délivrance prochaine qui devait garantir l'accomplissement lointain de ce miracle. Achaz résolut néanmoins de se jeter dans les bras du roi d'Assyrie et d'acheter son secours par un honteux tribut. Le prophète essaya en vain de l'en détourner par ses conseils et par ses menaces. Une fois le danger éloigné de Jérusalem, selon la prédiction à courte échéance d'Isaïe, le roi de Juda s'adressa au roi d'Assyrie, Téglat-Phalasar, et acheta sa protection contre Rasin et Phacée avec tout l'argent qu'il trouva dans le temple et dans ses palais. Le puissant roi de Ninive, voyant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie et la Palestine à ses États, marcha contre Rasin, le tua, s'empara de sa capitale et du royaume de Damas, comme Isaïe l'avait prédit. Il pénétra ensuite dans le pays d'Israël, occupa toute la Pérée et la Galilée, les tribus de Zabulon, de Ruben, de Gad, de Manassé et de Nephtali, dont il enleva en Assyrie les principaux habitants (732). Ce fut le commencement de la captivité des dix tribus ; et le royaume d'Israël se borna dès lors au petit pays de Samarie. Phacée, contraint de subir ce joug, fut assassiné quelques années après par Osée, fils d'Éla, qui est le dernier roi d'Israël.

Achaz, le roi de Juda, croyant s'applaudir d'un triomphe, alla trouver le roi d'Assyrie à Damas et lui rendit hommage. Il vit, à cette occasion, le grand autel idolâtrique de Damas ; il en envoya le dessin au prêtre Urie, de Jérusalem, et lui ordonna d'en faire un pareil

dans le parvis du temple, où il remplaça l'autel construit par Salomon. Non content de cette profanation, Achaz, de retour à Jérusalem, éleva partout des autels aux divinités syriennes et finit par fermer le sanctuaire du vrai Dieu, pour y entrer lui-même par une porte secrète et ne pas déplaire au roi des Assyriens en paraissant honorer d'autres dieux que ceux de Ninive. Du reste, ses prétendus dieux ne lui furent pas plus utiles que Théglat-Phalasar, dont il avait chèrement acheté l'alliance, en dépouillant la maison de Dieu, à Jérusalem. Les Iduméens firent des incursions sur le territoire de Juda et s'y livrèrent au pillage. Les Philistins profitèrent de la faiblesse d'Achaz et lui prirent des villes importantes. Il mourut dans la seizième année de son règne, et, quoique jeune, il n'emporta point de regrets ; on lui refusa même les honneurs de la sépulture royale (727).

Ézéchias, son fils et son successeur, rétablit le culte du vrai Dieu dans le royaume de Juda, et fut un des plus saints rois parmi les héritiers du trône de David. Il fit abattre tous les autels qui étaient sur les collines et brûla les bois sacrés, qui ne servaient qu'à la superstition ou aux désordres ; il détruisit même le serpent d'airain, qui devenait pour les Juifs un sujet d'idolâtrie. La première Pâque célébrée après l'avènement d'Ézéchias le fut avec une extraordinaire solennité : le roi envoya des messagers pour convoquer à cette fête tous les habitants de Juda et même ceux de Samarie. Il en vint un certain nombre à Jérusalem ; mais la majorité de la population insulta et maltraita les envoyés d'Ézéchias. Ce prince n'eut pas moins de courage que de piété ; et il le fit paraître en combattant les Philistins, qui s'étaient révoltés contre son père ; il reprit les villes qu'ils avaient enlevées, et refoula ces ennemis jusqu'à Gaza.

Ce fut dans les premières années du règne d'Ézéchias

que succomba (721) le royaume d'Israël, environ deux cent cinquante ans après sa division d'avec celui de Juda. Osée (730-721), qui régna neuf ans à Samarie, attira ce malheur sur lui et sur son peuple, malgré les avertissements des prophètes, par sa mauvaise conduite et par sa politique déloyale et tortueuse. Salmanasar, roi des Assyriens, successeur de Théglath-Phalasar, avait, une première fois, pris le veau d'or de Béthel et soumis Samarie à un tribut. « Mais le roi des Assyriens, dit l'Écriture, ayant reconnu qu'Osée, dans la pensée de se révolter, avait envoyé des ambassadeurs à Sua, roi d'Égypte, pour n'être plus obligé à lui payer le tribut qu'il payait tous les ans, il l'assiégea ; et l'ayant pris, il l'envoya lié en prison. Et Salmanasar fit des courses ensuite par tout le pays, il le tint assiégé pendant trois ans. La neuvième année d'Osée, le roi des Assyriens prit Samarie, et les Israélites furent transférés au pays des Assyriens ; et il les fit demeurer dans Hala et dans Habor, villes des Mèdes, près du fleuve de Gozan (1). »

Le roi d'Égypte est le conquérant éthiopien *Schabak* ou *Sevek*, le *Sua* de la Bible, appui fragile comme un roseau qui plie et vous perce la main, dit le prophète Isaïe (2). Salmanasar, qui commença le siège de Samarie, ne le termina pas, ayant été détrôné par le célèbre *Sariukin* ou *Sargon*, qui en acheva la prise et qui a laissé le souvenir de ses conquêtes gravé dans son palais de Khorsabad : « J'assiégeai, j'occupai la ville de Samarie et réduisis en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient. J'ai prélevé sur eux cinquante chars et leur ai abandonné le reste de leur avoir. J'ai institué au-dessus d'eux mes lieutenants ; j'ai renouvelé l'obligation que leur avait imposée un des rois mes prédécesseurs. » Sargon, porté sur le trône par

(1) IV. *Reg.*, XVII. — (2) Isaïe. XXXVI, 6.

une révolution de palais, est appelé *Enémessar*, dans la version grecque du livre de Tobie, du nom qu'il avait auparavant comme général assyrien et qu'il changea en usurpant le trône de Ninive (1).

Un dernier degré d'abaissement était réservé à la race d'Israël, lorsque les restes des tribus eurent été transplantés par Assar-Haddon, successeur de Sennachérib, aux rives de l'Euphrate (2). Il est raconté que le roi des Assyriens fit venir alors des habitants de Babylone, de Cutha, d'Avath, d'Émath et de Sepharvaïm ; et il les établit dans les villes de Samarie, en place des enfants d'Israël. Mais des lions envoyés par le Seigneur dévoraient ces peuples idolâtres qui ne craignaient point Dieu. Il fallut que le roi des Assyriens leur envoyât un des prêtres qui avaient été emmenés captifs, pour instruire ces colons de la manière dont ils devaient honorer le Seigneur et leur porter le livre de la loi. Nous verrons comment ce mélange de cultes et de dieux différents avec le culte du vrai Dieu fit du peuple samaritain un peuple ennemi du peuple juif, en ajoutant à l'ancien schisme politique un schisme religieux plus déplorable encore.

« Les enfants d'Israël, avait dit le prophète Osée, resteront longtemps sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans patrie, sans Éphod et sans oracles. Mais, après cela, ils reviendront et s'empresseront autour de Jéhovah, leur Dieu, et de David, leur roi, et ils éprouveront une crainte respectueuse en présence de l'Éternel, et à la vue de sa bonté dans les derniers jours. » Le retour d'Israël, à la suite de David, ne peut s'entendre que de la conversion des restes de ces tribus, aux jours de la venue du Messie ou à la fin des temps,

(1) *Manuel d'hist.*, etc., t. I, 285, de M. F. LENORMANT. — *Hist. anc. des peuples d'Orient*, de M. J. ROBIOU, 187. — (2) IV. *Reg.*, XVII, 24.

et non du rétablissement, même passager, du royaume de Samarie. Quant à la dispersion totale des dix tribus, remplacées par des colonies étrangères, le prophète Isaïe en avait assigné la date : « Encore soixante-cinq ans, et Éphraïm cessera d'être au rang des peuples. » Ce fut le roi d'Assyrie, Assar-Haddon, qui justifia la vérité de cette parole au temps fixé (1).

Les prophètes Isaïe et Michée embrassent d'un seul regard la destinée des deux peuples, et ne voient qu'une même cause qui amène en des lieux différents la captivité d'Assyrie et celle de Babylone. L'ingratitude d'Israël, aussi bien que celle de Juda, est peinte dans la parabole de la vigne (2). Cette vigne, plantée de Sorec, sur un lieu élevé et fertile, avec une haie qui l'environne, symbole de la loi et de la protection de Jéhovah, une tour et un pressoir, figures du temple et de l'autel où l'on immolait les victimes, cette vigne du Seigneur des armées est la maison d'Israël, le plant dont il fait ses délices, est l'habitant de Juda. Il attendait d'Israël l'équité, et il n'a vu que violence ; il en espérait la justice, et il n'a entendu que les cris des opprimés ; il espérait des raisins délicieux, la vigne n'en a produit que de sauvages. Habitants de Jérusalem, soyez juges entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait?.... J'arracherai la haie qui l'environne et je la livrerai aux flammes ; je détruirai ses murs et elle sera foulée aux pieds.... Les ronces et les épines la couvriront : j'ordonnerai aux nuées de ne plus l'arroser. Sous les traits allégoriques de cette prophétie, sont annoncés les derniers malheurs et même la réprobation du peuple de Juda.

Le même jugement est prononcé par Michée, mais

(1) *Livres prophétiques*, par M. l'abbé Bodin, t. I, 40. — (2) Isaïe, V.

avec un appareil plus solennel, où rien ne manque dans cette vision touchant Samarie et Jérusalem, ni la citation des coupables, ni la discussion de la cause, ni la sentence du souverain Juge assis sur son tribunal : « Peuples, écoutez tous ; terre, sois attentive, avec ce que tu renfermes, et que le souverain Maître, l'Éternel, soit lui-même témoin contre vous du haut de son saint temple. Voici que Jéhovah sort du palais de sa gloire ; il va descendre et fouler aux pieds toutes les grandeurs de la terre. Les montagnes fondront sous ses pas, les vallées s'entrouvriront; elles seront comme la cire devant un brasier, comme les eaux qui tombent dans un abîme. Et tous ces malheurs arriveront à cause du crime de Jacob et à cause des iniquités de la maison d'Israël. Quel est le crime de Jacob ? N'est-ce pas Samarie ? Quels sont les hauts lieux de Juda ? N'est-ce pas Jérusalem ? Je rendrai donc Samarie comme un monceau de pierres au milieu d'un champ où l'on plante de la vigne ; je ferai rouler les pierres dans la vallée, et j'en découvrirai les fondements... Parce que sa plaie est incurable, et qu'elle s'est étendue jusqu'à Juda, qu'elle est venue jusqu'à la porte de mon peuple, jusqu'à Jérusalem. Ne l'annoncez pas dans Geth, ne versez pas une larme, mais roulez-vous dans la poussière au milieu de ces maisons qui seront réduites en cendre. »

Vient ensuite l'énumération des crimes qui ont provoqué une si terrible vengeance, prête à éclater sur Israël et sur Juda : crimes aussi abominables que nombreux, médités dans la nuit, exécutés dès l'aurore, par ceux qui regardent leurs bras comme leur dieu et qui ajoutent la rapine à l'injustice ; crimes communs à Israël et à Juda, à toutes les classes de la société, aux princes, aux juges, aux faux prophètes, aux prêtres pervertis qui égarent les peuples ; crimes différents dans leur nature, où domine tantôt l'ingra-

titude envers Dieu, l'oubli de sa loi, l'hypocrisie jusque dans les sacrifices ; tantôt la convoitise des biens de la terre, la fraude dans les poids et les mesures, la fureur de verser le sang ; tantôt l'orgueil des voluptueux enfants d'Éphraïm, selon le langage d'Isaïe, la mollesse du cœur ou la dépravation des sens, l'ivresse de ceux qui sont puissants à boire. Enfin, l'arrêt contre Samarie est porté parce qu'elle a imité les enfants d'Achab. « Je vais donc vous livrer à une ruine entière, habitants de Samarie ; vous serez un objet de dérision et l'opprobre de mon peuple. »

Un arrêt semblable menaçait aussi Juda de sa ruine s'il ne profitait de l'exemple du châtiment infligé à Israël ; mais l'exécution en était retardée à cause de la piété de quelques-uns de ses princes. Dieu avait dit par la bouche d'Osée : « Je ne ferai plus miséricorde à la maison d'Israël, et je la ferai entièrement disparaître. Mais j'aurai pitié des enfants de Juda, je les sauverai, moi, Jéhovah, leur Dieu, et ils ne devront leur salut ni à l'arc, ni à l'épée, ni aux combats, ni aux chevaux, ni aux cavaliers » (1). Cet oracle s'accomplit à la lettre sous Ézéchias, peu de temps après la ruine de Samarie, lorsque Jérusalem, réduite aux abois par Sennachérib, ne dut son salut qu'à la prière du roi de Juda et à l'intervention du prophète Isaïe.

N° 85. — Le siège de Jérusalem et la défaite de Sennachérib par l'ange du Seigneur (2). — Après la mort de Sargon, successeur de Salmanasar et père de Sennachérib, toutes les nations de Palestine crurent trouver dans ce changement de règne une occasion favorable pour secouer le joug assyrien (704). Une coalition de leurs princes s'organisa sous les aus-

(1) *Osée*. I, 6-7. — (2) *IV Rois*, XVIII, 13. — *II Par*, XXXII. — *Isaïe*, XXXVI.

pices et avec le concours de l'Éthiopien Schabatok (le Séthos d'Hérodote), qui régnait sur l'Égypte. Ézéchias refusa le tribut qu'il avait payé, dans les premières années, au roi d'Assyrie, et ouvrit les hostilités en prenant Migron, ville de la tribu de Benjamin, sur la frontière de l'ancien royaume d'Israël, que Sargon avait détachée du territoire de Juda. Par les ordres du roi, les chefs de Juda s'étaient déjà rendus à Tanis, dans la Basse-Égypte, pour s'assurer d'une alliance qui n'avait pu sauver le dernier roi d'Israël. Isaïe blâma cette démarche, que le Seigneur n'avait point autorisée, et qu'une fausse politique humaine allait faire tourner contre Juda d'une manière désastreuse. Sennachérib laissa passer plus de trois ans sans venir châtier l'audace des princes de la Palestine, occupé qu'il était à réprimer l'insurrection du Chaldéen Mérodach-Baladan et à ramener Babylone à l'obéissance.

« Le roi des Assyriens, dit l'Écriture, entra en Judée la quatorzième année du règne d'Ézéchias; il vint mettre le siège devant les principales cités du royaume de Juda et s'en rendit maître. » La ville de Migron fut prise et Lachis assiégée. Alors Ézéchias envoya des ambassadeurs au roi des Assyriens, à Lachis : « J'ai fait une faute, lui dit-il, mais retirez-vous de mes terres, et je me soumettrai aux conditions qu'il vous plaira de m'imposer. » Le roi d'Assyrie exigea de lui trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Pour payer ce tribut, Ézéchias employa jusqu'au revêtement d'or des portes du temple, forcé de lever cette contribution sur la seule ville de Jérusalem, après la perte momentanée ou l'occupation du reste de ses États. Sennachérib partit, après avoir touché ce tribut, pour aller faire en personne le siège de la place très-forte de Lachis, qui fut bientôt contrainte à se rendre. En même temps, ses avant-postes furent portés jusque devant Péluse, à la frontière d'Égypte, qu'il comptait

envahir. Cependant Ézéchias, décidé à résister par le conseil même d'Isaïe, qui voyait la gloire de son Dieu intéressée dans la lutte, ne négligea rien pour mettre Jérusalem en état de défense. Il fit obstruer les sources qui pouvaient fournir de l'eau aux assiégeants, réparer les murs partout où il y avait des brèches, démolir les maisons qui pouvaient gêner la défense, et détourner en ville l'eau de la fontaine de Siloë.

Est-ce dans cet intervalle que vient se placer la maladie d'Ézéchias et sa guérison miraculeuse, gage assuré de la protection du Seigneur? Le texte et le fil des événements obligent de rapporter ce fait à la quatorzième année du roi de Juda, et la promesse faite par Isaïe, au nom du Seigneur, le Dieu de David, semble faire allusion au siège de la ville : « J'ai entendu votre prière et j'ai vu vos larmes; je vais vous guérir. Dans trois jours vous monterez à la maison du Seigneur; j'ajouterai encore quinze années à votre vie et je vous délivrerai du roi des Assyriens. J'en délivrerai aussi cette ville, et je la protégerai à cause de moi-même et en considération de mon serviteur David. » Alors le prophète, plein de condescendance pour la piété du roi, lui donna, pour signe immédiat de la garantie de sa parole, la marche rétrograde de l'ombre sur le cadran d'Achaz. Et en effet, dit l'Écriture, dans la simplicité de son langage accommodé à l'intelligence du peuple, « après que le prophète Isaïe eut invoqué le Seigneur, il fit retourner le soleil et l'ombre de dix degrés en arrière sur le cadran d'Achaz. » Isaïe dit ensuite d'appliquer une masse de figues fraîches sur l'ulcère du roi, qui fut guéri : double miracle où la science des médecins et celle des astronomes se trouve déconcertée, quelles que soient les explications ou les conjectures sur le mode employé par Dieu pour arrêter le cours d'une maladie mortelle et forcer le soleil à changer son mouvement réel ou apparent, au gré de Celui qui a fait les lois du monde.

Il ne restait plus qu'à faire rétrogader l'armée des Assyriens. Bientôt on vit se présenter au pied des remparts le général en chef, ou le *Tartan* de Sennachérib, *le Rabsaris*, ou chef des eunuques. et *le Rabsacès*, ou grand échanson, avec une puissante escorte. Ézéchias envoya trois de ses officiers pour conférer avec eux. Le grand échanson assyrien prodigua l'insulte au roi de Juda et à son Dieu ; il parla du Pharaon d'Égypte comme d'un roseau brisé, et du Jéhovah des Juifs comme d'un Dieu impuissant : « En vain compteriez-vous sur le secours de Jéhovah. N'est-ce pas ce Dieu qu'Ézéchias a offensé, en détruisant ses autels sur tous les sommets de Juda, et en ne laissant subsister qu'un seul autel à Jérusalem ? Vous êtes si faibles que si je vous fournissais deux mille chevaux, vous n'auriez pas assez de cavaliers pour les monter. Vous espériez peut-être que les chevaux et les chars de l'Égypte vous sauraient protéger. Mais n'est-ce pas le Dieu tout puissant qui a dit à Sennachérib : va, et dévaste cette terre ? Il est venu, et tout a plié sous le poids de ses armes. » Les délégués d'Ézéchias lui demandèrent de parler en syriaque, pour ne pas être entendu du peuple qui était sur le rempart ; mais l'Assyrien répondit que c'était surtout à ce peuple, mourant de faim et de soif et réduit à manger ses excréments, que s'adressaient ses paroles ; puis, élevant la voix, en langue judaïque, il dit aux soldats d'Ézéchias que leur roi les trompait, et que Sennachérib s'offrait à être leur libérateur ; que Jéhovah ne les sauverait pas plus que les dieux d'Émath, d'Arphad, de Sepharvaïm, d'Ana et d'Ava n'avaient sauvé ces populations tremblantes des mains de leur vainqueur. Le peuple, rangé sur la muraille, garda le silence, et fidèle à la recommandation d'Ézéchias, ne laissa rien deviner de ses véritables sentiments. Les envoyés d'Ézéchias, entendant ces blasphèmes, déchirèrent leurs vêtements,

et vinrent rapporter au roi les discours du Rabsacès, Ézéchias déchira aussi ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et se prosterna dans le temple du Seigneur. Il envoya vers Isaïe, qui lui dit de ne point craindre ni les menaces, ni les blasphèmes que les ambassadeurs du roi d'Assyrie avaient proférés contre le Seigneur. Ce prince, ajoutait le Seigneur par la bouche d'Isaïe, retournera dans son royaume, et c'est au sein de son empire que je le ferai périr par le glaive.

Sennachérib, après avoir pris Lachis, avait mis le siège devant Lobna, et se rapprochait de Jérusalem, dont il voulait s'emparer. Sur le bruit que Tharaca, prince royal d'Éthiopie et chargé du commandement de l'armée d'Égypte par le roi Schabatok, s'était mis en campagne pour venir le combattre, le roi d'Assyrie envoya de nouveau des ambassadeurs à Ézéchias, avec des lettres pleines de blasphèmes, dit l'Écriture. Le roi lut ce message, non moins outrageant que la parole de Rabsacès et des ambassadeurs; et plus touché de l'injure faite à Dieu, que des menaces adressées à sa personne et à son peuple, il monta au temple de Jéhovah, plaça la lettre ouverte devant l'Éternel, et le pressa, dans une fervente prière, de prendre en main sa cause, la cause du Dieu d'Israël et l'honneur de son nom. Alors Dieu fit répondre par le prophète Isaïe : « J'ai entendu la prière que tu as faite contre Sennachérib, roi d'Assyrie, et Jéhovah a rendu cet oracle contre lui : la Vierge, fille de Sion, te méprise ; la fille de Jérusalem branle la tête sur toi. Qui as tu insulté ? Contre qui as tu blasphémé et élevé la voix ? Qui as tu regardé avec fierté ? C'est le Saint d'Israël !..... Voici donc l'arrêt prononcé par Jéhovah contre le roi d'Assyrie : il n'entrera pas dans cette ville, il n'y lancera pas ses flèches ; il ne l'environnera pas de terrasses. Il reprendra le chemin par lequel il est venu..... Moi-même je protégerai Jérusalem, je la défendrai pour ma

propre gloire, et à cause de David, mon serviteur. » Alors l'ange du Seigneur frappa cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens ; et de grand matin, comme on ne vit partout que des cadavres, Sennachérib, roi d'Assyrie, prit la fuite, retourna dans son royaume, et fixa son séjour à Ninive.

Comme on a eu soin de le faire remarquer, l'histoire grecque, dans Hérodote, a conservé le souvenir de ce miracle, et la défaite de *Sannacarib*, roi des Assyriens, transportée en Égypte et défigurée par un mythe n'en est pas moins reconnaissable. « Durant la nuit, raconte l'écrivain Denys d'Halycarnasse, une multitude effroyable de rats se répandit dans le camp des Assyriens, près de Péluse, et y rongea si bien les carquois, les cordes des arcs, le cuir des boucliers, que les envahisseurs se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. » Le Chaldéen Bérose est plus près de la vérité quand il dit : « A son retour d'Égypte, Sennachérib trouva que son armée avait été diminuée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes par une peste envoyée de Dieu, la première nuit après qu'il eut commencé à attaquer Jérusalem, sous la conduite de *Rapsacès*, et il fut si épouvanté de ce désastre, que dans la crainte de perdre de même ce qui lui restait de soldats, il se retira en grande hâte à Ninive, capitale de ses États. »

Mais les inscriptions de Sennachérib, lui-même, offrent un intérêt de plus, en confirmant par des traits minutieux les détails précis de la Bible, et en taisant discrètement sa défaite, sans même laisser la moindre explication de la levée du siége de Jérusalem. « Ézéchias le juif ne se soumit pas, dit-il, au milieu du récit emphatique de ses propres victoires. Il y eut quarante-quatre grandes cités, villes murées et de petites bourgades, dont le nombre n'a pas d'égal, avec lesquelles je combattis en domptant leur orgueil et en affrontant

leur colère... Quant à lui, je l'enfermai dans Jérusalem, la ville de sa puissance, comme un oiseau dans sa cage. J'investis et je bloquai les forts au-dessus d'elle... Alors la crainte immense de ma majesté terrible terrifia cet Ézéchias le juif. Les hommes du guet et les troupes gardiennes qu'il avait rassemblées pour la défense de Jérusalem, la ville de sa puissance, il leur donna congé ; il les envoya vers moi à Ninive, la ville de ma souveraineté, avec trente talents d'or et quatre cents d'argent, des métaux, des rubis, des perles, de grands diamants, etc., il délégua son ambassadeur pour présenter ses tributs et faire sa soumission. » Cette mention de Ninive, et cette longue énumération de présents cachent mal la honte d'une défaite, qui aurait déparé les fastes assyriens.

Le roi de Ninive, réduit à fuir précipitamment devant l'ange du Seigneur, ne reparut plus en Palestine. Ézéchias rentra paisiblement en possession de son territoire dévasté ; et même une notable portion des villes de la tribu d'Éphraïm, qui avaient appartenu au royaume d'Israël, se donnèrent à lui, en secouant le joug assyrien. L'échec de Sennachérib avait répandu dans toute l'Asie la renommée du royaume de Juda, qui seul avait échappé à ce conquérant redoutable. Aussi vit-on bientôt arriver à Jérusalem des ambassadeurs de Mérodach-Baladan, qui s'était soulevé, à Babylone, contre le roi de Ninive. Ces ambassadeurs venaient peut-être moins pour féliciter Ézéchias sur le rétablissement de sa santé, que pour prendre de là occasion de lui proposer une alliance contre l'ennemi commun. Le roi de Juda les reçut avec magnificence, et se complut à étaler devant eux tous ses trésors, à leur montrer ses arsenaux, ses palais, et tout ce qui pouvait leur donner une grande idée de sa puissance.

Isaïe, qui demeurait toujours le conseiller du roi put

craindre sans doute les dangers que provoquerait une pareille alliance avec les insurgés de Babylone ; mais l'homme de Dieu surtout, éclairé par une vue prophétique, reprit fortement le prince de la vanité de son cœur et de celle de ses projets : « Écoutez ce que dit le Seigneur des armées : Le temps va venir, où tout ce qui est dans votre palais, et les trésors amassés par vos pères jusqu'à ce jour, seront transportés à Babylone, sans qu'il en reste rien, dit le Seigneur. Et l'on prendra de vos propres enfants qui seront sortis de vous, pour servir d'eunuques dans le palais du roi de Babylone. » Ézéchias, à l'exemple de David, repris aussi par le Seigneur de la vaine complaisance qu'il avait mise dans les forces de son royaume, s'humilia devant Dieu, et obtint du moins que ces malheurs fussent différés et ne vinssent pas troubler la prospérité de son règne

La prompte défaite de Mérodach-Baladan, quelques mois seulement après, donna raison à la sagesse d'Isaïe, en attendant que la première prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et l'enlèvement de Daniel et ses compagnons fissent connaître l'accomplissement littéral de la prophétie. Sennachérib, en effet, selon l'interprétation de ces auteurs, ne périt pas immédiatement après son retour dans la capitale de ses États, comme on a cru pouvoir l'inférer de la comparaison du livre des Rois (1) et d'Isaïe (2), avec le livre de Tobie (3), où l'intervalle de quarante-cinq jours peut s'entendre à partir de la fuite de Tobie, et non pas nécessairement du temps écoulé depuis le retour de Sennachérib à Ninive. Cet événement, consigné dans nos livres saints et confirmé par l'histoire, peut ainsi être maintenu à la date que lui assignent les monuments assyriens. Il semble que le conquérant prit à

(1) Ch. XIX. — (2) Ch. XXXVII. — (3) I. 24.

tâche de faire oublier l'issue de sa funeste expédition en Palestine, en tournant vers d'autres contrées l'effort de ses armées. Les annales de sa quatrième et de sa cinquième année nous le montrent chassant Mérodach de la Chaldée et faisant venir des marins de la Phénicie pour équiper une flotte sur le golfe Persique et poursuivre les Chaldéens émigrés; et l'on a une date de sa vingt-deuxième année. Mais le reste de sa vie nous est inconnu jusqu'ici, sauf sa fureur contre les Israélites captifs, et sa mort violente, telle que la raconte l'Écriture. Deux de ses fils l'assassinèrent dans le temple de Nesroch, son Dieu. Mais ces parricides ne lui succédèrent pas et s'enfuirent en Arménie. Leur frère cadet, Assaraddon, eut le trône de Sennachérib (1). Ézéchias mourut en paix à l'âge de 53 ans, dont il en avait régné vingt-neuf, avec beaucoup de gloire et une plus grande piété.

N° 86. — Le règne de Manassès (698-642) et la mort d'Isaïe (2). — Au meilleur et au plus religieux des princes, succéda le plus impie et le plus méchant, Manassès, qui n'avait que douze ans lorsqu'il commença à régner, et qui tint le trône près de cinquante-cinq ans, y compris le temps de sa captivité. Ce prince, dit l'Écriture, fit le mal devant le Seigneur, et imita les abominations des peuples que le Seigneur avait chassés à l'arrivée des Israélites. Il rétablit les hauts lieux que son père Ézéchias avait détruits, éleva des autels à Baal, planta des bois profanes, comme avait fait Achab, roi d'Israël, et, sacrifiant aux astres, on le vit adorer toute l'armée du ciel et dresser des autels pour son culte, jusque dans les deux parvis du temple

(1) M. F. Robiou. *Hist anc.*, etc 193. — M. F. Lenormant. *Manuel d'hist. anc.* etc. I. 287. — (2) *IV. Rois.* XXI. — *II. Par.* XXXIII.

du Seigneur. Il mit aussi dans la maison de Dieu, où le Seigneur avait promis d'établir son nom pour toujours, une image sculptée de la déesse des bois, d'Astarté, ou de quelque autre divinité impure qui souilla le temple de Jérusalem. Réunissant en lui l'impiété d'Achab à la cruauté et à la superstition de Jézabel, il fit passer son fils par le feu dans la vallée des enfants d'Hennon, honora les astrologues, les devins, les aruspices, les pythons et tous les enchanteurs, et fit mourir les prophètes du vrai Dieu, après avoir séduit Juda et les habitants de Jérusalem.

Plusieurs prophètes élevaient la voix pour prédire à Jérusalem le sort de Samarie et de la maison d'Achab ; mais ils ne furent point écoutés, et leur voix fut étouffée dans leur sang. On croit, selon la tradition des Juifs, que ce prince fit scier Isaïe avec une scie de bois, et que saint Paul a en vue la mort de ce prophète lorsqu'il parle des saints de l'Ancien-Testament qui ont été sciés. Ainsi mourut celui que l'Écriture appelle *le grand prophète* (1), dont les visions se sont trouvées véritables. Prophète et historien, apôtre, évangéliste du Verbe incarné et martyr, Isaïe remplit son ministère pendant plus de soixante ans, avec une grandeur de caractère égale à la sublimité de son éloquence. Il avait été élevé sur les marches du trône et appartenait par sa naissance à la race royale de Juda. Amos, son père, différent du prophète Amos, dont le nom ne s'écrit pas en hébreu avec les mêmes lettres, passe pour avoir été le frère d'Amasias, roi de Jérusalem.

Le sang versé de ce dernier prophète cria vengeance comme celui du juste Abel qu'avait répandu son frère. Dieu fit venir en Judée les généraux de l'armée du roi des Assyriens, qui prirent Manassès lorsqu'il était caché dans les halliers ; on lui mit les fers aux pieds

(1) *Eccli.*, XLVIII, 15.

et aux mains, et il fut emmené captif à Babylone (676). Assarhaddon, troisième fils de Sennachérib, réunissait alors les deux États sous sa domination. La race de Nabonassar était éteinte : le roi de Ninive transféra le siège de son gouvernement à Babylone, et régna paisiblement pendant treize ans sur ce nouvel empire, qu'il transmit à Suosduchia, son fils.

L'extrémité à laquelle Manassès se voyait réduit changea son cœur : il pria le Seigneur, son Dieu, et conçut un très-vif repentir en présence du Dieu de ses pères. Il lui adressa des gémissements et les plus instantes supplications. Et le Seigneur se laissa fléchir et le ramena à Jérusalem dans son royaume. Manassès, instruit à l'école de l'adversité, reconnut que le Seigneur était le vrai Dieu : il ôta les dieux étrangers et son abominable idole de la maison du Seigneur, détruisit les autels sacrilèges qu'il avait élevés, et rétablit l'autel du Seigneur, où il immola des hosties pacifiques. Enfin, il ordonna à tous les peuples de Juda de servir le Seigneur, le Dieu d'Israël. Le peuple, néanmoins, continuait de sacrifier sur les hauts-lieux ; mais c'était au Seigneur son Dieu, et non aux idoles.

N° 87. — Tobie, captif à Ninive, est comme le prophète du Seigneur dans les dix tribus d'Israël. — Pendant que Manassès, roi de Juda, était dans les fers à Babylone (676), où tout le peuple de Jérusalem devait être un jour transporté, Tobie, de la tribu de Nephtali, était à Ninive parmi les captifs des enfants d'Israël. Deux anciennes versions, la version grecque et la version latine, nous restent du livre de Tobie, composé primitivement en hébreu ou en chaldéen ; mais une seule histoire, sous deux formes un peu différentes, nous présente le même personnage comme un autre Job, modèle d'innocence, de patience et de vertu.

Tobie raconte lui-même, en premier lieu, comment il a marché dans les voies de la vérité et de la justice, et fait de grandes aumônes à ses frères, lorsqu'il fut enlevé avec ceux de sa nation dans la contrée des Assyriens. Jeune encore, il avait vu toutes les tribus d'Israël, et en particulier celle de Nephtali, qui était celle de son père, se détourner du temple de Jérusalem pour sacrifier à Baal : « Moi seul, ajoute-t-il, dans la simplicité de sa foi, j'allais souvent à Jérusalem, les jours de fêtes, ainsi que cela était prescrit à tout le peuple d'Israël. Apportant les prémices et les dîmes des fruits, et les premières toisons, je les offrais aux prêtres et aux enfants d'Aaron, au pied de l'autel. » Après la part de Dieu et les frais du voyage venait la part des pauvres, prélevée aussi en forme de dîme, sur le reste de ses biens, suivant la recommandation de Débora, sa grand'mère, car son père l'avait laissé orphelin. Devenu homme, il avait épousé Anne, femme de sa tribu, de laquelle il avait eu Tobie.

Transféré à Ninive, avec sa famille et ceux de sa tribu, il ne voulait point manger du pain des Gentils ; car il avait l'âme toute pleine du souvenir de Dieu. C'est pourquoi le Tout-Puissant lui concilia les bonnes grâces d'Enémessar, le général d'armée qui avait pris Samarie. Profitant de la liberté qu'il avait alors de faire ce qui lui plairait et d'aller partout où il voudrait, Tobie visita les captifs de Médie et put prêter à Gabélus, qui habitait Ragès, une somme de dix talents (44,000 fr.) d'argent. Mais quand Sennachérib, fils d'Enémessar ou de Sargon, devint roi de Ninive, cette liberté fut enlevée au captif, et surtout après que le conquérant eût abandonné la Judée, pour regagner à la hâte la capitale de ses États, Tobie dut ensevelir en secret tous ceux de sa nation que le prince faisait mettre à mort ; car dans sa colère il en fit périr un grand nombre. Le roi fit chercher les cadavres et on

ne les trouva point. Mais un habitant de Ninive, continue Tobie, alla révéler à ce prince que je les ensevelissais. Alors je me cachai, et sachant bien que j'étais poursuivi et menacé de la mort, j'eus peur et je pris la fuite. On pilla tous mes biens, et il ne me resta qu'Anne, ma femme, et mon fils Tobie. Or, cinquante jours ne s'étaient pas écoulés après ma fuite de Ninive, lorsque Sennachérib fut tué par deux de ses fils. Achirdon ou Assarhaddon, qui n'avait pas trempé dans ce meurtre, succéda à son père Sennachérib et confia l'administration générale à mon parent Achiachar, fils d'Anaël. Achiachar intercéda pour moi et je revins à Ninive.

« A la fête de la Pentecôte, on me servit un riche festin et je m'étendis pour manger. Voyant une grande abondance de mets, je dis à mon fils : « Va, et amène tout homme pauvre d'entre nos frères qui conserve le souvenir du Seigneur : fais, je t'attends. » Il revint et dit : « Mon père, un homme de notre race gît, étranglé, sur la place publique. » Avant de toucher à rien, je m'élançai et l'emportai dans ma maison, en attendant le coucher du soleil. Au retour, je me purifiai et je mangeai avec tristesse. Et me rappelant ces paroles du prophète Amos : « Vos fêtes seront changées en deuil, et vos joies en désolation, » je versai des pleurs. Quand le soleil eut disparu, j'allai creuser une fosse et j'ensevelis le mort. Et mes proches me raillaient en disant : « Il ne craint pas encore qu'on le fasse mourir pour un fait de cette nature ; il s'enfuit et il recommence après à ensevelir les morts ! » Cette nuit là même, étant souillé par le contact du cadavre, je me couchai au pied du mur du vestibule : j'avais la face découverte et j'ignorais qu'il y eût des hirondelles sur la muraille, et comme j'avais les yeux ouverts, les hirondelles y laissèrent tomber une fiente chaude. Des taies se formèrent dans mes yeux ; j'allai trouver les médecins, mais ils ne purent me guérir.

Rien de plus naïf que le récit de cet homme de bonnes œuvres, qu'on ne se lasse point d'entendre et d'admirer ! Rien de plus touchant que ses larmes, lorsqu'on voit ce fidèle serviteur de Dieu, éprouvé par la perte de sa liberté, de ses biens, de ses yeux et de toutes les consolations de la vie, raillé même par ses proches et par les aigres paroles de sa femme, enfin affligé jusqu'à mourir ! Mais aussi rien de plus touchant et de plus pieux que ses dernières recommandations à son fils : le devoir de la piété filiale dans le soin de la sépulture à l'égard de ses parents qui mourront bientôt ; la miséricorde envers les pauvres, après la religion envers les morts, par une libéralité aussi généreuse que discrète, qui concilie la faveur de Dieu, mérite une récompense éternelle, délivre du péché et de la mort ; le respect du lien conjugal, des droits de la justice, et des règles de la charité ; mais par dessus tout le souvenir de Dieu en toutes choses, la louange divine et la prière, l'innocence de la vie, le support des maux présents et l'espérance des biens futurs. Enfin Tobie charge son fils de recouvrer la somme prêtée à Gabélus, et consent, dans sa détresse, à se séparer de ce fils chéri, pour l'envoyer à Ragès, ville des Mèdes. Ici commence le voyage du jeune Tobie, sous la garde de l'ange Raphaël, et avec la dernière épreuve de cette famille affligée, se découvre bientôt tout le mystère avec la source de tout son bonheur.

Tobie pleure le départ de son fils, et la mère est inconsolable de son absence. Ils se plaignent l'un à l'autre d'un chagrin qu'ils n'avaient point encore connu, lorsque après les adieux, ils ont perdu de vue les deux voyageurs, et le chien qui les a suivis : « Pourquoi, dit Anne, la première, en essuyant ses larmes, avez-vous envoyé si loin notre fils ? N'était-il pas le bâton de notre main, quand il entrait ou qu'il sortait devant nous ? Plût au ciel que nous n'eussions

pas eu cet argent en réserve, et que notre fils, le seul bien qui nous reste, nous fût demeuré ! Ce que Dieu nous laissait pour vivre nous suffisait bien. — Ne vous chagrinez pas, ma sœur, répondait Tobie, il reviendra sain et sauf, et vos yeux le verront ! Un bon ange l'accompagnera, et son voyage sera heureux ; il reviendra bien portant. » Et elle se tut.

L'ange du Seigneur accompagnait en effet le jeune Tobie. Ils arrivèrent sur les bords du Tigre, et comme le voyageur descendait dans le fleuve pour se baigner, un énorme poisson s'élança sur lui. Mais par l'avis de l'ange, Tobie surmontant sa frayeur, se saisit du monstre qu'il attira palpitant sur la rive. Après que tous les deux se furent nourris de sa chair, ils en prirent le cœur et le foie destinés à être brûlés et dont la fumée devait mettre le démon en fuite, et gardèrent le fiel, comme un remède propre à faire recouvrer la vue.

Le moment approchait où la prière du vieux Tobie de Ninive allait être exaucée pleinement, aussi bien que la prière de Sara, fille de Raguel, d'Ecbatane en Médie. Fiancée à sept jeunes gens qui étaient morts avant que les noces ne fussent achevées, Sara, digne de contracter une plus sainte union, s'était adressée au Seigneur, pour obtenir qu'il fît cesser son opprobre, ou qu'il voulût bien lui envoyer la mort comme une délivrance. Sur le conseil et avec les instructions de l'ange Raphaël, Tobie demande lui-même à Raguel, qui était de sa tribu et de sa parenté, la main de sa fille ; et après l'avoir obtenue pour épouse, il l'invita, le soir des noces, à consacrer trois jours au Seigneur ; et leur union fut celle des enfants des saints, et non point semblable à celle des peuples idolâtres qui ne connaissent point le vrai Dieu. Après les jours du mariage, le jeune Tobie reprit, en grande hâte, la route de Ninive, avec Sara, sa femme, ses serviteurs et ses nombreux troupeaux ; il emportait aussi beaucoup d'or et d'ar-

gent, et la somme de Gabélus recouvrée par l'ange. Les adieux et les bénédictions de la famille patriarcale suivirent les jeunes époux. A quelque distance de la maison de son père, Tobie prit l'avance sur son cortége, et fut lui-même précédé par le chien fidèle, qui se réjouissait d'annoncer en ces lieux le retour de son maître, par l'agitation caressante de sa queue.

Or, Anne était assise, cherchant son fils des yeux dans le chemin. L'ayant aperçu qui revenait, elle courut le dire à son mari : « Voici votre fils ! Il arrive avec l'homme qui l'a accompagné. » Anne se jeta au cou de son fils et lui dit : « Je t'ai vu, mon fils, je puis mourir maintenant ! » Et ils pleurèrent ensemble. En même temps Tobie l'aveugle franchit le seuil et se heurta. Mais son fils courut à lui et le soutint ; puis répandant le fiel sur les yeux de son père, il dit : « Mon père, ayez confiance. » Dès que les yeux sentirent la brûlure, Tobie les frotta et les taies tombèrent du coin des paupières comme des écailles. Il vit alors son fils, et se jetant à son cou, il dit en pleurant : « Soyez béni, ô Dieu ! Que votre nom soit béni à jamais ! Que bénis soient tous vos saints anges, de ce qu'après m'avoir rudement frappé, vous avez eu pitié de moi, car je vois mon fils Tobie ! » Ensuite son fils entra plein de joie dans la maison et il raconta à son père les grandes choses qui lui étaient arrivées en Médie. L'heureux père souhaita aussi la bienvenue à sa belle-fille : « Béni soit le Seigneur, dit-il, en parlant à Sara, le Seigneur qui vous a conduite auprès de nous ! Bénis soient également votre père et votre mère. »

On célébra les noces de Tobie pendant sept jours. Enfin Tobie appela son fils et lui dit : « Quelle récompense donnerons-nous au guide bienfaisant qui a été le compagnon de ton voyage ? C'est à lui que nous devons tout. » Le père et le fils pressèrent le céleste

voyageur d'accepter la moitié de la somme recouvrée chez Gabélus. Ce fut à cet instant que l'ange se fit connaître : « Je suis Raphaël, leur dit-il, l'un des sept toujours présents devant Dieu. Lorsque vous priiez avec larmes, que vous ensevelissiez les morts, que vous répandiez vos largesses dans le sein des pauvres, j'offrais vos prières au Seigneur. Il vous éprouvait alors parce que vous lui étiez agréable. Mais aujourd'hui qu'il fait éclater sur vous ses miséricordes, ne craignez point, et que sa paix soit avec vous. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé; pour vous, ne cessez point de bénir et de publier ses merveilles. » Saisis de frayeur aux premières paroles de l'ange, Tobie et son fils étaient tombés la face contre terre. Lorsqu'ils se furent relevés, en rendant grâces à Dieu, ils ne virent plus le messager d'en haut. Alors ils publièrent ces grandes choses et les merveilles du Seigneur, et comment un ange de Dieu leur était apparu.

La mort de Tobie arriva dans les dernières années du règne de Manassès. Ce saint vieillard, sentant que sa fin approchait, réunit toute sa famille et ses petits enfants, qui étaient au nombre de sept; il prédit alors trois grands événements : la ruine prochaine de Ninive, le retour des enfants d'Israël, enfin la vocation des Gentils au véritable culte et la réunion de tous les peuples dans l'Église chrétienne sous l'empire du Messie. « Écoutez-moi maintenant, mes enfants, dit-il, ne demeurez point à Ninive, dont la ruine est proche; mais aussitôt que vous aurez enseveli votre mère auprès de moi dans un même sépulcre, ne pensez plus qu'à sortir bien vite de cette ville, car je vois que ses crimes la feront périr. » Ce châtiment, annoncé déjà par Jonas, et suspendu à cause de la pénitence des Ninivites, ne devait pas tarder à s'accomplir, selon la parole d'Isaïe (1) et de Nahum (2). Ce dernier pro-

(1) XXV. 2. — (2) I, II, III.

phète, antérieur, comme on le présume, à l'éclatante défaite de Sennachérib, avait prédit la fuite précipitée et la mort violente du général assyrien, mis en pièces par ses propres enfants dans le temple de ses dieux, et n'ayant pas les honneurs d'un sépulcre en punition de ses blasphèmes. Il avait annoncé également l'invasion de l'armée chaldéenne sous Nabopolassar, le père du puissant Nabuchodonosor, la terreur des Ninivites ; le siège, la dévastation, et la ruine entière de cette orgueilleuse cité, en un mot, la fin de l'empire assyrien, condamné à périr, pour avoir opprimé les peuples par ses cruautés, et les avoir corrompus par ses crimes.

Le vieux Tobie mourut à l'âge de cent deux ans, après avoir marché toujours dans la crainte du Seigneur. Lorsque la mère du jeune Tobie fut morte, il sortit de Ninive, avec toute sa famille, retourna chez sa belle-mère, et recueillit la succession de la maison de Raguel. Il vit ses descendants jusqu'à la cinquième génération. Ce récit de la vie d'un seul homme, appartenant à la race d'Israël, est plus digne de fixer l'attention et de remplir le cœur que l'histoire des dix tribus captives, laissées dans l'ombre par l'écrivain sacré.

N° 88. — Judith, libératrice de son peuple au siège de Béthulie (1). — On place assez communément vers la même époque, sous le règne de Manassès (698-642) ou pendant sa captivité (676), l'histoire de Judith et la délivrance de Béthulie. Cette ville paraît avoir été située au nord de Jérusalem et même au nord de Samarie ; quelques uns croient la reconnaître dans les ruines de Beit-Houa, sur le versant septentrional de la montagne de Gelboë, de la tribu de Zabulon : le

(1) *Revue des questions histor.* t. XVI. p. 177.

nom de Beit-Houa employé par les Arabes, rappelle celui de Béthulie, et une source coulant au sud fournit une indication tout spécialement d'accord avec le texte de nos livres saints. Il est plus difficile, au moins jusqu'à ce jour, de reconnaître dans les rois des Assyriens, que nomme l'histoire profane, le Nabuchodonosor de la Bible. Si le nom de Nabuchodonosor n'a été porté, *en Assyrie,* par aucun roi de Ninive, il peut l'avoir été à Babylone par un souverain qui a réuni les deux empires, surtout si son propre nom était formé de celui d'Assur.

Ce que l'on sait par le livre de Judith, c'est que ce prince, quel qu'il soit, prenant ou portant ce titre de Nabuchodonosor, enflé de sa victoire sur Arphaxad, roi des Mèdes, le Phraortes ou Aphra-Ortés, Aphra-le-Grand, dont parle Hérodote, nourrit l'orgueilleuse ambition de conquérir la terre. Dans ce dessein il passa l'Euphrate et ravagea tout jusqu'en Judée. Il envoya Holopherne, général de ses troupes, à la tête d'une armée de cent vingt mille fantassins, et de douze mille archers à cheval, dont les bataillons, les escadrons et les chariots couvrirent, dit l'Écriture, la face de la terre comme une nuée de sauterelles. Les enfants d'Israël furent saisis d'épouvante, craignant pour Jérusalem et pour son temple. Ils occupèrent les sommets des montagnes, fortifièrent leurs villes, et s'approvisionnèrent de grains et de tout ce qui était nécessaire pour se préparer à une vigoureuse résistance. Le grand prêtre Éliacim écrivit à tous les gouverneurs des contrées voisines d'Esdrelon et de Dothaïn et des localités qui pouvaient fournir un passage à l'armée assyrienne, pour qu'ils eussent à s'emparer des défilés, et à poster des guerriers sur tous les chemins qui conduisaient à Jérusalem. Holopherne demanda quel était ce petit peuple assez téméraire pour essayer de lui résister. Achior, chef des Ammonites, lui répondit

que c'était un peuple très-protégé du Dieu qu'il adorait, et que le général des Assyriens ne parviendrait pas à le subjuguer, à moins que ce Dieu même ne le lui livrât pour le punir de quelque infidélité à sa loi ou à son service. Cette réponse courageuse fit envoyer Achior, comme un transfuge, jusque sous les murs de Béthulie où ses gardes le livrèrent les pieds et les mains liées à un arbre, entre les mains des archers d'Israël, pour subir bientôt le sort de la ville conquise. Il est vrai que les Juifs avaient irrité leur Dieu, et s'étaient trop abandonnés à l'idolâtrie avec leur roi Manassès ; mais ils avaient fait pénitence avec ce prince.

L'insolence d'Holopherne méritait d'être châtiée, comme autrefois les blasphèmes de Sennachérib. « Ce fut en vain, dit Bossuet, qu'il assembla une redoutable armée, qu'il surmonta tant de montagnes, força tant de places, traversa de si grands fleuves, mit le feu dans tant de provinces, reçut les soumissions de tant de villes. Sa vigilance à mener ses troupes, à les augmenter dans sa marche, à visiter les quartiers, à reconnaître les lieux par lesquels une place pouvait être réduite, et à lui couper les eaux, lui fut inutile. Sa tête était réservée à une femme, dont ce fier général croyait s'être rendu maître. Cette femme, par ses vigoureux conseils, avait premièrement relevé le courage de ses concitoyens ; et, par la mort d'un seul homme, elle dissipa le superbe courroux des Assyriens. » Judith a chanté sa victoire, comme Débora, dans un cantique où elle renvoie à Dieu la gloire de la délivrance. Elle fut saluée par le pontife et par les prêtres comme la gloire de Jérusalem, l'allégresse d'Israël et l'honneur de son peuple. Les fêtes de Béthulie se renouvelèrent avec la même pompe à Jérusalem, et l'anniversaire du triomphe de Judith continua d'être célébré de génération en génération.

Manassès eut pour successeur Amon, son fils, qui n'imita de son père que les excès, sans le suivre dans sa pénitence. Ce prince avait alors vingt-deux ans et n'en régna que deux (642-640). Ses serviteurs révoltés le tuèrent dans son palais. Le peuple cependant punit de mort ses assassins et plaça sur le trône Josias, son fils, âgé de huit ans seulement, et qui régna trente-un ans à Jésusalem (640-610).

N° 89. — Le règne de Josias sur Juda (1). — Josias, disent nos saints livres, fit ce qui était agréable au Seigneur et marcha dans toutes les voies de David, son père, sans se détourner ni à droite, ni à gauche: Dès qu'il put gouverner, on vit le jeune roi tout occupé de ruiner l'idolâtrie et de remettre le culte de Dieu dans son ancienne splendeur. Il commença par réparer et purifier le temple, souillé par la présence des idoles, et il eut recours au grand prêtre Helcias pour diriger les travaux et recouvrer les sommes d'argent nécessaires à l'entreprise. En s'adonnant tout entier à ces soins religieux, le grand prêtre découvrit dans le temple le *Livre de la loi* ou *Deutéronome* écrit de la main de Moïse. Ce livre avait été déposé, par ordre de Moïse, auprès de l'Arche-Sainte, avec d'autres objets sacrés. Mais lorsque le temple fut bâti, comme il y avait dans le lieu saint un plus grand espace, ce livre fut sans doute placé avec ces mêmes objets, dans une pièce de l'édifice, où l'on conservait les autres antiquités. Il put demeurer oublié en ce lieu pendant les règnes de quelques rois impies, tels que Manassès et Amon. Josias le reçut des mains de Saphan, secrétaire, qui le tenait lui-même d'Helcias. Il s'en fit faire la lecture et fut épouvanté des châtiments terribles dont le saint législateur menaçait son peuple, comme si les crimes

(1) IV. *Rois*, XXII et suiv. — II. *Paral.*, XXXIV.

de la génération présente devaient attirer ces malédictions sur elle. Il déchira ses vêtements en signe de douleur et envoya trois de ses officiers consulter la prophétesse Holda, alors en grande vénération à Jérusalem. Sa réponse n'était pas faite pour donner la sécurité aux prévaricateurs. Elle annonça hautement les maux prêts à fondre sur Juda, tels qu'ils étaient prédits dans le livre de la loi, mais elle assura, en même temps, que la piété de Josias, sans pouvoir détourner ces fléaux, en suspendrait du moins l'exécution, tant que vivrait ce prince. Le roi se rendit en personne au temple pour fléchir la colère du ciel ; et là, environné de sa cour, des prêtres, des lévites et de tout le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, il lut à haute voix le livre saint qu'il avait retrouvé ; puis, debout et la main étendue sur son peuple, il renouvela solennellement l'alliance avec le Seigneur.

Alors le roi ordonna publiquement la destruction de tout ce qu'il y avait d'idoles dans son royaume et de tous les objets consacrés à leur culte. Le détail que donne ici le *Livre des Rois* (1) prouve que les Hébreux, égarés par des princes impies, recevaient, sans distinction, autant de dieux qu'ils en trouvaient chez les différents peuples. En effet, non contents d'adorer Baal et Moloch, ils offraient encore leur encens au soleil, à la lune, aux douze signes du zodiaque, à tous les astres, ou, comme parle l'Écriture, à toute l'armée du ciel. Josias ne se borna pas à détruire tous les signes de l'idolâtrie en Juda ; il eut aussi à cœur de renverser l'autel que Jéroboam avait érigé à Béthel, lors de son schisme ; et selon qu'un prophète l'avait prédit, alors tous les os des faux prophètes, ensevelis sur cette montagne, furent réduits en cendre. Partout les hauts lieux disparurent. Leurs prêtres, aussi bien que tous

(1) IV. *Reg.*, XXIII.

les infâmes corrupteurs de la jeunesse, furent punis de mort ou chassés ; les pythons et les devins furent exterminés.

Une pâque solennelle fut célébrée, sur les ruines de tous ces autels renversés, avec une si grande magnificence et un tel concours, que rien ne s'était vu de semblable depuis le temps de Samuel. Cet événement illustra la dix-huitième année du règne de Josias (623).

N° 90. — Jérémie prophétise contre les Juifs, Sophonie contre les Assyriens, Habacuc contre les Chaldéens. — Jérémie commença à prophétiser dès la treizième année du règne de ce prince, et ne discontinua pas de remplir son ministère jusqu'au temps de la captivité. Sanctifié dès le sein de sa mère et choisi pour être un prophète aux nations, dès sa jeunesse, il passa presque toute sa vie, à prédire, à figurer et à pleurer les calamités de Juda ; prophète, vierge et martyr, il a été l'un des types les plus accomplis dans sa personne, du Messie souffrant et persécuté. Son style n'a pas la noblesse ni l'élégance de celui d'Isaïe ; mais il est doux et persuasif et plein d'une simplicité touchante : lui seul, surpassant tous les autres dans l'élégie, a su égaler les lamentations aux douleurs. Le Seigneur imposa sa mission au prophète, sous le symbole d'une verge d'amandier qui se hâtait de fleurir et annonçait l'heure prochaine de la vengeance ; il lui fit voir en même temps une chaudière embrasée, en face de l'Aquilon, parce que l'invasion chaldéenne, tout en venant de l'Orient, devait se frayer un passage par le nord de la Palestine.

Pour convaincre son prophète que l'impénitence est universelle, aussi bien que la corruption, Dieu lui ordonna de faire une recherche exacte dans toutes les places de Jérusalem, pour y découvrir quelque juste et trouver une matière au pardon. Le prophète est obligé

de reconnaître que tous sont criminels et vraiment incorrigibles, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, et que les personnes les plus considérables et les plus instruites ne savent qu'augmenter le scandale de leurs crimes. Il voit que l'abondance des biens dont les comble le Seigneur, ne sert qu'à faire un peuple d'ingrats, et à entretenir dans ces cœurs lâches et efféminés l'amour de la bonne chère, des plaisirs et de la débauche ; qu'ils portent l'impiété jusqu'à nier l'existence de Dieu ou sa providence et son pouvoir ; que pleins de mépris pour les vrais prophètes, ils n'aiment que ceux qui les flattent dans leurs désordres, et qui leur promettent la paix lorsqu'il n'y a point de paix ; qu'ils s'étudient à tromper leurs frères pour s'enrichir, et n'ont aucun soin de rendre justice aux veuves et aux pauvres ; qu'enfin ils ont mis le sceau à leurs crimes par l'endurcissement, et qu'après avoir attiré sur eux le châtiment de leur infidélité, ils se montrent encore incrédules ou indifférents aux menaces du ciel.

Pour donner plus de poids à ses plaintes et à ses menaces, Dieu associa, sous le même règne de Josias, deux autres prophètes à Jérémie, sans parler de Baruch, son secrétaire, que nous verrons bientôt comme identifié à sa personne. L'un de ces prophètes fut Sophonie, qui censura vivement l'idolâtrie du peuple de Juda et les vices de tous les états et de toutes les conditions. Il accusait les grands d'être pleins de hauteur, de faste et de violence ; les magistrats d'avoir une avidité insatiable pour les présents et pour le gain ; les prophètes, qui s'arrogeaient cette mission, d'être légers et menteurs ; les prêtres de profaner les choses saintes, et d'affaiblir la loi de Dieu ; les riches de se reposer avec complaisance sur leurs biens ; et tous de se rendre indociles aux corrections et aux avertissements du Seigneur, en devenant pires en quelque sorte sous la verge miséricordieuse qui les châtiait. Mais enfin le

grand et terrible jour des vengeances est fixé, il avance à grands pas. Dieu va assembler tous les peuples et réunir tous les royaumes, pour décharger sur les impénitents le poids de sa colère. Il remplira tout de tristesse et de gémissements, de désolation, de ténèbres et de carnage ; il fera fouler aux pieds les corps morts comme de l'ordure ; et cette sanglante catastrophe se terminera par l'enlèvement en captivité de tous les habitants de Jérusalem et de la Judée, dispersés parmi les nations.

L'autre prophète, nommé Habacuc, se plaint amèrement à Dieu des violences et des injustices qui règnent dans les tribunaux de Jérusalem, de l'infraction impunie de toutes les lois, et du crédit des méchants pour opprimer les gens de bien. Il sait que l'heure du châtiment approche et que les instruments de la vengeance sont choisis ; que le Seigneur va susciter contre les coupables la cruelle nation des Chaldéens ; il nomme ce peuple redoutable, qui ne connaît que ses lois et sa puissance : « Ses chevaux sont plus légers que les léopards, ils ont la vue plus perçante que les loups du soir... Tout ce peuple viendra pour piller ; son regard est comme un vent brûlant. Il assemblera des troupes de captifs comme des montagnes de sable, il se jouera des rois, il narguera les princes ; il se rira des forteresses, et pour les prendre, il lui suffira d'élever des terrasses. » Habacuc ajoute, il est vrai, que le roi puissant de ce peuple tombera lui-même, il disparaîtra et subira son arrêt, faisant allusion sans doute à la démence de Nabuchodonosor, qui nous est racontée par Daniel, et à cette chute profonde du prince orgueilleux qui devait précéder la chute de son empire. Sophonie prédit également, comme un signe de consolation pour le peuple d'Israël, la ruine des peuples étrangers, ennemis de celui de Dieu, et en particulier la destruction de Ninive, dont le Seigneur

fera une solitude et un désert. « Les troupeaux se coucheront dans son enceinte, ainsi que les animaux de la contrée ; le pélican et le hérisson s'abriteront dans ses riches sculptures. Les oiseaux crieront perchés sur ses fenêtres, la désolation sera à sa porte. Voilà cette orgueilleuse cité, si pleine d'assurance, qui disait en son cœur : Je suis, et il n'y a que moi. Comment est-elle devenue une solitude et le repaire des animaux sauvages ? Quiconque passera près d'elle, sifflera sur elle en l'insultant et la montrant du doigt. » (1)

N° 91. Destruction de Ninive. — Cette dernière destruction de Ninive, qui devait précéder celle de Babylone, arriva sous le règne de Josias, au plus tard sous le règne de Joakim, son successeur.

L'échec éprouvé par les Assyriens, sous les murs de Béthulie, avait eu pour eux des suites funestes. Déjà Cyaxare, fils et successeur de Phraortes, avait relevé les affaires des Mèdes dans la haute Asie. Pour venger la mort de son père, il marcha, avec toutes ses forces, contre les Assyriens, battit et dispersa les débris de leur armée, et vint mettre le siège devant Ninive. Cette ville semblait ne pouvoir lui échapper, quand elle fut inopinément délivrée par une irruption de Scythes partis des bords des Palus-Méotides. Instruit de leur entrée en Médie, Cyaxare leva le siège de Ninive et s'avança contre ce nouvel ennemi, mais il fut défait à son tour. Les Scythes, maîtres du pays, s'établirent dans la haute Asie et y fondèrent un empire qui dura vingt-huit ans. Une partie pénétra même jusqu'en Égypte, d'où le roi Psammétik sut les éloigner à force de présents. Revenant par la Palestine et la Phénicie, cette horde de barbares pilla le temple de Vénus à Ascalon et s'arrêta enfin à Bethsan, ville de la tribu de

(1) Duguet. *Les Rois.* T. IV. 615.

Manassé, au-delà du Jourdain, d'où elle a été depuis appelée de leur nom, Scythopolis. Les Mèdes cependant secouèrent le joug des Scythes, dont ils firent un massacre général. Ce qui s'en sauva fut bien accueilli en Lydie par le roi Attyale, qui se porta médiateur entre les deux peuples.

Cyaxare n'avait que suspendu son dessein sur Ninive. Il n'eut pas plus tôt recouvré sa puissance, qu'il reparut au pied de ses murailles avec Nabopolassar, général babylonien, qui envoyé à Babylone comme préfet du roi d'Assyrie, conçut le projet de se substituer à son maître et d'affranchir pour toujours son pays natal. Depuis la première entreprise de Cyaxare contre Ninive, la monarchie assyrienne avait été en s'affaiblissant toujours entre les mains débiles et incapables de Saruc, son dernier prince. Cependant, au dernier moment, quand les armées coalisées des Babyloniens et des Mèdes se présentèrent sous les remparts de Ninive, l'antique courage des Assyriens parut se réveiller. La ville résista avec vigueur et opiniâtreté. Il fallut un siège très-long pour la réduire ; mais à la fin elle fut prise et complètement détruite. Les vainqueurs se partagèrent le territoire de l'Assyrie, et Nabopolassar devint le chef d'une nouvelle dynastie babylonienne. Il fut le père du fameux Nabuchodonosor, que nous verrons prendre Jérusalem jusqu'à trois fois.

N° 92. — Puissance rivale de l'Égypte et de Babylone. — La puissance des Babyloniens, unis avec les Mèdes, attira l'attention et la jalousie de tous les peuples voisins. L'Égypte avait gardé le souvenir de l'invasion de Sennachérib et de plusieurs autres agressions que ses divisions intestines ne lui avaient pas encore permis de venger. Après Tharaca, le dernier roi d'Éthiopie qui avait régné sur l'Égypte, les chefs de l'armée ne voulurent point se

donner un maître et se partagèrent le royaume en douze districts qui eurent chacun un roi indépendant. Mais bientôt Psammétik, l'un d'eux, sur la foi d'un oracle qui lui promettait une grande fortune, réussit à se défaire de tous ses concurrents, merveilleusement aidé par une troupe de soldats grecs, ioniens et cariens, échoués sur ses côtes. Psammétik, maître de toute l'Égypte, laissa son royaume florissant à Néchao, son fils, prince entreprenant et guerrier. Sa flotte, montée par des Phéniciens, qui tenaient toujours l'empire des mers, fit le tour de l'Afrique en partant de la Mer-Rouge et rentra la troisième année en Égypte, par le détroit de Gibraltar, faisant ainsi, pour se rendre des Indes à la Méditerranée, le même chemin que firent, vingt-un siècles plus tard, les Portugais pour aller aux Indes, lorsque sous la conduite de Vasco de Gama ils découvrirent et doublèrent le cap de Bonne-Espérance (1).

Le pharaon Néchao résolut de venger son pays contre les Assyriens. Il s'avança vers l'Euphrate, à la tête d'une puissante armée, et ne songeait à rien moins qu'à combattre le roi de Juda ; il envoya même des ambassadeurs pour lui dire : « Ce n'est point contre vous que je marche aujourd'hui, je suis en guerre avec une autre maison, contre laquelle Dieu m'a dit de marcher en diligence. Cessez donc de vous opposer à Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne vous fasse périr. » Josias ne voulut point se retirer, et, sans tenir compte de l'avis que le prince lui donnait de la part de Dieu, il continua sa marche jusqu'à la vallée de Mageddo, appelée Magdole par Hérodote. Ayant osé barrer le passage au roi d'Égypte, avec des forces inégales, il perdit non-seulement la bataille, mais encore

(1) *Hist. des Hébreux*, par M. RABELLEAU, t. II, 100. — *Hist. de la Géographie*, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, 29.

la vie, quoiqu'il eût changé de vêtements pour ne pas attirer sur le roi les coups des archers (610). Néchao ne s'arrêta pas à tirer parti de sa victoire ; uniquement occupé du but de son expédition, il poursuivit sa route contre les Assyriens et laissa emporter à Jérusalem le corps du roi vaincu. La consternation fut grande parmi les habitants de Jérusalem et de la Judée.

Nos saints livres font le plus bel éloge de ce prince, et vont jusqu'à dire « qu'avant lui et après lui, nul roi ne lui a ressemblé, en revenant comme lui au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, et en exécutant tout ce qui est écrit dans la loi de Moïse. » Il jugeait la cause des affligés et des pauvres, et il montrait par toute sa conduite, qu'il connaissait véritablement le Seigneur. (1) Son souvenir, remarque l'auteur de l'Ecclésiastique (2) ne fait pas moins de plaisir qu'un mélange de parfums, que le miel le plus doux, et qu'un délicieux concert au milieu d'un festin exquis. Il a travaillé avec zèle à la conversion du peuple, et il a aboli les impiétés abominables. Il a tourné la pente de son cœur vers Dieu, et dans un temps où régnait l'injustice, il a solidement établi la piété. Tous les rois de Juda ont été criminels, ajoute l'Esprit saint, excepté David, Ézéchias et Josias, pour ne rappeler que quelques rares exemples de la fidélité à Dieu, sans pouvoir faire une seule exception pour toute la lignée des princes d'Israël.

N° 93. — Le roi d'Égypte, Néchao, maître de Jérusalem, et du roi de Juda, fait mourir Joachaz en exil. (3) — Le peuple de Judée prit pour roi Joachaz, nommé aussi Sellum, fils de Josias, qu'il mit à

(1) Jérémie XXII, 16. — (2) XLIX, 1. — (3) *IV Rois*, XXIII, 29. — *II Par.* XXXVI.

la place de son père, et fit sacrer de préférence à son aîné Éliakim. Peut-être ce dernier fut-il écarté, parce qu'il se montrait disposé à capituler avec le roi d'Égypte, auquel on espérait encore résister. Quoi qu'il en soit, Joachaz avait vingt-trois ans, lorsqu'il commença son règne, et il ne régna que trois mois à Jérusalem. (610) Il ne sut, dans ce court intervalle, que se rendre coupable aux yeux du Seigneur en commettant les mêmes crimes que ses pères, et les mêmes violences. Ézéchiel nous le peint (2) comme un de ces petits lionceaux, qui avait appris de la lionne, sa mère, à déchirer sa proie et à dévorer les hommes. Les nations, en ayant ouï parler, l'ont pris dans leur fosse, et l'ont emmené chargé de chaînes au pays d'Égypte. En effet, Néchao, victorieux des Assyriens, et maître de la puissante ville de Charcamis, revint au bout de trois mois, et s'offensa de ce qu'un peuple vaincu se fût donné un roi sans sa participation. De Rebla, en Syrie, où il était campé, il manda Joachaz, le fit mettre aux fers, et l'envoya sous bonne garde en Égypte, où le malheureux prince mourut en prison. Traversant ensuite la Palestine avec toute son armée, le Pharaon entra à Jérusalem, mit sur tout le pays un tribut annuel d'un talent d'or et de cent talents d'argent, et ne retourna dans ses États, qu'après s'être assuré de la soumission de Joakim, ou Eliakim, l'aîné des fils de Josias, sur la tête duquel il plaça la couronne. (609)

Au départ de Joachaz pour la terre d'Égypte, Jérémie avait pris soin d'annoncer tout ce qui devait arriver à ce prince exilé. « Ne pleurez pas un roi mort, écrivait-il, en parlant de Josias, ne vous lamentez pas sur lui ; mais pleurez, pleurez celui qui s'en va ; il ne reviendra plus, et ne reverra jamais le pays de sa naissance. Car voici ce que le Seigneur dit à Sellum

(2) XIX, 3.

(Joachaz), fils de Josias, roi de Juda, qui a régné après Josias, son père, et qui est sorti de cette ville : il ne reviendra plus en ce lieu, il mourra au lieu où il a été transporté, il ne reverra plus cette terre » (1).

Hérodote, en rapportant cette expédition du roi d'Égypte contre l'Assyrie, fait mention de la ville de Jérusalem, qu'il nomme *Cadytis*, ou la ville sainte, selon la signification du mot hébreu ; il désigne d'ailleurs exactement cette ville par sa situation au milieu des montagnes de la Palestine, et par sa grandeur qu'il compare à celle de Sardes, la principale ville de l'Asie-Mineure.

Nabopolassar, surpris par Néchao, était trop âgé pour faire seul la guerre à un ennemi puissant. Il s'associa Nabuchodonosor, son fils, qui joignit le roi d'Égypte sur les rives de l'Euphrate, reprit Charcamis, et fit bientôt rentrer la Palestine et la Syrie sous son obéissance.

N° 94. — Joakim, successeur de Joachaz, et la première prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, selon la prédiction de Jérémie (2). — Joakim, le nouveau roi de Jérusalem, aurait dû trembler pour lui-même, en voyant renversé du trône ou bientôt prêt à en descendre celui qui l'y avait fait monter. Mais ce prince abusa étrangement de sa puissance, il abandonna le culte de Dieu pour suivre celui des idoles que son père avait aboli, et opprima ses sujets, déjà tributaires de l'Égypte, en leur imposant des corvées nécessaires à de somptueuses constructions, qu'il élevait au milieu de la misère publique. La mort menaçait tous ceux qui osaient se plaindre de son abominable tyrannie, et le sang coulait à flots dans Jérusalem par ses sentences injustes. Il fit même poursuivre jus-

(1) XXII, 10. — (2) *IV. Rois.* XXIV.

qu'en Égypte le prophète Urie pour le faire mettre à mort. Il crut devoir associer à l'autorité royale son fils Joachin ou Jéchonias, dès la seconde année de son règne (607), ce qui concilie le texte du *Livre des Rois*, où il est dit qu'il avait dix-huit ans quand il commença à régner, avec le texte du *Livre des Paralipomènes*, où il n'est fait mention que de huit. On peut appliquer à l'un ou l'autre de ces princes, réunis ensemble pour partager le même sceptre, la suite de la parabole ou du cantique lugubre d'Ézéchiel : « Il marcha parmi les lions et devint fort ; il apprit à déchirer sa proie et à dévorer les hommes. Il sut faire des veuves et rendre désertes les villes ; le bruit de ses rugissements épouvanta la contrée... Alors les peuples des provinces qui l'environnaient se rassemblèrent contre lui, étendirent leurs filets et il fut pris dans la fosse. Ils l'enfermèrent chargé de chaînes pour le conduire au roi de Babylone. Ils le mirent dans une forteresse pour que sa voix ne retentît plus sur les montagnes d'Israël. »

La parabole d'Ézéchiel n'était que le récit des faits déjà consommés, à la double prise de Jérusalem, tandis que les avertissements et les prophéties de Jérémie précèdent l'événement fatal.

Afin d'imprimer par une image sensible une idée plus profonde de la certitude des menaces divines, le Seigneur ordonna à Jérémie d'acheter une ceinture de lin, et après l'avoir portée quelque temps sur lui, de l'aller cacher dans le creux d'une roche, sur le bord de l'Euphrate. Beaucoup de jours s'étaient écoulés, lorsque le Seigneur dit à Jérémie de retirer cette ceinture, qu'il trouva en lambeaux et hors d'usage. « Ainsi je détruirai, dit Jéhovah, l'orgueil de Juda et l'orgueil excessif de Jérusalem, de ce peuple méchant, qui, refusant d'écouter mes oracles, marche selon la dureté de son cœur, s'attache au culte des dieux étrangers et les adore ; il en sera d'eux comme de cette ceinture, qui

n'est bonne à rien, Comme une ceinture s'attache aux reins d'un homme, ainsi, dit le Seigneur, je m'étais attaché toute la maison d'Israël et toute la maison de Juda, afin qu'elles fussent mon peuple.... Mais elles ne m'ont pas écouté. » Le Seigneur voyant ses avertissements perdus à l'égard du peuple et à l'égard du prince, prit un autre exemple tiré du potier qui brise un vase d'argile et qui en fait un autre d'un tour de main. Jérémie fut conduit chez ce potier, pour rendre plus sensible encore cette instruction salutaire, où la rigueur de la justice divine était au moins tempérée par un reste de miséricorde et l'espoir de la conversion.

Mais bientôt Dieu lui commande de se munir d'un vase de terre que le prophète achètera lui-même, et de mener avec lui les anciens du peuple et les anciens d'entre les prêtres, à la vallée de Topheth ou du fils d'Ennon, située au faubourg de Jérusalem vers le midi, afin d'y publier les arrêts qu'il lui manifestera. Et c'est dans cette vallée, souillée par les immolations à Baal et à Moloch, et qui sera désormais appelée la vallée du carnage, que le prophète reçoit ordre de briser son vase aux yeux de ceux qui l'entouraient, en disant : « voici ce que dit le Seigneur des armées : Je briserai ce peuple et cette ville comme a été brisé ce vase du potier sans qu'on puisse le rétablir ; et ils n'auront plus d'autre tombeau que Topheth... Et les maisons de Jérusalem et les palais des rois de Juda seront impurs comme Topheth, toutes les maisons sur le toit desquelles ils ont brûlé de l'encens en l'honneur de l'armée du ciel, et fait des libations à des dieux étrangers. »

Jérémie répéta cet anathème dans le parvis du temple, et devant tout le peuple, au nom du Seigneur des armées. Phassur, intendant et capitaine du temple, voulut étouffer la voix du prophète, le fit battre de verges et jeter en prison. Mais le lendemain Jérémie,

ayant recouvré sa liberté, dit à son persécuteur : « Jéhovah ne t'a pasn ommé Phassur, mais voyageur et vagabond. Car voici ce que dit le Seigneur : Je vais te livrer à la frayeur toi et tous tes amis... Et toi, Phassur, tu iras en captivité avec tous ceux qui demeurent dans ta maison ; tu entreras à Babylone, c'est là que tu mourras et que tu seras enseveli, toi et tous tes amis auxquels tu as prophétisé le mensonge. » Enfin les prêtres, les faux prophètes, et tout le peuple se saisirent de Jérémie, en disant : Il faut qu'il meure. Cette foule, excitée par les ennemis du prophète, allait le faire mourir, parce qu'il avait prophétisé contre la ville et le temple, étant lui-même la figure de Jésus condamné à mort et dont la populace demandait le crucifiement. Mais les princes de Juda et les anciens délivrèrent Jérémie, en alléguant l'exemple de Michée de Morasthi, qui avait prophétisé au temps d'Ézéchias. Ahican, fils de Saphan, sauva Jérémie de la peine capitale, tandis que le prophète Urie, qui avait fui en Égypte pour se soustraire à la même peine, fut ramené au roi Joakim, qui le fit périr par l'épée.

La vengeance de Dieu était aux portes de la ville. Dans la quatrième année du règne de Joakim, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint mettre le siège devant Jérusalem (606). Le Seigneur livra Joakim, roi de Juda, entre les mains du roi de Babylone. et une partie des vases de la maison de Dieu, que ce prince emporta au pays de Sennaar, en la maison de son dieu, pour grossir le trésor de son dieu. A l'égard de Joakim, Nabuchodonosor le fit charger de chaînes, l'emmena et le relâcha bientôt ; il lui rendit même ses États en se contentant du tribut auquel il le soumit, sans que l'on sache par quel motif ni de quelle manière il agit en cette circonstance pour laisser à Jérusalem un prince que ses relations avec l'Égypte devaient rendre suspect jusqu'à sa mort. Dans cette première

prise de Jérusalem, le roi de Babylone retint prisonniers les personnages les plus distingués de l'État à la suite des princes de la famille royale, comme pour servir d'otages de la fidélité de Joakim. Parmi eux était Daniel, issu du sang des rois de Juda, âgé d'environ dix ou douze ans, et plusieurs autres captifs, Ananias, Misaël et Azarias, que nous verrons à la cour des rois chaldéens, instruits dans cette langue et dans toutes les sciences des mages du pays. On compte ordinairement à partir de cette époque les soixante-dix ans de captivité prédits par Jérémie (1).

CHAPITRE VI.

LES SOIXANTE-DIX ANS DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE ET LE RÉTABLISSEMENT DE JUDA (606-536).

N° 95. — Fin honteuse du règne et de la vie de Joakim, annoncée par Jérémie et son secrétaire, Baruch (2). — Joakim continua d'irriter le Seigneur par ses abominations, malgré l'état humiliant où il était réduit ; et il ne profita de la liberté qu'on lui avait rendue, que pour se tourner du côté du roi d'Égypte et implorer son secours contre le puissant roi de Babylone, qui tenait alors sous sa domination, outre l'ancien royaume d'Assyrie et de Chaldée, une grande partie de l'Arabie, la Syrie et la Palestine.

Sur la fin de la quatrième année (606) du règne de Joakim, lorsque la retraite de l'armée de Nabuchodonosor eût rendu la tranquillité au royaume de Juda, le

(1) XXV. II. — (2) *IV Rois*, XXIV.

Seigneur dit à Jérémie : « Prends un rouleau et tu écriras tout ce que je t'ai dit contre Israël, contre Juda et contre tous les peuples, depuis le temps du règne de Josias que je t'ai parlé, jusqu'à ce jour. Peut-être que la maison de Juda, apprenant tous les maux que je suis résolu de lui faire, abandonnera ses voies criminelles, et je lui pardonnerai ses iniquités et ses crimes. » Jérémie appela donc Baruch, son disciple et son secrétaire, et lui dicta toutes les paroles du Seigneur. « Je suis enfermé, ajouta-t-il, et je ne puis aller à la maison du Seigneur. Entre toi-même dans le temple, avec ce rouleau à la main, et lis toutes les paroles de Jéhovah que tu viens d'écrire sous ma dictée; tu les liras devant le peuple dans la maison du Seigneur au jour de jeûne prescrit, et tu les liras aussi devant tous les habitants de Juda qui viendront de leurs villes. » Baruch, troublé par la vue de ce qu'il venait d'écrire, par le souvenir de la mort d'Urie et la pensée des périls qu'il courait, lui et son maître, se laissa d'abord aller à la tristesse et à la plainte : « Hélas ! que je suis malheureux ! Le Seigneur m'ajoute douleur sur douleur. Je languis à force de gémir, et je ne trouve point de repos. » Jérémie rassura son disciple, et lui fit entendre qu'au milieu des calamités qui devaient affliger toute cette terre, il ne fallait pas désirer pour soi quelque chose de grand et de distingué : « J'accablerai de maux tous les hommes, dit le Seigneur, mais je te conserverai la vie, en quelque lieu que tu te retires, je te donnerai ton âme ou ta vie, comme une dépouille prise sur l'ennemi. »

Dans la cinquième année de Joakim (605) le jeûne fut publié, au neuvième mois, et Baruch lut devant tout le peuple les paroles de Jérémie, à la porte de la maison du Seigneur. Les grands de la cour, qui étaient assemblés au palais du roi, dans la chambre du trésor, en ayant été avertis, envoyèrent dire à Baruch :

« Prends en ta main le rouleau que tu as lu devant le peuple et viens ici : » Il prit le rouleau et vint les trouver ; et s'étant assis par leur ordre, il lut devant eux. Lorsqu'ils eurent tout entendu, ils s'entre-regardèrent avec effroi et dirent à Baruch : « Nous devons rapporter au roi toutes ces paroles. » Baruch, interrogé, leur fit savoir qu'elles avaient été dictées par Jérémie : « Va, lui dirent les princes, cache-toi, ainsi que Jérémie, et que nul ne sache où vous serez. » Ils allèrent trouver le roi, qui se fit apporter et lire le rouleau dans son appartement d'hiver, où il avait devant lui un brasier ardent. A peine eut-on lu trois ou quatre pages, qu'aussitôt le roi les coupa avec le canif du secrétaire Élisama et les jeta dans le feu du brasier, où tout le volume fut consumé. Personne ne fut effrayé et ne déchira ses vêtements. Toutefois, trois officiers du roi l'avaient supplié de ne pas brûler le livre : il ne les écouta point. Il fit même rechercher le secrétaire Baruch et le prophète Jérémie. Mais le Seigneur les cacha, ayant promis de leur sauver la vie.

Jérémie prit un autre rouleau sur le commandement du Seigneur et dicta ces paroles à son secrétaire, avec celles qui avaient été écrites dans le premier : « Ainsi parle l'Éternel au roi de Juda : Tu as brûlé ce rouleau en disant : Pourquoi y as-tu écrit que le roi de Babylone se hâtait de venir pour ravager le pays et en exterminer les hommes et les animaux? C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur contre Joakim, roi de Juda : Il ne sortira pas de lui un prince qui monte sur le trône de David, et son corps, privé de sépulture, sera exposé à la chaleur du jour et au froid de la nuit. Je le visiterai, lui, sa race et ses serviteurs, et je ferai tomber sur eux tout le mal que je leur ai prédit sans qu'ils aient voulu m'entendre. » Ces prédictions, consignées dans un nouveau livre, ne devaient pas tarder à s'accomplir.

Joakim, après être demeuré assujetti à Nabuchodonosor pendant trois ans, se révolta contre lui (603). Le roi de Babylone se trouvant alors occupé contre d'autres ennemis avec ses principales forces, et ne se voyant pas en état de marcher en personne pour réduire un prince déjà tributaire, se contenta d'ordonner aux gouverneurs des provinces méridionales de la Chaldée et aux nations voisines de Juda, de diriger de ce côté leurs incursions, en attendant qu'il vînt lui-même mettre le siège devant Jérusalem. L'Écriture, sans s'arrêter aux instruments dont la Providence se servait, déclare seulement que le Seigneur envoya des troupes de Chaldée, de Syrie, du pays de Moab et d'Ammon, pour exterminer Juda, comme il l'en avait menacé par les prophètes, ses serviteurs. Et ceci arriva, ajoute le texte sacré, parce que le Seigneur voulut exécuter l'arrêt qu'il avait prononcé contre Juda, et le rejeter de devant sa face, à cause de tous les crimes que Manassès avait commis et du sang innocent qu'il avait répandu ; car il avait rempli Jérusalem du sang des innocents. C'est pourquoi le Seigneur ne voulut point pardonner à son peuple. Les nations voisines du royaume continuèrent d'y faire des ravages pendant les quatre dernières années de Joakim. Leur épée faisait des veuves sans nombre, et tuait en plein midi les jeunes gens entre les bras de leurs mères, (1) on ne pouvait sortir à la campagne, sans y trouver des personnes égorgées.

A ce premier fléau, Dieu en ajouta un second : une cruelle famine acheva de désoler le royaume. Jérémie adressa une humble prière à Dieu, et demanda grâce pour ce peuple, au milieu duquel le Seigneur habitait, et qui portait son nom comme étant à lui. Le Seigneur lui répondit : « Ne me priez point de faire grâce à ce

(1) *Jérem.*, XIV, 18. XV. 8.

peuple. Lorsqu'ils jeûneront, je n'écouterai point leurs prières : ils auront beau m'offrir des holocaustes et des dons, je ne les recevrai point, parce que j'ai résolu de les exterminer par l'épée, par la famine et par la peste. » Jérémie, cherchant à excuser son peuple, essaya vainement d'en rejeter la faute sur les prophètes menteurs ; et le Seigneur donna un nouveau degré de certitude à ses menaces terribles, en opposant la vérité de sa parole à tous ces faux oracles et en montrant d'avance les cadavres de ceux qui égaraient le peuple, jetés dans les rues de Jérusalem, après avoir été consumés par la peste et par l'épée. Jérémie, percé jusqu'au fond du cœur, à la vue des misères dont il était témoin, et de celles qui lui étaient montrées en esprit, fit de nouvelles instances, auprès de Dieu, en faveur de son peuple. « Seigneur, lui dit-il, avez-vous donc entièrement rejeté Juda ? Sion est-elle devenue l'horreur de votre âme ? Pourquoi nous avez-vous frappés d'une plaie incurable ? Nous attendions la paix, et la paix n'est point venue : nous espérions la guérison, et nous voici dans le trouble. Seigneur, nous reconnaissons nos impiétés et l'iniquité de nos pères, parce que nous avons péché contre vous. Pour la gloire de votre nom, ne nous rejetez pas, et ne renversez pas le trône de votre gloire. Souvenez-vous de l'alliance que vous avez faite avec nous et ne la rendez pas inutile. » Le Seigneur lui dit : « Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi, afin d'intercéder pour ce peuple, mon cœur ne se tournerait pas vers lui. Chassez-les de devant ma face et qu'ils se retirent. »

Joakim, qui s'était rendu coupable de plusieurs crimes et abominations, et avait renouvelé le souvenir de Manassés, mourut après un règne de onze ans (599). Son corps fut privé de sépulture, et jeté à la voirie, selon la parole du Seigneur. Il eut pour successeur son fils Joakim, appelé aussi Jéchonias, qui eut à subir la

vengeance que Nabuchodonosor s'apprêtait à tirer de la rébellion de son père, et le châtiment infligé au roi et au peuple, dans la seconde prise de Jérusalem.

N° 96. — Règne de Jéchonias et sa captivité après la seconde prise de Jérusalem par Nabuchodonosor (599) (1). — Jéchonias était âgé de dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône ; et il ne régna que trois mois et dix jours à Jérusalem. Il fit le mal devant le Seigneur, dit l'Écriture, et commit tous les mêmes crimes que son père, répandant partout la désolation et l'épouvante, comme ce lion, dont parle Ézéchiel, faisant retentir les collines de ses rugissements. Jérémie l'exhorta, selon l'ordre qu'il avait reçu du Seigneur, à s'humilier et à se prosterner dans la poussière ; et il lui annonça, mais en vain, que Juda allait être transféré en exil et en captivité, après que la couronne de son prince serait tombée de sa tête. « Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que, quand vous seriez comme un anneau à ma main droite, je ne laisserais pas de vous en arracher. Je vous livrerai entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone et des Chaldéens. Je vous enverrai, vous et votre mère, qui vous a mis au monde, dans une terre étrangère, et vous y mourrez...Terre, terre, terre, écoute la parole du Seigneur ; voici ce que dit le Seigneur : Écrivez que cet homme sera stérile, que rien ne lui réussira durant sa vie et qu'il ne sortira point d'homme de sa race pour s'asseoir sur le trône de David, avec la puissance souveraine sur Juda. »

Cette même année, le roi Nabuchodonosor envoya ses généraux pour faire le siège de Jérusalem. Tandis qu'ils la tenaient resserrée par une circonvallation, le roi de Babylone y vint en personne avec un renfort de

(1) IV. *Rois*, XXIV, 8. — II. *Par.*, XXXVI, 9.

troupes et fit battre la ville. Dieu accabla les Juifs de si grands maux pendant ce siège, qu'on n'en avait point encore vu de semblables jusque là ; qu'un père mangea la chair de son propre fils, et un autre la chair de sa propre fille, selon ce qui était prédit dans la loi de Moïse. Enfin la ville étant réduite aux abois, Jéchonias en sortit et se rendit au roi de Babylone, avec sa mère, ses officiers, ses généraux et ses eunuques. Nabuchodonosor le reçut à discrétion et le fit prisonnier. Il enleva tous les trésors de la maison du Seigneur et du palais du roi. Il brisa tous les vases d'or que Salomon avait faits dans le temple du Seigneur. Les Chaldéens mirent le feu à une partie de la ville. Le roi de Babylone fit prisonniers tous les plus considérables habitants de Jérusalem, tous les princes, tous les plus braves de l'armée, au nombre de dix mille, avec les artisans et les ouvriers en fer. Il transféra aussi à Babylone Jéchonias avec sa mère, ses femmes, ses eunuques ou serviteurs et les juges du pays ; tous les plus vaillants hommes de Juda, en particulier, au nombre de sept mille, et mille artisans choisis parmi les plus habiles de chaque profession. Il ne resta dans le pays que les plus pauvres. Ézéchiel fut du nombre des captifs, ainsi que le Juif Mardochée. Il s'était écoulé environ sept ans entre la première et la seconde prise de Jérusalem (606-599) (1).

N° 97. — Le jeune Daniel réforme le jugement des vieillards et délivre la chaste Suzanne. Il découvre et interprète le songe de Nabuchodonosor (2). — Dans cet intervalle, Daniel apparaît à la cour du roi de Babylone, où il commence à exercer sa mission en révélant de bonne heure à son peuple

(1) MÉSENGUY. *Ancien Testament*, 204-212, t. VI. — (2) *Daniel*, I, XIII.

le don de prophétie et en interprétant les songes de Nabuchodonosor. Le puissant prince fit lui-même élever dans son palais, comme autrefois Moïse à la cour des Pharaons, le jeune Daniel et ses trois nobles amis, tous bien faits et sans défaut, instruits dans la sagesse, habiles dans les sciences et dans les arts. Asphenez, le chef des eunuques, reçut ordre de les nourrir des mets de la table du roi. Mais ce signe de bienveillance et de distinction exposait les jeunes Hébreux à violer la loi qui leur interdisait l'usage de certains aliments. Daniel fit une ferme résolution dans son cœur de ne point se souiller en mangeant de ce qui venait de la table du roi et en buvant du vin dont il buvait. Il sut se concilier, pour lui et ses compagnons, les bonnes grâces d'Asphenez, le grand maître du palais, et de Malasar, à qui était confié le soin des jeunes princes ; et lorsqu'ils eurent passé dix jours à ne manger que des légumes et à ne boire que de l'eau, comme ils l'avaient demandé, leur visage parut meilleur que celui des autres jeunes hommes, nourris des mets royaux.

La première occasion où Daniel fit éclater sa rare sagesse et la supériorité des lumières dont Dieu le remplissait, fut à l'égard de la chaste Suzanne, qu'il délivra de la mort, quoiqu'il n'eût que seize ans ou même douze, selon quelques anciens Pères. Nabuchodonosor, en transférant à Babylone plusieurs Juifs, dès la première prise de Jérusalem, leur avait laissé le libre exercice de leurs lois et de leurs usages particuliers, et le droit de juger des différends qui survenaient entre eux. Deux vieillards ou sénateurs de ce tribunal conçurent une passion criminelle pour Suzanne, femme d'un homme riche, nommé Joakim, maître de la maison où se tenait l'assemblée des juges ; et ils n'oublièrent rien pour la forcer de se rendre à leurs désirs. C'est de ces vieillards que le Seigneur a parlé quand il a dit : « L'iniquité est sortie de Babylone par des

vieillards qui étaient juges et qui semblaient conduire le peuple. » Ils renoncèrent à leur raison et détournèrent les yeux pour ne point voir le ciel et ne point se souvenir des justes jugements de Dieu. Mais la fille de Juda ne se laissa point corrompre. « Je ne vois qu'angoisse de toutes parts, dit-elle, en jetant un profond soupir, car si je fais ce que vous désirez, je suis morte; et si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. Mais il vaut mieux que je tombe innocente entre vos mains que de pécher en la présence du Seigneur. » Voyant sa vertu inflexible, les deux juges, complices d'un même crime qu'ils n'osaient d'abord s'avouer mutuellement, changèrent leur amour en fureur. Ils se déclarèrent ses accusateurs, portèrent eux-mêmes témoignage contre elle et la firent condamner à mort.

Suzanne n'avait opposé, pour sa defense, qu'un regard vers le ciel, son silence et ses larmes; condamnée, elle chercha sa force et sa consolation dans la prière : « Dieu éternel, vous qui pénétrez ce qui est caché, et qui connaissez toutes choses avant qu'elles existent, vous savez qu'ils ont porté un faux témoignage contre moi, et voilà que je meurs innocente de tout ce que leur malice a inventé contre moi. » Le Seigneur exauça cette prière de Suzanne, et lorsqu'on la conduisait à la mort, il suscita l'Esprit saint dans un jeune enfant, nommé Daniel, qui cria à haute voix : « Je suis innocent du sang de cette femme. » Tout le peuple se tourna vers lui, et se laissa ramener par le jeune enfant pour juger les vieillards. Daniel fit comparaître ceux qui s'étaient constitués seuls juges, accusateurs et témoins dans la cause; il les interrogea séparément en présence de tout le peuple, et les mit en contradiction par leur propre bouche : l'un disait avoir surpris le couple adultère sous un lentisque, et l'autre sous un chêne. Aussitôt tous les assistants applaudirent au succès de cette enquête nouvelle; et

ayant béni le Seigneur, qui sauve ceux qui espèrent en lui, ils firent subir, selon l'ordonnance de la loi, aux deux vieillards le même supplice, auquel ils avaient condamné le sang innocent. Depuis ce jour-là et dans la suite, Daniel devint grand devant le peuple.

La renommée de Daniel ne tarda pas à s'accroître, même à la cour de Nabuchodonosor, à l'occasion du songe de ce prince, qui s'était effacé de sa mémoire, et lors de son réveil, ne lui avait laissé qu'une vague impression de terreur. Le roi fit assembler les plus célèbres des Chaldéens réputés habiles dans la science de l'astrologie, qui tous confessèrent leur impuissance à découvrir le songe. L'arrêt de mort porté contre eux allait s'exécuter par la volonté d'un prince qui ne savait que commander avec empire. Cet arrêt comprenait indistinctement tous ceux qui étaient connus sous le nom de sages, et Daniel s'y trouvait lui-même enveloppé. Il se présenta devant le roi, et obtint pour tous également un sursis, qu'il employa, avec ses trois compagnons à prier Dieu de l'éclairer. Dieu révéla ce songe à Daniel par un miracle jusque-là sans exemple, de l'aveu de tous les mages réunis, qui reconnurent ce don de prophétie au-dessus du pouvoir de tous les hommes. Ce premier miracle disposait à croire à l'interprétation du songe, et garantissait dès-lors une infaillible certitude aux révolutions des empires, qu'annonçait le prophète. Enfin l'explication qui suivait la découverte du songe n'était qu'un hommage rendu à la Providence souveraine qui embrasse tous les temps et tous les peuples, et au Dieu de Daniel, le Maître de l'univers, qui tient en sa main le cœur des rois et le sort des empires.

« Seigneur, dit Daniel à Nabuchodonosor, le secret que le roi demande ne peut lui être découvert ni par les sages, ni par les mages, ni par les devins, ni par les augures; mais il y a dans les cieux un Dieu qui

révèle les secrets..... Tes pensées, ô roi, étaient fixées pendant ton sommeil sur ce qui doit arriver dans la suite des temps..... Tu voyais donc, ô roi, une grande statue, et cette statue qui brillait d'un vif éclat, était debout devant toi ; elle était effrayante à voir. La tête de cette statue était d'un or très-pur, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses cuisses étaient d'airain, ses jambes étaient de fer, ses pieds étaient partie en fer, et partie en argile. Tu la contemplais, lorsqu'une pierre détachée de la montagne, sans le secours d'aucune main, frappa les pieds de fer et d'argile de la statue, et les brisa. Alors l'airain, l'argent et l'or furent brisés comme le fer et l'argile, et devinrent comme la balle que le vent emporte de l'aire pendant l'été, et on ne trouva pas même le lieu où étaient ces débris ; puis la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, qui remplit toute la terre. Voilà le songe, et nous l'expliquerons aussi en présence du roi.

Prince, toi qui es le roi des rois, parce que le Dieu des cieux t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire, et que, partout où habitent les fils de l'homme, les animaux sauvages et les oiseaux du ciel, il les a mis sous ta dépendance et t'a donné l'empire sur eux, tu es la tête d'or de la statue. Après toi, il s'élévera un autre empire moindre que le tien, puis un troisième qui sera d'airain, et qui commandera à toute la terre ; enfin un quatrième empire fort comme le fer qui brise et réduit tout en poudre ; et de même que le fer brise toutes choses, il brisera et écrasera tout... Mais comme tu as vu le fer mêlé avec la terre argileuse, c'est qu'ils se mêleront par des alliances humaines sans s'unir l'un avec l'autre, de même que le fer ne peut s'unir avec l'argile. Et au temps de ces rois le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit ; et ce royaume qui ne sera point donné

à un autre peuple, brisera et consumera tous ces empires, et il subsistera éternellement, selon que tu as vu qu'une pierre détachée de la montagne, sans le secours d'aucune main, a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or. Le grand Dieu a fait connaître au roi ce qui doit arriver, car le songe est véritable et l'explication en est sûre. Alors le roi Nabuchodonosor, s'inclinant profondément, se prosterna devant Daniel, et lui demanda de faire des oblations et d'offrir des parfums. Puis le roi continuant à parler dit à Daniel : Ton Dieu est véritablement le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs ou des rois, et c'est lui qui révèle les secrets, puisque tu as pu découvrir mon songe. »

Le songe de Nabuchodonosor est rapporté par Daniel à la seconde année de ce prince, suivant le calcul babylonien, qui ne commence à compter les années de son règne que depuis la mort de son père ; mais d'après le calcul des Juifs, qui anticipaient ce règne de deux ans, à partir du moment où Nabuchodonosor fut associé à l'empire par Nabopolassar, cette année devient la quatrième du roi de Babylone et concourt avec la septième du règne de Joakim (603). Daniel fut dès lors élevé aux plus grands honneurs. Nabuchodonosor lui donna la surintendance de tous les mages, le gouvernement de la province de Babylone et la première place dans son conseil. Et le roi ordonna, selon la demande de Daniel, que Sidrach, Misach et Abdenago, ses compagnons, désignés comme lui, Baltassar, sous des noms assyriens, auraient l'intendance des affaires de la province de Babylone. Mais Daniel était toujours dans le palais et près de la personne du roi. La succession des quatre grands empires assyro-babylonien, médo-perse, grec et romain, devait préparer les voies au Messie ; et Daniel, dans une vision célèbre qu'il eut lui-même, décrivit plus tard, sous la figure de quatre animaux sortant de la mer, les révolutions et les chocs

de ces empires, les persécutions d'Antiochus Épiphane et les persécutions romaines que nous verrons, dans l'Apocalypse, devenir la cause de la ruine du dernier empire.

N° 98. — Le prophète Ézéchiel et la vision du chariot. Ses différentes prédictions de la ruine de Jérusalem. — Le prophète Ézéchiel, sur les bords du fleuve Chobar ou Chaboras, avait des visions semblables, qui n'étaient pas seulement relatives à la dernière prise de Jérusalem, mais encore destinées, comme celles de Daniel, à peindre le jeu de la Providence, et surtout le divin mystère de l'incarnation, centre de tous les événements du monde.

Ce prophète avait été emmené captif à Babylone (599) avec le roi Jéchonias, et sa mission était d'affermir la foi des Juifs qu'il accompagnait dans leur exil ; ces Juifs, mêlés d'une foule de prévaricateurs ou de pénitents imparfaits, avaient besoin de sa présence, et ses prédictions ne rencontraient guère plus de croyance parmi eux que la parole de Jérémie parmi ceux de Jérusalem. Il commença à prophétiser la trentième année qui se compte, selon quelques-uns, à partir de l'ère chaldéenne de Nabopolassar ou la fondation de la monarchie babylonienne, et, selon d'autres, à partir du renouvellement de l'alliance faite avec le Seigneur par le roi Josias, la dix-huitième année de son règne, à l'occasion de la découverte du *Livre de la loi ;* ce fut alors en effet que le Seigneur annonça tous les malheurs qui devaient fondre sur Jérusalem et ses habitants, comme une sentence prononcée dans ce livre, et qu'ils venaient d'entendre de la bouche du roi de Juda (1). Le temps de la vengeance ne devait point tarder, et la trentième année après cet oracle, la cin-

(1) *IV. Reg.* XXII. 16.

quième année de Joachim (605), Ézéchiel, fils de Buzi, de race sacerdotale, sentait la main de Dieu se reposer sur lui, et inaugurait par la description de la vision du char le ministère prophétique qu'il devait remplir pendant vingt années.

Le premier objet qui frappe les yeux d'Ézéchiel dans cette vision est un nuage immense, dans lequel apparaît du feu, et tout autour une grande clarté ; ce nuage enflammé est poussé par un vent impétueux qui vient de l'aquilon ; et au milieu de ce feu brille comme l'airain en fusion mêlé à l'or dans la fournaise. L'aspect terrible et la direction de ce nuage présageaient la dernière et prochaine invasion des Chaldéens, qui, comme une tempête éclatant au nord de Jérusalem, ne sauraient plus rien épargner au siège de cette ville et la désoleraient par une ruine totale. Mais cette exécution de la vengeance divine n'est point due à la combinaison d'éléments aveugles. Quatre animaux vivants, ou des êtres animés à figures multiples, sont attachés aux quatre angles d'une estrade qui sert de base à un trône : chacun de ces chérubins a quatre faces, quatre ailes, des pieds droits et des mains d'homme. Ces esprits célestes, qui brillent comme des flammes ardentes et sont plus prompts que l'éclair, ont leur visage tourné par les quatre faces vers les quatre parties du monde, et embrassent dans l'étendue de leurs regards l'univers tout entier.

Les différentes faces de ces animaux mystérieux, réunies dans un groupe uniforme, figurent l'accord parfait des opérations de Dieu et l'union intime de ses attributs, de ses desseins et de ses motifs, sans que leur diversité cause jamais entre eux ni partage, ni division. La face de l'homme représente la souveraine raison qui caractérise les ouvrages de Dieu ; celle du lion marque la force invincible avec laquelle il agit ; celle du bœuf la maturité et la constance qui règnent

dans ses conseils, ou la patience divine ne se lassant jamais ; enfin celle de l'aigle la sublimité de ses pensées et la promptitude de son action. Mais toutes ces qualités concourent toujours au même but et suivent l'impression d'un même esprit. Tout se correspond dans ces faces qui se regardent, dans ces ailes qui se rejoignent, dans ces mains qui s'agitent et dans ce concert harmonieux que fait vibrer la voix du Tout-Puissant. C'est l'accord des prophètes et des évangélistes, des apôtres et des docteurs ; c'est la plénitude de la révélation avec ses différents progrès, depuis Adam, Abraham et Moïse jusqu'à Jésus-Christ, sans qu'il y ait jamais un seul mouvement rétrograde ou une seule hésitation dans la marche ascendante de la vérité ! Ainsi se meuvent les animaux mystérieux d'Ézéchiel, qui vont toujours devant eux et d'un pas sûr, avec leurs membres flexibles en tous sens, emportés par l'Esprit qui les guide aux quatre vents du ciel.

Près de chacun de ces chérubins ailés s'élevait une roue d'une hauteur effrayante, avec ses quatre faces, correspondantes à celles des animaux, et formées de deux cercles égaux et concentriques qui se coupaient à angles droits. Ces roues brillantes qui lançaient des étincelles dans leur mouvement rapide, et ne se retournaient jamais, figuraient le mouvement des sphères qui roulent dans les cieux et que les anges conduisent, en même temps que les révolutions des empires sur la terre. Toutes les pièces de ce char divin n'étaient point unies entre elles ni mues à l'extérieur par des machines et par des ressorts ; mais l'Esprit de Vie en était l'unique lien et l'unique mobile. La facilité avec laquelle ces animaux et ces roues étaient toujours prêts à marcher en droite ligne, sans changer de situation ni de route, indiquait assez que Dieu n'est jamais arrêté dans ses desseins, ni obligé de les changer ou de les réformer, et que, quoi qu'il arrive dans le monde,

tout se dirige sur le plan qu'il a tracé, et s'achemine sûrement vers le terme qu'il s'est proposé. Les animaux symboliques s'arrêtaient et baissaient leurs ailes, pour écouter en respect et en silence la voix qui partait du trône, et qui réglait tous leurs mouvements; et aussitôt qu'ils avaient reçu leurs ordres, ils élevaient leurs ailes, dont le bruit devenait semblable à celui des grandes eaux, à celui d'une armée, et les roues suivaient les mouvements des chérubins, avec la même vitesse de l'éclair pour aller et revenir.

Et sur le ciel, au-dessus de leurs têtes et de leurs ailes étendues, on voyait comme un trône qui ressemblait au saphir, et l'on apercevait comme un homme assis sur le trône. C'était la splendeur du Verbe incarné, tel qu'il devait se montrer à saint Jean dans son Apocalypse (1), avec l'éclat de l'or et de l'airain fondus ensemble, et de la flamme. Comme on voit l'arc se dessiner dans un nuage en un jour de pluie, telle était, ajoute le prophète, la splendeur qui environnait cette image qui me fut montrée de la gloire de Jéhovah. Et lorsque j'eus vu, je tombai la face contre terre et j'entendis une voix qui parlait. C'est au milieu de cette vision que Dieu présenta au prophète Ézéchiel le livre roulé, écrit des deux côtés, et tout rempli de l'annonce des châtiments qui devaient tomber sur Jérusalem et sur une race incrédule. Le prophète dut s'incorporer, en quelque sorte, le livre mystérieux, afin de remplir sa mission, et cette nourriture qui lui parut douce comme le miel, en tant qu'il accomplissait l'ordre de Dieu, se changea bientôt en amertume, à cause des malheurs dont il était le prophète et des tribulations dont il fut la victime. Le même symbole du livre roulé se retrouve dans Jérémie et dans Saint-Jean (2).

(1) *Apocal.* IV. 3. — (2) *Jérémie*, XV, 15. — *Apocal.*, X, 9.

Les *visions* d'Ézéchiel sont entremêlées d'*actions réelles* ou symboliques qui lui sont prescrites par le Seigneur. C'est ainsi que Dieu lui ordonne de dessiner sur une grande brique le plan de Jérusalem, de former le siège de cette ville en son nom, avec tout l'appareil de la guerre, de fixer sur elle des regards foudroyants, de dresser des béliers, et en même temps une grande plaque de fer, comme pour marquer qu'il y a désormais un mur d'airain qui sépare Dieu de cette ville criminelle, et qui empêche les prières des justes de parvenir à lui et de désarmer sa colère. Il est encore commandé au prophète de se faire lier de chaînes et de dormir ainsi, sur le côté gauche, pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, et ensuite sur le côté droit durant quarante autres jours, comme s'il portait lui-même les iniquités de la maison d'Israël qui ont suivi le schisme de Jéroboam, en comptant un jour pour chacune des années, jusqu'au temps de la captivité de Babylone, et comme s'il était chargé des prévarications de la maison de Juda, commises depuis le renouvellement de l'alliance sous Josias, pendant les quarante dernières années. Ces dernières années sont déduites des trois cent quatre-vingt-dix premières, selon le calcul de quelques commentateurs.

A cette posture gênante, qui devait se prolonger pendant quatre cent trente jours, ou trois cent quatre-vingt-dix jours seulement, le prophète ajoutait la rigueur du jeûne en se bornant à une nourriture qui était celle des pauvres, cuite sous des excréments desséchés, et prise en petite quantité au-dessous du nécessaire, afin de signifier l'extrême famine qui allait désoler Jérusalem. Mais pour achever d'exprimer cet état de désolation, qui réduirait bientôt un tiers des habitants à périr par la peste jointe à la famine dans l'enceinte de la ville assiégée, pendant qu'un autre tiers tomberait sous le glaive autour des murs, et que

le reste serait dispersé à tous les vents, le prophète dut se raser les cheveux et la barbe, en faire plusieurs parts pesées à la balance, jeter le premier tiers au feu au milieu de la ville, couper le second avec l'épée autour des murs de cette ville, et poursuivre, le glaive en mains, ce qui avait échappé, en réservant quelque peu de ces débris dans les pans de son manteau (1).

Ézéchiel prédit également la fuite nocturne du roi Sédécias, qui devait sortir de Jérusalem par une ouverture faite à la muraille, le visage couvert d'un voile, et qui, pris comme dans un filet, devait être emmené à Babylone, et y mourir sans la voir, parce qu'on lui aurait crevé les yeux. Et pour rendre plus saisissants les détails de cette prophétie, le *Fils de l'homme,* Ézéchiel, imitait les démarches, le trouble et la précipitation du départ, et après avoir transporté ses meubles en plein jour, sortait vers le soir, dans l'obscurité, par un trou pratiqué dans la muraille (2). Outre ces *actions,* dont la singularité nous étonne, mais dont la précision remarquable changeait la prophétie en un drame, exécuté aux yeux des Juifs et loin de Jérusalem, Ézéchiel, après le récit de la vision du temple et des abominations du peuple, des princes et des prêtres, a recours à l'allégorie des deux sœurs, Oolla et Oolibama, ces deux épouses infidèles, qui figuraient les nations d'Israël et de Juda, ou les deux villes prostituées de Samarie et de Jérusalem ; il emploie la parabole des deux aigles, qui représentent le roi de Babylone et le roi d'Égypte et accuse la fausse politique du roi de Juda, sous la figure de la vigne, qui étend ses branches vers le Nil. Tantôt c'est l'image du bois sec de la vigne, qui ne sert même pas à fournir une cheville pour suspendre un objet et qui n'est bon que pour le feu ; tantôt c'est la description du glaive poli, aiguisé

(1) *Ézéch.* IV, V. — (2.) XII.

et brillant, qui sort du fourreau ; enfin c'est la peinture de la chaudière, des viandes consumées, des os calcinés, de l'airain qui brûle à vide, après que l'écume s'est fatiguée à bouillir. Le Seigneur saura pourtant un jour réunir ces débris d'ossements desséchés dans la plaine, et leur rendre la vie en faisant rentrer l'Esprit en eux, comme parle Ézéchiel.

N° 99. — Sédécias (598-588) et la troisième prise de Jérusalem par Nabuchodonosor (1). — Sédécias devait clore la liste des successeurs de David ; il fit le mal en présence du Seigneur son Dieu, et il ne respecta point Jérémie, qui prophétisait la ruine de Jérusalem et du temple. C'était le *dernier* survivant des fils de Josias, et l'oncle du malheureux Jéchonias, emmené captif à Babylone. Il s'appelait Mathanias, et Nabuchodonosor changea son nom en celui de Sédécias, se déclarant par là son souverain, comme Néchao avait fait pour Éliakim. Le roi de Babylone lui imposa de plus, avec le serment de fidélité, la promesse de n'avoir aucun commerce avec l'Égypte, dont l'alliance était souvent recherchée par le roi de Jérusalem. Les Égyptiens paraissaient, il est vrai, hors d'État de rien entreprendre, depuis que Néchao s'était vu forcé de se renfermer dans ses anciennes limites après la victoire remportée sur lui par Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar, et la reprise de Charcamis, ville riveraine de l'Euphrate. Cette défaite de l'armée égyptienne avait été prédite par Jérémie (2) la quatrième année de Joakim (606), au roi Néchao. Psammétik II, son fils, le Psammis des Grecs pendant un règne assez court occupa ses armes en Éthiopie. Mais son fils Apriès, nommé dans l'Écriture Pharaon-Éphrée ou Ophra, s'avança jusque

(1) *IV Rois*, XXV. — *II Par.*, XXXVI, 11. — (2) *Jérémie*. (Ch. XLVI, 1.

dans la Phénicie et la Palestine, à la tête d'une puissante armée. Il attaqua Sidon par terre et par mer, s'en empara et dit dans son fol orgueil, au rapport d'Ézéchiel : « Le fleuve est à moi, c'est moi qui me suis fait moi-même, »

Alors Sédécias, croyant pouvoir profiter des succès du vainqueur, pour secouer le joug babylonien, méprisa son serment, entama des négociations avec Ophra, et refusa fièrement au roi Nabuchodonosor le tribut qu'il avait payé pendant huit ans. Il y était poussé par les mêmes faux prophètes, qui avaient entraîné Jéchonias à sa perte, et qui ne craignaient pas d'affirmer que dans deux ans les vases du temple et tous les trésors enlevés de Jérusalem lui seraient rendus, que Jéchonias lui-même et tous les captifs recouvreraient leur liberté, et que la puissance de Babylone serait détruite. Tels n'étaient pas les discours de Jérémie, ni ceux d'Ézéchiel, qui des rives du Chobar, affluent de l'Euphrate, traitait de ce qui se passait à Jérusalem comme s'il l'eût vu de ses yeux. Jérémie écrivait lui-même aux Juifs de Babylone (1), et leur adressait par la plume de son secrétaire Baruch (2), une autre lettre fameuse, où il fixe le terme de la captivité à 70 ans, et s'efforce de prémunir les exilés contre les dangers de l'idolâtrie. Cependant malgré le concert si frappant de ces deux hommes, séparés par de grandes distances, Sédécias avait le triste courage, ou plutôt l'aveugle témérité, d'affronter, sans armée et sans trésor, toute la puissance des Assyriens.

Nabuchodonosor, à la nouvelle des progrès du roi d'Égypte, entra en Judée avec une armée formidable (590) et occupa tout le pays, à l'exception des villes fortes, telles que Lachis, Azeca et Jérusalem qui se préparèrent à la résistance. Le siége de Jérusalem

(1) Ch. XXIX. — (2) VI.

commença dans les premiers jours de janvier 589. La ville fut enfermée par une ligne de circonvallation si impénétrable qu'il eût suffi de la famine pour la réduire. Les assiégeants y ajoutèrent tous les travaux de siège alors en usage, et que nous verrons reproduits par Titus, de larges plates-formes et de hautes tours qui dominaient la place et la battaient de toutes parts. Les assiégés se défendirent longtemps avec acharnement, dans l'espoir du secours qu'ils attendaient d'Égypte. En effet, Sédécias fut instruit que les Égyptiens approchaient, et il se crut un instant délivré lorsqu'il vit Nabuchodonosor lever le siège pour aller contre eux. Les faux prophètes triomphaient, mais leur joie fut courte. Apriès, qui s'était déclaré le protecteur et l'allié de Juda, se retira presque aussitôt sans combattre, lorsqu'il eut été informé du nombre et des forces de l'armée assyrienne ; et, selon la prédiction de Jérémie, l'Égyptien abandonna Sédécias à toutes les suites d'une guerre qu'il avait provoquée follement, et à toutes les intrigues d'un parti qui faisait loi dans Jérusalem.

Le prophète Jérémie disait ouvertement, en continuant ses prophéties, que ceux-là seuls auraient la vie sauve qui se rendraient aux Babyloniens. Les officiers de Sédécias furent irrités de cette persistance, et, faisant passer le prophète pour un transfuge, à cause des désertions qui se multipliaient, ils obtinrent du roi l'ordre de l'enfermer en prison. Sédécias vint l'y voir : « Roi de Juda, que vous ai-je fait, lui dit Jérémie, en affirmant une fois de plus l'authenticité de sa mission, quel crime ai-je commis contre vos serviteurs ou contre vos sujets pour prolonger ma détention dans un affreux cachot ? Où sont ces prophètes dont vous aimiez le langage et qui vous disaient : Jamais le roi de Babylone ne reparaîtra sous les murs de Jérusalem, ni sur le territoire de Juda ? Maintenant donc, ô roi,

mon seigneur, daignez écouter ma prière, ne me renvoyez plus dans le cachot souterrain du scribe Jonathan, où je mourrai de misère et de faim. » Sédécias promit de pourvoir à la subsistance du prophète et le laissa résider dans le vestibule de la prison. Mais les ennemis du prisonnier, qui voulaient sa mort, réclamèrent contre cet adoucissement et se firent adjuger la personne de Jérémie, que le roi n'osa pas leur refuser, car il n'était plus guère roi que de nom. Aussitôt les princes de Juda allèrent prendre Jérémie, le conduisirent à la prison de Melchias, et le firent descendre, avec des cordes, dans une citerne à demi-desséchée, dont le fond était couvert d'une vase épaisse. Comme l'ancien Joseph, lui-même étant une autre figure du Messie, se vit plonger dans ce sépulcre comme les morts de ce monde. Il eût péri dans cette basse fosse sans le secours d'un Éthiopien, nommé Abdémélek, de la suite du roi, qui, avec son autorisation, trouva moyen de l'en retirer.

Le prophète ne laissa pas le dévouement d'Abdemélek sans récompense : « Voici la parole de Jéhovah, lui dit-il : Les malheurs dont j'ai menacé Jérusalem vont s'accomplir, mais je veillerai sur toi dans ce jour de suprêmes désastres. Tu échapperas à la mort et à la captivité, je te sauverai la vie pour récompense de ta fidélité (1). » Jérémie demeura dans le vestibule de la prison jusqu'au mois de juillet 588, où les vivres manquèrent entièrement à la ville, et la résistance devint impossible. La veille de l'assaut, le prophète acheta, par un acte public, le champ d'un de ses proches parents, selon le droit que la loi lui donnait de l'acquérir, justifiant ainsi sa confiance dans le rétablissement de Juda, dont il n'avait cessé de mêler la promesse à la prédiction de la ruine de Jérusalem. Enfin, ce jour fatal

(1) *Jérémie*, XXXIX, 15, 18.

arriva : la ville était réduite à toutes les horreurs de la peste et de la famine, qui avait déjà consumé une partie des habitants; elle fut emportée d'assaut, en pleine nuit, et livrée à la fureur du soldat : le carnage fut affreux et l'incendie général. La sainteté du temple ne sauva pas le grand nombre de ceux qui y avaient cherché asile. Tous y furent indistinctement égorgés, et le seul temple où l'on adorait le vrai Dieu, dans l'univers, devint la proie des flammes (588). C'était la menace terrible faite par Salomon, dans la nuit même qui suivit la solennité de la dédicace : « Si vous et vos enfants, lui avait dit le Seigneur en songe, vous détournez de moi, si vous cessez de garder mes préceptes, je rejetterai loin de moi ce temple que j'ai consacré à mon nom, et cette maison, réduite en cendres, attestera quelle est ma justice. »

A la faveur du tumulte, Sédécias avait espéré se sauver avec sa famille, et déjà il avait réussi à s'échapper par la brèche faite à la muraille du jardin royal attenant à la citadelle (1). Porté sur les épaules d'hommes robustes, il avait franchi le fossé et fuyait dans l'obscurité, lorsqu'il fut poursuivi par les Babyloniens, atteint, avec sa petite troupe, dans la plaine de Jéricho, et ramené à Reblatha, au quartier général de Nabuchodonosor. Un affreux traitement l'y attendait : ses jeunes fils, ainsi que tous ceux qui l'avaient accompagné dans sa fuite après l'avoir encouragé dans sa révolte, furent égorgés devant lui ; Sédécias eut les yeux crevés et fut traîné chargé de chaînes à Babylone où il mourut dans un cachot. Ainsi furent à la fois accomplies, remarque l'historien Josèphe, les prophéties de Jérémie et d'Ézéchiel sur ce roi de Juda, dont l'un avait dit qu'il serait livré à Nabuchodonosor et qu'il le verrait de ses yeux ; et l'autre, qu'il serait con-

(1) IV. *Reg.*, XXV, 4.

duit à Babylone mais qu'il ne la verrait pas : en quoi les Juifs obstinés, qui ne lisaient les prophéties que pour les décrier, se vantaient de les avoir prises en contradiction.

Après la fuite de Sédécias, qui fut suivie du pillage des Chaldéens dans Jérusalem, on avait commencé par retirer du temple tout ce qui pouvait en être enlevé : les vases d'or et d'argent et les trésors renfermés dans la maison de Dieu, les deux magnifiques colonnes, ornées de leurs chapiteaux, qui en décoraient l'entrée ; la mer d'airain et les douze bœufs qui la portaient, et les autres objets précieux dont Jérémie donne l'énumération. Mais ce prophète ne fait aucune mention de l'arche, ni du tabernacle, ni de l'autel des parfums, qui l'emportaient de beaucoup en vénération sur tout le reste. Le second livre des Machabées (1) supplée à ce silence. Nous y lisons que Jérémie commanda aux Juifs, qui étaient près d'aller en captivité, de prendre le feu sacré qui était sur l'autel des holocaustes et de le cacher. Les prêtres le portèrent dans une vallée où il y avait un puits profond et à sec, et l'y mirent en sûreté, avec tant de précaution, que personne n'eût connaissance de ce lieu. En même temps Jérémie, par un ordre particulier qu'il avait reçu de Dieu fit emporter avec lui le tabernacle, l'arche de l'alliance et l'autel des parfums sur la montagne de Nébo, d'où Moïse, la veille de sa mort, avait contemplé la terre promise. Étant arrivé en ce lieu, il y trouva une caverne, où il déposa ces choses saintes ; puis il en boucha l'entrée. Quelques-uns de ceux qui l'avaient suivi dans son exil, s'étant approchés pour remarquer ce lieu, ne le purent trouver. Et Jérémie les en blâma, en leur disant que ce lieu demeurerait inconnu jusqu'à ce que Dieu eût rassemblé son peuple dispersé, et qu'il lui eût fait

(1) Chap. II, 1.

miséricorde ; et qu'alors le Seigneur découvrirait ces objets de son culte : la majesté du Seigneur paraîtrait de nouveau dans une nuée, comme elle avait paru à Moïse, et ensuite à Salomon, lorsqu'il demanda que le temple fût sanctifié pour le grand Dieu.

Il se passa plus d'un mois depuis la prise de Jérusalem jusqu'à l'incendie du temple ; et Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait donné cet ordre à Nabuzardan, capitaine de ses gardes, en faveur de Jérémie : « Prenez cet homme, ayez de lui tout le soin possible, et bien loin de lui faire aucun mal, accordez-lui tout ce qu'il vous demandera. » Nabuzardan ne fut pas plutôt arrivé à Jérusalem que de concert avec les principaux officiers du roi de Babylone, il envoya vers Jérémie, et après l'avoir fait sortir du vestibule de la prison, il lui rendit toute sa liberté, lui fit même des présents, délivra, à sa recommandation, Abdémélek, cet Éthiopien qui lui avait sauvé la vie, et laissa le choix au prophète de suivre le roi de Babylone, ou de de demeurer dans sa patrie qu'il ne voulut point abandonner.

N° 100. — Joël avait prédit la désolation de Jérusalem ; Jérémie pleure sur ses ruines : mort du prophète martyr. — Le prophète Joël, sous une image familière aux peuples de l'orient, avait décrit à l'avance le ravage et la désolation de la terre qui était consacrée à Dieu : une nation puissante et innombrable, qui vient, comme une nuée de sauterelles, des flancs de l'aquilon. Avec ses dents qui sont comme les dents d'un lion, comme les dents molaires d'un lion féroce, elle a dévasté la vigne, arraché l'écorce des figuiers, desséché les rameaux dépouillés de leurs fruits. A voir ces ennemis, on les prendrait pour des chevaux, ils courent comme des cavaliers, ils sautent sur le sommet des montagnes avec un bruit semblable

à celui des chariots et d'un feu qui consume la paille sèche. Ils pénètrent dans la ville, ils courent sur les remparts, montent sur les maisons, et entrent par les fenêtres comme des voleurs. En présence de cet ennemi la terre tremble, les cieux sont ébranlés, le soleil et la lune s'obscurcissent, les étoiles retirent leur clarté.

Il ne restait plus au prophète Jérémie qu'à s'asseoir sur ces ruines amoncelées et à verser des larmes. Tel fut l'objet de ses lamentations, où le sentiment religieux donne au patriotisme l'accent d'une douleur plus profonde et plus sainte ; et le souvenir des malheurs de Jérémie vient encore ajouter à ces chants, comme on l'a dit, un caractère de sublime désintéressement et de générosité, qui vont jusqu'à l'héroïsme (1). La première lamentation est en quelque sorte concentrée sur cet unique objet, *les maux* de Jérusalem, ou le tableau des calamités qui sont tombées sur cette ville changée en solitude ; et la peinture de son abaissement, des profanations de la cité sainte, de son veuvage, et de son inconsolable tristesse, absorbe l'attention, les yeux et le cœur du prophète. Dans la seconde élégie l'action de la *vengeance divine* et la *cause* de ces calamités apparaissent en même temps que les prévarications d'Israël et de Juda qui ont lassé la patience de Dieu et fait éclater sa colère. Dans le troisième chant il est parlé des persécutions que Jérusalem a fait subir à ses prophètes, comme du crime principal qui a consommé sa ruine. Enfin dans le quatrième, Jérémie vient mêler à l'expression d'un immense chagrin et d'un amer repentir, le doux sentiment de l'espérance et de la prière.

Jérémie ne jouit pas longtemps de ce dernier reste de liberté qui lui était encore laissée de pleurer sur le

(1) *Études sur les poëtes bibliques*, par Mgr PLANTIER, II, 22.

sol de sa patrie. Nabuzardan avait établi gouverneur ou satrape de la Judée, un Hébreu nommé Godolias, homme pieux, ami de l'ordre, tout occupé de protéger les familles pauvres que le vainqueur avait épargnées, c'est-à-dire les vignerons et les laboureurs qui restaient pour cultiver la terre. Godolias s'était établi à Masphat, ville de Juda, peu distante de Jérusalem, où Jérémie était venu le rejoindre. Sur la parole du prophète, les Juifs avaient repris les travaux de l'agriculture et quelques anciens officiers de l'armée et des personnages considérables que la crainte avait dispersés au premier moment se rassurèrent et se mêlèrent au reste du peuple. Mais, parmi ces capitaines, qui avaient dirigé la défense de la ville sainte, était un traître nommé Ismaël, de la race royale de Juda. Jaloux de l'autorité de Godolias, il le tua (587), par un crime aussi odieux qu'inutile, ne pouvant espérer lui succéder, et l'assassina pendant la nuit, dans la propre maison où il avait été reçu, faisant aussi main basse sur tout ce qu'il trouva d'hommes sans défense ; et il s'enfuit avec son butin, sans compter les femmes et les enfants qu'il emmenait prisonniers. Johannan, l'un des principaux officiers de l'armée, le poursuivit, lui reprit les prisonniers et le butin, et le força de se retirer une seconde fois à la cour de Bathal, roi des Ammonites, qui lui avait déjà offert un asile.

Alors Johannan et tous ceux qui s'étaient rangés de son parti, craignirent les suites de la mort de Godolias, et la vengeance que le roi de Babylone pourrait tirer de ce perfide attentat. Ils conçurent le projet de se réfugier en Égypte ; mais ils crurent ne pouvoir se dispenser de consulter Jérémie, qui demanda lui-même dix jours pour prendre conseil du Seigneur. Sur la réponse qu'il en reçut, Jérémie déclara que tous ceux qui demeureraient en Judée n'avaient rien à craindre des Chaldéens ; qu'ils y auraient au contraire

pleine liberté de cultiver leurs terres et de recueillir leurs moissons ; tandis qu'aucun de ceux qui s'obstineraient à aller en Égypte n'échapperait aux maux qu'il prétendrait éviter, parce que Nabuchodonosor viendrait dans ce pays qu'il détruirait et infligerait la la mort à qui devait subir la mort, et la captivité à qui était destinée la captivité. Cette réponse du prophète fut mal accueillie par ceux qui, en le consultant, ne lui avaient donné que des marques apparentes de soumission. Les Juifs ne voulurent point croire Jérémie et accusèrent Baruch de l'avoir animé contre eux pour les livrer entre les mains des Chaldéens, les exposer à être tués ou emmenés captifs à Babylone. Ils persistèrent donc dans leur résolution et entraînèrent Jérémie lui-même en Égypte, où il ne cessa pas de les instruire et de les détourner de l'idolâtrie à laquelle ils étaient fort enclins. Une ancienne tradition nous apprend que Jérémie couronna son ministère prophétique par le martyre, et l'on croit que c'est à Taphnis qu'il fut lapidé par ses propres concitoyens, qui ne pouvaient supporter ses reproches et ses menaces (585). Baruch, qui avait suivi son maître en Égypte, lui survécut et fut emmené captif à Bpbylone avec les autres Juifs pris dans Tanis, comme un nouveau trophée de la conquête de Nabuchodonosor (1).

N° 101. — Prophétie contre Tyr et l'Égypte, et synchronisme des peuples étrangers. — Tyr et l'Égypte s'étaient unies, lors du siège de Jérusalem pour y faire diversion. Nabuchodonosor porta d'abord ses armes contre Tyr, ville la plus florissante de l'Orient, par ses richesses et sa domination sur les mers. Elle est appelée par Isaïe « la reine des cités, elle dont les

(1) Rabelleau, Ibid., II. 115-126. — M. J. Lenormant, I, 305. — Mesenguy et Duguet.

marchands sont des princes et les traficants les grands de la terre. » Le luxe de Tyr n'avait d'égal que sa corruption, et les injustices commises par ce peuple de navigateurs à l'égard des enfants de Juda blessaient autant le Seigneur que l'orgueil arrogant de ses princes. « Qu'avez-vous à démêler avec moi, Tyr et Sidon, et vous, terre des Philistins, disait le prophète Joël (1), vous vous êtes emparés de mon or et de mon argent, et vous avez transporté dans vos temples, ou dans vos palais, mes trésors les plus précieux. Vous avez vendu les enfants de Juda et les enfants de Jérusalem aux enfants des Grecs, pour les transporter loin de leur pays. Je vais les rappeler du lieu où vous les avez vendus, et je ferai retomber le même malheur sur votre tête. Je livrerai vos fils et vos filles aux mains des enfants de Juda, et ils les vendront aux Sabéens, à une nation reculée, car c'est le Seigneur qui l'a dit. » Le prophète Amos (2) parle aussi des captifs sans nombre du peuple de Juda livrés aux Iduméens par la ville de Tyr, qui ne se souvenait plus de l'alliance fraternelle conclue entre Salomon et le roi de cette cité. On trouve dans Ézéchiel l'énumération des différents peuples qui abordaient dans ses ports, le genre de leur industrie et la variété des productions de chaque contrée, qui font de ce chapitre XXVII, un des monuments les plus curieux de l'histoire ancienne. A la suite de ces curieux détails, vient la prédiction des désastres et de l'avilissement auxquels cette reine des mers avait été condamnée.

Toutefois Tyr résista treize ans à tout l'effort des Assyriens ; et lorsqu'elle se vit sur le point d'être forcée, au moyen de la digue ou de la chaussée élevée par Nabuchodonosor pour traverser un bras de mer, elle sut tromper l'espérance du vainqueur. Les Tyriens,

(1) IV. 4. etc. — (2) 1, 9.

en effet, chargèrent leurs vaisseaux de toutes leurs richesses, montèrent eux-mêmes dessus, avec leurs femmes et leurs enfants, et se retirèrent dans une île voisine, à la moitié d'un mille du rivage, où s'éleva par la suite une nouvelle Tyr aussi puissante que la première. L'ancienne ville fut rasée de fond en comble, et n'a plus été depuis qu'un village sans nom, un rocher pour étendre les filets. Elle avait été bâtie par les Sidoniens deux cent quarante ans avant la fondation du temple de Salomon. La distinction entre ces deux villes sert à concilier la prophétie d'Ézéchiel, parlant de l'ancienne Tyr, avec la prophétie d'Isaïe, qui s'exprime ainsi sur la nouvelle : « Tyr sera pendant soixante-dix années dans le silence et l'oubli ; et après cet intervalle, on entendra de nouveau, dans son sein le chant joyeux des fêtes. » Ce ne fut, en effet, qu'après l'avénement de Cyrus, et sous la politique des Perses qui avaient rompu avec les traditions despotiques de Babylone, que la nouvelle Tyr sortit du sein des flots, et put encore se croire imprenable jusqu'au jour où Alexandre-le-Grand parut devant ses murailles (1).

Ézéchiel n'avait pas prédit avec moins de vérité et d'énergie la ruine de l'Égypte, en décrivant cette vaste nécropole, et ses sépulcres entr'ouverts, où gisent les cités et les peuples autour de leurs princes, et tous les incirconcis frappés par le glaive. (2) Ce royaume était alors en proie à tous les maux inséparables de la guerre civile : le peuple et l'armée s'étaient soulevés contre Apriès, qu'ils accusaient de sacrifier toute la population au seul intérêt de son ambition. Au retour d'une expédition malheureuse en Libye, Apriès fut contraint de se sauver dans la Haute-Égypte,

(1) *Isaïe*, XXIII, 15. — M. l'abbé Darras, hist. génér. de l'Église, III. 332. — (2) *Ézéchiel*, XXIX, XXX, XXXI, XXXII.

et Amasis fut proclamé roi. Les deux partis ne songeaient qu'à se détruire mutuellement, lorsque Nabuchodonosor envahit le royaume : Tanis, Péluse, Nô, que l'on croit être la ville de Thèbes ; Memphis, Héliopolis tombèrent en son pouvoir. Parmi les prisonniers que le roi de Babylone emmena d'Égypte, se trouvèrent un grand nombre de Juifs, qui éprouvèrent le sort que Jérémie leur avait annoncé (1).

Toutes les circonstances de ce grand événement avaient été prédites par trois grands prophètes, Isaïe (2) Jérémie et surtout Ézéchiel, qui signale en particulier la dévastation de l'Égypte, et les quarante années d'une captivité nouvelle pour les Juifs réfugiés aux bords du Nil et transportés sur les rives de l'Euphrate. Le point de départ de ces quarante années coïnciderait avec l'an 576, et conduirait jusqu'en 536, à l'édit de Cyrus, en faisant commencer les malheurs de l'Égypte au soulèvement du peuple, qui fit tomber du trône l'orgueilleux Apriès, pour y placer Amasis, devenu le simple vassal du roi de Babylone, à la suite de l'invasion assyrienne : « L'Égypte dévastée sera réduite en un désert, dit le Seigneur par la bouche d'Ézéchiel (3), et on saura que c'est moi l'Éternel, qui punis celui qui a dit : les canaux sont à moi, c'est moi qui les ai faits. Le pays d'Égypte, solitude aride et effroyable, depuis la tour de Syène jusqu'aux frontières de Chus, ne sera point habité pendant quarante ans... Quarante années se passeront, puis je rassemblerai les Égyptiens du milieu des peuples, je ramènerai les Égyptiens captifs... Ils formeront un faible royaume. » « Je susciterai l'Égyptien contre l'Égyptien, disait Isaïe ; le frère s'armera contre le frère, la cité contre la cité, la province contre la province ; la sagesse de l'Égypte s'évanouira. Je livrerai l'Égypte aux mains d'impitoyables tyrans, puis

(1) *Jérém.* XLVI, 13. — (2) XIX. — (3) XXIX, 9.

un monarque puissant les subjuguera. » Dieu fait lui-même le dénombrement des villes que nous avons nommées et qui sont devenues la proie du vainqueur. Il indique la fin malheureuse d'Apriès, battu près de Memphis par son concurrent, fait prisonnier, conduit dans la ville de Saïs, et étranglé dans son propre palais, vers l'an 569. » Je vais livrer Pharaon Éphrée, entre les mains de ses ennemis et de ceux qui en veulent à ses jours » (1).

Le passage le plus remarquable de la prophétie d'Isaïe, renfermée dans le chapitre XIX, annonce que la *terre* de *Juda* deviendra elle-même l'*effroi de l'Égypte* (2). « Alors, continue le prophète, il y aura cinq villes dans l'Égypte, qui parleront la langue de Chanaan, et qui jureront par le Seigneur des armées : l'une d'elles sera appelée ville du Soleil » (3). Cette dernière ville désigne assez clairement Héliopolis, ou la ville de Ra, située au nord-est de Memphis ; les autres seraient cette même ville de Memphis, Tanis, Thèbes et surtout Alexandrie, qui au rapport de l'historien Josèphe, contenait à elle seule de son temps, près de cinquante mille Juifs. Ces Juifs, que l'on prétend avoir été répandus dans toute l'Égypte jusqu'au nombre d'un million, ne gardaient pas seulement leur langue, mais encore leur culte, et juraient par le nom du Seigneur des armées. Au témoignage de Strabon, les Juifs ont soin de garder en tout lieu ce qui fait le fond de leur nationalité. Partout où ils s'établissent, ils conservent leurs observances, leurs coutumes, leurs lois et leur culte. » Une autre preuve encore plus précise de l'accomplissement de la prophétie est dans le fait particulier de l'autel du vrai Dieu, érigé à Héliopolis. Le sixième des Ptolémée, appelé Philométor, ayant accordé une protection éclatante aux

(1) *Jérém.* XLIV. — (2) V, 17. — (3) V, 18.

Juifs, et même confié l'administration du royaume à deux d'entre eux ; Onias et Dosithée, Onias, fils du grand prêtre Onias III, obtint le privilège de faire bâtir dans les murs d'Héliopolis, un temple consacré au Seigneur, sur le modèle de celui de Jérusalem. Ce temple ne fut fermé que 343 ans après son érection, par l'ordre de Vespasien, comme on peut le lire dans l'historien Josèphe (3). La prédiction d'Isaïe était vérifiée à la lettre : « Alors un autel sera consacré à Jéhovah au milieu de l'Égypte ; et, sur ses frontières les plus reculées, un monument sera érigé à la gloire de l'Éternel. Signe éclatant, témoin irrécusable de la protection du Seigneur des armées, sur la terre d'Égypte. En ces jours d'oppression, elle criera vers Jéhovah, et un sauveur lui sera envoyé, un prince la délivrera. Le nom de Jéhovah deviendra célèbre dans l'Égypte ; ses peuples reconnaîtront l'Éternel ; ils l'honoreront par des sacrifices et des offrandes, et par l'accomplissement de leurs vœux. » Quel que soit le prince libérateur ici désigné, sous le nom de Philométor ou de Philadelphe, pour rendre à jamais célèbre le culte de Jéhovah, par l'érection de son autel ou par la traduction des saints livres, connus de l'univers entier, il faut chercher dans le règne du Christ et la promulgation de son Évangile le dernier mot de cet oracle divin.

Vers cette époque de la captivité des Juifs, Rome, qui devait être les pieds de cette grande statue, dont Nabuchodonosor était la tête, croissait de jour en jour sous ses rois et préparait la formation du quatrième empire. Aguerrie par Romulus, civilisée par Numa, elle avait obtenu, sous Tullus Hostilius, un accroissement de force par la réduction d'Albe, conquête due à la victoire du dernier des Horaces contre les trois Curia-

(3) *Guerre des Juifs*, livre VII, c. 37.

ces. Ancus-Martius, petit-fils de Numa, tout en favorisant la religion et l'agriculture, et en continuant l'œuvre du pacifique législateur, avait fait de nouveaux progrès dans le Latium. Tarquin l'Ancien jetait les fondements du capitole, et introduisait dans Rome une magnificence inconnue avant lui, lorsque le malheureux Sédécias était traîné captif à Babylone.

Carthage, la rivale de Rome, s'étendait, en Afrique, aux dépens de ceux qui avaient favorisé son établissement, et s'affranchissait du tribut au moyen duquel elle avait acheté son premier territoire. Elle porta ensuite ses armes contre les Maures et les Numides.

La Grèce était déjà célèbre par sa législation, par le courage de ses soldats, et par l'émulation du commerce et des arts. Solon, contemporain de Jérémie, donnait à la ville d'Athènes ces lois pleines de sagesse, que lui-même cependant ne jugeait pas les meilleures possibles, mais celles qui convenaient le plus aux Athéniens. Pisistrate, exerçant le pouvoir dans la même ville, cachait, sous des dehors insinuants, l'ambition qui lui fit enfin usurper la première place et l'autorité souveraine, et faisait valoir, devant le peuple les blessures qu'il s'était infligées à lui-même, pour conquérir l'admiration ou l'affection, par un de ces moyens tragiques, familiers à ceux qui jouaient sur la scène. A cette époque, la comédie et la tragédie prenaient naissance dans cette ville, avec Susarion et Thespis (580). Sparte, fidèle aux lois de Lycurgue, se piquait d'avoir des mœurs plus austères, elle déployait son courage dans les guerres messéniennes. Corinthe, par sa position sur l'Isthme, où le promontoire tient à la terre ferme, avait le dépôt des richesses, et brillait par son industrie. Périandre, l'un des sept sages de la Grèce, dédommageait cette ville de l'oppression de ses anciens tyrans. Quatre villes célèbres, dans le cours de ce siècle, durent leur origine à des colonies grec-

ques : Syracuse, bâtie en Sicile, par ceux de Corinthe ; Messine par les Messéniens fugitifs ; Tarente, sur la côte méridionale de l'Italie, par des émigrés de Sparte, qui étaient nés dans cette ville pendant le long siége de Messine ; Bysance, enfin, sur le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, par ceux d'Athènes et d'Argos réunis.

Dans l'Orient s'élevait un autre empire, voisin de celui de Babylone et destiné à le remplacer. Les Perses, renfermés dans une seule province, exercés à toutes les fatigues, aussi sobres que courageux, n'avaient besoin que d'un chef pour sortir de leur obscurité et de l'alliance des Mèdes, pour abattre l'orgueil des Assyriens. Cyrus avait dix ans lors de la destruction de Jérusalem. Il était fils de Cambyse, roi de Perse, et de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes. Cyaxare II, frère de Mandane, n'avait qu'un an de plus que Cyrus, son neveu ; et l'on croit que c'est lui qui est appelé dans l'Écriture Darius-le-Mède. Mais pendant les jours de la première éducation de Cyrus, la dynastie babylonienne était dans toute sa force et sa splendeur.

N° 102. — Nabuchodonosor reconnaît le Dieu des trois enfants jetés dans la fournaise (1), — Nabuchodonosor ayant subjugué les Éthiopiens, les Arabes, les Iduméens, les Philistins, les Syriens, les Perses, les Mèdes, les Assyriens et presque toute l'Asie, était devenu, selon la comparaison d'Ézéchiel (2), un grand aigle, dont les ailes étendues étaient garnies de longues plumes nuancées comme un ouvrage en broderie, par le nombre et la puissance des peuples, la variété des climats qui composait son empire. Au lieu de faire hommage de ces victoires au vrai Dieu, que lui avait révélé Daniel, il fit faire une statue d'or,

(1) *Daniel*, III. — (2) XVII, 3.

haute de soixante coudées, l'éleva dans la plaine de Dura, voisine de Babylone, et convoqua pour l'adorer sa cour, les princes, les magistrats, les satrapes, le peuple et l'armée (1). De toute cette multitude, il ne se trouva que trois hommes qui n'eussent pas fléchi le genou devant l'idole ; c'étaient les trois jeunes compagnons de Daniel : Ananias, Misaël et Azarias, qui eurent seuls la gloire d'exposer leur vie, dans cette lutte corps à corps avec le polythéisme. Daniel n'est point nommé, soit à cause de son absence, soit qu'il fut excepté, par privilège, de la soumission commune à l'ordre du roi. Ceux qui sont appelés *les trois enfants* furent amenés devant Nabuchodonosor; et le prince irrité commanda, sur leur refus, de les jeter dans la fournaise dont l'ardeur était extrême.

Le feu consuma les exécuteurs, à l'approche de ce tourbillon de flammes, qui respecta les Hébreux, comme la flamme des vices avait respecté leur innocence. L'ange du Seigneur descendit avec eux dans la fournaise et tempéra, par un vent frais et par une douce rosée, l'activité du feu ; quoiqu'ils fussent tombés avec leurs liens au milieu de la fournaise embrasée, ils se promenaient librement dans la flamme, louant et bénissant Dieu par une humble prière, puis invitant toutes les créatures du ciel, de la terre et de l'abîme, à le bénir avec eux. Le roi Nabuchodonosor, frappé d'admiration, se leva tout-à-coup, et dit à ses conseillers : « N'avons-nous pas jeté trois hommes liés au milieu du feu ? » Ils répondirent : « Oui, prince. » — « Je vois maintenant, reprit-il, quatre hommes déliés qui marchent sains et saufs au milieu du feu, et le quatrième ressemble au fils d'un dieu. » Puis il pressa les serviteurs du Dieu Très-Haut de sortir et de venir. Alors les sa-

(1) *Hist. génér. de l'Église*, par M. l'abbé Darras, III, 376.

trapes, les princes, les généraux et les conseillers du roi s'assemblèrent et contemplèrent ces hommes qui n'avaient pas un seul cheveu brûlé sur leur tête, pas un seul de leurs vêtements endommagé et nulle trace ni odeur du feu dans leurs personnes. Le peuple entier fut témoin de cette merveille, et Nabuchodonosor bénit à haute voix le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago. « Je rends ce décret, ajouta-t-il, que tout homme de quelque peuple ou de quelque nation qu'il soit, qui aura parlé sans respect du Dieu de Sidrach, Misach et Abdénago, soit mis en pièces... Le roi Nabuchodonosor à tous les peuples et à toutes les nations de toute langue qui habitent l'univers ! Le Dieu Très-Haut a opéré en ma faveur des prodiges et des merveilles qu'il me semble juste de publier... Son royaume a l'empire des siècles et sa puissance s'étend à toutes les générations ! »

N° 103. — Nabuchodonosor, châtié dans son orgueil, se reconnaît lui-même et accepte son humiliation sous la main du Dieu du ciel (1). — Nabuchodonosor avait déjà reconnu le Dieu de Daniel, comme le révélateur des secrets et le Seigneur des rois, devant sa propre cour ; il voulut proclamer ce même Dieu, le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago, comme l'auteur du plus grand des miracles, et rendit même un décret qui devait être publié dans tout son empire. Il restait à ce prince orgueilleux à faire lui-même son acte de soumission au Dieu du ciel. Un avertissement lui fut donné en songe, et le châtiment prédit par Daniel à ce prince, ne tarda pas à punir le délire de son orgueil, comme il nous le raconte lui-même. En tête de ce document, écrit dans le style des inscriptions et qui concorde avec elles, le roi puissant

(1) *Daniel*, IV.

de Babylone se nomme, et la confession personnelle de sa faute en est déjà une éclatante réparation : « Moi, Nabuchodonosor, étant en paix dans ma maison et tout puissant dans mon palais, j'ai eu un songe qui m'a effrayé... Lorsque je reposais sur mon lit, je voyais au milieu de la terre un arbre d'une grande hauteur : c'était un arbre grand et fort, qui s'élevait jusqu'aux cieux, et qui semblait s'étendre jusqu'aux extrémités du monde (1). Ses magnifiques rameaux étaient chargés de fruits assez abondants pour nourrir toute créature ; il couvrait de son ombre les animaux sauvages ; les oiseaux du ciel habitaient sur ses branches, et toute chair y trouvait sa nourriture... Alors un des saints qui veillent sur l'univers, un de ces anges qui président aux empires, descendit du ciel et cria d'une voix forte : « Abattez l'arbre, faites-en tomber les branches, les feuilles et les fruits... Toutefois, laissez en terre sa tige avec ses racines ; qu'il soit lié avec des chaînes de fer et d'airain au milieu des herbes de la campagne ; qu'il soit couvert de la rosée du ciel et qu'il ait sa part avec les animaux sauvages dans l'herbe de la terre. Que son cœur d'homme lui soit ôté, et qu'on lui donne un cœur de bête ; que sept temps se passent sur lui. C'est le décret de ceux qui veillent, c'est la demande et la parole des saints, afin que les vivants connaissent que le Très-Haut domine sur les empires des hommes, qu'il les donne à qui il lui plaît, même au dernier des mortels. »

Les devins et les mages de la Chaldée ne pouvaient donner l'explication de ce songe. Daniel, surnommé Baltassar, interrogé par le roi, resta tout interdit pendant une heure, et ses pensées le troublaient : enfin, pressé de répondre, avec cette noble assurance que lui donnait sa mission : « Seigneur, dit-il au prince,

(1) Ézéchiel dépeint ainsi le premier empire assyrien, XXXI, 3.

que le songe soit sur ceux qui te haïssent, et son interprétation sur tes ennemis. » Puis, encouragé à tout révéler : « Cet arbre que tu as vu, continua-t-il, dont la hauteur atteignait le ciel, et qui semblait couvrir toute la terre, c'est toi-même, ô roi, qui es devenu si grand et si puissant que ta grandeur s'est élevée jusqu'aux cieux, et que ta domination s'étend jusqu'aux confins de la terre!.... Voici, ô roi, l'interprétation du songe et la sentence que le Très-Haut a prononcée contre le roi, mon seigneur. Tu seras banni de la société des hommes pour être relégué avec les animaux des campagnes. Tu brouteras l'herbe comme le bœuf, et la rosée du ciel tombera sur toi pendant sept temps ou périodes, jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut exerce sa domination sur les empires des hommes et les donne à qui il veut. Mais si l'on a commandé de réserver la tige de l'arbre avec les racines, c'est que ton royaume te sera rendu dès que tu auras reconnu que la puissance vient du ciel. Que mes conseils, ô roi, te soient donc agréables : rachète tes péchés par la justice, et tes iniquités par la compassion envers les pauvres; c'est là ce qui prolongera ta prospérité. » Les saintes Écritures n'offrent point d'exemple plus éclatant que celui-ci du pouvoir de l'aumône, et de son efficacité pour obtenir le pardon des plus grands péchés, dans un prince infidèle, et détourner de sa tête les châtiments qu'il avait mérités. Il y a lieu de croire, selon la pensée de saint Jérôme, que le prince, effrayé des menaces du prophète et touché de ses exhortations, commença à faire des aumônes et obtint par ses bonnes œuvres une année de délai.

Mais arrivé « à la plus haute puissance que jamais nation sémitique ait exercée dans l'Occident avant l'Islamisme » selon la remarque de M. J. Oppert, Nabuchodonosor, pris du vertige de sa grandeur, perdit par son orgueil ce qu'il avait acquis par ses aumônes :

« Bonum misericordiæ perdit malo superbiæ. » Douze mois après, se promenant sur la terrasse du palais royal de Babylone, il proféra ces paroles : « N'est-ce pas là cette grande Babylone, que j'ai bâtie pour en faire le siège de mon empire, dans mon invincible puissance et dans l'éclat de ma gloire ? » Le roi avait à peine parlé qu'une voix vint du ciel : c'était la voix de l'ange exécuteur de la sentence. Frappé d'une espèce de folie ou *lycanthropie*, qui fait que l'homme se croit changé en loup, en bœuf ou en quelque autre bête des champs, il demeura dans cet état avec ses instincts animaux, comme s'il eût brouté l'herbe des champs, et fut chassé de la compagnie des hommes, ou lié de chaînes comme un furieux, dans ses accès de démence.

Après les sept périodes de mois ou d'années, « Moi, Nabuchodonosor, continue le prince, je levai les yeux au ciel, la raison me revint, je bénis le Très-Haut, je louai et glorifiai celui qui vit à jamais, parce que sa puissance est une puissance éternelle, et que son empire s'étend à toutes les générations... Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue le roi du ciel, j'exalte et je publie sa grandeur et sa gloire ; car toutes ses œuvres sont fondées sur la vérité, ses voies sont la justice même, et il peut humilier ceux qui marchent avec orgueil. » Le même fait paraît consigné dans Bérose, l'historien chaldéen, et dans un monument public qui s'accorde avec le fragment de Bérose, cité par Josèphe : « Après avoir commencé la construction des murs, dit Bérose, au sujet de l'entreprise de Nabuchodonosor, le monarque tomba dans une maladie qui le réduisit à l'impuissance » (1). Et le prince, lui-même, dans son inscription relative aux murs, s'exprime ainsi : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, je dis : Nabopolassar, mon père qui m'a engendré, a

(1) Josèphe, cont. *Appion*, l. I, c. VI.

entrepris de construire la grande enceinte de Babylone... Dieu Mérodach, grand maître, bénis aussi les tentatives de ma main; sois propice, accepte *mon humiliation,* accorde moi la prolongation de ma vie; jusqu'aux jours les plus reculés. »

Nabuchodonosor mourut sur la fin de cette même année (561), après avoir régné quarante-cinq ans, depuis qu'il eut été associé à l'empire par Nabopolassar.

N° 104. — Évilmérodach et les prêtres de Bel. Daniel dans la fosse aux lions (1). — Évilmérodach lui succéda (561-559). Ce prince fit sortir Jéchonias de la prison, où il languissait depuis trente-sept ans, lui parla avec beaucoup de bonté, l'admit à sa table et ne cessa point de fournir à sa subsistance pendant les deux ans qu'il eut à régner. Ce roi de Babylone, d'une conduite et d'un caractère bien différents de Nabuchodonosor, son père, se rendit si odieux par ses déréglements et ses injustices que ceux de sa propre famille lui enlevèrent la couronne et la vie. Nériglissor, mari de sa sœur, s'empara du trône et l'occupa durant quatre ans. On croit même que Jéchonias, ami d'Évilmérodach, fut enveloppé dans son malheur, et que par là fut accompli ce que lui avait prédit le prophète Jérémie (2) : « Voici ce que dit le Seigneur : Écrivez que cet homme sera stérile (par rapport à la royauté), et qu'il ne sortira point d'homme de sa race qui soit assis sur le trône de David, ni qui exerce, à l'avenir, la puissance souveraine dans Juda. » En effet, aucun de ses descendants ne porta la couronne de Juda, à commencer par son fils Salathiel, et Zorobabel, son petit-fils, dont la postérité continua depuis à tomber de jour en jour dans une obscurité plus grande jusqu'à la venue du Messie. La mort seule avait déli-

(1) *Daniel,* XIV. — (2) XXII, 30.

vré Sédécias de ses fers, selon une autre prédiction que nous avons rapportée.

Daniel jouit de la faveur d'Évilmérodach comme il avait joui de la faveur de Nabuchodonosor, et quoiqu'il ne mentionne pas le nom de ce prince dans son livre, il raconte, parmi les traits particuliers rejetés à la fin, la supercherie des prêtres de Bel, l'histoire du dragon et de la fosse aux lions, que plusieurs croient pouvoir placer sous ce règne, plus vraisemblablement que sous celui de Darius-le-Mède ou de Cyrus, parce qu'il s'agit d'une divinité assyrienne, et non de quelque dieu des Perses ou des Mèdes. Le caractère et la situation d'Évilmérodach paraissent aussi se prêter mieux que ceux de Darius ou de Cyrus aux péripéties de ce drame. Cette lutte avec le sacerdoce païen et les grands du royaume achève de nous faire connaître la mission de Daniel à Babylone.

Les Babyloniens avaient une idole nommée Bel, à laquelle on offrait tous les jours douze mesures de farine du plus pur froment, quarante brebis et six grands vases de vin. Le roi, qui honorait aussi cette idole et partageait la crédulité populaire, allait tous les jours l'adorer; mais Daniel adorait son Dieu, le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui tient en sa puissance tout ce qui a vie. « Crois-tu donc, lui dit le roi, que Bel ne soit pas un Dieu vivant? Ne vois-tu pas combien il mange et boit chaque jour? » Daniel répondit en souriant: « O roi, ne t'y trompe pas, ce Bel est de boue au-dedans et d'airain au-dehors, et jamais il ne mangea. » Le roi irrité fit venir les prêtres de Bel, et les somma de lui dire, sous peine de mort, qui était celui qui consommait les offrandes faites au Dieu. Or, il y avait soixante-dix prêtres de Bel, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Ils proposèrent l'épreuve, pour le lendemain, comptant sur leur issue secrète pratiquée sous la table de l'autel, et ils se croyaient

assurés de faire retomber la peine de mort sur leur ennemi, convaincu de calomnie ou de blasphème. Le temple de Bel fut soigneusement fermé et scellé de l'annneau du prince ; mais après que Daniel, en présence du roi seul, eût fait répandre une légère couche de cendre sur le pavé, pour conserver la trace des pas furtifs. Les prêtres vinrent cette nuit là, selon leur coutume, par la porte dérobée, avec leurs femmes et leurs enfants, et mangèrent et burent tout ce qui était servi. Le roi se leva dès la pointe du jour, et Daniel l'accompagna au temple. Le sceau fut reconnu intact, et le roi, en ouvrant la porte et regardant la table, vantait déjà la grandeur de son dieu et l'appétit de Bel. Daniel ne put s'empêcher de rire ; il retint le roi pour qu'il n'avançât pas. « Vois ce pavé, lui dit-il, et considère de qui sont ces traces. » — « Je vois, dit le roi, des traces d'hommes, de femmes et d'enfants, et il entra en fureur. » Il fit arrêter les prêtres, qui lui montrèrent les issues par lesquelles ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table ; et il les fit mourir, et abandonna l'idole de Bel à Daniel, qui la renversa et détruisit son temple.

Le grand dragon, qui partageait, avec Bel, les honneurs divins, ne soutint pas mieux la seconde épreuve, quoiqu'il s'agît d'une attaque, livrée sans épée ni bâton, à ce Dieu qui vivait, mangeait et buvait. Il suffit à Daniel de prendre de la poix, de la graisse et du poil qu'il fit cuire ensemble, et dont il fit des masses qu'il jeta dans la gueule du dragon ; et le dragon vorace creva ; et Daniel dit au roi : « Voici celui que tu adorais. » La mort de cet animal excita dans le peuple une sédition violente, et le roi lui-même était menacé : « Le roi est devenu juif, criait la multitude, il a renversé Bel, tué le dragon et fait mourir les prêtres. Livre nous Daniel, autrement nous te ferons mourir avec tous les tiens. » Se voyant pressé avec force et

contraint par la nécessité, le roi leur abandonna Daniel, qu'ils jetèrent aussitôt dans la fosse aux lions, où il resta six jours.

Il y avait dans cette fosse sept lions auxquels on donnait chaque jour deux corps à dévorer et deux brebis ; mais on ne leur en donna plus alors, afin qu'ils dévorassent Daniel. Mais de peur que le martyr ne mourût lui-même de faim, pendant qu'il était épargné par la dent des lions, le Seigneur lui envoya Habacuc, qui portait aux champs la nourriture des moissonneurs ; il fut enlevé par un ange et déposé sur le bord de la fosse, où il dit à Daniel : « Daniel, serviteur de Dieu, reçois le dîner que Dieu t'envoie. » — « O Dieu, répondit Daniel, vous avez pensé à moi, et vous n'abandonnez point ceux qui vous aiment. » Il se leva et mangea ; et l'ange du Seigneur remit Habacuc dans le lieu où il l'avait pris. Le septième jour, le roi vint pour pleurer Daniel, et s'approchant de la fosse, il regarda et vit Daniel assis au milieu des lions. « Vous êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel, s'écria le roi, et il n'y en a pas d'autre que vous. » Et il fit tirer le prophète de la fosse aux lions. En même temps, il y fit jeter ceux qui avaient voulu le perdre, et ils furent dévorés devant lui en un instant. Alors le roi dit que les habitants de l'univers craignent le Dieu de Daniel. Un miracle semblable fut renouvelé sous Darius, pour dérober le prophète à l'envie des princes et des satrapes que Daniel surpassait en autorité.

N° 105. — Les successeurs d'Evilmérodach. — Après la mort d'Évilmérodach, vers l'an 559, Nériglissor, son beau-frère et son meurtrier, régna quatre ans (559-555), d'après Bérose. Résolu de prévenir les Perses et les Mèdes, dont il redoutait la puissance et l'union, ce prince arma contre Cyaxare II, roi de Médie, et chercha des alliés au dehors : d'une part, il réussit à

s'attacher Crésus, roi de Lydie, qui effaçait alors tous les princes de l'Asie-Mineure ; de l'autre le roi des Indes, qui disposait des trésors de l'Orient. Cyaxare donna la conduite de son armée à son neveu Cyrus, qui gagna la bataille et enleva la vie à Nériglissor. Laborosoarchod, son fils, lui succéda (555), mais ne régna que neuf mois, jeune prince et cruel despote qui fut assassiné par ses officiers. Débarrassés par un crime de l'héritier du trône, continue Bérose, les conjurés, d'un commun accord, conférèrent la royauté à un certain Nabonid, Babylonien d'origine et de la famille royale. La dix-septième année de son règne (538), Cyrus, sorti de Perse, à la tête d'une grande armée, fit la conquête de toute l'Asie et vint attaquer Babylone. A son approche, Nabonid se mit en campagne avec ses troupes et vint lui offrir le combat. Le roi babylonien, vaincu, prit la fuite et alla s'enfermer, avec un petit nombre de guerriers, dans les murailles de Borsippa. Cyrus, sans l'y poursuivre, vint mettre le siège devant Babylone. Il s'efforça de battre en brèche les murs extérieurs de la cité ; mais trouvant trop de difficultés à son entreprise, il ramena ses troupes à Borsippa pour y assiéger Nabonid. Celui-ci prévint l'attaque par une soumission volontaire. Cyrus se montra clément en acceptant la soumission de Nabonid, qu'il se contenta d'exiler de la province babylonienne : il lui assigna pour résidence la Caramanie, et ce fut là que Nabonid acheva ses jours.

Il n'est pas difficile de reconnaître dans le Nabonid de Bérose, le Labynète d'Hérodote, et le Naboandal de Josèphe ; mais quel rapport peut avoir ce personnage avec le Balthassar de Daniel ? Une inscription chaldéenne, déchiffrée par M. Oppert, répond à cette question : « Quand même Nabonid, roi de Babylone, a persévéré de pécher contre la grande divinité, écrit Nabonid à son vainqueur en implorant sa grâce,

sauve-moi.... Et puisqu'il existe Balthassar, le rejeton de mon cœur, mon fils aîné, propage à cause de lui l'adoration de la grande divinité. Que sa vie soit préservée d'atteinte aussi longtemps que le permettront les destinées. » Nabonid avait donc un fils aîné, nommé Balthassar, qui prit le gouvernement et même la défense de Babylone, soit qu'il ait été volontairement associé au trône par son père, soit qu'après la soumission de Nabonid à Cyrus, sous les murs de Borsippa, Balthassar ait prolongé la résistance dans l'enceinte de Babylone. Bérose nous donne Nabonid comme le dernier roi babylonien, sans doute parce qu'il survécut à son fils, après le siège, qui ne dura que deux ans, et dans lequel, à la surprise nocturne de la ville, nous allons voir périr l'impie Balthassar (1).

N° 106. — Balthassar et la prise de Babylone par Cyrus (536) (2). — Daniel est le témoin oculaire et l'historien de la ruine de Babylone, dont Isaïe et Jérémie sont les deux grands prophètes. Isaïe avait appelé Cyrus par son nom, environ deux siècles à l'avance, et l'avait désigné, par la bouche de Dieu même, le Christ et le libérateur de son peuple : « C'est moi qui dis à l'abîme : « Tu seras desséché, je tarirai tes fleuves. » A Cyrus : « Tu es le chef que j'ai choisi, » et il accomplira ma volonté... Voici ce que dit Jéhovah à Cyrus, son christ, qu'il a pris par la main pour lui assujétir les nations, désarmer les rois, ouvrir les portes devant lui, sans qu'aucune reste fermée... Je romprai les portes d'airain, je briserai les barres de fer, afin que tu saches que je suis Jéhovah, le Dieu d'Israël, qui t'ai appelé par ton nom (3). »

Mais quels seront les peuples qui marcheront sous

(1) *Hist. génér. de l'Égl.*, par M, l'abbé DARRAS, t. III, 408.— (2) *Daniel*, V. — (3) *Isaïe*, XLIV, 27. — XLV.

les ordres du vainqueur à la conquête de Babylone ? Jérémie les désigne d'abord par leur situation septentrionale (1) : « Babylone est prise, Bel est couvert de honte, Mérodach est vaincu. Car de l'aquilon s'élève contre elle un peuple qui réduira son territoire en solitude... Voici que je vais susciter du pays de l'aquilon et faire marcher contre Babylone de grandes nations coalisées, qui se rangeront en bataille contre elle et la prendront de côté. » Bientôt après il nomme le plus considérable de ces peuples : « Jéhovah a réveillé le courage des rois des Mèdes, il a formé le dessein de perdre Babylone ; oui, l'Éternel veut se venger, il veut venger son temple (2). » Quoique Cyrus fût à la tête des Perses, ceux-ci étaient inférieurs en nombre, et la guerre se faisait au nom du roi de Médie. Isaïe avait déjà nommé les mêmes guerriers : « Je vais susciter contre eux les Mèdes (3), » et de plus il avait adressé la parole à chacune de ces nations alliées : « Viens Elam, (c'est la Perse), et toi, guerrier de Médie, forme le siège (4). » La sentinelle, qui doit tout observer dans le moment que Babylone est prise, découvre deux cavaliers montés l'un sur un chameau, l'autre sur un âne. Il est facile de reconnaître dans ces deux cavaliers, dont les montures sont si différentes, les Mèdes, nation puissante et magnifique, et les Perses, peuple obscur jusqu'alors, accoutumé à une vie laborieuse et frugale (5).

Les prophètes qui ont précédé Daniel semblent avoir assisté au superbe repas que décrit Daniel lui-même, et que Balthassar donna dans son palais la nuit même que Babylone fut prise. Jérémie (6) parle des habitants de cette ville, des princes de la cour, des sages,

(1) L., 3, 9. — (2) *Jérémie*, LI, 9, 10, 11, 27, 28. — (3) *Isaïe*, XIII, 17. — (4) *Isaïe*, XXI, 2. — (5) *Cursus completus scripturæ sacræ*. MIGNE, t. XVIII, 291. — (6) LI, 39-55.

des chefs, des grands et des braves de la Chaldée, qu'il nous peint plongés dans l'ivresse et dormant d'un sommeil éternel, sans se réveiller. « Ils buvaient du vin, ajoute Daniel, et ils célébraient les louanges de leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre. Au même instant parurent les doigts d'une main d'homme qui écrivaient en face du chandelier, sur le gypse de la muraille du palais royal : et le roi, voyant les mouvements de la main qui écrivait, changea de visage, son esprit fut saisi d'un grand trouble, ses reins chancelèrent, et ses genoux, tremblants, s'entrechoquaient. » Ce trouble paraît s'être communiqué au prophète Isaïe (1) : « Une effrayante prophétie m'a été révélée : l'impie persévère dans l'impiété, le tyran poursuit ses ravages. Viens, Élam; et toi, Mède, forme le siège..... Tout ce que j'entends m'effraie, tout ce que je vois m'épouvante. Mon esprit s'égare, mon effroi redouble : cette nuit si délicieuse est devenue pour moi une nuit de terreur. Prince, fais dresser les tables, place des sentinelles, livre-toi à la joie du festin. Levez-vous, généraux, saisissez vos boucliers. »

L'interprétation des trois paroles mystérieuses n'était pas faite pour rassurer Balthassar : les jours de son règne étaient comptés; lui-même avait été pesé dans la balance et trouvé trop léger; son royaume, divisé, allait passer dans les mains des Mèdes et des Perses. C'était moins un avertissement que donnait Daniel que l'annonce du fatal événement déjà comme accompli.

Les prophètes avaient su que Babylone ne serait pas emportée d'assaut ou rendue par capitulation, mais enlevée par surprise. « Écoute, cité voluptueuse, dit Isaïe (2), s'adressant à Babylone, toi qui demeurais

(1) XXI, 2, etc. — (2) XLVII, v. II.

dans une pleine assurance, qui disais dans ton cœur : Je suis et il n'y a que moi, je ne deviendrai pas veuve, je ne perdrai pas mes enfants.,... Des jours mauvais dont tu ne verras point l'aurore, des malheurs que tu ne pourras conjurer, tomberont sur toi : soudain tu seras dévastée sans l'avoir prévu. » Tout concourait à inspirer à Babylone cette confiance, ou même cette fierté dont parlent les prophètes (1). La force ouverte eût été inutilement employée contre une ville d'une étendue immense, dont les murailles étaient d'une hauteur et d'une solidité à peine croyables, défendue par des armées entières. En vain aurait-on entrepris de l'affamer : elle était pourvue de toutes sortes de munitions pour vingt ans. La disette se serait plutôt fait sentir dans le camp des assiégeants que dans la ville, et les assiégés, du haut de leurs murailles, insultaient l'armée de Cyrus. Cet habile conquérant recourut à la seule voie qui pût le rendre maître d'une place si forte, et les travaux qui avaient été entrepris pour l'embellissement et la gloire de Babylone furent la cause de sa perte, ainsi que le remarque Bossuet (2).

« L'Euphrate faisait à peu près, dans ces vastes plaines, le même effet que le Nil dans celles de l'Égypte ; mais pour le rendre commode, il fallait encore plus d'art et plus de travail que l'Égypte n'en employait pour le Nil. L'Euphrate était droit dans son cours et jamais ne se débordait. Il lui fallut faire, dans tout le pays, un nombre infini de canaux, afin qu'il pût arroser les terres, dont la fertilité devenait incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut la faire couler par mille détours et lui creuser de grands lacs, qu'une sage reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nito-

(1) *Isaïe, ibid.* — *Jérémie*, L. 21. — (2) *Disc. sur l'Hist. univ.*, III^e^ partie, ch. IV.

cris, mère de Labynithe, autrement nommé Nabonide, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville, que l'immense largeur de ce fleuve séparait trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une rivière si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avait fait creuser. En même temps on bâtit le pont, dont les solides matériaux étaient préparés, et on revêtit de briques les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenait à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avait creusé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand, désespérant de réduire Babylone ni par force ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le passage que nous avons vu tant marqué par les prophètes. »

Nous lisons, en effet, dans Isaïe et dans Jérémie, avant que Nitocris eût entrepris ses derniers travaux, que le fleuve qui traversait Babylone serait mis à sec par le vainqueur, et qu'à la faveur de ce dessèchement les ennemis pénétreraient dans la ville par les deux extrémités ; que le roi, renfermé dans son palais, recevrait courriers sur courriers, qui viendraient lui apprendre le désastre : « Les courriers et les envoyés se croiseront, pour annoncer au roi de Babylone que sa ville a été prise par une de ses extrémités ; que les gués du fleuve sont occupés, les roseaux brulés, et les gens de guerre dans la frayeur.... Je mettrai à sec la mer de Babylone, dit le Seigneur, je tarirai ses sources » (1).

(1) *Jérém.* LI. 31, 32, 36.

Les mêmes prophètes ont encore prédit, conformément au témoignage des historiens, l'horrible carnage que les Mèdes et les Perses firent dans Babylone. Le roi lui-même fut massacré au milieu de ses officiers et de ses gardes, et son cadavre demeura confondu dans la foule des morts. « Tous les rois des nations sont ensevelis avec honneur, avait dit Isaïe (1), tous ont leur tombeau. Mais toi, tu es jeté hors du sépulcre, comme une plante vénéneuse, comme les vêtements de ceux qui sont tombés percés du glaive, et dont les cadavres foulés aux pieds sont précipités dans la fosse. Tu n'auras point comme ces princes les honneurs du tombeau, parce que tu as désolé ton empire, égorgé ton peuple : la race de l'impie ne sera pas immortelle. »

Un dernier trait de la prophétie se rapporte à l'état d'humiliation et d'anéantissement, où Babylone serait réduite, après que l'empire lui aurait été arraché. Isaïe (2) et Jérémie (3) ont annoncé qu'elle subirait le même sort que Sodome et Gomorrhe, qu'elle serait détruite jusqu'aux fondements, qu'elle ne serait plus rebâtie, qu'ayant cessé d'être habitée par les hommes, elle ne serait plus l'asile que des oiseaux nocturnes et des bêtes sauvages et venimeuses. On peut voir dans les historiens l'accomplissement graduel de cette prophétie : comment Babylone a d'abord perdu la qualité de ville royale ; comment elle fut ensuite dépeuplée, sous les Macédoniens ; comment après avoir été un parc pour la chasse, tandis que l'enceinte de ses murs subsistait encore, au temps de saint Jérôme, elle devint, par la ruine de cette enceinte, et le changement du cours de l'Euphrate, un affreux marais, dont les serpents et les scorpions défendaient les approches aux voyageurs, comment enfin les traces de cette ville ont

(1) XIV, 19. — (2) XIII. 19, 20. — (3) L et LI, 25 etc.

été effacées, au point d'embarrasser les géographes, pour en fixer la situation ou les limites (1).

N° 107. — Cyrus et Darius-le-Mède. Prédictions de Daniel, relatives à l'empire des Grecs et à la persécution d'Antiochus. Prophétie des 70 semaines d'années, et date de l'avénement du Messie. — Lorsque Cyrus se fut rendu maître de Babylone, et qu'il eut fait à son armée de grandes largesses, il s'occupa du choix des hommes qui pouvaient le seconder dans le gouvernement de ce vaste empire. A leur tête fut placé Daniel, comme chef d'un conseil de trois hommes d'État, chargés de la surintendance générale des affaires. Ensuite Cyrus se préparant à faire un voyage dans la Perse et dans la Médie, remit, de son plein gré, la suprême autorité à Cyaxare, son oncle, appelé dans l'Écriture, Darius-le-Mède, comme nous l'avons déjà remarqué, selon l'interprétation commune.

Daniel surpassait donc en autorité tous les princes et tous les satrapes, parce qu'il était plus rempli de l'Esprit de Dieu. Et comme le roi pensait à l'établir sur tout son royaume, les princes et les satrapes cherchaient à l'accuser dans ce qui regardait les affaires du roi. Mais ne trouvant aucun prétexte pour le rendre suspect, ils s'avisèrent de dénoncer comme une infraction capitale à la loi de l'État, le tribut journalier d'adoration qu'il payait à son Dieu. Ses ennemis réussirent en effet à le faire condamner, après avoir surpris un édit du roi, qui prohibait tout signe de culte pendant trente jours, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions. Mais Dieu sauva une seconde fois son serviteur de la mort qu'il avait préférée à une sorte d'apostasie. Daniel, dans ce haut degré d'élévation, ne cessa

(1) M. de Saulcy, *sept siècles de l'histoire judaïque*. 1-20.

point d'être un saint prophète. Il voyait déjà un premier accomplissement de la chute des empires prédits et figurés, sous Balthassar, par les quatre bêtes prodigieusement grandes sorties de la mer : le lion aux ailes d'aigle, l'ours aux trois rangs de dents, le léopard avec ses quatre ailes et ses quatre têtes, signes de la division de l'empire des Grecs, enfin la quatrième bête épouvantable et terrible, avec ses dents de fer, ses pieds qui broyaient tout, et ses dix cornes, qui étaient autant de rois ou d'empereurs idolâtres et persécuteurs (1).

Dès la première année du règne de Darius-le-Mède, il apprit, par d'autres révélations, ces événements mémorables et précis qu'aucune intelligence humaine ne pouvait prévoir : l'expédition en Grèce du quatrième successeur de Cyrus au trône de Perse, Xerxès, qui, possesseur d'immenses richesses et fier de sa puissance, devait animer tous les peuples contre le royaume de Javan (2) ; les conquêtes d'Alexandre, « ce roi courageux qui dominera avec un grand pouvoir et agira selon sa volonté ; » la division de son empire en quatre royaumes formés de ses débris ; les querelles sanglantes de ses successeurs, leurs invasions mutuelles, leur défaut de foi, leurs artifices dans les traités et les alliances qu'ils feraient entre eux ; et pour ce qui touchait directement les Juifs, la persécution d'Antiochus, que nous verrons sous les Machabées, ses profanations sacrilèges et son châtiment.

Mais la plus célèbre de toutes ces prophéties, contenues dans le livre de Daniel, est celle des soixante-dix semaines d'années jusqu'à la mort du Christ : « Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, chef du peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; les murs et les édifices pu-

(1) I. Daniel, VII. — (2) XI, 2.

blics se relèveront malgré bien des traverses, et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Un peuple viendra avec son chef, qui détruira la ville et le temple; cette ruine sera sans fin : la fin de la guerre consommera la désolation annoncée. Dans une semaine (celle qui reste), il scellera son alliance avec plusieurs. Au milieu de la semaine, les victimes seront abolies avec le sacrifice; l'abomination de la désolation régnera dans le temple, et la désolation n'aura plus de fin. » Nous verrons cet ordre de rebâtir la ville, différent de l'ordre de rebâtir le temple, dater de la vingtième année d'Artaxerxès, qui coïncide avec l'an 301 de la fondation de Rome, ou l'an 453 ou 454 avant Jésus-Christ, selon les meilleurs chronologistes (1). Les soixante-neuf premières années (482) mènent à l'an 783 de la fondation de Rome, la XV^e^ année de Tibère, et la trentième de l'ère vulgaire, celle où Jésus ayant été baptisé par saint Jean commença à prêcher à son tour et à célébrer sa première Pâque. Alors s'ouvre la dernière semaine, au milieu de laquelle fut immolée la victime qui mit fin à tous les sacrifices de l'ancienne loi.

N° 108. — Les prophéties messianiques mêlées aux prophéties historiques du retour de Juda, de la reconstruction des murs et du temple de Jérusalem. — Cette grande prophétie de Daniel est comme le point central de tous les oracles, même des autres prophètes qui ont annoncé le mystère du Messie. « Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne, pouvons-nous remarquer avec Bossuet, en résumant les principaux traits de la vie de l'Homme-Dieu. L'un voit « Bethléem, la plus petite ville de

(1) *De la Croyance à l'Évangile*, par M. VALLON, p. 411.

Juda » illustrée par sa naissance; et en même temps élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle « il sort de toute éternité » du sein de son Père ; l'autre voit la virginité de sa mère : « un Emmanuel, un Dieu avec nous » sortir de ce sein virginal, et un enfant « admirable » qu'il appelle « Dieu. » Celui-ci le voit entrer « dans son temple » ; cet autre le voit « glorieux dans son tombeau », où la mort a été vaincue. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu « vendu », ils ont su le nombre et l'emploi des « trente pièces d'argent dont il a été acheté ». En même temps qu'ils l'ont vu « grand et élevé », ils l'ont vu « méprisé et méconnaissable au milieu des hommes ; l'étonnement du monde » autant par sa bassesse que par sa grandeur ; « le dernier des hommes, l'homme de douleur, chargé de tous nos péchés ; bienfaisant et méconnu ; défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres ; traité comme un criminel ; mené au supplice avec des méchants, et se livrant comme un agneau » innocent, paisiblement « à la mort ; une longue postérité naître de lui » par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue, et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

« Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure, et représentaient ses mystères, principalement celui de sa croix. Presque tous ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en notre Seigneur. On voit Élie et Élisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui, à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur ? Zacharie, fils de Joïada, est la-

pidé; Ézéchiel paraît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités; et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forces d'Israël, et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ était plus sainte (1).

Il n'est pas étonnant que des prophètes, comme ceux que nous venons de nommer, aient été des figures vivantes du Messie; des rois de Juda, David et Salomon, ont également exprimé dans leur personne le règne de Jésus-Christ et de son Église, sous le double aspect d'un royaume conquérant et d'un royaume pacifique. Mais Cyrus, à son tour, quoique étranger à la race et à la religion d'Israël, comme on l'a remarqué (2), a reçu le nom de *Christ*, parce qu'il en jouait le rôle sans le savoir, quand il brisa les chaînes des Hébreux, et leur rendit l'harmonie de leurs harpes, suspendues aux saules de l'Euphrate: « A cause de mon serviteur Jacob, je t'ai appelé par ton nom, et par ton surnom en titre d'honneur, quoique tu ne me connusses pas.... Je te ceindrai de ton armure, quoique tu ne m'aies pas connu (3). » Josèphe raconte (4), et son récit est fort vraisemblable, que les exilés montrèrent à leur nouveau maître l'oracle d'Isaïe qui le concernait, et que cette lecture influa sur la bienveillance avec laquelle il les traita.

(1) *Disc. sur l'hist. univ.* de Bossuet IIe partie, ch. IV. t. XIV. 214. — (2) *Études bibliques* de M. Le Hir. I. 75. — (3) *Isaïe*. XLV. 1, 5. — 4) *Antiq*. XI. 1, 2.

Esdras (1) nous apprend que la première année de Cyrus (536), le Seigneur, pour exécuter ce qu'il avait dit par la bouche de Jérémie, porta Cyrus, roi de Perse, à faire publier dans tout son royaume cet édit qu'il fit mettre par écrit : « Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Judée. Qui de vous appartient à son peuple ? Que le Seigneur soit avec lui ! Qu'il parte pour Jérusalem, au pays de Judée, et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur, le Dieu d'Jsraël. Ce Dieu qui est à Jérusalem est le vrai Dieu. Qu'on rétablisse le lieu où l'on immolait les victimes : qu'on pose des fondements capables de porter un édifice de soixante coudées de haut et de soixante coudées de long ; qu'il y ait trois rangs de grandes pierres, et un bois neuf, et que l'argent pour cette dépense soit tiré des coffres du roi. Qu'on rende aussi les vases d'or et d'argent, que Nabuchodonosor a transportés du temple de Dieu, de Jérusalem à Babylone ; qu'ils y soient reportés dans le lieu où ils étaient, et qu'ils y soient remis dans la maison de Dieu. Que tous ceux des Juifs qui resteront dans le pays où ils ont été transportés, assistent leurs frères, chacun dans l'endroit où il se trouvera, en donnant de l'argent, de l'or et des bestiaux, outre les offrandes volontaires qu'ils feront au temple de Dieu, qui doit être bâti à Jérusalem. »

Tel fut l'édit de Cyrus, qui affecta lui-même à cette grande entreprise les fonds de son épargne : il donna des ordres à ses gouverneurs en Syrie et en Phénicie, pour que tous les cèdres et autres bois nécessaires fussent pris dans les forêts du Liban et frêtés par mer jusqu'à Joppé, comme il avait été fait sous Salomon.

(1) I *Esdræ*. I et VI.

Alors fut accomplie, au moins en partie, la mystérieuse vision d'Ézéchiel (1), relative à la délivrance des Israélites de la captivité et à leur retour au pays de Juda, sous cet emblème imposant de la résurrection des morts. « L'Éternel étendit la main sur moi, et m'ayant fait sortir en esprit, il me laissa au milieu d'une campagne, qui était toute couverte d'ossements. Il me mena en tous sens autour de ces os ; il y en avait une prodigieuse quantité sur la face de la terre, et ils étaient entièrement secs. Et il me dit : Fils de l'homme, ces os peuvent-ils revivre ? Je lui répondis : Seigneur, mon Dieu, vous le savez. Il reprit : Prophétise sur ces os et dis leur : Ossements arides, écoutez la parole de l'Éternel. Voici ce que dit Jéhova, le souverain maître à ces os : Je vais envoyer un esprit en vous et vous vivrez. Je ferai naître des nerfs sur vous, j'y ferai croître de la chair, je vous couvrirai de peau, et je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que je suis l'Éternel. Je prophétisai donc, comme il m'avait été commandé, et dès que j'eus prophétisé, il se fit un bruit et un mouvement, et ces os s'approchèrent l'un de l'autre ; et je vis des nerfs sur eux, de la chair se former et de la peau s'étendre par dessus ; mais l'esprit n'y était pas encore. L'Éternel me dit : Parle à l'esprit, prophétise, fils de l'homme, et dis à l'esprit : Écoute la parole de Jéhovah, le roi suprême : esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent ! Je prophétisai donc, comme l'Éternel me l'avait commandé : et l'esprit entra en eux, ils furent vivants, et se tinrent sur les pieds, comme une armée innombrable. Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, ces ossements sont toute la maison d'Israël : nos os, disent-ils, sont devenus secs, notre attente est déçue, nous sommes perdus ! Prophétise donc et dis

(1) XXXVII.

leur : Voici la parole de l'Éternel, le souverain Maître : Je vais ouvrir vos tombeaux, je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple ! et je vous ferai rentrer dans la terre d'Israël. Vous saurez alors que je suis l'Éternel, quand j'aurai ouvert vos tombeaux, ô mon peuple ! et que je vous aurai fait sortir de vos sépulcres. Je mettrai mon esprit en vous, et vous revivrez, et je vous ferai vivre en paix dans votre patrie. Vous saurez que je suis l'Éternel, lorsque j'aurai accompli ce que j'avais annoncé, dit le Seigneur. »

Le même prophète emploie le reste de son livre à la description du nouveau temple, d'où s'échappent avec abondance des eaux qui descendent au côté droit, vers le midi de l'autel ; et il termina en assignant le nouveau partage des terres et les régions qui devaient échoir à chaque tribu. Telle devait être la nouvelle Jérusalem et la nouvelle terre promise, dont l'Église de Jésus-Christ devait seule réaliser tous les traits, en portant toute l'étendue de ce beau nom : l'*Éternel est ici* : « *Et nomen civitatis, ex illâ die, Dominus ibidem.* »

CHAPITRE VII.

ZOROBABEL, ESDRAS ET NÉHÉMIE. LE GOUVERNEMENT DE JUDA SOUS LES DESCENDANTS DE DAVID ET SOUS LES MACHABÉES.

N° 109. — Zorobabel et l'édit de Cyrus pour la reconstruction du temple (536). Le grand prêtre Josué et le prophète Aggée (1). — Le gouvernement des Juifs, après la captivité de Babylone, éprouva

(1) *I Livre d'Esdras.* I et suiv.

quelque vicissitude, dans sa forme administrative. L'autorité ou le sceptre fut d'abord entre les mains de Zorobabel, sorti du sang royal de Juda et fils de Salathiel. Les souverains pontifes exercèrent ensuite la haute direction, et jetèrent surtout un grand éclat dans la personne des Machabées; et les rois ou les princes *asmonéens* recueillirent ce dernier héritage de puissance, jusqu'au temps d'Hérode le grand, Iduméen de naissance. Les enfants de Juda et de Benjamin, se disposant à profiter de l'édit de Cyrus, s'étaient rassemblés en grand nombre, à Babylone, pour se préparer au départ. Une première colonne, forte d'environ cinquante mille âmes, se mit sous la conduite de Zorobabel, prince royal, et de Josué, grand prêtre, pour faire une nouvelle entrée dans la terre promise, et bâtir un second temple. Ces captifs emportaient avec eux des meubles en quantité, de la vaisselle d'argent, et une somme considérable destinée aux premières dépenses de la reconstruction de la maison de Dieu. Esdras a donné le nom de toutes les familles, dont se composait cette première colonne, et de toutes celles qui la suivirent; chacun reprit possession de ses biens et de ses propriétés, selon les lettres de Cyrus, ordonnant aux Samaritains de rendre les terres, et à ses officiers de protéger les anciens captifs. La captivité n'avait point interrompu l'ordre généalogique, si religieusement conservé par les Hébreux; et le dénombrement des prêtres et des lévites est consigné dans nos livres saints, avec la dernière exactitude.

Lors de la fête des tabernacles qui survint dans le septième mois, tous, sans exception, se réunirent à Jérusalem, où Zorobahel, chef de la nation, et le grand prêtre Josué, aidé de ses frères, commencèrent à bâtir l'autel du Dieu d'Israël, pour y offrir des holocaustes, selon qu'il est écrit dans la loi de Moïse. Ils posèrent l'autel de Dieu sur ces bases, malgré la peur qu'ils

avaient des peuples dont ils étaient environnés ; et, le premier jour du septième mois, ils offrirent sur cet autel l'holocauste perpétuel du soir et du matin. La fête des Tabernacles dura sept jours, selon l'antique usage, et le culte fut ainsi rétabli, avant qu'on eût élevé les murs du temple, et même avant qu'on en eût posé les fondements.

L'argent fut distribué aux tailleurs de pierres et aux maçons ; le froment, le vin et l'huile furent donnés aux Sidoniens et aux Tyriens, afin qu'ils portassent les cèdres du Liban à la mer de Joppé, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de Cyrus ; et la seconde année du retour à Jérusalem, on put asseoir les fondements de l'édifice. Cyrus lui-même en avait déterminé les dimensions, qui furent celles de l'ancien temple. C'était un carré long de soixante-dix coudées sur soixante de large, qu'on éleva de trois étages à la hauteur de soixante coudées. On n'y employa que des pierres de taille non polies, sortant de la carrière, et des bois de charpente entièrement neufs. « Le jour où l'on posa la première pierre du nouveau temple, dit Esdras (1), les prêtres revêtus des ornements sacrés firent entendre le son des trompettes ; les lévites, fils d'Asaph, au bruit des cymbales, chantaient des hymnes composés à la gloire de Jéhovah par le roi David. Tous ensemble reprenaient en chœur et publiaient les louanges de leur Dieu en disant : « Qu'il est bon, le Seigneur, et que sa miséricorde est éternelle ! » Et le peuple poussait aussi des acclamations en louant le Seigneur. Plusieurs prêtres, lévites et chefs de famille, qui étaient âgés, et qui avaient vu le premier temple, voyant poser les fondements du second, ne pouvaient retenir leurs sanglots et leurs larmes ; et plusieurs autres, élevant leurs voix, jetaient des cris d'allégresse ; et l'on ne

(1) Chap. III.

pouvait discerner les cris de joie des gémissements et des plaintes, au milieu de cette immense clameur populaire, dont le bruit retentissait au loin. »

Cependant les Samaritains, dont l'hostilité apparaît contre les Juifs, réussirent à entraver l'œuvre de Dieu, sous prétexte d'assister leurs frères. « Laissez-nous, dirent-ils à Zorobabel et aux princes du peuple, laissez-nous prendre part à l'œuvre de reconstruction. Ainsi que vous, nous sommes, depuis les jours d'Assar-Haddon, roi d'Assyrie, les adorateurs de Jéhovah. » Zorobabel, Josué et les autres princes d'Israël répondirent : « La charge de construire le temple de notre Dieu ne peut vous être commune avec nous. C'est à nous seul que le soin en est imposé par l'édit de Cyrus, roi des Perses, rendu en notre faveur. » Cette réponse irrita les Samaritains qui s'opposèrent à main armée à la reconstruction du temple. Ils gagnèrent à prix d'argent les conseillers les plus influents à la cour des rois de Perse; et l'œuvre suspendue, pendant toute la vie de Cyrus, ne fut reprise que sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Cyrus n'eut pas avis de la suspension des travaux, parce qu'il était occupé à faire la guerre aux Massagètes, aux extrémités les plus reculées de son empire.

N° 110. — Mort de Daniel (533). **Cyrus et ses successeurs. Les prophètes Aggée et Zacharie.** — Le prophète Daniel mourut à cette époque, en la troisième année de Cyrus, à Suse, capitale de la Perse, et le jeûne rigoureux de trois semaines consécutives qu'il s'imposa, joint à l'affliction de son âme, ne fut sans doute pas étranger à la mort de ce vieillard octogénaire, appelé par l'ange Gabriel *un homme de désirs*. Cyrus, le *Christ* du Seigneur, ne survécut pas longtemps à Daniel, son prophète : il périt dans une expédition contre les Massagètes (529).

Dès que la nouvelle de la mort de Cyrus parvint aux Samaritains, ils prirent aussitôt les mesures pour obtenir de son successeur un édit qui empêcherait définitivement la réédification des murs de Jérusalem. Ils envoyèrent donc à Cambyse une dénonciation calomnieuse contre les Juifs. Après lui avoir représenté la nation juive comme un peuple turbulent, ennemi des souverains, ils terminèrent ainsi : « Nous pouvons ajouter que si vous permettez que Jérusalem soit rebâtie et fermée de murailles, le passage vous sera fermé dans la Phénicie et la Basse-Syrie. »

Cette lettre irrita fort Cambyse. Il répondit par un écrit dont les dernières lignes sont celles-ci : « En conséquence, afin d'empêcher que l'audace de ce peuple ne le porte à de nouvelles révoltes, nous défendons de lui laisser rebâtir cette ville. »

Cambyse (529-522), le fils aîné de Cyrus, qui lui succéda, était un prince furieux, incapable de gouverner. Son expédition en Égypte ruina cette contrée, qui ne fut plus qu'une province de l'empire des Perses. Depuis Cambyse jusqu'à nous, c'est-à-dire depuis vingt-trois siècles, l'Égypte, berceau de toutes les connaissances humaines, n'a conservé que le souvenir de son antique grandeur, et se présente à nous toujours soumise à une domination étrangère : elle est successivement à la merci des peuples civilisés ou barbares, Perses, Grecs, Romains, Arabes, Turcomans, et encore aujourd'hui sous le joug desTurcs et des Mameluks. Ainsi se continue jusqu'à nous l'accomplissement de cette prédiction d'Ézéchiel sur l'Égypte : « *Inter cætera regna erit humillima, et non elevabitur ultrà super nationes* (1). » A son retour d'Égypte, Cambyse avait fait assassiner son frère Smerdis, le seul, avec lui, que Cyrus eût laissé de la même mère. Un des principaux

(1) XXIX, 15.

mages, profitant de la ressemblance qu'il avait avec Smerdis, arbora l'enseigne et le nom de ce malheureux prince, dans la ville de Suse, et s'empara du gouvernement, qu'il garda jusqu'à la mort de Cambyse. Mais la fraude fut bientôt découverte; et le septième mois après son usurpation, le faux Smerdis fut tué dans son palais par les principaux seigneurs de l'État, conjurés contre lui (521). L'un d'eux était Darius, fils d'Hystaspe, qui fut reconnu pour roi (521-486) (1).

On peut rapporter à Cambyse, fils de Cyrus, la principale part de l'accomplissement des dernières prophéties de Jérémie et d'Ézéchiel contre l'Égypte. Après les quarante années d'épreuves, et lorsque le royaume affaibli essaie de se reconstituer : « Voici ce que dit le roi suprême Jéhovah : Je viens à Pharaon, roi d'Égypte, et je briserai de nouveau son bras jadis fort, mais aujourd'hui rompu, et je ferai tomber l'épée de sa main » (2). « L'Égyte est une belle génisse, et celui qui doit l'abattre vient de l'aquilon..... La fille de l'Égypte, couverte d'opprobre, est livrée aux mains du peuple de l'aquilon..... Je vais châtier le peuple de No, Pharaon et l'Égypte, ses dieux et ses rois, je les ferai tomber entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et de ses serviteurs; puis elle sera habitée comme jadis, dit l'Éternel (3). » La quatrième année de son règne (526), Cambyse, exécutant sans le savoir les desseins de Dieu, attaqua l'Égypte, et livra la bataille à Psamménite, fils d'Amasis. Les Égyptiens battus s'enfuirent en désordre, à Memphis et se tinrent enfermés dans la place. Cambyse leur envoya, pour les engager à traiter avec lui, un héraut, qui remonta le Nil sur un vaisseau mytilénien. Dès que les Égyptiens

(1) *Hist. des Hébreux*, t. II, 151. — MESENGUY. *Anc. Test.*, t. VII, 247. — (2) *Ézéch.* XXX. 22. — (3) *Jérémie.* XLVI. 20 et suiv.

virent ce vaisseau, ils le brisèrent, tuèrent ceux qui le montaient, et portèrent leurs membres dans la citadelle. Cambyse, maître de la ville, vengea le meurtre des Mytiléniens, en dévastant No, comme parle le prophète Ézéchiel, pendant que Memphis était dans l'angoisse. La fille de Psamménite, réduite en esclavage, avec les autres jeunes filles des premières familles, alla puiser de l'eau, une cruche à la main, en signe d'ignominie, pendant que le fils du roi, accompagné de deux mille Égyptiens, *l'élite des jeunes hommes d'Aven*, la corde au cou, et un frein à la bouche, se vit conduit à la mort. Psamménite fut condamné à boire du sang de taureau, et mourut. Les tombeaux, sacrés aux yeux des Égyptiens, ceux même d'Amasis et des princes, furent violés ; les simulacres abattus, et le bœuf Apis poignardé par Cambyse, au mépris de ce dieu.

Depuis la fin du règne de Cyrus jusqu'aux premières années de celui de Darius, le zèle des Juifs pour le temple du Seigneur avait été entravé ou ralenti. Occupés à bâtir pour eux des maisons, ils ne se mettaient pas en peine de relever les ruines de la maison du Seigneur. Afin de punir leur indifférence, Dieu frappa le pays de stérilité ; et, la seconde année du règne de Darius, il leur envoya les prophètes Aggée et Zacharie. Aggée, s'adressant à Zorobabel et à Josué, leur dit de la part du Seigneur des armées : « Ce peuple tient ce langage : le temps n'est pas encore venu de rebâtir le temple de l'Éternel...., Quoi ! dit le Seigneur, il est toujours temps pour vous de demeurer dans vos maisons superbement lambrissées, pendant que ce temple est en ruines !!! Ah! poursuit le Seigneur des armées, appliquez-vous à considérer vos voies et ce qui vous est arrivé : Vous avez semé beaucoup et vous avez peu recueilli, vous avez mangé et vous n'avez pas été rassasiés, vous avez bu sans être désaltérés ; vous vous êtes vêtus et vous n'avez point été échauffés, et le mer-

cenaire qui se loue a mis son salaire dans une ceinture percée. Allez sur la montagne, portez-y du bois et construisez mon temple, parce que ma maison est déserte pendant que chacun de vous ne s'empresse que pour la sienne, les cieux restent fermés et ne vous donnent point de rosée, la terre garde ses fruits. C'est pour cela que j'ai appelé la sécheresse sur la plaine et sur les montagnes, sur le froment, sur la vigne, sur les oliviers, et sur toutes les productions de la terre, sur les hommes, sur les animaux, et sur tous les travaux de vos mains. »

A ces paroles de réprimande, Aggée mêla des paroles de consolation pour ceux qui pleuraient encore l'ancien temple : « Qui d'entre vous a vu ce temple dans sa première splendeur? En quel état le voit-il aujourd'hui?.... Voici la parole du Seigneur des armées : Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et l'univers ; j'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations paraîtra, et je remplirai ce temple de gloire, dit le Seigneur des armées ; l'argent est à moi, l'or est à moi, dit le Seigneur des armées. La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première, et je donnerai la paix en ce lieu, ajoute l'Éternel. » Mais comme cette prophétie, relative au Désiré des nations, demandait encore plusieurs siècles pour son accomplissement, Dieu promet d'envoyer un secours immédiat à son peuple et de prendre la défense de Zorababel, chef de Juda : J'ébranlerai le ciel et la terre, je renverserai le trône des empires, les chariots et ceux qui les montent ; les chevaux et les cavaliers abattus ; et le frère sera percé par l'épée de son frère. En ce jour là, dit le Seigneur des armées, je te prendrai sous ma protection, ô mon serviteur Zorobabel, fils de Salathiel ; oui, dit Jéhovah, je te regarderai comme mon anneau, car je t'ai choisi, dit l'Éternel. »

C'est par ces promesses que finit la prophétie d'Aggée, dont le ministère est renfermé dans l'espace de moins de quatre mois (520 avant J.-C.).

Vers la fin de la même année, la seconde de Darius, Dieu renouvela les mêmes assurances au prophète Zacharie par le ministère d'un ange : « Voici, dit-il, la parole que le Seigneur adresse à Zorobabel : Vous ne mettrez point votre confiance ni en une armée, ni en aucune force humaine, mais en mon Esprit, dit le Seigneur des armées. » Je me charge de tourner les volontés en votre faveur, de suspendre les efforts de vos voisins jaloux, de calmer l'inquiétude d'une politique ombrageuse, de présider aux conseils et aux résolutions des princes, et de lever tous les obstacles. « Quelle est cette haute montagne qui s'oppose à Zorobabel? Qu'elle s'aplanisse. Quelle est la terreur de cette puissance formidable qui le menace? Qu'elle disparaisse. » Continuez l'œuvre commencée à ma gloire. « Les mains de Zorobabel ont fondé cette maison, et ses mains l'achèveront. Il a mis la principale pierre au temple, et le peuple s'est écrié : Que Dieu accorde sa grâce et sa faveur à cette pierre. Qui est celui qui fait peu d'état de ces faibles commencements? Il sera dans la joie lorsqu'il verra Zorobabel, le plomb à la main, conduisant cet édifice à sa dernière perfection. Vous saurez alors que c'est le Seigneur des armées qui m'a envoyé vers vous. » Il appartenait donc à Zorobabel, la figure de Jésus-Christ, de présider seul au rétablissement du temple, figure de l'Église, bâtie au milieu des persécutions.

N° 111. — Darius protège les Juifs. La guerre s'allume entre les Perses et les Grecs (1). — Darius, fils d'Hystaspe, accueillit la demande des Juifs,

(1) *I. Esdras.*, III.

qui invoquaient l'édit de Cyrus pour la reconstruction de leur temple. Ayant fait la recherche de cet édit dans les archives de la couronne, conservées à Ecbatane, il le trouva textuellement inscrit dans les registres impériaux et le fit exécuter, en fournissant les subsides promis levés par ses propres gouverneurs. Un nouvel édit de Darius portait peine de mort contre quiconque y aurait contrevenu, de quelque rang qu'il pût être, et il ordonnait que le coupable serait pendu à une pièce de bois de sa maison, et que cette maison serait confisquée, afin d'effrayer les intrigants et de faire cesser la malveillance des Samaritains. Les Juifs reprirent donc avec ardeur les travaux du temple, qui fut achevé la sixième année de Darius et la vingtième après qu'il eut été commencé (515). La dédicace en fut célébrée la même année avec de grandes réjouissances. Cette solennité fut suivie de celle de la Pâque. Dans l'une et dans l'autre, les prêtres et les lévites, les chœurs des musiciens et tous les officiers du temple remplirent leurs fonctions et suivirent désormais, pour leur rang et leur tour de service, l'ordre des différentes familles assigné par David (1).

Zorobabel et Josué emportèrent, après avoir consacré leur vie à cette œuvre sainte, les regrets du peuple de Juda, et méritèrent les éloges que nous trouvons consignés dans le livre de l'*Ecclésiastique* (2) : « Comment louer dignement Zorobabel ? Il fut, dans la main de Jéhovah, l'anneau dont Dieu scella son œuvre, et son nom est associé à celui de Jésus, ou Josué, fils de Josédech. Aux jours de leur vie mortelle, ils ont relevé le sanctuaire, ils ont décoré le temple saint, réservé à une gloire éternelle. »

C'est à l'époque du second temple et du temps de Darius, fils d'Hystaspe, que commence la liberté de

(1) *Esdras.*, VI, 15. — (2) XLIX, 13-14.

Rome et d'Athènes, dit Bossuet (1), et la grande gloire de la Grèce. Harmodius et Aristogiton, Athéniens, délivrent leur pays d'Hipparque, fils de Pisistrate, et sont tués par ses gardes (512). Hippias, frère d'Hipparque, tâche en vain de se soutenir. Il est chassé : la tyrannie des Pisistratides est entièrement éteinte. Les Athéniens, affranchis, dressent des statues à leurs libérateurs et rétablissent l'État populaire. Hippias se jette entre les bras de Darius, déjà disposé à entreprendre la conquête de la Grèce. Rome se défaisait aussi de ses tyrans et abolissait la royauté, devenue odieuse dans la personne de Tarquin-le-Superbe : ses violences avaient commencé à lui faire des ennemis; l'impudicité de son fils Sextius acheva de le perdre, lui et sa race, en suscitant des vengeurs à l'honneur outragé et à l'hospitalité violée. Le sang de Lucrèce et les harangues de Brutus animèrent les Romains. Les rois furent bannis, et l'empire consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius (508); mais il fut bientôt affaibli par la jalousie du peuple.

Darius avait enfin éclaté contre la Grèce. Son gendre Mardonius, après avoir traversé l'Asie, à la tête de cent mille Perses, croyait accabler les Grecs par le nombre de ses soldats; mais Miltiade défit cette armée immense, dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens (490). La mort surprit Darius au milieu de ses projets de vengeance (486). Xerxès (486-475), son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mère Atosse, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattants (d'autres disent dix-sept cent mille) sans compter son armée navale de douze cents vaisseaux. Léonidas, avec ses trois cents Spartiates, tua vingt mille hommes à Xerxès, au passage des Thermopyles, et périt avec les siens (480). Par les conseils de Thé-

(1) *Disc. sur l'Hist.*, 1re partie, VIIIe époque.

mistocle, Athénien, l'armée navale est défaite, la même année, près de Salamine, et tout l'honneur que Xerxès retira de son expédition fut d'avoir brûlé Athènes, sans défense et vide de ses habitants. Ce prince repasse l'Hellespont avec frayeur; et un an après, son armée de terre que Mardonius commandait, est taillée en pièces, auprès de Platée (479), par Pausanias, roi de Lacédémone, et par Aristide, Athénien, appelé le Juste. La bataille se donna le matin; et le soir de cette fameuse journée, les Grecs ioniens qui avaient secoué le joug des Perses, leur tuèrent trente mille hommes, dans la bataille de Micale, sous la conduite de Léotychides. Les hostilités continuèrent entre les deux peuples, sans événements décisifs, pendant près de cinquante ans. Il était réservé à Cimon, fils de Miltiade, de mettre fin à cette guerre par la double victoire qu'il remporta sur les Perses, en un même jour, à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Après les avoir entièrement chassés de la Chersonèse de Thrace, il eut enfin la gloire de signer le traité célèbre par lequel l'indépendance de la Grèce fut reconnue, et l'entrée de ses murs interdite aux vaisseaux persans (449).

N° 112. — Xerxès ou l'Assuérus de la Bible, et l'histoire d'Esther (1). — C'est sous le règne de Xerxès-le-Grand, que le récit du livre d'Esther paraît devoir trouver sa place, comme l'avait déjà insinué M. l'abbé Glaire à la suite de plusieurs critiques. Quelques uns croyaient reconnaître l'Assuérus de la Bible dans le Darius, fils d'Hystaspe, cité plus haut; et d'autres, s'appuyant de l'autorité de l'historien Josèphe, le confondaient avec Artaxerxès-Longue-Main; M. Oppert, en lisant le nom de Xerxès, écrit dans la langue des Achéménides, l'a rapproché de l'*Akhshvrsh*

(1) *Revue des Quest. hist.* t. XVI, 197.

de la Bible dont les lettres hébraïques reproduisent les lettres achéméniennes, à l'exception d'un *y* remplacé par un *v*. « Par les découvertes des documents persans, dit M. J. Oppert, nous savons à quoi nous en tenir à l'égard du livre d'Esther ; et l'exactitude avec laquelle sont rendus les noms persans, comme la fidélité avec laquelle sont peintes les mœurs des anciens habitants de l'Iran, réfute victorieusement l'opinion de quelques critiques théologiens, qui n'y voyaient qu'un livre d'une période beaucoup postérieure. »

Assuérus, l'un des successeurs de Cyrus, tenait sa cour à Suse, dont il avait fait la capitale de son empire. Pour exalter sa gloire et sa magnificence aux yeux de ses sujets, il donna une fête splendide, décrite dans l'Écriture, et le luxe oriental de ce festin qui dura cent quatre vingt jours, réunit tous les princes et tous les grands, et même, vers la fin, tout le peuple de Suse, dans le vestibule du jardin royal et du bois délicieux destiné à ombrager les convives. L'éclat ou la finesse des tentures, la richesse des lits d'or et d'argent rangés sur un pavé de porphyre, et le prix des vases et des bassins variés, tout s'accordait avec le choix des mets et l'abondance des vins les plus exquis ; et chacun avait la liberté de prendre ce qui lui plairait. De son côté, la reine Vasthi donna un grand festin aux femmes de son palais. Au septième jour, le roi, devenu plus gai par la bonne chère et le vin qu'il avait pris, commanda aux sept eunuques qui le servaient, d'amener en sa présence la reine Vasthi, ornée du diadème, pour faire voir sa rare beauté aux peuples et aux premières personnes de sa cour. Mais elle refusa d'obéir, et dédaigna de se rendre au commandement du roi. Assuérus, transporté de fureur et prenant conseil de sa colère autant que de l'avis de ses courtisans, répudia Vasthi, et fit chercher dans tout l'empire une nouvelle reine, qu'il souhaitait moins fière, mais non

moins belle. De toutes les femmes qui lui furent présentées, avec tous les ornements propres à relever leur beauté à ses yeux, aucune ne lui plut autant qu'Esther, juive et nièce de Mardochée, quoiqu'elle n'eut rien demandé pour se parer, contente de ce qu'on jugea à propos de lui donner. Esther fut donc mise à la place de Vasthi, non sans un dessein merveilleux de la Providence ; mais elle cacha au roi son peuple et son origine, parce que Mardochée lui en avait recommandé le secret ; car elle lui était encore aussi soumise qu'elle avait été dans son enfance, lorsqu'il prenait soin de l'élever.

Mardochée était du nombre des captifs que Nabuchodonosor avait transférés de Jérusalem à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda. La grandeur de sa nièce Esther et l'issue de la lutte engagée avec l'orgueilleux Aman lui avaient été prophétisées dans un songe, dont il ne pénétra que plus tard le mystère. Pendant que le ciel lui semblait en confusion, chargé de foudres et d'éclairs, et que la terre émue était agitée d'un grand trouble, il avait vu paraître deux dragons, prêts à combattre l'un contre l'autre. Ce jour était un jour de ténèbres, de périls, d'afflictions, de serrement de cœur, et d'une grande épouvante sur la terre. La nation des Justes fut saisie de crainte à la vue des maux qui lui étaient préparés et de la mort à laquelle elle était destinée. Ils poussèrent leurs cris vers Dieu, et au bruit de ces cris une petite fontaine devint un grand fleuve. La lumière parut, et le soleil se leva ; et ceux qui étaient dans l'humiliation furent élevés, et ils dévorèrent ceux qui paraissaient dans l'éclat.

L'événement fit de ce songe une réalité, dans ses plus minutieuses circonstances. C'est ainsi que Mardochée fut en butte à la colère d'Aman, premier ministre et favori d'Assuérus, pour avoir refusé de se prosterner devant lui, et de rendre à un homme l'honneur

ou le signe d'une adoration due à Dieu seul. Aman, aussi insatiable dans sa cruauté que dans son orgueil, voulait, comme un dragon, dévorer, pour se venger d'un seul homme, la nation juive toute entière. Il était lui-même de race amalécite, ennemie de Dieu et de son peuple, qu'il dénonça au roi Assuérus, comme un peuple dispersé dans l'empire, séparé de tous les autres par la singularité de ses lois, et menaçant le repos de l'État par le péril imminent de la rébellion ; enfin il obtint du monarque un édit général d'extermination contre les Juifs, qui devaient être mis à mort en un même jour, sur tous les points de ce vaste royaume.

Esther, en devenant reine, allait changer les eaux d'une petite fontaine en un grand fleuve, et apporter le salut. Mais la reine elle-même ne pouvait détourner le fléau qu'au péril de sa vie. C'était une loi de l'État que personne ne pouvait se présenter devant le monarque sans encourir la peine de mort, à moins qu'il ne fût mandé par le prince, ou que le roi, dans sa clémence, n'étendît vers le téméraire son sceptre d'or, en signe de pardon. Esther n'avait point été appelée depuis trente jours, et les moments pressaient. Mardochée insista : Esther lui fit dire : « Allez, assemblez tous les Juifs qui sont dans Suse ; jeûnez pendant trois jours et trois nuits, et priez pour moi : je jeûnerai de mon côté avec mes filles : après cela, j'irai trouver le roi, contre la loi qui le défend. S'il faut périr, j'y suis résolue. » Le Juif, couvert d'un sac, et la pieuse reine, dédaignant le faste de ses habits royaux, adressèrent au ciel des prières, qui nous ont été conservées avec leur expression touchante de simplicité, de dévouement et de foi.

« Au troisième jour, Esther, ayant cessé de prier, quitta ses habits de deuil et mit son plus riche ajustement ; et après avoir de nouveau invoqué Dieu qui regarde et sauve tous les hommes, elle marcha vers

l'appartement du roi, appuyée sur une de ses filles, et suivie d'une autre qui portait sa robe traînante. Sous le teint vermeil d'une beauté parfaite, et sous l'air enjoué d'un visage tendre, elle cachait un cœur serré par la crainte. Ayant franchi toutes les portes, elle parut devant le roi. Ce prince était assis sur son trône, revêtu de tous les ornements de la dignité souveraine, tout couvert d'or et de pierreries, et son aspect était terrible. Il leva son visage rayonnant de gloire, en lançant un regard plein de colère. Aussitôt la reine tomba : la couleur de son teint se changea en pâleur mortelle, et elle laissa aller la tête sur la jeune servante qui la précédait. A l'instant même, Dieu changea en douceur l'esprit du roi. Il s'élança de son trône, et la soutenant dans ses bras jusqu'à ce qu'elle revint à elle, il la consolait par de tendres paroles : « Qu'avez-vous, Esther, lui disait-il, je suis votre frère ; ne craignez rien, vous ne mourrez point : notre loi est pour les autres hommes. Approchez et touchez mon sceptre. » Et comme elle gardait le silence, il prit son sceptre d'or, et l'appuyant sur son cou, il lui disait, en la baisant : « Parlez-moi. » Elle lui répondit : « Vous m'êtes apparu, Seigneur, comme un ange de Dieu, et votre majesté terrible a rempli mon cœur d'effroi, car Seigneur, vous êtes admirable, et votre visage est plein de charmes. » En disant ces mots elle s'évanouit encore ; et le roi était troublé. Rendue à la vie par tant de soins et de caresses, Esther se contenta de supplier celui qui se montrait prêt à lui offrir la moitié de son royaume, d'accepter chez elle un festin, auquel Aman fut convié. Le roi et Aman se rendirent chez la reine, qui réitéra la même invitation pour le jour suivant, avec la promesse de déclarer au roi ce qu'elle souhaitait en présence de son favori.

Aman s'en retourna tout joyeux de l'honneur qu'il venait de recevoir. Au sortir du palais il rencontra

Mardochée, qui était assis à la porte, et qui ne daigna pas même se lever pour lui faire honneur, Le dépit secret qu'il en eut réveilla sa haine. Étant arrivé chez lui, il fit assembler ses amis avec sa femme Zarès ; et après leur avoir représenté ses immenses richesses, sa nombreuse famille et ce haut point de grandeur où l'avait élevé la faveur du roi, il ajouta : « La reine même n'en a point invité d'autre que moi, pour être de ce festin royal ; et je dois encore dîner demain chez elle avec le roi. Cependant pour moi tout cela n'est rien, tant que je verrai le Juif Mardochée à la porte du palais. » Sa femme et ses amis répondirent : « Donnez ordre qu'on dresse une grande potence, et demandez au roi demain au matin qu'il vous permette d'y faire pendre Mardochée. » Ce conseil lui plut ; et il donna ordre aussitôt qu'on préparât une potence haute de cinquante coudées. La nuit lui parut longue, dans l'impatience de satisfaire sa vengeance.

Il arriva que cette même nuit, le roi, ne pouvant dormir, imagina de se faire lire les annales de son règne. Il tomba sur un fait passé depuis quelques années et qu'il avait oublié. Deux eunuques du palais, pour quelque mécontentement personnel, avaient conspiré contre lui, et déjà ils étaient au moment d'exécuter leur complot, lorsque le Juif Mardochée le découvrit et en donna si juste avis que les conspirateurs furent convaincus et punis de mort ; mais l'étranger, fidèle à son roi, était demeuré sans récompense. Le roi demanda s'il y avait quelqu'un dans l'antichambre. Aman venait d'y arriver dans le dessein d'obtenir du roi la permission de faire pendre Mardochée. « Que doit-on faire, dit Assuérus, pour honorer un homme que le roi désire combler d'honneurs? » Aman, ne doutant point qu'il ne s'agit de lui-même, répondit : « Il faut que celui que le roi veut honorer soit revêtu des habits royaux, monté sur

le cheval du roi ; qu'on lui mette sur la tête le diadème royal, et que le premier seigneur de la cour, tenant les rênes de son cheval et marchant devant lui à travers la ville, dise à haute voix : Ainsi sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. — Allez, lui dit le roi, faites au Juif Mardochée, qui est devant la porte du palais, tout ce que vous venez de dire. Gardez-vous d'en rien omettre. »

Il fallut obéir. Aman rentra chez lui, rongé de chagrin et couvert de honte, pendant que le Juif Mardochée retournait à la porte du palais. Le ministre raconta ce qui venait de lui arriver à sa femme et à ses amis, qui commencèrent à prédire l'issue de la lutte engagée avec un homme de race juive. Aman fut appelé à se rendre chez la reine, et vers la fin du banquet, lorsque Assuérus, dans la chaleur du vin, eût promis de donner, si Esther le demandait, la moitié de son royaume : « Seigneur, dit-elle, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, accordez-moi la vie, accordez la vie à mon peuple, pour lequel je vous implore. Car nous avons été livrés, moi et mon peuple, destinés à être foulés aux pieds et égorgés.... Nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le roi même. — Quel est-il, dit le roi, et qui est assez puissant pour oser faire ce que vous dites ? — C'est, répondit Esther, cet Aman que voilà qui est notre ennemi mortel!.... » A ce mot, l'orgueilleux Aman demeura interdit, ne pouvant soutenir les regards du roi et de la reine. Le roi sortit de la salle tout en colère et alla dans le jardin. Le coupable crut devoir en profiter pour se jeter aux genoux de la reine ; mais Assuérus, rentrant aussitôt, fut tellement offensé de le voir en cette posture qu'il le fit conduire à l'instant au supplice. Aman fut pendu à cette même potence qu'il destinait au Juif Mardochée. Esther ne craignit plus alors de se dire la nièce de l'homme qu'Assuérus avait comblé d'honneur; ce prince mit le

Juif Mardochée en possession des biens et des dignités d'Aman, et fit jouir les Juifs, pendant tout le cours de son règne, des effets de sa bienveillante protection.

N° 113. — Artaxerxès et l'édit de reconstruction des murs de Jérusalem. Esdras et Néhémie (1). — Les prophètes Aggée et Malachie moururent sous Xerxès, qui accomplit la neuvième année de son règne, lorsque Joachim, successeur de Josué exerçait le souverain pontificat. Artaxerxès, surnommé *Longue-Main*, roi de Perse, traita favorablement les Juifs. Il leur permit de retourner en Judée, s'ils le voulaient, et renvoya d'abord Esdras à Jérusalem avec de riches présents pour le temple, et treize ans après, Néhémie, à la tête d'une nouvelle colonne. Il donna ordre aux gouverneurs des provinces voisines de fournir tout ce qui serait nécessaire pour la splendeur du culte divin, et d'exempter les prêtres et les lévites des charges communes ou des impôts. Il autorisa encore Esdras à punir ceux d'entre le peuple, qui pècheraient contre Dieu ou contre le prince, par la peine de l'exil, et même par la peine de mort. Esdras réunit sa troupe, au nombre de dix-sept cent soixante Juifs, sur le bord du fleuve Ahava, et commença par ordonner un jeûne général qui devait rendre Dieu propice aux voyageurs. Quelques familles des dix tribus s'étaient jointes au cortége ; il s'y trouvait aussi des Nathinéens. C'étaient les descendants des Gabaonites, restés, de père en fils, attachés au service du temple. Tous ceux qui étaient dans la province de Jérusalem, se réunirent dans cette ville à la voix d'Esdras, qui leur persuada de chasser les femmes étrangères, prises parmi les peuples idolâtres contre la loi de Dieu. Ainsi l'ordre fut rétabli dans les familles, et la discipline dans le sacerdoce. Ce chef

(1) *I. Esdras*, VII. — *II. Esdras ou Néhémie*, I, II et suiv.

du peuple, content d'avoir rempli l'objet de sa mission, s'adonna dès lors tout entier à l'étude des livres saints et à l'instruction des Juifs, soins dignes d'un saint prêtre et qui remplirent le reste de sa vie.

Néhémie, demeuré comme échanson, à la cour du roi de Perse, qui le retenait auprès de lui, n'en était pas moins occupé du sort de ses compatriotes. Il nous raconte lui-même comment il se servit de son crédit pour obtenir la reconstruction des murs de Jérusalem, « La vingtième année du règne d'Artaxerxès, au mois de Nisan, on apporta du vin devant le roi. Je le pris et le lui servis; et j'avais soin, autant que je le pouvais de ne paraître jamais affligé en sa présence. Mais le roi me dit : Pourquoi avez-vous le visage triste, quoique vous ne soyez pas malade? Quelle affliction vous serre le cœur? Cette interrogation redoubla ma crainte, et je dis au roi : grand roi, vivez à jamais! Comment mon visage ne serait-il pas abattu, puisque la ville où sont les tombeaux de mes pères est toute déserte, et que ses portes ont été brûlées? Le roi me dit : Que me demandez-vous? — J'invoquai du fond du cœur le Dieu du ciel, et je dis au roi : si le roi daigne agréer ma demande, et si son serviteur a trouvé grâce devant vos yeux, envoyez-moi, je vous prie, en Judée, à la ville des sépulcres de mes pères, afin que je la fasse rebâtir. Le roi, et la reine qui était assise auprès de lui, me dirent : combien durera ce voyage, et quand reviendrez-vous? je leur marquai le temps de mon retour, et le roi l'agréa, et il me permit de m'en aller » (2).

L'édit d'Artaxerxès pour le rétablissement de Jérusalem, fixé à la vingtième année de ce prince, correspond à l'un des événements les plus authentiques de l'histoire de ce temps : l'exil de Thémistocle, qui lui

(2) *II. Esd.* II.

donne une date certaine. Cet illustre Athénien, quittant sa ville en disant : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os, » vint chercher un asile à la cour d'Artaxerxès-Longue-Main, en la première année du règne de ce prince, au rapport de Thucydide, la quatrième de la 76e olympiade, du monde environ 3530, 474 ans avant Jésus-Christ : Si l'on ajoute vingt ans à cette époque de son avénement au trône, l'ordre de rebâtir Jérusalem date de l'an du monde 3550, 454 avant Jésus-Christ, et si l'on joint à ces 454 les 33 ans de la vie de Notre-Seigneur, nous arrivons à l'an 487, qui est rigoureusement le milieu de la soixante-dixième semaine dans laquelle, selon la prophétie de Daniel, le Christ serait mis à mort.

Néhémie, revêtu du titre de gouverneur de la Judée, accompagné d'une dernière colonne de ceux de sa nation, se rendit à Jérusalem, sans s'expliquer pendant les premiers jours sur le principal objet de son voyage. Ce ne fut qu'après avoir pris secrètement par lui-même une connaissance exacte de la situation de Jérusalem et fait, pendant la nuit, le tour de ses remparts, qu'il réunit les magistrats et les anciens et s'ouvrit à eux du projet de relever les murailles. Il était porteur des ordres nécessaires pour les gouverneurs voisins, et devait tirer des forêts du roi tous les bois de construction. On mit aussitôt la main à l'œuvre, et l'on tira des pierres des carrières de la Judée. Toute l'enceinte fut partagée en un grand nombre d'ateliers où le peuple de la campagne comme de la ville fut classé et occupé ; en sorte que tout l'ouvrage fut embrassé à la fois. Les ennemis dont Jérusalem était entourée, Ammonites, Moabites, Samaritains, habitants de la Basse-Syrie, commencèrent par se railler de cette entreprise, qu'ils se flattèrent de dénoncer comme une révolte contre le prince. Trois hommes surtout, Sanaballat d'Horonaïm, satrape à Samarie, Tobie, Ammonite de

nation, commandant pour le roi dans la même province, et un Arabe, nommé Gosem, usèrent de leur crédit pour arrêter les Juifs et multiplier les obstacles. Néhémie se contenta de leur répondre : « C'est le Dieu du ciel qui nous assiste lui-même, et nous sommes ses serviteurs ; nous obéissons à ses ordres et à ceux du grand roi. Pour vous, étrangers, vous n'avez aucun droit sur Jérusalem, aucune part à réclamer dans son héritage ; votre nom y sera toujours dans l'oubli. » Et les murs s'élevaient, et l'activité des ouvriers croissait avec le dépit de leurs ennemis : « Laissons-les faire, disait Tobie, l'Ammonite ; un renard franchira, quand il voudra, leur belle muraille !... »

Ces propos insolents ne firent qu'exciter le zèle des travailleurs. Les ennemis tentèrent alors d'opposer la force ouverte ; mais la vigueur de Néhémie, autant que sa confiance en Dieu, trompa leurs efforts. Il arma les ouvriers, qui tenaient la truelle d'une main et l'épée de l'autre. De cinq cents pas en cinq cents pas il avait placé des trompettes pour semer l'alarme à l'instant où les sentinelles avancées signaleraient l'approche de l'ennemi. Au milieu de ces alertes et des pièges de toute sorte qui leur étaient tendus, les Juifs ne perdirent pas courage, et poussèrent leur entreprise avec tant de constance, le jour et la nuit, que l'enceinte de la ville fut achevée en cinquante-deux jours. On pourvut à la garde des portes, et il fut ainsi possible de continuer avec plus de liberté le rétablissement des fortifications. Elles furent dirigées et suivies avec le même zèle et la même intelligence ; et c'est d'elles qu'on doit entendre ce que dit Josèphe, que les travaux durèrent vingt-sept mois. Quant à la ville, qui était en ruines et presque déserte, par l'avantage que chacun trouvait à demeurer dans la campagne pour y faire valoir ses terres, Néhémie parvint à rappeler la dixième partie de la population, qui rebâtit successivement les maisons

et en fit une ville neuve, mais après bien des années.

La dédicace des murs de Jérusalem eut lieu avec une grande solennité et dura huit jours entiers. Alors seulement le feu sacré fut retiré du lieu où Jérémie l'avait caché. Les prêtres ne trouvèrent au fond du puits, comme il est raconté au IIe livre des Machabées (1) qu'une eau épaisse que Néhémie fit répandre sur le bûcher des sacrifices ; et les rayons du soleil enflammèrent, par leur vertu miraculeuse, les débris de ce feu sacré, qui dévora les holocaustes. Le peuple était rempli de joie et de crainte. Esdras en profita pour faire une lecture publique de la loi, qui provoqua des larmes et des gémissements au milieu de la foule repentante ; et l'alliance avec le Seigneur fut renouvelée en ce jour. Il en fut dressé un acte authentique que signèrent les chefs de famille.

Le canon des livres saints fut aussi dressé par Esdras, qui est loué de sa grande connaissance de la loi et de son habileté dans les saintes Écritures : « *Velox scriba in lege.* » Depuis son retour à Jérusalem, ce prêtre vénérable s'était occupé, dans le silence de la retraite, à faire un recueil complet des saints livres, qu'il avait rangés par ordre, après avoir corrigé les fautes qui avaient pu se glisser dans quelques copies, par la négligence des Juifs durant une longue captivité. Il employa dans ce recueil, comme nous l'apprenons de saint Jérôme, les caractères chaldéens ou l'écriture *carrée*, dont l'usage était devenu d'autant plus général que la figure de ces lettres était plus facile à former que celle des lettres hébraïques. Les Juifs, pendant leur captivité, avaient appris la langue chaldaïque, qui approchait assez de la leur, et par le commerce qu'il leur fallut avoir avec les Orientaux, ils perdirent peu à peu l'usage de leur langue primi-

(1) Ch. I.

tive; mais les Samaritains gardèrent l'ancienne manière d'écrire et nous ont conservé le Pentateuque en caractères hébraïques. Sous le pontificat de Simon-le-Juste, deux cent quarante-quatre ans après Esdras, il fut fait une nouvelle révision des livres saints, et l'on put alors y comprendre ceux qui sont postérieurs, tels qu'Esther et Malachie; en même temps qu'on admit dans les anciens quelques notes, on mentionna des événements plus récents, mais sans porter atteinte à l'autorité du canon d'Esdras, que les Juifs et les chrétiens se sont accordés à reconnaître comme l'auteur du canon des livres inspirés de l'Ancien-Testament.

Ce fut après le second retour de Néhémie en Judée, vers le milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ, que le prophète Malachie, dont on ignore entièrement l'histoire, se mit à parler avec force contre les désordres des prêtres et du peuple de Juda. Il annonça, dans les termes les plus clairs, le sacrifice de la nouvelle alliance, substitué aux sacrifices de la loi mosaïque, et offert en tous lieux au Très-Haut comme une oblation pure. Il montra le Dominateur se rendant à son temple et venant purifier les enfants de Lévi; enfin, « sous l'idée de la dernière guerre contre les Juifs, dit dom Calmet, le dernier des prophètes dans l'ordre des temps, nous décrit l'horreur du dernier jugement et la venue d'Élie, comprenant tout à la fois sous ce nom saint Jean-Baptiste et le prophète Élie, l'un précurseur du Messie dans son premier avénement, et l'autre attendu dans le monde avant la fin des siècles. » Il restait environ quatre à cinq cents ans jusqu'au premier avénement du Messie. « Dieu, dit Bossuet, donna à la majesté de son Fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de Celui qui devait être l'accomplissement de tous leurs oracles » (1).

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.*, II^e^ partie, ch. IX.

Au même temps qu'Esdras, Néhémie et Malachie achevaient leur mission et terminaient leurs livres (442 ans avant Jésus-Christ), Hérodote, le père de l'histoire, commençait à écrire. Ainsi, selon la remarque du judicieux Rollin, les derniers auteurs de l'histoire sacrée concourent avec le premier auteur de l'histoire profane, et quand celle-ci commence, celle du peuple de Dieu renfermait déjà trente-cinq siècles, c'est-à-dire tout le temps écoulé depuis la création du monde (2).

N° 114. — Synchronisme des Juifs, des Romains et des Grecs.—Depuis Néhémie jusqu'aux Machabées, pendant une période d'environ trois siècles, le peuple de Dieu semble avoir joui du bonheur et de la paix qui lui avaient été promis par Jérémie. Cette période, dont la Bible ne dit rien, se trouve partagée en deux parties bien distinctes par un événement mémorable : l'entrée d'Alexandre-le-Grand à Jérusalem (332). Durant la première, les Juifs, revenus de la captivité, eurent moins de communication au dehors, tout occupés qu'ils étaient du soin de rebâtir leurs villes, de les fortifier, et de faire servir l'accroissement de leur population aux progrès de l'agriculture. Dans le cours de la seconde, ils ne purent rester complétement étrangers aux divisions des successeurs d'Alexandre, dont la protection leur fut continuée. Dans l'une comme dans l'autre, leur temple fut révéré, et s'enrichit des offrandes des peuples et des rois. Le silence de l'histoire juive est compensé par les bruyantes révolutions de Rome et d'Athènes, et de l'empire des Grecs luttant contre celui de Perses.

A Rome, la tyrannie des décemvirs (450) correspond avec le dernier retour de Néhémie à Jérusalem. Après la chute des Tarquins, soutenus par leur allié, Por-

(2) *Histoire des Hébreux*, par RABELLEAU, II, 163-175.

senna, roi des Clusiens en Étrurie, on avait créé des consuls, dont le premier, P. Valérius, célèbre par ses victoires, devint bientôt suspect à ses concitoyens ; de chacune des dissensions intérieures ou des situations périlleuses créées à la république, sortait l'institution d'une magistrature nouvelle, la dictature (497) ou le tribunat (492) ; mais en même temps l'on voyait surgir des héros. Réduite à l'extrémité, et presque prise, Rome fut sauvée par la valeur d'Horatius Coclès (507); le jeune citoyen, Scévola, se brûla la main qui avait manqué Porsenna ; Clélie, une jeune fille, étonna ce prince par sa hardiesse. Porsenna laissa Rome en paix, et les Tarquins sans appui. Le peuple livré à lui-même, et trop jaloux de sa liberté, se retira sur le mont Aventin (493) et ne put être ramené que par les sages remontrances de Ménénius Agrippa ; mais il fallut trouver des tempéraments et donner au peuple des tribuns pour le défendre contre les consuls ; la loi qui les établit fut appelée loi sacrée.

Rome, continue Bossuet (1), battait tous ses ennemis aux environs, et semblait n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé patricien, et le plus grand de ses capitaines, chassé malgré ses services, par la faction populaire, médita la ruine de sa patrie, mena les Volsques contre elle, la réduisit à l'extrémité et ne put être apaisé que par sa mère (487). Quintius Cincinnatus fut deux fois enlevé à la charrue pour le faire consul et dictateur. La guerre se continuait toujours avec les peuples voisins, les Éques, les Volsques, les Sabins, les Veïens, plus redoutables que tous les autres ; et les courts intervalles de paix étaient remplis par de nouveaux débats entre le sénat et le peuple. La réputation de la Grèce engagea Rome à lui demander des lois. C'est alors que dix magistrats, sous

(1) *Disc. sur l'hist. univ.* VIII[e] époque, p. 52.

le nom de décemvirs, rédigèrent les lois des douze tables, qui sont devenues le fondement du droit romain. Mais l'un d'eux, Appius Claudius, usa tyranniquement du pouvoir suprême : un infâme jugement fut prononcé contre la fille de Virginius (448), et son père aima mieux la tuer de sa propre main que de la laisser abandonnée à la passion d'Appius. Le sang de cette seconde Lucrèce réveilla le peuple romain, et les décemvirs furent chassés. On revint aux consuls, et la création des censeurs fut l'institution la plus importante de cette époque, dont la prise de Veïes (395) est resté l'événement le plus considérable. Cette ville, comme une autre Troie, soutint un siège de dix ans, et tomba enfin sous l'effort de Camille, dont le triomphe éclatant fit des jaloux, et dont le secours inespéré sauva les Romains, battus par les Gaulois, sur l'Allia, et prêts à se rendre, assiégés dans le Capitole (390).

Le temps d'Esdras et de Néhémie, qui vit tomber les décemvirs à Rome, vit s'élever dans Athènes (444), Périclès (483-431), l'honneur de son siècle. Il fut le successeur de Cimon, fils de Miltiade, et cet homme aussi habile dans l'art de gouverner, que versé dans les connaissances humaines, parut associer à son nom toutes les gloires, et grandir, en quelque sorte, avec toutes les célébrités de la Grèce, que l'on voit se grouper autour de lui ou le suivre de près. Parmi les philosophes, Anaxagore (500-428) enseigna le premier une suprême intelligence qui préside à tout ; Socrate (469-399), Platon (430-348), Pythagore (584-500) et Aristote (384-321), développèrent, après lui, les plus hautes vérités sur Dieu, l'âme et le monde, mais non sans payer leur tribut à l'erreur ; et le plus noble élan du mysticisme de Platon fut de porter la raison humaine à solliciter un révélateur divin qui vint l'éclairer et l'instruire. Démosthène (385-322), le prince des orateurs, suivit le prince des philosophes ; Pindare

(521-435), Eschine (525-456), Sophocle (493-406) et Euripide (480-407) joignirent à l'éloquence les modèles les plus parfaits de la poésie lyrique et dramatique ; pour raconter ses victoires ou la retraite des dix mille, la Grèce eut Thucydide (471-395) et Xénophon (445-355); elle eut Phidias, Zeuxis et Parrhatius pour sculpteurs et pour peintres, et Hippocrate, pour père de la médecine.

Mais l'ambition de Périclès alluma la guerre du Péloponèse, qui dura vingt-sept ans, et fut pour la Grèce l'écueil de sa prospérité (431-404); et il en devait être ainsi d'une lutte engagée entre Sparte et Athènes, qui intéressèrent toutes les autres villes à leur querelle, et se portèrent des coups également funestes à la patrie. Périclès mourut dès la seconde année de cette guerre, durant laquelle Théramène, Thrasybule et Alcibiade se rendirent célèbres, chez les Athéniens. Lysandre, général de l'armée navale des Lacédémoniens, vainqueur à Egos-Potamos (405), prit Athènes (404), et en changea le gouvernement. Durant les brouilleries de la Grèce, Épaminondas, Thébain, se signala par son équité et par sa modération, autant que par ses victoires de Leuctres (373) et de Mantinée (363), *ses deux filles illustres*, qui ne devaient point laisser périr son nom. On remarque, dit Bossuet, qu'il avait pour règle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernières années d'Artaxerxès-Mnémon, et dans les premières d'Ochus, le plus méchant prince de sa race, (383-371 av. J.-C.). Sous un si grand capitaine, les Thébains mirent dans la balance le poids de leur épée, et la puissance de Lacédémone dut fléchir. Celle des rois de Macédoine commence (359) avec Philippe, père d'Alexandre-le-Grand (356-324), qui fonde le troisième empire sur les ruines du second (1).

(1) Disc. sur l'hist. univ. de Bossuet. VIII[e] époque, 64. — Hist. des Hébreux, par RABELLEAU, II, 181.

N° 115. — L'empire des Perses cède la place à celui des Grecs ou des Macédoniens. Alexandre et le grand prêtre Jaddus. — Le trône d'Artaxerxès-Longue-Main, roi de Perse, mort en la septième année (424) de la guerre du Péloponèse, avait été ensanglanté par ses enfants. Xerxès II n'avait régné que quarante-cinq jours, assassiné par son frère Sogdianus, qui ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Celui-ci périt, six mois après, de la main d'Ochus, son autre frère, plus connu sous le nom de Darius-Nothus, ou le bâtard (423-404), dont le règne fut rempli par les querelles des eunuques et les révoltes des Égyptiens et des Mèdes.

En Judée, après le pontificat rétabli par Josué (536-502), fils de Josédech, contemporain de Zorobabel, les grands-prêtres Joachim (502-462), Éliasib (462-441) et Joïada (441-397) avaient exercé le pouvoir en même temps que la souveraine sacrificature. Dans le long espace de temps que nous venons de parcourir à peine avons-nous entrevu les Juifs. On ignore s'ils prirent part aux démêlés qui existèrent entre l'Égypte et la Perse, et s'ils s'enrôlèrent, en grand nombre, sous l'étendard du grand roi, dans ses diverses expéditions contre les républiques grecques. Un des fils de Joïada, que Josèphe appelle Manassé, ayant épousé la fille de Sanaballat, gouverneur de Samarie, et refusant de réparer ce scandale, avait été chassé de Jérusalem par Néhémie. En se retirant à Samarie, Manassé fut suivi par beaucoup d'autres Juifs, mécontents comme lui de la fermeté de Néhémie à faire observer la loi. Sanaballat, qui ne cherchait que des occasions de chagriner les Juifs, obtint de Darius-Nothus, roi de Perse, la permission de bâtir, sur le mont Garizim, un temple semblable à celui de Jérusalem, et d'en donner la souveraine sacrificature à son gendre. Samarie devint alors le refuge de tous les mécontents de la Judée, et

le centre d'un culte réformé, emprunté presque tout entier à la loi de Moïse. Jusque là, les Cuthéens et les autres peuples que les rois d'Assyrie y avaient établis n'avaient adoré le Dieu d'Israël qu'avec cette foule d'autres dieux qu'ils avaient apportés de l'Orient.

Mais depuis qu'on eut bâti un temple à Garizim, où l'on faisait l'office divin comme à celui de Jérusalem, le vrai Dieu fut seul adoré dans la Samarie, et les cérémonies de sa loi observées, parce que les Samaritains admettaient comme écriture divine le *Pentateuque* de Moïse, où sont prescrits ces rites et ces observances. Ces deux cultes rivaux achevèrent de produire, entre les Juifs et les Samaritains, cette antipathie mutuelle qui a toujours duré depuis. Ces deux peuples voisins n'avaient ensemble aucun commerce; et les Juifs, comme il paraît dans l'Évangile, ne connaissaient pas de nom plus injurieux à donner à leurs ennemis que celui de *Samaritain*, comme les Samaritains eux-mêmes n'en avaient pas de plus méprisable entre eux que celui de *Cuthéen*.

Joïada tint le pontificat quarante-quatre ans. Jonathan ou Jean, son fils, le remplaça dans la souveraine sacrificature (397-350). Jésus, frère du grand prêtre Jonathan, ambitionnait sa place. Pour l'obtenir il mit dans ses intérêts Bagose, gouverneur de Syrie et de Phénicie pour le roi de Perse. Les deux frères, s'étant rencontrés dans le temple, se prirent de querelle; Jonathan tua Jésus dans le lieu Saint. Crime abominable, dit Josèphe, dont il n'y a point d'exemple ni parmi les Grecs ni parmi les peuples les plus barbares. Bagose lui-même en fut saisi d'horreur. Il voulut entrer dans le temple pour voir l'endroit où le crime avait été commis. Les Juifs cherchèrent à s'y opposer, alléguant son impureté. Me croyez-vous donc, leur dit-il, après avoir forcé les obstacles, plus impur que ce cadavre que je vois ici étendu? Avant de s'en retourner, il imposa aux

Juifs en punition de ce sacrilège un tribut de cinquante dragmes pour chaque agneau qu'ils offriraient en sacrifice. Cette amende fut payée jusqu'à la fin du règne d'Artaxerxès-Mnémon. Après 47 ans de pontificat, Jonathan mourut laissant la sacrificature à Jaddus (350-324) son fils.

Le grand prêtre Jaddus reçut les hommages d'Alexandre-le-Grand, le vainqueur des Perses. Sur le trône de Darius-Nothus s'était assis Artaxerxès-Mnémon (404-362), suivi d'un autre méchant prince, nommé Ochus (362-338), qui désola toute la Phénicie et réduisit Sidon en cendres. Les Juifs prirent quelque part à cette guerre, et beaucoup d'entre eux y furent faits prisonniers et envoyés en Hyrcanie, le long de la mer Caspienne. L'eunuque Bagoas se défit tour à tour d'Ochus et d'Arsès, son fils, et fit régner en Perse Darius, fils d'Arsame, surnommé Codomanus (336). Philippe, roi de Macédoine, tué dans le cours de la même année qu'Arsès, laissa le trône à son fils Alexanxandre (336).

Alexandre commença par venger la mort de son père, dompta les peuples rebelles qui méprisaient sa jeunesse, battit les Grecs, qui tentèrent vainement de secouer le joug, et ruina Thèbes (335), où il n'épargna que la maison et les descendants de Pindare. Puissant et victorieux, ajoute Bossuet, il marche, après tant d'exploits, à la tête des Grecs contre Darius qu'il défait en trois batailles rangées, entre triomphant dans Babylone et dans Suse, détruit Persépolis, ancien siège des rois de Perse, pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, âgé de trente-trois ans. Telle fut la marche rapide de ce conquérant, que Daniel avait décrit sous la figure d'un bouc chef du troupeau, ne touchant pas la terre. Au milieu de ses bonds impétueux, le roi de Macédoine parcourut la Syrie et la Phénicie ; tout plia sous ses armes. La seule

ville de Tyr l'arrêta; cette nouvelle Tyr, élevée dans une île de la mer, à un demi-mille du continent, était environnée d'une forte muraille de cent cinquante pieds de hauteur. Le siège dura sept mois, et fit voir des prodiges d'attaque et de défense (332).

Pendant la durée de ce siège, Alexandre envoya des commissaires en Judée, pour en tirer des secours pareils à ceux que les Juifs fournissaient à Darius. Ceux-ci s'en excusèrent sur ce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à ce prince; et ils ajoutèrent que, tant qu'il vivrait, ils ne pouvaient pas reconnaître d'autre souverain. Alexandre, irrité de cette réponse, n'eut pas plutôt réduit Tyr, qu'il marcha vers Jérusalem, résolu de faire de cette ville un nouvel exemple de sévérité. Dans un péril si imminent (332), le grand prêtre Jaddus eut recours à Dieu, ordonna des prières publiques et offrit des sacrifices pour implorer la protection du ciel. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, et lui dit de faire répandre des fleurs dans la ville, de faire ouvrir toutes les portes, et d'aller revêtu de ses habits pontificaux, avec tous les sacrificateurs en robe sacerdotale, et tous les autres en habits blancs, au devant du guerrier, sans le craindre.

Cette pompe religieuse parla, en effet, à l'âme du vainqueur de l'Asie. Il n'eut pas plutôt aperçu le pontife des Juifs, vêtu de son éphod, avec la tiare en tête, et sur le front une lame d'or, où était inscrit le nom de Jéhovah, qu'il s'inclina saisi d'un profond respect, et changea sa colère en vénération. A peine les assistants en croyaient-ils le témoignage de leurs propres yeux. Parménion, l'un des confidents du prince, ne pouvant retenir son étonnement, lui demanda par quel motif, lui, qui était adoré de tout le monde, adorait le grand sacrificateur des Juifs. « Ce n'est pas, reprit Alexandre, le grand sacrificateur que j'adore, mais le Dieu dont il est le ministre. Car lorsque j'étais en Macédoine, et que

l'esprit plein du grand dessein de la guerre contre la Perse, je délibérais par quel moyen je pourrais conquérir l'Asie, ce même homme et avec les mêmes habits, m'apparut en songe, m'exhorta à ne rien craindre, me dit de passer hardiment le détroit de l'Hellespont, et m'assura que son Dieu marcherait à la tête de mon armée, et me ferait vaincre l'armée des Perses. »

Après cet éclatant témoignage rendu au Dieu des Juifs, en présence de toute l'armée, et de tout le cortège, Alexandre embrassa le souverain sacrificateur, monta au temple avec lui, et offrit des sacrifices, selon le rit prescrit par la loi sainte. Le grand prêtre fit lire au conquérant la prophétie de Daniel, qui prédisait l'entière destruction de l'empire des Perses par un roi courageux, sorti du royaume de Javan. Alexandre, disposé à l'accomplissement des desseins de Dieu, assura la tranquillité dans la Judée, confirma les Juifs dans leurs privilèges, en leur accordant de vivre selon la loi de leurs pères, et les exemptant, tous les sept ans, du tribut ordinaire, parce qu'en chaque septième année, selon leurs lois, il ne leur était pas permis de semer leurs terres, ni de faire de récolte. Lorsqu'il eut fait la conquête de l'Égypte, il accueillit par toute sorte de faveurs les Juifs qu'il put attirer dans sa nouvelle ville d'Alexandrie. Lui-même en avait marqué la place dans une situation si favorable entre la Méditerranée, le Nil et la Mer Rouge, qu'elle devînt bientôt l'entrepôt de tout le commerce du levant et du couchant, et même dès sa naissance, une des villes les plus florissantes du monde.

Après qu'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, dit l'Écriture (1), eut vaincu Darius, roi des Perses et des Mèdes, et que, régnant en sa place, il eut établi le premier la monarchie des Grecs, il fit plu-

(1) *I Mach.*, I.

sieurs guerres, prit les villes les plus fortes, subjugua les peuples et les rois et s'enrichit de leurs dépouilles. Il poussa ses conquêtes jusqu'aux extrémités du monde, et toute la terre se tut devant lui. Tant de victoires lui enflèrent le cœur : son orgueil lui fit oublier ce qu'il était. Après cela, il tomba malade et il connut qu'il allait mourir. Il appela alors les grands de sa cour qui avaient été élevés avec lui et leur partagea son royaume. Il mourut après un règne de douze ans (324) ; et les grands de sa cour prirent le diadème qu'ils laissèrent ensuite à leurs enfants. Il y eut à ce sujet des guerres entre eux, et les maux se multiplièrent sur la terre. Cette division de l'empire d'Alexandre avait été prédite par Daniel.

N° 116. — Division de l'empire d'Alexandre prédite par Daniel. Les Juifs sous les Ptolémées d'Égypte. — Des débris d'un si vaste empire se formèrent quatre royaumes : Ptolémée, en qui commence la race des Lagides, ainsi nommé de Lagus, son père, eut l'Égypte, l'Arabie, la Célé-Syrie et la Palestine ; Cassandre, la Macédoine ; Lysimaque, la Thrace et quelques autres provinces au Nord ; Séleucus, chef des Séleucides, conserva la Syrie et le surplus de l'Asie, jusqu'à l'Indus. La Judée confinait ainsi à deux puissants royaumes, la Syrie et l'Égypte, dont elle eut, dans la suite, beaucoup à souffrir.

Au grand prêtre Jaddus avait succédé le pontife Onias, premier du nom (324–300), qui fut remplacé par Siméon, le Juste (300–292). L'*Ecclésiastique* fait l'éloge de Siméon (1) pour avoir réparé le temple qui s'en allait en ruine et l'avoir environné d'une double muraille ; c'est sous son pontificat que l'on fit une nouvelle révision des livres saints et qu'on mit la dernière main au *Canon d'Esdras*.

(1) Ch. L.

Séleucus, roi de Syrie et de la Haute-Asie, n'eut pas moins de considération pour les Juifs que les premiers Ptolémées, rois d'Égypte. Ayant bâti plusieurs villes dans l'Asie-Mineure et dans la grande Asie, il dota les Juifs qui venaient s'y établir des mêmes privilèges et des mêmes immunités que les Grecs et les Macédoniens ; et comme il y en avait beaucoup de répandus dans la Médie et la Babylonie, où ils avaient été transférés par les rois de Ninive et de Babylone, il n'est pas étonnant qu'au temps de la prédication de l'Évangile les *Actes des Apôtres* nous montrent les Juifs établis non-seulement en Syrie, comme à Damas et à Antioche, mais encore dans toute l'étendue de l'Asie, dans les îles de Chypre et de Crète, dans la Macédoine et dans la Grèce, et même à Rome.

Ptolémée Soter avait d'abord traité les Juifs avec rigueur, au début de son règne, dans les guerres engagées avec les Etats voisins, lorsque Jérusalem voulut garder la fidélité à ses anciens maîtres. Il s'empara même de cette ville, en faisant donner l'assaut, comme on le prétend, le jour du sabbat, dans lequel les Juifs croyaient devoir s'abstenir de combattre. Il fit aussi près de cent mille prisonniers juifs, qu'il emmena en Égypte. Mais considérant bientôt la fermeté avec laquelle ce peuple gardait la foi jurée, il arma trente mille Juifs et leur confia la défense des places les plus importantes de ses États ; et pour achever de peupler Alexandrie, il invita les Juifs à s'y établir et leur accorda le droit de bourgeoisie, comme avait déjà fait Alexandre.

N° 117. — Ptolémée-Philadelphe et la version grecque des Septante. — Ptolémée-Philadelphe succéda (285) au premier Ptolémée, son père. Ce fut un prince ami des lettres et des arts : pour enrichir la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, il amassa, de tous les

endroits du monde, les livres les plus rares et les plus précieux, et laissa, en mourant, une collection de cent mille volumes ; ses successeurs l'augmentèrent jusqu'au nombre de sept cent mille. Selon Aristée, qui se dit officier des gardes de Ptolémée, contemporain et témoin oculaire des faits qu'il raconte, Ptolémée-Philadelphe, ayant entendu parler de la loi de Moïse, désira se procurer une traduction des livres saints. A l'instigation de Démetrius de Phalère, chargé du soin des livres, il en écrivit au grand-prêtre Éléazar (292-260), successeur de Siméon-le-Juste, et fit précéder ses lettres royales de l'affranchissement de tout ce qu'il y avait de Juifs captifs dans ses États. Il en restait encore un grand nombre de ceux que Ptolémée-Soter avait faits prisonniers au siège de Jérusalem. La rançon de tous fut payée à leurs maîtres de l'épargne du prince. A ce premier bienfait, Ptolémée joignit de riches présents : une table d'or massif, des coupes, des encensoirs, des vases d'or et d'argent, d'un travail aussi précieux que la matière, pour la décoration et le service du temple.

Les ambassadeurs chargés de la lettre et des présents furent reçus à Jérusalem avec toutes sortes d'honneurs et demandèrent au grand prêtre Éléazar une copie du livre de la loi et soixante-douze interprètes pour le traduire. Aristée lui-même se dit du nombre des trois députés qui portèrent le message du roi d'Égypte. Le souverain pontife des Juifs s'empressa d'accéder au désir du prince, dont la Palestine était tributaire : il envoya six interprètes de chaque tribu, avec un magnifique exemplaire de la loi de Moïse, écrit en lettres d'or. Le roi voulut voir ces savants Hébreux, leur proposa à chacun une question différente et fut content de leurs réponses, marquées au coin de la sagesse. Il les combla de présents et de marques d'amitié ; après quoi il les fit conduire dans l'île de Pharos, près d'Alexandrie, où ils achevèrent leur traduction, en

langue grecque, au bout de soixante-douze jours de travail. La version fut trouvée conforme à l'original, et le prince fit déposer l'un et l'autre dans sa bibliothèque.

Tel est en subtance le récit d'Aristée, auquel on a pu ajouter certains détails qui tiennent du merveilleux; mais le fait principal subsiste, la célèbre traduction *du Livre de la Loi* par les interprètes Juifs, que l'on appelle la version grecque des Septante ou la version alexandrine. Le travail de ces premiers interprètes embrassait-il, comme quelques-uns le prétendent, tous les livres saints renfermés dans le canon d'Esdras? ou ne s'agissait-il encore que du Pentateuque? L'opinion qui restreint la traduction des Septante, sous Ptolémée-Philadelphe, aux cinq livres de Moïse, paraît la plus vraisemblable. Indépendamment du récit d'Aristée, qui favorise cette opinion, les plus anciens auteurs, Aristobule, Josèphe et Philon ne parlent que du *Livre de la Loi*; Josèphe est très-explicite sur ce point; c'est l'opinion du Thalmud et de toute l'école juive, selon l'enseignement de saint Jérôme, qui appelle ce sentiment celui des *érudits*, et qui sans se prononcer formellement, donne assez à entendre que c'est aussi le sien. Du reste la traduction du Pentateuque par les Septante est bien supérieure à celle des autres livres de l'Écriture sainte dans la version grecque. Après la traduction du *Pentateuque*, celle des *Proverbes* est la plus estimée; celle des *Psaumes* est regardée comme l'une des plus imparfaites; et le style grec, rempli d'hébraïsmes, devient souvent inintelligible à force d'être servilement littéral. On a remarqué en outre que les mêmes mots hébreux étaient rendus en des sens notablement différents dans les divers livres des Septante, ce qui détruit l'unité de travail.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que la version des Septante était achevée, pour tous les livres, au moins

cent trente ans avant Jésus-Christ, puisqu'à cette époque, Jésus, fils de Sirach, dans le livre de l'Ecclésiastique, parle de la version grecque, comme déjà complète de son temps. Le succès de cette traduction se manifesta par sa diffusion rapide. Elle se répandit aussi loin que la langue grecque ; on lisait même la Bible en cette langue, au sein de la Palestine. Les Juifs s'en servaient, et les apôtres en vinrent à citer les livres saints en grec. C'est ainsi que saint Paul argumentait d'après les Septante devant les Juifs de Jérusalem ; et saint Justin assurait de son temps que cette version était entre les mains des Juifs de tous les pays. Il est facile de comprendre l'importance de ce fait, au point de vue de l'authenticité, de l'antériorité et de la publicité des prophéties messianiques.

N° 118. — Les Juifs sous les rois de Syrie, successeurs de Séleucus, Antiochus-le-Grand et Séleucus IV (1). — Le règne de Ptolémée Évergète (247-222), fils de Ptolémée Philadelphe, n'apporta aucun changement à l'état des Juifs, qui continuèrent à prospérer sous sa protection, moyennant un léger tribut. Il en était de même en Asie, où ils trouvèrent une égale faveur près des rois de Syrie, jusqu'au temps, où la guerre éclata entre la Syrie et l'Égypte. Après la mort de Ptolémée-Évergète, Antiochus-le-Grand, l'un des successeurs de Séleucus-Nicator, entreprit la conquête de la Célé-Syrie et de la Palestine et releva la monarchie syrienne, abattue sous ses prédécesseurs. Il espérait réussir d'autant plus aisément que Ptolémée-Philopator, fils et successeur d'Évergète, qu'il avait assassiné, était un prince perdu de débauche, chargé de crimes et odieux à ses sujets. Antiochus réduisit la Célé-Syrie, battit l'armée égyptienne, entra dans la

(1) *I.* livre des *Machabées*, 7.

Galilée, dont il se rendit maître, et ayant passé le Jourdain, il subjugua le pays de Galaad, et tout ce qui avait été autrefois le partage des tribus de Ruben, de Gad et Manassé.

Philopator s'avança, au printemps suivant, dans la Palestine, avec une armée de soixante-dix mille hommes d'infanterie, de cinq mille chevaux et de soixante-treize éléphants. Celle d'Antiochus n'était guère moins nombreuse. La bataille se donna à Raphia (216), près de Gaza, et l'issue n'en fut pas favorable à Antiochus, qui se vit contraint de céder par un traité les provinces qu'il avait envahies. Le roi d'Égypte parcourut, à la tête de son armée, la Syrie et la Palestine, et non content d'entrer à Jérusalem, il visita le temple et offrit des sacrifices au Dieu d'Israël. Il voulut voir le parvis où était l'autel des holocaustes, pénétrer dans l'intérieur du temple et jusque dans le *Saint des Saints*, qui n'était ouvert qu'au grand prêtre et dans le jour solennel des *expiations*. Siméon, deuxième du nom, et souverain sacrificateur, représenta la sainteté du lieu, et la loi formelle de Moïse ; tout le temple retentit des cris et des gémissements des prêtres et des lamentations du peuple. Ptolémée, inflexible, allait franchir le seuil sacré, lorsqu'une puissance surnaturelle l'en repoussa : agité, comme un faible roseau, par un tremblement subit, il fut renversé par terre sans force, sans mouvement et sans voix ; et les siens l'emportèrent du temple, craignant qu'il n'expirât à leurs yeux. Il reprit ses sens, mais ne témoigna aucun regret de son crime ; au lieu de reconnaître la main de Dieu en ce châtiment, il n'en devint que plus furieux, à son retour, contre les Juifs d'Alexandrie, qu'il dépouilla de leurs privilèges et voulut même dégrader et stigmatiser avec un fer chaud, s'ils ne se faisaient initier aux mystères de Bacchus.

Mais parmi tant de milliers de Juifs, qui étaient éta-

blis à Alexandrie, il ne s'en trouva que trois cents qui acceptèrent ces offres et qui abandonnèrent leur Dieu pour gagner la faveur du prince. Le persécuteur fit charger de chaînes les autres Juifs et les renferma dans l'Hippodrome, dans le dessein de les faire écraser sous les pieds des éléphants. Leur supplice devait servir de spectacle au peuple ; et le roi ordonna qu'on fît boire aux éléphants du vin pur mêlé d'encens, pour les mettre en fureur. Cependant les Juifs renfermés dans l'hippodrome ou le cirque d'Alexandrie, étaient en prières et levaient les mains au ciel. Le roi arrive, et en présence du peuple qui désirait repaître ses yeux de cet horrible carnage, on lâche les éléphants. Mais ces bêtes, au lieu de se jeter sur les Juifs, tournent leur rage contre les troupes armées qui les conduisaient, et les mettent en pièces. Des marques si évidentes d'une protection divine firent rentrer en lui-même le tyran cruel, qui rendit aux Juifs la liberté et leur fournit pendant sept jours de quoi célébrer par des festins leur miraculeuse délivrance. Il adressa une lettre à tous les gouverneurs des provinces et des villes, dans laquelle il rendait témoignage à l'inviolable fidélité des Juifs : « Sachez, ajoutait-il, que si nous formons contre eux quelque mauvais dessein, ou que nous les maltraitions injustement, nous en répondrons non à un homme, mais à un Dieu terrible et tout puissant, qui étendra sur nous un bras vengeur, sans que nous puissions l'éviter. » Quant aux Juifs prévaricateurs, ils furent abandonnés par le prince à la vindicte de leurs concitoyens ou plutôt à la vindicte du Seigneur.

Une telle persécution avait néanmoins aliéné la Palestine de l'Égypte. Aussi lorsque Antiochus, profitant de la minorité du fils de Philopator et des embarras du ministère d'Alexandrie, occupé ailleurs contre Attale, roi de Pergame, eût réparé dans ces contrées,

l'échec qu'il avait essuyé à Raphia, les Juifs vinrent en grande pompe au devant de lui, et lui remirent les clefs de Jérusalem. Ce prince reconnut ce dévouement par de grands privilèges, et opposant sa conduite à celle de Philopator, il rendit un décret qui défendait à qui que ce fut de pénétrer dans l'enclos du temple.

N° 119. — Héliodore, ministre du roi de Syrie, battu de verges dans le temple (1). — Toutefois ce décret d'Antiochus n'empêcha pas Séleucus IV (186-174), son fils, nommé aussi Philopator, de tenter contre le lieu saint la même entreprise que le Philopator d'Égypte. L'issue n'en fut pas plus heureuse, comme nous l'apprend le second livre des Machabées, Héliodore, ministre du roi de Syrie, chargé d'enlever les trésors du temple, crut pouvoir violer impunément le dépôt sacré et s'approprier, malgré les représentations du grand-prêtre Onias III, les sommes destinées à la nourriture des veuves et des orphelins. Toute la ville fut remplie de trouble et d'effroi : les prêtres, revêtus de leurs robes sacerdotales, se prosternaient au pied de l'autel, en s'adressant à Dieu lui-même qui avait fait la loi sur les dépôts. Héliodore entra de vive force à la tête d'une troupe armée ; mais soudain renversé sous les pieds d'un coursier qui vomisssait des flammes, et battu de verges par deux anges resplendissants de lumière, il fût resté sans vie sur le pavé du temple, si Dieu ne se fût laissé fléchir par les prières du grand-prêtre Onias. Le ministre de Séleucus remercia avec effusion le pontife à qui il devait la vie, et publia devant le roi les œuvres merveilleuses du Tout-Puissant, qu'il avait vues de ses yeux : « Si vous avez quelque ennemi, dit-il au prince, ou quelqu'un qui ait

(1) *II Livre des Machabées*, c. III.

des desseins sur votre couronne, envoyez-le en ce lieu et vous le verrez revenir déchiré de coups, si toutefois il en revient. Car celui qui habite dans le ciel est lui-même présent en ce lieu ; il en est le protecteur, et il frappe ceux qui viennent pour y faire du mal. »

Ces tentatives du roi d'Égypte et du roi de Syrie pour s'emparer des richesses du temple, étaient sourdement provoquées par le Juif Simon, qui en était le gardien. Cet ennemi caché du grand-prêtre Onias fit naître dans Jérusalem des factions qui cherchèrent réciproquement un appui au dehors et le trouvèrent, après l'avoir acheté, près d'Antiochus-Épiphane (174), usurpateur du trône de son neveu Démétrius (1).

N° 120. — Grandeur de Rome et chute de Carthage. — Avant de raconter l'histoire des Machabées, dont les exploits commencent avec la grandeur de Rome, à l'époque de Scipion et de Carthage vaincue, nous pouvons mentionner la ligue des Achéens, dernier rempart de la liberté de la Grèce, et les derniers héros, Aratus et Philopœmen, sortis de cette triple confédération de l'Étolie, de la Béotie et de l'Achaïe. Rome, de son côté, avait été, pendant soixante-dix ans, occupée de la guerre des Samnites (342), contre lesquels se distinguèrent les Décius, les Curius et les Fabius-Maximus, imposant à l'armée vaincue l'affront des Fourches-Caudines. A cette guerre succéda celle des Tarentins (281). Fabricius, opposé à Pyrrhus, roi d'Épire, que Tarente avait appelé à son secours, s'en fit estimer pour sa vertu autant que pour son courage. Ce prince, après d'éclatants succès, fut obligé de quitter l'Italie, abandonnant son camp aux Romains et Tarente à son sort ; cette ville fut détruite, malgré les espé-

(1) *Abrégé de l'Ancien Testament*, par MESENGUY, t. VII, 416. — *Hist. des Hébreux*, par RABELLEAU, II, 200.

rances que lui avait données son allié Pyrrhus et malgré l'appel fait aux Carthaginois, qui ne tardèrent pas à soutenir la lutte pour leur propre compte.

La possession de la Sicile fut, à quelques années de là, le sujet de la première guerre punique (264). Elle dura vingt-quatre ans et eut pour résultat de forcer les Carthaginois d'évacuer la Sicile et de souscrire à n'avoir aucun vaisseau de guerre dans toute l'étendue de la domination romaine. Hiéron II régnait alors à Syracuse : il abandonna les Carthaginois pour embrasser la cause des Romains. Le consul Duilius remporta dans cette guerre la première victoire navale ; et Régulus s'immortalisa en reprenant ses fers et en courant volontairement à une mort cruelle. La seconde guerre punique (219), engagée à la suite de la prise de Sagonte, en Espagne, par les Carthaginois, est restée célèbre : on connaît le passage des Alpes par Annibal, les batailles du Tésin, de la Trébie et de Trasimène, celle de Cannes (218) enfin, qui semblait devoir entraîner la ruine de Rome et qui fut le terme de la fortune d'Annibal. Scipion, dans la seconde partie de cette guerre, gagna le nom d'*Africain* en battant le général carthaginois : Carthage elle-même se vit réduire à faire une paix qui abattait pour jamais sa puissance. Rome ne fit grâce à aucun de ceux qui avaient pris parti contre elle. Les États de Syphax, roi de Numidie, furent donnés à Massinissa, dont le dévouement aux Romains n'eut pas même le crédit de sauver Sophonisbe qu'il venait d'épouser ; fille d'Asdrubal et veuve de Syphax, elle prit le poison qui lui fut envoyé pour présent de noces par son nouvel époux. Annibal, réfugié chez Prusias, roi de Bithynie, échappa aux Romains par le poison.

N° 121.— Régne d'Antiochus-Épiphane, secondé dans ses entreprises contre la Judée, par les in-

trigues de Jason et de Menelaüs (1). — Antiochus *Épiphane* (174-164) régnait alors en Syrie. Son nom est demeuré *illustre* en effet par ses impiétés et ses violences contre la nation judaïque ; et la persécution de ce prince, prédite par Daniel (2), avec les plus minutieux détails, est décrite au IIe livre des Machabées dans toutes les circonstances de son fidèle accomplissement. En ce temps, comme on le voit au premier livre des Machabées, dont le récit est en quelque sorte parallèle à ce qui est raconté dans le second, il sortit d'Israël des enfants d'iniquité, qui repoussés de leurs concitoyens pour leur dépravation, résolurent de se frayer un chemin aux honneurs par la protection du roi de Syrie. A la tête de ces intrigants était Jason, l'un des frères du grand prêtre Onias ; et la première injustice que commit Antiochus fut d'enlever la souveraine sacrificature au pontife légitime, pour la vendre, à deniers comptants, au perfide Jason, qui ne tarda pas à être supplanté par un autre frère digne de lui, Ménélas, et celui-ci par un troisième, nommé Lysimaque, le dernier de cette famille. Ménélas, le plus habile à couvrir l'enchère, ou le plus opiniâtre, finit par garder la tiare, après avoir fait assassiner le grand prêtre Onias, relégué à Antioche. Mais ce ne furent que les préludes des calamités que les Juifs eurent à souffrir. Dieu les en avertit par des armées de combattants et des escadrons de gens à cheval qui se croisaient au milieu des airs ; et cette vision dura quarante jours, inspirant l'effroi à la ville de Jérusalem, et tous priaient le Seigneur qu'il fît tourner ces prodiges à leur avantage.

L'ange Gabriel avait annoncé à Daniel, qu'après le règne des quatre successeurs d'Alexandre, « lorsque

(1) *I Mach.* 1, 12. — *II Mach.* IV, V. — (2) Ch. VIII, 23. — XI, 28.

le nombre des prévaricateurs serait complet, il s'élèverait un roi au front impudent et d'un esprit subtil. Sa puissance s'affermira, mais non par sa propre vertu ; il fera un incroyable ravage, il prospérera et poursuivra ses exploits, il détruira les puissants et le peuple des saints. La subtilité de son esprit fera réussir ses tromperies, il se glorifiera en son cœur, il perdra un grand nombre par la prospérité, il s'élèvera contre le prince des princes, et il sera brisé sans le secours d'aucune main. » Cette vision du chapitre VIII[e] dépeint en quelques traits Antiochus Épiphane, ses cruautés, ses perfidies, ses prospérités contre les Juifs, son orgueil et son impiété contre Dieu, et enfin sa mort où la main des hommes n'a point de part. Les circonstances de la persécution d'Antiochus sont marquées avec plus d'étendue dans le chapitre onzième de la prophétie de Daniel (1).

On voit, en premier lieu, le motif, le commencement et les terribles effets de l'animosité d'Antiochus contre les Juifs. Après avoir parlé de l'expédition d'Antiochus contre le roi d'Égypte, appelé le roi du Midi, « le roi de l'Aquilon, ajoute Daniel, retournera dans son royaume avec de grandes richesses ; son cœur se déclarera contre l'alliance sainte ; il fera selon sa volonté et rentrera dans ses États. » Antiochus remporta, en effet, une victoire complète sur le roi Ptolémée *Philométor*, prit les villes les plus fortes de ce royaume, le ravagea et s'enrichit de ses dépouilles. Déja le roi de Syrie avait formé le dessein de détruire la religion des Juifs ; mais ayant appris les troubles qu'une fausse nouvelle de sa mort avait fait éclater en Judée, et l'attaque livrée à Jérusalem par Jason, il ne ménagea plus rien. Pendant que Jason, le traître et le violateur des lois, se

(1) L'*Incrédulité convaincue par les prophéties. Cursus completus.* T. XVIII, 313.

voyait contraint d'aller chercher un refuge en Égypte, puis à Lacédémone, où il mourut misérablement, Antiochus s'avançait vers Jérusalem avec une puissante armée ; et l'ayant prise d'assaut, il commanda à ses soldats de tuer tout ce qu'ils rencontreraient, jeunes gens et vieillards, femmes et enfants, les filles et les plus petits enfants ; en trois jours, il y eut quatre-vingt mille hommes tués, quarante mille furent faits captifs, et il y en eut autant de vendus pour esclaves.

Antiochus, non content de ces cruelles exécutions, entra plein d'orgueil dans le temple, qui était le lieu le plus saint de l'univers, ayant pour conducteur Ménélaüs, l'ennemi des lois de sa patrie. Il prit l'autel d'or, les chandeliers où étaient les lampes, la table où les pains étaient exposés, les vases qui servaient aux libations, les coupes, les encensoirs d'or, et les ornements qui étaient devant le temple, et il brisa tout. Il enleva l'argent, l'or et les trésors cachés, jusqu'à une somme de dix-huit cents talents ; et, enflé d'un fol orgueil, il reprit le chemin d'Antioche, avec la persuasion qu'il pouvait tout entreprendre. C'est ainsi qu'il lui fut donné « d'agir selon sa volonté. » Mais il devait revenir au temps marqué, selon Daniel, et s'avancer contre le Midi, dans une seconde expédition contre le roi d'Égypte, avec une issue bien différente de la première. « Car les vaisseaux de Céthim venant contre lui, avait dit le prophète, il s'en retournera indigné, et plein de colère contre l'alliance sainte, il fera selon sa volonté, et à son retour, il favorisera ceux qui auront abandonné l'alliance sainte. »

Les projets nouveaux d'Antiochus contre l'Égypte vinrent échouer, comme on sait, contre la puissante intervention des Romains. Trois ambassadeurs du peuple roi rencontrèrent Épiphane près d'Alexandrie, où Popilius, traçant autour de ce prince, de la baguette qu'il tenait à la main, ce cercle devenu si célè-

bre, ne lui permit pas d'en sortir qu'il n'eût donné une réponse conforme aux ordres du Sénat. Outré de cet affront, Antiochus s'en vengea sur la Judée, où il détacha aussitôt Apollonius avec une armée de vingt-deux mille hommes et l'ordre exprès de détruire Jérusalem. Le général ennemi, parlant aux habitants de Jérusalem avec une douceur feinte, garda un profond secret sur les ordres qu'il avait reçus. Il attendit que dans un jour de sabbat les citoyens de la ville s'assemblassent au temple. Alors il lâcha contre eux ses soldats, qui égorgèrent impitoyablement tous les hommes. Il mit le feu en plusieurs endroits de la ville, en abattit les murailles et emmena captifs les femmes et les enfants.

N° 122. — Persécution d'Antiochus. Courage d'Éléazar et des sept frères martyrs (1). — C'était peu pour Antiochus d'avoir dépeuplé Jérusalem, inondée de sang et consumée par le feu ; il en voulait au culte du Dieu véritable : il publia une ordonnance qui enjoignait à tous ses sujets d'abjurer la religion et les cérémonies de leurs ancêtres et d'offrir les mêmes sacrifices aux mêmes dieux que le roi adorait. Pour faire exécuter cette ordonnance, qui regardait principalement les Juifs, il envoya en Judée des officiers qui profanèrent le temple, y firent cesser le culte du Seigneur et le dédièrent à Jupiter Olympien. Daniel avait prédit toutes ces horreurs : « des hommes puissants viendront de sa part, qui souilleront le sanctuaire du Dieu fort, en ôteront le sacrifice perpétuel, que l'on a coutume d'offrir le soir et le matin, et y placeront l'abomination de la désolation. »

Les officiers d'Antiochus avaient ordre d'employer les caresses, les menaces et les violences pour engager les Juifs à sacrifier aux idoles et à manger des viandes

(1) *I Mach.*, I, 43. — *II Mach.*, VI, VII.

qui leur étaient immolées. Lui même, s'étant rendu à Jérusalem, mit tous ces moyens en œuvre pour séduire et pervertir les Juifs. Mais, s'il y eut des apostats qui cédèrent à des caresses hypocrites, « le peuple, qui connaissait son Dieu, devait tenir ferme et s'attacher fortement à la loi, » comme l'avait annoncé déjà le prophète Daniel avant que le vieillard Éléazar et les sept frères Machabées donnassent des preuves de leur héroïque courage.

Il faut lire, dans le second livre des Machabées (1), l'histoire de ces martyrs, dignes des âges chrétiens. Éléazar, un des principaux scribes, homme déjà vieux, d'une belle et noble figure, nous est représenté marchant de son plein gré au supplice, et, lorsqu'on voulait le contraindre à manger de la viande défendue par la loi, se baissant pour rejeter ce qu'il n'était pas permis de goûter par amour de la vie. En vain on le tire à l'écart, et sous le couvert de l'amitié, on lui présente d'autres viandes substituées aux premières, afin qu'en mangeant ce qui était licite, il parût satisfaire à l'ordre du roi : « Il ne convient pas à notre âge de feindre, dit-il, pour qu'une foule de jeunes gens, persuadés que le nonagénaire Eléazar a passé à la foi des Gentils, soient égarés par moi à cause de mon hypocrisie ; j'achèterais à ce prix un petit reste de vie corruptible, et déshonoré moi-même, j'exposerais ma vieillesse à l'exécration des hommes ! D'ailleurs, si j'échappais à présent aux supplices que les hommes me préparent, je ne saurais échapper, ni vivant ni mort, à la main du Tout-Puissant. En abandonnant la vie avec courage, je me montrerai digne de ma vieillesse, et je laisserai à la jeunesse le glorieux exemple d'affronter volontiers la mort pour nos augustes et saintes lois... » Près d'expirer sous les coups, il dit en gémissant : « Dieu,

(1) Ch. VI, VII.

qui avez la science sainte, vous voyez qu'ayant pu échapper à la mort, j'endure dans ma chair les cruelles tortures de la flagellation, mais que dans mon âme je sens la joie de les souffrir, parce que je vous crains. » Il mourut de la sorte, laissant non-seulement aux jeunes gens, mais encore à beaucoup d'autres de sa nation, un exemple de magnanimité et une tradition de vertu.

Cet exemple fut suivi par de jeunes enfants encouragés par l'œil et la parole de leur admirable mère. Le roi Antiochus commença par les faire déchirer à coups de fouet et de lanières de cuir de bœuf, sans pouvoir les amener à toucher aux viandes illicites. Profitant de son droit d'aînesse, le premier des frères prit la parole : « Que nous demandez-vous et que voulez-vous savoir de nous, puisque nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer la loi de nos pères ? » Le roi irrité commanda qu'on mît sur le feu des poëles et des chaudières d'airain ; et lorsqu'elles furent brûlantes, il fit couper la langue à celui qui avait parlé le premier ; et après lui avoir arraché la peau de la tête, on lui coupa les extrémités des pieds et des mains, sous les yeux de ses frères et de sa mère, qui, en le voyant tout mutilé s'exhortaient eux-mêmes généreusement à mourir... Le premier était mort de la sorte, on traîna le second à la moquerie. En lui arrachant la peau de la tête avec les cheveux, on lui demandait : « Veux-tu manger avant que ton corps soit torturé dans tous ses membres ? » Il répondit dans la langue de son pays : « Non. » Avant de rendre le dernier soupir, il dit : « Méchant prince, vous nous chassez de la vie présente, mais le Roi du monde nous appellera du sein de la mort à la résurrection de l'éternelle vie. » Le troisième, en présentant la langue qu'on lui demandait, étendit les mains et dit avec assurance : « Je les ai reçues du ciel, mais je n'en fais nul cas pour

l'amour des lois de Dieu, j'espère qu'il me les rendra un jour. » Le quatrième, dévoué aux mêmes tourments, tint le même langage. Le cinquième et le sixième, avertissant le roi qu'il était mortel comme eux, lui dénoncèrent les tourments qui l'attendaient lui et sa race, et tout en avouant les véritables causes de tant d'épreuves infligées au peuple de Dieu, en punition de ses crimes, ne laissèrent pas au prince l'espérance de l'impunité, en reprochant à Antiochus d'avoir voulu faire la guerre à Dieu même.

Cependant la mère, admirable au-dessus de tout ce qu'on peut dire, et voyant ses sept fils périr en un même jour, souffrait avec un grand courage par l'espoir qu'elle avait en Dieu. Alliant un courage mâle à la tendresse d'une mère, elle leur disait : « J'ignore comment vous êtes apparus dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai rassemblé tous vos membres : mais le Créateur du monde, qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'être à toutes choses, vous rendra un jour miséricordieusement l'âme et la vie, en récompense de ce que vous les méprisez maintenant pour l'amour de ses lois. »

Le plus jeune restait encore ; Antiochus épuisa les promesses, les serments et toutes les flatteries de l'amitié, et, pour tenter un dernier effort, fit approcher la mère, qui seule pouvait persuader son fils. Elle se pencha sur lui, et, se jouant du tyran cruel, elle dit : « Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai nourri trois ans de mon lait, qui t'ai élevé et conduit jusqu'à cet âge. Je te conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre, et de reconnaître, à l'aspect de tout ce qu'ils renferment, que Dieu a fait de rien toutes choses, et que le genre humain a été produit de la même manière. Ne crains pas ce bourreau ; mais, te rendant digne de tes autres frères,

accepte la mort, afin que je te recouvre en la même grâce qu'eux. » A peine elle achevait ces mots que l'enfant s'écria : « Qu'attendez-vous? Je n'obéis point à l'ordre du roi, mais à la loi donnée par Moïse à nos pères. Et vous, inventeur de tous les maux contre les Hébreux, vous n'échapperez point aux mains du Seigneur... Je livre, comme mes frères, mon corps et mon âme pour les lois de nos pères, en priant le Seigneur d'être bientôt propice à la nation et de vous contraindre par les tourments et par les coups à confesser qu'il est le seul Dieu, et de voir s'éteindre en moi et en mes frères la juste colère du Dieu tout puissant contre notre race. » Alors le roi furieux, et supportant avec rage d'être raillé, sévit plus cruellement contre lui que contre les autres. Celui-ci donc quitta une vie innocente avec une parfaite confiance en Dieu. Enfin, la mère mourut la dernière, après ses enfants.

Daniel avait prédit (1) que la persécution d'Antiochus ne durerait qu'un certain temps, après lequel *le sanctuaire serait purifié ;* il explique dans un autre endroit de sa prophétie (2) la manière dont cette révolution devait arriver. « Lorsqu'ils seront tombés, dit-il (les uns par l'apostasie, les autres par leur mort héroïque au milieu des tourments), ils se relèveront par un petit secours, et plusieurs se joindront à eux par artifice. » Rien de plus faible dans ses commencements que le parti de Mathatias et de ses fils, qui donnèrent aux Juifs opprimés le signal d'une courageuse résistance. Nous verrons que les armées les plus fortes de Judas-Machabée ne passèrent pas le nombre de dix mille hommes, et que le temps de la profanation du sanctuaire ne dura pas plus de six ans et demi, espace marqué par Daniel sous le nombre de *deux mille trois cents jours.*

(1) VIII, 12, 14. — (2) XI, 34.

N° 123. — Patriotisme religieux et national de Mathatias (167-166) et de ses enfants (1). — La plupart des Juifs s'étaient exilés de Jérusalem ; et parmi ceux qui cherchaient à se dérober à la fureur d'Antiochus était le prêtre Mathatias, de la race des *Asmonéens*, nom emprunté à la tige de cette famille, dont le père s'appelait Asmonée. Mathatias se retira, avec cinq de ses fils, dans la petite ville de Modin, de la tribu de Juda, où il était né. Mais la persécution l'atteignit bientôt, et un officier d'Antiochus, nommé Appelle, chargé de procurer des adorateurs aux faux dieux, réussit à effrayer quelques Juifs qui cédèrent à la crainte des tourments. Comme Mathatias et ses fils demeuraient fermes dans la foi, on dit au vieillard : « Vous êtes le premier, le plus grand et le plus considéré de cette ville, et vous recevez encore une nouvelle gloire de vos fils et de vos frères. Venez donc le premier exécuter le commandement du roi, comme ont fait toutes les nations, les hommes de Juda et de Jérusalem ; et vous serez, vous et vos fils, au rang des amis du roi et comblés de richesses. » Le prêtre de Dieu, pour être mieux entendu, répondit à haute voix que quand tous les peuples obéiraient à l'ordre du roi Antiochus et que tous les Juifs même abandonneraient la loi de leurs pères, seul, avec ses enfants et ses frères, il n'abandonnerait jamais la loi sainte. Il achevait de parler lorsqu'un des Juifs, s'approchant de l'autel dressé dans la ville de Modin, se mit en devoir de sacrifier à l'idole. Mathatias, pénétré de douleur et transporté du même zèle que Phinées à la vue de Zambri, tua sur l'autel même le Juif qui sacrifiait et l'officier porteur des ordres d'Antiochus, renversa l'autel et s'enfuit en s'écriant : « Quiconque a du zèle pour la loi et qui demeure attaché à l'alliance du Seigneur me suive. »

(1) *I Mach.*, II. — *II Mach.*, V, 27.

Après cette action, qui n'était que l'observance de la loi de Moïse, autant que le fruit d'une inspiration céleste, il gagna les montagnes avec ses cinq fils, et plusieurs le suivirent. A la tête de cette petite armée, qui était l'armée du Seigneur, et soutenait les droits de la nation, Mathatias fonda la puissance des Asmonéens, qui dura environ cent trente ans jusqu'à Hérode, et la souveraine sacrificature y fut presque toujours jointe. Sentant l'heure de sa fin approcher, le père rassembla ses enfants, et leur légua en héritage avec le souvenir des patriarches, des lévites et des prophètes, l'exemple de son courage et le gage de leurs premiers succès : « Simon est un homme de conseil, ajouta-t-il, écoutez-le, Judas a été fort et vaillant dès sa jeunesse, qu'il marche à votre tête et vous serve de chef, comme Simon vous tiendra lieu de père. » Ensuite il les bénit, et fut réuni à ses pères, selon le langage de l'Écriture.

N° 124. — Judas Machabée (166-161) défait les généraux Apollonius, Séron, Nicanor et Gorgias, et met en fuite l'armée de Lysias. Purification du temple (1). — « Judas, dit l'auteur du livre des Machabées, se rendit redoutable aux nations. Il revêtit sa cuirasse, comme un géant, et couvert de ses armes pour le combat, il protégea le camp de son glaive. Semblable à un lion, et à un lionceau qui rugit en voyant sa proie, il parcourait les villes de Juda, et en chassait les impies. Il les poursuivait, en les cherchant de tous côtés, et surprenant de nuit les villes et les villages, il faisait périr par le feu ceux qui troublaient son peuple. Il se saisissait des lieux les plus avantageux, et taillait en pièces un grand nombre d'ennemis. Le bruit de sa valeur se répandit de toutes parts ; et il rassembla ceux qui étaient près de périr.

(1) *I Mach.* III, IV. — *II Mach.* VIII.

Sa devise était : « Qui est semblable à toi, parmi les dieux, ô Jéhovah? » en hébreu : *Mi-Camocha Baalim, Jehovah* ? on dit qu'il mit sur son étendard les lettres initiales M. C. B. E., d'où lui est venu ce surnom de *Machabée*, d'autres tirent ce surnom du mot *Mâchab*, marteau, et trouvent ce surnom analogue à celui de notre *Karl-le-Martel*. Il marcha d'abord contre Apollonius, qui avait été fait gouverneur de Samarie, où il se trouvait à la tête d'une armée, le défit, le tua de sa main, et s'empara de son épée, dont il se servit toujours depuis dans les combats. Seron, général de l'armée de Syrie, crut avoir trouvé une belle occasion d'acquérir de la gloire par la défaite de Judas et des siens. Il s'avança vers la Judée, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avait qu'une poignée de gens, alla au devant de lui, et dut rassurer tout d'abord ses propres soldats, en face d'une armée si grande et si forte : « La plus petite troupe, dit-il, peut aisément battre la plus nombreuse armée ; et il est également facile au Dieu du ciel de donner la victoire avec un grand ou un petit nombre. Nous combattons pour notre vie et pour notre loi. Le Seigneur les fera tomber devant nos yeux. Ne les craignez point. » Le Seigneur, en effet, renversa et mit en déroute les bataillons ennemis, qui furent poursuivis de la descente de Bethoron jusqu'à la plaine ; huit cents hommes furent tués, et le reste s'enfuit au pays des Philistins.

Antiochus, apprenant ces nouvelles, entra dans une telle colère qu'il résolut d'exterminer entièrement la nation juive. Il partait alors pour la Perse, pour y lever des tributs et refaire son trésor épuisé ; il chargea Lysias, prince de la maison royale, du soin des affaires de l'État, et de l'éducation de son fils Antiochus, et lui donna ses ordres pour la Judée. Le roi lui laissa la moitié de l'armée et des éléphants, et partit, avec l'autre moitié pour la haute Asie.

Judas battit successivement Ptolémée envoyé contre lui, et Lysias en personne, et n'eut point de repos qu'il n'eût fait son entrée à Jérusalem et purifié le temple. La première armée sous les ordres de Ptolémée, de Nicanor et de Gorgias, était forte de quarante mille hommes de pied et de sept mille chevaux. Nicanor se tenait si sûr de vaincre, qu'il avait fait publier dans les villes maritimes, que les prisonniers Juifs seraient vendus à vil prix sur le lieu même ; en sorte qu'attirés par l'espoir du gain, les marchands d'esclaves affluèrent dans le camp des Syriens, apportant avec eux tout leur or et tout leur argent : un talent devait leur suffire pour acheter quatre-vingt-dix esclaves. Judas et ses frères, sachant l'ordre que le roi avait donné de perdre leur peuple et de l'exterminer, s'encouragèrent mutuellement à combattre : « Relevons les ruines de notre nation ; faisons triompher ensemble la patrie et le lieu saint. » Ils s'assemblèrent au nombre de six ou sept mille, et prièrent le Seigneur, dont le sanctuaire était foulé aux pieds, pendant que Jérusalem était une solitude ; ils jeûnèrent, se revêtirent de cilices, se couvrirent la tête de cendre, déchirèrent leurs habits ; et, ouvrant les livres de la loi, poussèrent de grands cris vers le ciel.

Gorgias, vieilli dans l'expérience de la guerre, crut les envelopper, en les tournant par un long circuit. Judas en fut informé. Il partit aussitôt, suivit la voie directe, et tomba sur le camp ennemi, où il fit un grand carnage ; puis, revenant brusquement sur ses pas, il surprit Gorgias lui-même, le tailla en pièces, et put s'emparer des richesses du camp qui avait été abandonné, et de l'or et de l'argent qu'avaient apportés les marchands d'esclaves. En revenant ils chantaient des hymnes, et bénissaient Dieu, en disant : « qu'il est bon, que sa miséricorde est éternelle. » Ils célébrèrent le sabbat, et firent part des dépouilles aux infirmes,

aux orphelins et aux veuves. Nicanor, qui avait amené mille marchands, pour leur vendre sur place des esclaves juifs, chercha son salut dans la fuite, et sans aucune marque de sa dignité, traversa le pays comme un esclave fugitif, arriva seul à Antioche, et publia hautement que les Juifs avaient Dieu pour protecteur.

La seconde armée, dont Lysias s'était réservé le commandement n'eut pas un sort plus glorieux. Elle était de soixante mille fantassins et de cinq mille chevaux. Judas-Machabée n'avait que dix mille hommes ; mais, homme de prière autant que de courage, il savait intéresser le ciel lui-même à la défaite de ses ennemis. La bataille se donna. Cinq mille hommes des gens de Lysias demeurèrent sur la place ; le reste prit l'épouvante et s'enfuit, et Lysias, le régent du royaume, ramena les débris de son armée à Antioche, étonné du courage invincible des Juifs et de leur zèle pour la loi.

Le premier soin de Judas-Machabée, maître de la ville de Jérusalem, fut de purifier le temple. Ils trouvèrent les lieux saints désolés, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux, comme on en voit sur les montagnes, et les chambres des prêtres ruinées. Après les jours consacrés au deuil public, ils réparèrent le Saint et le sanctuaire, et purifièrent les parvis. Ils firent de nouveaux vases sacrés, et placèrent dans le temple le chandelier aux sept branches, l'autel des parfums et la table ; ils mirent l'encens sur l'autel, allumèrent les lampes sur le chandelier, posèrent les pains sur la table, et suspendirent les voiles. Le temple fut ainsi rendu au service divin ; on en fit la dédicace avec des chants joyeux et au bruit de toutes sortes d'instruments ; tout le peuple se prosterna et adora. Après cela on travailla à fortifier la montagne de Sion par de hauts murs et de fortes tours ; et Judas mit des gens de guerre pour la garder.

N° 125. — Mort d'Antiochus Épiphane (164) (1). — Antiochus revenait alors de son expédition malheureuse en Perse, où il avait vainement tenté de s'emparer des trésors du temple d'Elymaïde, consacré à Diane ou, selon d'autres, à Vénus. Transporté de colère aux premières nouvelles qu'il reçoit de la Judée, il jure la perte du dernier des Juifs et commande à celui qui conduisait son char de hâter la marche. Mais il était lui-même poursuivi par la vengeance divine, à cause de cette parole insolente et sacrilège, se promettant d'aller à Jérusalem et de faire de cette ville le tombeau des Juifs. Le Dieu des Juifs, qu'il outrageait dans son peuple, frappa le persécuteur d'une plaie invisible et incurable. Malgré une douleur d'entrailles furieuse, ne respirant que feu et flammes contre les Juifs, il voulut précipiter sa course. La rapidité du mouvement le fit tomber de son char : brisé par la violence de la chute, le corps de cet impie fourmillait de vers, et ses chairs en lambeaux exhalaient une odeur fétide, insupportable à tous et à lui-même. Dans cet état, Antiochus reconnut la main du Dieu des Juifs qui le frappait, et rongé de chagrin et de remords, parut changer de sentiments, au moins dans les paroles que lui arrachait la douleur. Mais ce scélérat, dit l'Écriture, invoquait le Seigneur et demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. En vain, il écrivit aux Juifs une lettre de supplication ; le meurtrier et le blasphémateur finit sa vie par une mort misérable.

N° 126. — Exploits de Judas Machabée contre Timothée et Lysias. Sacrifice pour les morts (2). — Lysias, ayant appris la mort du roi, mit sur le trône Antiochus, son fils, dont l'éducation lui avait été con-

(1) *II Mach.*, IX. — (2) *I Mach.*, V, VI, 18, — *II Mach.*, X, XI, XII.

fiée, et lui donna le surnom d'*Eupator*. Après divers avantages remportés sur les commandants des provinces, Judas Machabée eut la gloire de défaire une seconde fois Lysias et son armée, forte de quatre-vingt mille hommes de pied, avec toute la cavalerie et un grand nombre d'éléphants. Douze mille hommes des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Lysias, entraîné par les fuyards, comprit par cette nouvelle épreuve qu'une puissance surhumaine combattait en faveur des Juifs ; il consentit à la paix, qui fut conclue sous la médiation des députés de Rome en Syrie, Quintus-Memmius et Titus-Manilius. A la veille d'engager l'action, Machabée et tout le peuple avaient conjuré le Seigneur avec larmes d'envoyer un bon ange pour le salut d'Israël. Lorsqu'ils marchaient tous ensemble avec un courage assuré, il parut au sortir de Jérusalem un homme à cheval qui marchait devant eux ; il était vêtu d'un habit blanc, avec des armes d'or, et une lance qu'il tenait à la main. Les soldats de Machabée bénirent le Seigneur, prêts à combattre non-seulement contre les hommes, mais contre les bêtes les plus farouches, et à forcer, s'il le fallait, des murailles de fer.

La paix que les Juifs avaient faite ne fut pas de longue durée, troublée par les gouverneurs des pays voisins, et par les habitants perfides de Joppé et de Jamnia. Les habitants de Joppé invitèrent les Juifs qui étaient parmi eux, à entrer avec leurs femmes et leurs enfants dans les barques qu'il leur avaient préparées, en signe de leur amitié. Mais lorsqu'on fut avancé en pleine mer, ceux de Joppé noyèrent les Juifs qui n'étaient pas moins de deux cents. Judas, l'ayant appris, commanda à ses gens de prendre les armes ; et après avoir invoqué le juste Juge, il marcha contre ces meurtriers de ses frères, brûla leurs vaisseaux pendant la nuit et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui étaient échappés

aux flammes. Il traita de même ceux de Jamnia, ayant eu des avis certains qu'ils méditaient une semblable perfidie. Après avoir défait un corps d'Arabes et pris une place forte, nommée Casphin, Judas, à la tête de six mille hommes, s'avança contre le gouverneur Timothée, qui avait cent vingt mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Le gouverneur fut battu et pris : mais sur la parole qu'il donna de rendre tous les Juifs qui étaient prisonniers, Judas le relâcha pour sauver ses frères. Une seconde victoire fut remportée sur Gorgias, et Machabée, ayant rassemblé ses gens, les conduisit à Odollam, où ils se purifièrent selon la coutume et célébrèrent le sabbat.

Le lendemain, on retourna sur le champ de bataille, pour emporter les corps de ceux qui avaient été tués, et les ensevelir dans les tombeaux de leurs pères. Sous les tuniques des morts, on trouva différents objets qui avaient été consacrés aux idoles de Jamnia, et que la loi défendait aux Juifs de prendre pour eux. Tous reconnurent et bénirent le juste jugement du Seigneur, et, se mettant en prières, ils le conjurèrent d'oublier le péché qui avait été commis. Le vaillant Judas exhortait le peuple à se conserver sans péché, et, ayant recueilli, d'une quête qu'il fit faire, douze mille drachmes d'argent, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrit des sacrifices pour les péchés de ces Juifs qui étaient morts, marquant ainsi, selon la réflexion de l'écrivain sacré, qu'il avait de bons et de religieux sentiments touchant la résurrection. Il considérait de plus qu'une grande miséricorde était réservée à ceux qui étaient morts dans la piété. C'est donc une sainte et salutaire pensée que celle de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (1).

(1) *II Mach.* XII, 43-46.

N° 127. — Siège de la citadelle de Jérusalem. Intrigues d'Alcime et lutte de Bacchide contre Judas, qui fait alliance avec les Romains, et meurt enseveli dans sa gloire (161) (1). — Judas assiégea ensuite la citadelle construite par Apollonius, sur la montagne de Sion, où tenaient encore quelques Juifs apostats, réunis aux étrangers. Antiochus Eupator vint au secours de cette forteresse, avec une armée de cent dix mille hommes de pied, et de vingt mille chevaux, avec trois cents chariots de guerre et trente-deux éléphants. Machabée ne s'étonna point de ce grand nombre d'ennemis, après avoir éprouvé si souvent l'assistance du ciel. It fit plusieurs sorties contre eux et obtint l'avantage. Dans un de ces engagements sous les murs de Jérusalem, Éléazar, son frère, ayant remarqué qu'un éléphant, plus magnifique que les autres, était couvert des armes du roi, crut qu'il portait la personne du prince. S'ouvrant donc un passage au milieu des rangs ennemis, il parvint à se glisser sous le ventre du colosse, et l'ayant frappé à mort, il fut écrasé par sa chute. La nouvelle des troubles survenus à Antioche, dont Philippe, rival de Lysias s'était emparé, obligea Eupator de faire la paix avec Machabée et de reprendre le chemin de sa capitale, où il arriva à temps pour apaiser et punir la révolte de Philippe. Mais Démétrius Soter, fils de Séleucus Philopator, après s'être enfui de Rome où il était demeuré en ôtage, rentra dans ses États qu'Antiochus Épiphane avait usurpés, et fit perdre à Eupator le trône avec la vie.

Alcime, ayant su ce changement, vint trouver le nouveau prince, pour obtenir la confirmation du pontificat qu'il avait acheté d'Antiochus Eupator; car ce Juif apostat, de race sacerdotale, aspirait à la souveraine

(1) *I Mach.* VII, VIII, IX. — *II Mach.* XIII, XIV, XV.

sacrificature. Démétrius lui accorda ce qu'il demandait, au préjudice de Judas Machabée, qui fut dépeint par Alcime sous les plus noires couleurs, et comme un ennemi mortel et irréconciliable des rois de Syrie. La guerre fut rallumée : elle était principalement dirigée contre la personne de Judas. Nicanor, cette fois eut le commandement en chef d'une armée ; Bacchide, gouverneur de la Mésopotamie, fut mis à la tête d'une autre, et tous deux, concertant leurs opérations, ne donnaient aucun relâche à Judas. Cependant Nicanor, voyant l'état des choses à son arrivée à Jérusalem, fit alliance avec Judas, au lieu d'exécuter les ordres qu'on lui avait donnés, et conçut même une affection sincère pour Judas Machabée, avec lequel il vivait familièrement. Alcime en profita pour rendre Nicanor suspect à son maître, et lui faire intimer l'ordre, une seconde fois, de s'emparer de la personne de Judas, et de l'envoyer pieds et mains liés à Antioche. Judas, ayant remarqué du changement dans l'air et les manières de Nicanor à son égard, se déroba par la fuite au danger d'être pris et livré. Quelque temps après, il eut une vision, Jérémie lui apparut, revêtu de gloire et priant pour la cité ; il en reçut une épée pour combattre les ennemis de Dieu. Sur cette assurance, il donna la bataille à Nicanor, qui avait éclaté en blasphèmes contre le Seigneur et son temple : avec trois mille hommes il en tua trente-cinq mille à l'armée des infidèles ; le corps du général impie fut trouvé parmi les morts, et sa main qui s'était levée pour menacer le temple de Dieu, fut attachée sur l'une des tours de Jérusalem.

Ce succès mit le comble à la gloire de Judas Machabée, qui avait entendu parler des Romains, et leur envoya Eupolème et Jason, pour leur proposer une alliance. Elle fut acceptée, et le traité fut gravé sur des tables d'airain. En même temps, on écrivit de Rome à Démétrius qu'il eût à laisser en repos les Juifs, alliés

du peuple romain. Cependant Démétrius, qui n'avait pas encore reçu cette lettre, ayant appris la dèfaite de Nicanor, envoya de nouveau en Judée Bacchide et Alcime avec la meilleure partie de ses troupes. Ils s'approchèrent de Jérusalem, et Judas vint camper près d'eux, avec trois mille hommes. Mais ses gens, à la vue de cette nombreuse armée des ennemis furent saisis de frayeur. La plupart se débandèrent, et il ne resta auprès de Machabée que huit cents hommes. « Allons, disait Judas, marchons à nos ennemis pour les combattre. » Et les plus braves, reculant devant une lutte impossible, voulaient rejoindre leurs frères. « Dieu nous garde, reprit Judas, de fuir ainsi devant l'ennemi. Si notre heure est venue, mourons généreusement pour nos frères, et ne souillons point notre gloire par aucune tache. »

La bataille se donna, et dura depuis le matin jusqu'au soir. Judas, à la tête des plus vaillants de ses troupes, rompit l'aile droite des ennemis. Mais lorsqu'il ne pensait qu'à les poursuivre, il fut enveloppé par l'aile gauche. Le combat fut longtemps opiniâtre. Enfin Judas lui-même tomba mort. Aussitôt tous les autres prirent la fuite. Jonathas et Simon prirent le corps de Judas, leur frère, et le mirent dans le sépulcre de leurs pères, dans la ville de Modin. Tout Israël le pleura pluieurs jours, disent nos saints livres, et chacun se demandait : comment est mort cet homme invincible, qui sauvait le peuple d'Israël !

N° 128. — Jonathas (161-144) succède à son frère. Son traité d'alliance avec les Romains et les Spartiates. Perfidie de Tryphon (1). — Après la mort de Judas Machabée, son frère Jonathas fut élu par les Juifs pour les gouverner. Toutefois il ne put sauver Jérusalem, qui tomba au pouvoir de l'apostat

(1) *I Mach.* X, XI, XII.

Alcime, soutenu par l'armée syrienne ; il avait en tête Bacchide, et pour éviter d'engager une action, il gagna le désert, où il prit une position avantageuse près du Jourdain, gardé d'un côté par un marais, de l'autre par ce fleuve ; c'est ainsi qu'il évita les pièges de l'ennemi, et remporta même sur lui de grands avantages, jusqu'à tuer, dans une circonstance, mille hommes des troupes de Bacchide, qui faillit périr lui-même de la main de Jonathas. Jean, l'un des Machabées, trouva la mort dans le cours de cette campagne : comme il allait, pour quelque message, chez les Arabes Nabuthéens, il fut surpris par les fils de Zambri, qui le massacrèrent ; mais les fils de Zambri, surpris à leur tour, un jour qu'ils célébraient les noces de l'un d'eux, tombèrent sous les coups des vengeurs du sang.

Pendant que les deux armées étaient en présence, Alcime, renfermé dans la forteresse de Jérusalem, ne se proposait rien moins que de ruiner toutes les fortifications du temple, et déjà il avait commencé à détruire les ouvrages des prophètes et la muraille du parvis intérieur du temple, lorsque Dieu le frappa. Sa bouche fut fermée, dit l'Écriture, il devint perclus par une paralysie, et mourut dans de grandes douleurs. Cette mort amena la fin de la guerre, et Jonathas profita de ce repos, pour exercer la souveraine sacrificature, que lui conférait le droit de sa naissance autant que le vœu du peuple. Bacchide s'en retourna alors vers le roi ; mais il revint, au bout de deux ans, avec une armée, à la persuasion de plusieurs méchants hommes d'entre les Juifs, qui avaient donné l'espérance de surprendre par la trahison celui qu'on ne pouvait réduire par les armes. Jonathas averti, se mit en lieu de sureté. Cinquante hommes du pays, qui étaient les chefs d'un si noir dessein, furent pris et mis à mort. Bacchide, de son côté, voyant ses troupes battues et ses machines de guerre brûlées par Simon, frère de Jonathas, outré

de dépit de voir son entreprise manquée, fit tuer plusieurs de ces hommes d'iniquité qui l'y avaient engagé, et conclut un traité de paix avec échange des prisonniers. En quittant la Judée, il jura que de sa vie il ne ferait aucun mal aux Juifs. Bacchide tint parole ; et Jonathas, après son départ, habita dans la ville de Machmas, où il s'appliqua à rétablir les affaires de la religion et de la province, par le châtiment des méchants, et par le bon ordre qu'il fit régner au milieu de son peuple.

Les Romains, ravis d'humilier les rois de Syrie, accordèrent aux Juifs leur protection, et l'alliance que Judas avait sollicitée, sans aucun secours toutefois ; mais la gloire du nom romain, ajoute Bossuet, ne laissait pas d'être un grand support au peuple affligé.

Les troubles de la Syrie croissaient tous les jours. Alexandre Balas (149-146), qui se vantait d'être le fils d'Antiochus l'illustre, fut mis sur le trône par ceux d'Antioche. Démétrius (162-149), s'était rendu odieux à ses peuples et insupportable à ses voisins, qui secondèrent l'entreprise de Balas. Les rois d'Égypte, perpétuels ennemis de la Syrie, se mêlaient dans ces divisions, pour en profiter. Ptolémée Philométor, fils de Ptolémée Épiphane, soutint Balas. La guerre fut sanglante : Démétrius Soter y fut tué, et ne laissa, pour venger sa mort, que deux jeunes princes encore en bas âge, Démétrius Nicator et Antiochus Sidétès. Alexandre Balas, vainqueur de Démétrius Soter, obtint en mariage Cléopâtre, fille du roi d'Égypte. Les noces se firent à Ptolémaïde, où Jonathas parut avec beaucoup d'éclat ; il en partit comblé des bienfaits des deux rois, et ne tarda pas à reprendre les armes contre Apolonius, général de Démétrius, qui était entré dans le pays avec une forte armée et défiait insolemment les Juifs. Jonathas marcha à sa rencontre, avec dix mille hommes d'élite, mit en pleine déroute les

troupes syriennes, assiégea l'ennemi, qui s'était réfugié dans Azot, emporta cette ville d'assaut, et la brûla avec son temple de Dagon, où une nombreuse garnison s'était enfermée.

En ce temps Philométor (181-146), jugea le fameux procès que les Samaritains avaient fait aux Juifs. Ces schismatiques, toujours opposés au peuple de Dieu, ne manquaient point de se joindre à leurs ennemis, dit Bossuet (1), et pour plaire à Antiochus l'illustre, leur persécuteur, ils avaient consacré leur temple de Garizim à Jupiter Hospitalier. Malgré cette profanation, ces impies ne laissèrent pas de soutenir, quelque temps après, à Alexandrie, devant Ptolémée Philométor, que ce temple devait l'emporter sur celui de Jérusalem. Les parties contestèrent devant le roi, et s'engagèrent de part et d'autre, à peine de la vie, à justifier leurs prétentions par les termes de la loi de Moïse. Les Juifs gagnèrent leur cause, et les Samaritains furent punis de mort, selon la convention. Le même roi permit à Onias, de la race sacerdotale, de bâtir en Égypte le temple d'Héliopolis, sur le modèle de celui de Jérusalem : entreprise qui fut condamnée par tout le conseil des Juifs, et jugée contraire à la loi.

Balas, prince livré à la débauche et au mépris de ses sujets, ne tarda pas à se faire un ennemi de son beau-père Philométor : tous les deux périrent misérablement. Démétrius Nicator (146) avait succédé à Démétrius Soter, et Phiscon (147) à son frère Philométor. Ils trouvèrent, l'un et l'autre, un dangereux adversaire dans la personne de Diodote, surnommé Tryphon, qui éleva sur le trône de Syrie, pour l'opposer à Démétrius, un fils de Balas, nommé Antiochus-le-Dieu. Jonathas profita des troubles de la Syrie, pour rétablir ses affaires en Judée, réprimer les Arabes

(1) *Disc. sur l'hist. univ.* IX^e époque.

voisins, recouvrer et fortifier ses villes. Il pressait vivement la forteresse de Jérusalem, lorsque Démétrius Nicator, menacé par un soulèvement dans sa capitale, lui fit demander un prompt secours, en lui donnant le titre de *frère*. Trois mille hommes envoyés par Jonathas firent rentrer Antiochus dans l'obéissance. Un tel service ne fut payé que de la plus noire ingratitude. Démétrius reprit les desseins de ses ancêtres, et les Juifs furent tourmentés comme auparavant. Jonathas reprit aussi son épée et soutint la cause du jeune Antiochus par de nouveaux exploits. Alors Démétrius, vaincu et chassé, fut contraint de gagner, en fugitif, les provinces de la Haute Asie.

Jonathas, allié de Rome, vit encore Sparte rechercher son amitié; et les rois d'Égypte ne crurent pas trop l'acheter en donnant aux Juifs la garde de leurs places fortes et l'emploi des charges les plus honorables. Arrivé au comble de la prospérité, cet homme invincible à la guerre, ne devait succomber qu'à une lâche perfidie. Il tomba dans le piège que lui tendit Tryphon, qui avait déjà arrêté la perte du jeune Antiochus, et qui craignait dans Jonathas un allié trop fidèle à ce prince. Tryphon attira Jonathas dans Ptolémaïde, avec une simple escorte de mille hommes, sous prétexte de remettre cette ville entre ses mains, puis il s'assura de sa personne et fit main basse sur tout ce qui l'accompagnait. Envoyant aussitôt un message à Simon, son frère, à qui passait le commandement de l'armée, il en réclama le paiement de cent talents d'argent, qu'il prétendait être dus au roi Antiochus, offrant de relâcher son prisonnier après l'acquittement de cette dette, mais sous la condition que les fils de Jonathas lui seraient donnés en ôtages. Quoique Simon reconnût qu'il ne lui parlait ainsi que pour le tromper, ajoute l'Écriture, il commanda néanmoins de livrer l'argent avec les enfants, de peur

d'attirer sur lui la haine du peuple israëlite, qui aurait dit : Jonathas a péri, parce qu'on n'a pas envoyé cet argent et ses enfants. Mais Tryphon les fit tous trois périr, comme il fit périr le jeune Antiochus en trahison pour régner à sa place. Simon envoya quérir les os de Jonathas et les ensevelit à Modin, la ville de ses pères. Tout Israël fit un grand deuil et pleura Jonathas pendant plusieurs jours.

N° 129. — Simon (144-135) prend le commandement et le titre de prince des Juifs (1). — Des cinq enfants de Mathatias il ne restait que Simon, le plus prudent et le plus heureux des Machabées, dit Bossuet. Il envoya des ambassadeurs au roi Démétrius pour faire alliance avec lui contre Tryphon, dont la conduite n'avait été jusqu'alors que violence, brigandage et trahison perfide ; et il demanda en même temps au prince l'exemption de tout tribut dans la Judée. Démétrius répondit d'une manière favorable par une lettre adressée à Simon, grand-prêtre, aux anciens et à tout le peuple des Juifs, leur accorda une amnistie générale et ordonna que les places qu'ils avaient fortifiées seraient à eux, et que la Judée, reconnue dans ses limites comme État indépendant, ne serait plus tributaire. Israël fut ainsi affranchi du joug des nations, et le peuple Juif commença à mettre cette inscription sur les tables et dans les registres publics : *La première année sous Simon, grand-prêtre, chef et prince des Juifs.* Ce fut alors seulement que la forteresse de Jérusalem, où la garnison s'était toujours maintenue, recrutée parmi les malveillants de l'intérieur, fut réduite à composition par le blocus et la famine. Simon y fit son entrée au son des instruments qui accompagnaient les hymnes et les cantiques, et, devenu pleinement maître

(1) *I Mach.*, XIII, etc.

de la capitale de ses États, il rendit son nom si célèbre que les Romains et les Spartiates s'empressèrent de renouveler avec lui les anciennes alliances.

Démétrius Nicator, qui avait passé en Médie avec une armée, ayant été vaincu et fait prisonnier par Arsace, roi des Parthes, ou des Mèdes et des Perses, Antiochus, son frère, surnommé Sidétès, entreprit de recouvrer sur Tryphon la couronne de ses pères. Il commença par écrire à Simon, chef et pontife des Juifs, et réclama le concours de ses armes, afin de parvenir à chasser l'usurpateur Tryphon. Dans ce dessein, il confirma tous les privilèges que Démétrius avait accordés aux Juifs et concéda de plus à leur prince le droit de faire battre monnaie à son coin. Mais quand il se vit à la tête d'une puissante armée, et sur le point d'avoir entre ses mains Tryphon qu'il assiégeait, il dédaigna le secours de deux mille hommes choisis, avec l'argent, l'or et les vases précieux envoyés par Simon. Il voulut même exiger des Juifs les villes de Joppé, de Gazara et la forteresse de Sion, ou mille talens d'or comptant. Simon, s'étant refusé à des exigences si injustes, Antiochus donna ordre à Cendebée, l'un de ses généraux, d'entrer dans le pays avec des forces considérables. Mais Judas et Jean, appelé aussi Hyrcan, fils de Simon, joignirent l'ennemi à Modin, le défirent, brûlèrent son camp et ses équipages et le chassèrent de leur territoire. Du côté de l'Égypte, où régnait Phiscon, prince voluptueux et méprisé de ses peuples, la Judée n'avait rien à craindre.

Après tant de victoires et la reconnaissanee de ses concitoyens, qui voulurent faire graver sur des tables d'airain les services rendus par Simon à Jérusalem, le danger qui menaçait le prince devait venir du côté le moins suspect à une âme droite et généreuse. Ptolémée, gendre de Simon, avait été fait par lui gouverneur de Jéricho ; il reçut son beau-père dans un fort de son

gouvernement et le fit assassiner au milieu d'un festin, avec Mathatias et Judas, deux de ses fils. Jean Hyrcan, le seul qui restait, instruit du sort des siens, prévint Ptolémée de vitesse, fut reçu comme un libérateur à Jérusalem et reconnu dans la haute dignité qu'il tenait de sa naissance et qu'il méritait par sa valeur (135). Son avénement au gouvernement termine les deux livres des Machabées. Depuis cette époque nous n'avons plus pour guides que Josèphe, historien de sa nation, et le témoignage des historiens profanes.

N° 130. — Jean, fils de Simon, et les princes asmonéens jusqu'à l'avénement de l'Iduméen Hérode. — Jean Hyrcan (135-106), pour venger la mort de son père et de ses frères et prévenir les suites de la révolte, marcha contre Ptolémée qui, serré de près, se renferma dans la forteresse de Dagon, auprès de Jéricho. Mais celui-ci était parvenu à se saisir de la mère de Jean et de quelques-uns des siens ; il menaça de les faire précipiter du haut des tours si on continuait à presser le siège. Jean se retira et laissa la voie libre à Ptolémée, qui n'en égorgea pas moins ses prisonniers avant de prendre la fuite, et l'infâme meurtrier délivra pour jamais la Judée de sa présence.

Antiochus Sidétès, de son côté, entra en Judée et vint assiéger Hyrcan dans Jérusalem. Comme le siège tirait en longueur, la fête des Tabernacles arriva. Les assiégés demandèrent à Antiochus une trêve de sept jours pour la célébrer, et non-seulement le prince y consentit, mais encore il envoya des victimes et les autres choses nécessaires pour les sacrifices qu'on y offrait. Ému de cette action de piété, Hyrcan lui demanda la paix et l'obtint, à la charge de payer un tribut annuel et cinq cents talents d'or présentement. Jean Hyrcan suivit Antiochus à la guerre contre Phraate, roi des Parthes, qui tenait son frère Démé-

trius prisonnier. Le général et le pontife des Juifs y signala sa valeur, et fit respecter la religion judaïque lorsque l'armée s'arrêta pour lui donner le loisir de célébrer un jour de fête. Antiochus, après plusieurs victoires, périt dans un combat (131), et Démétrius rentra dans son royaume.

Hyrcan profita des divisions qui déchiraient la Syrie pour recouvrer son indépendance, et depuis ce temps, comme du temps de Simon, la Judée fut affranchie de toute sujétion à une puissance étrangère. Il prit Sichem aux Samaritains et renversa de fond en comble le temple de Garizim, deux cents ans après qu'il avait été bâti par Sanaballat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte sur cette montagne, et les deux peuples demeurèrent irréconciliables. L'année d'après, toute l'Idumée, unie par les victoires d'Hyrcan au royaume de Judée, reçut la loi de Moïse avec la circoncision. Les Romains continuèrent leur protection à Hyrcan et lui firent rendre les villes que les Syriens lui avaient ôtées. La ville de Samarie elle-même succomba sous ses armes, après un siège d'un an, et fut rasée jusque dans ses fondements. Le règne de Jean Hyrcan fut pourtant troublé par les querelles qui éclatèrent entre les deux sectes religieuses des *Pharisiens* et des *Sadducéens*, dont les doctrines s'éloignaient de plus en plus de la vraie religion. Offensé par les Pharisiens, Hyrcan parut se rapprocher des Sadducéens vers la fin de sa vie, et mourut près d'un siècle avant Jésus-Christ.

La décadence des Machabées commença à la mort de Jean Hyrcan. Aristobule (106), l'aîné de ses fils, prit le diadème et le titre de roi, qu'aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avait encore porté. Jaloux du pouvoir, il fit mourir de faim sa mère dans une prison, ne pouvant souffrir qu'elle eût dans le gouvernement la por-

tion d'autorité qui lui avait été donnée par le testament d'Hyrcan. De ses quatre frères, il en relégua trois dans une forteresse dont ils ne sortirent pas tant qu'il vécut. Le troisième, nommé Antigone, avait seul son affection. Il avait été son compagnon d'armes au siège de Samarie et le suivit alors à l'armée. Aristobule porta la guerre en Iturée, cette partie de la Célé-Syrie au nord-est d'Israël, entre l'héritage de Manassé, de l'autre côté du Jourdain, et le territoire de Damas. Son esprit soupçonneux fut bientôt alarmé de la réputation que se faisait Antigone, auquel il avait laissé le commandement; comme le jeune prince revenait à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, à la tête de son armée victorieuse, Aristobule, trompé par des rapports infidèles et le tour que les ennemis d'Antigone surent donner à ses démarches les plus innocentes, eut le malheur de faire périr son frère. Lorsque le roi connut l'intrigue dont lui-même avait été le jouet et son frère la victime, la douleur qu'il en conçut, jointe au remords d'avoir tué sa mère, le conduisit au tombeau dès la seconde année de son règne (105).

Alexandre Jannée, le second fils d'Hyrcan, sortit de la forteresse, où il avait été renfermé, pour monter sur le trône, et régna vingt-sept ans (105-79). Ce prince, aussi valeureux dans les combats qu'il était déréglé dans ses mœurs, passa toute sa vie en des guerres continuelles contre les rois de Syrie et d'Égypte, ainsi que contre les Arabes. La ville de Gaza, prise après un siège de deux ans, fut détruite par lui de fond en comble. Une guerre civile, excitée contre lui par les Pharisiens, parce qu'il avait embrassé les doctrines des Sadducéens, ensanglanta une grande partie de son règne. Il mourut à la suite de ses excès et il laissa le pouvoir suprême à sa femme Alexandra, à laquelle il confia en même temps la tutelle de ses deux fils, Hyrcan et Aristobule.

Alexandra, selon le conseil que son mari lui avait donné en mourant, s'appuya sur la secte de Pharisiens, qui tirèrent une vengeance terrible de leurs ennemis. Elle gouverna ainsi la Judée, pendant neuf ans (79–70), et fit reconnaître pour souverain sacrificateur Hyrcan, l'aîné de ses enfants, qu'elle destinait à régner après elle. A sa mort, une guerre de succession éclata entre ses deux fils : Hyrcan II fut proclamé par les Pharisiens ; mais le peuple, las de la tyrannie de cette secte, qui était en même temps un parti politique, se déclara pour Aristobule II. Une victoire remportée sur son frère mit Aristobule en possession de la couronne, ce prince ne jouit que cinq ans de la royauté. Hyrcan II, excité par Antipater, né dans l'Idumée dont il était gouverneur, s'adressa au général romain, Pompée, qui venait de réduire en province le royaume de Syrie, pour l'engager à se rendre dans la Judée. Pompée se rendait à Jérusalem, et se trouvait campé à Jéricho, lorsqu'il apprit la mort de Mithridate, roi du Pont, qui avait tenu en échec la puissance romaine. Délivré de toute sollicitude de ce côté, il manda les deux frères à son camp, et avant de prononcer entre eux, il exigea d'Aristobule qu'il lui remît en dépôt toutes ses places.

Il fallut obéir à la puissance de Rome. Mais Aristobule, outré de cette exigence, qui n'était que le préliminaire d'un jugement défavorable à sa cause, courut s'enfermer à Jérusalem, et se prépara à faire résistance. La division se mit dans la ville à son arrivée : le parti d'Hyrcan, qui était le plus nombreux, en livra les portes : et ceux qui tenaient pour Aristobule furent obligés de se réfugier, avec lui, dans le temple. Ce fort, presque inexpugnable, tint trois mois contre l'armée romaine ; mais enfin il fut emporté, et le carnage fut horrible. Tant que dura le siège, dit Josèphe, et au plus fort de l'assaut, les prêtres ne manquèrent pas un seul jour d'offrir le sacrifice du matin et du soir ; et

leur sang fut mêlé et confondu avec le sang des victimes qu'ils offraient. Alors Pompée entra dans le temple et dans le sanctuaire même, qui n'était ouvert qu'au grand prêtre seul, et une fois l'année, avec le sang des victimes immolées, selon la rigueur de la loi. Toutefois le général romain ne toucha pas au trésor. Hyrcan reprit le pontificat, et la Judée devint tributaire de Rome, tandis qu'on faisait démolir les murailles de Jérusalem.

Toutes les villes conquises sur la *Basse Syrie* passèrent sous l'autorité des gouverneurs établis par les Romains ; les villes maritimes furent déclarées libres : Gaza, Joppé, la Tour-de-Straton, dont Hérode fit depuis Césarée. Enfin la royauté fut abolie, et le gouvernement, ainsi démantelé en quelque sorte, fut laissé à Hyrcan, sous le nom duquel Antipater, le père d'Hérode, demeura seul en possession de l'autorité. Pour Aristobule, il fut mené à Rome, avec ses deux filles, et ses deux fils, Alexandre et Antigone. Le premier s'étant échappé, vint en Judée où il troubla le faible Hyrcan, dans l'exercice de son pouvoir ; il eut même ruiné ce reste de pouvoir laissé par Pompée au gouverneur de la Judée, sans le secours de Gabinius, qui administrait la Syrie pour les Romains, et tenait la campagne avec ses légions. Gabinius défit Alexandre dans une bataille, et rétablit Hyrcan dans sa dignité pontificale ; il battit aussi Aristobule, échappé un instant de Rome, où il fut renvoyé prisonnier ; et, une dernière fois il chatia la révolte d'Alexandre, en lui tuant dix mille hommes en un seul combat. Alexandre eut la tête tranchée dans Antioche, par ordre de Gabinius. Celui-ci laissa la Judée, avec la Syrie, à Marcus Crassus, qui témoigna son injustice et son impiété aux Juifs, en dépouillant le temple de son trésor, auquel Pompée n'avait pas voulu toucher. On évalue à dix mille talents (près de 48 millions 671 mille livres de

notre monnaie) ce qui fut enlevé du temple. Dieu ne différa pas longtemps la punition de ce sacrilège : l'année suivante, Crassus, continuant sa route chez les Parthes, y perdit la bataille avec ses richesses. Son fils y périt, et lui-même fut tué par les barbares (1).

Au milieu de ces vicissitudes du pouvoir public en Judée, Antipater ne s'abandonnait pas lui-même, et ne cherchait à se couvrir du nom d'un prince asmonéen que pour supplanter les derniers rejetons de cette race. Il fut assez habile pour obtenir de César l'investiture du pouvoir suprême en Judée, avec le titre de *procurateur*, sous la dépendance du sénat romain. De ses deux fils, l'aîné, Phasaël, fut nommé commandant de la ville de Jérusalem, et le second, Hérode, gouverneur de la Galilée. Toutefois la fortune d'Antipater fut prompte à s'évanouir avec celle de César. Après que le vainqueur de Pompée eut trouvé la mort aux pieds de la statue de son rival (44), Antipater fut empoisonné à la table même du grand prêtre par Malichus, qui avait corrompu le sommelier d'Hyrcan. Celui-ci n'ayant pu empêcher un meurtre, commis par un de ses favoris, consentit au mariage de sa petite-fille Mariamne avec Hérode, pour échapper à la vengeance de ce dernier.

Un autre événement allait préparer la voie au trône à ce fils ambitieux d'Antipater. Antigone, après la mort de son père Aristobule et de son frère Alexandre, avait cherché un asile chez les Parthes. La promesse de leur payer un tribut annuel lui valut l'appui de ce peuple : Jérusalem fut prise par une armée de Parthes, à l'aide de quelques intelligences avec ceux du parti d'Antigone ; Phasaël, tombé entre leurs mains, se tua

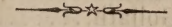
(1) *Hist. des Hébreux* par RABELLEAU. II. 256, etc. — *Hist. de l'Église* par GODEAU. I, 151. — *Cours d'hist. ancienne* par J. MŒLLER. 1, 100.

en prison, et Hyrcan II fut emmené captif chez les Parthes, pour assurer le pouvoir à Antigone, qui prit le titre de roi (40-37). Mais Hérode, plus heureux que son frère, s'était sauvé à Rome. Il y gagna les bonnes grâces d'Antoine et d'Octavien, alors maîtres de la république romaine, et reçut d'eux la couronne de Judée. Une armée romaine lui fut donnée pour se mettre en possession du trône. Avec ce secours, il s'empara de Jérusalem et fit mettre à mort Antigone (37). Le sceptre est sorti de Juda; Hérode, l'Iduméen, n'est qu'un étranger sur le trône; il s'est rendu maître de la nation juive : les temps du Messie sont proches (37 ans avant J.-C.).

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE

L'ANCIEN TESTAMENT



	Avant Jésus-Christ.
Création	4004
Déluge	2348
Vocation d'Abraham	1921
Sacrifice d'Abraham	1859
Isaac épouse Rébecca	1856
Naissance de Jacob et d'Esaü	1836
Mort d'Abraham	1821
Jacob épouse Lia	1752
Jacob épouse Rachel	1745
Jacob retourne en son pays	1739
Joseph vendu par ses frères	1728
Joseph explique le songe de Pharaon	1715
Jacob descend en Égypte	1706
Mort de Jacob	1689
Mort de Joseph	1635
Naissance de Moïse	1571
Fuite de Moïse	1531
Apparition de Dieu à Moïse sur le mont Horeb	1491
Sortie d'Égypte et séjour au désert	1491–1451
Mort de Moïse	1451
Josué	1451–1434
Othoniel	1405
Aod	1325
Barac et Débora	1285
Gédéon	1245
Tyrannie et mort d'Abimélech	1236–1233
Judicature de Thola	1232–1209
Jaïr	1205–1187
Jéphté	1187–1181
Abésan	1181–1174
Ahialon	1174–1164

Abdon	1164-1156
Samson	1154-1117
Héli	
Samuel	
Saül, choisi de Dieu pour roi	1095
David est sacré par Samuel	1070
David, vainqueur de Goliath	1061
Mort de Saül	1055
David, reconnu pour roi à Hébron	1055
David est reconnu chef d'Israël par les douze tribus. — Prise de Jérusalem	1048
Translation de l'Arche	1045
Révolte et mort d'Absalon	1023
Dénombrement d'Israël	1017
Mort de David	1014
Salomon commence à régner	1014
Fondation du temple	1004
Idolâtrie de Salomon	981
Mort de Salomon	974

ROIS DE JUDA		ROIS D'ISRAEL	
Roboam commence à régner	974	Jéroboam commence à régner	974
Abiam	958		
Asa	955		
		Nadab	954
		Baasa	953
		Éla	930
		Zamri	929
		Amri	929
		Achab	918
Josaphat	914		
Joram	898	Ochozias	898
		Joram	896
Ochozias	885		
Athalie	884	Jéhu	884
Joas	878		
		Joachaz	856
		Joas	841
Amasias	839		
		Jéroboam II	825
Ozias	810		

Interrègne..... 784 à 773
Zacharie..... 773
Sellum..... 772
Manahem..... 772
Phaceïas..... 761
Phacée..... 759

Joathan..... 758
Achaz..... 742
Ézéchias..... 727
Manassès..... 698
Amon..... 642
Josias..... 640
Joachaz..... 610
Joakim..... 609
1re prise de Jérusalem et commencement de la captivité de Juda..... 606
Jéchonias..... 599
2e prise de Jérusalem par Nabuchodonosor..... 599
Sédécias..... 598
3e prise de Jérusalem. Destruction du temple de Salomon... 588

Osée..... 730
Chute du royaume d'Israël..... 721

PROPHÈTES

Isaïe..... 752-694
Jérémie..... 627-585
Baruch..... 585
Ézéchiel..... 593-570
Daniel..... 600-533

Jonas..... 817
Osée..... 817-766
Amos..... 780
Michée..... 740-680
Nahum..... 694-640
Sophonie..... 639-609
Joël..... 608-598
Habacuc..... 606-557
Abdias..... 586
Aggée..... 529-516
Zacharie..... 529-516
Malachie..... 430-415

Édit de Cyrus et fin de la captivité de Babylone..... 536

Zorobabel	
Dédicace du second temple	516
Esdras	467-454
Édit d'Artaxercès pour la reconstruction des murs de Jérusalem	454
Néhémias	454-415

GRANDS-PRÊTRES

Josué	536-502
Joachim	502-462
Eliasib	462-441
Joïada	441-397
Jonathan ou Jean	397-350
Jaddus	350-324
Onias I	324-300
Siméon le Juste	300-292
Éléazar	292-260
Manassé	260-233
Onias II	233-219
Simon II	219-195
Onias III	195-170
Jason usurpe le pontificat	175
Ménélaüs supplante Jason	171

LES MACHABÉES

Mathatias	167-166
Judas Machabée	166-161
Jonathas	161-144
Simon	144-135
Jean Hyrcan	135-106
Aristobule	106-105
Alexandre Jannée	105- 79
Alexandra	79- 70
Aristobule II	70- 63
Hyrcan II	63- 40
Antigone, dernier roi Asmonéen	40- 37
Hérode le Grand	37 an J

TABLE DES MATIÈRES

Nos.

AVANT-PROPOS ..... Pages I-V

1. Unité de l'histoire de la Religion dans son objet et triple vie de Jésus-Christ dans le monde 1

Ire SECTION.

Vie de Jésus-Christ ou sa préexistence dans l'Ancien-Testament. — Préparation à la venue du Messie.

Ire PÉRIODE.

Les origines du Monde et la Religion. — Les Patriarches et la Religion de famille.

CHAPITRE Ier.

La création et la chute de l'homme et la foi au Rédempteur promis 3

2. L'œuvre des six jours ..... *ib.*

3. La création de l'homme et le paradis terrestre 7

4. Le précepte imposé à nos premiers parents : leur désobéissance et leur chute 11

5. Le Libérateur promis à la postérité d'Adam. — Le sacrifice du juste Abel et la jalousie du fratricide Caïn. 17

6. La généalogie et la longévité des premiers patriarches servent de base à la chronologie biblique 21

CHAPITRE II.

Le déluge et la tour de Babel. — Noë le second père du genre humain 28

7. La justice et la bonté de Dieu dans le châtiment infligé aux hommes par le déluge ..... *ib.*

8. Sacrifice offert à Dieu par Noë, et signe de l'alliance que le Seigneur fait avec lui 35

Nos. Pages.
9. Le déluge et la tradition chaldéenne..... 37
10. Les patriarches après le déluge et la chronologie de la Bible..... 43
11. Première carte ethnographique des peuples sortis des plaines de Sennaar, où la tour de Babel est le vieux témoin de leur dispersion..... 45

CHAPITRE III.

Abraham, le père des croyants, et les patriarches du peuple élu..... 56
12. Vocation d'Abraham, tige de la nation sainte..... *ib.*
13. Caractère d'Abraham, chef de tribu, aussi vaillant au combat qu'il se montre reconnaissant à Dieu de la victoire; noble et désintéressé envers ses alliés, et généreux envers ses hôtes..... 61
14. Foi d'Abraham et pacte de la circoncision..... 65
15. Héroïsme de la foi d'Abraham dans l'immolation de son fils et gage de son espérance dans le soin d'ensevelir Sara..... 67
16. Derniers traits de la foi d'Abraham dans le mariage qu'il procure à son fils Isaac. Il meurt dans une heureuse vieillesse..... 70
17. Isaac, béni de Dieu, transmet la bénédiction patriarcale à Jacob..... 73
18. Jacob, s'exilant en Mésopotamie, reçoit un signe céleste de la protection de son Dieu..... 76
19. Jacob épouse les deux filles de Laban et donne naissance aux douze patriarches chefs de tribus..... 77
20. Le retour de Jacob est signalé par la protection divine, mais aussi par l'envoi de nouvelles épreuves..... 81
21. L'histoire de Joseph..... 82
21 *bis*. Les figures du Messie dans la vie patriarcale..... 91
22. Chronologie du troisième âge de la Bible..... 105

IIe PÉRIODE.

Organisation du peuple de Dieu sous Moïse. — Le culte lévitique et la religion nationale.

CHAPITRE Ier.

Moïse libérateur et législateur d'Israël..... 116
23. Job, contemporain des patriarches, adorateur du vrai Dieu chez les Gentils..... *ib.*

Nos. Pages.
24. Israël, opprimé par le nouveau Pharaon d'Égypte, et délivré par Moïse..... 119
25. Les dix plaies d'Égypte et la sortie des Hébreux traversant la Mer-Rouge à pied sec..... 123
27. Les Miracles et les épreuves du désert..... 132
28. La promulgation de la loi de crainte sur le Sinaï et les différentes parties de la loi mosaïque..... 134
29. Dieu grave les tables de la loi et s'entretient avec Moïse, pendant que son peuple se prosterne aux pieds du veau d'or..... 153
30. Le sacerdoce d'Aaron et la punition des lévites Nadab et Abiu..... 156
31. Les stations et les murmures d'Israël dans le désert. Révolte de Coré et de ses complices..... 157
32. Les eaux de contradiction et le serpent d'airain.... 160
33. La victoire sur les Amorrhéens et la prophétie de Balaam en faveur d'Israël..... 162
34. Mort de Moïse à la vue de la terre promise (1451)... 165
34*bis*. Les figures du Messie sous la loi mosaïque..... 167

CHAPITRE II.

Josué et les juges d'Israël..... 179
35. Josué, précédé de l'Arche d'alliance, passe le Jourdain et fait tomber les murs de Jéricho..... *ib.*
36. Josué, allié des Gabaonites et vainqueur des cinq rois ligués contre lui, arrête le soleil..... 182
37. Josué, vainqueur des peuples chananéens au nord et au midi, fait le partage des terres..... 184
38. Mort de Josué. — Son tombeau..... 187
39. Prééminence de la tribu de Juda et dessein particulier du Seigneur dans la conduite de son peuple..... 188
40. Les premiers juges ou Sauveurs : Othoniel (1405), Aod (1325) et Samgar..... 191
41. Victoire remportée par Barac et chantée par la prophétesse Débora (1285)..... 194
42. Foi, vaillance et désintéressement de Gédéon (1245). Tyrannie et mort d'Abimélech (1236-1233). Judicature de Thola (1232-1209); et de Jaïr (1205-1187).. 197
43. Jephté (1187-1181), vainqueur des Ammonites..... 202
44. Samson et les Philistins (1154-1117)..... 206
45. Ruth, la Moabite, et la famille de David..... 211

Nos. Pages.

CHAPITRE III.

Samuel et les premiers rois des douze tribus réunies d'Israël et de Juda..... 214
46. Héli et Samuel..... *ib.*
47. Saül, choisi de Dieu pour roi de son peuple, est consacré roi par Samuel et désigné par le sort à l'assemblée de Masphat (1095)..... 221
48. Saül, victorieux des Ammonites, est acclamé roi par toutes les tribus..... 223
49. Saül, en guerre avec les Philistins, puis avec les Amalécites, est rejeté par Dieu..... 225
50. David, choisi de Dieu, comme le roi selon son cœur, est sacré par Samuel..... 229
51. David, berger, vainqueur du philistin Goliath. 230
52. David, persécuté, se dérobe à la jalousie de Saül.... 232
53. Mort et évocation de Samuel..... 235
54. Mort de Saül et de Jonathas, pleurés par David..... 237
55. David règne sept ans, à Hébron, sur Juda et se fait reconnaître chef d'Israël par les douze tribus..... 238
56. La prise de la citadelle de Sion sur les Jébuséens et les victoires sur les Philistins affermissent le trône du roi de Jérusalem..... 240
57. La translation de l'Arche (1045) et le règne éternel promis à la maison de David..... 241
58. Ligue des peuples contre David. Il étend ses conquêtes, épargne la maison de Saül, et venge sur les Ammonites l'injure faite à ses ambassadeurs..... 244
59. David adultère et homicide. Sa pénitence. La révolte de son fils Absalon..... 246
60. Révolte de Séba. Dénombrement d'Israël et châtiment infligé à David..... 249
61. Dernières années de David. Organisation militaire de son règne. Pompe du culte divin..... 250
62. Règne de Salomon et construction du temple de Jérusalem..... 252
63. David et Salomon, prophètes et figures du Messie.... 259

CHAPITRE IV.

Schisme des dix tribus d'Israël. Ministère prophétique d'Élie et d'Élisée..... 261
64. Synchronisme et durée du cinquième âge de la fondation du temple..... *ib.*

Nos. Pages.
65. Roboam et le schisme des dix tribus prédit par Ahias de Silo. Châtiment prédit par Séméias et infligé par Sésac au roi de Juda..... 262
66. Jéroboam, roi d'Israël, et la prophétie d'un homme de Juda contre l'autel de Béthel..... 265
67. Abiam, roi de Juda, vainqueur de Jéroboam, roi d'Israël (958-955)..... 267
68. Asa, roi de Juda : les prophètes Azarias et Hanani à la cour de ce prince (955-914)..... 268
69. Race de Jéroboam exterminée dans Israël. Les chefs de l'armée se disputent le trône et la vie. L'impie Achab..... 270
70. Josaphat, roi de Juda (914-890). Élie, prophète en Israël..... 271
71. Élie paraît devant Achab et confond les prêtres de Baal, qui sont mis à mort (908)..... 273
72. Élie fuit devant Jézabel : il sacre Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël : il s'attache le prophète Élisée. 275
73. Différents prophètes sont envoyés vers Achab, qui bat les Syriens, par l'ordre et avec le secours du Seigneur..... 276
74. La vigne et le sang de Naboth crient vengeance contre Achab et Jézabel..... 278
75. Alliance de Josaphat et d'Achab contre la Syrie. Le prophète Michée. Mort d'Achab (896)..... 280
76. Josaphat et le prophète Jéhu, fils d'Hanani. Victoire remportée sur les Ammonites et les Moabites, au chant des psaumes, et dernière défaite de Moab prédite par Élisée..... 281
77. Les deux rois nommés Joram. Race d'Achab et de Jézabel exterminée par Jéhu, roi d'Israël. Prédictions d'Élie, miracles d'Élisée..... 283
78. Athalie et la maison de David. Joas rétabli sur le trône par le grand-prêtre..... 288
79. Amasias, roi de Juda; Joachas et Joas, rois d'Israël. Dernières prophéties d'Élisée et vertu miraculeuse de ses ossements..... 291
80. Jéroboam II, roi d'Israël..... 294
81. Synchronisme de l'histoire grecque et assyrienne. Mission du prophète Jonas à Ninive..... *ib.*

Nos. Pages.

CHAPITRE V.

Les rois de Juda et d'Israël, et le ministère des grands et des petits prophètes jusqu'à la captivité de Babylone 300
82. Le règne d'Ochozias et le ministère prophétique..... *ib.*
83. Les prophètes Osée et Amos, et la ruine du royaume d'Israël 302
84. Joathan (758-742), Achas (742-727) et Ézéchias (727-698), rois de Juda, et les prophètes Isaïe et Michée. 307
85. Le siège de Jérusalem et la défaite de Sennachérib par l'ange du Seigneur..... 314
86. Le règne de Manassès (698-642) et la mort d'Isaïe.... 322
87. Tobie, captif à Ninive, est comme le prophète du Seigneur dans les dix tribus d'Israël. 324
88. Judith, libératrice de son peuple au siège de Béthulie. 331
89. Le règne de Josias sur Juda..... 334
90. Jérémie prophétise contre les Juifs, Sophonie contre les Assyriens, Habacuc contre les Chaldéens..... 336
91. Destruction de Ninive 339
92. Puissance rivale de l'Égypte et de Babylone 340
93. Le roi d'Égypte, Néchao, maître de Jérusalem et du roi de Juda, fait mourir Joachaz en exil..... 342
94. Joakim, successeur de Joachaz, et la première prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, selon la prédiction de Jérémie.. 344

CHAPITRE VI.

Les soixante-dix ans de la captivité de Babylone et le rétablissement de Juda (606-536)..... 348
95. Fin honteuse du règne et de la vie de Joakim, annoncée par Jérémie et son secrétaire Baruch..... *ib.*
96. Règne de Jéchonias et sa captivité après la seconde prise de Jérusalem par Nabuchodonosor..... 353
97. Le jeune Daniel réforme le jugement des vieillards et délivre la chaste Suzanne. Il découvre et interprète le songe de Nabuchodonosor..... 354
98. Le prophète Ezéchiel et la vision du chariot. Les différentes prédictions sur la ruine de Jérusalem..... 360
99. Sédécias (598-588) et la troisième prise de Jérusalem par Nabuchodonosor..... 366

Nos. Pages.
100. Joël avait prédit la désolation de Jérusalem ; Jérémie pleure sur ses ruines : mort du prophète-martyr... 372
101. Prophétie contre Tyr et l'Égypte, et synchronisme des peuples étrangers..... 375
102. Nabuchodonosor reconnaît le Dieu des trois enfants jetés dans la fournaise..... 382
103. Nabuchodonosor, châtié dans son orgueil, se reconnaît lui-même et accepte son humiliation sous la main du Dieu du Ciel..... 384
104. Évilmérodach et les prêtres de Bel. Daniel dans la fosse aux lions..... 388
105. Les successeurs d'Évilmérodach..... 391
106. Balthassar et la prise de Babylone par Cyrus (536)... 393
107. Cyrus et Darius-le-Mède. Prédictions de Daniel, relatives à l'empire des Grecs et à la persécution d'Antiochus. Prophétie des 70 semaines d'années, et date de l'avénement du Messie..... 399
108. Les prophéties messianiques mêlées aux prophéties historiques du retour de Juda, de la reconstruction des murs et du temple de Jérusalem..... 401

CHAPITRE VII.

Zorobabel, Esdras et Néhémie. Le gouvernement de Juda sous les descendants de David et sous les Machabées..... 406
109. Zorobabel et l'édit de Cyrus pour la reconstruction du temple (536). Le grand-prêtre Josué et le prophète Aggée..... *ib.*
110. Mort de Daniel (533). Cyrus et ses successeurs. Les prophètes Aggée et Zacharie..... 409
111. Darius protège les Juifs. La guerre s'allume entre les Perses et les Grecs..... 414
112. Xercès ou l'Assuérus de la Bible et l'histoire d'Esther. 417
113. Artaxercès et l'édit de reconstruction des murs de Jérusalem. Esdras et Néhémie..... 424
114. Synchronisme des Juifs, des Romains et des Grecs... 430
115. L'empire des Perses cède la place à celui des Grecs ou des Macédoniens. Alexandre et le grand-prêtre Jaddus..... 434
116. Division de l'empire d'Alexandre prédite par Daniel. Les Juifs sous les Ptolémées d'Égypte..... 439

Nos. Pages.

117. Ptolémée-Philadelphe et la version grecque des Septante..... 440
118. Les Juifs sous les rois de Syrie, successeurs de Séleucus. Antiochus-le-Grand et Séleucus IV..... 443
119. Héliodore, ministre du roi de Syrie, battu de verges dans le temple..... 446
120. Grandeur de Rome et chute de Carthage..... 447
121. Règne d'Antiochus-Épiphane secondé dans ses entreprises contre la Judée par les intrigues de Jason et de Ménélaüs..... 449
122. Persécution d'Antiochus. Courage d'Éléazar et des sept frères martyrs..... 452
123. Patriotisme religieux et national de Mathatias (167-166) et de ses enfants..... 457
124. Judas Machabée (166-161) défait les généraux Apollonius, Séron, Nicanor et Gorgias, et met en fuite l'armée de Lysias. Purification du temple..... 458
125. Mort d'Antiochus Épiphane (164)..... 462
126. Exploits de Judas Machabée contre Timothée et Lysias. Sacrifices pour les morts..... *ib.*
127. Siège de la citadelle de Jérusalem. Intrigues d'Alcime et lutte de Bacchide contre Judas, qui fait alliance avec les Romains et meurt enseveli dans sa gloire (161)..... 465
128. Jonathas (161-144) succède à son frère. Son traité d'alliance avec les Romains et les Spartiates. Perfidie de Tryphon..... 467
129. Simon (144-135) prend le commandement et le titre de prince parmi les Juifs..... 472
130. Jean, fils de Simon, et les princes Asmonéens jusqu'à l'avénement de l'Iduméen Hérode..... 474
Tableau chronologique..... 481

Aurillac.— Imprimerie de L. Bonnet-Picut.

BS635 .R53 v.1
Le Messie dans les livres historiques de
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00050 3179